

ЗБОРНИК РАДОВА 10

ВИЗАНТОЛОШКОГ ИНСТИТУТА

ЗБОРНИК РАДОВА
ВИЗАНТОЛОШКОГ ИНСТИТУТА
X

БЕОГРАД
1967

ЗБОРНИК РАДОВА
ВИЗАНТОЛОШКОГ ИНСТИТУТА
Књ. X

RECUEIL DES TRAVAUX
DE L'INSTITUT D'ÉTUDES BYZANTINES

X

Rédacteur
GEORGES OSTROGORSKY
Directeur de l'Institut d'Études byzantines

BEOGRAD
1967

ЗБОРНИК РАДОВА
ВИЗАНТОЛОШКОГ ИНСТИТУТА

Књ. X

ИЗДАВАЧКА УСТАНОВА

Научно дело

БЕОГРАД
1967

САДРЖАЈ — TABLE DES MATIÈRES

Зборник радова Византолошког института, књ. X
Recueil des travaux de l'Institut d'Études byzantines, № X

HÉLÈNE AHRWEILER

CHARISTICARIAT ET AUTRES FORMES D'ATTRIBUTION DE FONDATIONS PIEUSES AUX X^{e}—XI^{e} SIECLES

L'institution du charisticariat a été l'objet de plusieurs études approfondies et sérieuses[1]; cependant certains de ses aspects demandent encore à être éclaircis : le mécanisme de l'attribution désignée dans nos textes comme χαριστική (et non χαριστίκιον)[2], les actes qui l'établissent et la définition des termes qui s'y rapportent, sont encore mal connus, pour ne point parler de l'origine de cette institution dont l'étude a donné naissance à de multiples hypothèses souvent contradictoires[3]. Ajoutons à ce propos que le fait que nous connaissons cette institution surtout par ses réfractaires (le plus important fut Jean d' Antioche)[4], qui soucieux de condamner les abus qu'elle provoqua ne laissent entrevoir ses raisons d'être que par des allusions vagues et imprécises, a souvent mal orienté la recherche et faussé par là ses conclusions.

Notre objet n'est point d'entreprendre une étude d'ensemble sur le charisticariat, mais de donner quelques exemples concrets d'attribution de cette sorte à la fin du X^{e} — début du XI^{e} siècles, afin d'aider à suivre l'évolu-

[1] Cf. la note bibliographique donnée par H. G. Beck, *Kirche u. theologische Literatur im byz. Reich*, Munich, 1959, p. 136 note 1; à compléter par celle de G. Ostrogorsky, *Geschichte d. byz. Staates*[3], Munich, 1963, p. 307—308. L'éutde la plus exhaustive sur cette institution reste celle de E. Herman, *Ricerche sulle istituzioni monastiche bizantine. Typika ktetorika, caristicari e monasteri „liberi"*, dans *Orient. Christ. Period.*, t. VI, 1940, pp. 293—375 (cité dorénavant, E. Herman, *Ricerche*); cette étude est à compléter par l'article du même Herman sur le charisticariat dans Dictionnaire du droit canonique, III, 1942, col. 611—617. P. Lemerle donne, dans le prochain volume des *Comptes-rendus de l'Acad. d. Inscr. et Belles-Lett.*, un article important sur cette institution, où l'accent est surtout mis sur ses conséquences sociales et économiques.

[2] Le terme charistikion (χαριστίκιον), fréquent dans notre bibliographie, est inconnu de sources byzantines.

[3] Exposé et critique de diverses thèses par E. Herman, *Ricerche*, p. 316. sq.; par P. Charanis, *The Monastic Properties and the State in Byzantine Empire*, dans *Dum. Oaks Pap.*, IV, 1948, p. 72 sq. (dorénavant P. Charanis, *Monastic Properties*), et surtout par G. Ostrogorsky, *op. cit.*, p. 307—308.

[4] Son traité *„De monasteriis laicis non tradendis"* est publié par Migne, *Patrologia Graeca* (dorénavant *P. G.*), t. 132, col. 1117—1149; sur Jean d'Antioche, cf. H. G. Beck, *op. cit.*, p. 613, et le récent travail de P. Gautier, *Le patriarche d'Antioche Jean V l'Oxite*, dans *Rev. d. Etud. Byz.*, t. 22, 1964, p. 128—157.

tion de cette institution pendant une étape importante de son histoire, celle qui commence avec les règlements sur les monastères établis par Nicéphore II Phocas et Basile II et qui finit avec les mesures prises par Alexis Ier Comnène, en accord avec le patriarche Nicolas Grammatikos[5] et sous son instigation, comme nous le montrent les documents récemment publiés par J. Darrouzès[6].

La χαριστική (sous entendu, δωρεά, πρᾶξις, φιλοτιμία)[7], en tant que terme technique précis, désigne, contrairement à la pure donation (δωρεὰ τελεία ou καθαρά) avec laquelle il ne faut pas la confondre[8], une donation conditionnelle[9] faite uniquement en faveur des prosôpa (et non des institutions de droit public ou privé)[10]: c'est à dire en faveur de personnes privées de toute condition, considérées comme telles indépendamment de leur fonction et qualité; elle est conditionnelle du fait qu'elle est temporaire, donc révocable au gré du donateur et suivant les clauses de l'acte qui l'établit[11], et dans la mesure où elle suppose que le bénéficiaire prendra soin de l'objet cédé[12]: ceci soit

---

[5] Sur les décisions des divers empereurs et patriarches de l'époque, cf. ci-dessous, p. 23—24.

[6] Cf. J. Darrouzès, *Dossier sur le charisticariat*, dans „*Polychronion*", *Festschrift f. F. Dölger*, Munich 1966, p. 150—165 (dorénavant J. Darrouzès, *Dossier*).

[7] La charistikè est souvent remplacée dans nos textes par le terme dôréa: ceci montre clairement que la dénomination complète de notre institution est „χαριστικὴ δωρεά", comme l'avait remarqué Reiske, *De Ceremoniis*, éd. Bonn, II, p. 567; pourtant la mention de φιλοτιμία ou πρᾶξις χαρ. est aussi usitée: pour philotimia, cf. les exemples réunis dans les divers dictionnaires (à rapprocher des „philotimiai kai charismata" dans les *Actes de Lavra*, éd. Rouillard-Collomp, p. 96, l. 46), et pour praxis, cf. Zepi, *Jus Graecoromanum* (dorénavant Zepi, *Jus*), t. II, p. 311, et. t. VII, p. 116.

[8] Le fait que nos textes utilisent persqu'uniquement le terme „dôréa", sans autre précision, pour la donation pure et pour la charistikè, prête à confusion: seules les clauses de l'acte de l'octroi peuvent nous aider à préciser la nature de la donation; elles doivent être soigneusement examinées.

[9] Sur cette sorte de donation cf. Hélène Ahrweiler, *La concession des droits incorporels. Donations conditionnelles*, dans *Actes du XIIe Congrès Int. d. Etud. byz.*, t. II, 1964, p. 103—114 (dorénavant, H. Ahrweiler, *Concessions*).

[10] L'opération est qualifiée de: „δωρεά (ou moins souvent ἔκδοσις) προσώποις"; cf. à titre d'exemple Rhallès—Potlès, *Syntagma Hiér. kai theiôn kanon.* (dorénavant Rhallès—Potlès, *Syntagma*), t. V. p. 22; et surtout Th. Uspensky, *Actes et règlements des synodes locaux de Constantinople* (en russe), dans *Izv. Russk. Arch. Inst.Konst.*, t. V, 1900, p. 20 (dorénavant, Uspensky, *Actes et règlements*); Miklosich—Müller, *Acta et Diplomata* (dorénavant M. M.), I, p. 232 (ekdosis prosôpois); ou de: τὸ δίδοσθαι προσώποις; cf. Rhallès—Potlès, *Syntagma*, II, p. 614. Cet aspect souligne le caractère personnel (en faveur d'une personne physique précise) et temporaire de la charistikè: en effet un organisme ou une institution, contrairement à une personne physique, sont des fondations de durée indéfinie.

[11] L'acte peut être désigné comme χαριστική (sous entendu πρᾶξις): cf. Zepi, *Jus*, I, p. 258; IV, p. 51; VII, p. 116, 121, 232; *Diataxis d'Attaleiate*, éd. Sathas, *Més. Bibl.* I, p. 22 (dorénavant *Diataxis d'Attaleiate*); mais sa qualification diplomatique est ὑπόμνημα, ceci dans la cas où il émane d'une autorité dont les actes sont enregistrés dans le bureau compétent: cf. J. Darrouzès, *Dossier*, pp. 158, 159, 160; S. Eustratiadès, *Typikon du couvent de Saint Mamas* (en grec), dans *Hellènika*, I, 1928, p. 258, 260 (dorénavant, *Typikon de Saint Mamas*); Zepi, *Jus*, I, p. 348, etc. Le terme ἔγγραφον δωρεᾶς est aussi usité: cf. J. Darrouzès, *Dossier*, p. 158; mais le plus souvent on trouve δωρεά sans autre précision: cf. Jean d'Antioche, *P.G.*, 132, col. 1132; J. Darrouzès, *Dossier*, p. 160, l. 29; *Diataxis d'Attaleiate*, p. 44 etc. Ajoutons que le terme πιττάκιον δωρεατικόν est équivalent de ὑπόμνημα δωρεᾶς: cf. J. Darrouzès, *Fragments d'un commentaire*, dans *R. E. B.*, t. 24, 1966 (= *Mélanges V. Grumel*, I), p. 38.

[12] L'entretien de l'objet de donation constitue la première obligation du bénéficiaire d'une charistikè: χαριστικὸς οὐχ ὁ βλέπων πρὸς τὴν ἀμοιβήν, ἀλλ' ὁ εὖ δρᾶν προηρη-

à cause de la nature de la chose donnée (esclaves, animaux, couvents, kastra)[13], soit à cause du statut du donateur (biens des mineurs)[14]. Autrement dit le bénéficiaire d'une charistikè obtient la κυριότητα[15], et non pas la κτῆσις, (la possession et non pas la proprieté) de l'objet qu'il reçoit, dont il devient le κάτοχος[16], mais aussi une sorte d'épitropos ou de kouratôr (ces termes compris dans le sens que leur donnent les textes juridiques à propos des personnes chargées de l'administration des biens de mineurs): il est désigné comme χαριστικάριος ou δεσπότης[17], termes que les textes littéraires remplacent souvent par d'autres, moins précis, tels p. ex. προνοητής, ἐπίτροπος, προστάτης, κοσμήτωρ, ἀντιλήπτωρ, ἀντιλαμβανόμενος, ἔφορος, κουράτωρ etc.: ce sont là des euphémismes employés par extension, surtout par les bénéficiaires eux-mêmes[18], soucieux de mettre l'accent sur le service qu'ils rendent et de minimiser par là le bénéfice (χάρις) qu'ils reçoivent, ce dernier étant uniquement mis en relief par le terme charistikarios.

Toutefois il faut noter que ces termes, notamment celui d' ἔφορος (οἰκονόμος), sont aussi employés dans leur sens propre et restreint: ils dési-

μένος nous dit un texte: cf. Stephanus, *Thesaurus Graecae Linguae*, s. v. χαριστικός; et ci-dessous, p. 4 et 5.

[13] „Charistikè des psycharia" (esclaves) dans, Zepi, *Jus*, I, p. 258 (à noter que le maître des „psycharia" est chargé de leur κηδεμονία: cf. Eustathe, *Opuscula*, éd. T. L. Tafel, p. 334); charistikè des ἱππάρια et μωλάρια dans, Constantin Porphyrogénète, *De Cerimoniis*, éd. Bonn, I, p. 480. Sur les kastra et les couvents, cf. ci-dessous; autres mentions des charistikai dans, Achmet, *Oneirocriticon*, 86, 16; Zepi, *Jus*, IV, p. 51 (sans doute la première mention de charistikè d'un couvent); cf. aussi ci-dessous, note 17.

[14] Cf. Zepi, *Jus*, II, p. 353; VII, p. 232; ἡ μὲν τοῦ ἀνηλίκου πρὸς ἄνθρωπον χαριστικὴ ὥρισται τῷ νόμῳ, μεθ' ὅσον χρόνον τὴν βεβαίωσιν ἔχει.

[15] Cf. Zepi, *Jus*, IV, p. 119: ὁ τὴν κυριότητα ἔχων τῆς μονῆς = ὁ κατὰ δωρεὰν ἔχων τὴν μονήν.

[16] A noter l'expression ἐφορείας χάριν ἢ κατοχῆς (M. M., I, p. 232), où le terme κατοχή tient la place de δωρεά (ou charistikè) et montre le droit que le bénéficiaire acquiert sur l'objet de „dôréa charistikè"; à comparer avec le ὁ κατέχων τὴν μονήν pour désigner le charisticaire: cf. Théophylacte d'Ochride, *P. G.*, t. 126, col. 365; Rhallès—Potlès, *Syntagma*, V, p. 22 etc.

[17] Cf. les exemples réunis par Du Cange, *Glossarium*, s. v. χαριστικάριος; ajouter: Uspensky, *Actes et reglèments*, p. 32—41; Zepi, *Jus*, I, 346; *Diataxis Attaleiate*, p. 12, 22; Psellos, *Correspondance* éd. Drexl—Kurtz, II, p. 137; M. M., V. p. 181; VI, pp. 83, 84, 87, 88; *Typikon de Saint Mamas*, p. 257; A. Dmitrievskij, *Typika*, I, Kiev 1895, p. 711; J. Darrouzès, *Dossier*, p. 160; *Typikon du couvent de Phobérou*, éd. A. Papadopoulos—Kérameus, *Noctes Petropolitanae*, St. Petersburg, 1913, p. 51 (dorénavant *Typikon de Phobérou*). Dans les textes littéraires le bénéficiaire d'une charistikè est quelquefois charactérisé comme le δεσπότης (-τις) de l'objet cédé: cf. à titre d'exemple, Psellos, *Correspondance*, éd. Sathas, *Més. Bibl.*, V, p. 265, n° 29; éd. Drexl—Kurtz, II, p. 93, n° 60; p. 167, n° 140. A remarquer que le terme χαριστικαρέα semble être la désignation, devenu nom propre, d'une esclave (cf. Psellos, *Ibid.*, p. 255, no 214): à rapprocher avec la note n° 13.

[18] Les meilleurs exemples nous sont fournis par Psellos qui fut un des plus importants charisticaires de son temps (cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Sathas, V, p. 297, n° 65 (prostasia); p. 378—379 n° 135 (kosmètôr); p. 398—399, n° 150 (prostènai); éd. Drexl—Kurtz, II, p. 165, n° 138 (antilèptôr), etc.

Sur l'équivalence entre charisticaire et pronoètès cf. E. Herman, *Ricerche*, p. 334; sur antilambanoménos, épitropos, éphoros etc., cf. *ibid.*, p. 335—339; à noter que E. Herman essaie d'établir la différence de droits des éphoroi-épitropoi et des charisticaires (cf. ci-dessous, p. 4 et 11), termes qui jusqu'alors étaient considérés, à tort, comme identiques; H. G. Beck, *op. cit.*, p. 136, considère encore que „der Charistikarios erhielt das Kloster als eine Art Lehen; er war damit Kurator (ἔφορος) des Klosters".

gnent alors les personnes qui se sont vues attribuer uniquement l'administration du bien cédé, afin de prendre soin de lui, leur bénéfice étant, nous le verrons[19], beaucoup plus restreint que celui accordé par la charistikè: en effet cette dernière, outre la supervision et l'administration,[20] confère au bénéficiaire l'usufruit, plus ou moins étendu, du bien octroyé.[21] Ainsi les personnes mentionnées avec un des qualificatifs désignant „celui qui prend soin d'une chose qui ne lui appartient pas en pleine proprieté" ne peuvent pas être comptées au nombre des charisticaires, si elles ne sont pas connues par ailleurs comme telles: des motifs divers d'ordre moral (pieté, désintéressement etc.) peuvent en effet les conduire à présenter la charistikè dont elles disposent comme un service et non comme un bénéfice (ceci dépendant souvent de l'usage qu'elles en font), ce qu'elles soulignent expressément en qualifiant leur rôle d'un des termes qui désignent les soins qu'elles procurent ou qu'elles sont tenues de procurer.

Par contre nous sommes obligés de considérer comme charisticaires, même si ce terme, ou celui de charistikè, n'est point employé, les personnes qui bénéficient d'une donation (δωρεά) conditionnelle, les obligeant à prendre soin de l'objet octroyé, et limitée dans le temps, ce qui est désigné dans nos textes comme δωρεὰ ἐφ' ὅρῳ ζωῆς ou ἐφ' ἑνὶ προσώπῳ (= à titre viager) ou ἐπὶ δυσί et même ἐπὶ τρισὶ προσώποις (= sur deux ou trois têtes), ce qui indique le nombre des générations descendantes. Ainsi il ne fait aucun doute que la donation de kastra[22], soumise, comme celle des fondations pieuses, à ces conditions (elle est faite en faveur des prôsopa tenus de procurer des soins aux kastra pendant un temps limité et précisé par l'acte de donation), est une véritable charistikè et n'a rien à voir avec l'attribution en pronoia, malgré une certaine parenté de ces sortes de donations-attributions[23].

A ce propos essayons d'établir les différences entre la pronoia et la charistikè, une fois que nous avons vu les limites qui séparent la charistikè de la donation pure et de l'éphoreia. Bien que le mécanisme de la charistikè et de la pronoia soit le même, et que le caractère conditionnel, temporaire et personnel de ces deux formes de donation soit indiscutable[24], une différence nette et essentielle existe entre elles, qui n'a pas été relevée: elle ne

[19] Cf. ci-dessous, p. 11.

[20] Notons à ce propos que le charisticaire possède aussi le droit de l'éphoreia; ainsi il peut nommer les personnes qui administrent à son nom le bien octroyé; ces personnes sont désignées comme ἄνθρωποι du charisticaire (cf. *P. G.*, t. 132, col. 1141); elles exercent dans les faits la tâche des véritables gérants, rôle identique à celui du ἔφορος (ou kouratôr, épitropos etc.), mais elles relèvent d'une personne privée (le charisticaire), qui n'est ni le fondateur, ni le propriétaire du couvent ou de l'objet cédé en charistikè.

[21] Sur les bénéfices des charisticaires, cf. Jean d'Antioche, *P. G.*, t. 132, col. 1132; Zepi, *Jus*, IV, p. 119; J. Darrouzès, *Dossier*, p. 160 (où on trouve surtout les exactions commises par les bénéficiaires des charistikai).

[22] Cf. H. Ahrweiler, *Concessions*, p. 107; et le travail récent de N. Oikonomidès, *The donation of Castles in the last quarter of the 11th Century*, dans „*Polychronion*", *Festschrift f. F. Dölger*, Munich 1966, p. 413—417.

[23] Cf. G. Ostrogorsky, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954, p. 17—24.

[24] La définition des pronoiatika dans un texte du XI[e] siècle est caractéristique: προνοιατικά. Τὰ ἐφ' ὅρῳ τῆς τοῦ ἀνθρώπου ζωῆς δωρούμενα παρὰ τοῦ βασιλέως: J. Karayannopulos, *Fragmente aus dem Vademecum eines byz. Finanzbeamten*, dans „*Polychronion*", *Festschrift f. F. Dölger*, Munich, 1966, p. 322, et commentaire, p. 330, (traduction: pronoiatika = ce que l'empereur attribue à titre viager).

consiste pas en la différence de nature de l'objet octroyé (bien de l'Etat dans le cas de la pronoia, bien ecclésiastique dans le cas de la charistikè)[25], mais dans le fait que la charistikè, en tant que donation conditionnelle, établit des obligations du bénéficiaire vis-à-vis de l'objet de la donation (soins à procurer), et ceci indépendamment de sa nature, tandis que la pronoia, également donation conditionnelle, établit des obligations du bénéficiaire vis-à-vis du donateur (service à rendre)[26]: on comprend pourquoi la pronoia est une forme d'attribution réservée et pratiquée par une autorité officielle, notamment l'empereur[27], tandis que la charistikè est ouverte à tous[28], et on explique pourquoi cette différence subtile fut difficile à cerner, surtout pendant le début de l'application de la pronoia, qui survient à un moment où la charistikè était déjà une vieille habitude. Avant que la nature de la pronoia trouve sa forme précise (fait accompli surtout avec la pronoia militaire)[29], un certain flottement existe entre la pronoia et la charistikè (pratiquée par les autorités officielles), une confusion des termes en résulta, manifeste surtout dans les sources de la fin du XI[e] siecle: le meilleur exemple de cette confusion reste ce que nos textes appellent „la pronoia des Magganes" qui, malgré cette dénomination, est une pure charistikè pratiquée par l'empereur[30].

La charistikè qui nous intéresse ici est la plus répandue, à savoir celle qui a comme objet une fondation pieuse (orphelinat, hospice, etc.), et plus particulièrement un couvent: elle consiste en la donation de la fondation, avec ses droits, biens et dépendances, à une personne extérieure à elle, d'habitude un laïc (mais pas obligatoirement)[31], à titre temporaire (en tout

---

[25] L'accent sur ce point est mis par G. Ostrogorsky, *op. cit.*, p. 23—24; notons cependant que ceci ne constitue pas une différence essentielle entre la pronoia et la charistikè: la preuve en est que nous connaissons des charistikai attribuées par l'empereur et portant sur des objets autres que les fondations pieuses (cf. *De Ceremoniis*, éd. Bonn, I, p. 480).

[26] Sur les autres différences entre la pronoia et la charistikè, cf. H. Ahrweiler, *Concessions*, p. 108, note 32: la pronoia est toujours (à notre époque) viagère trandis que la charistikè peut s'étendre sur plusieurs générations; elle confère au pronoiaire un revenu fiscal tandis que la charistikè confère au charisticaire un revenu économique.

[27] Ceci est particulièrement mis en évidence par la définition des pronoiatika: cf. ci-dessus, note 24.

[28] Des exemples des charistikai émanant d'une personne privée dans *Les actes du monastère de Saint Elie et Saint Anastase de Carbone*, éd. Gertrude Robinson, *Orientalia Christiana*, t. XV, 2, n° 53, 1929 (dorénavant, *Actes de Carbone*), p. 171—173; Zepi, *Jus*, II, p. 353; VII, p. 232.

[29] Sur la pronoia en général et la pronoia militaire en particulier, cf. G. Ostrogorsky, *Pour l'histoire de la féodalité byz.*, Bruxelles 1954, p. 26, sq.; et en dernier lieu, Hélène Arhweiler, *Byzance et la Mer*, Paris 1966, p. 214 sq.

[30] Sur le caractère de l'attribution des Magganes, cf. H. Ahrweiler, *Concessions*, p. 108—109.

[31] Cf. Th. Uspensky, *Actes et règlements*, p. 39—40: τὰ παρά τινων δυνατῶν προσώπων λαϊκῶν τε καὶ ἐπισκόπων κατεχόμενα μοναστήρια ... διά δωρεῶν M. M., I, p. 232; μοναστήριον ... ἐκδοθὲν εἰς πρόσωπα μοναχικά: M. M., IV, p. 315 (le bénéficiaire du couvent de Karéa en 1049 est un ecclésiastique). Ces exemples des charistikai en faveur d'ecclésiastiques expliquent l'emploi du terme χαριστικάριος par Christodoulos de Patmos, qui désigne ainsi celui qu'il a choisi pour le remplacer à la tête de son couvent et qui sera obligatoirement un moine de Saint Jean: cf. M. M., VI, pp. 83, 84, 86, 87, 88.

cas viager, mais pouvant s'étendre jusqu'à trois générations descendantes, celle du bénéficiaire au nom duquel l'octroi est établi comptant pour la première)[32]. Ce caractère temporaire de la charistikè constitue la seule différence essentielle entre elle et la τελεία ou καθαρὰ δωρεά (donation pure), cette dernière étant établie à titre indéfini (donation perpétuelle). Dans le cas d'attribution d'un couvent, des restrictions sont prévues en ce qui concerne l'usage de l'objet cédé, mais ceci, valable aussi bien pour la donation pure que pour la charistikè, est dû à la nature de la chose attribuée: en effet les couvents en tant que fondations consacrées à Dieu ne peuvent pas changer de caractère et devenir des biens séculiers (κοσμικὰ καταγώγια); ils restent en outre inaliénables[33]. Cependant les couvents en tant que personnes morales constituent des sociétés économiques qui possèdent des biens productifs (champs, αὐτούργια, etc.), rapportant au propriétaire du couvent, ou à la communauté monastique dans le cas où le couvent est autonome (αὐτοδέσποτον, αὐτεξούσιον, αὐτόνομον), des bénéfices matériels souvent importants. Il est évident que le bénéficiaire d'une donation pure profitera de ces avantages matériels comme de ceux qui proviennent d'un bien patrimonial[34], tandis que le charisticaire en jouira seulement dans la mesure et pendant le temps fixés par l'acte de charistikè. Ceci est expressément dit dans le formulaire de charistikè que nous livre Jean d'Antioche: „ma royauté (l'empereur) ou ma sainteté (le patriarche) donne à toi un tel (nom du bénéficiaire) le couvent un tel (nom du couvent), avec tous ses droits et privilèges et tous ses biens fonciers et ses autres revenus à titre viager ou sur deux têtes"[35]. Il est aussi évident que seul le propriétaire d'un couvent (fondateur ou non) peut promulguer un acte de donation pure ou de charistikè, du fait qu'il possède le droit de transférer à une personne de son choix la pleine propriété ou le simple usufruit de son bien[36]; ajoutons que dans la pratique

[32] Le cas le plus fréquent est à δυσὶ προσώποις (cf. J. Darrouzès, *Dossier*, p. 160); une mention à τρισὶ προσώποις, sans exemple concret, par Jean d'Ahtioche, *P. G.*, t. 132, col. 1145; W. Nissen, *Die Diataxis Attaleiates von 1077*, Jena, 1894, p. 56 sq., donne des exemples de donations s'étalant sur plusieurs générations, mais il ne fait pas de distinction entre les emphytéoses des biens ecclésiastiques soumises, elles aussi, à la condition temporaire, et les charistikai.

[33] Sur le caractère de la propriété monastique et ecclésiastique, et le statut des biens sacrés, cf. surtout les textes législatives (à titre d'exemple: Zepi, *Jus*, II, p. 44; III, p. 56; IV, p. 323, 325; V, pp. 328, 386, 415; VI, p. 258, 273—275, 461, 465; VII, p. 216—217, etc.): et les canons (à titre d'exemple: Rhallès—Potlès, *Syntagma*, II, p. 274, 423, 612 etc.): à compléter par les références données dans le travail de J. Darrouzès, *Fragments d'un commentaire canonique*, *R. E. B.*, 24, 1966 (= *Mélanges V. Grumel*, 1), p. 31—34: divers chapitres concernant l'administration des biens ecclésiastiques et leur aliénation, et les monastères qui ne doivent pas devenir des établissements séculiers.

[34] Sur le droit des propriétaires des couvents, cf. E. Herman, *Ricerche*, p. 340—345, et Ph. de Meester, *De monastico statu juxta disciplinam byz.*, Vatican 1942 (dorénavant, De Meester, *De monastico statu*) p. 99 sq. Un acte intéressant de Carbone (*Actes de Carbone* p. 145) nous montre neuf propriétaires d'un couvent construit par les grands parents des propriétaires céder leur monastère en 1044 à un prêtre; de même la *Peira*, éd. Zepi, *Jus*, IV, p. 49, donne un exemple de donation d'un couvent par son fondateur à un laïc, en occurence Romain Lecapène avant son règne.

[35] *P. G.*, t. 132, col. 1132.

[36] Des exemples caractéristiques de cette sorte de transfert de couvents nous sont donnés pour l'époque qui nous intéresse dans les *Actes de Carbone*, p. 133: acte de Cosmas

ces actes, notamment dans le cas où ils émanent d'un particulier en faveur d'un autre, peuvent déguiser de véritables ventes, des gratifications étant sans doute versées par le nouvel acquéreur[37]: c'est du moins ainsi que nous expliquons le rappel fréquemment répété par les canons et les textes législatifs de l'interdiction de vendre des couvents[38]. Comme par ailleurs à Byzance toute personne physique ou morale peut être propriétaire d'un ou plusieurs couvents, (il suffit de disposer des moyens pour les construire en respectant le règlement établi par les canons et les lois[39], ou pour les entretenir dans le cas où elle les a reçus du fondateur ou de ses ayants droit), les actes de donation pure et de charistikè émanent soit d'une personne privée, soit d'un organisme ou d'une autorité étatique ou ecclésiastique. Ainsi nous connaissons des attributions de cette sorte faites par: I. Le patriarche pour les couvents partiarcaux (πατριαρχικά). II. Les métropolites et les archevêques et évêques pour les couvents diocésains (τῶν μητροπόλεων; ἐπισκοπικά). III L'empereur pour les convents impériaux (βασιλικά).[40] IV. Les fonctionnaires pour les couvents situés dans les domaines de l'Etat

---

qui en 1007 transmet les „dikaiômata“ sur le monastère de Saint Basile qu'il détenait par la „prosénexis“ faite en sa faveur par le fondateur, le moine Benjamin, aux frères Théodore et Nicétas qui seront dorénavant „κύριοι καὶ αὐθένται καὶ ἐξουσιασταὶ τοῦ μοναστηρίου“; *ibid.* p. 138—144: dispositions de Basile (Blaise) prises par testament et concernant ses „phrontèstèria“: on y trouve des couvents légués (p. 140), d'autres donnés par l'autorité administrative de l'endroit (p. 141) et cédés par la suite par l'exécuteur testamentaire du bénéficiaire à des „oikonomoi“, tenus de verser au propriétaire ou à son représentant περὶ ἐπικαρπείας κατ' ἐνιαυτὸν νόμισμα ἓν (p. 143); *ibid.*, p. 171—173: monastère privé accordé par ses propriétaires à diverses personnes εἰς αὔξησιν; mais les bénéficiaires laissèrent le couvent ἀπρονόητον (exemple des mauvais charisticaires), ce qui conduit les propriétaires de retirer leur couvent et de l'accorder définitivement (donation pure) au couvent de Saint Anastase; cf. aussi les exemples donnés à la note 34. D'une manière générale le mécanisme du trasfert des couvents peut être considérablement éclairci par l'étude des documents de Carbone, qui reste à faire: nous nous contentons de donner ici les exemples les plus caractéristiques.

[37] Cf. note précédente, la mention de ἐπικαρπ(ε)ία versée par celui qui est l'oikonomos du couvent. Ainsi on comprend pourquoi une somme de nomismata (sans précision) est versée par le βασιλικὸν βεστιάριον à celui qui détenait le couvent de Saint Georges l'Exôkastritès que l'empereur a voulu donner au couvent de Lembos (cf. M. M., IV, p. 9 en relation avec p. 43—44; et Hélène Ahrweiler, *L'histoire et la géographie de la région de Smyrne*, dans *Travaux et Mémoires*, I, 1965, p. 93).

[38] Cf. à titre d'exemple, Zepi, *Jus*, II, p. 258, VI, p. 74, 273—275, 461, 465; et J. Darrouzès, *Fragments . . .*, *R. E. B.*, 24, 1966 (= *Mélanges V. Grumel*, I) p. 33.

[39] Cf. le règlement établi par les empereurs, Zepi, *Jus*, 1, pp. 71—72; VI, p. 273—275, 461, 465, VII, p. 216—217; et les précisions en ce qui concerne le nombre de moines apportées par Basile II: *ibid.* I, p. 262; pour la construction des monastères et églises sur des biens (proasteia etc.) patrimoniaux (gonika), cf. à titre d'exemple, *Peira*, Zepi, *Jus*, IV, p. 49; A. Dmitrievskij, *Typika*, I. p. 615 (couvent d'Euergétidos); *Vie de Saint Cyrille le Philéote*, éd. Sarcologos, p. 45. Sur tout ce qui concerne la construction des monastères, cf. De Meester, *De monastico statu*, p. 99 sq.

[40] Pour les attributions faites par l'empereur, le patriarche etc., cf. la liste des couvents détenus par des laïcs, ci-dessous, p. 24 sq. Sur les catégories de divers couvents cf. Constantin Porphyrogénète, *De Administrando Imperio*, 52/8—10; et E. Herman, *Ricerche*, p. 348 sq.; De Meester, *De monastico statu*, p. 108 sq.: à remarquer cependant que les monastères „charistikariaka“ (en grec dans le texte) mentionnés par De Meester (p. 109) sont inconnus de nos textes.

(δημόσια)[41]. V. Les personnes privées (d'habitude les fondateurs et leurs héritiers) pour les couvents appartenants à des particuliers (προσωπικά; κοσμικά)[42]. VI. L'ensemble de la communauté paysanne pour les couvents appartenants à la circonscription du village (χωριτικά).[43] VII. Les agents des divers „euagè sékréta" pour les couvents appartenants aux domaines qui leur sont affectés[44], et enfin VIII. Les moines mêmes du couvent représentés par leur higoumène, dans le cas où le couvent jouit, à la suite des dispositions prises par son fondateur et confirmés d'habitude par un acte impérial, du privilège de l'autonomie (couvents ἐλεύθερα, αὐτοδέσποτα, αὐτεξούσια)[45]. Il est en outre évident que les personnes qui en tant que propriétaires[46] d'un couvent sont des donateurs, peuvent à leur tour être des bénéficiaires d'une attribution portant sur un autre couvent: on comprend pourquoi l'autonomie des couvents (l' αὐτοδέσποτον) est justement garantie face aux catégories de personnes et autorités citées ci-dessus, explicitement mentionnées dans les typika de fondation qui établissent le statut et les modes d'administration des couvents jouissant du privilège de l'autodespoton[47].

L'existence et l'examen attentif du privilège de l'autodespoton et de ses conséquences nous aidera à préciser un nouvel aspect de l'attribution en χαριστικὴ δωρεά, qui n'a point retenu l'attention des érudits, celui que nos textes désignent comme ἐλευθερία. Nous avons vu que l'autodespoton est un privilège accordé à une institution pieuse (couvent) par son fondateur

---

[41] *Actes de Carbone*, p. 141; F. Trinchera, *Syllabus Graec. membr.*, Naples 1865, (dorénavant, Trinchera, *Syllabus*), p. 9.

[42] *Actes de Carbone*, p. 171—173.

[43] L'existence de ces monastères est confirmée par la novelle de Basile II (Zepi, *Jus*, I, p. 268); cf. aussi, *Peira*, Zepi, *Jus*, IV, . 50—51: les paysans (chôritai) possèdent trois parts des biens cédés à l'église de Saint Auxence. Un cas d'attribution d'un monastère de cette sorte par l'ensemble de la communauté paysanne, dans M. M., IV, p. 265—266.

[44] La donation en faveur d'Andronic Doukas comportait des domaines du sékréton de la Panachrantos dans lesquels se trouvait le couvent patriarcal des Namatôn et autres couvents; elle fut décidée par l'empereur et exécutée par les agents du sékréton des „euageis oikoi d'Orient": cf. M. M., VI, p. 1—15.

[45] Tel est le cas de la communauté monastique de Ganos qui offra, sans succès, la „prostasia" de son couvent à Psellos (Psellos, *Correspondance*, éd. Sathas, V, p. 398); de même les moines de Thamatourgou demandent à Psellos de devenir leur antilèptôr (cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl—Kurtz, II, p. 165).

[46] Bien que des exemples concrets fassent, à ma connaissance, défaut, il me semble que rien n'empêche d'ajouter à cette liste de propriétaires des couvents les divers „sômateia" qui possédaient, on le sait, des églises dédiées au patron de la corporation. Enfin une autre catégorie de monastères connus par les sources, les couvents des diverses ethnies byzantines (des Syriens, Lycaoniens etc.) situés à Constantinople (cf. R. Janin, *Monastères nationaux*, dans *Echos d'Orient*, t. 32, 1933, p. 429 sq.) suppose une nouvelle catégorie de propriétaires, qu'on ne peut pas définir d'avantage; sauf si leur caractère ethnique est dû seulement au fait qu'ils ont été construits par une personne appartenant à l'ethnie dont ils portent le nom. Cependant leur existence peut-être, nous semblet-il, mise en relation avec les divers quartiers de la capitale et leur administration.

[47] Cf. à titre d'exemple A. Dmitrievskij, *Typika*, I, p. 630—631; 700—701; 724—725; 773; M. M., I, p. 232; V. p. 181, 303, 332, 397; *Typikon de Saint Mamas*, p. 266; *Typikon de Phobérou*, p. 51; *Typikon de la Kosmosôteira*, éd. L. Petit, *I. R. A. I. K.*, t. 13, 1908, p. 37 etc.; cf. aussi les exemples réunis par H. Ahrweiler, *Concessions*, p. 108, note 33.

et confirmé d'habitude par un acte impérial[48], ce qui représente la garantie suprême de ce privilège. Les typika de fondation qui sont nombreux à nous faire connaître le mécanisme de l'autodespoton, mentionnent souvent l'autodespoton avec d'autres termes, tels p. ex. αὐτεξούσιον αὐτόνομον, ἰδιοδέσποτον, ἀδώρητον, ἐλεύθερον, qui de prime abord paraissent équivalents, leur présence à côté de l'autodespoton étant expliquée par le souci du fondateur de déclarer le plus explicitement possible sa volonté concernant l'autonomie perpétuelle de son couvent. En effet il ne fait aucun doute que les termes autodespoton, idiodespoton, autexousion, autonomon sont absolument identiques: ils signifient l'indépendance, l'autonomie du couvent. Les termes ἀδώρητον et ἐλεύθερον marquent une autre étape[49]: l'ἀδώρητον, qui signifie que le couvent ne peut pas être l'objet d'une attribution (donation), est une conséquence de l'autodespoton-autexousion, et l'ἐλεύθερον est à son tour une conséquence de l'ἀδώρητον: il signifie que le couvent, puisqu' ἀδώρητον, restera perpétuellement libre (ἐλεύθερον) devant toute personne ou autorité, ce qui confère une durée indéfinie à l'autodespoton-autexousion; autrement dit l'éleuthéron garantit l'indépendance future et perpétuelle du couvent et l'autodespoton celle du présent. Remarquons cependant que l'autonomie d'une fondation pieuse n'est pas obligatoirement son statut originel, mais elle peut résulter d'un acte d'affranchissement, d'une ἐλευθερία, qui ouvre la possibilité à l'établissement de l'autodespoton-éleuthéron; ainsi l'éleuthéria est souvent l'étape qui mène à l'éleuthéron, mais elle ne doit pas être confondue avec lui, du fait qu'elle n'est pas obligatoirement prononcée en faveur du couvent. Autrement dit l'éleuthéria est l'acte qui détache d'une autorité une fondation qui lui était soumise jusqu'alors: cet acte émane de cette autorité, tout comme les actes d'affranchissement des esclaves émanent de leur maître. Cette éleuthéria (affranchissement) peut être prononcée en faveur de la fondation elle même[50] -ce qui signifie qu'elle devient désormais un éleuthéron et autodespoton-, mais aussi en faveur d'une personne ou d'une autorité extérieure à cette fondation; dans ce dernier cas l'éleuthéria établit, en ce qui concerne son objet, une nouvelle soumission, du fait qu'elle le met entre les mains d'un nouveau maître: elle constitue alors un acte de transfert d'autorité et non pas un vrai affranchissement. Ainsi l'éleuthéria d'un couvent, prononcée par l'intermédiaire d'une personne, et grâce à elle, est dans les faits une mode d'attribution en faveur de cette personne, égale en importance à celle de δωρεά, du fait qu'elle transfère, ne fût-ce que provisoirement[51], les droits du donateur sur l'objet de l'éleuthéria, au bénéficiaire de cet acte. Ainsi on comprend pourquoi ceux qui détenaient de couvents

---

[48] Sur le autodespoton, cf. note précédente (les références sont les mêmes), et De Meester, *De monastico statu*, p. 105—108.

[49] Sur le ἀδώρητον cf. à titre d'exemple, M. M., V, p. 181; et surtout, Rhallès—Potlès, *Syntagma*, V, p. 383; sur les divers emplois des termes ἐλεύθερος-ἐλευθερία je donne une note dans un prochain volume des *Travaux et Mémoires*.

[50] Cf. *Typikon de Phobérou*, p. 51, où il est explicitement dit que le hypomnèma éleuthérias délivré par le patriarche était prononcé en faveur du couvent.

[51] Nous disons provisoirement parce que dans le cas de l'éleuthéria d'un couvent le bénéficiaire semble tenu de rendre après sa mort son couvent éleuthéron, donc autodespoton; il semble cependant que le bénéficiaire peut prendre des disposition testamen-

à la suite des ὑπομνήματα ἐλευθερίας, délivrés par le patriarche (ils concernaient des couvents soumis auparavant à la Grande Eglise), refusent aux agents patriarcaux le droit de pénétrer dans leurs couvents et de contrôler leur gestion[52], et pourquoi Alexis I[er] Comnène cite dans sa novelle sur les attributions des couvents patriarcaux les attributions κατ' ἐπίδοσιν, κατ' ἐφορείαν ἢ οἰκονομίαν ἢ παντελῆ ἐλευθερίαν, cette dernière tenant la place de κατὰ δωρεάν qui, ceci est important, est absente de cette énumération détaillée[53]; enfin on peut expliquer maintenant un passage embarassant de Zônaras, qui parlant de l'attribution des Magganes à Leichoudès note que l'empereur Constantin IX Monomaque confia au bénéficiaire (à Leichoudès) la pronoia (le soin, l'administration) des Magganes et les documents de l'éleuthéria de cette fondation[54]: ce qui, en d'autres termes, signifie que Monomaque détacha les Magganes de l'autorité sous laquelle ils se trouvaient jusqu'alors (à savoir la kouratôreia impériale), et les accorda à Leichoudès. Mais l'opération de l'attribution d'éleuthéria est clairement établie par les typika de Saint-Mamas et du couvent des Hélégmoi, qui tous les deux furent, à la demande de leurs nouveaux fondateurs (bénéficiaires de l'éleuthéria), et à la suite d'un πατριαρχικὸν ὑπόμνημα confirmé par un acte impérial, libérés de la Grande Eglise qui les détenait jusqu'alors, et soumis, avant de devenir des couvents autonomes, aux personnes qui ont obtenu leur éleuthéria et entrepris ensuite leur reconstruction[55].

Cependant outre l'autodespoton et l'éleuthéron en faveur du couvent, des dispositions peuvent être prises par les fondateurs ou les propriétaires en faveur de l'empereur ou de l'impératrice, du patriarche ou du métropolite-archevêque-évêque de l'endroit, d'un autre couvent ou fondation pieuse, d'un organisme de droit privé, ou d'un service d'Etat, et enfin d'un simple particulier laïc ou ecclésiastique[56]. La portée de ces dispositions varie au gré du donateur et aussi suivant la qualité et le statut du bénéficiaire qui conditionnent souvent, nous le verrons, la forme de l'attribution: celle-ci peut s'étendre de la pure donation et de la charistikè, au droit de la seule surveillance matérielle et spirituelle du couvent cédé. Autrement dit le bénéficiaire, suivant la volonté et le statut du donateur et le sien[57], peut

taires en faveur des personnes de son choix qui deviennent une sorte des „antilambanoménoi" du couvent, considéré pourtant comme éleuthéron (cf. l'exemple donné par le *Typikon de Saint Mamas*, p. 258, où l'éleuthéria prendra effet après les deux „prosôpa" donnés à Georges Kappadokès qui obtint l'éleuthéria du couvent).

[52] Cf. J. Darrouzès, *Dossier*, p. 160, l. 15, à rapprocher avec p. 161, l. 5.

[53] Cf. Zepi, *Jus*, I, p. 347; signalons que les monastères éleuthéra, cités dans le même document (*ibid.*, p. 347, 1. 2—3), ne sont pas à confondre avec ceux qui sont attribués κατὰ παντελῆ ἐλευθερίαν (*ibid.*, p. 347, 1. 27—28)): les premiers sont ceux qui jouissent de l'éleuthéron à leur propre compte et profit (= autodespota), tandis que les seconds, les mêmes que les „δωρηθέντα" de la ligne 3, sont ceux dont l'éleuthéria a été attribuée (δοθεῖσα) à une autre personne, leur charisticaire.

[54] Ed. Bonn, III, p. 670—671.

[55] *Typikon de Saint Mamas*, p. 260, 266; A. Dmitrievskij, *Typika*, I, p. 715, 724.

[56] Nos sources nous fournissent plusieurs exemples illustrant chacun de ces cas: ils figurent sur la liste des attributions, (cf. ci-dessous, p. 23 sq.), ou ils sont analysés au cours de notre exposé.

[57] Par exemple les institutions et les organismes dont la durée est indéfinie ne peuvent pas recevoir des charistikai; en outre les attributions κατ' ἐπίδοσιν sont faites uniquement en faveur des fondations pieuses (cf. ci-dessous, p. 11).

devenir à son tour soit propriétaire à titre indéfini (δωρεὰ τελεία et καθαρά), soit propriétaire temporaire (charistikè), soit enfin simple gérant ou administrateur: éphoros, kouratôr, épitropos etc., ces termes compris alors dans leur sens strict; dans ce dernier cas le bénéfice peut être seulement spirituel — l'éphoros accomplit gratuitement une oeuvre pieuse pour le salut de son âme[58] — ou aussi matériel: il consiste alors en une simple gratification annuelle, versée au bénéficiaire par le couvent[59]. En effet un texte capital, passé inaperçu, le formulaire de la nomination de l'éphoros à la tête d'un couvent, nous permet de définir avec précision la juridiction de l'éphoros et les devoirs des moines envers lui[60]; en outre ce document comparé au formulaire de charistikè donné par Jean d'Antioche[61], permet d'établir les différences entre l'éphoreia et la charistikè, deux sortes d'attributions de couvents dont les limites, nous l'avons vu, sont souvent, et quelquefois délibérement, confondues. Ainsi nous comprenons les nuances que nous devons établir quand nos textes précisent que tel ou tel couvent était attribué à telle ou telle personne κατὰ δωρεάν, παντελῆ ἐλευθερίαν, κατοχήν et εἰς χαριστικήν[62], ou κατ' ἐφορείαν (d'autres termes signifiant la même chose qu' éphoreia, tels p. ex. οἰκονομία, σύστασις, προμήθεια, πρόνοια, προστασία sont aussi usités). En ce qui concerne maintenant les attributions κατ' ἐπίδοσιν, répétons, après Herman, qu'elles désignent un cumul, dans notre cas l'acquisition d'une fondation pieuse par une fondation de même nature, c'est à dire d'un couvent par un autre couvent ou même par une métropole, un évêché, etc.[63]

Nous avons là l'éventail de toutes les formes d'attribution d'un couvent: elles peuvent être caractérisées dans leur ensemble comme ἐκδόσεις οἰκονομικαί (attributions visant à l'organisation et à la bonne administration de l'objet cédé), du fait que leur raison d'être est une αἰτία προνοητική[64] (pour procurer les soins nécessaires); autrement dit elles résultent en principe du

[58] Cf. A. Dmitrievskij, *Typika*, I, p. 240: ἀφίημι ἐπίτροπον καὶ προστάτην καὶ ἀντιλήπτορα.... ἵνα διὰ τὸν τοῦ θεοῦ μισθόν... συγκροτῇ.... περὶ τῶν προσκαίρων καὶ φθαρτῶν.

[59] Cf. *Diataxis d'Attaleiate*, p. 17: λαμβάνων (l'éphoros-pronoètès) δύο μοναχῶν χρείαν καὶ κριθῆς μοδίους ἑκατόν πεντήκοντα,; Testament de Saint Nikôn, *Néos Hell.*, t. 3, 1906, p. 227: παίρνοντας (les éphoroi) πέντε μετρητὰ κρασίον καὶ ἕνα κοφίνιον μῆλα.

[60] C. Sathas, *Mésaiônikè Bibl.*, VI, p. 648: ὀφείλει φροντίζειν.... τῆς ἐναρέτου.... διαγωγῆς καὶ θεαρέστου.... πολιτείας... τῶν μοναχῶν · ἐπιμελεῖσθαι δὲ καὶ ἄλλως τῆς συστάσεως καὶ βελτιώσεως.... τῶν προσόντων αὐτῇ (convent) κτημάτων τε καὶ πραγμάτων: ce texte complète heureusement les renseignements sur la juridiction d'éphoros fournis par les divers typika de fondation qui prévoient l'existence de cette institution; sur éphoros, cf. aussi M. M., II, p. 389.

[61] Cf. P. G., t. 132, col. 1132, et ci-dessus, p. 6.

[62] Ces expressions, désignant une donation conditionnelle qui établit, ne fût-ce que temporairement, un droit de détention-propriété, sont équivalents: l'une remplace souvent l'autre, la plus fréquente reste l'expression κατὰ δωρεάν.

[63] Cf. E. Herman, *Ricerche*, p. 329—332. On pouvait dire que l'épidosis est la forme de charistikè en faveur d'une institution-fondation et non pas en faveur d'un prosôpon: cet aspect de l'épidosis a echappé l'attention de ceux qui ont étudié cette institution: il nous semble important.

[64] Ces qualifications sont données par Jean d'Antioche, *P. G.*, t. 132, col. 1129 c, 1132 a.

souci, commun au donateur et au bénéficiaire, d'assurer par une de ces formes d'attribution le bon fonctionnement du couvent octroyé. On comprend que dans la pratique elles ont connu chacune des applications diverses, plus ou moins éloignées du principe de la prévoyance et de la sollicitude envers l'objet de l'attribution, (dans notre cas les divers couvents), et ceci selon l'honnêteté des bénéficiaires et les possibilités d'abus qu'elles permettaient, chacune suivant sa portée.

En effet toutes les formes d'attributions accordées à des personnes avides et cupides peuvent, les unes directement (pure donation, pantélès éleuthéria, charistikè, et à un moindre degré l'épidosis), les autres indirectement (éphoreia, oikonomia etc.), conduire aux abus dénoncés par les réfractaires de l'institution qui se résument à l'exploitation matérielle du couvent jusqu'à sa ruine et à sa transformation en établissement séculier (κοσμικὰ καταγώγια), avec tout ce que cela comporte d'opposé à la vie morale et religieuse[65]. Ceci étant contraire aux lois et aux canons sur le statut des biens sacrés et aux engagements pris par le bénéficiaire lui-même, tenu avant tout de collaborer au redressement moral et économique du couvent reçu, constitue la raison de l'annulation de l'attribution, indépendamment de sa forme. Cependant notons à ce propos que c'est surtout la charistikè en faveur des laïcs qui donnait le plus fréquemment lieu à ces abus: c'est elle qui est visée par les réfractaires de l'institution, ce sont ses méfaits qu'essaient de freiner les divers patriarches et empereurs qui, nous le verrons[66], ont pris des mesures concernant les attributions de couvents. En effet le bénéficiaire d'une donation pure n'avait aucun intérêt à ruiner ou à abandonner un bien productif, son couvent, qui lui appartenait à titre indéfini, comme un véritable bien patrimonial, et qui représentait un capital et souvent un investissement rentable; celui qui détenait le couvent au titre d'une éphoreia avait, par la nature même de cette atribution, peu de possibilités d'exploiter à son profit le couvent et de travailler à sa ruine, s'il ne jouissait pas de la complicité des moines eux-mêmes, ceux-ci étant restés, dans le cas de l'attribution de leur couvent en éphoreia, soit les maîtres de leur établissement (couvent autodespoton)[67], soit dépendants du propriétaire du couvent, qui nommait alors l'éphoros et pouvait contrôler sa gestion. Dans le cas de l'attribution κατ' ἐπίδοσιν ou d'une charistikè en faveur d'un ecclésiastique, le statut du bénéficiaire (fondation pieuse ou personne d'Eglise) garantissait d'une certaine manière le respect de l'esprit et de la lettre de l'attribution, c'est à dire le bon fonctionnement et même l'amélioration du couvent cédé. Par contre la charistikè en faveur des laïcs, par sa nature et par sa portée, donnait libre cours à toutes les exactions dénoncées

[65] Outre le tableau des exactions des charisticaires dépeint par Jean d'Antioche dans l'ensemble de son traité, cf. des griefs contre les charisticaires dans, J. Darrouzès *Dossier*, p. 160—161; A. Dmitrievskij, *Typika*, I, p. 631; 703; 743; *Typikon de Phobéros* p. 51; *Typikon de Saint Mamas*, p. 257 etc.

[66] Cf. ci-dessous, p. 18 et 23—24.

[67] Les typika établissent clairement que l'autodespoton n'est point incompatible avec l'éphoreia, cette dernière étant, bien entendu, comprise dans le sens restreint, celui qui ressort du formulaire de la nomination de l'éhoros: cf. C. Sathas, *Més. Bibl.*, VI, p 648, et ci-dessus, p. 11 note 60.

elle était temporaire, ce qui incitait le bénéficiaire à en profiter le plus vite possible et le plus possible; elle était transmissible (dans les limites bien entendu des délais fixés par l'acte d'attribution) au gré du bénéficiaire[68], et tombait ainsi entre les mains de personnes de toute condition — même des étrangers[69] — dont l'honnêteté et la morale s'avéraient souvent suspectes[70]; enfin elle permettait souvent au bénéficiaire d'encaisser le revenu du couvent, une fois couvertes les dépenses règlementaires de l'établissement[71], et le déclarait même irrésponsable devant les déficits de sa gestion[72]; pour ne point parler des possibilités qu'elle laissait au bénéficiaire de s'immiscer dans la vie même du couvent, (pressions sur l'higoumène, nomination des moines, versement des apotagai au profit des charisticaires, correction des délits spirituels etc.)[73], qui illustrent le pouvoir abusif des charisticaires et expliquent pourquoi la charistikè finit par être considérée comme une institution antireligieuse bien que pratiquée abondamment par l'Eglise. On comprend pourquoi l'Eglise et l'Etat furent amenés à reconsidérer leur position vis-à-vis de la charistikè de couvents et pourquoi ils furent obligés à renoncer progressivement à cette sorte d'attribution sans pourtant jamais l'abolir définitivement: la tentative du patriarche Sisinios (996—998) resta sans résultats[74], et on trouve la charistikè jusqu'à la fin de l'Empire, mais pratiquée, il est vrai, surtout en faveur des ecclésiastiques[75]; pour ne point parler de la donation pure de couvents qui, elle, ne fut jamais directement visée du fait qt'elle était toujours pratiquée avec mesure, qu'elle émanait de propriétaires autres que l'Eglise et était faite surtout en faveur de l'Eglise en la personne des diverses fondations pieuses.

---

[68] L'Eglise a essayé d'empêcher ces μεταφοραὶ ἀπὸ προσώπων εἰς πρόσωπα, ces μετενέξεις (transferts) effectuées par ceux qui διὰ δωρεᾶς κατέχοντες εἰς ἕτερον πρόσωπον (Rhallès—Potlès, *Syntagma*, V, p. 21—22); la pratique nous montre que cela resta sans effet: la *Peira* nous montre comment le charisticaire de Saint Mamas, le patrice Panthèrios, fut autorisé de céder son couvent à Marie Sklèraina contre la somme de 72 livres qu'il lui devait (Zepi, *Jus*, IV, p. 54: peut on tirer de ce chiffre un indice de ce que représentait comme capital le couvent de Saint Mamas à cette époque? Cela ne nous semble pas certain). En outre nous possédons une lettre de Psellos adressée à l'empereur par laquelle il demande le transfert de sa charistikè à Anastase Lizix (cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, II, p. 230—231, № 202).

[69] Cf. Jean d'Antioche, *P. G.*, t. 132, col. 1132: ἐνίοτε δὲ καὶ ἐθνικοῖς.

[70] Le typikon du couvent de l'Euergétidos (A. Dmitrievskij, *Typika*, I, p. 631) donne comme résultat d'une éventuelle attribution du couvent la soumission de l'établissement ὑπὸ ἐξουσίαν ἀνθρώπων, ἴσως διεφθαρμένων καὶ πονηρῶν καὶ πρὸς οὐδὲν βλεπόντων ἢ κέρδος ὀλέθριον.

[71] Après le règlement de la τυπικὴ ἔξοδος τῆς μονῆς le charisticaire pouvait ἀποκερδαίνειν ἀλογοπραγήτως (sans rendre compte) τὰς περιττευούσας προσόδους: Jean d'Antioche, *P. G.*, t. 132, col. 1137 a.

[72] Ce que Jean d'Antioche (*P. G.*, t. 132, col. 1140 b) appelle τὸ ἀνεύθυνον ἐπὶ ταῖς μισθώσεσιν; à ce propos, cf. le différend qui opposa les moines du couvent de Pélékanos à leur charisticaire, qui à la suite d'une décision impériale ἠλευθερώθη εὐθύνεσθαι ὑπὲρ τῆς μονῆς: *Peira*, Zepi, *Jus*, IV, p. 119.

[73] Sur tous ces points, cf. sourtout, Jean d'Antioche, *P. G.*, t. 132, col. 1140 sq., et J. Darrouzès, *Dossier*, p. 160—161.

[74] Cf. ci-dessous, p. 18—19.

[75] Quelques exemples des charistikai tardives dans M. M., I, p. 77, 166—167, 232. 474 etc.

Quoi qu'il en soit la charistikè en faveur des laïcs fut progressivement remplacée par une forme atténuée d'attribution, l'éphoreia, qui entre dans les moeurs monastiques au X^e siècle et connait à partir du XII^e siècle un essor particulier; dorénavant le règlement de cette attribution trouve place dans les typika de fondation des couvents autonomes (jouissant du statut de l'autodespoton), ce qui confirme que le bénéficiaire d'une éphoreia n'avait aucun droit de propriété sur le couvent. Ainsi l'éphoreia peut être considérée comme la forme d'attribution qui mit fin aux abus du charisticariat en faveur des laïcs: elle permit aux fondateurs pieux et aux communautés monastiques de réaliser les buts poursuivis par l'attribution de leurs couvents, du fait qu'elle était viagère[76] et non transmissible, (sauf dans le cas où elle était accordée à une autorité séculière en tant que telle[77] et non à une personne nominalement définie), et qu'elle était attribuée à des personnalités capables, par leur position sociale et leur autorité morale, de secourir efficacement les couvents. Notons à ce propos que bon nombre de fondateurs nomment comme éphoros l'empereur (couvents d'hommes) ou l'impératrice (couvents de femmes)[78], qui désignent par la suite leur représentant, personne de leur choix qui exerce effectivement la fonction d'éphoros; ceci explique le nombre important, surtout pendant les derniers siècles de l'Empire, de couvents dits βασιλικά, et qui, contrairement à ceux du même nom des siècles précédents (XI^e siècle compris), pouvaient avoir l'empereur (ou l'impératrice) comme simple éphoros et pas obligatoirement comme véritable fondateur ou propriétaire[79]. Ainsi on comprend pourquoi le formulaire de la nomination de l'éphoros émane de l'empereur et concerne les couvents impériaux

[76] Cf. le formulaire de la nomination d'éphoros, C. Sathas, *Més. Bibl.*, VI, p. 648 ἐφ' ὅρῳ ζωῆς.

[77] Par exemple l'éphoreia de Lavra a été attribuée à l'épi tou kanikleiou Nicéphor par le fondateur du couvent (cf. A. Dmitrievskij, *Typika*, I, p. 241); l'empereur, considér comme le maître et le protecteur de Lavra et de tous les couvents du mont Athos, a pa la suite placé Lavra sous l'éphoreia de la personne qui exercerait chaque fois la charg de l'épi tou kanikleiou (cf. *Actes de Lavra*, éd. Rouillard-Collomp, № 26, p. 67—68) Ἡ δὲ παροῦσα οἰκονομία τοῦ παρὰ τοῦ κανικλείου ἐφορᾶσθαι τὴν μονήν, φυλαχθήσ καὶ εἰς τὸ ἑξῆς, καὶ ὁ κατὰ τὴν ἡμέραν ἐπὶ τοῦ κανικλείου ἀνθέξεται ταύτης καὶ μ τοῦ κινναβάρεως ἕξει καὶ ταύτην ὡς οἰκεῖον προνόμιον (p. 68), déclare l'acte de C tantin IX Monomaque. De même le couvent des Hélégmoi est placé par son fonda sous l'éphoreia (ἀντίληψιν et προστασίαν) du mystikos (τὸν κατὰ καιροὺς μεγαλοδοξότα μυστικόν, A. Dmitrievskij, *Typika*, I, p. 723); et un exemple donné par une inscriptio fondation: le couvent de Nicodème en Laconie, fondé en 1027, avait, conforme à la volonté de son fondateur, comme éphoros le stratège et le kritès du thème: ἐ πτεσθαι δὲ ταύτην καὶ ἐπιμελεῖσθαι παρὰ τοῦ κριτοῦ καὶ στρατηγοῦ τοὺς κρατοῦ τὸ θέμα, l'empereur ayant l'autexousion du couvent, ce qu'il signifie qu'il maître (βασιλέως τὸ αὐτεξούσιον): cf. D. Zakythinos, Κάστρον Λακεδαιμόνος, *lénika*, 15 (1957) *Mélanges S. Kougéas*, p. 100; de même Saint Nikôn le avait mis par testament sa fondation sous le pouvoir (ἐξουσιάζῃ) du stratège du thème qui recevront par les moines une petite gratification: cinq mesure panier (κοφίνιον) de pommes (cf. S. Lampros, *Néos Hell.*, 3, 1906 p. 227—22 de l'éphoros (cf. ci-dessus, note 59), puisque la Vita de saint Nikôn comme du kosmètôr du couvent (*ibid.* p. 191).

[78] Cf. les exemples réunis par E. Herman, *Ricerche*, p. 335 sq. e

[79] Un passage de *Peira* (Zepi, *Jus*, IV, p. 53) précise ὅτι ο μοναστήριον... ἢ γηροκομεῖον, ἀλλά μόνους τοὺς οἴκους τοὺς ὑπὸ

(acception large du terme)[80], et pourquoi Eustathe de Thessalonique qui défend énergiquement l'éphoreia, du fait qu'elle permet aux moines de s'abstenir de besognes lucratives, considère que cette institution fut d'abord appliquée aux monastères impériaux et qu'elle résulte d'une décision impériale[81].

De toute façon il est certain que les attributions de couvents (en donation pure, en charistikè, ou kat'épidosin) connurent pendant les Xᵉ—XIᵉ siècles un essor exceptionnel au point de pouvoir parler sans risquer de se tromper de la généralisation de cette institution pendant la période qui précède le règne des Comnènes; ceci doit être expliqué par les conditions historiques du moment, ainsi que par l'état de la propriété monastique et les règlements la concernant: c'est ce que nous essairons d'étudier en cherchant à travers des exemples concrets à préciser les raisons qui conduisent tel ou tel propriétaire-fondateur à procéder à telle ou telle forme d'attribution de son couvent en faveur de telle ou telle personne, institution, ou autorité. Notons cependant que durant la période qui nous intéresse, le donateur le plus important reste sans aucun doute l'Eglise elle-même, suivie, mais de loin, par l'empereur: ceci donne aux diverses formes d'attribution et plus particulièrement à la charistikè, notamment celle en faveur des laïcs, des aspects particuliers qui méritent d'être examinés.

Indépendamment des raisons personnelles (amitié, parenté etc.), valables pour toute sorte de donateurs, et surtout pour les simples particuliers, et le souci d'assurer le bon fonctionnement du couvent cédé, valables surtout pour les fondateurs et l'Eglise, des raisons d'Etat peuvent conduire l'empereur à céder un couvent impérial ou, à travers ses services, un couvent d'Etat; ces raisons tiennent d'une part au désir de l'empereur de récompenser des services exceptionnels rendus à l'Empire par le bénéficiaire[82] — l'attribution peut alors être une φιλοτιμία ou un χάρισμα, une charistikè, dans l'acception large de ce terme équivalent à une [illegible]ratification sans conditions[83] —, et d'

τὴν σύστασιν cara[illegible] plus bas con[illegible]ilikoi"; pourtant cf. les remarques et la documentation de [illegible]man, *Ricerche* [illegible].

[80] Cf. C. Sa[illegible] *Bibl.*, VI, [illegible]

[81] De eme[illegible] monastic[illegible] F. Tafel, Eu[illegible] *Opuscula*, p. 244; Eustathe n'omet [illegible]nt de pr[illegible] certaines com[illegible]tés monastiques se sont mises sous [illegible] person[illegible]ntes, de leur [illegible] gré: ἑκόντες ὑπό τὰ μεγάλα θεο[illegible] τά[illegible] (les moin[illegible]

[82] L'attr[illegible]99 par [illegible] d'Italie G[illegible]chaneiôtès du couvent de Saint [illegible]tophe[illegible] et à son f[illegible]le jusqu'à leur mort (charistikè à d[illegible] fut [illegible] l'empere[illegible]εν δὲ καὶ πρὸς τόν... [illegible] τοῦ τοιο[illegible]ηρίου δέξαι τημείωνα [illegible] le béné[illegible] son attitude pendant [illegible]era, *Syl*[illegible] de même la donation [illegible] par le [illegible]Italie (avant 1047) est [illegible]our un [illegible]; la langue du document [illegible] *Carbo*[illegible]ous semble hors de doute [illegible]mon[illegible] (dèmosia), ce qui explique [illegible]tor[illegible]e du lieu.

[83] [illegible] perissables, tels les esclaves, [illegible]s, I, p. [illegible]

autre part à son souci de s'assurer la fidélité des personnes puissantes de son gouvernement et de son entourage; on comprend que pendant la période de troubles dynastiques que fut le XIe siècle, cette dernière raison ait dû souvent peser sur la décision concernant les attributions: l'octroi des Magganes à Leichoudès, du couvent de l'Hebdomon à Nikèphoritzès et sans doute certaines charistikai de Psellos et même d'Attaleiate peuvent être dûes à cette raison[84]. En dehors de l'éphoreia qui est une forme fréquente des attributions impériales, notamment à partir du XIIe siècle, l'empereur procède à des donations pures de couvents impériaux (fondés par l'empereur), ou à des charistikai: la première forme de donation est la plus fréquente et la plus ancienne, la seconde semble pratiquée seulement dans le cas de donations particulièrement importantes, telle p. ex. l'octroi de l'ensemble d'un εὐαγὴς οἶκος ou d'un sékréton[85]: l'attribution des Magganes à Leichoudès illustre bien le cas d'une charistikè portant sur une fondation pieuse parmi les plus importantes de l'époque. Ajoutons que pour des raisons compréhensibles, l'empereur ne procède pas à des épidoseis, cette forme d'attribution étant pratiquée uniquement par l'Eglise[86].

Beaucoup plus compliquées sont les raisons qui ont conduit les autorités ecclésiastiques, et plus précisement le patriarche, et par là les métropolites, archevêques et évêques, à procéder à l'attribution de leur couvents; notons toutefois que deux formes d'attribution, l'éphoreia et la donation pure et inconditionnelle, ne semblent pas être pratiquées par l'Eglise et ceci pour des raisons qu'on devine aisément. En effet l'„archôn des monastères“[87] du patriarcat et des métropoles avait justement comme tâche de surveiller le bon fonctionnement des couvents du diocèse, et l'exarque du patriarche assumait cette fonction pour les monastères patriarcaux situés dans les provinces, de même que les kouratorés de la Grande Eglise qui assumaient l'administration des biens patriarcaux. En ce qui concerne la donation pure et inconditionnelle, elle ne pouvait pas être pratiquée par l'Eglise qui selon les prescriptions apostoliques et les canons n'était que la détentrice des biens appartenants à Dieu: l'Eglise, dans son intérêt, peut

[84] Cf. ci-dessous, liste des couvents attribués, p. 23 sq.

[85] Cf. Attaleiate, Bonn, p. 304: donation de trois sékréta („euagè", sûrement) à la mère de Michel VII Doukas.

[86] L'empereur accorde à un monastère d'autres monastères qui deviennent alors ses métoches, ce qui signifie qu'ils se placent sous la tutelle spirituelle et économique du couvent dont ils dépendent, et ceci pour toujours: un bel exemple de cette sorte de soumission des couvents à un autre est donné par le Typikon du Pantokratôr (A. Dmitrievskij, *Typika*, I, p. 675—676) à qui son fondateur, l'empereur Jean II Comnène, attacha six monastères importants qui dorénavant seront sous la juridiction de l'higoumène du Pantokratôr: ἡγούμενος δὲ ἐπ' οὐδεμιᾷ τῶν τοιούτων μονῶν ἔσεται, ἀλλὰ δι' οἰκονόμων ἐνεργηθήσονται τὰ ἐν αὐταῖς.... πᾶσαι δὲ ὁμοίως ὑπὸ τὸν καθηγούμενον τῆς τοῦ παντοκράτορος μονῆς ἔσονται; cf. aussi pour notre époque, *Actes de Batopedi*, *E. E. B. S.*, 3, 1926, p. 128—129. De même l'empereur peut procéder à l'union (ἕνωσις) de deux ou plusieurs monastères, mais ceci est une forme d'arrangement fait au profit de tous les monastères qui se fusionnent et il n'a rien à voir avec les attributions de faveur.

[87] Il est caractéristique que parmi les dignitaires du patriarcat chargés du recensement des couvents attribués à des personnes figure ce dignitaire (cf. J. Darrouzès, *Dossier*, p. 160).

procéder à des ekdoseis temporaires, mais qui ne portent pas atteinte à ses droits de proprieté, dont elle ne peut se défaire.

Ainsi on comprend pourquoi l'Eglise a abondamment pratiqué la charistikè, qui après l'écoulement d'un temps précis (suivant la teneur de l'acte d'attribution), lui permettait de récupérer le couvent ainsi cédé, et pourquoi elle fut la seule à pratiquer l'attribution κατ' ἐπίδοσιν, qui reste une attribution temporaire (puisque révocable), et qui ne vise en réalité qu'à un arrangement économique à l'intérieur même de l'Eglise, (puisqu'elle est faite en faveur d'une institution ecclésiastique). En effet les attributions κατ' ἐπίδοσιν s'expliquent par le souci de l'Eglise d'équilibrer dans la mesure de ses moyens les ressources des diverses fondations pieuses; de favoriser l'essor des couvents pauvres en les attribuant à des couvents plus riches; de secourir les diocèses (métropoles et évêchés) deshérités en leur accordant des couvents possédant des biens productifs. Les attributions κατ' ἐπίδοσιν restèrent toujours en vigueur; elles furent adaptées aux besoins du moment, elles connurent un essor particulier chaque fois que l'Empire et son Eglise traversaient, à cause des invasions extérieures, des moments difficiles, dont les méfaits étaient différemment ressentis par tel ou tel diocèse du territoire impérial. En revanche l'attribution en charistikè pratiquée par l'Eglise pose par sa nature des problèmes: on la comprend aisément quand elle est faite en faveur d'un ecclésiastique (autre forme d'attangement intérieur), mais elle demande une explication quand elle est faite par l'Eglise en faveur d'un laïc: c'est la forme la plus pratiquée; ses raisons d'être paraissent de prime abord difficiles à saisir.

Une source d'enrichissement importante pour l'Eglise était depuis toujours les donations des particuliers en faveur de telle ou telle fondation pieuse et plus précisement de tel ou tel couvent construit par le donateur et dans lequel celui-ci comptait se retirer. Avec le temps un nombre considérable de couvents plus ou moins importants ont été ainsi créés et dotés, par des personnes pieuses de toute condition, de biens de toute sorte. Ces couvents, consacrés par l'autorité ecclésiastiques de l'endroit (ou, plus rarement, par le patriarche), revenaient d'habitude après le mort de leur fondateur, (en général leur premier higoumène), sous l'autorité qui les avaient consacrés[88]: celle-ci devenait alors leur propriétaire effectif, sauf, bien entendu, dans le cas où le fondateur avait pris des dispositions pour garantir le αὐτοδέσποτον (autonomie) du couvent, ou s'il avait attribué sa fondation à une autre personne ou autorité, ceci étant rare pour les monastères modestes, et en général peu pratiqué avant le X[e] siècle.

Quoi qu'il en soit les métropoles et les évêchés se sont vite trouvés en possession d'un nombre important de couvents plutôt modestes qui n'arrivaient pas toujours à subvenir à leurs besoins; souvent désertés par leurs moines, ces couvents étaient condamnés à l'abandon et à la ruine, ce qui, vu le statut des biens ecclésiastiques, entrainait l'abandon des terres, ne fût-ce que minimes, qui leurs étaient attachées; une sous-exploitation du sol en résulta, ce qui ne fut pas sans inquiéter les empereurs, notamment ceux qui se sont intéressés du redressement économique de l'Empire. C'est

---

[88] Sur tous ces points, cf. E. Herman, *Ricerche*, p. 355 sq.

ainsi que nous devons sans doute comprendre la mesure de Nicéphore Ier qui selon Cedrenus: τὰ τῶν ἐκκλησιῶν ἱερὰ κοινοῦσθαι ἄξιον ἐδογμάτιζε[89], ce qui explique la cinquième vexation qui consiste en la confiscation d'une partie (de la plus productive, note Théophane)[90], des biens monastiques, rattachés par la suite à la kouratôreia impériale, à savoir à la fortune foncière de la couronne. C'est sans aucun doute cet état de la fortune monastique qui conduisit Nicéphore II Phocas à promulguer la fameuse nouvelle de 964. Nicéphore II interdit dorénavant la construction de nouveaux monastères et la dotation de ceux qui existaient déjà en biens productifs. Par contre il conseille et encourage même de procéder au redressement des monastères abandonnés ou en ruines, ce qui constitue une véritable oeuvre pieuse[91]. Mais une question se pose: comment un particulier pourrait-il entreprendre la reconstruction de monastères en ruines, si l'autorité ecclésiastique dont ces monastères dépendaient ne lui accordait, ne fût-ce que temporairement, ses droits sur eux. Il nous semble que nous avons là l'origine de la charistikè en faveur des laïcs, pratiquée surtout par l'Eglise qui (répétons-le car c'est important), du fait qu'elle devait prendre soin des fondations pieuses, ne pouvait justifier que les attributions de monastères en déclin et à des personnes capables de travailler à leur redressement[92].

Ainsi la date de la novelle de Nicéphore II Phocas (964), peut être considérée, à notre avis, comme le *terminus post quem* de la grande expansion qu'a connu le charisticariat pratiqué par l'Eglise en faveur des laïcs. Cette novelle qui conduisit à l' ὕβριν τῶν ἐκκλησιῶν ..... καὶ τῶν εὐαγῶν οἴκων fut abolie par Basile II en 988[93], ce qui permit au patriarche Sisinios (990—998) d'interdire les „donations" de couvents[94], décision qui est resté sans résultat: elle se heurta vraisemblablement aux intérêts mêmes de l'Eglise[95], (les quel-

[89] Ed. Bonn, II, p. 39; cf. aussi Théophane, éd. De Boor, p. 489. Notons que l'expression κοινοῦσθαι τὰ ἅγια est employée par le patriarche Alexis Stouditès (Rhallès—Potlès, *Syntagma*, V, p. 20) pour décrire les méfaits résultant de l'application des charistikai.

[90] Théophane, éd. De Boor, I, p. 487.

[91] Zepi, *Jus*, I, p. 249 sq.: F. Dölger, *Regesten*, n° 699; analyse par P. Lemerle, *Esquisse pour une histoire agraire de Byzance*, *Rev. Hist.*, t. 219, 2, 1958, p. 281 sq.

[92] Le but visé par l'Eglise à travers le charisticariat était le πλατυσμὸς τῶν ἱερῶν φροντιστηρίων (Rhallès—Potlès, *Syntagma*, V, p. 20), la σύστασις καὶ βελτίωσις τῶν ἐπιδιδομένων καὶ δωρουμένων φροντιστηρίων (*ibid.*, II, p. 614); le συμφέρον, οἰκονομία, ὠφέλεια, προμήθεια des couvents (Jean d'Antioche, *P. G.*, 132, col. 1137 c); l'Eglise pouvait et devait en principe céder τὰ καταλελυμένα ἢ καταλυόμενα τῶν μοναστηρίων... ἐπὶ φιλοκαλίᾳ καὶ καλλιεργίᾳ (*ibid.*, col. 1129 c).

[93] Zepi, *Jus*, I, p. 259; F. Dölger, *Regesten*, n° 772; sur l'abolition de la novelle de Nicéphore Phocas par Basile II et non par Tzimiskès, cf. P. Charanis, *Monastic Properties*, *D. O. P.*, 4, 1948, p. 61 note 23; P. Lemerle, *op. cit.*, p. 281 sq., considère cette novelle de Basile II comme suspecte ou du moins comme dictée par les dificultés que l'empereur connaissait à ce moment: c'est pour cela qu'elle n'est pas conforme à la vraie volonté et à la politique monastique de cet empereur, dont la véritable pensée est révelée par la novelle de 996 (cf. ci-dessous, note 98).

[94] Décision connue par Jean d'Antioche (*P. G.*, t. 132, col. 1132 a) et par Balsamôn (Rhallès—Potlès, *Syntagma*, II, p. 614); cf. V. Grumel, *Regestes du patriarcat de Constantinople*, n° 809.

[95] Elle était prise ἐξ οὐδεμιᾶς ἐπισκοπικῆς συναινέσεως (Rhallès—Potlès, *Syntagma*, II, p. 614).

ques abus dénoncés, comme nous le dit la novelle de Basile II, par les moines[96], ne justifiaient pas l'abolition de cette institution, dont les bienfaits, p. ex. les reconstructions de couvents, étaient déjà manifestes), au mécanisme même de cette attribution, qui une fois accordée s'étale sur plusieurs générations, (donc sur un temps considérable), et sans doute à la réaction de l'empereur lui-même, du fait qu'elle dépassait par sa portée la politique impériale à l'égard des monastères. En effet nous savons que la décision de Sisinios ne portait pas la confirmation impériale[97] et que la politique monastique de Basile II, établie par la novelle de janvier 996[98] (antérieure donc au tomos de Sisinios)[99], permet explicitement les attributions de monastères diocésains disposant de plus de 8 à 10 moines, ainsi que de grands couvents idiostata, même si ces derniers sont abandonnés par leurs moines; nous savons en outre que Basile II lui même procéda à des attributions de monastères impériaux et d'Etat[100], et ceci quelques années à peine après la promulgation du tomos de Sisinios. Le patriache Serge abolit en 1016 les décisions du patriarche Sisinios qui étaient restées, jusqu'alors, lettre morte. Cela fut conforme à la volonté impériale: le tomos de Serge est contresigné par l'empereur Basile II.[101]

Toutes les mesures prises par la suite sur les attributions de monastères ne visent qu'à freiner les abus qui découlent de la charistikè en faveur des laïcs, sans pourtant abolir définitivement cette institution. L'effort des patriarches et des empereurs consiste dorénavant à préciser et à faire respecter les conditions dans lesquelles pareilles attributions pouvaient le mieux servir les intérêts des couvents cédés, et par là de l'Eglise, et à rectifier les aspects vicieux de la charistikè en faveur des laïcs, mis en évidence par une pratique plus ou moins longue. Ainsi le patriarche Alexis Stouditès, par les décisions des synodes de 1027 et 1028[102], interdit au bénéficiaire d'une charistikè (le terme dôréa figure) de transmettre son couvent à une personne de son choix[103], et il empêche la soumission d'un monastère d'hommes à des femmes et vice versa; il ordonne des sanctions, allant jusqu'à l'annulation de l'attribution, contre des bénéficiaires abusifs; il rappelle à tous les bénéficiaires leur devoir de respecter les obligations (versements de divers ordres) de leur couvent vis-à-vis de l'autorité ecclésiastique du lieu (métropole,

---

[96] Zepi, *Jus*, I, p. 259.

[97] Μηδὲ βασιλεῖ τῷ φιλοχρίστῳ δεχθεῖσαν: Rhallès—Potlès, *Syntagma*, II, p. 614.

[98] Zepi, *Jus*, I, p. 267—269; F. Dölger, *Regesten*, № 783; analyse par P. Lemerle, *op. cit.*, p. 282 sq.

[99] Sur la date de la nomination de Sisinios, cf. V. Grumel, *Chronologie byzantine*, Paris, 1958, p. 436; V. Laurent, dans *Echos d'Orient*, t. 35, 1936, p. 67—81; contre, H. Grégoire, dans *Byz.*, t. 24, 1954, p. 157—178.

[100] Rhallès—Potlès, *Syntagma*, II, p. 614; καὶ αὐτός (Basile II) φαίνεται δωρούμενος μοναστήρια; cf. aussi F. Trinchera, *Syllabus*, p. 9, et *Actes de Carbone*, p. 141, des donations des couvents d'Etat faites en 999 et bien avant 1047.

[101] Rhallès—Potlès, *Syntagma*, II, p. 614: ὑπογραφῇ βασιλικῇ κατησφαλισμένος; V. Grumel, *Regestes*, № 821; F. Dölger, *Regesten*, n° 802.

[102] V. Grumel, *Regestes*, № 833, et 835.

[103] Rhallès—Potlès, *Syntagma*, V, p. 22: μήτε μετένεξιν... μοναστηρίου γίνεσθαι οἱανδήποτε, ἀπὸ τοῦ διὰ δωρεᾶς κατέχοντος εἰς ἕτερον πρόσωπον.

archevêché, évêché)[104]; il annule les donations (faites à des prosôpa, donc des charistikai) portant sur les monastères appartenant au voisinage du siège de la métropole et de l'évêché, tandis qu'il permet toujours celles de monastères idiostata, ce qui revient à dire qu'il interdit dans une certaine mesure aux métropolites et aux évêques de procéder à des donations d'une catégorie importante de monastères diocésains; et enfin il ordonne le retour des couvents diocésains attribués κατ' ἐπίδοσιν, et bien entendu en charistikè, à leur premier propriétaire (métropole ou évêché), dans le cas où la situation économique du donateur-propriétaire s'est entre temps déteriorée, tandis que celle du bénéficiaire reste ou est devenue florissante. Ces mesures restrictives, dans la mesure où elles essaient d'établir et de raffermir le contrôle de l'Eglise sur la gestion des charisticaires, visaient à faire respecter les règles morales de la vie monastique et les principes de la donation, à savoir la collaboration du bénéficiaire au redressement économique et au bon fonctionnement du couvent; elles ont eu des conséquences sur le statut des monastères diocésains, du fait quelles interdisaient dorénavant les attribution portant sur une catégorie, sûrement importante, de cette sorte de fondations. Ceci mérite d'être souligné, et illustre d'une manière éloquente les difficultés qu'envisageaient les métropoles et les évêchés pour équilibrer leur budget: le patriarche vient à leur secours en garantissant le versement des obligations monastiques vis-à-vis du diocèse, en les empêchant de se dépouiller de couvents affectés à leurs besoins, (résidence du métropolite. etc.), et surtout en leur permettant de recouvrer leurs monastères devenus prospères, sans doute grâce à l'oeuvre de bons charisticaires.

Les mesures d'Alexis Stouditès furent évoquées chaque fois que les métropolites et les évêques voulaient recouvrer leurs couvents, ou prendre des sanctions contre les charisticaires abusifs[105], mais elles n'ont nullement porté atteinte à l'institution même du charisticariat en faveur des laïcs, qui continua à être pratiqué par le patriarche et les autres autorités ecclésiastiques pour les monastères idiostata; remarquons en outre que le charisticariat atteint son apogée pendant la seconde moitié du XI^e^ siècle, où, malgré les mesures restrictives d'Alexis Stouditès toujours restées en vigueur, il touche un nombre de couvents de plus en plus important et revêt des formes qui permettent au charisticaire de destituer l'Eglise, même de sa juridiction spirituelle.

Cette nouvelle étape de l'évolution du charisticariat ne peut être expliquée que par la politique des empereurs de la seconde moitié du XI^e^ siècle, et les besoins de l'Eglise à ce moment. En effet il nous semble que la décision d'Isaak Comnène, de confisquer la moitié des biens ecclésiastiques

---

[104] Sur les prestations dûes par les couvents aux métropoles, cf. G. Ficker, *Das Epiphanios—Kloster in Kerasous u. d. M/t Alanien*, dans *Byz. Neugr. Jahrb.*, t. 3, 1922, p. 92—101; et V. Grumel, *Regestes*, № 808.

[105] Cf. Th. Uspenskij, *Actes et règlements*, p. 15 sq, (décision concernant la métropole de Cyzique: pour la datation en 1116 cf. V. Grumel, *Regestes*, № 1000), et p. 33 sq. (décision concernant la métropole d'Athènes: pour la datation en 1089, cf. V. Grumel, *op. cit.*, № 952).

en faveur de l'Etat[106], put inciter l'Eglise à procéder, en faveur de laïcs puissants, à des attributions étendues, dans l'espoir de mettre les biens monastiques sous la protection de maîtres influents, dont chacun pouvait défendre efficacement son couvent, et de les présenter ainsi, face aux agents impériaux, presque sous un nouveau statut, tout en se réservant la possibilité de les recouvrer et de les ramener sous son contrôle le moment venu, dans notre cas après la disparition d'Isaak Comnène. Il est évident qu'un tel dessein était le mieux servi par les charistikai les plus accentuées, celles justement que nous trouvons pratiquées par l'Eglise à ce moment et qui ont conduit Jean d'Antioche à écrire son invective contre le charisticariat et ses méfaits.

On comprend pourquoi le patriarche Nicolas Grammatikos revient en 1089 aux décisions d'Alexis Stouiditès[107], et ceci avant la publication du traité anticharisticaire de Jean d'Antioche qui s'adresse avant tout à l'opinion publique et par là à l'empereur, et pourquoi le même patriarche fut obligé de prendre des mesures contre les charistikai aberrantes qui permettaient à leur bénéficiaire l'ordination des moines et la correction des délits spirituels[108]. Nicolas obtient[109] l'annulation de ces charistikai abusives et prend des mesures garantissant le fonctionnement de la charistikè normale: il ordonna un nouveau recensement des couvents patriarcaux attribuées en charistikè; il exigea, pour que l'attribution devienne effective, l'établissement d'un inventaire des biens des couvents cédés[110]; et enfin il insista sur les formalités concernant l'enregistrement des actes d'attribution dans le sékréton patriarcal. Il espérait assurer ainsi le contrôle effectif de la gestion des bénéficiaires, ce qui était de son droit, sans pourtant porter la moindre atteinte au principe même de la charistikè. Toutefois malgré leur modération ces mesures suscitèrent la réaction des charisticaires qui essayèrent d'entraver leur application[111]: la novelle d'Alexis I^er^ Comnène promulguée en 1096 à la demande des fonctionnaires patriarcaux chargés de l'application des décisions de Nicolas Grammatikos, mit définitivement fin à cette querelle, en faveur du patriarcat[112].

Beaucoup plus radicales semblent encore cette fois les mesures de Nicolas Grammatikos à l'égard des bénéficiaires ecclésiastiques, et notamment des fondations pieuses qui détenaient des biens patriarcaux (sans précision

---

106 Sur les mesures antimonastiques de Isaak I^er^ Comnène cf. Psellos, *Chronographie*, éd. E. Renauld, II, p. 120; Attaleiate, Bonn, p. 61; Skylitzès, Bonn, p. 643; Zônaras, Bonn III, p. 668; Glykas, Bonn, p. 601; analyse par E. Stanescu, *Les réformes d'Isaak Comnène*, dans *Rev. des Etudes Sud—Est Européen*, t. IV, 1966, p. 49—50.

107 Cf. ci-dessus, p. 20 note 105.

108 Sur tous ces points, cf. Jean d'Antioche, *P. G.*, t. 132, col. 1141 sq.: J. Darrouzès, *Dossier*, p. 161; Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, II, p. 141 (et ci-dessus liste des couvents attribués: Smilakés); Théophylacte d'Ochride, *P. G.*, t. 126, col. 365 etc.

109 Sur les mesures de Nicolas Grammatikos, cf. surtout J. Darrouzès, *Dossier*, p. 152 sq.

110 Ceci n'a rien de révolutionnaire; l'établissement du brébion des biens monastiques était déjà exigé selon le canon X du concile photien de 861: cf. E. Herman, *Ricerche*, p. 340—341.

111 Cf. J. Darrouzès, *Dossier*, p. 159, № 4.

112 Zepi, *Jus*, I, p. 346—348, en relation avec J. Darrouzès, *Dossier*, p. 160—161.

de la nature de ces biens: on doit comprendre aussi des couvents) κατ' ἐπίδοσιν[113]. Le patriarche obtient le retour de ces biens sous l'autorité de l'Eglise mère, dans notre cas le patriarcat[114], ce qui s'explique par les difficultés économiques que connaissait alors la Grande Eglise, sans doute à cause de la confiscation de ses trésors par Alexis Ier Comnène. Les métropolites et les évêques se sont empressés de faire de même, les décisions du patriarche Alexis Stouditès, toujours en vigueur[115], leur donnaient ce droit, et l'empereur avait en outre, par la novelle de 1096, pleinement confirmé les décisions et les mesures de Nicolas Grammatikos[116].

Ainsi à la fin du XIe et au début du XIIe siècles nous assistons à une nouvelle répartition des biens ecclésiastiques et plus précisement des couvents (de la proprieté et des exploitations monastiques): elle est illustrée par l'annulation de plusieurs attributions κατ' ἐπίδοσιν et en charistikè et surtout par le contrôle auquel l'Eglise a soumis la gestion des charisticaires; elle fut dictée par les difficultés que connaissaient alors les métropoles et les évêchés à cause des dangers extérieurs, et plus particulièrement à cause des invasions turques en Orient et normandes en Occident. La charistikè en faveur des laïcs (et en général) sortit de cette épreuve diminuée: les abus qu'elle provoqua à cause de la forme aberrante et accentuée qu'elle avait prise pendant la seconde moitié du XIe siècle — où elle avait réussi à destituer l'Eglise de ses droits spirituels accordés à des laïcs — effrayèrent les donateurs, alertés sans doute par une partie du clergé, celle que représente bien Jean d'Antioche. Les fondateurs prennent dorénavant expressement des dispositions contre une éventuelle attribution de leur couvent en charistikè[117]; quelques fois ils établissent en faveur de personnes de leur choix et de leur entourage des dispositions allant jusqu'à la charistikè dans sa forme normale[118], mais le plus souvent ils accordent tout de suite à leur couvent le privilège de l'autodespoton. L'Eglise, pour des raisons dûes à la situarion historique de l'époque, a été conduite à pratiquer une politique d'austérité: elle se réserve jalousement les droits sur des biens productifs, sans pour autant cesser de pratiquer dans son intérêt la charistikè: les décisions du patriarche Luc Chrysobergès, défendant de donner en dot des couvents attribués à des laïcs, en témoignent[119]. L'empereur enfin a trouvé d'autres formes de concessions pour répondre aux besoins accrus

---

[113] J. Darrouzès, *Dossier*, p. 159, № 3.

[114] Cette mesure a été en discussion aussi pendant l'époque de Balsamôn: cf. Rhallès—Potlès, *Syntagma*, II, p. 613; Balsamôn prend part contre elle.

[115] Cf. ci-dessus, p. 19.

[116] La novelle d'Alexis Ier, dans Zepi, *Jus*, I, p. 346—348; F. Dölger, *Regesten*, № 1076; pour la date, cf. J. Darrouzès, *Dossier*, p. 151.

[117] Cf. les dispositions des typika de Saint Mamas, p. 266; du couvent de Phobérou, p. 51; de Léon de Nauplie, M. M., V, p. 181; et ci-dessus, p. 8 note 47.

[118] Tel est le rôle des antilambanoménoi mentionnés à ce moment: cf. à titre d'exemple, *Typikon de Saint Mamas*, p. 265; d'*Irène Doukaina*, M. M., V, p. 334; *Typikon du Pantokratôr*, A. Dmitrievskij, *Typika*, I, p. 700; *Diataxis d'Attaleiate*, p. 14 (pronoètès); *Typikon des Hélégmoi*, A. Dmitrievskij, *op. cit.*, I, p. 722 sq.

[119] A. Papadopoulos—Kérameus, *Analékta Hiér. Stach.*, IV, S. Petersbourg, 1897, p. 107: V. Grumel, *Regestes*, № 1086 (en 1169), où il est question de „δωρεαί" des couvents ἐπὶ δυσὶ προσώποις

de l'Etat[120] et pour favoriser les personnes de son entourage. Ainsi l'éphoreia, la forme la plus atténuée de l'attribution d'un couvent à une personne laïque, remplaça en fin de compte la charistikè, compromise par les abus et les exagérations de ses bénéficiaires[121]. L'institution de la charistikè périclita sans jamais mourir[122], comme cela est habituel à Byzance, aucune décision patriarcale, (sauf celle du patriarche Sisinios restée sans lendemain)[123] ou impériale, n'ayant officiellement aboli cette institution.

Tabelau chronologique des mesures impériales et patriarcales concernant les biens monastiques et les attributions de couvents aux Xe—XIe siècles.

964: novelle de Nicéphore II Phocas (cf. ci-dessus, p. 18)

988: novelle de Basile II abolissant la novelle précédente (cf. ci-dessus, p. 18)

996 janvier: novelle de Basile II permettant les attributions de certains couvents diocésains et des idiostata (cf. ci-dessus p. 19).

996 avril — 998: tomos du patriarche Sisinios interdisant les attributions de couvents (cf. ci-dessus, p. 18).

1016: tomos du patriarche Serge permettant les attributions de monastères en vue de leur sauvegarde (cf. ci-dessus, p. 19).

1027 novembre: mesures restrictives du patriarche Alexis Stouditès concernant les attributions des monastères en charistikè et κατ' ἐπίδοσιν (cf. ci-dessus, p. 19—20).

1028 janvier: nouvelles mesures restrictives du patriacrhe Alexis Stouditès à propos des obligations des charisticaires vis-à-vis des diocèses et interdiction de céder certains couvents diocésains (cf. ci-dessus p. 20).

1057—1059: mesures antimonastiques d'Isaak Ier Comnène provoquant sans doute la généralisation de la charistikè pratiquée par l'Eglise en faveur des laïcs (cf. ci-dessus, p. 20—21).

1084 mars: lysis d'Alexis Ier Comnène ordonnant la restitution à la Grande Eglise des biens attribués κατ' ἐπίδοσιν à des monastères qui ne sont pas soumis au patriarcat (autrement dit: annulation des épidoseis patriarcales en faveur des monastères autodespota au appartenant à des personnes étrangères à la Grande Eglise): cf. J. Darrouzès, *Charisticariat*, p. 156, 159). (titre complet donné à la note 6)

1086—1087: mesures de Nicolas Grammatikos sur l'enregistrement des actes des charistikai (cf. J. Darrouzès, *Charisticariat*, p. 156, 160).

---

[120] Notamment la pronoia: cf. ci-dessus, p. 4—5. Sur l' ephoreia aux XIIe—XIVe siècles cf. M. Nystazopoulou, L'épi tou kanikleiou... dans *Symmeikta*, t. I, 1966. pp. 76 sq.

[121] Cf. ci-dessus, p. 14

[122] Cf. à ce propos ce que dit L'empereur Michel VIII Paléologue sur le sort des monastères soumis à des personnes: οὐδὲν ἢ μικρὰ τῶν εἰσόδων ἀπολαμβάνουσι, τὸ πᾶν ἢ τὰ πλείω τῶν κατεχόντων ὡς ἴδια σφετεριζομένων καὶ ταῦτα (les monastères) νεμομένων ὡς ἴδια (A. Dmitrievskij, *Typika*, I, p. 773): cette accusation portée par un empereur en plein XIIIe siècle montre explicitement que la pratique de l'attribution des couvents à des personnes (prosôpa: donc en charistikè) ne fut jamais abolie; Sur quelques concessions tardives, cf. M. M., I, pp. 77, 166—167, 232, 474 etc.

[123] Cf. ci-dessus, p. 18—19.

1089 avril: rappel des décisions d'Alexis Stouditès, restées toujours en vigueur, à la suite d'une demande présentée par le métropolite d'Athènes Nicétas, à propos des attributions de monastères de son diocèse, effectuées par son prédecesseur, le métropolite Jean (cf. V. Grumel, *Regestes*, n° 952; ci-dessus, p. 20).

1094 mai: lysis impériale faite à la demande des bénéficiaires d'attributions de couvents patriarcaux (charistikai et épidoseis), abolissant les prostaxeis impériales émises antérieurement en vue d'annuler de telles attributions, si ces attributions ne sont pas contraires aux lois et canons (cf. P. Darrouzès, *Charisticariat*, p. 157, 159, 163).

(1904—1095): date du traité anticharisticaire de Jean d'Antioche (cf.. ci-dessus, p. 21)

1096 mesures de Nicolas Grammatikos concernant le récensement des couvents patriarcaux attribués en charistikè; réaction des bénéficiaires (cf. J. Darrouzès, *Charisticariat*, p. 157, 160—161, 164—165).

1096 décembre: lysis impériale (novelle de 1096) définissant la juridiction du patriarche et de ses représentants sur les monastères, et confirmant ainsi la validité des mesures sur les attributions prises par Nicolas Grammatikos (cf. F. Dölger, *Regesten*, n° 1076 en rapport avec P. Darrouzès, *Charisticariat*, p. 156, 157; ci-dessus, p. 21—22).

1116: rappel par le patriarche Jean Agapètos des décisions d'Alexis Stouditès, restées toujours en vigueur, à la demande du métropolite de Cyzique Constantin, à propos des attributions en charistikè et κατ' ἐπίδοσιν de monastères de son diocèse, effectuées par son prédecesseur (cf. V. Grumel, *Regestes*, n° 1000; ci-dessus, p. 20 note 105).

Exemples des couvents attribués à des laïcs aux Xe—XIe siècles

Acheiropoiètos Théotokos: à Psellos, sans doute en charistikè puisqu'il parle de ce couvent comme d'une chose lui appartenant (περὶ τῶν ἐμῶν); cf. *Correspondance*, éd. Drexl, II, pp. 148—149, n° 124; p. 269, n° 250; p. 269—270, n° 251. Sur le couvent, cf. R. Janin, *La géographie ecclésiastique* I: *Le siège de Constantinopole*, *Les Eglises*, *les monastères*, Paris 1953, p. 9—10 (dorénavant R. Janin, *Monastères*).

Artigénous (région de Cyzique): en charistikè à un eunuque; en vain revendiqué par Psellos qui écrit à ce sujet au métropolite de Cyzique, ce qui montre que ce couvent appartenait au diocèse. Cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Sathas, V., p. 265, n° 30; p. 456—457 n° 178.

Dobrosontos (région de Boléron): couvent modeste cédé par Théoktistos (sans autre précision) à Psellos, sans doute en charistikè. Cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, p. 118, n° 89.

Ganos: les moines du mont Ganos offrent à Psellos la prostasia del eur couvent que Psellos décline. Cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Sathas, V. p. 398—399, n° 150, en rapport avec le n° 149, p. 397—398.

Georges, saint: cédé en charistikè ἐπὶ δυσὶ προσώποις à Attalleiate (cf. *Diataxis*, M. M., V, p. 306).

Hebdomon: cédé par l'empereur Michel Parapinakès à Nikèphoritzès, en charistikè (cf. Attaleiate, Bonn, p. 201). Sur le couvent, cf. R. Janin, *op cit.*, p. 275—278, et 426—429.

Homonoia: accordé, sans doute par Constantin Monomaque, à Anne, soeur de Radénos sûrement en charistikè (cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, p. 92, n° 60). Sur le couvent, cf. R. Janin, *op. cit.*, p. 397.

Kathara (dans le thème d'Opsikion): cédé à Psellos en charistikè (cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, p. 221, n° 194; p. 229, n° 200).

Maggana: cédé par Constantin IX Monomaque à Leichoudès (cf. ci-dessus, p. 10); retiré par Isaak Comnène (cf. Cedrenus—Skylitzès, Bonn, p. 644—645; Zônaras, Bonn, III, p. 670—761); sur l'etablissement, cf. R. Janin, *op. cit.*, p. 75 sq.

Mamas, saint: cédé par le patriarche en charistikè à diverses personnes; entre autres au patrice Panthèrios qui le livre à la prôtospatharia Marie Sklèros (cf. ci-dessus, p. 13 note 68; Zepi, *Jus*, IV, p. 53); le couvent fut ensuite cédé au mystikos Georges Kappadokès, qui obtient sa liberté, le reconstruit et le rend autodespoton (cf. *Typikon*, *Hellènika*, I, 1928, p. 257 sq.; R. Janin, *op. cit.*, p. 325 sq.)

Mèdikion: cédé d'abord à Psellos, sans doute en charistikè par l'empereur (cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, p. 149, et surtout p. 167, n° 140; p. 229, n° 200; éd. Sathas, V, p. 263—265, n° 29); à la demande de Psellos le couvent fut sans doute cédé par la suite et dans les mêmes conditions au vestarque Anastase Lizix (cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, p. 230—231, n° 202).

Mégala Kéllia (laure des M. K., couvent du mont Olympe): accordé en charistikè à diverses personnes et enfin à Psellos (cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, p. 137, n° 108; p. 229, n° 200; p. 318, n° 273; éd. Sathas, V, p. 270, n° 36; p. 311, n° 77).

Môrocharzanè: couvent appartenant à Michel ex-vestès; sans doute en tant que bien patrimonial (Psellos, *Correspondance*, éd. Sathas, V, p. 342—343, n° 99).

Môséa (*kyr M.*): Psellos intervient auprès d'un juge en faveur de ce couvent qu'il a autrefois secouru: Psellos fut sans doute l'éphoros ou, vraisemblablement, le charisticaire de ce couvent. Cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, p. 270, n° 227.

Mountaniôn: cédé à Psellos en charistikè par le métropolite de Cyzique; il avait fait auparavant l'objet de charistikè en faveur de deux autres personnes (cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Sathas, V, p. 456—457, n° 178).

Namatôn (région de Milet): cédé par l'empereur à Andronic Doukas, avec d'autres couvents et biens situés dans la région de Milet et faisant partie des domaines de la Panachrantos (cf. M. M. VI, p. 4 sq., et surtout p. 11, où on voit que ce couvent était patriarcal).

Narsou: accordé à Psellos, sans doute en éphoreia; cependant les moines désignent Psellos comme le ktètôr du couvent. Cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, p. 150, 151, n° 126, 127; éd. Sathas, V, p. 378—379, 135. Sur le couvent, cf. R. Janin, *Monastères*, p. 206 et surtout p. 373; la thèse de P. Ioannou, *Psellos et le monastère ta Narsou*, B.Z., t. 44, 1951, p. 283—290, que ce monastère n'est autre que celui de Pègè, est, à juste titre, réfutée par R. Janin, op. cit., p. 373.

Nèsiôn: entre les mains de divers „pronoountés“ qui sont mentionnés comme „katochoi“ du couvent (Zepi, *Jus*, IV, p. 39—40).

Nicomède (en Laconie): attribué par son fondateur à l'empereur (cf. ci-dessus, p. 14 note 77).

Nicolas, saint (Italie): cédé par ses propriétaires, la famille du spatharocandidat Jean, à diverses personnes en charistikè, avant 1061, et attribué ensuite au couvent de Carbone (cf. *Actes de Carbone*, p. 171).

Pègè (dite, *la Belle*): monastère appartenant à Psellos, sans doute à la suite d'une charistikè: il y avait construit son tombeau (cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, II, p. 221, n° 194; p. 229, n° 200). Sur le couvent, cf. R. Janin, *Monastères*, p. 232 sq., et ci-dessus: Narsou.

Pélékanos: cédé en charistikè dôréa à une personne inconnue (Cf. Zepi, *Jus*, IV, p. 119). Sur le monastère, cf. R. Janin, *op. cit.*, p. 410.

Phobérou (*saint Jean de ph.*): cédé à plusieurs charisticaires qui ont ruiné le couvent (cf. A. Papadopoulos—Kérameus, *Noctes Petropolitanae*, éd. du typikon du couvent, p. 51). Sur le couvent, cf. R. Janin, *Les églises du Précurseur à Constantintinople*, E. O., t. 37, 1938, p. 312 sq.

Phocas, saint: cédé en charistikè au réktôr Nicétas (cf. Zepi, *Jus*, IV, p. 51). Sur ce couvent, cf. R. Janin, *Monastères*, p. 514.

Pierre, saint, (Italie): cédé en charistikè en 999 par le katépanô d'Italie Grégoire Tarchaneiotès au spatharocandidat Christophe Bochomakès et à son fils Théophile: acte confirmé par un chrysobulle (cf. N. Trinchera, *Syllabus*, p. 9).

Pipératou (à Constantinople; non inventorié par R. Janin); bien donné par son propriétaire à un moine qui en fait un couvent; le couvent fut cédé par son fondateur à Romain Lecapène avant son avènement; celui-ci, devenu empereur, dote le couvent des nouvelles constructions et il l'attribue au prôtovéstiarios Marianos: donation pure, d'où le fait que la demande du patriarcat de soumettre ce couvent fut rejetée par les tribunaux (cf. Zepi, *Jus*, IV, p. 49).

Procope, saint: cédé en charistikè; Attaleiate y possédait le droit de la seconde personne (cf. M. M., V, p. 306).

Pythonos: accordé à un parent du métropolite d'Euchaïta Jean Mauropous, par l'intermédiaire de Psellos: cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, p. 262—263, n° 221.

Sakéllinès: couvent de femmes sur lequel Psellos demande le renouvellement de ses droits dont la nature est difficile à précicer: cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, p. 229, n° 201.

Smilakès: attribué à Psellos, sans doute en charistikè puisque Psellos somme l'higoumène de recevoir un moine: cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, p. 141, n° 113. Sur cet aspect des droits des charisticaires, cf. Jean d'Antioche, P. G., 132, col. 1141 B., où la mention du prostagma envoyé par le charisticaire à l'higoumène concernant la nomination des moines (formulaire de l'acte): à comparer avec le cas de Psellos et aussi avec d'autres renseignements du même ordre fournis également par Psellos: cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, p. 190, n° 164; p. 233—235, n° 205; et surtout, *ibid.*, p. 123, n° 95, où Psellos

recommande un moine qui „essaie de defendre les intérêts matériels de Psellos" (cf. ci-dessus, p. 4).

Thaumatourgou: à la demande des moines et conformement à la volonté du patriarche d'Antioche Jean, Psellos devient l'antilèptôr de ce couvent: cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, p. 165, n° 138.

Théotokos (en Thrace): Psellos est le protecteur de ce couvent; on ignore à quel titre; cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, p. 108—109, n° 77.

Trapéza: accordé à Psellos, sans doute par l'empereur: on ignore à quel titre: cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, p. 63, et 84, n^{os} 35, 53.

Couvents dont le nom reste inconnu:

1. Du Vestarchès de Méliou: il lui apartient, sans doute en tant que bien patrimonial: cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Drexl, p. III, n° 81.
2. Dans la région du thème du Aigaion Pélagos: couvent dont la prostasia est accordée à Psellos,: cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Sathas, V, p. 297, n° 65.
3. Plusieurs couvents appartenant, sans doute en tant que biens patrimoniaux, à un patrice connu comme le fils de l'Hikanatissa: cf. Psellos, *Correspondance*, éd. Sathas, V, p. 381, n° 138.
4. Couvent de la région de la métropole d'Ochride, cédé en charistikè à un inconnu: cf. Théophylacte d'Ochride P. G. 126; col. 365.
5. Plusieurs couvents de la métropole de Cyzique cédés en charistikè: cf. Th. Uspenskij, *Règlements*, p. 15—29.
6. Plusieurs couvents de la métropole d'Athènes cédés en charistikè: *ibid.* p. 33—41.
7. Plusieurs couvents de la métropole de Nicomédie cédés en charistikè: cf. A. Papadopoulos—Kérameus, *Analékta Hiér. Stachyol.* IV, p. 107.
8. Couvent du domaine de Boutéritè (Italie) attribué par le katépanô à Blaise (donation pure), pour recompenser ses services (cf. *Actes de Carbone*, p. 141, et ci-dessus, p. 15 note 82).

Зборник радова Византолошког института, књ. X
Recueil des travaux de l'Institut d'Études byzantines, № X

JOHN V. A. FINE

TWO CONTRIBUTIONS ON THE DEMES AND FACTIONS IN BYZANTIUM IN THE SIXTH AND SEVENTH CENTRY*

Dedicated to the memory
of Professor George Soulis

I: *The Relationship between the Demes and Factions.*

The Blues and the Greens of the sixth and seventh century were composed of two elements — the circus factions and the municipal demes. Two problems relating to them have not yet been solved by historians: 1) In practice how were the demes and factions related to one another? 2) In practice what was the distinction between a deme and a faction? The cause for the confusion is to be found in the sources. When one looks at contemporary writers, one finds the same confusion and lack of clarity about the two groups. This article hopes to demonstrate that the reason for the confusion is that by the fifth century the deme and its equivalent faction had so totally merged that it was impossible to distinguish the activities of one from the other, even though in theory the two groups may have been considered distinct institutions.

The merger of the two groups becomes apparent immediately upon examining the sources. The word „faction" (μέρος) and „deme" (δῆμος) are used interchangeably. This fact suggests that the chroniclers were unable to distinguish the activities of one from the other. There is only one exception to this fact, and that is that every time a body of citizens was dispatched to defend the walls, it was the „demes" that were sent. Never once is the word „faction" used for this activity. From this, one can assume that it was specifically the demes which were assigned to this task. This suggests that at least in theory a distinction was still made between the two groups, even if there was no longer a distinction in membership between a faction and its equivalent deme. Thus we find that in 584 it was the demes who

* The author is grateful to Professors R. L. Wolff, R. Jenkins, G. Ostrogorsky and J. V. A. Fine for their advice and comments.

were called to guard the long wall[1]. Again in 600 the demes were called to guard the city[2]. In 602 Maurice summoned the demarchs of the demes to ask how many men would be available to defend the city[3]. Later the Emperor having convoked the demes in the Hippodrome took oaths of loyalty from them; then he armed them and ordered them to guard the walls[4].

In every other activity there is confusion between the two terms. Even the damarch is not limited to supervising the „deme". On several occasions he is referred to as the demarch of the Blue or Green Faction. This suggests that the deme and faction of a given color had common membership. Thus as leader of a deme, he was also the leader of the members of the equivalent faction. Only once, however, is the demarch called a demarch of a faction when he was appearing in a role concerned with defending the city. In this case, Theophanes tells us that when Phocas was approaching the city against Maurice, Germanus sought out Sergius „demarch of the Green Faction" to ask the Greens to support him[5]. On various other occasions we hear of demarchs of the factions. Theophanes reports that at the wedding of Phocas' daughter to Priscus the demarchs of the „two factions" were arrested and sentenced to death for putting up images of the bride and groom beside those of the Emperor and Empress[6]. The Paschal Chronicle also once refers to a demarch of a faction. In 603, in describing the revolt of the Greens during which they burned the Mesa, it reports that Krukis „Demarch of the Green Faction" was burned[7].

In general the Paschal Chronicle chooses to say „faction" instead of „deme", though in its account of the Nika Revolt it uses the two words as synonyms[8]. We find it saying that Marcian favored the Blue Faction and suspended the rights of the Green Faction for three years[9]. When Heraclius' son Constantine was proclaimed Co-Emperor, it was the factions, not the demes (as we would expect) who acclaimed him[10]. It was also members of both factions who accompanied Heraclius to meet the Avar Khagan before the famous ambush that failed[11].

An extremely interesting case in point is the circus. Here we would expect to find the word „faction" used consistently. To our surprise, however, the word „deme" appears in almost every epigram referring to the circus. In many cases the epigrams refer to statues erected by a particular color, and in every case the word „deme" is used[12]. At first glance we might suggest

[1] Theophanes, Chronographia (De Boor) I, 254, 7.
[2] *Ibid.*, I, 279, 20.
[3] Theophylact, (De Boor) p. 297. Book 8, VII, 10.
[4] Theophanes, I, 287, 23.
[5] *Ibid.*, I, 289, 3.
[6] *Ibid.*, I, 294, 14.
[7] *Chronicon Paschale* (Bonn) pp. 695—96.
[8] *Ibid.*, pp 620 ff.
[9] *Ibid.*, p. 592.
[10] *Ibid.*, pp. 703—04.
[11] *Ibid.*, p. 712.
[12] *The Greek Anthology* Vol. 5, Book XVI, „Epigrams of the Planudean Anthology not in the Palatine Manuscript", numbers 341, 344, 359, 360, 362.

that the demes as demes were erecting statues to charioteers of the equivalent faction. Such an interpretation could also be given when we are told that even the rival deme applauded the charioteer Porphyrius[13] or that the Green Deme never ceases to celebrate his victories[14]. However, such an interpretation makes no sense when we find a description of Porphyrius stating: „For often he changed demes“[15]. Here the epigram is obviously referring to the circus color for which he drove. This epigram dates from the late fifth century. Thus we can conclude that already the two words were, or were rapidly becoming, synonyms, even when being used to describe something that seems so clearly distinct from the demes as the circus. In another epigram we are told that „often the deme of the Greens sought“ Uranius[16]. In fact in all the Epigrams, only once is the word „faction“ used: when the Greens are expressing their wish that Porphyrius remain with them they say, „remain now in this, the first of the factions . . .“[17] It is not only the Epigrams which use the word „deme“ to refer to the circus. Theophanes says that Justinian II got into a dispute with the Patriarch over the destruction of a church near the Hippodrome in order to make room for a building for the Blue Deme[18].

One can cite countless other examples of the use of these two words to show the confusion in their usage and the impossibility of being sure as to which group the chronicles are referring. The same is true of course when the authors only say „the Greens“ or „the Blues“. The most logical explanation for the ambiguity is that the two groups had by the end of the fifth century merged to such an extent that their activities were no longer distinguishable.

If one develops and elaborates the views of A. D'jakonov a reasonable but of course hypothetical expalantion for the merger of a deme and its equivalent faction can be presented[19]: It is likely that when Constantinople was made into the imperial city, in it, as in other Eastern cities, remnants of the old deme structure remained. During the fourth century the city grew rapidly and many wealthy citizens came from Rome. Many of these men had been active in financing the games in Rome and presumably they continued this activity in the new capital. Through financial duties and liturgies, D'jakonov believes, these men soon came also to dominate the demes. What the deme structure was then we do not know, but we do know that in imitation of Rome, Constantinople was divided into fourteen quarters. We do not know whether these quarters originally had any relations to the demes. But by the fifth century we find two demes — the Blues and the Greens.

---

[13] *Ibid.*, number 338.

[14] *Ibid.*, number 354.

[15] *Greek Anthology*, Vol. 5, Book XV, „Miscellanea“. number 47.

[16] *Ibid.*, number 49.

[17] *Ibid.*, Book XVI, number 355.

[18] Theophanes, I, 368.

[19] A. D'jakonov, „Vizantijskie dimy i fakcii v V—VII vv“, *Vizantijskij sbornik*, 1945, pp. 144—227.

Manojlović has demonstrated that the Blues, in general, were found in the center of the old town while the Greens lived in the City of Constantine, beyond the walls of the old city[20]. The majority of aristocrats lived in the Blue area, while the majority of leading merchants and industrialists lived in the Green. Since the patrons of the two major circus factions found themselves in two distinct quarters of the city, and since these same patrons apparently dominated the demes it is not surprising if the original deme structure (whatever it was) changed to fit the existing situation, with the fourteen quarters, though continuing to exist and to play a role in administration, blending into two demes. Since each deme was dominated by different politico-economic groups which were patrons of opposing factions in the circus it is easy to see how the area dominated by the patrons of the Blue party could come to be called the Blue Deme. Since presumably only one party was active in each deme it is plausible that the masses supported the faction of the circus backed by its deme leader. The faction would then come to be viewed as a local team with a mob of potential supporters for the future when the faction was to become political as well. When the mass of demotes had come to support the same faction in the circus as the deme leaders the merger would be complete. Since by the end of the fifth century we see the terms deme and faction being used as synonyms we can suggest that the merger occurred during the fourth century — a period for which we have almost no material about the groups.

One other question remains to be asked, what were the municipal functions to be performed by the demes (the role of the factions in presenting games in the Hippodrome is fairly clear even if they were often labeled demes instead of factions)? This question proves to be very sticky since no source specifies what the demes' functions were. The only role we see them filling is that of an auxillary militia to defend the city walls in time of national emergency. This does not seem to have been one of their original functions since the first time we see them in a defense role is 559[21]. After that date they also fulfilled this function in 584, 600, 602, 610 and possibly 626. This function, however, was never a regular one since as late as 602 we are told that they were specifically armed for the occasion[22]. In this military function the demes were under the direction of an imperial appointee, the demarch. We first find the demarch, one for each deme in 602[23]. It is possible that he dates back somewhat earlier but there is no evidence to prove it. Presumably for his military function, the demarch was under the command of a regular military officer. He was of course also influenced by the politics of the deme/faction leadership and on occasions actually served factional interests before imperial.

---

[20] G. Manojlović, „Le Peuple de Constantinople" (translated by H. Grégoire) *Byzantion*, XI, 1936, pp. 644—55.

[21] The people of Constantinople had defended themselves against Barbarian attack as early as 378. Socrates Scholasticus, *Historia Ecclesiastica*, Book IV, chapter 38. Migne, *Patrologia Graeca*, 67 pp. 560—61. However, 559 was the first time that we know the citizens defended the city as members of the demes.

[22] Theophanes, I, 287, 23.

[23] Theophylact, p. 297, Book 8, VII, 10.

Presumably in the beginning of the sixth century at least some of the urban functions of the demes remained even though their personnel seems to have become identical with that of the factions. It has been frequently stated that the demes supplied local police and firemen. This is certainly not true after Justinian's Novel 13 in 535. Here Justinian has created Praetors of the People for each quarter (presumably for each of the fourteen quarters) to keep order. These men were imperial appointees on imperial salary and responsible to the imperial government. Each was to have twenty soldiers and thirty firemen appointed by the state plus his own court[24]. This edict came shortly after the Nika Revolt (532) and it is likely that Justinian would have wanted to have the police under greater state control to prevent a repetition of that event. Did the demes have police functions before 535? Novel 13 says that before the reform the police functions were under the control of Prefects of the Night. Whether these prefects had demotes under them or not is not specified. Thus we can only conclude that at least from 535 the demes had no police-firemen functions. There is also no evidence that they provided any other sort of services until 559 when we first see them called to defend the walls.

II. *The Demes and Factions during the Reign of Heraclius*

1.

Heraclius' capture of the imperial throne in 610 was in great part a result of the support of the factions (both the Blues and Greens in Egypt and the Greens in the capital). Immediately after his victory the Blue's standard was burned in the Hippodrome[1]. After such a beginning we would expect to find the factions playing an active role in the reign that followed, particularly since during the preceding reigns of Maurice and Phocas they had steadily increased their power and had frequently used this power to incite riots[2].

To our great surprise, however, we have no evidence of a single factional riot in Constantinople from the accession of Heraclius in 610 until the overthrow of Justinian II in 695. There is also no evidence of riots in the provinces with the exception of Egypt, where the factions were continually active up to the Arab conquest[3] and of Jerusalem, where there is an account

[24] *Corpus Iuris Civilis*, vol. 3, Novel 13. Novels edited by R. Schoell and W. Kroll, Berlin, 1904.

[1] *Chronicon Pascale* (Bonn) p. 701.

[2] See Y. Janssens, „Les Bleus et les Verts sous Maurice, Phocas et Héraclius", *Byzantion* XI, 1936 pp. 499—536; A. D'jakonov, „Vizantijskie dimy i fakcii v V—VII v.v.". *Vizantijskij sbornik*, Moscow—Leningrad, 1945, pp. 144—227.

[3] For a discussion of the factions in Egypt see, *The Chronicle of John, Bishop of Nikiu*, translated from the Zotenberg Ethiopic text by R. Charles, Oxford, 1916.

of the factions' opposition to the Patriarch of Jerusalem in 614[4]. The Egyptian situation was highly exceptional and shall be dealt with in a second study. In this article the author will concentrate his attention entirely on Constantinople, examine all the sources for Heraclius' reign that touch on the demes and factions and then try to explain their inactivity.

There are only four references to the demes/factions during the reign of Heraclius (610—641). Under the year 612 the *Paschal Chronicle* mentions them in a strictly ceremonial role when they participated in the coronation of Heraclius' son Constantine as Co-Emperor[5].

The second reference shows one faction expressing opposition though there is no evidence of any riot. In 613 Heraclius married for a second time and chose as his wife Martina, his niece. This was considered an incestuous marriage. The Standard (De Boor) edition of Nicephorus provides us with the following incomplete account: διήλεγχον δὲ αὐτοῦ μάλιστα τὸ ἄσεμνον συνοικέσιον ἐπὶ ταῖς ἱππικαῖς ἁμίλλαις καὶ οἱ τοῦ πρασίου [sic!] δημόται χρώματος † συνήνουν τε ἐπὶ ταύτῃ καὶ συνέπραττον. Since the text is corrupt, as De Boor has already noted[6], it is not strange that scholars have had their difficulties in interpreting it.

There is a second manuscript, however, of Nicephorus, preserved in the British Museum (ms. 19390). This manuscript has never been cited before in this context and gives us a completer account. This version says: Διήλεγχον δὲ αὐτοῦ τὴν ἐπὶ τῇ ἀνεψιᾷ παρανομίαν ἐφ' ἱππικοῦ ἀγῶνος καὶ οἱ τοῦ πρασίνου χρώματος δημόται, καὶ κωλύειν τὴν συναφὴν ἐπειρῶντο τὴν ἄθεσμον, οἱ δὲ τοῦ ἀντικειμένου χρώματος συνήνουν τε καὶ συνέπραττον[7]. The London manuscript's editor, Louis Orosz, states that the manuscript is a ninth century copy of the earlier ninth century original, whereas De Boor's text was drawn from an eleventh or twelfth century copy[8]. When we compare the two texts at once it is evident that the copier of De Boor's text skipped the whole line „καὶ κωλύειν τὴν συναφὴν ἐπειρῶντο τὴν ἄθεσμον, οἱ δὲ τοῦ ἀντικειμένου χρώματος. . . " The text can be translated as follows: The demotes of the Green Color disapproved of this illegal marriage with his niece at the horse races and tried prohibit the lawless union, and those of the opposite color acquiesed and co-operated".

Unfortunately, however, the London manuscript's account is ambiguous. There is no doubt that the Greens play the active role in opposing the Emperor. But with whom do the „opposite color" acquiese and co-operate? Since no other source refers to the Blues after the stormy events of 610, we have nowhere else to turn and must try to extract an answer from the ambiguous Nicephorus passage.

The fact that the author introduces the „opposite color" with a simple connective „οἱ δὲ" suggests that the Blues co-operated with the Greens.

[4] Antiochus Strategos, „Account of the Sack of Jerusalem in AD 614", translated by F. Conybeare, *English Historical Review*, XXV, 1910, pp. 503—05.

[5] *Chronicon Paschale*, pp. 703—04.

[6] Nicephorus, *Opuscula Historica* (De Boor) p. 14.

[7] *The London Manuscript of Nikephoros „Breviarium"*, edited by L. Orosz, Budapest, 1948, p. 21.

[8] *Ibid.*, pp. 3—13.

If the author had wanted to contrast their position with that of Greens, we would expect a „μὲν“ or something else to give the clause an adversative force. In addition the „καὶ“ before „πρασίνου“ looks as if the writer had planned a „καὶ. . . καὶ“ construction, in which case the second „καὶ“ would have referred to the opposite color, but had to change his construction when he used a second „καὶ“ to introduce the clause saying „and they tried to prevent . . . “

However, we may be looking for too much logic from our author. In the De Boor text we find „συνῄνουν τε ἐπὶ ταύτῃ καὶ συνέπραττον“. The „ἐπὶ ταύτῃ“ does not appear in the older London manuscript and thus could possibly be a later addition by a copyist. However, since having the Greens protest about the marriage and also co-operate over her (i.e. Martina) would be self-contradictory it is more logical to believe that the „ἐπὶ ταύτῃ“ was in the original and omitted by the copier of the London manuscript. And when we look at the fuller text we see that „ἐπὶ ταύτῃ“ makes perfect sense. Being femine it would refer to „συναφήν“ and thus mean that the opposite color acquiesed and co-operated about the marriage. If this be true, then it is evident that the Blues by 613, only three years after their standard was burned in the Hippodrome to mark the accession of Heraclius, have become supporters of the Emperor in opposition to the Greens.

There is a third reference to a faction at this time which has hitherto not been noticed. There are two epigrams referring to a statue erected in honor of Nicetas, the cousin of Heraclius. The first epigram refers to Nicetas' great exploits in slaying the Persians[9]. The second states, „τὸν μέγαν ἐν πολέμοισι, τὸν ἄτρομον ἡγεμονῆα, Νικήταν ἀρετῶν εἵνεκεν οἱ πράσινοι“[10]. („The Greens erected, because of his virtues, this statue of Nicetas, the great in war, the fearless leader.“) We can assume that the statue was erected at the conclusion of a campaign by Nicetas. The only Persian campaign of his that we know about was in 614 when he was active around Jerusalem and rescued the Holy Sponge and Sacred Lance[11]. Nicephorus says between 614—616 a statue was erected to Nicetas in the Hippodrome[12]. It is logical to assume that the epigram refers to this statue and that the statue was raised late in 614 or early in 615 after Nicetas' return from these military exploits. Since Nicetas was always a close and trusted associate of Heraclius, this statue can be taken as evidence that at this time the Greens again supported the Imperial Government.

The final reference occurs in 617 when „the demotes of both factions“ are mentioned as one of many groups accompanying Heraclius to negotiate with the Avar Khagan preceding the ambush[13]. It seems most likely that they were there to put on a horse race to entertain the Khagan since we have two references to a planned race[14]. This would make this last reference to them sportive rather than political and tells us very little about the atti-

[9] *The Greek Anthology*, vol. 5, Book XVI „Epigrams of the Planudean Anthology not in the Palatine Manuscript“, number 46.
[10] *Ibid.*, number 47.
[11] *Chronicon Paschale*, p. 705.
[12] Nicephorus (De Boor) p. 9.
[13] *Chronicon Paschale*, p. 712.
[14] *Ibid.*, p. 712; and *The London Ms. of Nikephoros* . . . p. 20.

tudes of the factions at this time. Three other passages have been taken by scholars to be references to the activities of the demes/factions under Heraclius. In no case though can we be sure, so it would be dangerous to use them as evidence[15].

2.

Any discussion of the demes and factions during the reign of Heraclius must first emphasize that the sources for the whole seventh century are very scanty. Thus it is always possible that the parties were active but no source speaking of this activity survives. But the fact that the parties are not mentioned in the brief discussions we do have of critical moments in the seventh century suggests that Heraclius did succeed either in muzzling them, or at least in winning them over to support the state for the duration of the Persian War, which lasted from his accession until 629.

At Heraclius' accession it is clear that the Greens were in favor; they had aided the revolution that put Heraclius on the throne and to mark their triumph the Blues' standard was burned in the Hippodrome. But only three years later in 613 things seem to be reversed. Assuming that we have correctly interpreted the ambiguous Nicephorus passage, we find the Blues supporting the Emperor in his desire to marry his niece while the Greens lead the opposition to the marriage. Prior to this event Heraclius had shown deference to Blue leaders by trying Priscus in the Hippodrome before the people and the Senate[16]. And this policy of deference to the aristocracy is still seen later when at an unspecified date between 615—618 Heraclius sent an embassy to Persia with a letter, drafted not in his name but in that of the Senate. Thus it seems that Heraclius had made a conscious effort to woo the Blues and this policy seems to have succeeded since we fined them supporting his marriage. On the other hand, in 614—15 we find that the Greens erected a statue in honor of Nicetas. Thus the Greens' opposition was short-lived. Since there is no evidence of any Blue opposition at this time we can suggest that by 615 Heraclius had somehow patched up his quarrel with the Greens and had achieved good relations with both parties.

The Persian War certainly would have played a role in pacifying the factions by creating a non-partisan environment. The Emperor was in no position to favor a particular group with lower taxation since he needed all the money he could raise. Thus it is likely that he taxed both the aristo-

[15] Nicephorus (De Boor p. 6) says „the Senate and the rest of the crowd (πλῆθος) of the city" were present at the Hippodrome trial of Priscus. J. Bury, *History of the Later Roman Empire*, II, London, 1889, p. 211 thinks that „crowd of the city" refers to the demes. Later Nicephorus (De Boor p. 12) decribes the tense situation in Constantinople in 618 when Heraclius considered moving the capital to Carthage but was forced to give up this plan by the „citizens" (πολῖται). D'jakonov, *op. cit.*, p. 176 thinks „citizens" refers to the factions. The third reference that might refer to the demes is in 626. The capital was being besieged by the Avars and we learn that „citizens, strangers, and those in the lead [officials?]" defended the city (Giorgio di Pisidia, *Poemi* (*Bellum Avaricum*), *Studia Patristica et Byzantina*, edited by A. Pertusi, 1959, pp. 293—97.). „Citizens" might well refer to the demes, armed to defend the city as they had several times in the previous reigns.

[16] Nicephorus (De Boor) p. 6.

crats (Blues) and the leading merchants (Greens) equally heavily. When the Persians captured the True Cross in 614, the Emperor was able to convert the War into a „Crusade“ and stir up active mass support. Bury believes that Heraclius was able to shock the city population into order by threatening to move the capital[17].

In 618 Heraclius was able to cease the distribution of free bread to the populace of the capital and there was no riot. Ten years before there certainly would have been one. The erection of the statue to Nicetas by the Greens is also interesting. It is the only statue, that I know of, erected by a faction to a public official. Does this reflect „crusading“ spirit or does it reflect greater government control over the factions? In either case it shows a faction in closer relationship to the government than was usual.

It is natural that during this long war, which threatened the very existence of the Empire, factional differences would have been minimal and the population would have rallied behind the government. In 629 the war was over. Yet there is not one reference to the activities of the demes or factions in the final twelve years of Heraclius' reign. In addition since they played no role in the civil unrest that followed Heraclius' death it is plausible to suppose that by that time they were under stricter control.

How was such control brought about? Unfortunately there are no sources to guide us to an answer. Thus it should be stressed that the explanation suggested below is nothing more than a hypothesis. By 629, when the Persian War was won, the situation in Constantinople would have been quite different from what it had been in 610. After nineteen years the personnel of the factions' leadership would have considerably changed. The new leaders would not have participated in the violent days preceding 610 and would not have found it natural or easy to effect a return to that former position. It is also likely that during the war the faction leaders, not then active in sedition and internal feuds, would have paid less attention to their factions. If this be true then it is likely that the government appointed demarch, who earlier had often been unable to exercise control over his deme in times of crisis, would have gained in authority. By the end of nineteen years it is likely that the demarch would have gained sufficient strength actually to dominate the faction leaders. In addition, after these years much of the factions' actual membership would have been new, accustomed to looking at the demarch as a leader, rather than veterans of the earlier violence. Thus we can conclude that between 610 and 629 the demarch had succeeded in breaking the monopoly of power over the demes/factions which had formerly been held by the faction leaders. As plausible, though, as this theory may be, it must be emphasized that we do not have a single source that mentions the demarch during the reign of Heraclius. It should also be stressed that there is no question of Heraclius actually destroying the deme/faction organization since when chaos returned to the Empire at the end of the seventh and the beginning of the eighth century the demes/factions once again revived. We find them in this period participating in the overthrow of three Emperors[18].

---

[17] J. Bury, op. cit., pp. 218—19.

[18] A. Maricq, „La Durée du Régime des Partis Populaires à Constantinople“, *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique, Cl. des Lettres*, XXXV, 1949, pp. 63—74.

Зборник радова Византолошког института, књ. X
Recueil des travaux de l'Institut d'Etudes byzantines, № X

А. ПЕРТУЗИ — Б. ПЕЦАРСКИ

ДУБРОВАЧКИ ФРАГМЕНТИ ЈЕДНЕ ЛАТИНСКЕ ВЕРЗИЈЕ ПСЕУДО-КЛИМЕНТОВИХ RECOGNITIONES

I

Текст листова који су део увеза инкунабуле бр. 104 Фрањевачког манастира у Дубровнику састоји се од три фрагмента самог краја последње књиге Псеудо-Климентових Recognitiones; у средњем веку овај текст је био веома распрострањен у Руфиновој латинској верзији[1]. Садржај текстова по појединим листовима је следећи:

ff. 1ᵛ—2ᵛ, multa tua benignitas — ut tradunt — *Recogn.* X 13,10—20,11 (PG 1, 1427 C — 1430 C)
ff.3ʳ⁻ᵛ [con]cinata uelamina — multa ut video in[geniosi] — *Recogn.* X 37,11—42,2 (PG 1, 1439 D — 1441 C)
ff.4ʳ et ministrauerit — cum autem — *Recogn.* X 60,5—62,8 (PG 1, 1448 D — 1449 D).

Сачувани листови су очигледно били последњи у кодексу који је првобитно обухватао читав текст Recognitiones.

С обзиром на обим очуваног текста, варијанте су бројне и у целини не иду у прилог квалитету текста, осим у понеком ретком случају. Обележавам са D варијанте дубровачких фрагмената, а са G оне које је Gersdorf усвојио у своме издању:

13,10 benignitas tua G: tua benignitas D
12 coram te G: te coram D
16 invidia nulla G: neque invidia ulla D
14,1 ex invidia aut indignatione G: ex invidia aut ex indignatione D
3 de his que proponuntur G: his que proponuntur D

[1] Ps. - Clementis *Recognitiones*, ed. E. G. Gersdorf, Lipsiae 1838 и у *PG* 1, 1205 — 1454. Герсдорфово издање се ослања на два лајпцишка рукописа, четири париска (које је већ користио Cotélier за своје издање), један оксфордски и један други, из Берна — од овог последњег је Герсдорф имао само колационирани текст — и најзад на претходна штампана издања.

4 et fugiunt G: refugiunt D

7 qui et fecit omnia G: qui fecit omnia D

12 cum ... habeamus G: cum ... habemus D

13 ea nos scrire G: et nos scire D

15,3 miratus sum te G: miratus sum de te D

3 qui G: quia qui D

3 a patribus G: patribus D

3—4 hebreo G: hebro D

6 tam magnifice et tam incomparabilitei G; tam magnifice et incomparabiliter D

7 prosecutus sis G; prosecutus is D

8 decantari G; decantare D

9—10 et blasphemias eorum G; eorum et blasphemias D

16,1 vellem G; velim D

17—18 ita audire et discere, ut et docere possint G; ita audire ut ita discere possint D

20—21 exsequere G; exequere D

17,2 de iis gentium G; de discentium D

7 inter gentiles G; intra gentiles D

8 hoc G; hoc quod D

12 intra ... testam G; intra ... testa D

13 disruptoque G; dirruptoque D

15 masculo G; masclo D

16 hunc G; hunc quem D

16 Phanetam (свакако треба овако читати, а не Planetam, као што стоји у досадашњим издањима) G; Fanetam D

18 lux G: luc D

18 et ex hoc G: ex hoc D

21 Titanas G: Titanos D

24 Hyperion G: Iperion D

25 Cronos G: Chronos D

26 earum G: harum D

26 e terra G: de terra D

27 Theia, Rhea G: Thia, Rea D

27—28 Mnemosyne, Tethys, Hebe G: Mnemosine, Thetis, Theles D

18,1 primus G: prius D

4 eam G: illam D

5 secunda G: secundam D

9 innumeros G: innu[me]ros D

11 accepit Rheam G: acceperat Ream D

12 ex ea G: ex eo D

14 omnes qui ei nascerentur devorare G: omnes ei qui nascerentur filios devorare D

17 devorat G: devoravit D

20 hunc G: sed hunc D

21 Rhea G: Rea D

21 devoraturo G: devoratori D

23 Corybantas G: Coribantas D

23 fecit G: facit D

24 tympana G: timpana D

19,3 Rhea G: Rea D

3—4 hunc genui inquit G: hunc inquit genui D

4 et lapis G: ad lapis D

5 eos quos primo G: eos primo quos D

8 utpote G: utpute D

10 Rhee G: Ree D

20,1 anilis G: animalis D

2 enim G: etenim D

7 celum dicunt tenere G: dicunt celum tenere D

10 statim fit G: utique fit D

37,3 concinnata G: [con]cinata D

4—5 non solum non prohibentur G: non solum prohibentur D

5 et ipsis G: in ipsis D

5 mysteriis G: misteriis D

6 occultati G: accultati D

6 Corybantum G: Coribantum D

6 et cymbala G: cymbala D

7 sonitus G: sonitum D

8 de abscisione vero G: de abscisione D

9 in honorem G: in honore D

10 abscindantur G: abscidantur D

12 stolidi G: stolidus D

13 palam G: tam palam D

38,3 quisquis ille vel G: quisque ille qui vel D

7 abiici G: abici D

8 atque G: et D

10 parricidam G: paricidam D

39,1 respondit G: res[pon]dit D

5 veritati G: veritatis D

6 haud G: haut D

13 preventus G: perventus D

40,4 utile enim est G: utile enim est inquam D

4 ut quando cum gentilibus G: ut cum gentibus D

5 nomine G: minime D

6 dominus G: dominus meus D

8—10 adversum gentiles, ut nostis. Et Niceta ait: Dic ergo, Clemens, de quibus audire velis. Cui ego aio: quomodo tradunt de deorum cena gentiles G: adversus gentiles D

11 Thetidis G: Tetidis D

11 quem G: et quem D

12 dicunt G: dicit D

12 Iunonem G: in Iunonem D

14 quod G: quid D

15 consequuntur G: consecuntur D

14,4 Hesiodus G: Esiodus D

7—8 rationes esse et causas rerum tradunt G: rationes esse tradunt et causas rerum D
11 ad G: a D
12 pro eo quod G: pro eoque D
16—17 in voluntatis arbitrio G: voluntatis arbitrio D
17 concupiscentiam carnis G: carnis concuiscentiam D
18 adversum G: adversus D
20 esse aiunt G: est aiunt D
21 nympham G: nimpha D
23 admistione G: ammixtione D
32 licet illis componere G: licet (illis com избрисано) ponere D
39 impacata G: impacta D
42,2 ingeniosi G: in[geniosi] D
60,12—13 nuntiaverit quomodo Simon ibi positus, turbas adversum me concitaverit atque G: nuntiaverit atque D
14 inflammaverit civitatem G: civitatem inflamaverit D
17 relinques G: relinquens D
19 ac Faustiono G: et Faustiniano D
19—20 et alios G: et a filios D
61,1—2 veneris G: veneristis D
2 Simon G: Symon D (овај облик јавља се два пута)
10 ut nihil G: nichil D
16 civitas vestra G: civitas D
17—18 confitear G: confiteor D
19 preconi G: preconii D
22 adversum G: adversus D
25 priora G: propria D
62,5—6 sermone tuo G: sermonibus tuis D
7 mitte G: mitte tu D

Квалитет варијанте Псеудо-Климентовог текста дубровачких фрагмената је опште узев прилично слаб: поред два озбиљна пропуста настала при преписивању због јављања истих речи у реченици или одломку (40, 8—10; 60, 12—13), опажају се извесне јако извитоперене варијанте (14,4; 16, 17—18; 17,2; 20,1; 40,4; 41, 12; 41, 20; 41, 39; 60, 19—20; 61,1—2; 61, 25) и још неке друге, мање тешке (14, 13; 15,3; 19,4; 19, 10; 40, 12; 60, 19) које извесно не говоре о пажљивости и способности преписивача. Ипак, понека варијанта (напр. 14,7; 17,18; 18,17; 37,12; 37,6; 41,16—17; 60,17) се може прихватити, а бар у једном случају (40,5 ut . . . ista nos minime lateant) несумњиво чак и претпоставити. Но да би се дао један шири суд о вредности дубровачких фрагмената било би потребно располагати једним критичким издањем у коме би се водило рачуна о читавој традицији и које би такође било коректније у штампању, што није случај са Герсдорфовим издањем текста нити његовом репродукцијом у Migne, Patrologia Graeca[2]. Осим

[2] О тексту и јако уопштено о 74 рукописа који га доносе, cfr. O. Cullman, *Le problème littéraire et historique du roman Pseudo-Clémentin,* Paris 1930, 7—13. A. Paschke, *Die beiden griechischen Klementinen—Epitomen und ihre Anhänge, überliefe-*

тога, било би веома занимљиво посматрати ове фрагменте у ширим оквирима историје традиције овог интересантног списа који је највероватније настао негде у источним областима (у Сирији или Палестини) у круговима који су били под утицајем ебионитског јудаизма или јудејско хришћанске гнозе[2], јер се може претпоставити да су се њим користили нарочито припадници јеретичких секти.

II

У библиотеци Фрањевачког манастира у Дубровнику налазе се неколико необјављених група беневентанских фрагмената 11. и 12. века. Међу њима су и четири фолија која садрже одломке десете књиге Псеудо-Климентових Recognitiones, у увезу инкунабуле бр. 104, два a tergo, два volans. Текст инкунабуле је Secunda Secunde Sancti Thome de Aquino OP, а штампана је у Венецији 1495.

Како је писмо фрагмената беневентана, значи да су они припадали једном рукопису написаном или у Јужној Италији или у Далмацији. С обзиром да су нађени у књизи штампаној крајем 15. века у Венецији, донетој касније у Дубровник, тачније одређивање њиховог порекла је доста замршен посао. Најједноставније је помислити да су у Венецију доспели однекуд из Јужне Италије, да су послужили као материјал некој млетачкој књиговезници и тако доспели у Дубровник. То решење је, међутим, најмање вероватно. До недавно се уопште није знало ни за какве очуване италијанске рукописе или фрагменте беневентане у Венецији[1]. Млетачке књиговезнице служиле су се међу-

---

rungsgeschichtliche Vorarbeiten zu einer Neuausgabe der Texte, Berlin, Akademie Verlag, 1966. Пре извесног времена је најављено критичко издање B. Rehm-a, у *Griechische christliche Schriftsteller* Берлинске академије, но изгледа да до сада још није публиковано. О сиријској и арапској рецензији *Recognitiones,* уско везаним са Руфиновом, cfr. P. de Lagarde, *Clementis Romani Recognitiones syriacae,* Lipsiae 1861; W. Frankenberg, *Die syrischen Clementinen mit griechischem Paralleltext,* Leipzig 1937 („Texte und Untersuchungen", 48, 3); M. D. Gibson, *Apocrypha Sinaitica,* London 1896.

[2] О овом сложеном проблему види, поред већ наведеног Кулмановог дела и R. Cadiou. *Origène et les Reconnaissances Clementines,* у *Recherches de science religieuse,* 20 (1939), 506—528; J. Daniélou, *Théologie du Judéo-Christianisme,* Toulouse-Paris, 1958, 71—78; G. Strecker, *Das Judenchristentum in den Pseudoklementinen,* Berlin 1958 („Texte und Untersuchungen", 70); B. Altaner — Chirat, *Précis de Patrologie,* Casterman-Paris-Tournai 1961, 148—151. О гностичком утицају cfr. H. Leisegang, *La gnose,* у преводу J. Gouillard-a, Paris 1951, 49—80.

[1] Ниједан беневентански фрагмент нису нашли у венецијанским бублиотекама E. A. Loew, *The Beneventan Script,* Oxford 1914; Idem, *Scriptura Beneventana,* I—II, Oxford 1929; Idem, *A New List of Beneventan Manuscripts,* „Studi e Testi" 219—220, Cittá del Vaticano (1962) 221—244, а ни V. Novak, *Scriptura Beneventana s osobitim obzirom na tip dalmatinske beneventane,* Загреб 1920. Гђа T. Gasparrini—Leporace, директорка Марчиане (Marciana), ме је у лето 1966. љубазно обавестила да је нашла три или четири ситна фрагмента беневентане у овој библиотеци. Никакве ближе податке, међутим, нисам добила, нити сам успела да видим фрагменте.

тим, старим беневентанским рукописима доношеним из Далмације[2]. Сам увез инкунабуле бр. 104 је стилски и технички сасвим некарактеристичан. Скромне корице од мрке коже са дрвеним плочама могле су да потичу из неке венецијанске књиговезнице исто тако као и из неке мале дубровачке. Дубровачко књиговезаштво је до данас још непроучено. Могло би се само претпоставити да је одштампани текст Томе Аквинског укоричен у самом Дубровнику. Увез не показује нарочито одређено да припада крају 15. века — могао је бити начињен и касније.

По палеографским особинама се писмо фрагмената може датирати са приличном сигурношћу у последње две деценије 11. века. Из приближно тога времена постоји још неколико беневентанских фрагмената у Дубровнику и они су сви међусобно слични: то су фрагменти b и e-f који се чувају у Доминиканском манастиру и фрагменти A и B у Фрањевачком; са B су обележени наши одломци Recognitiones[3]. Сви ови фрагменти имају готово исти број редова текста и овај је увек писан у два ступца; њихов општи изглед је једнак. По морфологији слова, врстама скраћеница, чак и по употреби изузетака у начину скраћивања, по формама интерпункције, они очигледно припадају једном истом скрипторију. Међу скраћеницама ове групе се налазе неке које су врло ретко писане у апулским скрипторијима, а напротив, биле су сасвим уобичајене у далматинским: sic̃ за sicut, на пример. У фрагменту B чак се јавља и изразити далматински облик скраћивања за noster као $\overline{\text{nr}}$.[4]

Било би, међутим, исувише смело закључивати да су фрагменти A-B-b-ef несумњиво производи неког дубровачког скрипторија. Први дубровачки бенедиктински манастир основан је на Локруму 1023, и поуздано је да је убрзо морао бити добро снабдевен рукописима за Регулама одређени обавезни духовни рад монаха. Како су фрагменти A један препис правила бенедиктинског реда, а остала четири фрагмента рукописа разноврсних текстова очито припадају истој писарници, могло би се претпоставити да су сви ти рукописи промишљено одабрани и намењени да потстакну и развију културни живот дубровачких бенедиктинаца — било да су писани у Дубровнику или да су донети из неког апулског манастира, са Тремита, на пример, с којима су Локрумљани били у живим везама. Нејасно је колики је у тим раним временима био стварни значај монашких заједница са ширу, градску културу. Уопште је мало позната дубровачка култура ранијих столећа средњег

[2] Фрагменти једног беневентанског некролсгија из 13 в. сигурне дубровачке провенци;енције нађени су у једној инкунабули штампаној и увезаној у млетачкој штампари;и Aldi 1503. г. Cfr. L. Dclisle, *Musée Condé Chantilly, Le cabinet des livres, Imprimés anterieurs au milieu du XVI^e^ siècle*, Paris, 1905, 415.

[3] Подрсбни;е о д: бровачкој беневентани 11. и раног 12. века писала сам у *The Dalmatian Beneventan Scriptoria*; рукопис је спреман за штампу у току 1968. у „Medievalia ed Umanistica", Milano. Ознаке фрагмената из Доминиканског манастира доносим по E. A. Loew, *The Beneventan Script*, 64—65. Ознаке необјављених фрагмената Фрањевачког манастира које сам пронашла у манастирској библиотеци у лето 1960. су моје.

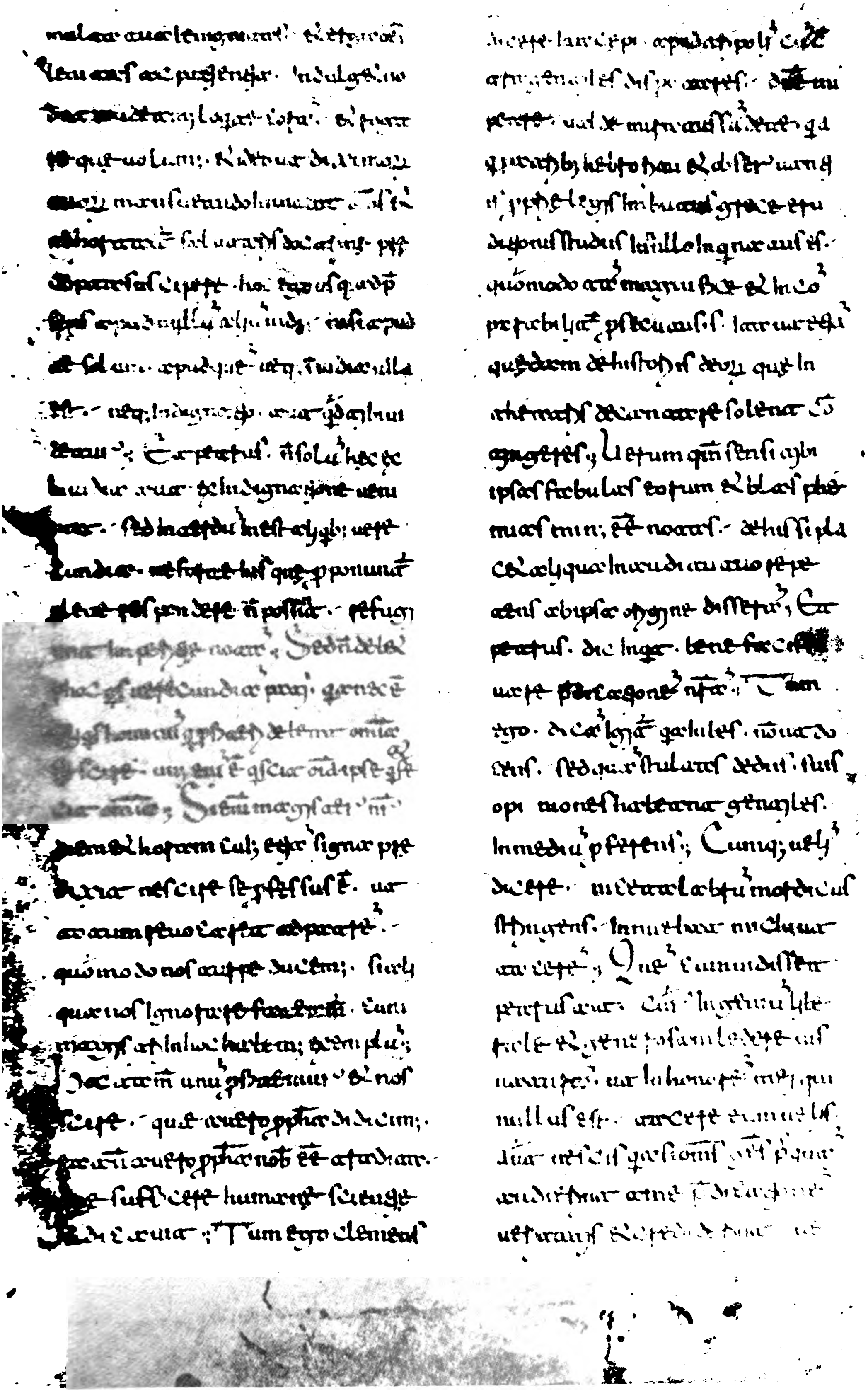
[4] V. Novak, o. c., 41

века. Ипак изгледа вероватно да је тада понеко у Дубровнику читао једну слабо квалитетну верзију Псеудо-Климентових Recognitiones и да се она уклопила у дубровачку образованост — макако ова била оскудна или ограничена на мали број монаха — неколико векова пре но што је у Дубровник стигло из Венеције штампано дело Томе Аквинског.

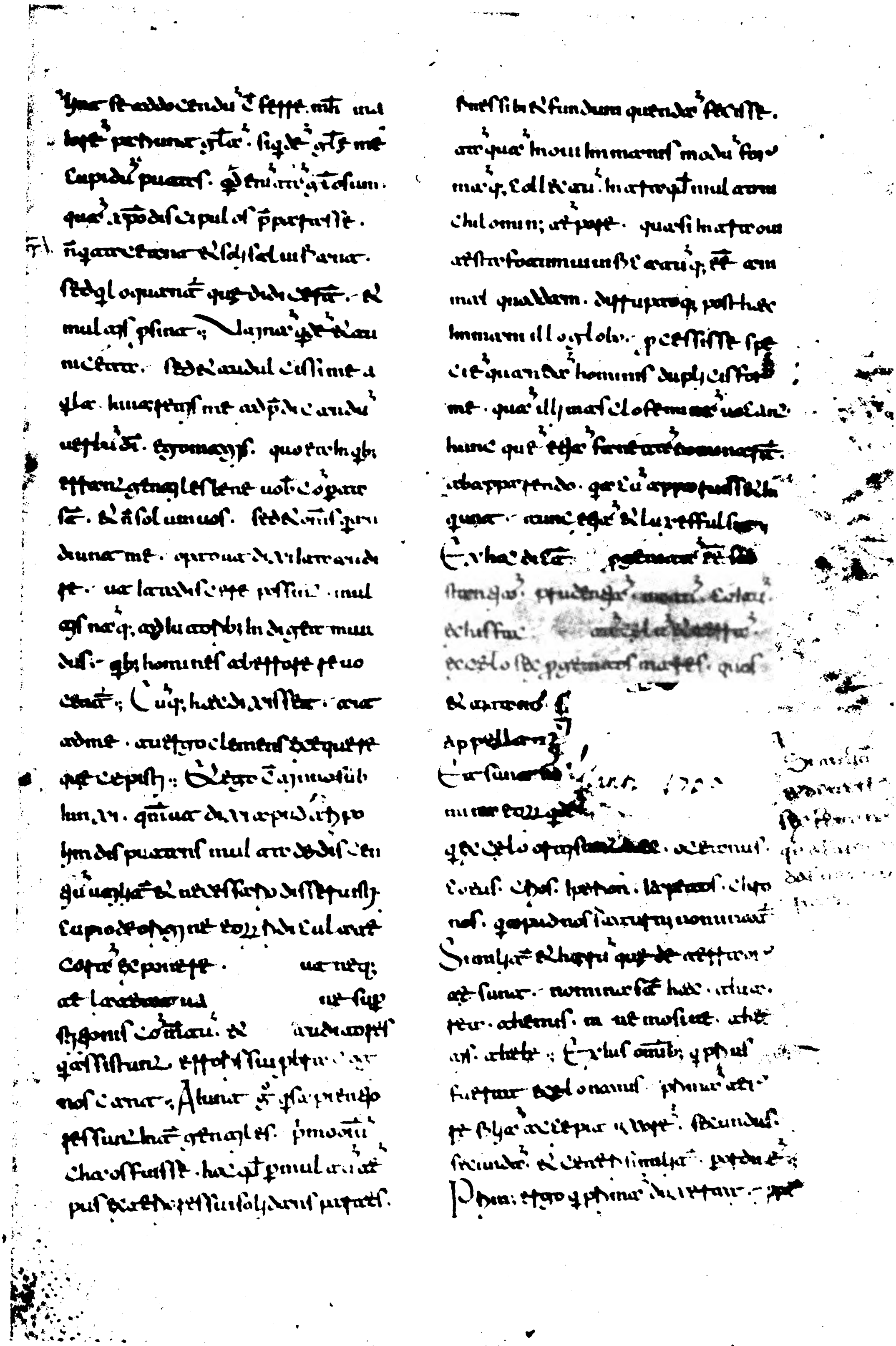
A FEW FRAGMENTS OF A LATIN VERSION OF THE PSEUDO-CLEMENT'S *RECOGNITIONES* FOUND IN DUBROVNIK

Summary

The incunabula Nr. 104 of the Franciscan monastery in Dubrovnik – printed in 1495 in Venice — contains in its binding six folios of a late eleventh century Beneventan manuscript. The text of the fragments consists of the last pages of the last book of the Pseudo-Clement's *Recognitiones* in Rufinus's Latin version, and differs to some extent from the text published by Gersdorf. Since neither whole manuscripts nor fragments in the Beneventan script have so far been discovered in Venice, we may assume that the incunabula Nr. 104 was bound or rebound in Dubrovnik. Several Beneventan fragments have been preserved in Dubrovnik, originating apparently from the same scriptorium as the *Recognitiones* and dating from about the same time. It seems likely that the *Recognitiones* (which were often used by various heretical sects) were already known in Dubrovnik about the end of the eleventh century.



Сл. 1.



Сл. 2.

ille [illegible] [illegible] et deorsum. Saturnum
[illegible] proprie eum [illegible] [illegible]. ascen-
dere sursum. [illegible] singulis [illegible]
facientes. [illegible] [illegible]. quasi
[illegible] [illegible] locis. Ex
[illegible] hunc [illegible]. aliis [illegible]
[illegible] esse [illegible]. Sed de illis
demonibus. unum [illegible] in [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] esse.
regno [illegible] expelleret. omnes [illegible]
[illegible]. deum [illegible] [illegible]
Hunc ergo primum nostri [illegible] filius.
quem alibi appellant [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] nominauit.
quasi [illegible]
[illegible] [illegible]
[illegible] [illegible]
[illegible] [illegible]
Post hunc Saturnum genuit. quem
[illegible] de celo. quem [illegible] similiter a
deo patre [illegible]. nouissime genuit
[illegible]. quem Iouem appellant. Hunc
[illegible] [illegible]. [illegible] deo patre
[illegible] [illegible]. Et primo [illegible]
[illegible] [illegible] in [illegible] [illegible]
[illegible] quos deos [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible]. [illegible] non [illegible]
[illegible] infernum. Sed cum [illegible]

[illegible] intelligi [illegible]
[illegible]. [illegible] hoc [illegible]
[illegible]. Tunc [illegible] lapidem
[illegible] magnum. [illegible]
At ille accipiens absorbuit. [illegible]
lapides deuorauit. eos [illegible] quos
[illegible] [illegible]. [illegible]
[illegible]. Primum [illegible]
[illegible] [illegible]. Et in [illegible]
[illegible] [illegible] loca. se-
cundus [illegible] illo superior
super aquas [illegible]. Et quia [illegible]
[illegible] uocauit. Tertius [illegible]
[illegible] [illegible] super [illegible].
ipse [illegible] super [illegible] celum [illegible]
[illegible]. Haec autem animalis [illegible]
[illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] omnes [illegible]
[illegible] quos deos appellant. Et
[illegible] [illegible] [illegible]. Sed [illegible]
[illegible] [illegible]. unus quisque
[illegible] [illegible] habent. quem
[illegible] nominant. [illegible]
[illegible] [illegible]. Hunc
[illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] quem
[illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] sororem [illegible] quae Iunonem
dicunt [illegible] [illegible]. [illegible]
[illegible] similis [illegible] Iuno. uel
[illegible]. Sed [illegible].

creatura uel anima. [illegible]

[illegible]

De [illegible]

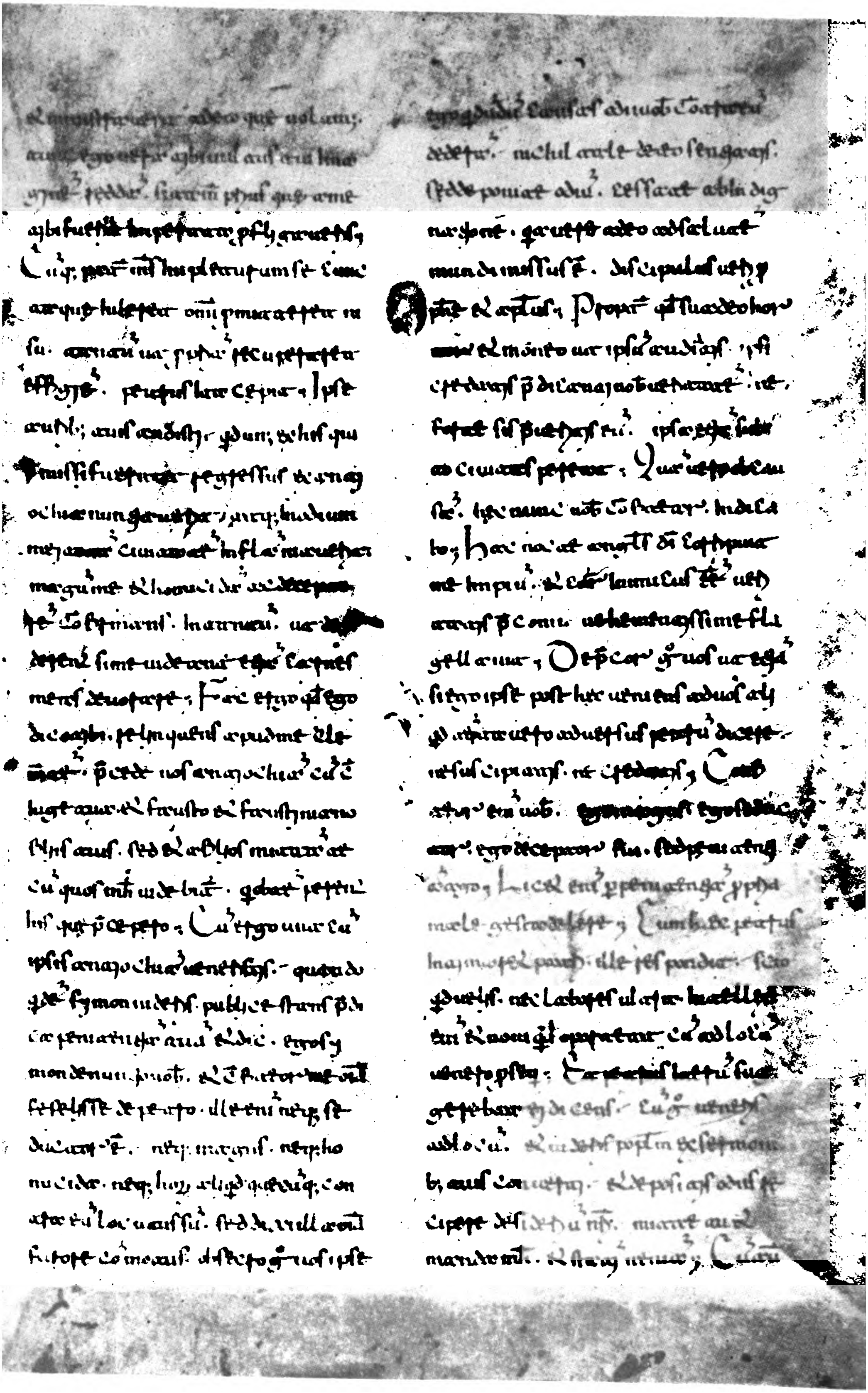
[illegible]

Tunc ille [illegible]

[illegible]

adversus genethliacos. quia in apotelesmatis
los capitur heliacon et alia quedam. ter
que dicitur pars ide partes . et quas
ponunt in lunone mutatus et uenisse
que apud deum lunam cana . quem ut mer
curium . ut quomodo et centrum quas p
ordine ē secundā . enarrat nobis
Tunc in centrum. Cetera deorum caelestia.
hoc modo sit habitum . ē numerum . mundi
ostendunt . dies calende [illegible] deorum .
stellarum positione . quos etiam ad celi
[illegible] nomina [illegible]
seminarios et sic seminari . adhuc [illegible]
signorum numerum perfectum . quod uniuer
sum cursum totius mundi ; Capitulum
mus . regiones et ostendunt . Et caeli
sacrum [illegible] celi et ē suprascelestes .
quod qualitatem regiones singulis ē hic
mundus . de signorum positione et astro
rum cursibus colliguntur ; Alii autem
autem eo unum modum de caeli astra con
stare . per eo quod [illegible] habeat unum uni
us cuiusque sensus . sicut [illegible] demonstrare
aliquos de huius modi scientia oritur simi
liter . Et sicut [illegible] communione cognata
sed uel [illegible] quoque
est . [illegible] et philosophandi [illegible]
uolantes [illegible] ; Dies eo [illegible]
capitis eo supra [illegible] de luna . que
in [illegible] aduersus oppositum [illegible] .
et philosophiam de [illegible] studium .

[illegible] deinque . et [illegible] illud est a luna . T
[illegible] cognite , Preterea [illegible]
[illegible] in [illegible] et humane dum
ponunt [illegible] . de quorum [illegible]
ne substantie corporis [illegible] . [illegible]
cursu uel [illegible] esse [illegible] . [illegible] sensus
[illegible] ē [illegible] lunone . pudici
ge . mentes suae [illegible] . [illegible]
libidine de luna . perdere . sensum .
sicut a luna accidere [illegible] ha
tum esse et [illegible] . [illegible]
[illegible] nescientes [illegible]
[illegible] . libidini [illegible]
esse mala [illegible] non solum libe
[illegible] genethliacis [illegible]
[illegible] . Dicit [illegible]
[illegible] quod [illegible]
[illegible] . [illegible] ho
mines [illegible] . [illegible]
[illegible]
[illegible] corporis [illegible]
libidines [illegible] .
ē magnum [illegible]
[illegible] ad uoluptates [illegible]
[illegible] ē [illegible] ; Et hinc est
unde [illegible] ē [illegible] .
[illegible] . [illegible] ē [illegible] .
et [illegible] . [illegible]
[illegible] aug
um . [illegible]
[illegible] . [illegible]



Сл. 6.

Зборник радова Византолошког института, књ. X
Recueil des travaux de l'Institut d'Études byzantines, № X

ФРАЊО БАРИШИЋ

ГРЧКИ НАТПИСИ НА МОНУМЕНТАЛНОМ ЖИВОПИСУ

Врсте натписа и њихов значај

У јавном и приватном животу византијских људи, исто као и код хеленско-римских претходника, натписна реч је веома распрострањена. Прилагођавајући ову тековину античког наслеђа својим потребама и своме погледу на свет, Византинци су у осетној мери изменили не само тематику већ и облике епиграфског изражавања. Једну овакву и изразито византијску епиграфску творевину несумњиво сачињавају натписи по црквама.

Византијски храм управо је незамислив без натписа, нарочито оних који се исписују на сликаној декорацији унутрашњих зидних површина. Натписи ове врсте неизоставно су присутни у свим живописаним сакралним објектима.

У византијској црквеној епиграфици уопште, с обзиром на њену садржину, разликујемо две засебне и потпуно различите групе натписа. Прву називамо *историјском* и у њу убрајамо ктиторске, вотивне, мајсторске, надгробне и остале сличне натписе, док у другу групу, коју условно називамо *иконографском*, стављамо оне натписе који се исписују искључиво на ликовним представама онострамаљског света. Остављајући прву групу по страни, жеља нам је да се овде ближе позабавимо само другом групом црквених натписа.

Мозаицима или фрескама декорисани зидови било које византијске или у византијском стилу грађене цркве управо су прекривени бројним и, по правилу, брижљиво исписаним речима. Из самог начина којим су те речи сигниране и у слику укомповане да се наслутити да оне нису само испомоћ за визуелну оријентацију, већ да морају, у одређеним случајевима, имати и неку важнију функцију. И доиста, при мало пажљивијем разматрању тих речи, лако се уочава да се оне садржински осетно разликују.

Исписана имена уз ликове појединих светитеља, исто као и речима описани називи појединих сликаних сцена, очигледно је да нису ништа друго него *легенде* (tituli) којима је циљ да гледаоцу саопште ко је или шта је на слици.

Поред ових легенди, на свакој сликаној декорацији има и натписа који по својој садржини очевидно представљају нешто друго. У питању су натписни текстови на свицима, као и они текстови који се, независно и поред натписа-легенди, исписују у оквиру појединих сликаних композиција. Поставља се питање: Шта значе ови натписни текстови и која је њихова права улога?

У познатој Ерминији (Ἑρμηνεία, Hermeneia) Дионисија из Фурне (1738), као и у трима мање познатим и краћим Ерминијама из XVI и XVII века, заступљена је читава колекција како натписа-легенди тако и натписних текстова[1]. Овде су у питању збирке натписних текстова које се међусобно приметно разликују, пошто су различите провенијенције. Поред тих збирки, данас нам стоји на расположењу и известан

[1] Διονυσίου ἐκ Φουρνᾶ, Ἑρμηνεία τῆς ζωγραφικῆς τέχνης, ἐκδ. ὑπὸ Α. Παπαδοπούλου — Κεραμέως, Ἐν Πετρουπόλει 1909.

Поред уводне студије (p. α′ — λβ′), уз текст Дионисијеве Ерминије (p. 1—233) A. Papadopoulos—Kerameus објављује и пет краћих анонимних Ерминија из XVI и XVII века за које је, у уводној студији, поуздано утврдио да су Дионисију послужиле као извори. Јер при састављању свога обимног приручника Дионисије се користио не само занатским знањима која је наследио од својих учитеља и која су се до његова времена преносила само усменом традицијом, већ и знањима која је стекао обилажењем многих цркава, нарочито светогорских, као и обавештењима која је прикупио из расположивих и доста бројних ранијих зографских приручника. Од тих старијих Ерминија, које су Дионисију служиле као извори, Papadopoulos—Kerameus објављује пет, и то: Hermeneia A (p. 237—253, MS из XVI v.), Hermeneia B (p. 255—260, MS из XVI в.), Hermeneia C (p. 261—273, MS из XVI в.), Hermeneia D (p. 274—288, MS из XVII в.), Hermeneia E (p. 289—301, MS из XVII в.).

Дионисијева Ерминија, неупоредиво богатија од било које раније, доноси читаво обиље разних натписа који се исписују на живопису. Међутим, пажњу заслужују и збирке натписних текстова које су заступљене у анонимним Ерминијама C, D и E, утолико више што се натписни текстови у њима осетно разликују. Ваља нагласити да и Диносијеви натписни текстови видно одступају од натписних текстова било које од ранијих Ерминија. За разлику од ових Ерминија, које доносе махом целовите натписне текстове, у Дионосијеву приручнику налазимо доста натписних текстова који су мисаоно недовршени, понекад чак и у средини речи прекинути. Тај Дионисијев начин исписивања текстова, као и неподударање његових натписа са натписима из ранијих Ерминија, упућују на предпоставку да је он доста натписа лично прикупио са живописа светогорских цркава. Било како било, четири међусобно различите збирке натписних текстова којима располажемо — Дионисијева и оне из анонимних Ерминија C, D, и E — представљају прилично репрезентативну колекцију црквеног епиграфског материјала, и то не само бројно већ и временски. Наиме, међу бројним црквама, са чијих је зидова Дионисије исписивао натписе, свакако их је било које потичу из византијске епохе. Сем тога, узимајући у обзир да су анонимне Ерминије C, D и E, за разлику од димотиком писаног Дионисијева приручника, састављене књижевним језиком, разложно је претпоставити да бар неке од њих представљају преписе ранијих оригинала, можда чак и из византијског времена.

О Дионисију из Фурне (око 1670 — око 1754) најпотпунија обавештења, колико знамо, доноси *P. I. Vasileiou*, Θρησκευτικὴ καὶ ἠθικὴ ἐγκυκλοπαιδεία V, Ἀθῆναι 1964, 60 — 81, s. v. Διονύσιος.

Место Фурна (Φουρνά) налази се у средњогрчкој покрајини Евританији (античка Етолија).

Успут напомињемо да познати преводи Дионисијеве Ерминије из прошлог века — француски (*M. Didron — P. Durand*, Paris 1845), немачки (*G. Schäfer*, Trier 1855) и руски (Порф. Успенский, Киев 1868) — нису ни потпуни ни на поузданом тексту увек засновани, како аргументовано доказује *A. Papadopoulos—Kerameus* у Уводу (Πρόλογος) цитираног, критичког издања Дионисијеве Ерминије.

контингент објављених натписних текстова из Кијевске Софије и цариградских цркава[2], као и очувани натписни текстови из цркве св. Пантелејмона у Нерезима. Неоспорно, овај доступни материјал само је незнатан део онога што се налази по средњовековним црквама и што још није објављено. Па ипак, пошто су овде у питању натписи из разних епоха (XI—XVII в.) и крајева византијског света (Света Гора, Средња Грчка, Цариград, Македонија, Кијев), мислимо да могу послужити као довољно солидна основа за доношење бар неких општијих закључака.

Прва и најупадљивија заједничка особина свих натписних текстова које познајемо јесте у томе да су λεγόμενα, да представљају речи које насликани небесници гласно читају или изговарају. Ако су речи исписане на свитку, чита их лице које држи свитак, а ако је текст исписан на сликаној композицији, онда речи тога текста изговара неки учесник представљеног догађаја[3]. Према томе, сваки натписни текст, без обзира да ли је исписан у потпуности или само делимично, реално се укључује у сликом приказано збивање и на тај начин, превазилазећи улогу натписне легенде, постаје и јесте саставни део саме слике, вербална компонента њене садржине.

Натписни текстови, које насликани припадници онеземаљског света читају или изговарају, расути су по свим секторима живописа. Једина већа иконографска тема, у којој се речи ових текстова, како се чини, уопште не појављују, јесте календар мученика.

Припадник онеземаљског царства који ове речи изговара, по правилу, присутан је на слици. Међутим, у изузетним случајевима речи натписа може да изговара и одређено лице које није насликано[4].

---

[2] Cf. infra n. 8.

[3] У Дионисијевом зографском приручнику, исто као и у ранијим анонимним Ерминијама C, D и E, сваки натписни текст обавезно се пропраћује претходним објашњењем да га тај и тај λέγει (говори) или λέγων (говорећи) или λέγει ἀπὸ χαρτί (са свитка чита) итд. Супротно томе, натписне легенде напросто се наводе.

У „Политици" од 15. јан. 1967, стр. 16, неки анонимни историчар уметности, у чланчићу под насловом *Сигнатура*, између осталог пише: „Реч сигнатура латинског је порекла, а у преводу значи запис или натпис. Када је реч о ликовним уметностима, сигнатурама се називају разни записи што се затичу на сликама, скулптурама, илустрацијама старих књига, надгробним споменицима и фасадама грађевина . . . Споменици средњег века садрже мноштво сигнатура, али су ти записи у већини религиозне садржине и не пружају довољно елемената за тачно атрибуирање и датирање. Натписи на византијским фрескама садрже имена насликаних светитеља, или пак представљају фрагменте какве молитве, те отуд само индиректно могу послужити у научне сврхе. Сасвим изузетно, такви натписи садрже и име аутора фресака. Много чешће, међутим, помињу се имена ктитора, владара и великаша који су финансирали грађење споменика . . ."

Француска реч *la signature* (од лат. signum, signare) заправо значи „*ознака, знак, белег; потпис*" и стога не видимо да је оправдано ову реч употребљавати као општи назив за све врсте натписа. Под сигнатуром обично се подразумева сликарев потпис. У ширем значењу, сигнатурама би се могли назвати и натписи имена и наслова, пошто то доиста, као што смо горе покушали да објаснимо, нису натписи у правом смислу речи, већ легенде.

Аутор свакако није у праву када одриче научну вредност натписима „религиозне садржине", односно натписним текстовима, који се исписују на живопису.

[4] На пример, речи којима невидљиви Бог нарећује Нoју да сагради лађу исписују се на зраку божанске светлости која пада с неба.

У сликаној монументалној декорацији нема статиста. Свака је фигура у извесном активном односу било према Св. Тројици, Христу, Богородици и другима, било према верницима. Један вид активности представљених ликова јесте и њихово изговарање одређених речи. Из тога излази да право значење извесне слике са писаним текстом у потпуности сагледавамо тек онда када упознамо оно што се тим текстом исказује. Друкчије речено, при историјско-уметничком испитивању неког живописаног ансамбла или његових делова, проучавање натписног материјала намеће се као саставни и незаобилазни део испитивачке анализе.

Друга заједничка особина свих натписних текстова јесте у томе што они никад не садрже нешто ново, оригинално или ad hoc састављено, већ обавезно и увек доносе речи које су однекуд преузете. Опште узевши, натписни текстови воде порекло из многих извора: Стари и Нови Завет, апокрифни списи, дела црквених отаца и химнографа, Apophthegmata Patrum, Vitae, Passiones и др. Међутим, ваља рећи да се ови извори, нарочито црквени оци, химнографи и Vitae, врло често користе посредним путем, преко богослужбених књига: Евхологиј (литургије), Синаксар, Минеј, Октоих, Пентикостар и др. Када је реч бар о хагиографским натписним текстовима, њихов непосредни извор у далеко највећем броју случајева јесу богослужбене књиге.

Пошто се натписни текстови укључују у сликану декорацију као интегрални делови њене садржине, тематика тих текстова у потпуности одговара тематици саме сликане декорације. Као што је познато, иконографски репертоар сликане декорације канонски је прописан и ограничен је на свега неколико *основних шема*: Стари Завет, Нови Завет, небеска хијерархија, светитељи. У истом смислу тематски су фиксирани и натписни текстови. У оквиру сваке основне иконографске теме, ради лакше оријентације и боље прегледности, разликују се циклуси или групе: например, у новозаветној теми издвајају се циклуси Христов живот, Христова чудеса, Христове параболе, Богородица, апостоли итд.; у светитељској (хагиографској) теми разликујемо читав низ група: архијереји, мученици, чудотворци, праведници, пустињаци, химнографи итд. На овај исти начин класификују се и натписни текстови[5].

[5] Разматрајући натписне текстове ми имамо пред очима време од XI века па наовамо. Пре него се тематика живописа коначно оформила, свакако да је и структура натписних текстова била друкчија. О увођењу хагиографских тема у живопис cf. *P. Speck*, Ein Heiligenbilderzyklus im Studios-Kloster um das Jahr 800, Actes du XIIe Congrès intern. d'Et. byzantines III, Beograd 1964, 333—334.

Као што је познато, на византијском живопису доста често се срећу и ликови „хеленских филозофа“ (Хомер, Сибила, Солон, Питагора, Софокле, Платон, Аристотел, Тукидид, Плутарх и др.). Натписни текстови на свицима ових „паганских пророка“ сасвим су специфични. Cf. *Konst. Spetsieres*, Εἰκόνες Ἑλλήνων φιλοσόφων εἰς ἐκκλησία. Ἐπιστημονικὴ ἐπετηρὶς τῆς Φιλοσοφικῆς σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν 14 (1963—1964) 1—76. У Дионисијевој Hermeneia, p. 82—84, наводе се натписни текстови за 11-орицу „хеленских мудраца“.

Не губећи из вида да се црквени живопис византијског стила, иако у основној тематици канонски нормиран, током столећа, под разним утицајима, непрестано преображавао, сматрамо да се тај исти процес, на одређени начин, одигравао и у натписним текстовима. Другим речима, иконографска епиграфика, као органски

Подударање натписних текстова са сликаном декорацијом иде још и даље. Теме су у живопису, као што је познато, строго фиксиране и нормиране, али у оквиру појединих и међусобно јасно разграничених тема оставља се велика слобода избора[6]. Истоветна слобода одабира, у оквиру детерминисаних тема, у натписним текстовима још је и приметнија, нарочито на хагиографском сектору: црквени оци, мученици, пустињаци, химнографи и др. Уопште, епиграфика црквеног живописа карактерише се бројним могућностима изражавања стандардизованих тема, па је стога и разноликост епиграфског репертоара чак и већа од иконографског[7].

Изближе посматрани, натписни текстови одају богато изнијансиране садржине. Ту се ишчитавају речи слављења, молитве и покајања, речи давно изреченог или сада испуњеног пророчанства, речи чудотворачке, речи величања божанске неисказивости и сагледавања земаљског ништавила, речи тихе резигнације, речи осуде и казне, речи драматике разнолике. Брижљиво исписани текстови не мање су брижљиво одабрани. Они увек значе нешто сасвим одређено, а у погледу форме они не ретко звуче литерарно. Речима ових натписа визуелна садржина слике на специфичан начин се проширује и новим значењима обогаћује.

Да би били што уочљивији и деловали што декоративније, натписни текстови на белим свицима обично се исписују црном бојом, а на тамније обојеној позадини белом бојом. Исти је поступак и са легендама. Да би се остварила сразмерност, величина слова у текстовима свитака приближно је једнака дужини палца светитеља који држи свитак.

део самог живописа, свакако је пролазила кроз структуралне промене. Одређенију представу о овоме, разуме се, добићемо тек онда када се објаве и међусобно упореде комплетније очувани натписни текстови из повећег и хронолошки обухватнијег броја цркава.

[6] Примера ради, композиција Благовести слика се у две варијанте: Богородица, арханђео Гаврило и Св. Дух; Богородица, пророк Давид и пророк Исаија. У Дионисијевој Ерминији врло често читамо упутства формулисана оваквим изразима: „насликај јерархе које хоћеш" (p. 216), „насликај пророке и песнике које хоћеш" (p. 218) итд. Овим слободама одабира омогућује се да живопис сваке цркве већ својим репертоаром добије обележје самосталности.

[7] Примера ради, за свитак Антонија Великог Ерминија Дионисија из Фурне и анонимне Ерминије C, D и E доносе једанаест текстовно различитих натписа, али увек исте, аскетске садржине (Hermeneia, p. 128, 162, 223, 273 [=Hermeneia C], 284 [=Hermeneia D], 292 [= Hermeneia E]).

Приметна је тежња зографа да свитак сваког светитеља испуне његовим сопственим речима. Међутим, то је понекад сасвим неоствариво, нарочито код архијереја у апсиди који обавезно изговарају литургијске и, по правилу, туђе текстове. Отуда по апсидама један те исти текст на свицима разних архијереја. Примера ради, у нереској апсиди Епифаније Кипарски носи свитак са речима које се, према Дионисијевој Ерминији и ранијим Ерминијама C, D и E, стављају на свитак Григорија Богослова, док се за Епифанија, према истим Ерминијама, уопште не предвиђа свитак.

Поред тога, има случајева да се натписни текстови, омашком или неком нуждом, међусобно замењују: например, један химнограф носи свитак исписан речима другог химнографа. Из тога излази да натписни текст није увек поуздан ослонац за идентификацију извесног светитеља.

Према епиграфској традицији, сви натписи на живопису израђују се у мајускули (капитали). Речи се исписују састављено, али обично са знацима за аспирацију и акцентима. Облици слова у натписним скуповима појединих цркава варирају од сасвим једноставних до врло китњастих. Уколико је тежња за декоративношћу наглашенија, утолико се поједина слова у бројнијим варијантама израђују и одређена слова из курзивног писма преузимају. Овде су у питању обично ξ, ω, ο, α, σ, ς. Најкраће речено, натписни скупови појединих цркава обележавају се одређеним, понекад сасвим специфичним, палеографским особинама.

За разлику од сигнатуре (легенде) имена и наслова, која се по правилу исписује без икаквих посебних знакова, сваки натписни текст почиње знаком крста као симболичном инвокацијом, а истим знаком се и завршава, уколико није у питању текст који је, због недостатка простора, непотпуно исписан. Натписних текстова само делимично исписаних или чак у средини речи прекинутих има на сваком живопису. Исписивање опширнијих текстова ситнијим словима свесно се избегавало, јер би се тиме нарушио естетски принцип сразмере. С друге стране, ако је један текст непотпуно исписан, то не значи да тај текст одговарајући светитељ непотпуно и изговара. Напротив, овде део замењује целину, примењује се pars pro toto. У истом смислу и акростих једне химне, који се доста често среће на свицима химнографа, замењује саму химну.

Натписне текстове и легенде (сигнатуре) на сликаној декорацији исписују било сами аутори живописа било њихови помоћници. Да се доиста тако радило закључујемо по томе што на натписима скоро сваког живописа откривамо више руку. У којој мери се ови преписавачи служе писаним предлошцима, а шта и колико исписују према диктату или напамет, тешко је оценити. Било како било, пада у очи да и у најбрижљивије исписаној групи натписа има не само ортографских већ и језичких грешака. То долази свакако отуда што је у зографских исписивача писменост скоро увек знатно нижа од вештине писања слова. Сасвим разумљиво, зографски преписивачи највише језичко-ортографских грешака праве у оним натписима које знају напамет и које стога исписују самостално, без предложака: сигнатуре имена и извесни устаљени натписни текстови. Управо ове грешке, одражавајући језичку културу исписивача и варирајући из епохе у епоху, представљају документе који су понекад вишеструко корисни.

Да резимирамо. На византијским и у византијском стилу грађеним црквама јављају се две, по садржини и функцији различите, групе натписа. Прву групу сачињавају *историјски* натписи (ктиторски, вотивни, надгробни, мајсторски и т сл.), који садржавају податке о настанку и историјату споменика. Другу и далеко бројнију групу називамо *иконографском*, јер су у питању натписи који су по садржини и функцији везани за живопис. У овој групи разликујемо: прво, *легенде* имена и сликаних сцена, које су намењене гледаоцима, и друго, *натписне текстове*, који се стављају у уста насликаним светитељима и који стога постају вербалне конституанте самих слика, саставни и органски делови њихових садржина. Натписи ове врсте представљају, дакле, иконо-

графске документе, и то од прворазредног значаја, док се о њиховој историјској вредности не може уопште ни говорити, будући да доносе текстове који су ексцерпирани из ранијих и различитих извора, најчешће богослужбених књига, и стога не саопштавају ништа историјски ново. Поред велике вредности у односу на сликану декорацију, натписни текстови имају значаја и као језички и палеографски документи, који понекад могу послужити и као ослонци за утврђивање времена настанка и провенијенције самог живописа. Према томе, у питању је један сасвим специфичан огранак византијске епиграфике. Натписи на живопису део су живописа и у томе је њихова научна вредност.

Издавање и обрада натписа

Док се црквеним натписима историјске садржине одувек посвећивала највећа пажња, испитивање молитвених натписа са живописа још увек је у самом зачетку. Црквени споменици, чији је епиграфски материјал у целини прикупљен, научно објављен и обрађен, веома су малобројни. Чиста је случајност да ни у једном од нама познатих и досад епиграфски обрађених споменика иконографски натписни текстови, који нас овде првенствено интересују, нису заступљени ни у приближно довољном броју[8]. Према томе, још увек је отворено питање како треба издавати натписне текстове са живописа.

Најопштији захтев у том погледу, полазећи од оног што смо напред изложили, могао би се формулисати овако: натписне текстове треба издавачки презентирати и коментарски обрађивати тако да се што је могуће боље сагледају како њихове иконографске функције, односно садржине, тако и палеографске и језичке особине. Како практично треба поступити да би се теоријски формулисани захтев што боље испунио? Који је метод најпрепоручљивији?

---

[8] *А. А. Белецкий*, Греческие надписи на мозаиках Софии Киевской, у књизи *В. Н. Лазарев*, Мозаики Софии Киевской, Москва 1960, 159—192, објављује све очуване натписе, зналачки и са великом акрибијом. Колико знамо, ово је први покушај систематског издавања црквених натписа. Иначе, збирка натписа са мозаика Кијевске Софије доста је оскудна.

У најновијим студијама америчких научника о цариградским црквама епиграфском материјалу посвећује се велика пажња, захваљујући највише иницијативи и уделу C. Mango-а. Од тих студија познате су нам ове: извештаји о испитивању фресака из Кахрие Џами (Спаситељ у Хори) које је објавио *P. A. Underwood*, Dumbarton Oaks Papers 9—10 (1955—1956) 253—288, 11 (1957) 173—220, 12 (1958) 235—265. 13 (1959) 185—212; *C. Mango*, Materials for the Study of the Mosaics of St. Sophia at Istambul (Dumbarton Oaks Studies 8), Washington 1962; *A. H. S. Megaw — C. Mango — E. J. W. Hawkins*, The Monastery of Lips (Fenari Isa Camii) at Istambul, Dumbarton Oaks Papers 18 (1964) 249—315. Међу епиграфским споменицима, који се у наведеним студијама објављују и интерпретирају, скоро уопште нису заступљени натписи са свитака или њима одговарајући натписни текстови. Међутим, у најновијој публикацији *P. A. Underwood*, The Kariye Djami I, New York 1966, натписни текстови су доста бројни и обрађени су са великом акрибијом: No. 102, 103, 115, 116, 124, 186, 205—206, 224, 226—227.

Обрађујући епиграфски материјал из цркве Св. Пантелејмона у Нерезима[9], натписне текстове са живописа, прикупљене у посебном одељку и распоређене по садржини, објављујемо на овај начин.

Сваки натписни текст, према редовима на свитку, најпре преносимо у мајускули, разрешавајући абревијатуре и лигатуре и означавајући делове који се, услед оштећености, допуњују. Акценте изостављамо, из чисто техничких разлога. Потом исти текст, без ортографских измена, дајемо у курсивној транскрипцији, верно преносећи писареве акценте и не дописујући iota subscriptum, пошто византијски писари тај знак редовно изостављају чак и у курзивном писму. Ако је текст са свитка непотпун и стога неразумљив, онда га, према утврђеном извору, текстуелно допуњујемо да би се на тај начин његов смисао могао разабрати. При читању натписа служимо се уобичајеним издавачким знаковима[10].

После овога доносимо превод натписнога текста на наш језик.

Сваки натписни текст пропраћује се посебном напоменом која садржи коментарску обраду. Ту се дају палеографске и језичке примедбе, указује се на извор из којега је натписни текст посредно или непосредно преузет и, најзад, бележе се сви одговарајући натписни текстови који су заступљени како у Ерминији Дионисија из Фурне тако и у досад објављеним, старијим, анонимним Ерминијама. Потреба за бележењем паралелних натписних текстова из Ерминија, разуме се, сасвим ће отпасти чим буду објављени у целини натписни текстови са бар неколико очуваних живописа.

Предња излагања илуструјемо примером једног обрађеног натписног текста из цркве у Нерезима. У питању је натпис са свитка химнографа Косме Мајумског, из северне певнице наоса.

---

[9] Рад ће бити објављен у првој свесци специјалног корпуса који припрема Галерија фресака у Београду.

[10] Употребљавамо ове знакове:

а) округлу заграду: (αβδ) — за разрешавање абревијатура;

б) угласту заграду: [αβδ] — за допуњавање и реконструкцију оштећених или недовољно читљивих речи и слова;

с) рогљасту заграду: < αβδ > — за допуњавање од преписивача изостављених слова или слогова, као и дописивање речи уз текст који је на свитку непотпуно исписан;

д) тачкице испод слова: α̣β̣δ̣ — за означавање речи или слова чије читање није сасвим поуздано.

Легенда: [Ο ΑΓΙΟC] ΚΟCΜΑC [Ο] ΜΑ[ΪΟVΜΑ] = [ὁ ἅγιος] Κοσμᾶς [ὁ] Μα[ϊουμᾶ]

Текст на свитку:



+Η ΤΟ ΑCΧΕ-
ΤΟΝ ΚΡΑΤΟVCΑ
ΚΑΙ VΠΕΡΟΟΝ
ΕΝ ΑΙΘΕΡΕΙ V-
ΔΩΡ Η ΑΒV-
CȣC ΧΑΛΙΝȣCΑ
ΚΑΙ ΘΑΛΑCCΑC

+ ἡ τὸ ἄσχετον κρατοῦσα καὶ ὑπέροον ἐν αἰθέρει ὕδωρ, ἡ ἀβύσους χαλινοῦσα καὶ θαλάσσας < ἀναχαιτίζουσα, θεοῦ σοφία, ὡς ὑετὸς ἐν πόκῳ καταβᾶσα, μῆτραν παρθένου ᾤκεσεν >.

Превод: — Мудрост божанска, која незадрживим током вода небеских влада, која бездани зауздава и мора < укроћује, као влага у овчије руно озго сиђе и у Дјевице утроби настани се >.

Напомена: Реконструкција оштећене Легенде извршена је на основу карактеристичних очуваних делова.

Ортографске грешке у тексту натписа: ἄσχετον, место ἄσχετον; ὑπέροον, м. ὑπέρροον (ὑπέρ и ῥέω); ἀβύσους, м. ἀβύσσους.

На свитку исписане речи припадају богослужбеном тексту који се, као „претпразнички канон", пева на повечерју 4. јануара и на јутрењу 22. децембра (Μηναῖον τοῦ Δεκεμβρίου κδ', ed. *P. P. Paraskeuopoulos*, Athènes 1904, 160; Μηναῖον τοῦ Ἰανουαρίου δ', ed. *Paraskeuopoulos*, p. 34). Према редактору цитираног Минеја, аутор овог текста је непознат. Међутим, речи са свитка су недовршена строфа из пете оде химне (канона) за Велики Четвртак од Косме Мајумског (ed. *W. Christ — M. Paranikas*, Anthologia Graeca carminum christianorum, Lipsiae 1871 [editio anastatica, Hildesheim 1963], p. 192). Стихови строфе, која се наводи у Минеју под 22. децембра и коју ми овде преносимо, друкчије су сложени и знатно су дужи од оних у оригиналу. Сем тога, речи ὡς ὑετὸς,... ᾤκεσεν, у којима се оваплоћење Слова упоређује са неприметним силаском влаге у острижено руно, не припадају оригиналној Косминој строфи, већ су преузете, у нешто измењеном облику, из четврте оде Божићне химне (канона) истога Косме Мајум-

ског (ed. *Christ-Paranikas*, p. 167: ὡς πόκῳ γαστρὶ παρθενικῇ κατέβης ὑετός, Χριστέ). Уствари, ова слика потиче из Псалма 72,6: καταβήσεται ὡς ὑετὸς ἐπὶ πόκον etc. Извршена измена очигледно је условљена литургијским потребама, како се најбоље разабире из варијанте истог текста у Минеју под 4. јануаром. О осталим богослужбеним књигама где се овај текст наводи cf. E. *Follieri*, Initia hymnorum Graecorum II (Romae 1961) 78-79.

Дионисијева Ерминија за свитак Косме Мајумског доноси друкчије текстове који су, како изгледа, махом преузети из Косминих химни: σοφία, λόγος καὶ δύναμις, υἱὸς ὢν τοῦ (Hermeneia, p. 167); εἰκὼν ἀπαράλλακτε τοῦ ὄντος ἀκίνητε, etc. (Hermeneia, 220). Анонимна Ерминија D (MS из прве половине XVII века): πάντα ματαιότης τὰ ἀνθρώπινα ὅσα οὐχ ὑπάρχει μετὰ θανάτου (Hermeneia, 281), а анонимна Ерминија E (MS из XVII века) : γυναῖκά σε θνητήν, ἀλλ' ὑπερφυῶς etc. (Hermeneia, p. 294).

Претходна разматрања омогућују сасвим одређен закључак. Бројни неисторијски натписи на сликаној декорацији средњовековних цркава, посебно натписни текстови на свицима појединих фигура, нису нимало за потцењивање. Напротив. Обелодањујући речи које поједини насликани светитељи изговарају, натписни текстови постају и јесу иконографски документи од прворазредног значаја. Као писани подаци о вербалној активности појединих фигура, ови текстови улазе у саму садржину ликовних представа. Управо у томе јесте специфична и не мала изворно-документарна вредност ових натписа које, за разлику од натписа историјске категорије, називамо иконографским. По себи се разуме да ови натписи нису без вредности ни као палеографско-језички документи. Систематско прикупљање и издавање грчких натписа из појединих средњовековних цркава намеће се као вишеструко пожељан и научно плодоносан задатак.

FRANJO BARIŠIĆ

LES INSCRIPTIONS GRECQUES SUR LA PEINTURE MURALE DES EGLISES BYZANTINES

Résumé

Le matériel épigraphique des églises byzantines et de celles construites dans le style byzantin, nous offre deux groupes d'inscriptions bien distincts par leur contenu ainsi que par leur fonction. Le premier groupe, nommé *historique*, comprend les inscriptions votives, sépulcrales, celles des fondateurs et des maîtres, c'est-à-dire celles qui nous fournissent les données sur la construction et l'histoire du monument. Dans le second groupe, nommé *iconographique*, nous avons classé une série d'inscriptions réalisées sur les figures des personnages saints ou intercalées dans les compositions picturales. Nous n'étudions ici que les inscriptions iconographiques.

Parmi de nombreuses inscriptions qui couvrent les portraits et les épisodes de la vie des saints, celles qui indiquent les noms des saints ou bien les titres de certaines scènes peintes sont parfaitement simples au point de vue de leur contenu et de leur fonction. Ce sont manifestement des légendes (tituli). Mais il y en a d'autres qui, inscrites sur des rouleaux dépliés ou sur les surfaces vides des scènes picturales, s'avèrent bien plus compliquées. Quelle est la fonction exacte de ces inscriptions et quelle est leur signification?

L'étude des recueils disponibles de ces inscriptions (Hermeneia de Denys de Fourna de 1738, Hermeneiae anonymes C, D et E du XVI^e et XVII^e siècles, les inscriptions publiées de la Sainte-Sophie de Kiev et de certaines églises de Constantinople, puis les inscriptions de l'église de Saint-Pantéléimon à Nerezi — cf. supra, n. 1 et 8) nous a amené à conclure que les inscriptions en question présentent un grand nombre de traits communs dont les plus importants seraient les suivants.

Toutes les inscriptions de ce genre représentent des λεγόμενα. Elles nous offrent les paroles lues ou prononcées par les personnages saints. Il va de soi que ce ne sont pas des légendes, mais des textes plus ou moins longs (nous proposons le terme *textes d'inscription*). Si les mots sont écrits sur le rouleau, c'est la personne qui tient le rouleau qui les lit. Dans le cas où le texte est accompagné d'une composition peinte, les mots du texte sont prononcés par un des participants de l'épisode représenté. De toute façon, le texte d'inscription est incorporé dans la scène et devient ainsi partie intégrante de la peinture, la composante verbale de son contenu. Autrement dit, les textes d'inscription ont une valeur de documents iconographiques.

Le second trait commun de tous les textes d'inscriptions consiste en ce qu'ils n'apportent rien d'original et ne nous offrent aucun fait nouveau au point de vue historique. Tous, sans exception, traduisent les mots empruntés directement ou indirectement de sources plus anciennes, notamment de l'Ancien et du Nouveau Testament, des oeuvres des pères de l'Eglise, Apophthegmata Patrum, Vitae, Passiones et autres.

Le sujet fondamental des textes d'inscriptions correspond naturellement au sujet fondamental de la peinture murale. Autrement dit, le contenu de ces textes porte grosso modo sur les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, sur la hiérarchie céleste ainsi que sur la vie des saints. Dans le cadre de chacun de ces sujets fondamentaux, aussi bien que dans la peinture murale, des cycles ou des groupes peuvent être nettement déterminés. Par exemple, dans le groupe hagiographique sont discernés: les pères de l'Eglise, les martyrs, les ermites, les thaumaturges, les justes, les hymnographes, etc.

Les sujets fondamentaux de la peinture monumentale sont prescrits, comme on le sait, par les canons, mais au point de vue du choix de la composition qui traduit ces sujets, les peintres trouvent de larges possibilités. Cette liberté de choix dans les textes d'inscriptions est encore plus grande. Grâce à ce fait, le répertoire des textes d'inscriptions dans les églises est généralement plus indépendant et plus varié que ce n'est le cas dans le répertoire iconographique.

En reflétant d'une façon fidèle les scènes peintes et en les enrichissant, d'une manière particulière, de significations nouvelles, les textes d'inscriptions traduisent des sujets divers et richement nuancés, à savoir: les glorifications, prières, contritions, prédictions, souffrances, joies, menaces, malédictions, etc.

Les textes d'inscriptions, de même que les inscriptions historiques de la peinture murale, sont très soigneusement exécutés. Les maîtres de la peinture murale médiévale s'appliquent, avec un bonheur changeant, à incorporer le plus harmonieusement possible toute inscription dans la peinture afin que les mots écrits soient à la fois parfaitement visibles et décoratifs.

Il convient de remarquer que les inscriptions le plus minutieusement exécutées révèlent des fautes d'orthographe et de grammaire. Ces fautes, reflétant la culture linguistique générale des maîtres-copistes et changeant d'une époque à l'autre, possèdent parfois une grande valeur documentaire.

Les textes d'inscriptions, considérés en général, par leur contenu s'incorporent dans la peinture murale, deviennent une composante indissoluble et représentent, comme tels, des documents iconographiques d'une valeur primordiale. En outre, ces inscriptions sont parfois utilisables comme documents linguistiques et paléographiques.

La seconde partie de ce travail traite de la méthode dont il faudrait éditer et commenter les textes d'inscriptions de la peinture murale médiévale. Nous faisons suivre notre exposé d'un exemple de la méthode appliquée dans un travail en préparation qui concerne les inscriptions conservées dans l'église de Saint-Pantéléimon à Nerezi.

La publication systématique et exhaustive des inscriptions iconographiques grecques conservées dans les églises médiévales s'impose comme une tâche scientifique souhaitable et fertile à bien des points de vue.

Зборник радова Византолошког института, књ. X
Recueil des travaux de l'Institut d'Études byzantines, № X

FRANJO BARIŠIĆ

L'IMPORTANCE DES FILIGRANES DANS LES EDITIONS DES ACTES DIPLOMATIQUES*

C'est un fait évident que le développement de la byzantinologie moderne est caractérisé, entre autres, par l'intérêt toujours plus grand pour les documents diplomatiques en général, et surtout pour les riches collections des monastères du Mont Athos, encore insuffisamment étudiées. Les chartes n'étant pas seulement de riches sources des connaissances sur le développement social et économique de l'Empire byzantin, elles reflètent, dans une mesure plus ou moins grande, toute la réalité de la société byzantine, aussi bien que celle de plusieurs sociétés des Etats limitrophes. Parmi les nombreux exemples que l'on pourrait alléguer en faveur de cette constatation, nous n'en citerons qu'un seul. Le livre publié récemment par le prof. *G. Ostrogorsky* „La principauté serbe de Serrès" (Beograd 1965) nous fournit une foule de connaissances nouvelles sur un Etat qui n'a été connu, jusqu'à présent, que d'une manière très nébuleuse. Le livre tout entier se fonde, d'une manière générale, sur le matériel diplomatique, en réalité sur les chartes byzantines du Mont Athos du XIV^{e} siècle.

Parallèlement à l'étude de plus en plus élargie et approfondie des chartes byzantines en tant que sources historiques, on met au point les méthodes de publication de ces documents. A commencer avec les premières éditions critiques, publiées à Paris — *G. Rouillard et P. Collomp*, Actes de Lavra, 1937; *P. Lemerle*, Actes de Kutlumus, 1945 — le mode de publication s'améliore d'une édition à l'autre. Aussi à l'heure actuelle, sous le terme d' „*editio diplomatica*", entend-on les opérations dont il n'y a pas trace dans les éditions antérieures. Les méthodes modernes de publication des chartes se sont rapidement développées et perfectionnées grâce à la mise en valeur de l'étude diplomatique des chartes, et aux stimulations dues à l'étude de plus en plus intense des chartes en tant que sources historiques. C'est précisément de ces deux points de vue que les chartes byzantines ont été le plus longtemps étudiées par le prof. Dölger et c'est à lui que revient tout spécialement le mérite du développement et du perfectionnement des méthodes de publication.

* Communication faite au XIII^{e} Congrès International des Études byzantines à Oxford 1966, Section des Sciences auxiliaires.

Combien nombreuses et compliquées sont les opérations qu'un édituer contemporain des actes byzantins doit accomplir, c'est qui est notoire et il est inutile d'en parler en détail. Qu'il me soit permis, cependant, de rappeler, d'une manière générale, que ces opérations obligatoires, outre la spécification de chaque acte, l'analyse détaillée de son aspect extérieur et de son état de conservations et la reproduction du texte et l'exposition sommaire du contenu, englobent également les interprétations supplémentaires nécessaires à la datation de l'émanation d'un acte non daté ou insuffisamment daté, ensuite, à la compréhension plus facile et plus complète de son contenu. Les opérations en question contribuent au rétablissement de l' authenticité d'un acte et par là à la révélation de sa valeur comme source historique.

Parmi les opérations compliquées, liées à l'élaboration des commentaires, la fixation de la date et la détermination de l'authenticité sont les plus importantes. Ces deux problèmes, qui n' en forment parfois qu'un seul, se présentent assez souvent comme les plus difficiles. Car il ne faut pas oublier que dans chaque collection des chartes byzantines, outre les documents originaux, on trouve de nombreux actes qui ne sont conservés que comme copies vidimées ou non vidimées, ensuite, des copies qui imitent les originaux des documents intégralement ou partiellement falsifiés, des actes doubles se rapportant à un même objet et provenant de la même époque, mais divergents dans certains détails, des actes très endommagés ou conservés seulement en partie, enfin, des copies d'originaux conservés appartenant à des époques différentes. D'autre part, chaque chancellerie byzantine nous a laissé plusieurs actes qui sont datés de façon incomplète, c'est-à-dire seulement par le ménologe. De même, dans chaque collection il y a des documents sur lesquels, consciemment ou non, la date n'a pas été inscrite, et il y en a d'autres dont la date a été accidentellement détruite. Il est tout à fait clair que l'éditeur, pour fixer la date d'un acte et pour établir son authenticité, est très souvent obligé de résoudre maints problèmes préalables. On sait bien que pour la fixation de la chronologie et pour la détermination du degré d'authenticité d'un acte, l'éditeur se sert de divers procédés. En général, on cherche les premiers points d'appui soit dans le texte même de l'acte, soit dans ses particularités paléographiques. Grâce à ces méthodes solides et éprouvés, on arrive très souvent, mais non pas toujours, à des solutions approximatives ou même définitives. Cependant il faut souligner que même les meilleures éditions renferment des actes qui n'ont pas pu être datés d'une manière satisfaisante. En d'autres termes, nos méthodes relatives à la datation d'un acte sont loin d'être cosidérées comme parfaites et définitives. Il en résulte que tout élément nouveau permettant d'améliorer nos méthodes, même s'il est par lui-même très modeste, serait bienvenu. Ce sont précisément les filigranes, négligés jusqu'à present, qui représentent un tel élément

Il saute aux yeux qu'aucune édition moderne des chartes byzantines, à notre connaissance, même celles fournissant un nombre relativement grand de documents sur papier, ne prend en considération les descriptions des filigranes. Mentionnons, à titre d'exemple, que parmi les 36 actes publiés dernièrement, d'ailleurs très soigneusement, par *J. Bompaire* dans les „Actes de Xéropotamou" (1964), il y en a 17 écrits sur du papier. Mais on n'indique nulle part s'ils portent des filigranes ou bien quelle est la nature exacte de

ces filigranes. Il est difficile, pourtant, d'admettre qu'ils manquent sur le papier utilisé. La même observation pourrait être faite à propos des autres éditions diplomatiques. Cette omission des indications relatives aux filigranes de la part des éditeurs provient, probablement, de ce qu'ils n'ont pas eu la possibilité d'avoir ces documents entre les mains assez longtemps pour pouvoir les étudier à l'aise.

En dehors de cela, il faut dire que les collections des monastères du Mont Athos diffèrent également les unes des autres par rapport au matériel sur lequel les documents ont été écrits. Certaines de ces collections, celles qui sont plus pauvres, comptent surtout ou presque exclusivement des documents écrits sur parchemin (par. ex. Xénophon), tandis que dans d'autres collections, plus riches, le rapport papier-parchemin est sensiblement différent. Une telle collection est celle de Chilandar.

En préparant une nouvelle édition des actes de Chilandar de l'époque byzantine (du XI^{e} jusqu'à la fin du XV^{e} s.), j'ai remarqué qu'un grand nombre de ces documents sont écrits sur du papier. Le tableau synoptique qui suit montre dans quelle mesure et de quelle manière est représenté, dans le recueil de Chilandar, le papier comme matériel à écrire.

Documents fondamentaux		Parchemin	Papier	Total
Originaux		83	51	134
Copies des originaux disparus		16	23	39
	Total	99	74	173
Duplicata-copies		13	36	49
	Total	112	110	222

L'analyse du tableau ci-dessus nous montre que plus d'un tiers des documents fondamentaux est écrit sur du papier, tandis que dans le fonds entier les actes sur du papier constituent presque la moitié. La présence des actes écrits sur du papier fait une impression encore plus forte, si on prend en considération le fait que, parmi d'autres actes, les actes suivants de la chancellerie impériale sont écrits sur du papier: 23 προστάγματα, 3 χρυσόβουλλα σιγίλλια et 6 χρυσόβουλλοι λόγοι.

Bien entendu, tous les actes écrits sur du papier ne portent pas de filigranes. On doit noter, en outre, que même les filigranes existants ne sont pas toujours visibles, parce que, dans les archives des monastères athonites, tous les documents menacés d'altération sont collés, en vue de leur préservation, sur du parchemin ou sur papier épais et opaque. Malgré cela, le

nombre de filigranes visibles dans la collection de Chilander ne doit pas être négligé. C'est ce dont témoigne le tableau synoptique suivant:

Documents fondamentaux		Avec filigrane	Sans filigrane	Total
Originaux		15	36	51
Copies des originaux disparus		18	5	23
	Total	33	41	74
Copies-duplicata		26	10	36
	Total	59	51	110

Par conséquent, presque la moitié des documents écrits sur du papier portent des filigranes visibles. Soulignons que la présence des filigranes sur les copies-duplicata est encore plus grande. La valeur des indications éventuelles relatives aux filigranes est très évidente; des explications plus détaillées ne sont pas nécessaires. Il ne faut pas surtout perdre de vue que dans la collection de Chilandar — on l'a déjà dit — il y a un assez grand nombre de documents contestables, soit par rapport à leur authenticité, soit par rapport à leur chronologie.

Pour terminer, il faut dire que la conclusion s'impose d'elle-même. Les filigranes, en tant qu'éléments nécessaires à une datation plus précise d'un certain acte, ou à l'établissement de son authenticité, ne sont jamais inutiles. Quelquefois même, ils peuvent être très précieux. Pour cette raison, donc, l'omission des indications sur les filigranes, lors de l'édition des chartes byzantines, ne pourrait être nullement justifiée. Au contraire, la mise en évidence précise de tout filigrane visible sur les documents enrichit la méthode d'édition des actes byzantins et la rend plus efficace.

Зборник радова Византолошког института, књ. X
Recueil des travaux de l'Institut d'Études byzantines, № X

G. OSTROGORSKY

AUTOUR D' UN PROSTAGMA DE JEAN VIII PALEOLOGUE

1. *Une vieille controverse*

Parmi les documents publiés par F. Dölger dans ses Fac-similés de chartes d'empereurs byzantins, on trouve un prostagma bien remarquable délivré à la Grande Lavra athonite au mois de décembre de la 7ᵉ indiction[1]. Comme tant d'autres actes, ce prostagma confirme au couvent la possession de ses domaines et leur franchise de toute imposition; mais, ce qui est singulier, il n'y s'agit que de domaines situés près des villes d'Ainos et de Kissos et d'autres endroits dans la région de la basse Maritza. Il me paraît que la date de l'acte proposée par son illustre éditeur ne saurait expliquer cette particularité frappante. En effet, s'appuyant sur l'écriture du ménologe, Dölger attribue ce prostagma à l'empereur Andronic III et le date, par conséquent, selon l'indiction, de décembre 1338.

Or, il saute aux yeux que le signataire du prostagma se réfère aux prostagmata qui avaient été délivrés à Lavra, au sujet des mêmes domaines, par son grand-père et son oncle, défunts empereurs: προσταγμάτων τῶν ἁγίων μου αὐθέντων καὶ βασιλέων τοῦ τε πάππου καὶ θείου τῆς βασιλείας μου· τῶν ἀοιδίμων καὶ μακαριτῶν (l. 6—7). Ce fait n'a pas échappé à D. Anastasijević. Dans un savant compte-rendu de l'importante publication de Dölger, Anastasijević a signalé qu'„Andronic III n' aurait guère pu parler de cette façon, car aucun de ses oncles n'a jamais été empereur"[2]. Cependant, cette remarque, manifestement exacte, est suivie de l'affirmation qu'aucun autre empereur de la dynastie des Paléologues ne pouvait non plus, du temps de son règne, citer parmi ses prédécesseurs un grand-père et un oncle défunts. Partant de cette prémisse, Anastasijević cherche le signataire de notre prostagma parmi les despotes de Thessalonique. Il s'arrête au despote Andronic Paléologue, fils de Manuel II, et place, par conséquent, notre acte, d'après son indiction, en 1413. Le défunt grand-père du signataire serait, en ce cas, l'empereur Jean V Paléologue et son oncle défunt, l'empereur Andronic IV, mort en 1385[3].

---

[1] F. Dölger, *Facsimiles byzantinischer Kaiserurkunden,* München 1931, no 53.
[2] D. Anastasijević, *Glasnik skopskog naučnog društva* 11 (1932) 250.
[3] Anastasijević, *loc. cit.*

Pourtant, Andronic IV était oncle et Jean V grand-père non seulement du despote Andronic de Thessalonique mais également des frères de celui-ci, les deux derniers empereurs de Byzance, Jean VIII et Constantin XI. Donc, ces deux empereurs ont bien eu, parmi leurs prédécesseurs au trône impérial, un grand-père et un oncle défunts et, par conséquent, l'un d'eux pourrait bien être le signataire de notre prostagma. Du reste, Anastasijević lui-même finit par le reconnaître.

Dölger n'a pas manqué de répondre, dans un article circonstancié, aux remarques critiques que ses Fac-similés d'actes impériaux avaient provoquées[4]. Danas cette réplique copieuse, les objections faites par Anastasijević, en particulier celles concernant notre prostagma, tiennent une grande place. Dölger y fait part aussi de la correspondance personnelle qu'il avait eue à ce sujet avec Anastasijević et notamment d'une lettre d'Anastasijević où celui-ci, abandonnant son hypothèse primitive, signalait que „tous les fils de Manuel II, lors de leurs gouvernements, pouvaient bien parler de leur défunt grand-père impérial et de leur défunt oncle impérial, c'est-à-dire du défunt Jean V et du défunt Andronic IV", et que, par conséquent, il lui semblait à présent plus vraisemblable que notre prostagma fût délivré par l'empereur Jean VIII[5].

Il paraît, d'après ces informations, qu' Anastasijević ne voyait dans l'attribution de notre prostagma à Jean VIII qu'une meilleure hypothèse, sans se rendre compte, à ce qu'il semble, que c'était en verité la seule solution acceptable, l'attribution au despote Andronic Paléologue, qu'il avait d'abord proposée, étant de toute façon impossible. Quoiqu'il en soit, la question resta ouverte, car Dölger rejeta l'une et l'autre hypothèse d'Anastasijević tout en insistant, dans un long et savant développement, sur l'attribution de notre prostagma à Andronic III[6]. D'ailleurs, la controverse a eu sa suite. Dölger est depuis revenu à plusieurs reprises au problème de ce prostagma et en a proposé de nouvelles solutions.

Il semble donc utile de reprendre la question, d'autant plus que cela nous amenera à discuter certains principes de la diplomatique byzantine et certaines questions de méthode. Pour ce qui est de notre prostagma, son attribution ne me paraît pas présenter de vraies difficultés. Aussi Anastasijević en avait-il, à ce qu'il semble, pressenti la solution. Il faudrait pourtant établir non seulement le signataire mais aussi la date de cet acte et, avant tout, démontrer que l'attribution à laquelle le regretté Anastasijević avait fait allusion dans sa lettre à M. Dölger, est en effet la juste et la seule possible. Dans ce but nous devons au moins brièvement prendre en considération toutes les hypothèses que le problème de notre prostagma a suscitées.

Comme nous venons de le dire, Dölger a défendu d'abord, contre Anastasijević, l'attribution à Andronic III. La difficulté signalée par Anastasijević, notamment la mention de l'oncle impérial du signataire, ne lui semblait pas insurmontable. Selon lui, il pourrait s'agir de l'un des trois oncles —

[4] F. Dölger, *Epikritisches zu den Facsimiles byzantinischer Kaiserurkunden, Archiv f. Urkundenforschung* 13 (1933) 45—68; réimprimé dans: *Byzantinische Diplomatik*, Ettal 1956, 75—101.

[5] Cf. Dölger, *op. cit.* 92 et 94.

[6] Dölger, *op. cit.* 91—97.

despotes d'Andronic III. Aussi fit-il appel à toute son érudition pour démontrer que c'était Constantin, despote de Thessalonique en 1321/2, qui méritait la préférence[7]. Souvenons-nous pourtant que le grand-père et l'oncle du signataire de notre prostagma sont expressément cités dans ce document en tant qu'empereurs (τῶν ἁγίων μου αὐθέντων καὶ βασιλέων). Dans ces conditions, il me paraît vraiment difficile d'accepter que seul l'un d'eux, le grand-père du signataire, aurait été empereur, tandis que l'autre, son oncle, n'aurait été que despote[8]. Qu'ils étaient bien empereurs tous les deux, est confirmé d'ailleurs par le fait que Lavra tenait de ces deux souverains des *prostagmata*, ainsi que notre document le dit expressément. Or, la délivrance des prostagmata était un privilège réservé aux empereurs. Ce point, sur lequel nous reviendrons, montre en même temps toute la fragilité de l'hypothèse primitive d'Anastasijević selon laquelle notre prostagma aurait été délivré par le despote Andronic Paléologue: en tant que despote, celui-ci ne pouvait guère délivrer des prostagmata, ni signer ses actes du ménologe (et en effet, nous le verrons, il n'a jamais fait ni l'un ni l'autre).

Cependant, dans le magnifique recueil d'actes athonites qu'il a publié en 1948, Dölger a fait savoir qu'il renonçait à l'attribution de notre prostagma à Andronic III et qu'il préférait l'assigner à Jean V et le dater de l'an 1383[9]. Les notes très succinctes qu'on y trouve à ce sujet ne touchent pas à la question cruciale de l'oncle impérial du signataire. Toutefois, elle est effleurée dans *Regesten der Kaiserurkunden* qui citent les deux prostagmata mentionnés par l'auteur de notre acte, celui de son grand-père et celui de son oncle: le grand-père serait, on le comprend, l'empereur Michel IX[10], et l'oncle, ce qui est difficile à comprendre, Jean VI Cantacuzène[11]. Une note donnée en guise de justification se contente à déclarer: „Johannes VI. ist der einzige θεῖος, der in Frage kommt“[12]. Au fond, cette déclaration ne fait que reconnaître le fait, d'ailleurs incontestable, que Jean V n' avait pas d'oncle qui aurait été empereur. Mais, évidemment, il ne s'ensuit point qu'on puisse substituer l'oncle défaillant par le beau-père, mais qu'on a tout simplement à constater que Jean V ne peut être l'auteur de notre prostagma.

Nous savons très bien d'ailleurs quel était le nom dont Jean V désignait son beau-père, et c'est Dölger qui fut le premier à le signaler dans une étude

---

7 Dölger, *op. cit.* 95 ss.

8 Plus tard, dans une note additionnelle aux *Regesten* IV, publiée dans *B. Z.* 54 (1961) 430, Dölger essaya d'appuyer l'attribution de notre prostagma à Andronic III par une autre interprétation proposant à voir l'oncle impérial du signataire dans l'empereur Michel IX. Evidemment il ne s'agit que d'une méprise fortuite dont on ne fera pas grief au grand savant qui sait mieux que personne que Michel IX était le père et non pas l' oncle d'Andronic III. C'est également par méprise que, dans la même note, notre prostagma est qualifié d'*inédit* et qu'il y est dit que seuls des extraits en sont publiés dans Dölger, *Facsim.*, no 53. En fait, c'est bien le texte intégral que l'on y trouve.

9 Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, nos 18, 19 et 55 (sous la rubrique „Diplomatisches“); cf. si-dessous, note 23.

10 Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, IV, München-Berlin 1960, no 2646.

11 *Regesten* V (1965) no 3028.

12 *Ibid.*

bien connue et très remarquable sur Jean Cantacuzène[13]. Non seulement Jean V ne l'appelle guère oncle (θεῖος), il ne lui donne non plus l'appellation naturelle de beau-père (πενθερός), mais l'appelle, même après l'abdication, père et empereur. Voici la manière dont Jean V mentionne l'ex-empereur Jean VI dans un chrysobulle de 1355: ὁρισμῷ τοῦ πατρὸς τῆς βασιλείας μου τοῦ βασιλέως τοῦ Καντακουζηνοῦ[14].

Comme on le voit, le signataire de notre prostagma ne peut être ni Andronic III ni Jean V. Interrompons ici pour un instant l'examen de notre document sous son aspect généalogique, pour en envisager le côté diplomatique.

2. *Remarques diplomatiques*

Ce qui attire tout d'abord l'attention, c'est la manière de la datation de notre prostagma. On sait que l'empereur Manuel II ordonna, en 1394, d' indiquer sur les prostagmata, outre le mois et l'indiction donnés dans le ménologe, aussi le jour du mois et l'an de leur délivrance[15]. Les spécialistes ont depuis longtemps signalé l'importance de cette mesure[16]. Ce qui a, par contre, très peu suscité la curiosité des chercheurs, c'est le fait que, bien avant cette mesure portant remède à l'incertitude chronologique à laquelle donnait lieu la datation traditionnelle des prostagmata, on y voit apparaître une modification, moins efficace mais non moins significative. On commence

---

[13] Dölger, *Johannes VI. Kantakuzenos als dynastischer Legitimist, Annales de l'Inst. Kondakov* 10 (1938) 19—30; réimprimé dans *Paraspora,* Ettal 1961, 194—207. Voir depuis J. Meyendorff, *Projets de Concile Oecuménique en 1367: Un dialogue inédit entre Jean Cantacuzène et le légat Paul, Dumbarton Oaks Papers* 14 (1960) 149—169. Lj. Maksimović, *Politička uloga Jovana Kantakuzina posle abdikacije* (1354—1383), *Zbornik radova Vizantološkog instituta* 9 (1966) 119—193.

[14] Chrysobulle inédit du 22 septembre 1355 en faveur de Dochiariou, mentionné par Dölger, *op. cit., Paraspora,* p. 197 (Dölger, *Regesten,* no 3048.). Cf. Maksimović, *op. cit.* 141 ss., surtout 144. Voir aussi dans le Dialogue de 1367, ed. Meyendorff. *op. cit.* 170, ligne 13: ὁ βασιλεὺς ὁ πατήρ μου. Etant donné que le régeste en question (no 3028) se trouve en contradiction manifeste avec les importants résultats de l'étude mentionnée de Dölger, on a peine à croire que ce régeste soit rédigé par l'auteur des *Regesten* lui-même. Aussi M. Dölger fait-il savoir, dans l'avant-propos au fascicule V, qu'il a joui dans son travail de l'aide de ses collaborateurs et que l'un d'eux y a souvent apporté d'appoints et de suppléments. Quoi qu'il en soit, les informations de ce régeste revèle un manque de précision bien regrettable dans une telle publication. On y lit, en effet, sous le sigle *D*: „Prostagma Johannes' V. v. J. 1338 (datum berichtigt) (vgl. Dö, Byz. Zeitschr. 54 (1961) 430)". Comme un acte de Jean V de 1338 est impossible, on serait enclin de supposer qu'il ne s'agit que d'une facheuse faute d'impression (au lieu de 1383?), mais on est déconcerté par le fait que cette date coïncide avec celle proposée par Dölger dans la note citée de *B. Z.* à laquelle on est renvoyé. D'ailleurs, par cette note Dölger, abandonnant effectivement l'attribution de notre prostagma à Jean V, reprend celle à Andronic III (voir ci-dessus, note 8). A quoi bon alors la citer à l'appui de l'attribution à Jean V? Il est curieux du reste que, après tout ça, on cherche en vain parmi les actes de Jean V un régeste qui serait consacré à notre prostagma lui-même.

[15] *MM.* II, 214. *Regesten,* no 3246.

[16] Cf. Zachariä von Lingenthal, *Einige ungedruckte Chrysobullen,* Mémoires de l' Acad. Imp. des Sciences de St. Petersbourg. VII^e^ série, t. XLI, no 4 (1893) 6. Dölger, *Kodikellos des Christodulos in Palermo, Archiv f. Urkundenf.* 11 (1929) 41 (= *Byz. Diplomatik,* 47); *Facsimiles,* col. 59; *Epikritisches zu den Facsimiles,* 62 (*Byz. Diplomatik,* 94); *Schatzkammern,* 20, n. 1; *Die byzantinische und die mittelalterliche serbische Herrscherkanzlei,* XII^e^ *Congrès Intern. d'Etudes byz.* I (Belgrade 1963) 98.

à indiquer le jour du mois (mais non pas encore l'an) de la délivrence des prostagmata, en faisant cette indication précéder le ménologe[17]. Et c'est justement ce que fait notre prostagma. Son texte se termine par la formule: τούτου γὰρ χάριν ἐγένετο αὐτοῖς καὶ τὸ παρὸν τῆς βασιλείας μου πρόσταγμα ἀπολυθὲν τῇ τετάρτῃ — suit le ménologe qui donne le mois de décembre et la 7e indiction.

Cette formule, Dölger l'a bien remarqué, se rencontre à partir de l'époque de Jean V ou, mieux encore, à partir du gouvernement de Jean VI Cantacuzène et de Jean V Paléologue. Depuis elle est employée de plus en plus fréquemment. Par contre, elle est inconnue des documents des premiers Paléologues. Citons l'exemple des prostagmata publiés dans les *Facsimiles* de Dölger, exemple confirmé par n'importe quelle autre publication d'actes de cette époque. On ne trouve pas l'indication du jour du mois dans les nos 44—50: prostagmata de Théodore Ier Lascaris, de Jean III Vatatzès, de Michel VIII Paléologue, d' Andronic II, de Michel IX, d'Andronic III. On la trouve bien, par contre, dans les nos 51 (Jean V ou Jean VI, 13 déc. /1350/)[18], 52 (Andronic IV, 15 juillet /1378/), 53 (notre prostagma!) et 55 (Jean VII, 16 sept./1404/)[19].

Au sujet de ce dernier acte, Dölger fait observer: „Man beachte die Datierung am Schluss des Textes mit Angabe des Tages im Monatsdatum"[20]. La manière de dater cet acte est pourtant la même que celle des prostagmata cités précédemment, y compris le no 53. Ce qui est surprenant dans la datation du prostagma de Jean VII du 16 septembre /1404/, ce n'est pa l'indication du jour, habituelle à cette époque, mais l'absence de l'indication de l'an, exigée par l'ordonnance de Manuel II de 1394. Cependant, un cas plus frappant encore de la négligence de cette ordonnance est offert par un prostagma de Manuel II lui-même où l'on ne trouve ni l'indication du jour du mois ni celle de l'an mondial, mais seul le ménologe traditionnel[21].

Bornons-nous à ces exemples qui suffisent à faire voii que la datation amplifiée des prostagmata ne fut pas appliquée d'une façon très stricte. Par conséquent, l'absence de la date complète ou de l'un de ses deux éléments, du jour du mois ou de l'an mondial, n'offre pas un appui chronologique sûr et n'a point la valeur d'un *terminus ante quem*. En d'autres termes,

[17] Ce phénomène fut noté, pour la première fois, par Dölger, *Schatzkammern*, nos 9 et 55 („Diplomatisches"). A ce que je sache, Dölger est le seul qui l'ait noté jusqu'ici; il y fait allusion aussi dans *Schatzkammern*, p. 20 n. 1, et dans *Herrscherkanzlei*, p. 98.

[18] Ce prostagma ne peut être de 1365, mais seulement de 1350 (Cf. G. Ostrogorski, *Serska oblast posle Dušanove smrti*, Belgrade 1965, 96 ss.) et pourrait par conséquent émaner de Jean VI Cantacuzène aussi bien que de Jean V Paléologue.

[19] A partir de la même époque, l'indication du jour du mois apparaît également dans les chrysobulles, bien que moins fréquemment que dans les prostagmata. Voir, par exemple, le chrysobulle de Jean VI Cantacuzène du 14 juillet 1351 (ed. Dölger, *Zu den Urkunden des Athosklosters Iberon*, 'Ελληνικά 9 (1936) 212/3 (= *Byz. Diplomatik*, 179/80), de Jean V du 25 août 1357 (Dölger, *Schatzkammern*, no 9), du même du 27 août 1364 (Dölger, *Facsimiles*, no 31), d'Andronic IV du 28 Mai 1378 (*ibid.*, no 32).

[20] Dölger, *Facsimiles*, col. 59.

[21] Dölger, *Schatzkammern*, no 22, d'août de 1399 soit de 1414. Dans une note sous „Diplomatisches" (p. 67), Dölger fait observer: „Auffallend ist, dass das Stück entgegen der eigenen Anordnung Manuels II. v. J. 1394 *keine Tagesdatierung* aufweist". Il y manque pourtant, répétons-le, non seulement l'indiction du jour mais aussi celle de l'année mondiale, l'élément principal de la nouvelle datation sur lequel, à bonne raison, l'ordonnance de 1394 insista avant tout.

l'absence de l'indication de l'an mondial dans notre prostagma ne prouve guère que ce document soit antérieur à l'ordonnance de 1394[22]. Par contre, comme la date par le jour du mois ne se rencontre jamais sur les prostagmata issus avant environ 1350, ni la date par l'an avant 1394, la présence d'une telle datation offre un *terminus post quem* très certain. Un prostagma qui, comme le nôtre, fait précéder la ménologe de l'indication du jour du mois est, sans aucun doute possible, postérieur à l'époque d'Andronic III[23]. C'est là toutefois la seule conclusion qui est à tirer de la manière de sa datation.

* * *

Une autre question d'ordre diplomatique suscitée par le problème de notre document est celle du caractère des documents appelés prostagmata et notamment celle du droit de leur octroi. Il paraît nécessaire de tirer au clair cette question dont la portée pour la diplomatique byzantine est manifeste. Aussi la controverse entre Dölger et Anastasijević fut-elle, surtout dans sa phase initiale, sensiblement influencée par le manque de clarté à ce sujet.

Les arguments de ces deux grands spécialistes partent, de part et d'autre, de la conviction que les prostagmata furent délivrés par les empereurs aussi bien que par les despotes. Anastasijević a été très affirmatif à ce sujet. „Comme on le sait" — dit-il pour justifier sa première hypothèse, l'attribution de notre prostagma au despote Andronic Paléologue — „les despotes étaient considérés, eux aussi, comme souverains; ils se donnaient, eux aussi, le titre ἡ βασιλεία μου; il délivraient, eux aussi, des prostagmata"[24]. En réfutant ladite hypothèse, Dölger a fait observer très judicieusement qu'on ne connaît aucun acte délivré par un despote qui aurait été signé, comme notre prostagma, par le ménologe. „Les despotes, dit-il, et il a parfaitement raison, signent par ὁ δεσπότης"[25]. Mais, il ne dit pas, et c'est là le

[22] Cet argument fut avancé par Dölger, *Epikritisches,* 62 (*Byz. Diplomatik,* 94) contre l'attribution de notre prostagma à Jean VIII suggérée par Anastasijević. Dans *Byz. Diplomatik* 94, n. 32, Dölger y ajoute une note pour réfuter l'observation qu'il avait fait jadis dans son remarquable étude *Kodikellos des Christodulos,* 42 (*Byz. Diplomatik,* 47, n. 202), où il avait signalé — à bon droit — qu'il y avait bien de documents issus après 1394 qui ne citaient pas l'année mondiale. Dölger affirme que cette observation n'aurait été qu'une erreur du fait qu'il n'avait pas remarqué, sur un prostagma du XV[e] siècle, la date par l'an écrite en menus caractères et couverte du ménologe. Mais si le prostagma que Dölger a en vue (il n'en donne aucun renseignement précis) suivait la prescription de 1394, il n'en est pas moins vrai qu'il y a bien de prostagmata du XV[e] siècle qui ne le font guère, comme ceux de Jean VII de 1404 et de Manuel II de 1399 ou de 1414 que nous venons de citer: cf. les reproductions dans Dölger, *Facsimiles,* pl. 55 et Dölger, *Schatzkammern,* pl. 22.

[23] Comme nous avons vu (note 17), Dölger, l'a noté dans *Schatzkammern,* no 9, et surtout no 55, et il paraît bien que c'est justement ce fait qui l'ait amené à renoncer — au moins provisoirement — à l'attribution de notre prostagma à Andronic III pour l'assigner à Jean V. Cf. *Schatzkammern,* no 55 (p. 148): „Das Tagesdatum (ohne Weltjahreszahl) wird in Prostagmata des Kaisers Andronikos III. (1328—1341) noch nicht (vgl. Dölger, Facsim, n. 50), von Johannes V. (1341—1391) an jedoch regelmässig gesetzt (vgl. Dölger, Facsim, n 51, 52, 53, letzteres Stück schreibe ich jetzt Johannes V zu.)". Certes, l'observation est bien juste („regelmässig" est même trop affirmatif), mais évidemment elle ne détermine que le *terminus post quem;* pour autant que notre prostagma (Facsim. no 53) est en cause, le fait constaté ne prouve guère que cet acte soit délivré par Jean V, mais uniquement qu'il ne peut être antérieur au gouvernement de cet empereur.

[24] Anastasijević, *op. cit.* 250.

[25] Dölger, *Epikritisches,* 62 (*Byz. Diplomatik,* 93).

point capital, que les actes des despotes ne sont jamais des prostagmata. Tout au contraire, Dölger parle de huit prostagmata qu'on connaît du despote Andronic Paléologue; il en dresse même une liste bien utile, où pourtant chacun de ces actes est qualifié de prostagma[26]. En vérité pas un seul de ces actes ne représente un prostagma. Tous ces documents sont des *horismoi*, comme on pouvait s'y attendre et comme d'ailleurs on les trouve désignés sur les photographies que Dölger a ajoutées à son article.

La question se pose si l'on a raison de voir dans les termes *prostagma* et *horismos* simplement des synonymes. Je crois, pour ma part, que c'est là une erreur, et il me semble que le problème est assez important pour être examiner de plus près.

Certes, le prostagma est le type représentatif de tout un groupe de documents. La diplomatique byzantine classe les diplômes impériaux, comme on le sait, selon deux types principaux: le chrysobulle et le prostagma[27]. Cette classification semble bien ressortir de l'ensemble de nos sources qui citent souvent, elles-mêmes, les chrysobulles et les prostagmata comme les deux catégories principales de chartes impériales. Elle ne prête donc pas matière à objection, pourvu qu'on tienne compte de ce que l'appartenance de certaines espèces de diplômes à un groupe commun en atteste certes la parenté, mais n'en implique guère l'identité. Quoique type représentatif d'un groupe de documents bien nombreux, du moins au début, le prostagma n'est pas pour autant seulement une dénomination générale: il désigne en tant que terme technique un spécimen particulier[28]. Tout en lui étant apparenté, aucun des diplômes de ce groupe multiforme n'est à identifier au prostagma proprement dit. Bref, je ne crois pas que ce soit de bonne méthode que de réduire la diversité des termes à une simple différence de nom. Ce qui importe à mon sens c'est, au contraire, la distinction la plus nette des types de documents et la précision la plus stricte dans l'emploi de termes techniques. Ce n'est que de cette manière qu'on parviendra

---

[26] Dölger, *Byz. Diplomatik*, 92 et note 31.

[27] Cf. P. Jakovenko, *Gramoty Novogo Monastyrja na ostrove Chiose. Issledovanija v oblasti vizantijskich gramot*, Jur'ev 1917. Ce travail très peu connu même des spécialistes, mais bien remarquable, donne, sauf l'étude des actes de la Néa Moné de Chios, le premier exposé documenté d'une typologie et d'une classification bipartite des documents byzantins. A la base d'une documentation beaucoup plus abondante, cette classification est présentée dans les travaux bien connus de Dölger, qui marquent une époque dans les études de la diplomatique byzantine. Cf. surtout *Der Kodikellos des Christodulos in Palermo, Archiv f. Urkundenf.* 11 (1929) 30—44 (= *Byz. Diplomatik* 33—50) et *Facsimiles*, col. 1—7. Par la suite, dans *Schatzkammern*, p. 19 ss., Dölger a introduit une classification tripartite faisant le χρυσόβουλλον σιγίλλιον représenter un groupe particulier, alors que dans les travaux cités ci-dessus, il n'y voyait, avec droit à mon avis, qu'un type intermédiaire entre le chrysobulle et le prostagma (*Kodikellos*, 44) et le considérait comme une espèce de chrysobulle, à côté du χρυσόβουλλος λόγος (*Facsimiles*, col. 3). La synthèse la plus récente, présentée par le maître de la diplomatique byzantine au XII[e] Congrès Intern. d'Etudes byzantines à Ochride, en 1961, semble retourner à une classification bipartite: cf. *Herrscherkanzlei*, 83—103. Voir aussi l'ample exposé de A. Solovjev et V. Mošin, *Grčke povelje srpskih vladara*, Belgrade, 1936, p. LXVI ss., et M. Lascaris, *Influences byzantines dans la diplomatique bulgare, serbe et slavo-roumaine, Byzantinosl.* 3 (1931) 500 ss.

[28] Jakovenko, *op. cit.*, 111, semble le reconnaître, mais d'autre part il continue à identifier avec le prostagma toute une suite d'autres documents, tels que ὁρισμός, πιττάκιον, λύσις etc.

à fixer la place effective que les diverses espèces de nos documents occupaient dans le système de la diplomatique byzantine et à voir l'évolution de ce système et de ses divers éléments.

Les recherches qui ont défriché le champ jadis inculte de la diplomatique byzantine n'ont pas le seul mérite d'avoir fourni la base à une typologie des diplômes byzantins. Ces recherches, en premier lieu les travaux fondamentaux de F. Dölger, ont óffert, en plus, maintes observations de détail bien précieuses, tirant au clair les particularités diplomatiques les plus saillantes. Le tableau qu'on possède aujourd'hui de la diplomatique byzantine, sans conteste bien riche, au moins pour le groupe des chrysobulles sinon aussi pour celui des prostagmata, est cependant un tableau plutôt statique. On n'y discerne pas suffisamment l'évolution parcourue au cours du temps par les divers genres de nos documents. Or, étant donné que le système diplomatique de la chancellerie impériale semble avoir été fixé dans ses grandes lignes vers 900, les types principaux du chrysobulle et du prostagma s'étant constitués à l'époque de Léon VI[29], c'est d'une évolution couvrant une période de plus de cinq siècles qu'il s'agit. Dans ces conditions, il paraît peu utile de vouloir fixer un phénomène diplomatique par une définition qui serait valable pour toute cette longue période.

Malgré tout le conservatisme que l'on est toujours enclin à supposer dès qu'il est question de Byzance, il est évident que la diplomatique y était sujette, comme tout phénomène historique, à des modifications. Le système diplomatique de la chancellerie byzantine subit à travers les siècles nécessairement des transformations importantes, et cela ne put rester sans influence sur la typologie même des diplômes byzantins. Le conservatisme byzantin ne s'avère pas, ni en ce cas, par trop rigide. Au fond, ce ne sont que les cadres principaux du système (l'alternative de base: chrysobulle — prostagma) qui demeurent, alors que ses éléments changent d'une époque à l'autre. Or, l'évolution de ces éléments, à savoir le développement des diverses espèces de diplômes, nous reste souvent encore obscur.

Certes, cet article n'a pas l'ambition de combler cette lacune. Laissant cette tâche aux études à venir, je me bornerai à quelques remarques hâtives concernant surtout les documents qui nous intéressent ici en premier lieu et l'époque qui nous occupe en l'occurence.

Les espèces d'ordonnances impériales appartenant comme telles au groupe du prostagma ont été originairement bien nombreuses, comme en témoigne la multitude de termes par lesquels elles sont désignées. Au cours du temps une bonne partie, sinon la majorité, en tombent en désuétude et en conséquence les termes correspondants deviennent de plus en plus rares. Toutefois, même les termes tels que ἴδικτον[30], θέσπισμα, θέσπισμα νεαρά et θεσμοθέτημα[31], διάταγμα[32] etc. gardent encore dans la seconde moitié

[29] Cf. Zachariä von Lingenthal, op. cit. 6, et surtout Dölger, *Kodikellos*, 35 et 41 (*Byz. Diplomatik*, 39 et 46).

[30] Zepi, *Jus graeco-romanum*, I, 416 de 1165. Dölger, *Regesten*, no 1469. Cf. les remarques de Dölger, *Kodikellos*, 30 (*Byz. Diplomatik*, 34) et *Das byzantinische Mitkaisertum in den Urkunden, B. Z.* 35 (1935) 139. ss. (*Byz. Diplomatik*, 121 ss.)

[31] Zepi. *Jus*, I, 402 de 1165 et 425 de 1170 (pour cette date cf. Ostrogorskij, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles 1954, 42). Dölger, *Regesten*, nos 1466 et 1398.

[32] Zepi. *Jus*, I, 407 de 1166. Dölger, *Regesten*, no 1467.

du XII[e] siècle leur valeur technique. Quoi qu'il en soit, ils finissent par disparaître dans les documents, et on ne les rencontre par la suite que dans les écrits des auteurs érudits, appliqués à employer des termes anciens, tels Pachymère, Grégoras, Cantacuzène et même Sphrantzès. Ce qui est particulièrement significatif, c'est qu'on voit disparaître, en tant que genre de diplômes impériaux, le πιττάκιον, très repandu auparavant, aussi bien que la λύσις, forme ancienne et amplement usitée du rescrit impérial[33]. La multitude bigarrée des diplômes impériaux, caractéristique de l'époque initiale, fait place à un nombre de spécimens sensiblement plus modeste, et ce nombre, assez restreint déjà au XIII[e] siècle, devient plus limité encore au XIV[e] et au XV[e].

Les genres de diplômes qui demeurent en usage continuent cependant à évoluer. Chaque type passe nécessairement par une série de transformations avant que sa nature particulière et ses formes diplomatiques ne se constituent et que le terme technique qui le désigne ne se cristallise définitivement. L'emploi de termes est par conséquent, surtout au début, bien flottant et semble manquer de précision et de régularité, au moins de la régularité que montrent en général (mais toujours non sans exception) les actes plus tardifs. Cela explique, entre autre, qu'on voit les documents souvent employer indifférement les termes de prostagma et d'horismos, les deux termes les plus importants de l'ordonnance impériale et qui nous intéressent en premier lieu[34]. Evidemment, la parenté sémantique de ces termes en facilitait l'entremêlement; une part y avait aussi sans doute la négligence qui n'était pas tout à fait étrangère à la chancellerie impériale, ainsi que peut-être, comme le suggère Dölger[35], le goût byzantin pour les variations stylistiques. Toutefois, ces moments n'ont qu'une importance toute secondaire, car il faut observer, et c'est ce qui importe, que le flottement des termes techniques, extrêmement fréquent à l'époque plus ancienne, ne représente un phénomène caractéristique qu'à cette époque, tandis que par la suite il n'apparaît qu'exceptionnellement.

Dans son étude attentive Jakovenko a relevé pas mal d'exemples où l'on voit un acte désigné tantôt par prostagma, tantôt par horismos, et il a cru en devoir conc ure qu'il n'y avait entre prostagma et horismos aucune différence sauf celle de nom[36]. Ce dont il ne s'était pas apperçu, c'est pour-

---

[33] Cf. Jakovenko, *op. cit.* 106—110.

[34] On trouve une très riche documentation pour ces espèces de diplômes dans le cartulaire des actes du monastère de la Lembiotissa près de Smyrne (*MM* IV, 1—289). En étudiant les termes employés dans les actes, il faut évidemment se baser sur les textes mêmes des documents et non pas sur les titres que leur donne le cartulaire (d'ailleurs, Jakovenko paraît en avoir bien tenu compte, ce qu'on n'a pas toujours fait par la suite). Il est toutefois significatif que dans ces titres du cartulaire, copié sans doute au XIV[e] siècle, les actes en question, représentant de fait pour la plupart des horismoi, sont tous qualifiés de prostagma, le propre terme de l'ordonnance impériale de cette époque (voir ci-dessous, p. 72 ss).

[35] Cf. Dölger, *Schatzkammern,* p. 22 et *Herrscherkanzlei,* 87, n. 1.

[36] Jakovenko, *op. cit.*, 110 ss. C'est aussi la manière de voir de Dölger et un point important de la typologie des actes byzantins établie dans ses oeuvres fondamentales. On y lit en effet: „Der zweite Haupttypus . . . ist das Prostagma (Horismos)" (*Facsimiles,* col. 4), ou bien: „Das Prostagma oder der Horismos" (*Schatzkammern,* pp. 19 et 20). Voir également dans *Chronologisches und Prosopographisches zur byzantinischen Geschichte des 13.*

tant le fait que ces exemples, particulièrement nombreux dans les actes de l'empire de Nicée, ne dépassent que rarement le XIII^e siècle, époque transitoire dans l'histoire des diplômes byzantins. Au XIV^e siècle la situation change complètement. Non qu'on ne puisse trouver, du moins dans la première moitié de ce siècle, un flottement pareil dans la terminologie, mais il ne s'agit désormais, je le répète, que d'exceptions de plus en plus rares[37]. Les types des diplômes subsistants, dont le nombre est devenu bien restreint, obtiennent finalement leur caractère définititif et leurs traits distinctifs s'accentuent. C'est dans le cadre de ces transformations que le prostagma lui-même vient à occuper sa propre place très particulière qui le distingue de plus en plus nettement d'autres documents pareils. En effet, au XIII^e siècle les empereurs paraissent avoir publié plus fréquemment des horismoi que des prostagmata; dans la première moitié du XIV^e siècle, par contre, les horismoi impériaux deviennent de plus en plus rares, par rapport au nombre croissant des prostagmata; à la fin, toujours au cours du XIV^e siècle, le prostagma l'emporte décidément et il devient le type par excellence et pratiquement unique de l'ordonnance impériale alors que l'horismos cesse d'être employé en tant que diplôme impérial[38]. Il faut noter, ce fait

Jahrhunderts. B. Z. 27 (1927) 293, n. 2: „Prostagmata (auch ὁρισμοί, προστάξεις u. ä. genannt)"; dans *Kodikellos,* 40 (*Byz. Diplomatik,* 45/6): „Das Prostagma (πρόσταγμα, ὁρισμός, κέλευσις, πρόσταξις, πιττάκιον)", et en dernier lieu, dans *Herrscherkanzlei,* 88 et 98.

[37] Cf. par exemple, *Actes de Xéropotamou,* ed. J. Bompaire, no 13. 8, 9, 14 (1295) et no 14. 7, 8, 13 (1295); *Actes de Chilandar,* ed. L. Petit, no 65. 7. 8. 18 (1321), no 66.2,9 (1321) et no 115. 13, 17, 18, 19 (1327); *Archives de Saint-Jean-Prodrome sur le Mont Ménécée,* ed. A. Guillou, no, 36. 8, 13 (1342); *MM* I, p. 233 (1343). Afin de déterminer la nature d'un acte d'une terminologie instable, on fera bien, à mon avis, de considérer comme décisif non pas le terme qui se trouve cité en premier lieu (cf. Guillou, nos 36, 37, 38) mais plutôt celui de la formule finale. D'après ce critère, tous les actes que nous venons de citer sont au fond des prostagmata. — La même confusion de termes réapparaît dans plusieurs prostagmata de Stefan Dušan. Cf. Solovjev-Mošin, nos 1 (1345), 4(1345) et 26 (1352/3) = Guillou, nos 37, 38, 45. Dans l'un d'eux on lit même: τῇ ἐμφανείᾳ τοῦ ἡμετέρου ὁρισμοῦ καὶ προστάγματος (Solovjev-Mošin, no 4. 16); pourtant dans la formule finale: τὸ παρὸν πρόσταγμα τῆς κραλότητός μου (*ibid.*, l. 21).

[38] L'horismos le plus récent d'un empereur régnant dont nous possédons le texte est, si je vois bien, celui d'Andronic III, délivré en 1334: Guillou, no 31. 28 (clause finale). On connaît pourtant un horismos du co-empereur Mathieu Cantacuzène de février 1354: ed. P. Lemerle, *Revue des études byz.* 9 (1952) 51, ligne 11. On trouve, d'ailleurs, dans des actes ultérieurs, des références à des horismoi impériaux dont les textes ne nous sont pas parvenus: *Actes de Chilandar,* no 152. 23 (1366) et no 156. 2, 8 (1375); *Actes de Kutlumus,* no 31.13 (1375). Il est vrai, se référant à l' ὁρισμός d'un empereur, les actes ne se rapportent pas nécessairement à un diplôme que celui-ci aurait délivré, le mot ὁρισμός y signifie fréquemment tout simplement ordre et n'a aucune valeur technique. L'interprétation de ce terme exige donc beaucoup de prudence. Toutefois, dans les trois actes que je viens de signaler il s'agit indubitablement de documents délivrés par l'empereur (Jean V) au Prôteîon athonite. Aussi les deux actes du prôtos Gervasios de 1375 se rapportent-ils à la même ordonnance impériale, citée dans l'un d'eux, ensemble avec une ordonnance analogue issue par le partiarche comme: ἔγγραφοι ὁρισμοί, dans l'autre, comme θεῖος καὶ πάνσεπτος ὁρισμός (ces épithètes traditionnelles ne manquent non plus dans l'acte de Chilandar de 1366 qui fait mention du θείου καὶ προσκυνητοῦ ὁρισμοῦ de l'empereur Jean Paléologue). Il est donc probable que vers 1375 les empereurs délivraient encore, bien que rarement, des horismoi, mais on ne saurait l'affirmer avec certitude. Pour pouvoir l'affirmer, on devrait être sûr que le prôtos Gervasios ait reproduit le terme exacte de l'acte impérial qu'il mentionnait. Or, sans avoir le texte même du document on ne peut en être jamais certain.

peut surprendre et est en tout cas bien significatif, que ce n'est qu'au bout d'une longue durée que le nom même de prostagma obtint sa forme définitive. En effet, au début les formes πρόσταγμα et πρόσταξις s'entremêlent, et au XIII^e siècle encore c'est πρόσταξις qui est la forme la plus fréquente. Ce n'est qu'au XIV^e siècle que la forme πρόσταγμα l'emporte et demeure finalement seule en usage[39].

L'évolution que nous venos de tracer pour le groupe du prostagma est au fond pareil au développement du groupe mieux connu du chrysobulle. Comme on le sait, il arrive qu'un χρυσόβουλλος λόγος soit désigné, dans le texte même du document, aussi par χρυσόβουλλον σιγίλλιον et même par χρυσόβουλλος γραφή. Bien entendu, ici encore il s'agit en premier lieu de pièces anciennes. Le mérite d'avoir signalé ce phénomène revient à G. Rouillard[40]. Il a ensuite, à plusieurs réprises, occupé Dölger et semble l'avoir embarrassé[41]. Pourtant, il n'y a dans ce phénomène rien qui devrait surprendre[42]. Il s'agit ici encore d'un flottement dans la terminologie qui est, comme nous venons de le voir par rapport au groupe du prostagma, une marque de la phase initiale du développement de la diplomatique byzantine. Les exemples appartenant au XI^e et aux premières années du XII^e siècle que G. Rouillard avait tirés des archives de Lavra trouvent par ailleurs des analogies qui semblent s'étendre jusqu'au terme du XII^e siècle.[43]

L'emploi d'un même terme dans les deux actes de Gervasios semble confirmer l'exactitude de sa référence, tandis que l'expression ἔγγραφοι ὁρισμοί, désignant l'acte de l'empereur aussi bien que celui du patriarche, la met en doute; elle paraît signifier simplement „ordres écrits", d'autant plus que le terme technique pour l'acte d'un patriarche n'est jamais ὁρισμός mais (σιγιλλιώδες) γράμμα (Cf. Dölger, *Schatzkammern,* p. 212 ss.). En tous cas, les actes cités de 1375 sont les pièces les plus récentes qui entrent en ligne de compte. Dans les actes patriarcaux de 1381 et 1387 (*MM* II, 38. 6 et 98.16) aussi bien que dans le chrysobulle de Manuel II de janvier 1394 (*Actes de Pantocrator,* ed. L. Petit, no 8.15) ὁρισμός est employé dans son sens le plus général et ne désigne point un acte diplomatique. Il en est de même pour le prostagma de Jean VII du 16 septembre 1404 (Dölger, *Facsimiles,* no 55), qui mentionne un ordre de cet empereur même, qualifié ὁρισμός, et un ordre de son père, qualifié κέλευσις (ligne 1 et 2), expression qui avait cessé depuis des siècles d'être employée pour les actes impériaux. Etant donné que le „père" de l'auteur n'est pas mentionné comme défunt, il ne s'agit guère d'Andronic IV (malgré *Regesten,* no 3153), ni par conséquent d'une ordonnance délivré entre 1376 et 1379, mais de Manuel II et d'un ordre que celui-ci venait de donner. En résumé, le mot ὁρισμός n'indique pas toujours un acte diplomatique, et il faut bien se garder de lui attribuer ce sens chaque fois qu'on trouve dans les documents des expressions telles que ὁρισμῷ, κατὰ τὸν ὁρισμόν (et à plus forte raison, καθ' ὁρισμόν), ou παρὰ τὸν ὁρισμόν.

[39] A côté de πρόσταγμα et de πρόσταξις, on rencontre parfois, surtout dans des actes anciens, la forme προσταγή. Cf. l'exemple très caractéristique d'un acte du prôtos athonite Paul de juillet 1083 (*Actes de Xénophon,* ed. L. Petit, no 1) qui, se référant à une ordonnance d'Alexis I Comnène (qui y est inséré, 1.74—102, est qui est un ὁρισμός, v. 1.101) désigne celle-ci d'abord par ὁρισμός (1.71 et 103), ensuite par προσταγή (1.107), par πρόσταξις (1. 111 et 213) et enfin de nouveau par προσταγή (1.230 et 293).

[40] G. Rouillard, *Note de diplomatique byzantine. Le* χρυσόβουλλον σιγίλλιον *et le* χρυσόβουλλος λόγος, *Byzantion* 8 (1933) 117 ss.

[41] Dölger, *B. Z.* 33 (1933) 415/6; *Schatzkammern,* p. 21/2 et 43; *Herrscherkanzlei,* p. 87 n. 1.

[42] Cf. d'ailleurs l'intéressante remarque de Dölger, *Kodikellos,* 36 n. 4 (*Byz. Diplomatik,* 40, n. 176) faisant observer qu'on trouve des documents du XI^e siècle où sont inscrits à l'encre rouge les mots γραφή et σιγίλλιον.

[43] Voir, par exemple, le manque de précision dans l'emploi de ces termes dans *Actes de Chilandar,* nos 3—5 de 1198—1199. Cf. *Regesten,* nos 1644—1646 et 1652.

On voit donc, ici encore, que les formes et les termes diplomatiques ne se stabilisent que graduellement. Certes, en dépit de quelques rares exemples d'entremêlement des termes techniques auxquels on se heurte parfois encore en plein XIV^e^ siècle[44], le procès de stabilisation dans le groupe du chrysobulle se déroule moins longtemps et il est beaucoup plus facile d'y discerner les types s'enchevêtrant que dans la catégorie multiforme du prostagma. Mais dans l'essence c'est le même procès et il aboutit, de part et d'autre, aux mêmes effets. Qu'on envisage l'aspect de l'une ou de l'autre catégorie, du groupe du chrysobulle ou de celui du prostagma, le système diplomatique de la chancellerie impériale tend de plus en plus à une simplification de la structure, à l'élimination succesive des éléments devenus inutiles et à la concentration aux types principaux. Cela lui donne finalement une clarté qui lui faisait longtemps défaut.

Le chrysoboullos logos l'emporte définitivement dans son groupe de même que, vers la même époque, le prostagma l'emportera dans le sien. C'est ainsi que le chrysoboullon sigillion, aussi bien que le chrysoboullos horismos, type assez rare d'ailleurs dans l'usage intérieur de l'empire, semble disparaître vers le milieu du XIV^e^ siècle[45]. Désormais le chrysoboullos logos est le type unique de chrysobulle et on n'entend par chrysobulle dorénavant que le chrysoboullos logos[46].

Bref, il ne reste finalement en usage que deux types de diplômes impériaux bien distincts: le chrysoboullos logos (ou le chrysobulle tout court) et le prostagma. Ces deux types étaient d'ailleurs toujours les types principaux. Le prostagma occupait dans son groupe la première place, aussi bien que le chrysoboullos logos la tenait dans le sien et, en même temps, dans l'ensemble hiérarchique des diplômes byzantins. Ce n'est pas par hasard que j'emploie cette expression, car l'ordre hiérarchique, propre à toute institution de Byzance, est aussi un trait essentiel de son système diplomatique. La simplification de la structure, dont nous venons de parler, n'affecte point sa nature hiérarchique. La position suprême du chrysobulle en reste toujours la plus haute expression. En témoigne de même, et d'une manière très particulière, le rôle joué par le prostagma et sa suprématie très prononcée

[44] C'est ainsi que le chrysobulle de Jean V du 25 août 1357, incontestablement authentique et rédigé selon toutes les règles d'un χρυσόβουλλος λόγος, est désigné, tout d'un coup, à la 1.70, par χρυσόβουλλος ὁρισμός. Cf. Dölger, *Schatzkammern*, no 9. et les remarques sous „Diplomatisches" (p. 43). Le même terme de χρυσόβουλλος ὁρισμός est noté par Dölger dans le texte d'un chrysobulle inédit délivré par le même Jean V le 22 septembre 1355 au couvent de Dochiariou: cf. *Regesten*, no 3048.

[45] Comme le note Dölger, *Schatzkammern*, p. 20, le dernier exemple d'un chrysoboullon sigillion, qui nous soit connu, date de novembre 1342. La pièce est publiée par Dölger, *Schatzkammern*, no 16, et par Lemerle, *Actes de Kutlumus*, no 20. Un chrysoboulos horismos est délivré par Jean V encore en septembre 1356: éd. W. Regel, Χρυσόβουλλα καὶ γράμματα τῆς . . . μονῆς τοῦ Βατοπεδίου, S. Pétersbourg, 1898, p. 25/6, no 7.

[46] On voit encore les χρυσόβουλλα σιγίλλια d'Andronic II de septembre 1311 et de Michel IX de février 1312 s'appeler dans le texte tantôt χρυσόβουλλον σιγίλλιον, tantôt χρυσόβουλλον: *Actes de Chilandar*, no 14. 7, 15, 25 et no 15. 7, 9, 22, 27 = Dölger, *Schatzkammern*, no 15. 7, 9, 24, 31 (j'adopte la chronologie de Dölger, *Regesten*, no 2331). Le chrysoboullon sigillion d'Andronic II est désigné par chrysoboullon dans le chrysoboullon sigillion mentionné de Michel IX aussi bien que dans les actes de Chilandar, nos 52.5 (janvier 1320), 53.18 (février 1320), 58. 25 (février 1321) et 62.5 (avril 1321).

par rapport aux diplômes qui lui sont extérieurement semblables. En effet, le prostagma etant devenu le type unique de l'ordonnance impériale, les autres genres de diplômes, qui avaient eu auparavant la même fonction, ne sont pas pour autant tombés totalement en désuétude, bien qu'ils perdirent le caractère d'actes impériaux. C'est ainsi que l'horismos, l'ancien jumeau du prostagma, est devenu le propre type de l'acte des despotes. De cette manière il s'établit entre ces deux types de diplômes une hiérarchie exprimée plus nettement que jamais.

Nous possédons, grâce à B. Ferjančić, une étude spéciale sur les actes des despotes[47]. Tenant compte du besoin de distinguer nettement les divers types de diplômes, cette excellente étude nous fait bien voir quelles en étaient les espèces dont se servaient les despotes suivant les règles de la diplomatique byzantine. Bien entendu, afin de déterminer ces règles il faut se rapporter à l'époque où celles-ci s'étaient définitivement constituées et s'adresser aux actes dont les auteurs étaient disposés de s'y tenir, c'est-à-dire aux actes des despotes légitimes de l'époque des Paléologues. Par contre, il faut faire abstraction des diplômes des despotes épirotes qui montrent encore une terminologie bien flottante et dont les auteurs étaient amenés, par leurs hautes prétentions, à delivrer des chartes dont l'octroi était de règle réservé aux empereurs[48]. C'est ainsi que, à côté des chrysobulles assez nombreux de souverains épirotes[49], on connaît un acte issu en 1234 par Manuel, frère et héritier de Théodore, empereur de Thessalonique, qui se présente comme prostagma, et un autre, délivré probablement en 1251 par le despote Michel II, qui s'appelle prostagma et argyroboullon prostagma, aussi bien d'ailleurs que horismos. Toutefois, ces deux „prostagmata“ sont signés du nom des donateurs et non pas du ménologe[50].

Par contre, de même qu'ils ne touchent jamais au droit exclusif de l'empereur d'octroyer des chrysobulles (les privilèges solennels, les ἀργυρόβουλλοι ὁρισμοί des despotes de Morée en représentent une analogie gardant en même temps très nettement la distance), les despotes légitimes de l'époque des Paléologues ne délivrent non plus des prostagmata[51]. Leurs ordonnances s'appellent successivement γραφή, παρακέλευσις, ὁρισμός, jamais πρόσταγμα[52].

[47] B. Ferjančić, *O despotskim poveljama, Zbornik radova Vizantološkog instituta* 4 (1956) 89—114. Voir aussi du même *Despoti u Vizantiji i južnoslovenskim zemljama*, Belgrade 1960.

[48] Cf. à ce sujet les remarques judicieuses de P. Lemerle, *Le privilège du despote d' Epire Thomas I pour le vénitien Jacques Contareno, B. Z.* 44 (1951) 394, n. 7.

[49] Voir la liste des 15 actes connus de souverains épirotes dressée par P. Lemerle dans Προσφορὰ εἰς Στ. Π. Κυριακίδην (1953) 407—414. On y ajoutera à présent une lettre de Michel II au prince de Dubrovnik de 1237, publiée et commentée par F. Barišić, *Pismo Mihaila II Anđela dubrovačkom knezu iz 1237, Zbornik radova Vizant. inst.* 9 (1966) 1 ss.

[50] Edition critique avec commentaire: M. Marković, *Vizantiske povelje Dubrovačkog arhiva, Zbornik radova Vizant. inst.* 1(1952) 211 ss. et 225 ss. Une nouvelle édition commentée de l'acte de Michel II est présentée par Barišić, *op. cit.*, 10 ss.

[51] C'est donc à bon droit que Ferjančić, *op. cit.* 92, examinant le „prostagma“ du despote Manuel que nous venons de citer, considère sa délivrance comme une sorte d'usurpation des droits impériaux, car, ajoute-t-il très justement mais sans insister davantage sur ce point capital, „à Byzance seul l'empereur avait le droit de délivrer un prostagma“.

[52] Cf. Ferjančić, *op. cit.* 94 ss.

Il paraît en effet que ces termes se succèdent, et il semble bien que leur succession marque une ascendance des actes des despotes sur le plan hiérarchique: les actes du despote Jean, frère de l'empereur Michel VIII (seconde moitié du XIII[e] siècle) sont qualifié de γραφή; ceux du despote de Thessalonique Démétrios, fils d'Andronic II (première moitié du XIV[e] siècle), toujours de παρακέλευσις; les actes bien nombreux d'Andronic, despote de Thessalonique et fils de Manuel II (commencement du XV[e] siècle), toujours et sans exception d' ὁρισμός, aussi bien que ceux des despotes de Morée (ὁρισμός et ἀργυρόβουλλος ὁρισμός)[53]. Malgré les lacunes considérables qui séparent, l'un de l'autre, ces trois groupes de documents, les données citées sont incontestablement très significatives. Elles nous montrent non seulement que les despotes ne jouissent point du droit de délivrer des prostagmata, mais elles révèlent en plus que ce n'est qu'à partir d'une époque bien avencée que les despotes commencent à délivrer des horismoi: sans doute cet honneur ne leur revenait-il qu'à partir de l'époque où les empereurs avaient cessé de se servir de cette espèce de diplômes (v. plus haut p. 72); jusque là les despotes semblent s'être contentés de la parakeleusis, tombée depuis longtemps en désuétude en tant que diplôme impérial.

Il faut également faire bien attention à la manière dont les prostagmata impériaux sont cités dans les actes mêmes des despotes. Rien n'est en effet si révélateur pour notre problème que la distinction parfaitement nette que la chancellerie des despotes byzantins ne manque jamais d'observer entre les prostagmata délivrés par les empereurs et les actes issus par les despotes eux-mêmes.

Voici, par exemple, une parakeleusis du despote Démétrios Paléologue, de novembre 1322, adressée à Nicolas Kardamès[54]. D'après cet acte, les moines de Chilandar avaient soumis au despote un *prostagma* divin et digne d'admiration — θεῖον καὶ προσκυνητὸν πρόσταγμα — du puissant et saint souverain et empereur son père interdisant à Kardamès la construction d'un moulin dans le voisinage des propriétés de Chilandar. Ce rapportant à ce *prostagma*, qui est cité une fois de plus avec les mêmes épithètes sonores, le deposte ordonne à Kardamès de démolir le moulin illégalement érigé — et dans ce but il délivre sa *parakeleusis:* τὴν παροῦσαν παρακέλευσιν τῆς βασιλείας μου. De même, un siècle plus tard, dans un horismos délivré au couvent athonite de Saint-Paul en mars 1417, le despote Andronic Paléologue nous

[53] Cette succession de termes semble interrompue par un horismos connu d'après une copie où il est daté d'août de la 4[e] indiction. L. Petit l'attribue au despote Constantin, fils d'Andronic II, et le date en conséquence de l'an 1321: *Actes de Chilandar,* no 68. Mais, bien que cette attribution ne fût pas mise en doute par les spécialistes (Cf. Dölger, *Byz. Diplomatik,* 95, et *Schatzkammern,* p. 80; Lemerle, *Philippes et la Macédoine orientale,* Paris 1945, 225, n. 1; Ferjančić, *op. cit.,* 95), il est évident, à mon sens, que le despote Constantin ne peut être l'auteur de cet acte, étant donné que son auteur a non seulement un père, mais aussi un fils qui est empereur. En plus, le document ne porte pas la signature de despote (ὁ δεσπότης) mais donne une transcription du ménologe impérial; par conséquent, il ne dérive pas d'un despote, mais d'un empereur. Les deux empereurs mentionnés par l'auteur étant vivants, l'hypothèse la plus plausible serait Michel IX, et on aurait, en ce cas, à corriger le chiffre de l'indiction (disons ιδ' au lieu de δ', ce qui donnerait l'an 1316), au moins que cet acte ne soit pas un faux (il s'y agit du fameux moulin de Chantax).

[54] *Actes de Chilandar,* no 87.

parle d'une donation aux moines de ce couvent faite par le divin et sacré *chrysobulle* de son défunt cousin l'empereur Jean (VII), qui fut confirmé par le divin et sacré *prostagma* du puissant et saint souverain l'empereur son père (Manuel II). Le despote confirme et agrandit cette donation de sa part en délivrant au couvent le présent *horismos:* ὁ παρὼν ὁρισμὸς τῆς βασιλείας μου[55].

On pourrait tirer des actes des despotes autant que l'on voudrait d'exemples pareils. On y verrait toujours cette même distinction très stricte entre les ordonnances des empereurs et celles des despotes et la même précision dans la terminologie: d'une part, le prostagma impérial auquel le despote se rapporte[56], et d'autre part, délivrée à la base de celui-ci, l'ordonnance du despote lui-même désignée, selon l'époque, par parakeleusis ou par horismos, jamais par prostagma. Les actes des despotes du XIV^e^ et du XV^e^ siècle sont un exemple remarquable de la stabilisation progressive des termes techniques que montrent en général, nous l'avons vu, les sources diplomatiques de l'époque tardive. Bien qu'on trouve ça et là, nous l'avons vu aussi, même à cette époque, certaines irrégularités, les actes cités font bien voir combien nous nous sommes éloignés de ce flottement quasi constant dans la terminologie qui fut un phénomène caractéristique des sources diplomatiques de la période antérieure. Citons, pour terminer, encore une parakeleusis du despote Démétrios, très remarquable à cet égard. Issu après 1322 et adressé à Léon Kalognomos, prokathimène de Drama, cet acte règle une querelle banale entre les couvents de Xéropotamou et de Dochiariou à propos d'une terre[57]. D'après l'acte du despote, les moines de Xéropotamou avaient présenté en leur faveur 1) l'acte des apographeis, feu Perganénos et Pharisée, qualifié σιγιλλιῶδες γράμμα, par lequel cette terre leur avait été cédée, 2) le πρόσταγμα de l'empereur (Andronic II) confirmant l'acte de ces deux apographeis, bien connus à l'époque; en plus, l'empereur avait adressé directement au despote un autre πρόσταγμα l'invitant de protéger les droits du monastère de Xéropotamou. En conséquence, le despote ordonne à Kalognomos qu'il fasse, à la base des actes mentionnés, à savoir du σιγίλλιον γράμμα des apographeis et du θεῖον καὶ προσκυνητὸν πρόσταγμα de l'empereur (cité constemment avec ces épithètes), le transfert de la terre litigieuse à Xéropotamou. L'acte formel par lequel Kalognomos va effectuer ce transfert est qualifié de γράμμα. L'acte même du despote Démétrios est évidemment, ici encore, une παρακέλευσις, et il est signé, comme toujours,

---

[55] ed. Dölger, Byz. Diplomatik, p. 99.

[56] Il peut paraître, à première vue, que la parakeleusis du despote Démétrios Paléologue d'août 1324 (*Actes de Xéropotamou*, no 23), qui se réfère, à la ligne 4, à un prostagma d'Andronic II — θεῖον καὶ προσκυνητὸν πρόσταγμα — désigne ce prostagma plus loin par horismos disant à la ligne 11: κατὰ τὸν ὁρισμὸν τοῦ ... βασιλέως τοῦ πατρός μου. Cf. J. Bompaire, *ibid.*, p. 178. Pourtant, il s'agit ici d'un de ces cas bien nombreux (v. plus haut, n. 38), où le mot ὁρισμός n'est pas un terme diplomatique indiquant un document mais signifie tout simplement ordre, décision; aussi dit on, ce qui est bien significatif, κατὰ τὸν ὁρισμόν et non pas κατὰ τὸν θεῖον καὶ προσκυνητὸν ὁρισμόν. Cf. dans la parakeleusis du même despote, de novembre 1322, adressée au pansébaste Jean Tzimiskès (*Actes de Chilandar*, no 76; pour la chronologie Dölger, *Byz. Diplomatik*, 95, n. 37): ὅτι γινώσκεις ἀκριβῶς τὸν ὁρισμὸν καὶ τὸ θέλημα τοῦ ..., βασιλέως τοῦ πατρός μου.

[57] *Actes de Xéropotamou*, no 21. Pour la chronologie les remarques de *Bompaire*, p. 173.

ὁ δεσπότης. Donc, une précision parfaite des termes et une clarté admirable de l'ordre hiérarchique entre les divers documents et par là même entre leurs signataires.

Rappelons-nous enfin que l'empereur Michel VIII fut le premier à céder le droit de délivrer des prostagmata à son corégent[58]. Donc, jusqu' alors ce droit ne revenait pas même aux empereurs associés et, à plus forte raison, encore moins aux despotes. En accordant à son fils, couronné empereur (novembre 1272), des privilèges très étendus, tels que les empereurs associés n'en avaient jamais possédés auparavant, Michel VIII lui permit entre autre de délivrer des prostagmata et de les signer à l'encre rouge par son nom et par le titre de basileus des Romains, mais il lui interdit expressément de faire usage du ménologe (πλὴν οὐ μηνολογεῖν ὡς ἔθος τοῖς βασιλεῦσι)[59]. Il s'établit de cette manière une distinction hiérarchique entre les prostagmata de l' empereur régnant et ceux de l'empereur associé, dépourvus du ménologe impérial. Ce ne fut qu'après la mort de son père qu'Andronic II émit pour la première fois un prostagma signé du ménologe[60]. Certes, la distinction significative sur laquelle Michel VIII avait insisté, n'a pas pu se maintenir longtemps en face de l'accroissement progressif des compétences des empe-rereurs associés, et l'on voit déjà les corégents d'Andronic II délivrer des prostagmata et les signer du ménologe. Mais ce fut bien la dernière et l'extrême concession relative à la délivrance des prostagmata qui ait jamais été accordée.

3. *L'attribution et la date du prostagma*

Revenant à notre prostagma, constatons tout d'abord qu'il n'y a plus aucun doute à ce que le signataire de cet acte fut empereur et que le même est vrai pour son grand-père et pour son oncle qui ont, eux aussi, délivré à Lavra des prostagmata. Ce fait limite d'avance le nombre d'hypothèses possibles. D'autre part, l'enquête à poursuivre se trouve limitée chronologiquement du fait que la manière de sa datation montre de toute façon que cet acte ne fut pas issu avant le règne de Jean V Paléologue et Jean VI Cantacuzène.

Nous avons vu déjà qu'il ne peut être question de Jean Paléologue, car celui-ci, à la différence de l'auteur de notre prostagma, n'a pas eu d'oncle qui aurait été empereur. Quant à Jean Cantacuzène, le fait qu'il n'avait pas d'ancêtres impériaux ne l'écarte pas encore de l'hypothèse, étant donné que Cantacuzène considérait comme tels ses prédécesseurs de la dynastie des Paléologues, les appelant οἱ ἀοίδιμοι βασιλεῖς οἱ πρόγονοι τῆς βασιλείας μου et citant notamment Andronic II comme „son grand-père l'empereur“[61].

[58] A. Heisenberg, *Geschichte und Literatur der Palaiologenzeit, SB. d. Bayer. Akad. d. Wiss., Philos.-philol. u hist. Kl.*, 1920, Abh. 10, p. 50. Jakovenko, *op. cit.* 104 ss. Dölger, *Facsimiles*, col 6.

[59] Pachym. I. 319. 8 (ed. Bonn). Cf. N. Grégoras I, 109. 20 (ed. Bonn).

[60] Pachym. II, 13. 2.

[61] Voir le chrysobulle du 14 juillet 1351 en faveur du monastère d'Iviron, où Jean Cantacuzène se rapporte aux prostagmata d'Andronic II et d'Andronic III dans ces termes: Προσταγμάτων τοῦ τε αὐθέντου μου τοῦ βασιλέως τοῦ πάππου τῆς βασιλείας μου καὶ τοῦ θειοτάτου μου δεσπότου καὶ βασιλέως τοῦ ἀδελφοῦ τῆς βασιλείας μου, τῶν ἀοιδίμων καὶ μακαριτῶν. Cf. M. J. Gedeon, Ἐφημερίδες ἐκ τῆς ἡμετέρας ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας, I, Athènes 1936, p. 48.

Toutefois, on ne peut penser à lui pour la même raison qui élimine Jean V ou bien Andronic III, son „frère“. Bien qu'Andronic II fût son „grand-père impérial“ (de même qu'Andronic III son „frère“ et par conséquent Michel IX son „père“), on chercherait en vain une personne qu'il aurait pu, même sur le plan spirituel, considérer comme son oncle impérial. Bref, ce qui vaut à cet égard pour son frère spirituel, Andronic III, vaut également pour lui.

Ni Andronic IV, ni Manuel II n'ont eu non plus un oncle qui aurait été empereur. Jean VII l'a bien eu dans la personne de Manuel II, mais ni lui ne pouvait pas parler, comme le fait l'auteur de notre prostagma, d'un oncle impérial défunt, étant donné que Manuel II le survécut de persque vingt ans. Restent, enfin, les deux derniers empereurs de Byzance, les frères Jean VIII et Constantin XI. Les données prosopographiques de notre prostagma leur correspondent bien, à l'un et à l'autre. Cependant, Constantin XI (1449—1453) ne peut point être l'auteur de notre pièce, du fait que l'indiction VII dont elle est datée ne tombe pas aux années de son court règne. Par conséquent, il ne reste en définitive qu'une seule solution possible: l'auteur de notre prostagma est l'empereur Jean VIII (1425—1448). A cette solution, et à elle seule, rien ne s'oppose. Elle se trouve, au contraire, en accord parfait avec les données de notre document: le grand-père défunt de l'auteur est évidemment l'empereur Jean V (1341—1391) et l'oncle défunt, Andronic IV (1376—1379, mort en 1385); l'acte fut délivré, selon le mois et l'indiction du ménologe et le jour indiqué dans le texte, le 4 décembre de 1428, soit de 1443.

Nous pouvons donc en toute certitude ajouter notre pièce aux prostagmata très peux nombreux qui nous sont parvenus de Jean VIII et, du même coup, ce qui n'est pas moins précieux, joindre un ménologe de cet empereur aux rares exemples qui nous ont été connus jusqu'ici.

Avant d'examiner ce ménologe de plus près, je ne puis m'empêcher de toucher une question de nature plus générale, question de méthode qui s'impose nécessairement à quiconque a affaire aux diplômes byzantins signés du ménologe. L'écriture du ménologe représente-t-elle un critère assez sûr pour permettre, à elle seule, de déterminer l'auteur d'un document? Assurément le prostagma qui nous occupe n'est pas le seul à susciter de graves doutes à cet égard, mais il les suscite d'une façon singulièrement pressante.

Nous avons vu, en effet, que Dölger, juge le plus compétent dans le domaine de la paléographie byzantine, a attribué notre prostagma, d'après l'écriture de son ménologe, à Andronic III et l'a daté, par conséquent, de l'an 1338, tandis que l'examen des données de ce document nous a montré qu'il appartient en réalité à Jean VIII, l'arrière-petit-fils d'Andronic III, et est donc plus récent au moins de 90 ans.

Cette divergence entre les résultats obtenus par l'analyse graphique du ménologe, d'une part, et par l'exégèse du document même, de l'autre, montre que, même entre les mains d'un spécialiste des plus éminents, la graphie demeure un instrument bien fragile. Or, comme le prouve notre cas, une méprise, si légère qu'elle soit du point de vue graphique, peut amener à des conclusions erronées sasez graves dans leurs effets. Il faut donc bien

se garder de surestimer le poids d'arguments graphiques et de leur attribuer une certitude absolue[62].

A quel point les ménologes que l'on compare se ressemblent ou se distinguent, la décision en reste souvent sujette à une impression plus ou moins subjective. L'identification de leurs auteurs est par conséquent une affaire bien délicate, au moins lorsque les ressemblances sont plus prononcées que les différences, ce qui est ordinairement le cas dès qu'il s'agit d'exemplaires appartenant plus au moins à la même époque. En effet, exception faite des ménologes de Jean VII, dont Dölger a bien noté le caractère bizarre, les ménologes des empereurs de toute la période qui nous a occupée ici (à partir d'Andronic III et jusqu'à Jean VIII), bien différents de ceux des empereurs de l'époque précédente, montrent en général plus de traits communs que de traits individuels. Les distinctions entre les ménologes, même chronologiquement fort distants, sont souvent bien souples, au point d'échapper même aux spécialistes de grande expérience. D'autre part, il va de soi que les signatures d'une même personne ne sont pas toujours identiques. Enfin, il ne faut pas oublier combien nos matériaux comparatifs sont indigents et lacunaires, le nombre des ménologes connus et sûrement datés étant bien restreint. La publication d'un nouveau document est susceptible de nous faire changer nos conclusions formées à la base d'une documentation insuffisante.

Certes, tout en faisant des réserves vis-à-vis d'une application d'arguments graphiques trop large et trop affirmative, on ne saurait contester l'importance de l'examen de l'écriture et l'utilité d'arguments qu'on en peut tirer. Réduits aux limites que la prudence impose, ces arguments gardent leur valeur indéniable. Aussi dans le cas qui nous occupe, l'examen du ménologe, sans pouvoir servir de point de départ, jouera un rôle important en tant qu'argument auxiliaire et confirmatif. Une fois établi que notre prostagma appartient à l'empereur Jean VIII, son ménologe nous aidera d'en déterminer la date plus exacte.

La ressemblance entre le ménologe de notre pièce et ceux des prostagmata d'Andronic III reproduits par Dölger dans *Facsimiles* sous les nos 43 et 50 est impressionante autant qu'il s'agit de la partie initiale, c'est-à-dire du mot μηνί qui montre, de part et d'autre, la même haste très droite et le même zigzag caractéristique aux pointes aiguës du iota. Mais, c'est au fond à ces éléments que la similitude se réduit. Le reste du ménologe, tout en étant identique ou presque sur les nos 43 et 50, est très loin de l'être sur le no 53.

Or, les mêmes traits caractéristiques de μηνί réapparaissent dans les ménologes de Jean VIII. Il est vrai, en réfutant la supposition d'Anastasijević selon laquelle notre prostagma pourrait émaner de Jean VIII, Dölger a été très catégorique: „Dass der Kaiser Johannes VIII., dessen schwächlich-unsicheres Menologem wir sicher kennen (Facsim. no 57), nicht

[62] Cf. Dölger, *Epikritisches*, 60 (*Byz. Diplomatik*, 91): „Ich glaubte, das Stück unter Hinweis auf die *absolute Übereinstimmung* des Menologemzuges mit den sonst abgebildeten sicheren Menologemen dieses Kaisers (sc. Andronikos' III.) eben diesem und damit dem Jahre 1338 zuweisen zu dürfen, *weil daran auf Grund des graphischen Vergleiches kein Zweifel bestehen kann*".

das Menologem der Nr. 53 geschrieben haben kann, ist auch von jedem Ungeübten auf den ersten Blick zu erkennen"[63]. Cependant, il paraît qu'au moment où il a écrit ces mots, Dölger ne connaissait pas d'autres ménologes de Jean VIII, sauf celui de la lettre de 1439 adressée à Giacomo de Morellis à laquelle il renvoie[64]. L'authenticité de cette lettre singulière semble pourtant bien douteuse, et le ménologe qu'elle porte n'est, à ce qu'il paraît, qu'une imitation du ménologe impérial[65]. Pourtant, nous connaissons aujourd'hui, grâce sourtout à Dölger lui-même, plusieurs documents de Jean VIII signés du ménologe[66]. Je ne cite que les pièces dont l'authenticité et l'attribution sont sûres[67]:

1) Prostagma en faveur de Kutlumus, juin, indiction 6 (1428)[68]

2) Prostagma en faveur de Lavra, 4 décembre, indiction 7 (1428) (notre pièce)

3) Prostagma en faveur du couvent des Tous-Saints, octobre, indiction 9, 6954 (= 1445)[69]

[63] Cf. Dölger, *Epikritisches,* 63 (*Byz. Diplomatik,* 94), où l'auteur fait également allusion à l'écriture du texte de notre prostagma pour déclarer que „die Textschrift des Prostagmas nicht in dem Anfang des 15. Jh. gehören kann, sondern rund 80—100 Jahre früher anzusetzen ist". Rappelons nous pourtant que Dölger, s'étant décidé provisoirement en faveur d'une attribution de notre prostagma à Jean V, avait différé sa date jusuq'à 1383. Je me permets donc de plaider, en ce qui concerne l'écriture des textes, pour la même circonspection pour laquelle je viens de le faire par rapport à celle des ménologes.

[64] A l'occasion de la réimpression de son mémoire cité, Dölger y a ajouté (*Byz. Diplomatik* 94, n. 33) encore un exemple, celui d'une lettre de Jean VIII adressée au dignitaire turc Sarĭğa, publiée par lui même et par F. Babinger en 1952 (voir *infra n.* 70).

[65] Cf. à ce sujet les remarques de B. Ferjančić dans ce volume, p. 273. Toutefois, même cette imitation („Nachzeichnung", selon le terme bien approprié introduit par Dölger dans notre discipline), interrompant l'ensemble du ménologe d'une façon qui ne trouve pas d'analogies dans les ménologes authentiques de Jean VIII, reproduit en ce qui concerne le mot initial μηνί assez fidèlement la manière de cet empereur.

[66] Sans doute arrivera-t-on un jour à en connaître un plus grand nombre. Je me borne nécessairement à l'étude du nombre très restreint d'exemples publiés, mais je tiens à noter au moins que Dölger, *B. Z.* 45 (1952) 22. n. 1 (= *Byz. Diplomatik,* 24, n. 6) a fait mention d'un ménologe de Jean VIII sur une lettre au doge vénitien Francesco Foscari du 3 mai 1424, conservée aux archives de Mantua. Cf. aussi les remarques de Dölger, *B. Z.* 46 (1953) 428.

[67] Par conséquent, dans la petite liste qui suit, on ne trouvera pas la lettre mentionnée de 1439 à Giacomo de Morellis d'authenticité fort douteuse. On n'y trouvera non plus le prostagma en faveur de Kutlumus publié, en tant que prostagma de Jean VIII, par Lemerle, *Actes de Kutlumus,* no 47 (avec la date: décembre 1446?) et par Dölger, *Schatzkammern,* no 25 (avec la date: décembre 1431 ou 1446). Toutefois, Lemerle fait suivre d'un point d'interrogation non seulement la date mais aussi le nom de l'auteur, et il exprime, en plus, son hésitation annotant expressément: „Je ne propose pourtant l'attribution et la date qu'avec grande réserve". Le bien-fondé de cette prudence se trouve à mon sens fortement soutenu par le contenu de cet acte qui confirme aux moines de Kutlumus la possession de divers domaines en Chalcidique, ce qu'un empereur n'aurait pu faire en 1446, ni même en 1431. Voir à ce sujet *infra,* p. 82 ss.

[68] ed. Lemerle, *Actes de Kutlumus,* no 45, pl. XXIII. Une photographie de cet acte est publiée également par Dölger, *Mönchsland Athos,* München 1943, p. 61 (la date „juin 1429", qui y est indiquée, est corrigée dans *Regesten,* no 3422). La chronologie de cet acte est certaine: cf. les remarques de Lemerle, *loc. cit.,* p. 157.

[69] ed. Dölger, *Schatzkammern,* no 26. Cet acte est daté de l'an mondial qui s'accorde avec l'indiction du ménologe. La date est donc parfaitement sûre.

4) Lettre au dignitaire turc Sarğa, avril, indiction 10 (1447)[70].

Si l'on jette un coup d'oeil aux photographies de ces pièces (v. fig. 1—4), on verra que leurs ménologes ont des traits communs manifestes, montrant la parenté que révèlent ordinairement les signatures d'une personne, même lorsqu'elles sont séparées par un espace de temps considérable. D'autre part, bien que tracés par le même main, ces ménologes sont loin d'être indentiques. Même le monogramme de μηνί, si grande que soit toujours la similitude qu'il révèle dans son ensemble, montre dans les détails des différences manifestes: le μ du no 2 de notre liste (notre prostagma) se distingue sensiblement de celui des trois autres pièces; qui plus est, dans le no 3 ce monogramme, tracé d'une main tremblante, est dépourvu de ses caractères finals, dont le zigzag pointu est la marque saillante des autres ménologes de l'empereur Jean VIII.

C'est une chance que les quelques ménologes de Jean VIII dont nous disposons appartiennent à des périodes différentes, de sorte que nous sommes en mesure de confronter des exemples chronologiquement distants. Ces exemples montrent bien l'effet exercé sur l'écriture par le temps, voir par l'âge et peut-être aussi par l'état physique et psychique du signataire[71]. La différence entre l'écriture ferme et énergique des ménologes des nos 1 et 2, d'une part, et l'écriture faible et tremblante de ceux des nos 3 et 4, de l'autre, n'est pas à méconnaître. De cette manière nos documents se rangent en deux groupes: le no 2 va de paire avec le no 1, daté avec certitude de juin de l'an 1428 (voir *supra*, note 68) et le no 4 avec le no 3, daté dans le document même d'octobre de l'an 6954 (= 1445). Par conséquent, il y a lieu de dater le no 4, dont la date a prêté matière à controverse, d'avril 1447 (indiction 10) et le no 2, l'objet de notre enquête, de décembre 1428 (ind. 7), ou plus exactement, vu le jour du mois indiqué dans le texte, du 4 décembre 1428. La vraisemblance de cette date se trouve confirmée par certaines observations qui vont suivre.

* * *

Au début de cet article nous avons attiré l'attention sur le fait que notre prostagma ne confirme que la possession et les privilèges des domaines de Lavra situés sur la basse Maritza, sans mot dire des propriétés princi-

---

[70] Publié par P. Wittek, *Ein Brief des Kaisers Johannes VIII. an den osmanischen Wesir Sarîğa Pasha vom Jahre 1432, Byzantion* 21 (1951) 323—331, et par F. Dölger et F. Babinger, *Ein Auslandsbrief des Kaisers Johannes VIII. vom Jahre 1447, B. Z.* 45 (1952) 20—28 (= *Byz. Diplomatik*, 292—301). Comme on le voit, les éditeurs ne sont pas d'accord sur la date du document. Dölger et Babinger défendirent leur manière de voir dans *B. Z.* 46 (1953) 427 ss., tandis que Wittek maintint la sienne dans une lettre adressée à H. Grégoire que celui-ci publia dans une note additionnelle à l'article de Wittek (*Byzantion* 21 (1951) 331/2). Il me paraît bien, et c'est aussi l'avis de Dölger, que l'écriture du ménologe, qui représente dans ce cas, comme on le verra, un argument bien fort, parle en faveur de l'an 1447 (v. *infra*), d'autant plus que les savants développements de Wittek sur la carrière du destinataire ne me semblent pas contredire cette date (Sar°ğa n'est plus vizir à cette date, mais à partir de 1444 il jouit de nouveau de la grâce du sultan et tient une position éminente).

[71] Cf. Dölger-Babinger, *op. cit.*, 22 (*Byz. Diplomatik*, 25).

pales du couvent dans les contrées voisines du Mont Athos, en Chalcidique, dans la région de Thessalonique, dans celles de Serrès, le long du Strymon et dans d'autres endroits de la Macédoine orientale. L'attribution de notre prostagma à Jean VIII explique d'emblée ce fait frappant. Les territoires de la Macédoine orientale, où étaient situées le gros des propriétés des couvents athonites se trouvaient à cette époque sous la domination turque, et le gouvernement impérial n'y était plus pour rien.

De ce fait les actes impériaux en faveur des couvents athonites deviennent en général assez rares à cette époque et, bien plus, ils changent d'aspect. Ils ne comportent plus les fameuses énumérations des innombrables possessions monastiques si fréquentes dans les actes plus anciens. La longue série de ces actes — dont on trouve encore plusieurs exemples à l'époque de l'autorité serbe, restée fidèle aux traditions byzantines — s'interrompent d'ailleurs déjà après la conquête turque de Serrès (1383) qui livra la Macédoine orientale aux conquérants[72]. Le retour de Thessalonique et des régions avoisinantes sous l'autorité byzantine, par la suite de la bataille d'Angora et du traité de 1403, eut pour conséquence la réapparition, en nombre assez considérable, d'actes impériaux octroyant aux couvents athonites des donations de terres et confirmant la possession de leurs anciens domaines dans les provinces réoccupées. Cependant, la relâche a été de courte durée, on le sait, et à mesure que la catastrophe finale approche, les actes impériaux du type classique disparaissent de plus en plus rapidement. On n'en voit plus bien avant la perte définitive de Thessalonique. En revanche, ce qui n'est pas moins significatif, on voit les empereurs de l'époque tardive bien fréquemment délivrer aux couvents du Mont Athos des actes qui confirment leurs possessions situées à Lemnos et qui leur cèdent des terres et des revenus dans cette île où l'autorité byzantine sut se maintenir. Aussi l'un des prostagmata de l'empereur Jean VIII dont nous venons de parler (le no 3 de notre liste) cède-t-il au couvent athonite des Tous-Saints des revenus annuels, bien modestes d'ailleurs, qui lui seront remis par le képhali de Lemnos[73]; tandis qu'un autre, à savoir notre prostagma, confirme, à son tour, à Lavra la possession de domaines dans la région d'Ainos (dans le troisième, le no 1 de notre liste, l'empereur n'exerce qu'un pouvoir d'ordre spirituel autorisant la fusion des monastères de Kutlumus et d'Alypiou).

---

[72] Cf. Ostrogorski, *Serska oblast,* 119 ss. et *La prise de Serrès par les Turcs, Byzantion* 35 (1965) 302 ss.

[73] Cf. également le chrysobulle de Jean VIII délivré au couvent athonite de Saint-Paul en septembre 1436: ed Zachariä v. Lingenthal, *Einige ungedruckte Chrysobullen,* p. 19/20. Cet acte remarquable fait observer que les monastères de la Sainte Montagne jouissaient jadis de divers et importants revenus qu'ils tiraient de leurs domaines; comme pourtant actuellement beaucoup en sont anéantis par les barbares et ceux qui restent se trouvent accablés de charges et d'harcèlements barbares, les couvents sont tombés dans la misère. De ce fait les moines du couvent de Saint-Paul sont venus demander à l'empereur de leur céder un terrain de son propre domaine situé dans l'île de Lemnos gardée de Dieu. Par son chrysobulle l'empereur leur accorde le bien sollicité. Pour les couvents athonites appauvris Lemnos devient, d'autres actes le confirment, une source de secours et de dédommagement pour les préjudices éprouvés.

La ville d'Ainos s'est maintenue, elle aussi, entourée de la mer turque, jusqu'après la chute de l'Empire[74]. Il est vrai, sa région ne faisait plus partie de l'Empire byzantin, mais elle reconnaissait toujours la souveraineté de Byzance. Jean V avait cédé la ville d'Ainos, avant 1384, à Nicoleto, frère cadet de son fameux beau-frère Francesco Gattilusio, seigneur de Lesbos[75]. A l'époque qui nous intéresse, elle fut gouvernée par le fils de Nicoleto, Palamede (1409—1455). Ce second seigneur d'Ainos tenait en outre les îles de Samothrace, d'Imbros et de Thasos, qu'il avait reçues en fief de l'empereur Jean VIII[76]. On comprend donc que les moines de Lavra tenaient à avoir une confirmation de leurs droits dans la région d'Ainos de la part de l'empereur qui en était toujours le suzerain, et on doutera d'autant moins de l'effet d'une telle confirmation que les contrées tenues par les Gattilusio furent souvent gouvernées en leur nom par des nobles Grecs[77].

Il reste à voir quand est-ce que Lavra avait reçu pour ses propiétés de la région d'Ainos les deux prostagmata qu'elle tenait, selon le témoignage de l'auteur de notre pièce, du grand-père et de l'oncle de celui-ci, donc de Jean V et d'Andronic IV. Je ne crois pas qu'il s'agisse de documents délivrés successivement par deux empereurs régnants. En ce cas, évidemment, on aurait à supposer que le prostagma d'Andronic IV fut délivré pendant son règne, entre 1376 et 1379, et le prostagma de son père Jean V à une date quelconque de l'époque précédente. Cependant, ni pendant le règne d'Andronic IV, ni à l'époque précédente, on ne se trouve pas encore en face d'une situation qui expliquerait pourquoi les actes en question se bornaient à confirmer les droits de Lavra dans la seule région d'Ainos. Une telle situation s'est établie pour la première fois à l'époque où, après la chute de Serrès (19 septembre 1383), la Macédoine orientale devint la proie des Osmanlis. Or, à cette époque Andronic IV était empereur associé de son père, reconnu comme tel en toute forme par le traité du 2 novembre 1382[78]. Je crois donc que le prostagma d'Andronic IV était, selon la coutume pratiquée dès les jours d'Andronic II, un acte qui confirmait le prostagma de l'empereur régnant.

Si cette interprétation est exacte, on parvient à dater les deux documents mentionnés dans notre prostagma avec une précision qui ne laisse pas à désirer: ils ont été délivrés, tous les deux, le prostagma principal de

[74] Elle fut conquise par Mahomet II le 24 janvier 1456. Cf. Ducas, ed. Grecu (1958), p. 419, 18. Occupée par Venise l'année suivante, elle retomba aux mains des Turcs en 1459. Cf. C. Hopf, *Geschichte Griechenlands vom Beginn des Mittelalters bis auf die neuere Zeit*, I (1868) 153. La moitié des revenus d'Ainos aussi bien que ceux de Lemnos, de Thasos et d'autres îles fut ensuite (1460), on le sait, accordée par les Turcs au despote Démétrios Paléologue.

[75] Cf. Hopf. *op. cit.*, II, 31. — On connaît un acte patriarcal adressé à Nicoleto Gattilusio, ἄρχων τῆς Αἴνου, au sujet d'une vacance prolongée du siège de la métropole d'Ainos: *MM* II, 338. Cet acte manque de date, et c'est sans doute par erreur que Hopf, *op. cit.*, 151, le place en janvier 1409 en s'appuyant, à ce qu'il paraît, sur l'acte précédent qui pourtant est daté, de même que les actes qui suivent notre document, de janvier 1400.

[76] Hopf. *op. cit.*, 152.

[77] Ibid.

[78] Cf. R.-J. Loenertz, *Fragment d'une lettre de Jean V Paléologue à la commune de Gênes 1387—1391*, *B. Z.* 51 (1958) 37 ss.

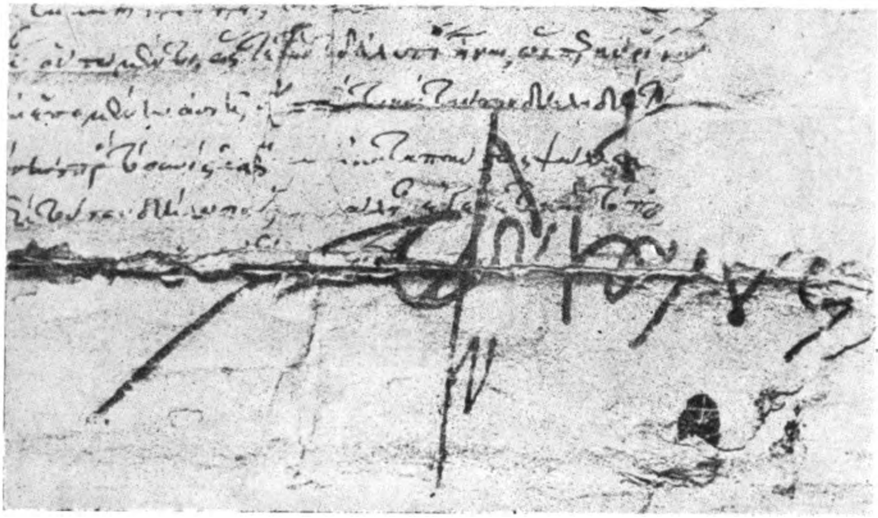
Jean V et le prostagma confirmatif d'Andronic IV, de toute façon après la chute de Serrès, donc au plus tôt vers la fin de 1383, mais avant la mort d'Andronic IV (le 28 juin 1385) et même avant le conflit sanglant qui éclata entre les deux empereurs au printemps ou au début de l'été 1385[79].

On comprend à présent que notre pièce ne mentionne que les deux prostagmata du grand-père et de l'oncle du signataire: c'étaient les seuls actes que Lavra avait reçus en confirmation de ses possessions dans la région d'Ainos avant d'obtenir le prostagma même de Jean VIII. On comprend, d'autre part, qu'une fois en possession des prostagmata de Jean V et d'Andronic IV, Lavra ne tarda pas, aussitôt qu'elle se touva dans la même situation, à demander un acte pareil à Jean VIII. Evidemment la date de 1428 que nous avons assignée à notre prostagma se trouve sensiblement renforcée par ces observations. On ne voit pas en effet ce qui aurait fait les moines de Lavra différer leur demande à l'empereur jusqu'en 1443, la date suivante concordant à l'indiction citée par le document.

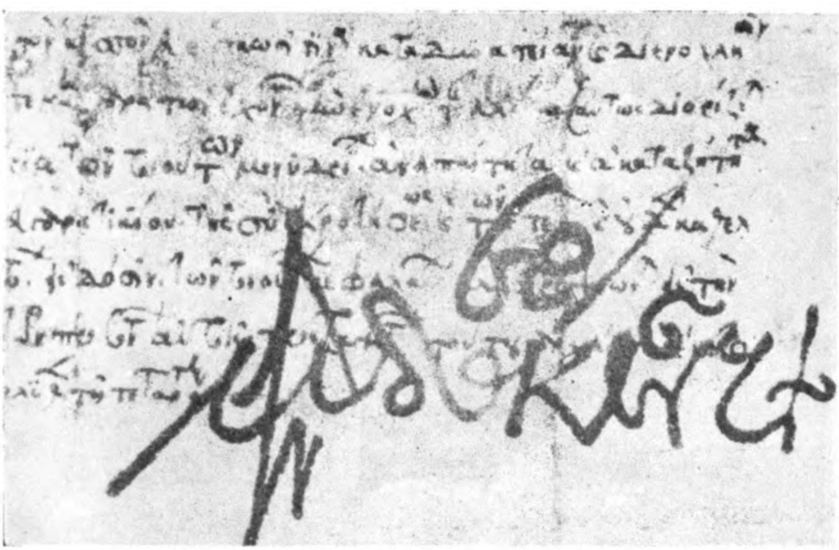
---

[79] Cf. Loenertz, *op. cit.*, 40.

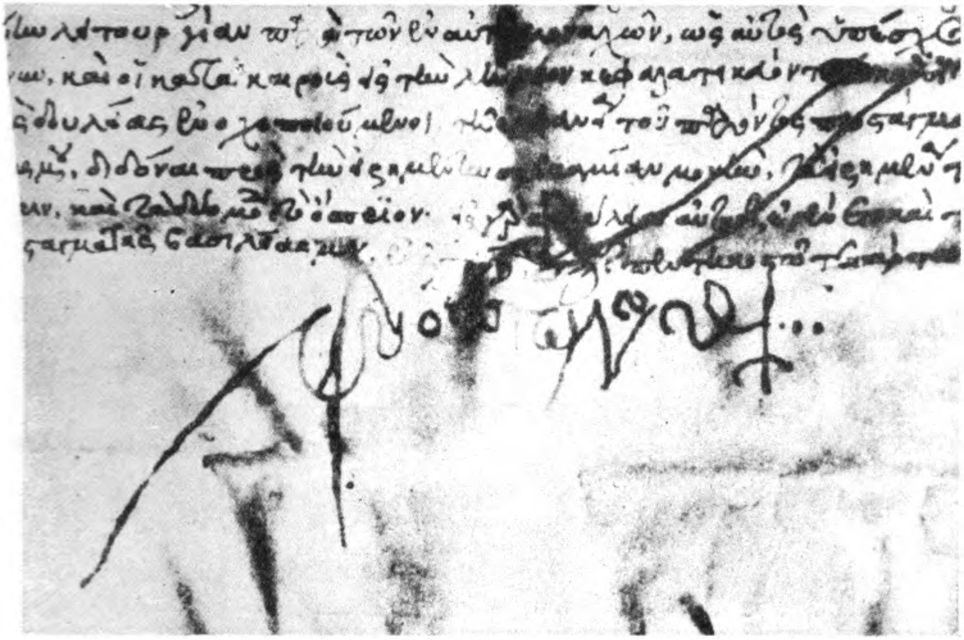
FAC-SIMILÉS



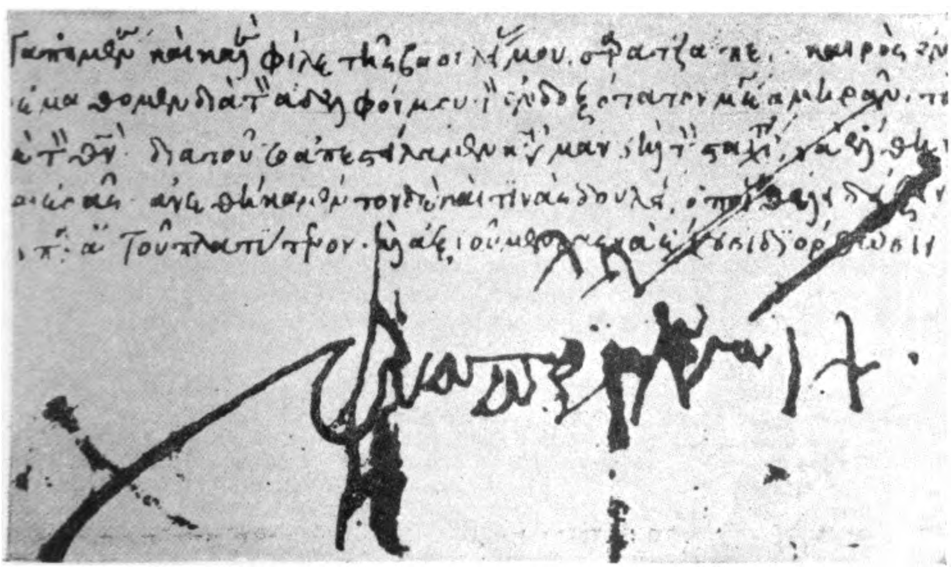
1. Juin 1428. Prostagma pour Kutlumus



2. 4 décembre 1428. Prostagma pour Lavra



3. Octobre 1445. Prostagma pour le couvent des Tous-Saints



4. Avril 1447. Lettre au dignitaire turc Sariğa

Зборник радова Византолошког института, књ. X
Recueil des travaux de l'Institut d'Études byzantines, № X

IVANKA NIKOLAJEVIĆ

ÉGLISES À TRANSEPT-NAIN DE LA DALMATIE

à Richard Krautheimer

L'architecture chrétienne des régions centrales de la Yougoslavie, ou plus précisément des territoires qui forment aujourd'hui la Bosnie et l'Herzégovine, a été l'objet d'études comparatives effectuées par D. Sergejevski[1]. Cet auteur croyait que tous les monuments d'architecture chrétienne qu'il connaissait des pays mentionnés provenaient des temps paléochrétiens, c'est-à-dire que leur construction avait eu lieu au cours du V^{e} ou du VI^{e} siècle. Les planches synoptiques des plans de ces bâtiments cultuels que Sergejevski a composé, en dénomant de basiliques tous ces édifices, lui suggerèrent quelques conclusions dont voici les plus intéressantes: „Les basiliques sont presque sans exception bâties sur un plan identique; ce plan est original et ne ressemble pas aux plans des basiliques d'autres pays; les petites dimensions des basiliques de Bosnie permettent la réunion d'un nombre restreint de fidèles". Cependant, même en insistant sur l'identité des plans d'églises du territoire en question, Sergejevski avait été obligé de mettre à part deux monuments — ceux des localités de Majdan et de Breza. L'église de Majdan s'écarte selon son opinion des autres édifices et semble unique à cause de l'espace ressemblant à un transept qui distingue son plan et montre une solution différente des autres bâtiments de la région, tandis que le monument de Breza — quoique son plan figure sur une des

[1] D. Sergejevski, *Plan der frühchristlichen Basiliken Bosniens*, Akten des XI. Internationalen Byzantinistenkongresses, München, 1958, 563—568. L'historiographie de l'archéologie paléochrétienne des pays dont parle l'article de Sergejevski (quoique le titre ne mentionne pas l'Herzégovine, on y discute aussi les monuments de cette région) caractérise une série d'essais inaugurée par une étude de Ćiro Truhelka (*Die christlichen Denkmäler Bosniens und der Herzegovina*, Römische Quartalschrift 9 (1895) 197—235) où il tenta de présenter synthétiquement les monuments, quoique les connaissances de ces bâtiments étaient à l'époque très insuffisantes. Unie à une erreur fondamentale de méthode — celle d'étudier les monuments en observant leur répartition par régions modernes — cette tentative a malheureusement menée à de nombreux melentendus et hypothèses sans fondements.

planches – est mis à part parce que, au moment de la publication de l'article, il était connu très superficiellement[2].

Les conclusions proposées à la base de l'étude comparative des vestiges de l'architecture chrétienne de la Bosnie et de l'Herzégovine, avancées par Sergejevski, ne pouvaient être généralement acceptées, étant donné le manque d'études critiques préliminaires sur ces monuments souvent insuffisamment explorés. A cause du caractère prématuré de son étude, des doutes furent exprimés sur la chronologie proposée d'une série de monuments dont les plans avaient été examinés par Sergejevski[3]. En même temps, l'analyse des ornements sculptés, découverts parmi les ruines de quelques-unes de ces églises, avait donné cours à la datation de ces bâtiments à une époque plus avancée, au V[e] et au VI[e] siecle[4].

Nous nous proposons de reprendre ici, en hommage de Richard Krautheimer, l'examen de quelques édifices chrétiens de la Dalmatie romaine, dont les régions septentrionales occupent aujourd'hui la Bosnie et l'Herzégovine. En profitant dans nos investigations des observations judicieuses faites par ce Maître d'architecture chrétienne au cours de ses recher-

---

[2] Les fouilles de l'église de Breza ont été commencées en 1930. Quelques caractéristiques de ce monument, observées pendant ces travaux, furent commentées dans un petit volume, publié la même année (Čremošnik-Sergejevski, *Gotisches und römisches aus Breza bei Sarajevo,* Novitates Musei Sarajevoensis 9 (1930) 1—9.) On y soulignait comme phénomène le plus intéressant la trouvaille d'un futhark — alphabet runique — gravé sur une des colonnes de l'église. On a beaucoup insisté, dans ce rapport préliminaire, sur l'importance de ce fait, et plus tard il a été souvent avancé comme preuve de la présence, en cet endroit, des tribus germaniques, des Goths ou des Alamans; les premiers en effet, avaient séjourné pendant le V[e] et le VI[e] siècle sur le territoire de la Dalmatie (cf. Čremošnik-Sergejevski, *o. c.* 2—7: Südostforschungen 8 (1943) 172). On attribuait aussi le bâtimet même au goût artistique de ces peuples, en le considérant comme une église de culte arien (v. en dernier lieu: *Kulturna istorija Bosne i Hercegovine,* Sarajevo, 1966, 339). La découverte de l'alphabet runique à Breza était toujours unilatéralement expliquée — on laissait sans commentaire le fait que dans le même bâtiment, mais sur une autre colonne (Čremošnik-Sergejevski, *o. c.* 7) se trouvait l'alphabet latin et que les autres inscriptions découvertes dans l'église étaient aussi toutes en latin. L'analyse du futhark a démontré que celui qui grava cette inscription avait commis quelques fautes en déplaçant les runes, tandis qu'aucune anomalie n'était relevée dans l'écriture de l'alphabet latin. Au sujet de runes de Breza cf. aussi — H. Arntz und H. Zeiss, *Die einheimischen Runendenkmäler des Festlandes,* Leipzig 1939, 143—154.

Sur un autre monument de la même région, des environs de Narone, encore sur une colonne portant un chapiteau de chancel et pouvant dater du XII[e] siècle, se trouve gravé aussi l'alphabet latin. Nous préferons voir dans tous ces alphabets des témoignages d'usages rituels (cf. Zbornik radova Vizantološkog instituta 82 (1964) 306, n. 60).

Les fouilles de l'église de Breza furent reprises en 1960 et quelques nouvelles découvertes enrichirent les connaissances de ce monument. On a trouvé surtout des sculptures en ronde bosse — des consoles se terminant par des têtes de sangliers ou d'ours, par exemple, décor de la façade de l'abside, comme c'était souvent le cas dans l'architecture du style roman. Quelques autres éléments de la scuplture de cette église, trouvés au cours de premières fouilles, indiquent aussi une époque plus avancée que celle que l'on suggérait jusqu'à présent pour ce bâtiment.

[3] Byzantinische Zeitrschrift 54 (1961) 222.

[4] I. Nikolajević-Stojković, *Skulptura srednjevekovnih crkava Bosne i Hercegovine,* Zbornik radova Vizantol. inst. 5 (1958) 11—123; I. Nikolajević, *La sculpture ornamentale au XII[e] siècle en Bosnie et en Herzégovine,* Zbornik radova Vizantol. inst. 82 (1964) 295—309.

ches, nous tâcherons de distinguer un groupe de monuments qui illustrent un des aspects de l'architecture de ces régions, datant à partir du milieu du VI[e] siècle jusqu'à l'époque de l'installation des tribus Slaves en Dalmatie, c'est-à-dire jusqu'au commencement du VII[e] siècle[5].

L'intérêt que ces monuments présentent avait été déjà noté par E. Dyggve[6]. D'autre part, en étudiant l'origine des plans d'édifices chrétiens de l'époque précarolingienne en Europe occidentale, Krautheimer a établi que l'architecture de ce temps s'était inspirée des monuments qu'on rencontre dans les pays méditérranéens, notamment des bâtiments qu'on rencontre de la Dalmatie jusqu'à l'Afrique septentrionale[7]. Pour illustrer ses conclusins, Krautheimer a cité les églises de Majdan et de Mokro Polje en Dalmatie.[8] On nous a fait connaître en ce dernier temps deux autres monuments de cette région: les églises de Lovrečina et d'Oboj ci, deux bâtiments dont les plans, outre quelques différences peu importantes, forment un groupe homogène avec les vestiges d'architecture de Majdan et de Mokro Polje. Nous illustrerons ici les monuments de ce groupe qui, sans représenter le seul aspect de l'architecture paléochrétienne en Dalmatie, semblent avoir joui à un certain moment de cette époque une préférence des bâtisseurs. Nous croyons que la connaissance plus approfondie de la disposition des espaces constituant ces édifices, facilitera aussi la compréhension de quelques phénomènes de l'architecture chrétienne de cette région, dont les monuments, nous supposons, avaient été bâtis après l'établissement des Slaves dans les Balkans. Ces phénomènes que nous nous proposons d'étudier prochainement, nous paraissent être l'héritage des traditions architecturales plus anciennes de la région et entre autre se manifestent aussi dans les édifices formant le groupe dont nous nous occuperons ici. Cette architecture dé-

---

[5] A cause de l'abondance d'objets archéologiques dont la chronologie n'est nas encore déterminée, et aussi à cause de la rareté des sources écrites sur ces régions des Balkans, l'historiographie yougoslave plus ancienne soutenait le point de vue que l'établissement des Slaves sur le territoire de la Dalmatie, c'est-à-dire la prise de Salone par les Slaves en 615, signifiait le commencement d'une époque de „ténèbres complètes" qui se prolongeait deux siècles et que seulement au cours de la seconde moitié du VIII[e] siècle ces régions apparurent à nouveaux „dans la lumière de l'histoire" (v. Lj. Karaman, *Iz kolijevke hrvatske prošlosti,* Zagreb 1930, 5; et autres ouvrages du même auteur dans Serta Hoffilleriana, Zagreb 1940, 419—436 et dans Vjesnik Hrv. arheol. društva N. S. 22—23 (1941—1942) 73—113). Ce point de vue est contesté par plusieurs auteurs désirant démontrer l'existence de contacts plus anciens entre les nouveaux habitans de la Dalmatie et ceux des Romains qui continuèrent à vivre retirés dans les villes dalmates restées libres. (cf. M. Barada, *Nadvratnik VII stoljeća iz Kaštel Sućurca,* Serta Hoffilleriana, Zagreb 1940, 401—418; I. Nikolajević-Stojković, *Solinski pečat egzarha Pavla* (723—726), Zbornik radova Vizantol. inst. 7 (1961) 61—66).

[6] E. Dyggve, *Die altchristlichen Kultbauten an der Westküste der Balkanhalbinsel,* Atti del IV Congresso intern. di archeologia cristiana I, Roma 1940, 405, Abb. 19. — Les plans des églises dalmates présentés dans cet article ont été dessinés schématiquement. Les dimensions des églises de Mokro Polje et de Lovrečina, selon lesquelles les plans de ces édifices sont présentés sur nos planches, ont été prise dans les archives de E. Dyggve au Bureau d'urbanisme de Split et je remercie T. Marasović de les avoir copie pour mon usage. Ces plans ont été publiés récemment dans Reallexicon zur Byz. Kunst, s. v. Dalmatia.

[7] R. Krautheimer, *The Carolingian Revival of Early Christian Architecture,* The Art Bulletin 24 (1942) 4—6.

[8] *Ibid.,* 5.

montre — parmi d'autres caractéristiques, les pièces qui flanquent une nef unique — le phénomène déjà observé par Krautheimer parmi les monuments de la Dalmatie, de l'Italie septentrionale et du Kent[9].

Le bâtiment le plus longtemps connu, appartenant à ceux que nous présentons, est l'église de Majdan en Bosnie centrale. Elle a été fouillée en 1892 et intérprétée à l'origine comme habitation romaine. Plus tard, quand l'intérêt et les connaissances de l'archéologie chrétienne du pays se developpèrent, elle fut correctement réinterprétée et datée au V^e ou au VI^e siècle[10]. C'est un édifice de forme rectangulaire avec abside en forme de fer à cheval du côté est. La ligne extérieure du bâtiment cache cependant une division intérieure typique pour le groupe de monuments que nous illustrons. La partie principale de l'église est constituée d'une nef unique qui se termine en abside, mais devant laquelle on a inséré une nef transversale, appelée généralement le transept-nain, qui donne à la disposition intérieure du bâtiment la forme d'un T[11]. Cette partie principale de l'église est d'environ 20 cm. plus basse que l'abside et le narthex. Ce dernier est de la même largeur que le naos. On a bâti des côtés sud et nord de cette pièce des compartiments symétriques. Des chambres latérales flanquent aussi la nef unique. Dans la nef du bâtiment, à l'intersection de cet espace avec le transept-nain, deux bases de colonnes — formant semble-t-il le fondement de l'arc triomphal — marquent le passage vers le presbytère. Les restes de chancel ont été trouvé devant l'abside (v. fig. 1).

L'église de Majdan se présente comme l'un des plus anciens monuments chrétiens de la Bosnie. Toutefois, l'absence d'expérience archéologique des premiers fouilleurs, comme nous l'avons déjà souligné, n'a pas permis de connaître plus amplement les vestiges de ce bâtiment. L'examen du pavement manque, c'est-à-dire des substructions possibles tandis que le plan dont nous disposons de cet édifice est plustôt idéal que réel. Cependant, les fragments de l'ornement sculpté, découverts dans les ruines, manifestent un style assez bien connu, ce qui permet donc de dater assez précisément la partie principale de l'église avec son presbytère et son arc triomphal. A ces sculptures appartiennent la colonnette de la table d'autel, le pilier du chancel, la base et le chapiteau de l'arc triomphal. Tous ces éléments attestent un style homogène. Les plus typiques sont le pilier du chancel et le grand chapiteau: le premier est décoré d'une profilation simple, sans aucun autre motif ornemental, représentant ainsi une variante très répandue des piliers de chancel, tandis que le chapiteau appartient au groupe des chapiteaux de Salone datant incotestablement du milieu du VI^e siècle[12]. La présence d'un tel chapiteau ayant fait partie de l'espace principal du bâtiment, nous permet donc de dater l'église de Majdan au milieu du VI^e siècle.

---

[9] *Ibid.*, 5—6.

[10] Glasnik Zem. Muzeja 5 (Sarajevo 1893) 331—341; Wiss. Mittheilungen 3 (Sarajevo 1895); Ć. Truhelka, *Starokršćanska arheologija*, Zagreb 1931, 123—126.

[11] R. Krautheimer, *Early Christian and Byzantine Architecture, The Pelikan History of Art*, 1965, 73, 363.

[12] Bulletino di archeologia e storia dalmata 29 (1906) 153 sq; 31 (1908) 175 sq.

Le monument qui s'approche typologiquement le plus près de celui de Majdan se trouve dans l'île de Brač, entre les villages de Postire et de Pučišće, sur la localité de Lovrečina. Bien qu'il fût connu comme site archéologique dès le commencement du XIX[e] siècle, on ne s'est rappelé de lui dans la littérature locale que très récemment[13]. Quoique les murs de ce bâtiment soient assez bien preservés, il a été cependant peu étudié. On possède à cet égard des notes très utiles de F. Bulić[14], ainsi que le plan déssiné par E. Dyggve (v. fig. 2). On croyait auparavant que ce monument était un bâtiment appartenant au Haut Moyen-Age, mais la présence de sculptures, de sarcophages et de fragments de chancel, dont la décoration indique l'époque paléochrétienne firent supposer Bulić qu'un édifice paléochrétien antérieur existait sur ce lieu. Dyggve a observé pourtant qu'il s'agissait ici d'un monument sans phases de construction plus anciennes, provenant du commencement du VII[e] siècle[15].

L'église de Lovrečina montre, comme celle de Majdan, une disposition intérieure consistant d'une nef unique à transept-nain et abside en forme de fer à cheval. La nef est flanquée de compartiments latéraux, le narthex est de largeur égale à la nef et fait plus spacieux par l'addition d'absidioles du côtés septentrional et méridional. Le plan de cet édifice montre qu'il était quelque peu obliqué vers le nord-est et que le transept possédait des bras de longueur inégale. Du côté nord, cette pièce est un peu plus longue que les pièces qui flanquent la nef de ce côté. Tous les murs du côté nord étaient renforcés de pilastres. Le bâtiment avait une destination sépulcrale; on a fortuitement découvert à l'intérieur une tombe à voûte, ainsi que quelques sarcophages. Malheureusement, les emplacements exacts des sarcophages ne sont pas indiqués. Leur décoration, comme on l'a déjà noté, corrobore la datation du monument suggérée par Dyggve.

On conait l'église de Mokro Polje, près de Knin, d'après une description assez sommaire, publiée dans la presse quotidienne après les fouilles[16], et d'après le plan dressée par Dyggve[17] (v. fig. 3). Cet auteur avait, à l'occasion de la publication du plan de ce bâtiment, exprimé aussi son opinion. Il le considérait construit sous l'influence de l'architecture byzantine. Dyggve pensait sans doute à la forme polygonale extérieure de l'abside de cette église.

L'église de Mokro Polje montre une disposition de l'espace intérieur quelque peu altéré par rapport à celui rencontré à Majdan et à Lovrečina. Dans ces deux églises, la nef transversale était bâtie juste devant l'abside, tandis qu'à Mokro Polje cet espace est légèrement reculé vers l'ouest, ce qui donne à l'intérieur de l'église un aspect cruciforme. Les pièces latérales du côté sud, prêtent au bâtiment une forme rectiligne de ce côté. L'annexe

---

[13] Brački Zbornik 4 (1960) 95—97.

[14] Bulletino di archeologia s storia dalmata 32 (1909) 37—39. Le toponyme Lovrečina (Lovrečina) est d'origine pré-slave (cf. P. Skok, *Slavenstvo i romanstvo na Jadranskim otocima,* Zagreb, 1950, 177—179).

[15] E. Dyggve, *Die altchristlichen Kultbauten an der Westküste der Balkanhalbinsel,* Atti del IV Congresso intern. di archeol. cristiana I, 405, Abb. 19 C.

[16] L. Marun, *„In memoriam" dra J. Cvijića,* Novosti (Zagreb) 1930, No. 296 p. 23; No 302, pp. 17—18.

[17] E. Dyggve, o. c. 405, Abb. 19 A.

du côté nord-est était de forme irrégulière, tandis que celui du nord-ouest est resté inexploré. Comme l'église de Lovrečina, le bâtiment de Mokro Polje était une église sépulcrale. On a découvert une tombe voûtée au-dessous du bras sud du transept. L'entrée de la tombe se trouvait à l'extérieur et elle était construite en blocs de pierre dans le mur du côté sud de l'église.

Plusieurs fragments de la décoration sculptée, surtout des plaques de chancel, ont été trouvés au cours des fouilles.

Dyggve était enclin à dater le monument de Mokro Polje vers le milieu du VI^e siècle, ce qui nous paraît être une chronologie très possible.

Le dernier monument du groupe que nous étudions dénote dans son plan les caractéristiques observées dans l'architecture des églises de Majdan et de Mokro Polje. Il a été découvert au village d'Oborci en Bosnie centrale, assez près de Majdan[18] (v. fig. 4). La disposition intérieure de cet édifice, caché à l'extérieur par les murs des espaces secondaires, à l'exception du côté sud-est, montre un plan cruciforme, comme d'ailleurs le monument de Mokro Polje. Il possède, lui aussi, le transept-nain reculé vers l'ouest. Le plan de cette église a en commun avec celle de Majdan — elles ont déjà été comparées — les bases de l'arc triomphal. Celles-ci n'étaient pas signées, ni à Lovrečina ni à Mokro Polje. Le narthex de l'église d'Oborci est plus large que la nef du côté nord, cette différence de dimensions étant exprimée par la largeur de l'annexe latérale du naos.

L'église d'Oborci a été découverte au cours des fouilles minitieuses ayant apportées beaucoup d'informations importantes sur la structure et les étapes de construction du monument. Une des caractéristiques de ce bâtiment sont les tombes à voûte découvertes sous le pavement. Trois de ces chambres funéraires furent trouvées dans la partie ouest, deux dans le narthex et une dans le compartiment sud de celui-ci, tandis que la quatrième se trouve dans le bras nord de l'espace cruciforme intérieur. Seule une tombe du narthex était orientée sud-nord, tandis que les accès aux autres tombes se trouvaient situés du côté ouest. On supposait que les deux niveaux de pavements observées au cours des fouilles indiquent deux phases de construction de cette église. Nous croyons que ces différences de niveaux de pavement sont en rapport avec les tombes. L'entrée de deux tombes se trouvait, comme à Mokro Polje, construite dans la partie basse du mur, cette fois-ci dans celui de l'ouest, ce qui indique qu'au moins ces deux chambres funéraires étaient plus anciennes que l'église même. En construisant le mur, on avait fait attention de laisser libre l'accès de ces chambres souterraines. Parmi les éléments de datation de l'église d'Oborci, outre son architecture, on trouve aussi quelques objets découverts dans la tombe III, celle-là même qui est située dans le compartiment sud du narthex. C'est un stylus et une agrafe de ceinture que l'auteur des fouilles, Dj. Basler, attribue aux Ostrogoths. Il considère par conséquent que l'ensevelissement dans cette tombe fut effectué entre 470 et 536. Il estime que la découverte de l'agrafe n'est pas susceptible de dater l'édification de l'église, mais qu'elle atteste, tout simplement, son existence à cette époque[19]. L'agrafe trouvé dans la tombe

[18] Naše starine 7 (Sarajevo 1960) 59—72.

[19] *Ibid.*, 68.

III à Oborci, comme on l'a démontré ailleurs[20], date par son type du temps de l'occupation ostrogothique de la Dalmatie, tout en n'appartenant pas nécéssairement au costume d'un Goth. Elle appartenait plutôt à quelque habitant autochtone romanisé, tandis que l'époque de l'usage d'un tel objet n'est pas déterminée par la durée de l'occupation ostrogothique. Cette agrafe ayant été découverte dans la tombe dont la construction précède celle de l'église, mais accessible même après l'édification du bâtiment cultuel, ne peut donc déterminer la chronologie de l'architecture de la manière suggérée. Il est plus probable que l'église d'Oborci est un monument contemporain aux autres églises étudiées ici, auxquelles elle s'approche par sa typologie. Elle proviendrait donc, nous croyons, de la seconde moitié du VI^{e} siècle.

Parmi les monuments que nous venons de présenter, trois églises, notamment celles de Lovrečina, de Mokro Polje et d'Oborci, étaient des églises sépulcrales[21]. Une pareille destination du bâtiment de Majdan n'ayant pas été établie pendant les fouilles, mais d'après les anologies avec l'architecture des autres monuments du même groupe, elle ne pouvait être que conjecturée pour ce monument aussi. Nous savons que dans deux exemples, à Mokro Polje et à Oborci les tombes avaient précédé la construction des églises, ce qui est régulièrement le cas parmi les bâtiments de caractère cimitérial de la métropole de Dalmatie — Salone. A l'époque de la construction des bâtiments ici présentés, vers le milieu du VI^{e} siècle, les différences de forme entre les édifices urbaines et les édifices des cimetières n'existaient plus[22], et il nous semble que ces édifices de Dalmatie dont nous avons parlé, unissent dans leur plan — quoique d'une manière réduite — les solutions constructives que les architectes de la métropole provinciale avaient réalisée das les bâtiments de Salone, à une époque un peu plus ancienne. Les églises des cimetières de Salone, celle du cimetière à l'est de la ville et la „basilica discoperta" de Marusinac d'un côté, ainsi que les églises urbaines, telles la basilique cruciforme et la „basilica orientalis" de l'autre[23], — illustrent cette phase évolutive antérieure.

A cause des dimensions réduites des églises de la Dalmatie que nous avons présenté ici, la disposition à trois nefs, typique pour les églises de Salone, est abandonnée et remplacée par une nef à laquelle est ajouté le transept-nain formant ainsi les espaces (qui sont) les plus essentiels pour les nécéssités liturgiques, tandis que les nefs latérales étaient substitées par les annexes flanquant le naos. La destination de ces chambres dans les églises étudiées n'était pas précisée par les fouilles. Toutefois, dans l'architecture plus récente de la région, elles paraissent avoir joué des rôles précis: elles servaient de chapelles funéraires ou de baptistères.

---

[20] Z. Vinski, *Kasnoantička baština u grobovima ranoga srednjeg vijeka kao činjenica i kao problem*, VI kongres arheologa Jugoslavije, Beograd 1964, 107.

[21] R. Krautheimer, *Early Christian and Byzantine Architecture*, 189 n. 12 désigne les bâtiments de Mokro Polje et de Lovrečina comme „églises fortersses". La publication très incomplète de ces deux églises et l'information incorrecte dans le résumé de M. Abramić dans Atti del IV Congresso internationale di archeol. cristiana I, Roma 1940, 67 sont, la cause d'une pareille intérpretation, qui pourtant n'est pas justifiée.

[22] E. Dyggve, *History of Salonitan Christianity*, Oslo 1951, 80; R. Krautheimer, o. c. 135.

[23] E. Dyggve, *o. c.* Figs II, 13; III, 12; IV, 23; VI, 17.

Les églises dont le plan démontre la disposition à transept-nain eurent en Dalmatie, paraît-il, des suites. L'église I de Skelani sur la Drina[24] présente une variante qui s'est développée de ce plan. L'autre est le bâtiment de Čuker[25] près de Mokro Polje. Quoique on ne fût pas en possibilité d'établir en ce moment la relation chronologique de ces monuments par rapport à ceux appartenant au groupe présenté ici, il semble pourtant que par son plan l'église I de Skelani se rattache chronologiquement à ces monuments, tandis que l'église de Čuker, avec ces petits annexes symétriques à la hauteur du presbytère, illustre une variante quelque peu plus récente de ce type d'architecture — une variante qui était, ainsi que Krautheimer l'a démontré, très repandue en Europe centrale au temps précarolingien. L'arc triomphal placé devant le presbytère dans les églises de Majdan et d'Oborci, n'appartient pas à un type en vogue en ce qui concerne l'arrangement intérieur des églises paléochrétiennes dans les Balkans. Il est connu de la cathédrale de Pula, dans le presbytère de cette église, qui est aussi la partie la plus ancienne de ce bâtiment[26]. Une disposition comme celle de Pula avait son successeur direct à Brioni, à Val Madonna. Les arcs troimphaux de Dalmatie que nous avons noté, ne paraissent pas s'être inspirés des monuments d'Istrie. Il est plutôt probable qu'ils suivent l'exemple de la basilique sépulcrale de Manastirine, dont l'arc triomphal s'appuyait sur les colonnes placées à côté des piliers qui, devant le transept, terminaient les colonnades des nefs latéralles[27]. Cette église salonitaine conservait la relique la plus vénérée des chrétiens de Salone — le corps du martyr St. Domnius — et il est tout à fait normal que ce monument, qui abritait une pareille relique, devait avoir une grande importance dans la Dalmatie toute entière, et exercer une influence sur les monuments postérieurs.

La systématisation des types architecturaux des bâtiments chrétiens en Dalmatie dont nous avons proposé ici une esquisse est une des tâches prochaines de l'archéologie et nous espérons que la présente contribution donnera suite aux travaux futurs dans ce domaine.

---

[24] Glasnik Zem. muzeja 19 (Sarajevo 1907) 460.

[25] L. Marun „*In memoriam*" *dra J. Cvijića*, Novosti (Zagreb) 1930, No. 296, 23; No. 302, 17—18.

[26] D. Frey, *Der Dom in Pola*, Jahrbuch des Kunsthistor. Inst. der K. K. Zentralkommission für Denkmalpflege 8 (1914) 11 ff. V. aussi B. Marušić, Kasnoantička i bizantiska Pula, Pula 1967, 49-51 et l'église de st. Nicolas à Pula, o. c. p. 54-56. Pour le terme arcus triumphalis v. R. Krautheimer, The Art Bulletin 24 (1942) 34. Voire aussi E. Dyggve, *Fra evangeliekirke til magtkirke*. Studier til sanctuariets udviklingshistorie, Kyrkohistorisk Årsskrift 1958, 17.

[27] Forschungen in Salona II, Wien 1926, 20 Figs 13, 22.

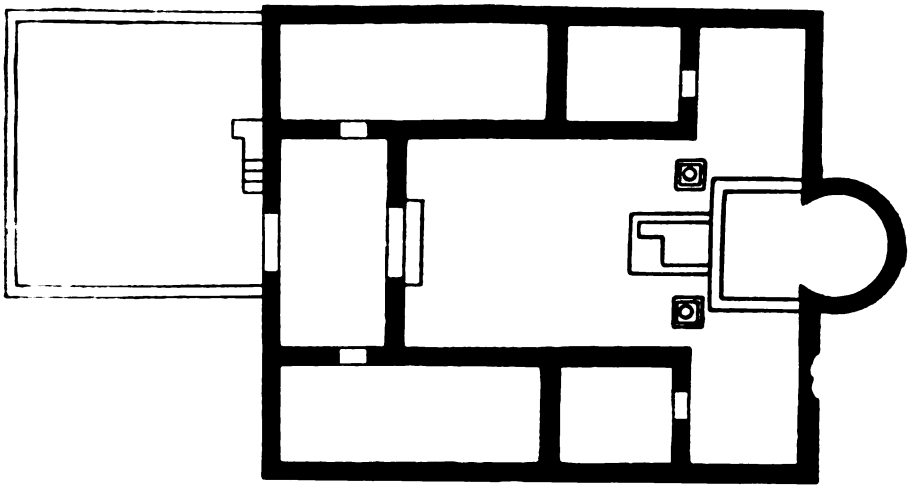


Fig. 1 — Église à Majdan (1 : 250)

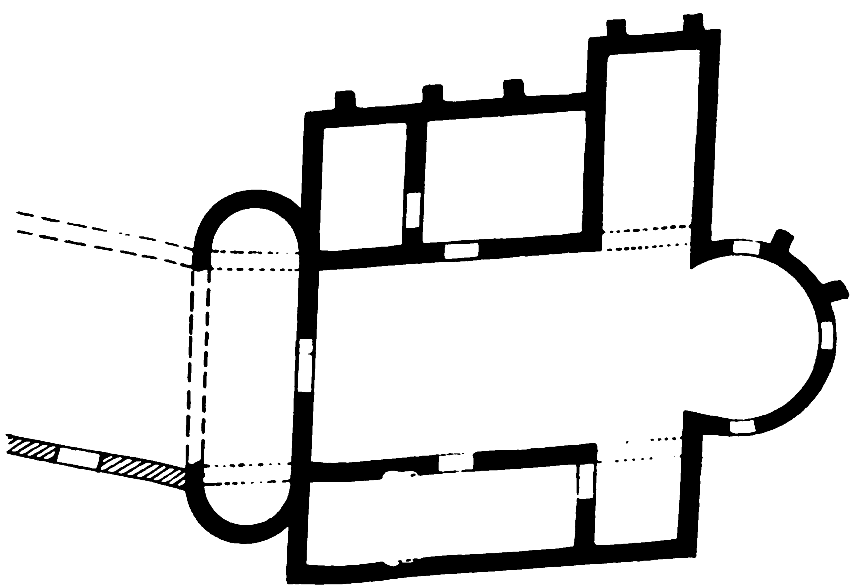


Fig. 2 — Église à Lovrečina (1 : 250)

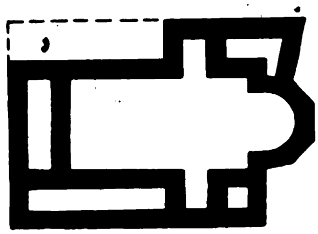


Fig. 3 — Église à Mokro Polje (1 : 250)

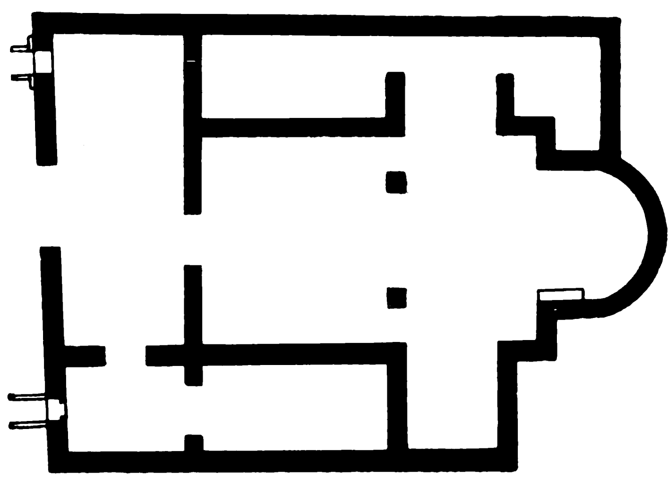


Fig. 4 — Église à Oborci (1 : 250)

Зборник радова Византолошког института, књ. X
Recueil des travaux de l'Institut d'Études byzantines, № X

ИВАНКА НИКОЛАЈЕВИЋ

БЕЛЕШКЕ О НЕКИМ ПРОБЛЕМИМА РАНОХРИШЋАНСКЕ АРХИТЕКТУРЕ У БОСНИ И ХЕРЦЕГОВИНИ*

> ... les verités sont bonnes à redire: il n'y a pas, en herméneutique, de divination; l'archéologue ne peut aller que du connu à l'inconnu...
>
> G. Daux

Остаци споменика ранохришћанске архитектуре, са подручја Босне и Херцеговине, познати су научној јавности по објављеним, често сасвим сумарним извештајима о ископавањима, по само једној монографији једног од њих, као и по читавом низу прилога у којима је више за широку, него за стручно заинтересовану публику покушаван несистематски преглед тих споменика.

Већ 1895, тек што је било познато само неколико археолошких локалитета са остацима хришћанске архитектуре из унутрашње Далмације — данашњих територија Босне и Херцеговине — појавио се први приказ паралелно изложених споменика тих покрајина. Њега је припремио Ћ. Трухелка, један од пионира археолошких истраживања у Босни и Херцеговини[1]. У клими одржавања првог конгреса за хришћанску археологију, Трухелка је, очигледно у жељи да његов крај не заостане за осталим земљама које су имале веома старе споменике хришћанства, свој први приказ изложио са извесним романтичарским схватањима, нарочито у уводу о раном хришћанству у Босни и Херцеговини. Опис споменика, међутим, дат је у поменутом приказу, у условима ондашњих знања, доста објективно, иако све Трухелкине интерпретације, у одсуству сигурних ослонаца за апсолутно датовање, нису биле најкоректније[2]. Своја схватања о ранохришћанској архитектури из Босне и

* Поводом књиге Kulturna istorija Bosne i Hercegovine od najstarijih vremena do početka turske vladavine, Sarajevo 1966

[1] *Ć. Truhelka,* Die christlichen Denkmäler Bosniens und der Herzegovina, Römische Quartalschrift 9 (1895) 197—235

[2] *E. Condurachi,* Monumenti cristiani nell'Illirico, Ephemeris Dacoromana 9 (1940) 21 n. 2

Херцеговине, Трухелка је поновио, у нешто скраћеном облику, у *Osvrtu na sredovječne kulturne spomenike Bosne*[3]. Кроз сажети текст тога рада јасно се осећа сасвим оправдана тежња да се извесни специфични облици, нарочито мотиви скулптоване декорације повежу са споменицима суседних територија. Трећу верзију својих погледа на познате му споменике хришћанске архитектуре из Босне и Херцеговине изнео је Трухелка у књизи *Starokršćanska arheologija*[4]. Тај приручник представља у својој језгри извод из предавања о археологији и старохришћанској уметности која је аутор држао на Универзитету у Скопљу. Ова књига, и поред веома много недостатака — на неке врло озбиљне осврнуо се опширно Љ. Караман[5] — и у начину излагања и познавању споменика давно превазиђена, у одсуству других приручника за хришћанску археологију на нашем језику, веома је често коришћена. Њоме су се, као полазном литературом, послужили углавном сви аутори који су писали о раној грађевинској уметности у Босни и Херцеговини. Тако В. Ћоровић[6], а још у већој мери иначе потпуно несамостални М. Ванино, састављач поглавља „*Prve pojave kršćanstva*" у Напретковој *Poviesti hrvatskih zemalja Bosne i Hercegovine*[7]. Споменицима хришћанског култа, откривеним између 1920. и 1940. године у Босни и Херцеговини, позабавио се и Д. Сергејевски у извештају о археолошким истаживањима тога подручја[8]. Овај аутор се у оквиру своје дугогодишње музеолошке активности бавио претежно римском епохом па, у ширем прегледу археолошке делатности у Босни и Херцеговини који његов чланак пружа, могао је само поновити већ познате интерпретације других аутора. Међутим, изгледа да је овим прилогом интерес Д. Сергејевског за споменике хришћанске архитектуре био снажно подстакнут, и он је од тада своју истраживачку активност усмерио у томе правцу. Пре Другог светског рата он је, више успут, забележио неке локалитете са рушевинама цркава, а после рата је започео ископавање или ревизију неколико таквих објеката[9]. Колики је значај, сасвим оправдано, Сер-

[3] *Ć. Truhelka,* Osvrt na sredovječne kulturne spomenike Bosne, Vođa kroz sredovječnu zbirku Bos.-Herc. Zemaljskog muzeja, Sarajevo, s. d. 3 sqq. Glasnik Zem. muzeja u Sarajevu 26 (1914) 221—252.

[4] *Ć. Truhelka,* Starokršćanska arheologija, Zagreb 1931

[5] *Lj. Karaman,* Još o starohrvatskoj pleternoj ornamentici. Povodom knjige Dr. Ć. Truhelke „Starokršćanska arheologija", „Obzor" br. 143—151, god. LXXIII, Zagreb 1932

[6] *В. Ћоровић,* Хисторија Босне I, Београд 1940, 90 sqq. У наведеном делу стр. 92 Ћоровић помиње интересантан ранохришћански натпис из Мостара, о коме је обавештење преузео од *C. M. Kaufmann,* Handbuch der altchristlichen Epigraphik, Freiburg 1917, 216. Кауфману се међутим поткрала грешка, јер CIL VIII n. 6700 уп. Bull. di archeol. cristiana 1875, 163; 1876, 59 ff говори о натпису из Мастара у Африци, castellum Mastarense, данас село Rouffach у Алжиру.

[7] Poviest hrvatskih zemalja Bosne i Hercegovine od najstarijih vremena do godine 1463 I, Sarajevo 1942, 138—158

[8] *D. Sergejevski,* Archäologische Forschungen in Bosnien in den Jahren 1920—1940, Südost-Forschungen 8 (1943) 171—177

[9] Гласник земаљског музеја 50 (1938) 49—63. Glasnik zemaljskog muzeja N. S. 9 (1954) 189—210; 14 (1959) 163—173; 15—16 (1960—1961) 211—228. *D. Sergejevski,*Bazilika u Dabravini. Revizija. Glasnik zem. muzeja u Sarajevu, Posebno izdanje, 1956

гејевски придавао овој врсти археолошких споменика, сведочи и посебно поглавље о њима које је он написао у малој књизи *Културна историја Босне и Херцеговине*[10]. Ту је, описујући неколико споменика, Сергејевски поставио читав низ питања која су до тада познати комплексни изглед остатака архитектуре и стил скулптуре тих објеката наметали, али није настојао да одговори ни на једно од њих. Његов став о овим питањима је међутим био потпуно изграђен нешто касније, па у реферату на XI међународном конгресу византолога он, у сажетој форми, износи одговоре и закључке на питања која је раније поставио[11].

Најновији преглед споменика касноантичке хришћанске архитектуре из Босне и Херцеговине, девети у периоду од седамдесетак година, што представља рекордан број — цифру којом се не може похвалити ниједна друга област наше земље, — обухваћен је у недавно објављеној *Kulturnoj istoriji Bosne i Hercegovine*[12]. Аутор IV поглавља ове књиге о касноантичком добу, односно о периоду од времена Диоклецијана па до насељења Словена, је Ђ. Баслер, археолог, који је свој научни интерес усмерио углавном на проучавање палеолита, али се у периоду своје раније, конзерваторске активности бавио двама локалитетима са касноантичком профаном и култном архитектуром (Могорјело, Оборци).

Баслер се нашао пред незахвалним задатком да без неопходних посебних студија о споменицима из унутрашње Далмације опет синтетизује и у популарном облику изнесе досадашња, сасвим непотпуна знања о културном наслеђу из касне антике, па и о хришћанској архитектури тога доба у Босни и Херцеговини. Овај задатак он је покушао да реши понављајући у току набрајања и кратког описа споменика[13] запажања ранијих аутора и проширујући их неким својим погледима и интерпретацијама. Прво су прегледане грађевине из Херцеговине[14], а затим

---

[10] *Бенац-Сергејевски-Мазалић*, Културна историја Босне и Херцеговине, „Универзум" 8, Сарајево 1955, 105—112.

[11] *D. Sergejevski*, Plan der frühchristlichen Basiliken Bosniens, Akten des XI. Internationalen Byzantinistenkongresses, München 1958. München 1960, 563—568.

[12] Kulturna istorija Bosne i Hercegovine od najstarijih vremena do početka turske vladavine. Biblioteka Kulturno nasleđe. Izd. „Veselin Masleša", Sarajevo 1966, 303—365

[13] Потпуна евиденција археолошким путем досад констатованих хришћанских грађевина у унутрашњој Далмацији, и поред више покушаја синтеза, још увек не постоји. Сергејевски је у више наврата помињао: „ . . . број засада потпуно или дјеломично откопаних базилика износи већ 19" (уп. Културна историја Босне и Херцеговине, Сарајево 1955, 105); „In Bosnien . . . mehr als zwanzig Ruinen frühchristlicher Basiliken ausgegraben" (уп. Akten des XI. Int. Byz. Kongr. 563). У Енциклопедији ликовних умјетности, s. v. Базилика, Баслер је навео имена локалитета, на којима по досад објављеној литератури има укупно двадесет објеката, а у прилогу о касноантичком добу у *Kulturnoj istoriji Bosne i Hercegovine* 1966, евидентирао је по траговима темеља или индиректним индицијама 23 објекта: Заложје 2, Могорјело, 2, Бреза 2, Потоци, Благај, Нерези, Долац, Бораси, Мокро, Клобук, Лепеница, Дабравина, Зеница, Дувно, Шуица, Варошлук, Мајдан, Оборци, Јапра, Мошуњ. Из овог набрајања цркава, чија је хронологија релативна, изостале су грађевине у Гламочу и Халапићу које су откопавали Булић и Дигве, и које изгледа да су припадале ранохришћанском периоду.

[14] У Херцеговини су досад утврђени остаци црквене архитектуре, коју Баслер приписује ранохришћанском периоду, на осам локалитета. Између тих остатака налазе се и рушевине двеју цркава на Могорјелу. Ископавања која су од 1893 од 1903 вођена на Могорјелу уништила су потпуно остатке једне од цркава, док од друге

оне са територије Босне, али без било каквог типолошког или прецизнијег хронолошког диференцирања или груписања. Међутим, посебна пажња је обраћена на неке специфичности скулптованог украса из наведених цркава: скренута је пажња на необично орнаментисане капителе и оригинално украшене олтарне преграде за које Баслер сматра да су већ у VI веку у овој области достигли еволутивне фазе које су карактеристичне за западну Европу тек у VII и VIII веку. Због тога није ни чудо што Баслер после таквог, чак и за не много обавештеног читаоца, смелог закључивања о авангардном карактеру архитектонске скулптуре ових крајева у њиховим облицима види изворе европске уметности од VI до IX или чак до XI века[15]! Кроз текст о хришћанској архитектури касне антике у наведеној књизи провлачи се на неколико места одбијање тенденција — не зна се чијих, јер популарно писан прилог нема научног апарата а из наведене литературе која прати целокупно поглавље то се не може видети — да се неки од споменика, посебно скулптура из Дабравине, датује у млађа столећа средњег века. Енергично се одбија уметничко формалистичка метода проучавања остатака пластике, јер такве закључке, каже Баслер, побијају снажни археолошки факти[16].

постоје неки зидови, крстообразна писцина и праг грађевине. На основу неколико камених фрагмената, неколико фотографија и генералног плана који је Пач направио, Баслер је хипотетички реконструисао изглед тих цркава (Naše starine, 5 (1958) 45—62). Он сматра да је утврђена вила Могорјело, напуштена у првој половини V века (Kult. istorija Bosne i Hercegovine 1966, 320), док у другу половину тога столећа ставља изградњу обеју базилика. Таквом датовању ових објеката противи се становиште *E. Dyggve-a*, који сматра да су оне подигнуте у VI или VII веку (Akten des XI. Int. Byz. Kongr., 134), што преузима издавач најновије публикације о Могорјелу *H. Vetters*, који датује напуштање, односно пропаст виле у време око 612, а изградњу двојне базилике ставља у период после тих догађаја, дакле у VII столеће. Ветерс наслућује пропаст ових грађевина у периоду исламске доминације (*H. Vetters*, Mongorjelo. Die Arbeiten der Akademie in einem befestigten Herrensitz im Neretvatale (Jugoslawien), Sonderabdruck aus dem Anzeiger der phil.-hist. Klasse der Österr. Akad. d. Wiss., Jahrgang 1965, Nr. 17, 302; дело: E. Dyggve und H. Vetters, Mogorjelo. Ein spätantiker Herrensitz im römishen Dalmatien, Wien, 1966. није ми било приступачно.

Топоним овога локалитета, Могорјело, Баслер доводи у везу са култом Св. Хермагоре — лектора Hermogenes-a из Singidunum-a који је као Хермагорас доживео другу инкарнацију на северноиталијанском тлу, и постао легендарни оснивач хришћанства Аквилеје и касније један од патрона Чивидала (Уп. *R. Egger*, Der heilige Hermagoras, Klagenfurt, 1948). Топоними који се изводе од имена Хермагора су Хермагор у Крањској и Самагер у Истри. За разумевање топонима Могорјело, *E. Ceci* предлаже μάγος и βίον (E. Ceci, Costruzioni romane e basiliche geminate paleocristiane a Mogorjelo (o Mogorilo, Erzegovina), Rivista di Archeologia cristiana 39 (1963) 261); Чечи је покушао графичку реконструкцију друге фазе крстионице у Могорјелу, односно осмоугаоне ограде писцине чије остатке је Баслер уочио између фрагмената скулптуре са Могорјела и претпоставио да припадају томе објекту. Фотографије фрагмената које је објавио Баслер, стилом скулптуре су индицирале период млађи од VI века (уп. Зборник радова Византол. инст. 9 (1966) 249 и н. 111), што реконструкцијом коју Чечи пружа постаје још уверљивије. У старије споменике са Могорјела спада глинена светиљка са представом меноре из IV в. (Glasnik zem. muzeja N. S. 18 (1963) 148; најмлађе представљају налази из некропола са Могорјела из VIII—XII в. (уп. Glasnik zem. muzeja N. S. 18 (1963) 155—178; *N. Miletić*, Nakit u Bosni i Hercegovini od kasne antike do najnovijeg doba, Sarajevo 1963 и Kulturna istorija Bosne i Hercegovine 1966, 392—3).

[15] Kulturna istorija Bosne i Hercegovine, 1966, 338, 342.

[16] о. с. 342. За археолошке факте које у прилог датовања Дабравине у VI. век наводи Баслер уп. н. 78.

Баслер наиме сматра да су на археолошким локалитетима у Босни и Херцеговини, млађим од VI века, трагови фрагмената тегула — који индицирају римску епоху — не могу наћи[17]. Значи ли, по таквом схватању, да се због потпуног одсуства трагова тегула грађевина у Оборцима, која је сигурно из средине VI века, мора сматрати млађом од те епохе[18]?

На многа питања која постављају истраживачу изглед и неке особености споменика хришћанске архитектуре из Босне и Херцеговине заиста је тешко одговорити при данашњем стању познавања тих објеката, најчешће као што је речено, непотпуно објављених и оптерећених некоректним објашњењима. Привидну типолошку изолованост те архитектуре — објекти су углавном посматрани у оквиру модерних граница, непостојећих за време изградње споменика, што је методски потпуни промашај — покушавало се одгонетнути извесним специфичним околностима, а посебно чињеницом што је у току друге половине V и прве VI столећа на тлу Далмације присутан и нови етнички елеменат, Источни Готи, чије је хришћанство било аријанско. На овој околности Баслер сада опет инсистира, тумачећи неке споменике архитектуре из Босне и Херцеговине као аријанске богомоље.

Теорија о готској уметности у Далмацији није нова, — она се у нашој археолошкој историографији од тридесетих година наовамо оживљава повремено и то баш у вези са неким монументалним објектима: архитектуром и архитектонском декорацијом. С обзиром да су писани извори о готској окупацији на нашем тлу доста ретки, сваки нови податак који би могао осветлити боравак тог племена на нашем подручју добродошао је, свакако под условом да доиста представља аутентичан споменик. Погледаћемо овде, кроз преглед радова о томе питању, који су споменици архитектуре и скулптованог архитектонског орнамента пружили елементе за стварање теорије, односно атрибуисање неких монументалних остатака Источним Готима[19].

---

[17] ibid. Такво мишљење је преузето од Сергејевског, Културна историја Босне и Херцеговине 1955, 81.

[18] Dj. Basler, Bazilika u Oborcima. Arheološka problematika i konzervatorski zahvat. Naše starine 7 (1960) 61. За датовање грађевине у Оборцима уп. *I. Nikolajević*, Eglises à transept-nain en Dalmatie, Зборник радова Византол. инст. 10 (1967) 92—93.

[19] Споменици културне заоставштине Источних Гота представљају у касно. античкој археологији посебан феномен чије се специфичности тек проучавају. Са највише сигурности се томе племену приписују портативни предмети, укључујући ту и новац који има најдорађеније карактеристике (уп. Kulturna istorija Bosne i Hercegovine, 1966, 373; Историја Црне Горе I, Титоград 1967, 255—256), накит (*J. Kovačević*, Arheologija i istorija varvarske kolonizacije južnoslovenskih oblasti od IV do VII veka, Novi Sad 1960; Arheološki vestnik, Acta Archaeologica XI—XII (Ljubljana 1960—1961) 225—238; Vijesti muzealaca i konzervatora Hrvatske 135 (1964) 153—156; Diadora 3 (1965) 129—143) и изузетно оружје (*Z. Vinski*, Okov Teodorikova vremena s ostrva Sapaja na Dunavu, Zbornik Narodnog muzeja u Beogradu 4 (1964) 157—178). Занимљиву чињеницу илуструју ти Источним Готима атрибуисани предмети: они су углавном импортовани — с Понта или из Италије, док се само изузетно предпоставља радионички центар у Подунављу. Та слика само употпуњава раније већ уочену ситуацију: Источни Готи нису били колонизатори Балканског подручја; њихов боравак, ограничен на укупно тридесет и седам мирних година (в. Šišic, Povijest Hrvata u vrijeme narodnih vladara, Zagreb 1925, 168), мора се тре-

Исходиште теорије о готској грађевинској уметности на подручју Далмације било је откриће алфабета руна, графитом исписаног futhark-а на једном стубу малих димензија, случајно откривеном у Брези. Тај споменик је наговештавао занимљива археолошка открића на месту где је пронађен, па су ускоро после налаза стуба са рунама у Брези спроведена и ископавања. Резултати тих радова били су значајни — откопана је једна црква — али, пошто ископавања нису била окончана, објављен је само прелиминаран извештај о томе раду у малој публикацији коју су аутори ископавања Чремошник и Сергејевски одмах после те прве кампање и отштампали[20]. Главна пажња у томе извештају усредсређена је од стране Чремошника на тумачење значаја откривеног алфабета руна. Он се потрудио да се што ближе упозна са рунама уопште, како би могао интерпретирати оне пронађене у Брези. Чремошников закључак је да је стуб са рунама стајао „у или испред цркве коју су Готи подигли. . . ". Сам futhark, чији се последњи знаци нису сачували констатовао је тај аутор, показује извесне неправилности у поређењу са другим познатим алфабетима руна: поједини знаци су изменили места, а и дуктус неких руна из Брезе друкчији је од оних са којима су та слова била поређена. Због ових карактеристика Чремошник је закључио да издвојено место futhark-а из Брезе, које он заузима између познатих алфабета руна, допушта претпоставку да он чини основу нове групе алфабета - futhark - који се може означити као готски. Осим алфабета руна о коме је реч, Чремошнику се учинило да је на још два фрагмента камена из Брезе уочио по један знак руна, ма да се оба „слова" (th и d, како је Чремошник претпостављао) разликују од таквих знакова не само у futhark-у из Брезе, него и уопште од свих ознака руна за те гласове, познатих са других споменика. Међутим у тим сасвим несигурним знацима, Чремошник је желео видети сигурну индицију да су Источни Готи били градитељи цркве у Брези у којој је откривен алфабет руна. Осим futhark-а у Брези је нађен још — опет на једном фрагменту стуба — графитом исписан латински алфабет као и неколико других латинских речи и цртежа на другим одломцима камена[21].

Алфабет руна који је Чремошник због боравка Источних Гота крајем V и почетком VI века у Далмацији приписао припадницима овог племена, заинтересовао је подједнако германисте филологе и археологе уопште. Тако је futhark из Брезе, по публиковању прелиминарног извештаја о ископавању, опширно и зналачки прокоментарисан од стране германиста H. Arntz-а и H. Zeiss-а[22]. Ови аутори су на основу типа руна закључили да оне показују искључиво немачки карактер, па су

тирати само као окупација (уп. Arh. vestnik, Acta Archaeologica XI—XII (1960—1961) 225) за време чијег трајања је окупатор неке своје потребе задовољавао увозом из крајева где је његов боравак био дужег века или које је он трајно населио.

[20] *G. Čremošnik — D. Sergejevski,* Gotisches und römisches aus Breza bei Sarajevo (Vorläufiger Bericht. Mit 3. Tafeln). Novitates Musei Sarajevoensis 9 (1930) 1—9

[21] o. c. 7

[22] *H. Arntz und H. Zeiss,* Die einheimischen Runendenkmäler des Festlandes. Leipzig 1939, 143—154. o. c. str. 457: „Die Runen sind deutsch (keinesfalls gotisch) am ehesten alamanisch".

због тога наклоњени да futhark из Брезе припишу Алеманима, — али и то са оградом, сматрајући да коначно мишљење о рунама из Брезе може бити изречено тек када буде објављен потпуни извештај о ископавањима на томе локалитету. Чремошникову веома натегнуту интерпретацију о значају два одвојена знака, који можда и нису уопште руне, — као сигурном податку да су Готи били градитељи цркве, одбацили су Арнц и Цајс као не нарочито вероватну, сматрајући да се та два знака, можда само клесарске ознаке, не могу одгонетнути као знаци писмена. Оба поменута аутора су сасвим исправно подвукли подједнак значај налаза и германског и латинског алфабета и нагласили смисао тог низа слова као магичног, профилактичног средства, познатог још из антике[23].

Наредни коментар налаза из Брезе дошао је на IV. међународном конгресу византолога у Софији 1934. године, где је М. Абрамић говорио о њима. Међутим, Абрамићев реферат на томе скупу, пријављен под насловом Neues aus dem byzantinischen Dalmatien[24], није штампан ни као резиме, али о његовом уверењу да се у Брези налазе остаци источноготског споменика дознајемо посредно из једног написа из 1944. Љ. Карамана, који је поменутом конгресу такође присуствовао, као и из резимеа Абрамићевог саопштења на IX међународном конгресу византолога у Солуну 1953.[25] Међутим, пошто су Абрамићеви радови о источноготским споменицима у Далмацији одштампани десет и двадесет година касније од његовог првог осврта на те објекте, у хронолошком прегледу публикација на ту тему појавила се пре њих белешка у Хрватској енциклопедији, где је на основу постојеће литературе Бреза забележена као источноготски споменик[26]. На значају тога споменика из унутрашње Далмације задржава се и Д. Сергејевски 1943[27]. Пишући о futhark-у из Брезе, Сергијевски прихвата мишљење немачких филолога Арнц-а и Цајс-а које је раније овде изложено, и истовремено износи и своја запажања о архитектури цркве и о скулптованом декору који је у Брези откривен. Пластика са тога локалитета Сергејевском се чини компонована од разних уметничких елемената: касноантичких мотива, оријенталних или сасвим нових, који, како он мисли, потичу од непознатих градитеља цркве. Сергејевски међутим, подвлачи да је непознато ко су они били: Алемани, како предлажу Арнц и Цајс, или представници неког другог немачког племена, можда чак, претпоставља даље тај аутор, „да тај споменик показује карактеристике илирске народне уметности“[28]? Тако овом последњом сугестијом Сергејевски

---

[23] o. c. 152: „. . . das Alphabet stellt ein zauberisches Mittel dar. Nun finden wir aber in Breza auch das lateinische Alphabet; und wer sagt uns, dass es nicht gleichen Zwecken diente wie wir ja tatsächlich aus der Antike wissen.“ *I. Nikolajević,* La sculpture ornementale au XII^{e} siècle en Bosnie en Herzégovine, Зборник радова Византол. инст. 82 (1964) 306, н. 60. За клесарске ознаке уп. Mck. Crosby, Masons' Marks at Saint-Denis, Mélanges René Crozet, Poitiers 1966, 711 sqq.

[24] Actes du IV^{e} Congrès intern. des études byzantines, Sofia 1935, 16

[25] *M. Abramić,* Denkmäler der Ostgoten im byzantinischen Dalmatien, Πεπραγμένα τοῦ Θ'Διεθνοῦς Βυζαντινολογικοῦ Συνεδρίου, 'Αθῆναι 1955, 109

[26] Hrvatska enciklopedija III (1942) 141

[27] Südost-Forschungen 8 (1943) 156—177.

[28] o. c. 173.

износи нову могућност за разумевање споменика у Брези. Али, он не покушава да усклади појаву алфабета руна са илирском уметничком заоставштином коју хипотетички, видимо, предлаже као објашњење стила скулптура из Брезе. На тај начин, пре било каквог потпунијег извештаја о ископавањима у Брези, јављају се две тезе за тумачење налаза са тога локалитета: источноготска коју поред Чремошника заступа и Абрамић, и илирска, коју је предложио Сергејевски у чему га је, независно, следио Караман-[9]. Елементи који су упориште обеју теза нису сада више руне, већ фрагменти скулптуре која је у Брези откопана: стубови и капители чија се пластика упоређује са дуборезом. Караман верује да у скулптури из Брезе, насталој у време опадања моћи Римског царства — чиме предпоставља да је та скулптура настала у касноантичком периоду — избија и долази до израза језгра старог илирског становништва, само површно у језику романизованог. Упоређење материјала, чини се даље томе аутору, упућује у простору, и времену, а и изгледом, пре на трајну илирску традицију тих земаља него на Готе који су само кратко време владали тим крајевима[30]. Сугестије које су Сергејевски и Караман предложили за разумевање скулптура из Брезе нису међутим наишле на већи одјек, па је источноготска теза о пореклу тога споменика превладала. Могло се очекивати да ће због тога E. Dyggve који је, по своме уверењу, у Салони откопао аријанско-готску епископску цркву, подржати гледиште о припадности споменика из Брезе Источним Готима. Међутим, он се на налаз рунског алфабета из Брезе осврће само успут, објављујући фотографију стуба на коме су руне урезане и одбијајући Чремошникове и иначе неприхваћене сугестије о „готском“ стилу скулптура са тога локалитета[31].

---

[29] *Lj. Karaman,* Stari Iliri i umjetnost. III Jedan problem umjetnosti starih Ilira, „Hrvatski narod“, Zagreb 15. IX. 1944. Караман овде помиње и Абрамићев став на IV византолошком конгресу у Софији. Уп. такође Anali hrist. inst. JAZU 6—7 (1957—59) 41—43

[30] ibid.

[31] E. Dygve, History of Salonitan Christianity, Oslo 1951, 64, n. 7 и III, 5. Digve, o. c. 50, позивајући се на Абрамића (Forschungen in Salona I, 9) карактерише прилике у Салони крајем V. века: „It is also known indeed, that there were violent Arian conflicts at Salona after the death of the Salonitan bishop Glycerius (c. 480) and later . . . “. Не наводећи изворе за своје обавештење на цитираном месту Абрамић каже следеће: „Nach dem Tode des Glycerius folgten für die christliche Gemeinde von Salona schlechte Zeiten. Zu den persönlichen Rivalitäten der Bischöfe, die mit Glycerius und Iulius Nepos begonnen hatten, kamen aufregende, durch die Lehren des Arius, später des Mönches Pelagius verursachte Streitigkeiten innerhalb der Gemeinde und zwischen dem Salonitaner Bischof und dem Papste, während ununterbrochene Einfälle von Hunnen und Goten die Stadt in ständiger Gefahr hielten“. Абрамићево казивање је сасвим слободна интерпретација неких познатих података из извора о приликама у Салони за које је он веровао да су постојале. Обично се узима да је Глицерије бискуповао до 480 (уп. *Bulić-Bervaldi,* Kronotaksa solinskih biskupa, Bogoslovska smotra 1912—1913, 38), а следећи познати салонитански епископ је Хонорије I (493—505) чије епископовање почиње исте године које и Теодорикова власт у Салони. Томе епископу се обраћао папа Гелазије 493, опомињујући њега и његово свештенство да не допусте ширење јереси пелагијанаца (Кронотакса 39), за коју је папа чуо да је о кивела у Далмацији. Тај папа, који је написао две књиге против Аријевог учења (уп. Le Liber Pontificalis, éd. par L. Duchesene, Paris 1955,

И тако, док се Дигве не упушта у било какво тумачење споменика из Брезе, Абрамић на конгресу византолога у Солуну, како сам то већ навела, поред цркве у Салони изричито цитира, и грађевину у Брези као источноготске споменике. Осим у скулптурама из Брезе Абрамић види и у целом низу других објеката декоративне пластике из Далмације, који по његовом мишљењу имитирају технику дрвореза, споменике које треба приписати Источним Готима. Своје погледе излаже Абрамић и на V међународном конгресу за хришћанску археологију у Aix-en-Provence-у, где као источноготски објекат третира и једну од двеју њему познатих базилика из Нароне[32].

Источним Готима и античкој Далмацији вратио се Абрамић и у предавању у Сполету 1955. године[33]. Вероватно занимљив предавач, Абрамић је међутим потпуно немаран према својим штампаним радовима. У резимеу предавања у Сполету, сасвим неочекивано и без икаквог образложења у futhark-у из Брезе он види име занатлије — а у скулптурама, углавном остацима олтарних преграда из унутрашње Далмације које је дотада приписивао Источним Готима, — карактеристичним због тзв. Holzschnitstil, stile ligneo — сада, свакако увиђајући да нема оправдања претпоставка о Источним Готима као носиоцима тога стила, сматра да су припадници тога племена затекли тај специфичан начин извођења рељефа већ међу домаћим илирским становништвом, пошто су се населили у античкој Далмацији. Оваквим ставом Абрамић уствари прихвата гледиште Сергејевског и Карамана о овим скулптурама као носиоцима илирског схватања уметности рељефа. Исте године када је одржано Абрамићево предавање у Сполету, у малој књизи *Културна историја Босне и Херцеговине* Сергејевски пише опет о Брези: „Капители су толико оригиналног облика да уопште немају сличности са капителима познатих стилова из антике, а ни са каснијим средњевековним. Орнаменат је мјешавина класичних, сирских и још неких нама непознатих елемената, којих има у већини. Уз то долази још једно опажање: сва ова скулптура има карактер дрвореза, такорећи превод облика и орнамента са дрвета

---

255) не помиње рашireност такве јереси у Далмацији иако би се она морала очекивати, пошто је већ са почетком готске окупације присуство извесног броја аријанаца у Салони доста сигурно. По расположивим изворима није лако описати однос који су папе имале према аријанским властодршцима у Италији. Liber Pontificalis прећутно прелази преко јеретичког веровања Теодориковог, али кад је Теодорик умро 526. — Liber Pontificalis бележи: „ . . . liberata est Italia a rege Theodorico heretico" (Lib. Pontif. 275). Теодорикова верска толеранција је сигурно условила уздржан став папа, који су силом прилика, дуговали покорност моћном готском краљу. Карактеристичан је међутим инцидент из 525, када је папа Јован I, по наредби Теодориковој, због Јустиновог прогањања шизматика, па и аријанаца, морао поћи у Цариград, да покуша издејствовати укидање мера предузетих на Истоку против аријанаца (уп. E. Stein, Histoire du Bas-Empire II, 250 sqq).

[32] Actes du V[e] Congrès international d'archéologie chrétienne, Città del Vaticano—Paris 1957, 179.

[33] *M. Abramić,* Gli Ostrogoti nell'antica Dalmazia, Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, Spoleto 1956, 37—41.

у камену[34]. Сергејевски се између осталог пита: „Ко су били градитељи малих босанско-херцеговачких базилика? Домороци — Илири? — Свакако у већини случајева. Али можда су и Готи допринели свој удио у ту архитектуру? — могуће је и то“[35]. И тако, док Абрамић, видели смо малопре, напушта могућност да су Готи допринели нешто обликовању скулптуре у унутрашњој Далмацији, Сергејевски сада допушта њихов утицај на формирање архитектонских облика, иако на другом месту у истој књизи, баш за Брезу, односно за руне откривене у томе објекту каже: „Ове руне потичу из VI века н. е., припадају германском племену Алемана (а не Готима, како би се то могло помислити, знајући за њихову владавину у тим крајевима)“[36].

Из досад изложене дискусије на тему готске уметности у Далмацији издваја се трезвени, критички став Б. Габричевића који се, објављујући један скулптовани објекат из Гале, Сињско Поље, осврће на Абрамићеву тезу о источноготском пореклу скулптура „дрвеног“ стила из Далмације и констатује да је теза о источноготском карактеру такве пластике, пластике изведене у муљици, односно оне која се сматра носиоцем тзв. „дрвеног“ стила у Далмацији још прилично далеко од тога да би била и приближно доказана[37].

Критички приказујући резиме Абрамићевог предавања у Сполету, Караман ће опет поновити своје раније, већ и овде изнето мишљење о скулптурама из унутрашње Далмације: „ . . . И Абрамић признаје, да су тај карактеристичан начин израде пљоснатих рељефа Источни Готи нашли код домаћег илирског пучанства када се доселише у римску Далмацију. Када је то тако не знам зашто инсистирати на томе, да све скулптуре „дрвеног“ стила припишемо Источним Готима. Врло вјероватно њима имамо приписати остатке откопане у Брези, гдје је нађен натпис у рунама, а можда је њихов био још који од налаза таквих скулптура у бројним мјестима; али не смјемо сметнути с ума чињеницу, да су Источни Готи и у вријеме своје власти, а поготову послије тога сачињавали само мален дио пучанства римске Далмације“[38].

Овај преглед мишљења разних аутора, надамо се, довољно илуструје у којој је мери источноготска теза о пореклу неких споменика у Далмацији уствари слабо основана хипотеза, којој су разни писци, према својим схватањима и моменту интересовања за споменике из

---

[34] Kulturna istorija Bosne i Hercegovine, Sarajevo 1955, 107. Упоређујући израду рељефа у муљици са дуборезбарством Сергејевски је ишао тако далеко, па је помоћу рељефа од муљике теоријски окарактерисао потпуно непознату, јер нема сачуваних споменика, илирску дрворезбарску технику (!) (уп. *D. Sergejevski*, Iz problematike ilirske umjetnosti, Godisnjak III, Naučno društvo Bosne i Hetcegovine, Centar za balkanološka ispitivanja, Sarajevo 1965, 119—142).

[35] Културна историја Босне и Херцеговине, Сарајево 1955, 111.

[36] о. с. Несигурност Сергејевског, кад је реч о овом споменику, илуструје даље констатација у реферату на XI међунар. конгресу византолога:“ . . . ob es sich um eine von Goten, d. h. von Arianern, erbaute Basilika, wie schon vermutet worden ist, handelt? (уп. Akten des XI. Int. Byz. Kongr. 565). Уп. и Prošlost Bosne i Hercegovine u zbirkama Zemaljskog muzeja u Sarajevu, s. d. 26—27.

[37] Vjesnik za arheologiju i historiju dalmatinsku 55 (1953) 190 sq.

[38] Anali historijskog instituta u Dubrovniku 6—7 (1957—1959) 43

унутрашње Далмације, давали већи или мањи значај. Без нових, убедљивих аргумената та теза живи и даље у нашим публикацијама. У најновије време пишући о Брези, а у одсуству нових података, И. Чремошник износи већ наведено мишљење немачких филолога о томе да су руне са тога локалитета алеманске[39], док Ј. Ковачевић сматра да затворени налаз накита из Улпијане, датиран око 550, који он приписује готским најамницима, може бити посредан доказ схватања Чремошника да рунски алфабет из Брезе треба приписати Источним Готима![40]

Како је заступање источноготске тезе о настанку неких споменика из Босне и Херцеговине, видели смо, уско повезано са тумачењем скулптура — остатака црквеног намештаја из неких грађевина унутрашње Далмације, то је и Баслер своју опредељеност за такву интерпретацију изложио већ и пре свога написа у Културној историји Босне и Херцеговине. У сажетом опису базилика у Босни и Херцеговини у *Enciklodiji likovnih umjetnosti* он подвлачи да је „основна значајка тих украса (скулптура) њихово локално подријетло и „барбарски" укус мајстора који су их изводили". Међутим, Баслер не сматра да су ти споменици израз илирско-готске етничке симбиозе, већ доста оштро издваја Готе, чија је аријанска јерес, по његовом мишљењу, још више појачавала варваризацију класичних облика. Та оцепљеност од регуларне цркве, сматра даље Баслер, стварала је нарочито плодно тло за развој специфичног укуса и обликовање сопственог израза у уметности, израза који је био условљен локалним приликама. Један део споменика показује традиционалну еволуцију у духу античке уметности, док други показују укус и радну вештину која је страна античком свету[41]. Ове мисли Баслер је, нешто опширније, изнео на страницама о хришћанским споменицима у Босни и Херцеговини, у *Kulturnoj istoriji Bosne i Hercegovine*[42].

У источноготској окупацији Баслер, пре свега, види извесно смирење и ред у земљи, који су створили услове за грађевинску делатност. Овај закључак, мора се нагласити, заснива се на априористичком оцењивању прилика у земљи — оцењивању коме би евентуално било место тек после проучавања археолошких споменика који су, због недостатка писаних докумената, главни извор Баслеровом излагању. Ако је период

[39] Enciklopedija likovn. umjetn. I, 497 s. v. Breza.

[40] *J. Kovačević*, Arheologija i istorija varvarske kolonizacije južnoslovenskih oblasti od IV do početka VII veka, Novi Sad 1960, 22. Осим руна из Брезе још два „натписа" са територије Југославије су третирана од стране Ковачевића као руне: знаци из Шудикова (о. с. 23) и они из Св. Јурај на Светих Горах (о. с. 29). За Шудиково уп. J. Pudić, Šudikovski znaci, Godišnjak III, Naučno društvo Bosne i Hercegovine, Centar za balkanološka ispitivanja, Sarajevo 1965, 179—185; за Св. Јурај на Св. Горах, Arheološki Vestnik, Acta Archeologica III/2, Ljubljana 1952, 214 sqq. Е. Цевц ми је љубазно саопштио да натпис из Св. Јурја и даље остаје енигматичан, јер није било у новије време напретка у његовом разрешавању.

[41] Enciklopedija likovn. umjetn. I, 292—293. У легенди слике на стр. 293 нав. дела, поткрала се штампарска грешка; репродуковани објекат представља стубчић са капителом из базилике у Клобуку.

[42] Kulturna istorija Bosne i Hercegovine, Sarajevo 1966, 330—348.

те окупације био повољан за изградњу, очекивало би се, пре свега, да се та погодна клима одрази првенствено у Салони, чији је значај као центра административног и црквеног за читаву област остао непромењен и у току готске окупације. Међутим једина грађевина у том месту за коју се претпоставља да потиче из периода готске окупације је базилика са баптистеријем у западном делу града, која се датује око 500. године и приписује аријанцима[43]. Релативно датована, такође у

[43] *E. Dyggve,* Salona christiana. Aperçu historique du développement de la ville et de ses constructions dans l'époque paléochrétienne. Atti del III Congresso intern. di archaeol. cristiana. Roma 1934, 248, fig. 14: *E. Dyggve,* Druga bazilika urbana s baptisterijem u Saloni, Zbornik Filozof. fakulteta 1 (Београд 1948) 269—374; *E. Dyggve,* L'influence des Goths à Salone, Byzantion 19 (1949) 73—77; *E. Dyggve,* History of Salonitan Christianity, Oslo 1951, 49 sqq.

Грађевину с баптистеријем коју је откопао у западном делу Салоне Дигве приписује Готима, аријанцима:

1) зато што сматра да је крштавање било резервисано право епископа; истовремено постојећи баптистеријум уз градску базилику, у источном делу Салоне, чини новооткривени на западној страни града сувишним, због чега он верује да је та друга крстионица подигнута у периоду готске окупације уз катдералу аријанског епископа. У времену у коме је подигнута друга крстионица у Салони — око 500. године — крштавање верника није више било искључиво право епископа, већ су и свештеници нижег ранга могли да обављају овај обред (И. Николајевић, Ранохришћанске крстионице у Југославији, Зборник радова Византол. инст. 9 (1966) 251);

2) архитектонска сличност оба баптистеријума, иако је онај који сматра аријанским нешто мањи, чини се Дигвеу намерна. Међутим, дубоке, крстообразне писцине ових објеката показују да су степенице у једној биле у западном краку, а у другој у северном. Из овог опажања Дигве је закључио да онај који обавља обред крштења у оваквим случајевима распореда степеника у писцинама стоји лицем окренут истоку, односно југу, па се надао да ће из таквих разноврсних ставова крститеља историчари обреда можда моћи утврдити разлике у обреду крштења између аријанаца и ортодоксних. Претпоставку коју је Дигве оснивао на различитом смештају степеница у двема писцинама у Салони побио је J. G. Davis (The Arian and Orthodox baptisteries at Salona, Antiquity Vol. 33 No 129 (1959) 57—60) потсећајући да се кандидати за обред крштења, пре церемоније у писцини, одричу сатане окренути западу, а признају Христа гледајући на исток, али у одајама које су ван просторије са писцином у τὸν προαύλιον, одељењима којима су располагала оба баптистеријума у Салони. Истовремено Девис илуструје неколико писцина за крштавање из ранохришћанске епохе у којима су степенице постављене на најразличитије начине, показујући тиме да смештај степеница у писцинама нема никакав значај за ритуал крштења.

3) Још крајем 19. в. у Салони нађен натпис Flavia Theodata, који је 382 сахранио сина на некрополи у Манастиринама in lege sancta christiana, дао је *De Rossi*-у повода нагађању да је у Салони постојало и гробље legis Judaicae, некропола коју је касније, на основу налаза фрагмента саркофага са представом меноре Булић предпоставио на простору Госпе од Отока (уп. Vjesnik za arheol. i hist. dalmatinsku 49 (1926)—1927) 116 sqq. О јеврејској општини у Салони в. чланак *B. Gabričevića,* Jevrejski almanah, Београд, 1959—1960, 9—15). Као антитезу хришћанском натпису из Манастирина, Дигве је уместо јеврејске некрополе наклоњен хипотези о постојању једног coemeterium legis Arianae (уп. Salonitan Christianity 56, 66 н. 34). Предпостављена јеврејска некропола у Солину није истраживана, али јеврејска гробница у Дукљи (уп. Jevrejski almanah, 1963—1965. Beograd 1965, 56—62) показује да су сахрањивање, вероватно у одсуству веће општине једноверника, Јевреји обављали на паганским некрополама. Налази археолошког материјала који се приписује Источним Готима, тј. аријанцима, познати су такође са некропола у којима је сахрањивано аутохтоно, романизовано и свакако већ християнизовано становништво (уп. *Z. Vinski,* Kasnoantička baština u grobovima ranoga Srednjeg vijeka kao činjenica i kao problem, VI kongres arheologa Jugoslavije

VI век, крстообразна црква у Салони пре ће бити да је подигнута после окончања готске окупације. Наиме, не изгледа вероватно, због општих несређених прилика у земљи[44], да је салонитански епископ Хонорије II могао још у току трајања готске власти да започне изградњу своје крстообразне грађевине. Тај предузимљиви црквени старешина је на почетку свога епископата имао доста организационих послова у областима које су биле под његовом јурисдикцијом, па није вероватно да је од 527, када је постао епископ Салоне, па до 536, када су Готи напустили Далмацију, могао да се посвети тако монументалној изградњи као што је била његова крстообразна црква у Салони. Година његовог доласка на чело цркве у Далмацији (527.) је она која обележава почетак Јустинијанове владе, а истовремено и година када су у Равени националистички оријентисани Готи преузели власт[45], па није вероватно да су такве околности, које су ускоро довеле до византијско-готских ратова, могле пружити услове за грађевинску активност ортодоксног епископа. Новонастала ситуација у византијско-готским односима диктирала је, изгледа, новоизабраном епископу да покуша средити хаотичне црквене прилике у Далмацији, о чему говоре акти концила који су у Салони одржани 530. и 533.

Пошто Баслер сматра да је готска окупација Далмације била погодна за грађевинску активност, онда се таква претпоставка мора односити на грађевине које би се могле првенствено приписати Готима, јер било би необично очекивати да ортодоксни хришћани, који ни у Салони изгледа нису били у могућности да негују своје богомоље, подижу у то време храмове у унутрашњости земље. Баслер приписује Готима неке од грађевина које су досад биле релативно датоване у V или VI век и он то чини углавном у оним случајевима када се на једном локалитету појављују по две цркве код којих оријентација није апсолутно идентична: Бреза, Заложје, Скелани[46].

I, Београд 1964, 106 sqq; Vijesti drustva muzejsko-konzervatorskih radnika NR Hrvatske 135 (1964) 153 sq), па не изгледа вероватно да су Готи, у околини Салоне, имали своју посебну некрополу. Пошто у Салони, до сада, нема специфичних доказа за приписивање базилике и баптистеријума у западном делу града Готима, а разлози навођени у прилог тој хипотези су подвргнути критици и за њих дата друга могућа објашњења, — као једини ослонац за атрибуцију тих споменика Готима остаје аналогна ситуација у Равени, где је поред већ постојеће катедрале и баптистеријума ортодоксих, подигнута у периоду готске владавине аријанска епископска црква с баптистеријем. (Љ. Караман (Peristil 1 (1954) 181 сматра да је друга крстионица у Салони подигнута за привремену употребу када је око 400. године била одстрањена најстарија базилика са крстионицом, да би на томе месту била изграђена задужбина Симферија-Есихија).

[44] *Šišić*, Povijest Hrvata, 168—172. Уп. такође и Glasnik zemaljskog muzeja 12 (1900) 550—559, где Пач износи своје гледиште о значају готске окупације Далмације. У основи објективна запажања у томе раду, обзиром на резултате новијих истраживања, захтевају неке ситније исправке.

[45] *E. Stein,* Histoire du Bas-Empire II, 328 sqq. За време готског периода грађевинска активност ортодоскног становништва ни у Равени није цветала. Најзначајнија грађевина VI века у Равени. Св. Витал подигнута је између 538. и 547. године — уп. *F. W. Deichmann,* Gründung und Datierung von San Vitale zu Ravenna, Arte del primo millennio, Torino 1953, 111—117.

[46] Оријентација хришћанских култних грађевина у правцу запад-исток од V века постаје правило. О томе феномену се у науци веома много дискутовало, али

Погледајмо овде грађевине у Брези и Заложју. Скелане морамо изоставити, пошто расположиви подаци о споменицима са тог локалитета спадају у најсиромашније информације које имамо о остацима хришћанске архитектуре у унутрашњој Далмацији.

Како је већ речено, цркву у Брези, на десној обали Ставње — грађевина на левој обали те речице само је делимично откопана, али се верује да је и то била црква због скулптура које су ту нађене а које су идентичне са неким другим познатим споменицима[47] — открила су ископавања вођена 1930. и 1931. године. Пошто приликом штампања прелиминарног извештаја о томе раду грађевина није била потпуно позната, није публикован њен план, али је она описана и њене мере исцрпно наведене[18]. Међутим, основу те грађевине, добивену ископавањем 1930/31, објавио је Сергејевски још пре почетка ревизионих радова на томе локалитету[19] (сл. 1). Сергејевски је показивао необично жив интерес за споменик у Брези[50], али је, изгледа, у тумачењу тога објекта био у великој недоумици. За разлику од других споменика архитектуре из унутрашње Далмације, где су налази скулптованог црквеног намештаја били скоро редовна појава и колико толико помагали дефинисању грађевине у чијем склопу су откривени, у Брези је потпуно одсуство таквих објеката наводило Сергејевског на предпоставку да су они били од дрвета[51]. Напротив, бројни стубови од муљике, како је још Чермошник констатовао, као да су били израђени на токарском витлу. Они су нађени — писао је касније Сергејевски — већином у бочним просторијама, дуж унутрашњих зидова. Та чињеница је наметала претпоставку да је грађевина имала емпоре којима су припадали

заједничко гледиште није још пронађено. Уп. *R. Krautheimer*, Early Christian and Byzantine Architecture, 1965, 69 n. 6. Једно од предлаганих решења за разумевање оријентације цркава, односно за делимично одступање неких грађевина од правца запад-исток, тражило се у вези са дедикацијом цркве, односно са даном у који је падала прослава заштитника цркве и углом изласка сунца на тај дан. Тако се, на пример, одступање осовине цркве од правца запад-исток на локалитету Самагер код Пуле, за 20° према северу тумачи тиме што се осовина цркве подудара са углом под којим сунце излази 12. јула, дана када се прославља Св. Хермагора, који је, судећи по до данас сачуваном топониму локалитета, био патрон цркве (уп. R. Egger, Der heilige Hermagoras, Klagenfurt 1948, 61 sq; *G. Gerola*, L'orientazione delle chiese di Raveana antica, Actes du IV^e congres intern. des etudes byz., Sofia 1963, 238—241.)

[47] *И. Николајевић-Стојковић*, Скулптура средњевековних цркава Босне и Херцеговине, Зборник радова Византол. инст. 5 (1958) 117.

[48] Novitates musei sarajevoensis 9 (1930) 3—5.

[49] Akten des XI. Intern. Byzantinistenkongresses, München 1960, 564, Abb. 37. Тај објављени план је изгледа непотпун утолико што на зидовима, и спољашњим и унутрашњим, нису означене лезене којима су, у неправилном ритму они били ојачани.

[50] Интерес Сергејевског за грађевину у Брези најбоље илуструју Anali Zemaljskog muzeja u Sarajevu 1938—1962, Sarajevo 1963, 70, 87, 105, 108, 112, 115. Сергејевски је још 1949 радио на обради материјала из ранијих ископавања базилике у Брези, а од 1957 уноси у перспективни план ископавање у Брези са (готском) базиликом; 1959 је преузео поново систематско ископавање старохришћанске базилике на томе локалитету, које је настављено 1960, када је ова зграда окарактерисана као најзначајнија грађевина из доба сеобе народа у Средњој Босни. 1961. Сергејевски је радио на објектима поред касноантичке базилике у Брези, а 1962 уз помоћ НОО Бреза, на даљим ископавањима на томе локалитету.

[51] Südost-Forschungen 8 (1943) 172.

ти стубови[52]. У веома кратком извештају о првој кампањи ревизије у Брези, која је обављена са циљем да се тачно установи план базилике и начин градње, констатује се само: „План се много разликује од уобичајеног плана старохришћанских базилика у Босни и Херцеговини, а и плана у осталим крајевима Балкана". Од ситнијих налаза констатовано је: „око 40 ситнијих архитектонских одломака, орнаментираних у истом стилу као и они нађени код првог ископавања"[53].

Кратки опис цркве у Брези који је пружио Баслер у *Kulturnoj istoriji Bosne i Hercegovine*, битно се разликује од онога што је Сергејевски за тај објекат раније написао. Баслер уопште не помиње емпоре, већ констатује „уз три стране текао је портик, ношен стубовима који су рађени од муљике на токарском колу, са четвртастим капителима, украшеним оштрим пластичним сводовима. Особујност украса ове грађевине чине главе вепрова и овнова, које су штрчале ван вањског лица зида апсиде. У прочељу је стајала нека врста трифоре, као што је било уобичајено" [54].

Из наведеног текста није јасно на основу којих елемената је Баслер предложио своју реконструкцију изгледа цркве у Брези. Унутрашњи зидови те грађевине су, како је забележио Чремошник, имали дебљину од 70 см, а спољашњи 50 см, док је висина сачуваних зидова варирала од 20 до 140 см[55]. План који је објавио Сергејевски не индицира никакве трагове портика око грађевине, а кратки извештај после прве кампање ревизије, доноси, као што је већ речено, само опаску да се „план много разликује од уобичајеног плана старохришћанских базилика у БиХ, а и плана у осталим крајевима Балкана". Ако Баслер напушта предпоставку о постојању емпора у овој грађевини — куда су онда водиле степенице чије је трагове открио Чремошник у предњем делу десног бочног брода?[56] На ово и друга питања која остаци цркве и Брези постављају, вероватно су вишегодишња ревизиона ископавања дала неки одговор, и заиста је за жаљење што Сергејевски није доспео да своје резултате тих нових ископавања објави. Због тога ће изгледа споменик у Брези, који је већ после првог археолошког захвата интерпретиран погрешно као носилац једног одређеног стила и репрезентант једне националне — готске — архитектуре још много трпети од непотпуности објављених резултата ископања. Из малочас изложене дискусије о рунама из Брезе и неодређених импресија разних аутора о стилу скулптуре из те цркве, верујемо да се довољно јасно може сагледати до каквих све забуна и контрадикција може доћи ако интерпретације претходе основном методском поступку: потпуном објављивању свих налаза добивених иско-

[52] Димензије тих стубова нису назначене. Они су илустровани у D. Sergejevski, Vodič po zbirci kamenih spomenika Zemaljskog muzeja u Sarajevu, Sarajevo 1947, сл. на стр. 26 и 27. Südost-Forschungen 8 (1943) 172; Културна историја Босне и Херцеговине, 1955, 107.

[53] Arheološki pregled 2 (1960) 128—129. Glasnik zemaljskog muzeja N. S. 15—16 (1961) 339.

[54] Kulturna istorija Bosne i Hercegovine 1966, 338—339.

[55] Novitates musei sarajevoensis 9 (1930) 5 .

[56] o. c. 4.

павањем — свих налаза који једино могу дати солидну базу за разумевање и даље проучавање ископаног објекта. У савременом испитивању споменика, међутим, у одсуству одређених археолошких индиција, као што је доста често случај на налазиштима у унутрашњој Далмацији, неизбежно се мора комбиновати више методолошких поступака испитивања, па, — у случају Брезе — кад археолошка ископавања, како досад по објављеним текстовима изгледа, нису пружила довољно елемената за ближе разумевање, мора се прибећи и другим помоћним методима. За објашњење остатака грађевине откопане у Брези — било да она представља једнобродну цркву с нартексом, пастофоријама уз апсиду и портиком, како је представља Баслер, или трobродну богомољу, како је описује Чремошник, — ипак ће дисциплине које не негују искључиво археолошки метод, а којима Баслер одриче вредност анализе — историје архитектуре, уметности и литургије, морати дати свој суд.

Прегледајући литературу о Брези пада одмах у очи да грађевина са тога локалитета није никако досад упоређивана са базиликом у Салони која се приписује аријанцима, и која је, како је Дивге констатовао, потпуно слична богомољама које су подизали ортодоксни верници. Дански археолог је уочио да у изградњи тога објекта у Салони није било никакве жеље да се подвуче њена друкчија култна намена, већ се напротив ишло за тим да се истакне њена сличност са грађевинама које су служиле ортодоксном веровању [7]. Ова сличност је утолико природнија, јер није било разлика у литургијском церемонијалу између ортодоксних и аријанаца [8]. Ако је грађевина у Салони доиста припадала Готима, аријанцима, — како онда објаснити разлике у диспозицији плана и декорацији, које су очигледне кад се тај објекат упореди са оним откопаним у Брези а који Баслер такође приписује тим истим верницима и датује у исту епоху? Конзоле у пуној пластици које су украшавале са спољашње стране апсиду грађевине у Брези су типичан елеменат романске архитектуре, а мотиви декорације неких капитела те цркве имају само привидну сличност са ранохришћанском орнаментацијом уопште, али представљају уствари одмакли степен еволуције појединих мотива орнаментације, који истовремено индицира млађу епоху [9]. Досад

[57] *E. Dyggve*, History of Salonitan Christianity, 52.

[58] *J. Zeiller*, Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain, Paris 1918, 514 sq.

[59] Интересантан покушај издвајања неких споменика скулптуре — саркофага — као носиоца аријанских уметничких концепција учинила је *E. Demougeot*, Y eut-il une forme arienne de l'art paléochrétien, Atti del VI Congresso internationale di archeol. cristiana, Roma-Città del Vaticano 1965, 491—519. Она проучава групу тзв. аквитанских саркофага и једну групу равенских, које приписује Визиготима односно Остроготима. Као најтипичнију одлику тих скулптура Е. Демужо истиче антифигуративност, која је по њеним истраживањима израз анти-антропоморфизма готских схватања божанственог-апсолутног. Међутим та ауторка не пропушта да подвуче чињеницу да су Готи, подижући јавне споменике, цркве или палате, копирали званичну царску уметност, али сматра да су у мање репрезентативним објектима, онима који прате индивидуални живот — гробови, оружје, накит — остали верни националним традицијама. Занимљива тумачења ове ауторке мораће бити даље проучавана, јер датовање аквитанских саркофага, од којих њено испитивање започиње, није јединствено. С друге стране доста бројни равенски саркофази са симболичним хришћанским

илустрованим или у литератури поменутим остацима скулптуре из Брезе придружују се графити futhark-a и латинског алфабета, који се никако не могу интерпретирати изоловано један од другог, јер их као алфабете сигурно повезује заједничка интенција исписивања. Тек целокупна анализа свих података која су дала ископавања 1930/1931 и ревизије, приликом којих је уочено још неколико зграда поред цркве, моћи ће пружити озбиљну подлогу за закључивања меродавнија од оних која су досад на основу непотпуних знања о овом објекту доношена и пропагирана и за широки круг читалаца. Потпуно објављивање свих налаза са овог локалитета можда ће моћи разбити сумње које су данашње фрагментовано познавање и недовољно аргументисане теорије створиле о овом споменику.

Друга грађевина из унутрашње Далмације, коју Баслер такође приписује аријанцима[60] зато што је отривена на положају у чијој се близини налазе остаци још једне цркве, откопана је у Заложју код Бихаћа. Ископавања на томе локалитету је обавила И. Чремошник, а налазе скулптованих делова олтарне преграде, углавном плутеја — из цркве коју сада Баслер приписује Готима — реконструисао је и коментарисао Д. Сергејевски[61]. Сачувани темељи грађевине допустили су утврђивање изгледа њеног плана, али добивени тип архитектуре није посебно у извештају о ископавањима анализиран, нити је ближе одређено његово место у низу споменика подручја на коме је настао. Ова грађевина међутим заслужује ту пажњу, јер је то први, сада познати пример цркве са територије унутрашње Далмације, чији је презвитеријални део троапсидално обликован. Такав тип архитектуре, као што је већ раније уочено, представља једну варијанту грађевина са патуљастим трансептом о којима је у овом броју часописа већ било речи[62], а типолошки припада ужој скупини ранохришћанских грађевина Далмације које имају презвитеријални део у облику тролиста: Билице код Шибеника, Св. Мартин у Придрази код Новиграда, Сутиван на Брачу и можда Тепљух код Дрниша[63]. (Сл. 2, 3 и 4).

представама које Е. Демужо приписује Источним Готима, нису имали, као што би се могло очекивати, на далматинској страни неку изразиту популарност. Свега два досад позната саркофага из Далмације имала су представе јагањаца, као алузију на апостоле. Приписивање такве врсте декорације аријанцима у Далмацији је искључено јер се идентична декорација као на једном од тих саркофага појављује на надвратнику градске базилике, у Салони: Bull. di archeol. e storia dalm. 25 (1912) 40 sqq. Forschungen in Salona I, 53, fig. 84.

[60] Kulturna istorija Bosne i Hercegovine 1966, 331—345.

[61] Glasnik zemaljskog muzeja u Sarajevu N. S. 13 (1958) 117—145.

[62] *E. Dyggve,* History of Salonitan Christianity, 68, n. 42. *I. Nikolajević,* Eglises à transept-nain de la Dalmatie, Зборник радова Византол. инст. 10 (1968) 87—94

[63] За Билице и Св. Мартин у Придрази уп. Starohrvatska Prosvjeta III ser. 8—9 (1963) 21 sqq. За Сутиван — Brački zbornik 4 (1960) 94—95; Тепљух (Promona) — Atti del IV Congresso internazionale di archeol. cristiana I, Roma 1940, 67; Vjesnik za arheol. i historiju dalmatinsku 51 (1930—1043) Split 1940, 248; Starohrvatska Prosvjeta III ser. 1 (1949) 289. Варијанте овог типа архитектуре су бројне. За подручје источно од Далмације уп. Зборник радова Византол. инст. 82 (1964) 406 sqq; Историја Црне Горе I, Титоград 1967, 271 ск. 23. Западне варијанте: Iulia Concordia — уп. Iulia Concordia dall'età romana all'età moderna, Treviso, 1962, 119 sqq; Santa Maria Foris Portas, уп. *G. P. Bognetti,* Castelseprio, Venezia 1960, 23 sqq, Byzantion 22 (1952) 165—206, Византийский Временник 7 (1953) 359—378, Reallexikon zur Byz. Kunst 1965, s. v. Castelseprio.

Темељи цркве у Заложју показују да се грађевина састојала од нартекса, наоса ширине нартекса, али са унутрашњом поделом на три брода, од којих је средњи најшири, а два бочна доста уска. Те две бочне подужне просторије, комуницирале су са наосом вратима — она на северном подужном зиду су уништена, али су вероватно аналогно онима на јужном зиду, која су сачувана, постојала, а према презвитеријуму су била отворена целом ширином. Светилиште је формирала централна источна апсида ширине средњег брода и бочне апсиде са северне и јужне стране, непосредно надовезане на централну, али са ширим распоном од оног главне апсиде. Приликом ископавања уочени су различити нивои подова: средњи брод лежао је најниже, док је простор централне апсиде за 30 см. био издигнут изнад пода средњег брода. Ров ширине 32 см. испред централне апсиде, али на одстојању од око 2 м. изгледа да представља трагове у које је био положен темељ олтарне преграде. Доста оштећен капител већих димензија (абак 50 × 50, сачувана висина 35 см.) нађен је у наосу испред нартекса[64]. У сачуваним остацима цркве није уочено место где је могао стајати стуб који је носио тај капител, па је питање примене тога објекта у овој грађевини отворено, мада је привлачна претпоставка да је, аналогно ситуацијама откривеним у Мајдану и Оборцима, тај капител припадао конструкцији триумфалног лука[65]. Неукрашени импости потичу од прозора, а капители мањих димензија су припадали олтарној прегради. По скулптованој обради ови објекти са великим капителом и плочама олтарне преграде стилски чине хомогену целину. За хронологију троапсидалне грађевине из Заложја ови скулптовани објекти су од првостепеног значаја, јер приликом иско павања нису учени други подаци који би били карактеристични за њено датовање. Сергејевски је, као што сам напоменула, успешно реконструисао првобитни изглед плоча и датовао их приближно у V или почетак VI века, јер за њих није могао навести ближе датоване паралеле. Плоче олтарне преграде цркве из Заложја представљају веома занимљиве објекте своје категорије. Сергејевски међутим није довољно искористио податке које је добио успешном реконструкцијом њиховог изгледа. Он је пре свега утврдио број и димензије плоча. Било их је четири комада, укупне дужине 190 см и висине 90 см, од којих је свака била сачињена од по два квадратна поља. Дужина предпостављеног броја плоча међутим знатно је већа од дужине рова у који је, како Чремошникова верује, био уграђен темељ олтарне преграде. На коме су месту, ако се реконструисана дужина плоча може прихватити, биле употребљене оне, које нису могле стати на темељ олтарне преграде, где је било простора само за две такве плоче, ступчиће у које су оне биле углављене и пролаз у презвитеријум? Можда су, аналогно ситуацији у Билицама, те плоче биле постављене и према северној и јужној апсиди и тиме изоловале олтарни простор?

Анализирајући плоче олтарне преграде из Заложја, Сергејевски је уочио најопштије паралеле за њих, а у одсуству ближих аналогија, како

---

[64] Glasnik zemaljskog muzeja N. S. 13 (1958) 123 sqq.

[65] *I. Nikolajević,* Eglises à transept-nain de la Dalmatie, Зборник радова Византол. инст. 10 (1968) 90—94

је већ речено, датовао ове објекте само приближно. Већ сам имала прилике да напоменем како је пропуштено тешње упоређивање фрагмената скулптуре из Заложја са пластиком салонитанског круга могло допринети формирању знатно одређенијих мишљења у погледу утврђивања времена њиховог настанка[66]. Орнамент композиције I[67], ма колико изгледао баналан, на познатој скулптури црквеног намештаја са подручја Далмације није често заступљен. Ипак, на локалитету Клапавица код Клиса, из цркве која потиче из VI века, таквим мотивом су украшени плоча олтарне преграде и фрагмент амвона[68]. Сличан, иако не идентичан мотив носи плоча олтарне преграде из Билица која је такође из VI века[69]. Плоча са композицијом II из Заложја, чију, само једноставнију варијанту, представља композиција III[70], такође је у анализи Сергејевског остала без директних аналогија. Међутим, у погледу овог мотива веома блиску паралелу пружа плоча са schola cantorum из Манастирина коју Egger датује такође у VI век[71]. Опште аналогије неких мотива скулптуре из Заложја са споменицима који се везују за VI век показују дакле да је то столеће период у коме је изграђена олтарна преграда у Заложју, што је истовремено и приближан датум подизања грађевине, јер велики капител, коме место није прецизно утврђено, припада хронолошки истом периоду коме и плоче олтарне преграде. Нешто прецизније време клесања пластике из Заложја, у оквиру VI века, пружа даља анализа плоча олтарне преграде. Сергејевски је тачно уочио да сва орнаментисана поља плоча имају оквире другојачије декорисане и да је њихова горња ивица посебно брижљиво украшена. У еволуцији начина украшавања олтарних преграда то је један даљи корак који је на нашем подручју вероватно могућ тек средином VI столећа, јер посебно истакнута другим мотивом, горња ивица украшеног поља олтарних преграда постаје сасвим честа појава на споменицима млађег средњег века.

Придружујући се уопштено Карамановој констатацији о еволуцији појединих орнаменталних мотива камене пластике од касне антике до средњег века[72], Сергејевски се, због временског распона који дели по

---

[66] Byz. Zeitschrift 53 (1960) 265.

[67] Glasnik zemaljskog muzeja N. S. 13 (1958) 139. sl. 1.

[68] Bulletino di archeol. e storia dalmata 30 (1907) 101—122. Tav. XI; Forschungen in Salona III, 33 Abb. 45. Мотив о коме је реч, као што је и Сергејевски уочио, изведен је и на једној плочи из Капључа, али у ажурној техници. Сматра се да олтарна преграда којој та плоча припада потиче из друге половине IV. в. (уп. Recherches à Salone, I, 1928, 180).

[69] *Šišić*, Povijest Hrvata, 459 sl. 200 i str. 703. V. Novak, Monogram Miserere Christe, Šišićev zbornik, Zagreb 1929, 517 sqq.

[70] Glasnik zemaljskog muzeja N. S. 13 (1958) 140—141, сл. 2 и сл. 3.

[71] Forschungen in Salona II, сл. 20 и стр. 45.

[72] Расправљајући о пореклу плетерне орнаментике средњевековних скулптура Караман је у више наврата и са потпуним правом истицао да се полазна тачка развоја већине мотива плетера може наћи у познатом репертоару касноантичке орнаментације. За низ касније негованих мотива скулптуре из Заложја објашњавају почетну шему мотива и тиме илуструју Карамановu тезу. Из бројне библиографије Карамановых радова на тему плетерне орнаментације уп. на пр. Časopis za hrv. povijest 1—2 (1943) 64—75, 133, 138.

његовом датовању плоче из Заложја до појаве сличних мотива у плетерној орнаментици, ипак уздржао да донесе закључак о континуитету баш тих мотива из Заложја у репертоару плетерне пластике. Одсуство апсолутно датованих споменика спречава донекле такво закључивање, али с друге стране моменат уништења споменика који потичу из VI века и носе извесна обележја која се у нешто млађим столећима Средњег века много негују, никако није јасан. Обично се претпоставља да су доласком и насељавањем Словена сви споменици претходне епохе били уништени. Међутим континуитет у архитектонском обликовању, посебно баш типа чијем кругу припада црква у Заложју, од Билица до Св. Спаса на врелу Цетине[73] (сл. 5) и Лопушке главице[74] (сл. 6) говори у прилог веровању да су извесни објекти преживели деструктиван, уколико је он то посвуда био, период насељавања Словена и наставили локалну касноантичку традицију у млађим столећима Средњег века. У прилог овом веровању говори споменик у Билицама, грађевина сигурно из средине VI века, у чијој околини, под тим именом, у доба Константина Порфирогенита постоји град Велица са покрштеним Хрватима[75]. Аналогно несумњивом континуитету неких типова архитектуре[76], извесни мотиви скулптуре сигурно су in situ преживели период насељавања Словена — орнаментисане плоче олтарне преграде из Билица то опет најбоље илуструју — и тако омогућили не само преношење неких мотива касноантичке скулптуре у Средњи век, него и одржали расположење за њихов постепен развој у плетерну орнаментацију и прихватање нових мотива који су после срећивања прилика у земљи почели са страним утицајем пристизати у Далмацију. Компликовани геометријски мотиви су средином VI столећа редовна појава на плочама олтарних преграда; осим Клапавице, Заложја, Билица, Дукље и делови олтарних плоча из Мокрог Поља, су били украшени геометријским орнаментом, што показује да је таква врста декорације, поред једноставног крста или монограма, била типичан манир.

Анализа олтарних плоча из Заложја показује, дакле, да се оне уклапају у читав низ раније познатих споменика из средине VI века.

---

[73] *S. Gunjača,* Radovi na crkvi i groblju svetog Spasa na vrelu Cetine, Ljetopis JAZU 55 (1946—1948) Zagreb 1949, 87—91; *S. Gunjača,* Novi naučni rezultati u hrvatskoj arheologiji, izd. JAZU, Zagreb 1958.

[74] *S. Gunjača*, Starohrvatska crkva i groblje na Lopuškoj glavici u Biskupiji kod Knina, Starohrvatska Prosvjeta III ser 3. (1954) 7—29. Презвитеријални део цркве на Лопушкој главици имао је као пандан северном апсидалном краку јужни који је био правоугаоно завршен. Фрагменти три олтарна стола, мензи, омогућују претпоставку да су све три нише презвитеријума: централна апсида и бочне — северна полукружна и јужна правоугаона, имале мензе. Контрафори на овој грађевини, као и на још неким објектима из хрватског периода, по мишљењу Гуњаче, служе статичкој сврси, док су пиластри грађевина старије епохе декоративног карактера.

[75] *Šišić*, Povijest Hrvata, 446, 450; Византијски извори за историју народа Југославије II, Посебна издања Византол. инст. 7, Београд 1959, 44 н. 130.

[76] Тезе о питању континуитета касноантичког градитељства у столећа млађег средњег века, односно о негирању таквог феномена, изложио је *M. Prelog*, Izmedu antike i romanike. Prilog analizi historijskog polozaja „predromaničke" arhitekture u Dalmaciji, Peristil 1 (1954) 5—14. Уп. и В. Кораћ, О природи обнове и правцима развитка архитектуре у раном средњем веку у источним и западним областима Југославије, Зборник радова Византол. инст. 8, (1964) 209—226.

Типолошка сродност плана грађевине из Заложја одакле та пластика потиче са грађевинама са патуљастим трансептом из средине VI века, с једне стране, и са онима које имају троапсидално обликован презвитериј, такође из исте епохе, датује, приближно, грађевину из Заложја у то исто време. Ниједна од грађевина које показују сличности у диспозицији плана са црквом из Заложја није приписивана Готима, нити било који фрагменат скулптуре који се може упоредити са пластиком из Заложја потиче из грађевине која припада неком посебном конфесионалном правцу. За атрибуцију неког објекта аријанцима, Баслеру је међутим довољна индиција само околност што се на једном истом локалитету — Заложју у овом случају — појављују две цркве. Он се ниједном речју не осврће на извештај о ископавањима у Заложју где су две култне грађевине са тога места јасно издиференциране: једна као ранохришћански објекат, а други као млађа средњевековна грађевина[77].

У овом приказу одељка, који говори о хришћанским грађевинама у касноантичком добу у књизи *Културна историја Босне и Херцеговине*, задржала сам се нешто опширније на питању приписивања Источним Готима неких споменика архитектуре из унутрашње Далмације, одбијајући да те, наведене, грађевине прихватим као такве, не због тога што сматрам да се на подручју Далмације споменици аријанског култа не могу очекивати, већ зато што мислим да је досадашњи метод излагања и начин интерпретације налаза, првенствено оних из Брезе, недовољно убедљив. Сва досадашња тумачења споменика из Брезе само су хипотетичка нагађања, која тешко допуштају разумевање ископаних остатака. Читајући сасвим разбијене и у разним приликама објављене интерпретације тога споменика, што верујем довољно илуструје и овај приказ, добија се утисак сасвим немарног односа према неким чињеницама до којих се дошло, претпостављам, археолошким захватом на томе месту и које се стога нису смеле заобићи. Тако на пример, у одељку који говори о културним остацима варварских народа у *Културној историји Босне и Херцеговине* помиње се део штита (умбо) из Брезе о коме нема помена ни код Чремошника, ни код Сергејевског, иако објекти баш ове врсте, нађени у одређеним археолошким условима, могу итекако да буду од значаја за разумевање комплекса у коме су откривени[78].

---

[77] Glasnik zemaljskog muzeja N. S. 13 (1958) 117—136. Користећи се наведеним извештајем о ископавањима у Заложју, који једино може да буде полазна тачка за сваку интерпретацију објеката са тога локалитета П. Анђелић сматра да је други култни објекат у Заложју млађа средњевековна грађевина (Kulturna istorija Bosne i Hercegovine, 1966, 446). И тако, у једној те истој књизи, један објекат је час касноантички а час потиче из млађег средњег века!

[78] *N. Miletić*, Kulturni ostaci varvarskih narcda, Kulturna istorija Bosne i Hercegovine, 1966. 369. — Изостанак коментара и нехат према налазу који помиње Н. Милетић, у досадашњим радовима о Брези, сасвим је несхватљив. Тај став је у потпуној супротности са следећим примером коментарисања и доношења закључака о налазу кога н е м а. Прва ископавања у Дабравини извршена су 1891, а Д. Сергејевски, као што је већ речено, обавио је на томе локалитету контролна ископавања 1954 — и, објавио монографију: Bazilika u Dabravini, Sarajevo 1956. На стр. 31 те публикације Сергејевски пише: „Према Радимском, 1891 нађене су . . . , један

Грађевина из Заложја коју Баслер приписује Источним Готима, по материјалу који је аутор ископавања објавила, једна је од цркава која су подигнуте у замаху обнове земље, после готске окупације Далмације. Тип те грађевине представља један степен еволуције грађевина са патуљастим трансептом у облик чији је презвитериј троапсидално обликован, или можда илуструје једну од самосталних варијаната које су паралелно постојале као прелазни облик између цркава са патуљастим трансептом и оних чији је презвитериј био троапсидално формиран. Несумњиво трајање грађевина са троапсидалним презвитеријем и пиластрима рашчлањеним фасадама од VI до IX века, односно од Билица, Св. Мартина у Придрази, Сутивана на Брачу до Св. Спаса на врелу Цетине и Лопушке главице чини предпоставку еволуције грађевина са патуљастим трансептом у облик са тропасидалним презвитеријем преко типа који илуструје Заложје врло вероватном. Међутим, због данашњег непотпуног познавања споменика из Далмације, морамо се још уздржати од коначног закључивања, очекујући да ће нам нова, интересантна ископавања са тога подручја[79] у потпуности публикована — макар као грађа — уместо бројних и слабо успелих синтеза, дати сигурније основе за разумевање споменика градитељства те области.

врщак стрелице, . . . “. Коментаришући налазе учињене 1891, Сергејевски даље каже: ,,Нажалост, ниједан од ових предмета није био инвентарисан, нити у музеју има предмета са ознаком провенијенције ,,Дабравина“. Нарочито нам је жао стрелице која је само поменута код Радимског. У музејском складишту има неколико стрелица без ознаке провенијенције, а у томе броју и аварских“.

Пишући о Дабравини (Kulturna istorija Bosne i Hercegovine, 1966, 338) Баслер има овакво тврђење: ,,Налаз аварске стрелице у рушевинама базилике у Дабравини чини границу времена послије којега не бисмо могло рачунати на постојање ове зграде“. — Овакво, потпуно нетачно коришћење литературе не заслужује никакав даљи коментар.

[79] Недавно су у унутрашњој Далмацији истражена два локалитета која обећавају врло занимљиве резултате: Јапра, Босански Нови — базилика преко 40 м. дужине, са атријумом и већим бројем просторија (Arheološki pregled 6 (1964) 96), крстионица, трагови мозаика, плутеј са рељефоним представом крста, импост прозора, капител олтарне преграде — из рановизантијске епохе (Kulturna istorija Bosne i Hercegovine, 1966, 345). Црвеница, Дувно — тробродна правоугаона грађевина са унутрашњом апсидом типа истарске ранохришћанске архитектуре (Arheološki pregled 7 (1965) 135—140).

IVANKA NIKOLAJEVIĆ

NOTES SUR QUELQUES PROBLÈMES DE L'ARCHITECTURE PALEOCHRÉTIENNE EN BOSNIE ET EN HERZÉGOVINE

Résumé

Un livre recent sur la civilisation en Bosnie et en Herzégovine offre entre autre un aperçu de l'architecture paléochrétienne dans ces pays qui appartenaient autrefois à la Dalmatie antique (v. note 12). Dans cet aperçu quelques monuments archéologiques sont considérés comme des églises bâties par les Ostrogoths. Le présent auteur examine les causes de tels interprétations suggerées aussi pour une église de Salone.

Les fouilles archéologiques faites à Salone en 1931 et à Breza (aux environs de Sarajevo) en 1930/31 mirent au jour deux églises qu'on a attribué au culte arien.

L'édifice à baptistère dans le quartier ouest de Salone a été découvert par E. Dyggve, qui avait à plusieurs réprises avancé ses raisons pour l'attribution de ce monument aux Ostrogoths.

Dyggve envisageait comme un argument de premier ordre le fait qu'à la suite de ces fouilles on est en présence à Salone de deux églises à baptistères adjacents: la basilique urbaine à baptistère, dans la partie nord-est de la ville et la nouvelle église à baptistère qu'il venait de découvrir. Vu que Dyggve considérait que la cérémonie du baptême était un privilège réservé aux évêques, il estimait que la présence des deux baptistères ne pouvait indiquer autre chose que les deux églises principales, c'est-à-dire celles des deux diocèses et respectivement deux évêques dans une même ville. Cette conviction avait permis à son auteur de conclure que Salone, comme c'était déjà le cas à Ravenne, avait deux églises cathédrales, l'une nicéenne, l'autre arienne.

Dyggve avait fourni à l'appui de cette interprétation deux indices indicrects. Le premier s'appuie sur l'observation que l'on descendait dans les piscines cruciformes de ces baptistères de Salone de manière différente: dans l'une, celle des nicéens, les marches se trouvaient dans le bras ouest de la piscine, tandis que les marches de celle qu'il attribuait aux ariens étaient dans le bras nord de la croix. Les piscines permettaient originairement l'administration de baptême à trois personnes simultanement. Ce fait, vu la position des marches, indiquerait que celui qui administrait le baptême devait se trouver orienté vers l'est, devant la piscine des nicéens ou vers le sud aurpès de la piscine des ariens. Les différentes positions de l'officiant que Dyggve imaginait devant les piscines des baptistères de Salone, le firent supposer qu'elles présentaient, aussi, certaines différences des rites baptismaux entre les nicéens et les ariens.

Une inscription de Manastirine, de la fin du IV^{e} siècle, qui mentionne l'ensevelissement dans le cimetière: *in legis sanctae christianae*, offrait à Dyggve le second indice, pour son interprétation des bâtiments ariens. En opposition à l'inscription chrétienne mentionnée, connue depuis longtemps,

G. B. de Rossi avait suggéré à Salone un *coemeterium legis Judaicae*. En croyant à une communauté des ariens assez nombreuse à Salone, Dyggve propose, en opposition de la première inscription une autre alternative: un *coemeterium legis Arianae*.

Les résultats nouveaux des recherches ont démontré que les indices indirects proposés par Dyggve à l'appui de son interpétation de l'église arienne à Salone doivent être abandonné. On connait aujourd'hui dans les environs de Salone encore trois églises paléochrétiennes dont l'architecture comprend aussi des baptistères à piscines cruciformes (Bijaći, Otok près de Sinj, Starigrad sur l'île de Hvar) et une basilique à bâtiment indépendant du baptistère (Povlja sur l'île de Brač). L'existance de ces baptistères dans le voisinage très proche de Salone exclue l'hypothèse selon laquelle chacun de ces monuments appartiendrait à un diocèse particulier. Elle montre, au contraire, que ces baptistères n'étaient pas destinés à l'usage exclusif des évêques. De ce fait il devient évident qu'au VI[e] siècle, quand tous ces monuments des environs de Salone avaient été édifiés, le clergé d'un rang inférieur était autorisé, aussi, d'administrer le baptême. D'autre part, on a démontré que le rite d'exorsisme durant lequel le candidat au baptême devait être tourné vers l'ouest et vers l'est se déroulait dans les pièces hors du baptistère proprement dit, c'est-à-dire dans des pièces dont disposaient tous les deux baptistères de Salone. On a montré, de même, que les marches dans les piscines à immersion du monde paléochrétien étaient bâties de manières très différentes, ce qui invalide la supposition que leur position dans la piscine avait un rapport quelconque avec le rite du baptême.

L'hypothèse que les nécropoles des Juifs ou des Goths existaient à Salone n'a pas été verifiée par les fouilles. Pourtant, il est clair d'après les informations provenant d'autres nécropoles de Dalmatie, que les Juifs ensevelissaient leurs morts dans des cimetières païens, tandis que les Ostrogoths faisaient usage des nécropoles de la population autochtone romanisée.

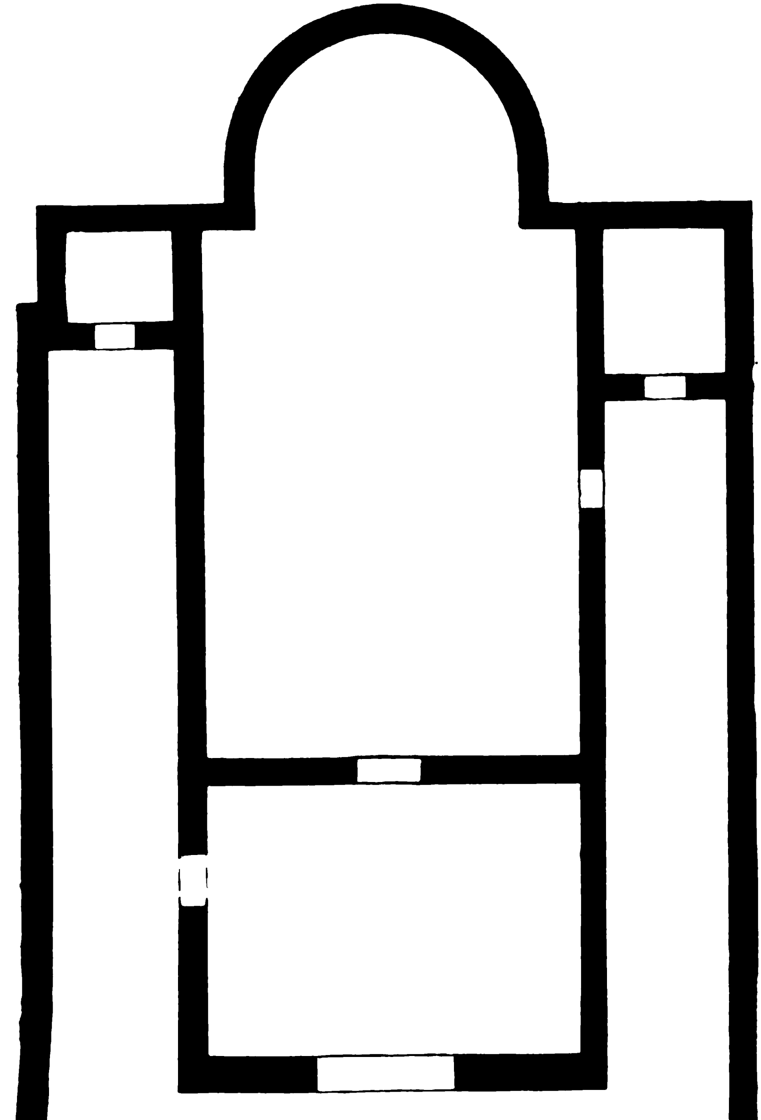
L'attribution aux Ostrogoths, c'est-à-dire au culte arien, de la seconde basilique à baptistère de Salone avancée par Dyggve, reste toutefois encore en vigeur, grâce à l'analogie frappante qu'on trouve à Ravenne.

La méthode de recherche et la publication de cette église, les deux étant très correctes, font honneur à Dyggve. Grâce à ce savant, le monument dont il s'est occupé est aujourd'hui bien connu. Au contraire le manque de méthode qui avait accompagné les tentatives de recherches de l'autre monument de Dalmatie antique que l'on attribue également aux Ostrogoths, a fait que le bâtiment découvert à Breza reste toujours inconnu ou presque. Les fouilles de Breza avaient provoqué la découverte fortuite d'une colonette portant une inscription runique, un futhark. Les fouilles de 1930 et de 1931 ont mis au jour une église dont le plan fut publié trente ans après les excavations. Mais, pourtant, ce plan ne paraît pas être correct. Les descriptions de l'édifice de Breza, publiées en différentes occasions, sont clairement en désaccord: selon l'une d'elles cette église serait un bâtiment à trois nefs et gallerie au premier étage, tandis que l'autre décrit cet édifice comme une construction à nef unique entourrée d'un portique.

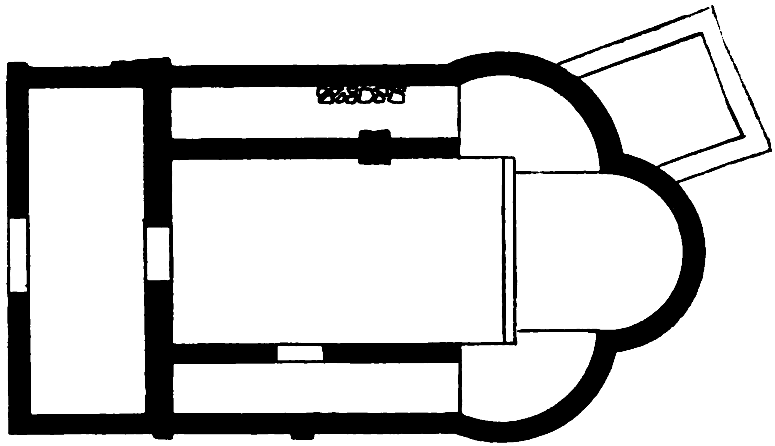
La découverte de l'inscription runique, consistant de l'alphabet runique, a amené le premier fouilleur de ce bâtiment à attribuer le futhark aux

Ostrogoths et de les considérer comme étant les bâtisseurs du monument. Les philologues-germanistes qui avaient examiné les runes de Breza n'étaient pas d'accord avec une pareille interprétation. Ils ont retenus le droit de se prononcer plus tard à se sujet, lorsque le rapport final des fouilles faites à Breza sera publié. Pourtant, en rejetant l'attribution des runes aux Ostrogoths, ils ont provisoirement suggéré qu'elle pouvaient appartenir aux Alamans sans égard qu'aucune trace archéologique n'a pas jusqu'à présent attesté le séjour de ce tribu sur le territoire en question. Ces spécialistes ont souligné de même, que l'alphabet latin trouvé à Breza sur une autre colonette, était en rapport avec l'alphabet runique.

Contrairement aux réserves de philologues, les archéologues qui se sont occupés de Breza continuèrent à interpréter le monument de cette localité comme une église arienne. Ils ont même introduit un élément nouveau: la décoration sculpté. Les fouilles de Breza ont révélé des bases de colonnes cubiques aux bords verticaux découpés, des colonnes garnies de tores, des chapiteaux en forme d'imposte décorés de motifs divers et des consoles qui se terminent en tête d'animaux, sculptés en ronde bosse. Ces consoles décoraient la façade extérieure de l'abside de l'église. A ce groupe de sculptures exécutés en pierre locale, assez tendre, dont on croit que les effets plastiques ressemblent aux sculptures en bois et dénotent le goût artistique des Ostrogoths, on ajoutait aussi une série d'autres monuments provenant de diverses localités de la Dalmatie intérieure. Aux essais d'interprétation de cet art „arien", le manque de critique de la recherche a donné l'empreinte d'improvisations qui n'apportent aucune contribution réelle à la connaissance et à l'appréciation de ces monuments. Ces interprétations qui se basent sur des informations insuffisantes, sont devenues une mode de l'archéologie locale, et on notera, au surplus, une tedence générale d'attribuer sans arguments décisifs d'autres monuments d'architecture aussi au cercle de cet art „arien". Le présent article avait pour but aussi de mettre en garde ces procédés romantiques et dépassés dans l'archéologie.

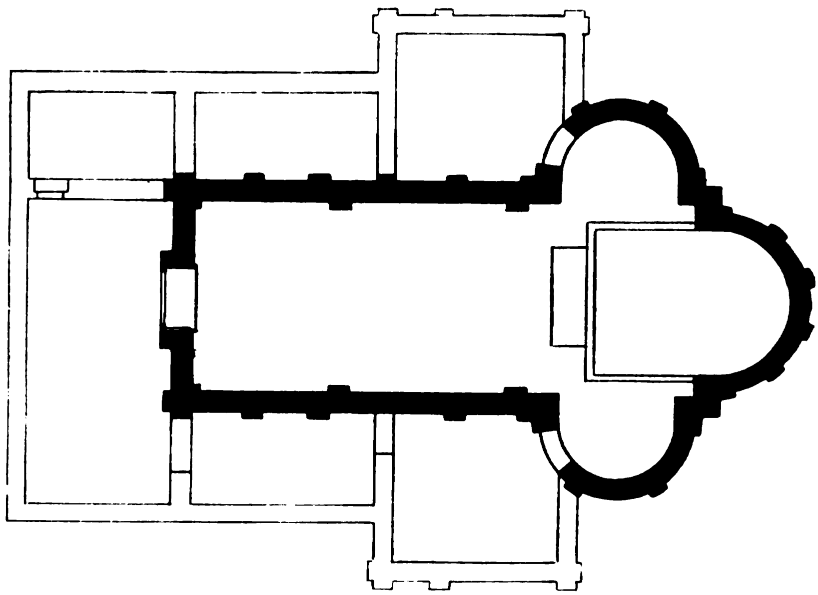


Сл. 1 — Црква у Брези (1 : 200)
Fig. 1 — Église à Breza



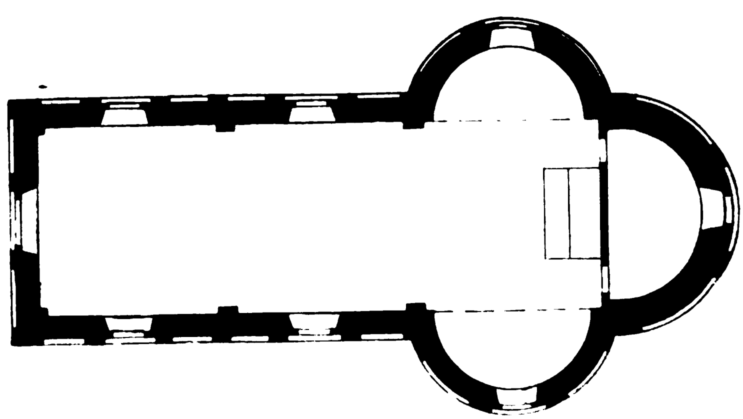
Сл. 2 — Црква
у Заложју (1 : 200)

Fig. 2 — Église
à Založje



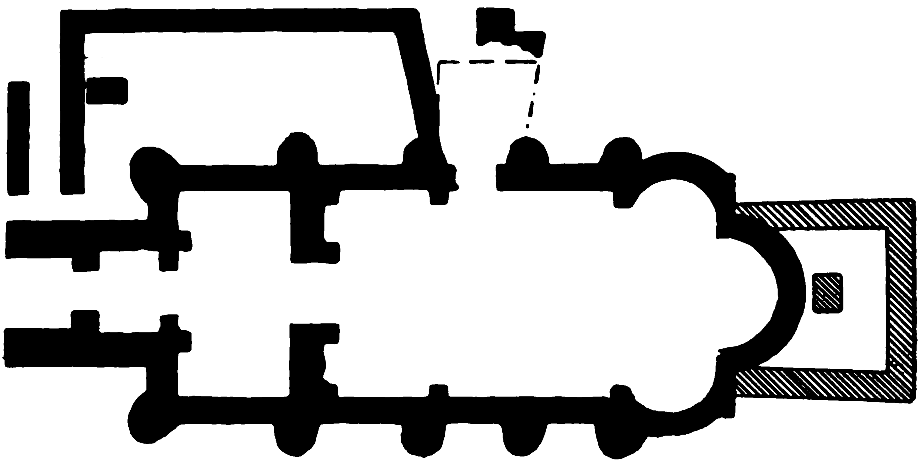
Сл. 3 — Црква у
Билицама (1 : 200)

Fig. 3 — Église
à Bilice

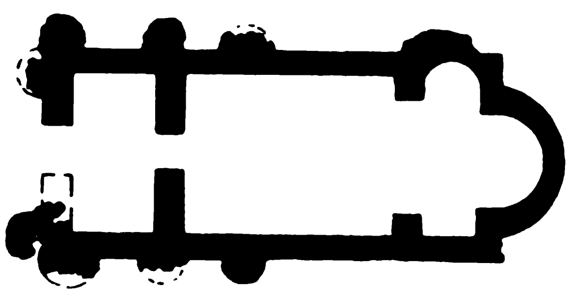


Сл. 4 — Црква
Св. Мартина у Придрази
(1 : 200)

Fig. 4 — Église de
St. Martin à Pridraga



Сл. 5 — Црква Св. Спаса на врелу Цетине (1 : 200)
Fig. 5 — Église de St. Sauveur à la source de la Cetina



Сл. 6 — Црква на Лопушкој Главици (1 : 200)
Fig. 6 — Église à Lopuška Glavica

Зборник радова Византолошког института, књ. X
Recueil des travaux de l'Institut d'Études byzantines, № X

ВОЈИСЛАВ Ј. ЂУРИЋ

ИСТОРИЈСКЕ КОМПОЗИЦИЈЕ У СРПСКОМ СЛИКАРСТВУ СРЕДЊЕГА ВЕКА И ЊИХОВЕ КЊИЖЕВНЕ ПАРАЛЕЛЕ

(наставак)*

2. *Циклус фресака посвећен св. Сави*

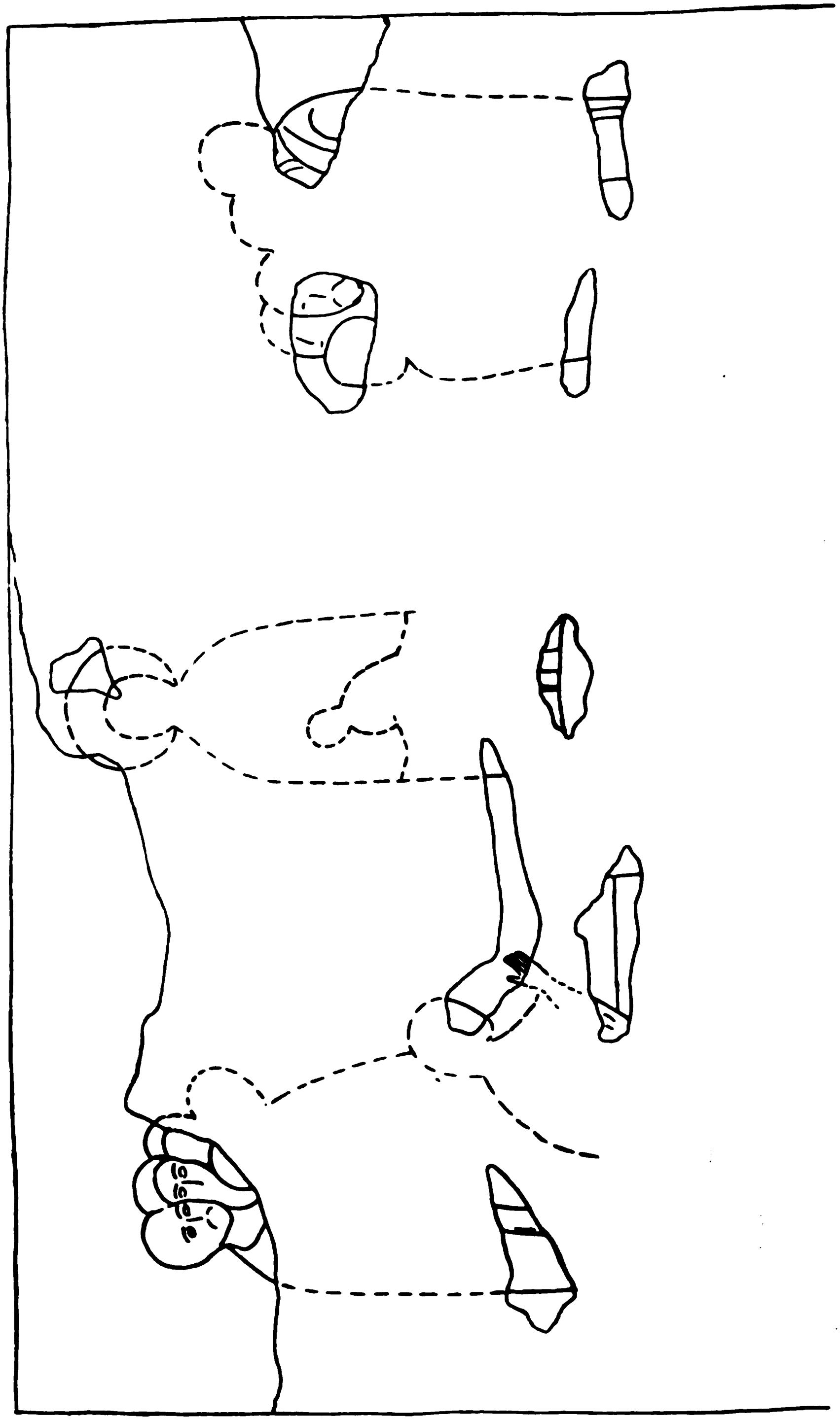
У манастиру Градцу, задужбини краљице Јелене, чија је црква изграђена и живописана нешто пре 1276 године[55], сачувао се у доњим зонама западног траveја један циклус од три композиције, који до сада није добио задовољавајуће објашњење[56]. Истина, тешко га је протумачити због великих оштећења. Уствари, претежни део површина фресака потпуно је нестао, мада се композиције и данас могу приближно реконструисати.

Циклус почиње на северном зиду западног травеја приказом смртног часа једне личности. У средини сцене била је насликана нека фигура с ореолом око главе одевена у плаву одећу, а величином је знатно надмашала остале фигуре у композицији. Испред њених ногу налазио се одар, чија се горња ивица и сада јасно види, а преко њега је некад био тамнозелени покривач чији су се трагови сачували. Самртник на одру се више не види. Према одру су приклоњене две скупине фигура, разме-

* Ово је наставак истоимене студије, чији је почетак публикован у Зборнику, VIII2, 69—90.

[55] *Ђ. Бошковић — С. Ненадовић*, Градац, Београд 1951, 1.

[56] Ibid., 6—7, где се износе различите претпоставке о томе чије би мошти могле бити приказане у композицијама преноса: Немањине, Савине, Стефана Првовенчаног. *С. Радојчић*, Портрети српских владара, 17, говори само о томе да је на сликама западног зида представљен пренос нечијих моштију. *Ђ. Бошковић* у Гласнику Скопског научног друштва, XV—XVI, 395, изнео је мисао да је у питању пренос Немањиних и Савиних моштију, а да су на тим композицијама испред носиљки принчеви Драгутин и Милутин. *В. Петковић*, Преглед црквених споменика кроз повесницу српског народа, Београд 1950, 73, не идентификује сцене, него говори само о „неком преносу моштију". Ни *G. Millet — A. Frolow*, op. cit., II, Pl. 59/2—3, не упуштају се у расправљање о тематици ових преноса. *М. Ћоровић-Љубинковић*, Одраз култа св. Стефана у српској средњовековној уметности, Старинар, н. с. XII, Београд 1961, 53, износи могућност да су градачки преноси можда слике преноса моштију Стефана Првовенчаног из Студенице у Жичу или Немање из Хиландара у Студеницу.



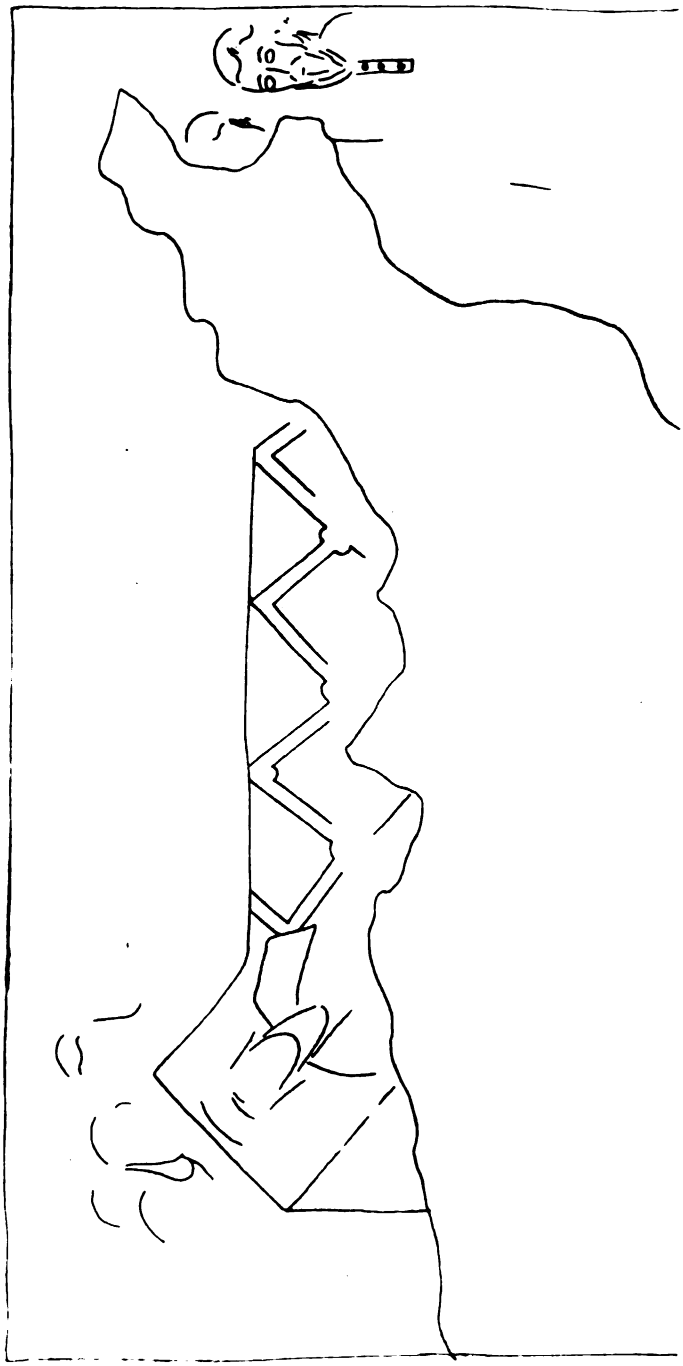
3. — Градац, Смрт св. Саве (цртеж Оливере Марковић)
Gradac, Mort de St. Sava (dessin de Olivera Marković)

штене лево и десно од средишње стојеће личности, које су биле обучене у хаљине црвене, зелене и плаве боје, али без ореола око главе. Остали су сада само фрагменти ових скупина из којих се могу сагледати покрети извесних фигура.

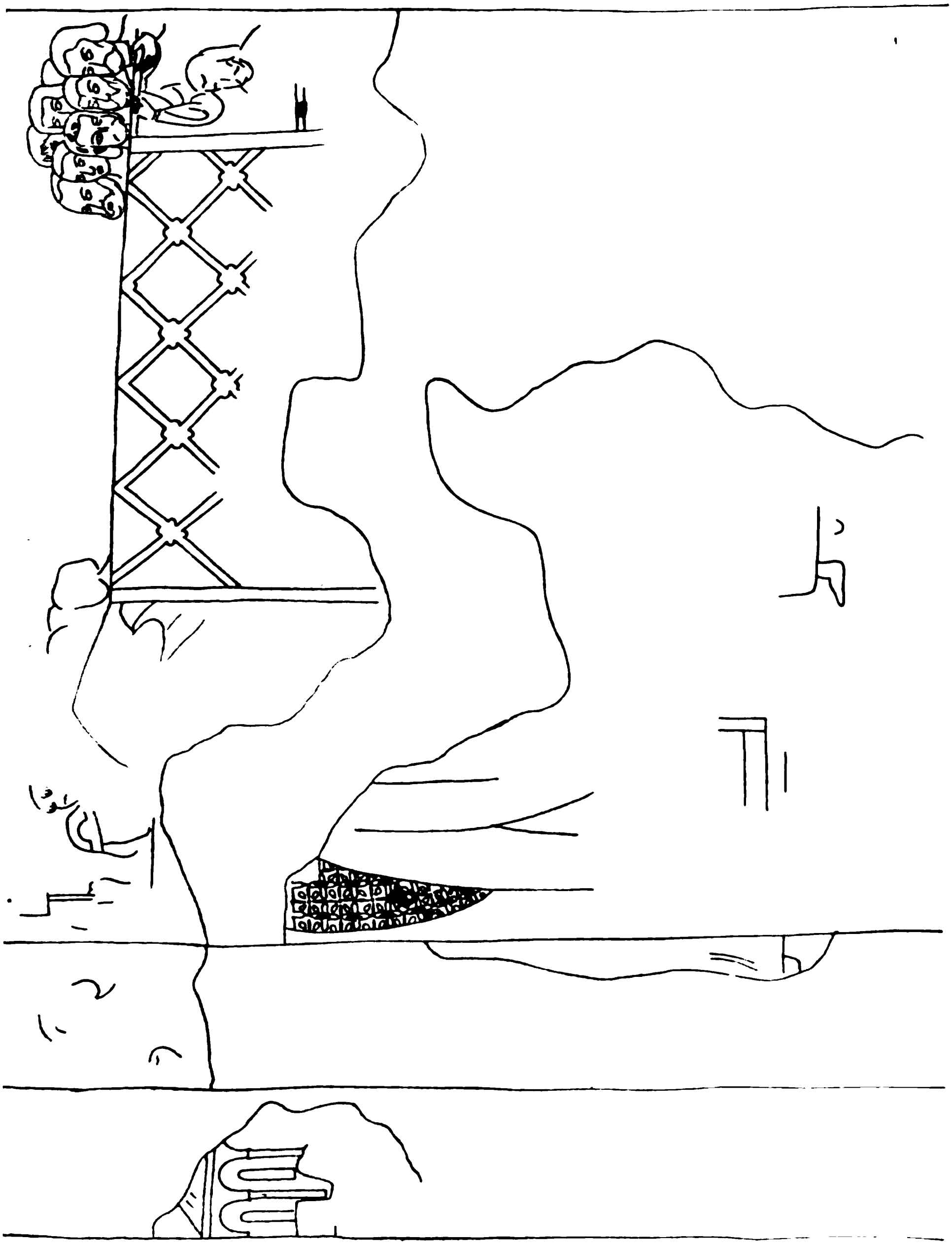
На западном зиду, северно од врата, је друга сцена циклуса: пренос моштију умрлога. Доња половина композиције сасвим је нестала, а горња је јако испрана. Па, ипак, врло се јасно виде носила с телом (које је очувано). На мало уздигнутом узглављу с пурпурним покривачем почива глава седог гологлавог старца заобљене браде са жутим ореолом. Судећи према попрсју, које се види изнад белог покривача, умрли је био одевен у одећу чија је боја због испраности неизвесна, али се на раменима виде сиви правоугаони нашивци. Тело му је покривено неком белом материјом која је учвршћена жутим кожним каишевима повезаним унакрст. Две групе фигура, једна чело главе (јако испрана), а друга до ногу (у којој су две фигуре боље очуване) прате мошти, али их изгледа не носе. Два човека иза носила су највероватније монаси: први има црну капу на глави и пурпурни огртач, а други, иначе просед, брадат и гологлав, одевен је у тамно сиву хаљину која се закопчава испод врата.

Трећа слика овог циклуса насликана је на истом зиду јужно од врата. Иако само делимично сачувана, она је најјаснија и тематски најзанимљивија. Иста она носила са умрлим старцем (овај пут представљеним са пурпурним, а не са сивим правоугаоним нараменицама) окружена су са две скупине фигура. Испред иде риђокос и риђобрад владар с владарским златним венцем на глави, одевен у плаву тунику и пурпурну хламиду с белом поставом која је богато орнаментисана. Изгледа да је подигао десну руку у којој држи некакав нејасан предмет на дршци (лабарум?). Величина његове фигуре знатно је изнад осталих. Иза њега је скупина оштећених и испраних фигура од којих неке придржавају предње дршке носила, а доњи делови њихових тела једва се назиру при дну слике. На зачељу, код ногу мртваца, сабијена у скупину, је група од десетак лица, између којих двојица придржавају носаче одра. Иако је и овај део сцене страдао услед атмосферилија, ипак се доста добро разазнају физиономије људи исцртане окером. Скоро сви су брадати, а неки као да имају тонзуре на темену. Један од њих има сивоплавичасти огртач. Ова композиција повезана је с фреском која је насликана на пиластру у југозападном углу. Наиме, испред владара, на пиластру је представљена још једна фигура, знатно мањих димензија од њега, с некаквим зеленим украсом у коси. Није јасно на коју је страну окренута: да ли према владару или се окреће од њега. На источној страни пиластра испред те фигуре насликан је један схематизовани пурпурни зид, на коме су два отвора (купола?). Очигледно, у питању је грађевина ка којој се носи мошти светитеља.

Позадине свих ових слика изведене су жутом бојом, преко које је, свакако, некад било злато на којем се опонашао рад у мозаику. Сада га више нема као што нема ни остатака натписа над сценама из којих би се могла сазнати тематика овог необичног циклуса.



4. — Градац, Пренос моштију св. Саве (цртеж Оливере Марковић)
Gradac, Translation des reliques de St. Sava (dessin de Olivera Marković)



5. — Градац, Доношење моштију св. Саве у Милешеву (цртеж Оливере Марковић)

Gradac, Arrivée du cortège portant les reliques de St. Sava au monastère de Mileševa (dessin de Olivera Marković)

Већ из описа је јасно да све три сцене представљају циклус који се односи на једну, а не на више личности[57]. Светитељ на носилима свакако није Немања не само због тога што је пренос Немањиног тела из Хиландара у Студеницу био приказан у јужној капели исте цркве, већ и зато што личност на носилима са ових композиција нема на глави монашку капуљачу (кукул), коју Немања — сем на једној сцени у Драгутиновој капели у Ђурђевим Ступовима — увек има на сликама XIII века, па и на познатим фрескама преноса његових моштију. Сем тога, Немања се увек представља с дугом шиљатом брадом, док светитељ у Градцу има заобљену браду. То што је покојник без ичега на глави искључује и претпоставку да је на овим двема сликама у Градцу представљено преношење тела Стефана Првовенчаног из Студенице у Жичу, који је умро као монах Симон и који се, редовно, приказује на монашким портретима у XIII веку с калуђерским кукулом или с венцом владара на глави[58]. Преостаје, дакле, још једна могућност: циклус може да се односи једино на архиепископа Саву I, његову смрт у Трнову, пренос моштију и доношење његовог тела у Милешеву. Истина, оштећеност фресака не дозвољава да се одмах закључи да је у питању Сава, јер није очуван горњи део главе покојника на носилима на коме би требало очекивати насликану тонзуру, коју најчешће носе српски архиепископи (мада има Савиних портрета и без тонзуре)[59]. Да је у питању архијереј говори његова одећа: правоугаони нашиви на раменима највероватније су таблице (ταβλίον) мандије, ванбогослужбене одежде архијереја, коју су, иначе, носили и у њој чак били сликани и српски средњевековни архиепископи[60].

Искључивање Немање и Стефана Првовенчаног из разматрања могућности њиховог представљања у градачком циклусу и утврђивање да је у питању пренос моштију архијереја, доводи до поузданијег закључивања о томе да је — између свих Срба светитеља чија су тела до времена живописања Градца била пренощена — једино св. Сава тај који би могао бити прослављан кроз ове композиције у Градцу. Коначном предлогу о тематици градачког циклуса потпомаже разматрање иконографије појединих сцена и њихов однос према књижевним делима која су им предходила.

---

[57] Пошто преноoење тела има две доста сличне слике, северно и јужно од врата, понекад се помишљало (*Ђ. Бошковић — С. Ненадовић*, op. cit., 6—7; *М. Ћоровић-Љубинковић*, loc. cit.) да то могу бити и преноси тела два светитеља. Међутим, пошто се доста добро очувао лик умрлог на носилима, очевидно је да је у питању једно лице. Из те чињенице произилази закључак да и слика умирања на северном зиду приказује исту личност.

[58] У Сопоћанима и Ариљу: *G. Millet — A. Frolow*, op. cit, II, Pl. 44/3, 97/2. Стефан Првовенчани је необично приказан у јужној капели уз припрату Богородичине цркве у Студеници 1235 године: он је у одећи монаха, а на глави има владарски венац — Ibid., I, Pl. 46/1, 47/2.

[59] На пример у Пећи из средине XIII века у сцени Поклоњења жртви у олтарској апсиди.

[60] О мандији и значењу украса cf. *Л. Мирковић*, Православна литургика, I, Сремски Карловци 1918, 133, где се говори да је мандија најчешће пурпурне боје. Међутим, у цркви Богородице Одигитрије у Пећи архиепископ Данило II носи мандију плаве бојеC .f. *V. Petković*, La peinture serbe du Moyen âge, I, Beograd 1930, 64a.

Под претпоставком да је циклус градачких фресака посвећених св. Сави створен по жељи краљице Јелене и да раније, у другим манастирима који су ширили Савин култ, као што су то Милешева, Хиландар, Студеница или Жича, није било циклуса њему посвећених — што је, иначе, мало вероватно — на стварање слика у част св. Саве могла су утицати само четири књижевна дела, написана пре сликања циклуса у Градцу. То су: *Служба преносу тела св. Саве* из Трнова у Милешеву, написана за 6. мај када је пренос обављен, а настала убрзо после 1237. године[61], *Служба за годишњи помен св. Сави*, која се обављала на дан његове смрти, што се славио 14. јануара сваке године, а била је састављена чак можда пре *Службе преносу тела*[62], *Житије св. Саве* од Доментијана, настало 1243. или 1253. године[63] и, можда, једно мало *Пролошко житије св. Саве*, чији се настанак ставља у XIII век[64]. Ако се, пак, предпостави да је први циклус слика у славу св. Саве настао четрдесетих година XIII века у манастиру Милешеви — који је, иначе, као чувар моштију св. Саве од 1237. године највише радио на ширењу његовог култа — и то одмах после преноса тела, када су фрескама украшене спољашња припрата и бочне капеле уз њу[65], онда се тај избор

[61] *Љ. Ковачевић*, Неколико прилога за црквену и политичку историју јужних Словена, Гласник СУД, 63, Београд 1885, 20—40; *С. Димитријевић*, Празновање 6/19 маја Преноса моштију Светога Саве из града Трнова у лавру Милешеву и служба овог празника (= Слоужба свѣтителю Сави), Сремски Карловци 1935; *С. Новаковић*, Примери књижевности и језика, Београд 1889, 122—129, где је публикована друкчија служба; за датовање те службе, коју је објавио *Љ. Ковачевић* cf. *А. Гавриловић*, Свети Сава, преглед живота и рада, Београд 1900, 207; Id., Историја српске и хрватске књижевности, Београд 1910, 59; *В. Ћоровић*, Култ Светога Саве, Браство, XXVIII, Београд 1934, 113—114; *Д. Костић*, Ко је саставио похвалу св. Симеону, 152—155, утврђује да је *Служба преносу* настала нешто после *Службе за годишњицу смрти св. Саве*; Id., у Гласнику Југословенског професорског друштва, књ. XV, 1935, 729; *Р. Грујић*, Служба св. Сави 6 маја на дан помена преноса светитељева тела из Трнова у Милешеву, Нови источник, II, Сарајево 1935, 150—152, сматра да је ова служба касније прерађивана; *Ђ. Сп. Радојичић*, О старом српском књижевнику Теодосију, Историски часопис, IV, Београд 1954, 32—33, подвргао је озбиљној критици ове Грујићеве тврдње; Id., Развојни лук старе српске књижевности, 88, износи мишљење да је та служба могла настати и 1242. године, за време татарске најезде; *Л. Павловић*, Култови лица код Срба и Македонаца, Смедерево 1965, 58.

[62] *Љ. Стојановић*, Стари српски хрисовуљи, акти, биографије летописи, типици, поменици, записи и др., Споменик СКА, III, Београд 1890, 165—175. За постанак ове службе, у којој има и делова *Службе преносу тела св. Саве*, cf. *А. Гавриловић*, Свети Сава, 207—209; Id., Историја српске и хрватске књижевности, loc. cit.; *Д. Костић*, loc. cit.; *В. Ћоровић*, op. cit., 114; *Ђ. Сп. Радојичић*, О старом српском књижевнику Теодосију, loc. cit.; *Л. Павловић*, op. cit., 57—58.

[63] Cf. *Доментиан*, op. cit, 12.

[64] *В. Ћоровић*, Пролошко житије Св. Саве, Светосавски зборник, 2, Београд 1939, 79—85.

[65] За старину тих милешевских фресака cf. *С. Радојчић*, Студије о уметности XIII века, Глас САН, CCXXXIV, књ. 7, Београд 1959, 30—31; Id., Милешева, Београд 1963, 33—35. У милешевској јужној капели уз спољашњу припрату остала је тешко оштећена, на северном зиду, једна композиција која би могла бити део циклуса посвећеног св. Сави. Као да је у питању неки пренос. Иза једног ковчега (?), који прате коњаници, стоји владар и још једна фигура (?) који изгледа да прате мошти. Фреска је из XIII века као и оне у спољашњој припрати. Слично решење има пренос моштију св. Саве у живопису хиландарске трпезарије из 1621. године: ковчег се носи између коња, а напред јаше краљ Владислав радујући се, док га пред Милешевом дочекује Арсеније с монасима. Cf. *В. Петковић*, Легенда св. Саве у старом живопису српском, 41—42, сл. 43.

текстова још више сужава и то на две службе написане у његову част. И — то свакако није случајност — две службе у част св. Саве, једна која опевава његову смрт, а друга што прославља пренос његових моштију из Трнова у Србију, тачно се поклапају с избором тема у циклусу фресака доње зоне западног травеја манастира Градца. Садржај песама ових служби одређен је превасходно да велича личност св. Саве и уз њих су молитве за Савино заступање оних који се пред Богом моле, али сви мотиви који садрже неке наративне елементе изабрани су из живота овог светитеља тако да што више подвуку тему његове чудесне смрти, очување неповредимости тела и пренос моштију из Бугарске у Србију[66]. Очевидно да је избор тема за Савин циклус у Градцу био непосредно зависан од првих двеју литургија што су у његову част биле спеване после преноса моштију из Трнова у Милешеву.

Исти је случај и с иконографијом сцена овог градачког циклуса. У *Служби за дан преноса Савиног тела* у Милешеву говори се о његовој смрти. Појединости у опису нису нарочито карактеристичне, али је доста јасно да писац увеличава тренутак његове смрти присуством анђеоских војски које примају његов дух[67], Савина смрт „прѣдь Богомь ꙗви сє нашимь“[68] и „придошє лици светыхь доухь твои вьсприиємлюштє и Богоу твор’ц8 принєсєштє“[69]. Ако се овоме дода и Доментијанов текст о „представљању“ св. Саве из његовог житија, које је такође могло послужити као писани узор за иконографију смрти св. Саве градачким сликарима, онда се има цео низ текстова које треба размотрити пре коначног суда, јер у служби за дан успења св. Саве и у малом пролошком житију нема података таквог карактера да би они могли послужити као непосредан узор уметницима који су створили циклус. Доментијан доноси, приликом описа смрти св. Саве, низ занимљивих појединости. Он говори о присуству анђела Савиној смрти, као и о томе да су његови ученици били око одра. Али, што је карактеристично, Доментијан помиње да је Сава пред смрт ишчекивао долазак *„небескога женика“* и *„сведобри Господ“* заиста је дошао и ступио са Савом у разговор, тако да *„у поноћ када је Господ прилазио ка слузи своједм . . . изиђе његова душа . . . и прилепи се Господу“*[70].

Ако се ове речи из службе, разрађене код Доментијана, упореде са сликом Успења св. Саве на северном зиду западног травеја у Градцу, видеће се да су сликари илустровали управо наведена места из службе и из Доментијановог житија св. Саве. Истина, на реконструисаном цртежу ове сцене нема анђела. Они су могли пропасти, а можда су били насликани на оним местима која су у горњим деловима фреске оштећена. Међутим, фигура у средини слике, с ореолом око главе и већих димен-

[66] Cf. *Љ. Ковачевић*, op. cit., 20—21, 22, 23, 26, 28, 30, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40; *Љ. Стојановић*, op. cit., 169, 170, 171, 173, 174, 175. Само узгед, у два-три наврата, помињу се Савина путовања по Истоку: *Љ. Ковачевић*, op. cit., 26, 28, 32; *Љ. Стојановић*, op. cit., 170.

[67] *Љ. Ковачевић*, op. cit., 22.

[68] Ibid., 34.

[69] Ibid., 39.

[70] *Доментиан*, op. cit., 205—207.

зија од осталих учесника, могла би бити једино Христос или неки анђео који прима Савину душу, док су око одра његови ученици без ореола.

Ипак — мора се нагласити — и многа друга представљања светих личности могла би бити тако насликана, па је тешко, на основу типичног описа смрти једног светитеља и његове сродности с типичном сликом смрти на фресци у Градцу извести поуздан закључак да је у питању сцене смрти св. Саве.

За идентификацију овог циклуса као Савиног много је карактеристичнија иконографија последње сцене: Доношење моштију. Она, уз раније наведене аргументе, представља кључни доказ за коначну одлуку о значењу читавог циклуса. Ни на једној слици преноса тела неког светитеља у средњем веку, ни на преносима Немањиних моштију, није приказан — колико нам је познато — владар који предводи свиту идући испред ковчега, дигавши руку, можда са лабарумом, као да се радује или поздравља. Представа краља пред носилима с моштима тачно одговара речима из *Службе преноса тела св. Саве*: „*А краљ Владислав, као оно некада пророк Давид, пред кивотом светога скакаше, играјући и веселећи се, испуњаваше се радошћу и весељем, видећи чику својега да је у обитељ своју досиео*“[71] и „*Владислав самодржац, који Христа воли, као оно Давид пред кивотом, претходећи светоме ти телу, радоваше се певајући:, Велича душа моја Господа, зато што ми је дао оца и учитеља'. И у цркву своју, радујући се, положио га је*“[72]. Властела и монаси око носила с моштима су они „*сабори српске земље с архијерејима, свештеницима и множином народа*“ који „*с кадионицама и мирисима сусретају и са сузама и радошћу љубазно целивају пречасно твоје тело*“; то су и они „*земаљски људи*“ који „*гледајући пречастно тело твоје . . . с радошћу и љубављу га пресретају*“, а што их помиње *Служба преносу тела св. Саве*[73]. И код Доментијана се говори о дочеку Савиног тела у Србији и о томе да је на сусрет изишао архиепископ Арсеније, свештеници и много света, али не постоји податак о краљу Владиславу и његовом радовању испред ковчега[74]. Последња слика циклуса св. Саве у Градцу, дакле, казује да је на њој представљен тренутак доношења моштију у Милешеву (зато је насликан на пиластру онај зид) и да је, преко карактеристичног постављања владара испред носила, сцена инспирисана текстом *Службе преносу тела св. Саве*.

Избор тема у градачком циклусу — једна илустрација последњег часа живота и две композиције преноса тела, прва са поласка или путовања, а друга пред Милешевом — зависан је, дакле, од двеју служби у славу св. Саве, док је иконографија, судећи по својеврсности последње сцене, у непосредној вези с песмама *Службе преноса тела св. Саве*. То би били, уз нека типична обележја лика св. Саве на слици, основни докази да се циклус фресака у Градцу односи на св. Саву, а не на Немању или Стефана Првовенчаног. Очигледно, Доментијаново *Житије*

[71] *С. Димитријевић*, op. cit., 20; *Љ. Ковачевић*, op. cit., 23.

[72] *С. Димитријевић*, op. cit., 46; *Љ. Ковачевић*, 39.

[73] *С. Димитријевић*, op. cit., 20, 30.

[74] *Доментиан*, op. cit., 215—216.

св. Саве и мало *Пролошко житије* из XIII века нису утицали на изглед слика из циклуса св. Саве у Градцу, већ су то само две ране службе св. Сави. Непостојање Доментијановог утицаја могао би бити доказ да је овај циклус створен негде у Милешеви одмах после доношења Савиног тела и да је циклус у Градцу само једна познија варијанта старијих фресака.

Књижевно поређење краља Владислава с царем Давидом, а читаве сцене доношења тела св. Саве у Милешеву с преносом ковчега завета — два пута употребљено у *Служби преносу тела св. Саве*[75] — одредило је иконографију завршне сцене циклуса св. Саве у Градцу и упутило је сликаре да траже узор за своју композицију у већ познатој, а у византијској и у осталој хришћанској уметности, сликаној старозаветној сцени Ношења ковчега завета. Средњовековни живописци, минијатуристе и вајари сликали су и клесали Ношење ковчега Божјег ослоњени на текстове *Старог Завета*: на *Другу књигу Самуилову* 6,12—17 и на *Прву књигу дневника* 15,2—29, у чијим се стиховима говори о ношењу ковчега на раменима Левита помоћу полуга и о Давидовом игрању испред ћивота[76].

---

[75] Ту компарацију има и књижевник Теодосије у *Животу Светога Саве*, cf. Старе српске биографије, 247, само што је он не употребљава на месту где приповеда о доношењу тела у Милешеву, него где излаже ток путовања од Трнова надаље. Та сличност књижевног поређења у *Служби* и у Теодосијевом *Животу Светога Саве*, навела је *С. Вуловића*, op. cit., 109, на помисао да је и ова служба можда Теодосијева или Доментијанова. Теодосијев *Живот Светога Саве* настао је много касније од *Службе преносу*, а знатно после градачког живописа, cf. *Ђ. Сп. Радојичић*, О старом српском књижевнику Теодосију, 18—31. Иначе, колико ми је познато, упоређења владара са Давидом пред кивотом, садржи у српској књижевнисти још само *Похвала кнезу Лазару*. Cf. *Љ. Стојановић*, op. cit., 86. То поређење се односи на синове кнеза Лазара који иду пред ковчегом оца и песме певају као Давид пред кивотом.

У стварањима култова светитеља у средњем веку транслација моштију представља значајан тренутак. У примерима које је сакупио *S. Hafner*, Studien zur altserbischen dynastischen Historiographie, München 1964, 30—34, радост присутних код доношења моштију увек је подвучена, али се не употребљава књижевна компарација са Давидом и ћивотом.

[76] Тако је то приказано на једној романској минијатури Ms. 1 Универзитетске библиотеке у Ерлангену, која је настала пре 1195. године у Баварској под снажним утицајем салцбуршке школе с јасним остацима византијских облика. И један средњовековни клесар у Шпанији, онај што је исклесао сцене на главном порталу цркве S. Maria у Ripoll-у крајем XI или почетком XII века на исти је начин представио ову старозаветну сцену. Cf. *L. Réau*, op. cit., II/I, Paris 1956, 268; *H. Steger*, David rex et propheta, Nürnberg 1961, pag. 230—231, 244—245, Taf. 26, 30.

Дионисије из Фурне у свом сликарском приручнику из XVIII века, међутим, препоручује да се ова сцена слика тако што би се приказала кола с ковчегом која вуку два вола, док испред њих иде Давид, а око њега су свештеници који свирају у разне инструменте. Cf. Malerhandbuch des Malermönchs von Berge Athos, München 1960, 59. Ако би у Милешеви оштећена фреска у јужној капели била из Савиног циклуса, она би била направљена на овај начин, јер се на овој фресци види један коњ.

Као што се у хришћанској иконографији представља преношење на раменима ковчега Божјег за време Давида, приказује се и сцена преноса ковчега завета у време Мојсија, Исуса Навина и Соломона (*Пета књига Мојсијева* 31, 9, 25; *Књига Исуса Навина* 3, 1417; *Прва књига о царевима* 8, 1—9, итд.), само што, наравно, ту нема слике цара Давида. Cf. *Ф. Успенский*, Константинопольский Серальский кодекс Восьмикнижия, Альбом к XII тому Русского Археологического института в Констан-

Није искључено да су градачки сликари, радећи пренос тела св. Саве имали на уму и слику Доношења Немањиног тела у Студеницу, коју су иначе извели у јужној капели уз припрату исте цркве и која је, у иконографском погледу, била знатно познатија[77]. По томе, а и по Доментијановом поређењу Преноса тела св. Саве с Христовим уласком у Јерусалим[78], ова сцена је могла изазвати код посматрача асоцијацију на композицију Цвети, иако је, вероватно, да ово Доментијаново поређење није утицало на сликаре код избора узора за ова српску историјску композицију.

Као и приликом образовања иконографије слика из циклуса св. Симеона Немање и у овом случају су књижевна поређења старих српских песника и живописаца одиграла пресудну улогу у образовању сликарских решења, а изгледа и структуре композиција у циклусу св. Саве у манастиру Градцу.

3. *Срйски државни сабори*

Посебно место у изучавању односа старог српског сликарства и књижевности има праћење утицаја старије литературе на представе државних сабора у црквама XIII и XIV века. Српски сабори су се сачували на фрескама у Драгутиновој капели у Ђурђевим Ступовима, Ариљу, Пећи и Матеичи. Сваки од њих доноси посебну идеју, иако су сви заједно врло слично композиционо решени.

Најзначајнију скупину од четири српска државна сабора има капела краља Драгутина у Ђурђевим Ступовима, чији је живопис настао 1282/83. године[79]. Недавно очишћене, ове фреске се могу, иако су делимично уништене, доста добро разрешити. Композиције сабора налазе се на троугаоним пољима свода (величине: катете око 240 см., висине око 200 см.), која су добијена поделом свода помоћу јако истакнутих укрштених ребара. Читање ове скупине сабора — а у питању је један засебан циклус — почиње од источног поља, па иде преко јужног и западног да би се завршио на северном. Такав ток је нормалан и код осталих фресака у византијским и српским црквама средњега века.

На источном пољу су приказане три личности како седе на престолима. У средини је један фронталан владар дуге тамне браде, одевен у тамноцрвену дугу хаљину и у светлијецрвену хламиду с окерним

тинополе, Мюнхен 1907, т. XXII, 120, т. XXXV, 326, 328, 333; *K. Weitzmann*, The Joshua Roll, Princenton 1948, 9—12, Fig. 5—8, 11, 12, 14, 17, 48; The Excavations at Dura-Europos, Final Report VIII, Part I, ed. *A. R. Bellinger*, *F. E. Brown*, *A. Perkins and C. B. Welles*, New Haven 1956, Pl. XIX—XXI, LIV, LVI, LVIII; *C. Cecchelli*, I mosaici della basilica di S. Maria Maggiore, Torino, 1956, 175, 181, tav. XXXIX, XL, XLII; *P. A. Underwood*, Second Preliminary Report on the Restoration of the Frescoes in the Kariye Camii at Istambul by the Byzantine Institute 1955, Dumbarton Oaks Papers, XI, 1957, 188—194, Fig. 20—26; Third Preliminary Report. . . , Dumbarton Oaks Papers, XII, 1958, 263—265, Fig. 36—39; *L. Réau*, op. cit., II/I, 207, 291 passim.

[77] Уосталом, и *Служба св. Симеону* делимично је утицала на известан број стихова у *Служби йреносу св. Саве*. Cf. *В. Ћоровић*, Списи св. Саве, XXVIII—XXIX-

[78] *Доменшиан*, op. cit., 215.

[79] *С. Радојчић*, Портрети српских владара у средњем веку, 27—28, где су описи портрета Немањића из доње зоне капеле и докази за датовање овог живописа у 1282/83. годину.

орнаментисаним рубовима. Сасвим је јасно да он нема на глави круну у облику византијског камелавкиона, али није јасно, због испраности фреске, да ли је некада имао севастократорски венац или неко друго обележје владарског достојанства. Лево је стари, седн великосхимник, тамне проседе браде, без кукула на глави, обучен у дугу маслинасту расу и плашт тамноцрвене боје. Он има великосхимнички сиви аналав с црвеном траком на крају. У левици држи акакију као владар, а десном руком указује на фигуру у средини сцене. Десно од средишње личности насликан је један епископ у белом фелону са жутим епитрахиљом и надбедреником, који у левој руци држи жуту књигу, док десном подигнутом руком вероватно благосиља владара у средини (шака је оштећена). Глава епископа је потпуно уништена. Иза престола владара, мало удесно, стоји једна фигура оштећене главе. Горњи део композиције, изнад седећих фигура, сасвим је уништен тако да се не може тврдити да ли је још која личност била насликана у овом сабору. Тема је, ипак, врло јасна: један стари великосхимник предаје престо младом владару уз присуство епископа и неких других лица. У питању је Немањина предаја престола сину Стефану на сабору у Расу, о чему ће још бити говора.

Јужни део свода запрема тешко настрадала представа државног сабора, чија је намера вероватно била да илуструје устоличење краља Уроша I. Неоштећен је само доњи део слике, где се добро разазнаје фронтални владар у средини, како седи на престолу, одевен у тамноцрвени дивитисион са жутим лоросом, док је са сваке стране по један епископ, окренут средини, у тренутку благосиљања (?) владара. Леви епископ је, у ствари, архиепископ са епитрахиљом у белом полиставриону, док је десни само епископ у бледозеленом фелону са жутим епитрахиљем и надбедреником. Очигледно: сабор устоличује владара, јер је претходни владалац умро или уклоњен.

На западном пољу свода, такође у горњим површинама уништен, налази се још један сабор на коме се устоличава неки владалац Србије. Владар седи на престолу у средини, обучен у пурпурни дивитисион с лоросом, али му је оштећена горња половина тела. Епископ што седи с десне стране, сасвим добро очуван, тамне браде с тонзуром какву носе српски епископи и архиепископи, има тамну мандију с пуно крстова и омофор, а леви, доста оштећен, само бели фелон. Обојица су окренути средини сцене, а судећи по покрету архиепископа, благосиљали су владара у средини. Изнад главе архиепископа виде се седе и риђокосе главе неколиких лица, која стоје иза седећих фигура у првом плану. То су учесници сабора. И овде је у питању устоличење владара чији је претходник или збачен или умро. Доцније изнети докази потврдиће да је реч о увођењу на престо краља Драгутина.

Последњи и најбољи сачуван сабор налази се у троугаоној површини свода са северне стране. На њему један владар, насликан фронтално на престолу у средини, с акакијом у десници а с левицом подигнутом испред груди и с дланом окренутим напред, прима достојанство од другог владара, што седи с леве стране, такође на престолу и, окренут према средини, указује левом испруженом руком на средишњег

владара док у десној држи акакију. Обојица су одевена на византијски начин у пурпурне дивитисионе са жутим лоросима и имају ниске камелавкионе на главама. Они су доста млади; имају сасвим кратке браде. Десно седи један српски архиепископ с тонзуром, одевен у полиставрион с омофором. Он десном руком благосиља, а у левој држи књигу. Иза њих се виде како стоје неколике фигуре учесника сабора. Тема се може доста лако разрешити као и код првог сабора. Ту краљ Драгутин, уз благослов архиепископа Јевстатија I, предаје престо брату Милутину у Дежеви 1282. године[80].

Иначе, на свим овим сликама тројица најважнијих учесника сабора увек су истакнути напред, већих су димензија од осталих фигура које се појављују иза њих, седе на окер престолима на којима се налазе јастуци. Владарски јастуци на престолима и под ногама увек су црвени, а они на престолима су и посебно по ивицама орнаментисани. Јастуци на којима седе свештеници су тамнозелени и украшени су декоративним мотивима. Иза владара на престо је прострт комад беле тканине с црвеним и црним везеним пругама, који се од наслона спушта преко седишта до иза ногу. Остали главни учесници седе на вероватно дрвеном окер престолу с орнаментисаним наслоном, али без те драперије. Наслони на престолима и ивице су посебно украшени уметањем бисерних зрна и седефних или коштаних плочица. Позадине свих сабора су тамноплаве, а тло је обојено тамнозеленом бојом.

Иако се ни над једном од ових слика нису сачували натписи који би олакшали тумачење сабора, ипак је јасно да су насликани сви они, за владајућу породицу Немањића, најважнији државни сабори што су се збили до 1282/83. године када је настао живопис Драгутинове капеле. Први и последњи сабор највише показују да је у питању један део циклуса који се може историјски протумачити. До времена живописања Драгутинове капеле извршене су у Србији две примопредаје власти: Немања је сам произвео сина Стефана за великог жупана, а Драгутин предао престо Милутину. У првом сабору чак је јасно истакнуто да владар није краљ, јер је одевен у хламиду и нема круну, а свештено лице да није архиепископ, јер не носи полиставрион. Очигледно, сликари су били свесни да се догађај одиграо пре 1217, односно 1219. године, када је обављено крунисање Стефана за краља, односно уздизање српске цркве на ниво архиепископије. Немања је ту представљен као великосхимник, а не као велики жупан, иако у тренутку предаје престола није још био калуђер. Вероватно је намера била да се сцени да известан симболичан карактер због чега се одступило од историјске веродостојности. Епископ на овој слици био би рашки владика Калиник. Цела илустрација би се могла повезати за текстове св. Саве, Стефана Првовенчаног и Доментијана, који описују овај сабор и сви наглашавају како је сам Стеван Немања поставио сина на престо и благо-

[80] Пре чишћења ових фресака године 1965, објавио сам само овај сабор, претпостављајући да ће се после чишћења моћи и други разјаснити: Успомена на Дежевски сабор, Политика, 6. I 1963, стр. 17.

словио га[81]. Ипак, слика би највише одговарала опису Стефана Првовенчанога, који износи многе појединости што се појављују на слици. Посебно описује саборску атмосферу у Расу 1196. године, које код других писаца нема. Немања — по Стефану Првовенчаном — *„призва к себи жену своју и синове своје, и архијереја свога, званог Калиника, и приставнике послова и кнезове своје земље који су над властима, војводе и војнике“*, па после једног говора венча сина Стефана *„уставши са престола свога, и предаде му га са сваким благословом“*. Одмах затим, без икакве временске разлике, вели Првовенчани, узе Немања, још ту, монашки образ[82]. Можда је овај текст и допринео да се Немачња представи као монах приликом устоличења Стефановог.

Последња сцена из циклуса саборâ представља владаре као доста младе с кратким брадама, управо онако како Драгутин и Милутин изгледају на својим портретима у доњој зони исте капеле. Архиепископ и писац Данило II касније је испричао како је изгледало постављање на престо краља Милутина на сабору у Дежеви 1282. године. После пада с коња и сламања ноге, Драгутин се почео кајати због грубости према оцу, краљу Урошу I, па је, ваљда притиснут обичајима и тренутним приликама, сазвао сабор на коме је уз речи, *„Ти, драги мој и љубљени брате, узми моју царску круну и седи на престолу родитеља свога, јер Бог тако заповеда, и у многолетном животу краљуј и брани отачаство своје од насиља оних који војују против тебе . . .* “, предао престо брату. Присутни су тада — као и у другим сличним приликама — узвикнули: *„Многа лета нека даде Бог благочестивому и христољубивому и самодржавному све српске и поморске земље Стефану краљу Урошу!“*[83] Сликар што је фреску извео, можда и сам сведок догађаја, и краљ Драгутин, поручилац живописа, ослободили су сцену непотребних илустративних појединости, уздигавши је, у композиционом погледу, до узвишеније схеме државних сабора, како су они бивали сликани у Србији и Византији. Међутим, са слике нису изостали, за правну историју важни, елементи. Оба владара су у краљевским одећама с крунама на главама и обојица седе на повезаним престолима с краљевским драперијама на наслону, као да је сликар желео да их прикаже онако како се у Византији представљају савладари[84]. Таква иконографија овог сабора, чиње-

---

[81] Списи светога Саве и Стевана Првовенчанога, 115—116, 190; *Доментиан*, op. cit., 255—256.

[82] Списи светога Саве и Стевана Првовенчанога, 190. О овом сабору cf. *Н. Радојчић*, Српски државни сабори у средњем веку, Београд 1940, 68—73.

[83] *Архиепископ Данило II*, Животи краљева и архиепископа српских, превео *Л. Мирковић*, Београд 1935, 23—24. Сабор у Дежеви је обрадио *Н. Радојчић*, op. cit., 92—93. С новим осветљењима проблема урадио га је *М. Динић*, Однос између краља Милутина и Драгутина, Зборник радова Византолошког института, књ. 3, Београд 1955, 49—54.

[84] Cf. *A. Grabar*, L'empereur dans l'art byzantin, Paris 1936, 27; Id., Le premier art chrétien, Paris 1956, 203. Иначе, по неким особеностима владарског положаја краља Драгутина — право на посебну област, заједничко потписивање повеља с краљем Милутином, ковање посебног новца итд. — рекло би се да је његова власт имала извесна обележја институције савладарства како је она позната из византијске и угарске историје. О Драгутиновом положају и о српској институцији савладарства cf. *М. Динић*, op. cit., 53—56, passim; *M. Ivković*, Ustanova „mladog kralja“ u srednjovekovnoj Srbiji, Историјски гласник, бр. 3—4, Београд 1957, 59—79, а посебно стр. 65—67 (истина, оба писца не доносе закључак о Драгутиновом савладарском положају).

ница да је Драгутин задржао и даље краљевску титулу и значајан податак да су Драгутин и Милутин насликани један уз другог 1296. године у Ариљу, у иконографском решењу које су употребљавали византијски цареви савладари[85], могли би бити подаци да је краљ Драгутин желео да истакне брата као „првог краља", али да се не одрекне титуле краља и братовљевог савладара. Као сцена закључка договора на Дежевском сабору, према којима је Драгутинов син требало да наследи Милутина, оваква слика је могла имати посебан значај.

Два оштећена сабора на јужном и западном пољу свода мислимо да представљају устоличења краља Уроша I и краља Драгутина. Зна се да је, после најезде Татара Владислав напустио престо уступивши га Урошу I, али се не зна како је до тога дошло, а за Драгутина је јасно да је дошао на престо пошто је збацио оца[86]. Примање престола без претходника, само уз присуство свештенства и сабора, наводи на такво закључивање, бар исто толико колико и запажање да до ктитора живописа капеле, краља Драгутина, Немањићка директна лоза иде само преко Стефана Првовенчаног и краља Уроша I. Обичај је био, у старом живопису српском — на пример у Лози Немањића у Грачаници, Пећи и Дечанима — да се само чланови директне линије налазе на основном стаблу Лозе, док се остали сликају само на бочним гранама[87]. Уосталом, тако су владари куће Немањића увек поступали и када су у црквама дали насликати себе иза својих претходника у династичким свитама које су у науци већ добиле име „хоризонтално генеалошко стабло", какве су оне у припрати Милешеве, Радослављевој капели у Студеници, Сопоћанима, Градцу и Ариљу, све из XIII века[88]. Тако је, најзад, поступио и сам краљ Драгутин у својој капели у Ђурђевим Ступовима, у доњој зони, испод слика саборâ. Наиме, он је ту, на јужном и западном зиду, око престола на коме седи Христос, окупио све своје директне претходнике и најближе савременике. Лево од Христа су: Симеон Немања, краљ Стефан Првовенчани као монах Симон, краљ Урош I као монах Симеон и краљица Јелена с белим велом на глави, дакле у тузи за преминулим мужем; а десно стоје савременици: краљ Драгутин с мо-

[85] Најбоље су репродуковани ови портрети код *G. Millet — A. Frolow*, op. cit., II, Paris 1957, Pl. 96₃, а најбољи опис је код *С. Радојчића*, op. cit., 30—32. У савладарском односу су на српским фрескама приказани још цар Урош и краљ Вукашин у Псачи (cf. *П. Поповић — В. Петковић*, Старо Нагоричино — Псача — Каленић, Београд 1933, Псача т. V) и деспот Стефан с братом Вуком у манастиру Руденици (cf. *V. Petković*, La peinture serbe du Moyen âge, I, Beograd, 1930, 156). О том иконографском типу савладара cf. *A. Grabar*, L'empereur dans l'art byzantin, 25 et passim.

[86] *Н. Радојчић*, op. cit., 84 (мисли да су властела довела и збацила краља Владислава), 85, 88 (чак сматра да државни сабор за устоличење Уроша I није био ни сазван што, свакако, нема већег значаја с обзиром на природу слика у цркви, мада ово питању заслужује већу пажњу историчара), 89—90 (где се, такође, износи мисао да Драгутин није, после збацивања оца, изабран за краља на државном сабору; ипак, недостатак позуданијег извора не значи да такав сабор није одржан).

[87] Cf. *С. Радојчић*, op. cit., 38—39, 48—50, 57—59, t. XII, XVI.

[88] О тим „хоризонталним лозама" Немањића cf. *V. J. Djurić*, La peinture murale serbe du XIII[e] siècle, L'art byzantin du XIII[e] siècle, Beograd, 1967 (где је и сва документација).

делом капеле у руци, краљица Кателина и између њих њихов син Владислав, будући наследник престола — како је веровао краљ Драгутин — да би свиту завршили краљ Милутин са женом Јеленом[89]. Сви владари куће Немањића, насликани у породичној свити, као најзначајнији чланови владарске куће, према схватању краља Драгутина, једини су могли бити представљени и у саборима како један другога наслеђују на престолу. Тако би иста идеја била заступљена и приликом сликања породичне „хоризонталне генеалошке лозе" и приликом представљања устоличења на државним саборима. „Света лоза" Немањића тако је, у време краља Драгутина, изражавала мисао о „богомдарованом престолу" и континуитету власти. Њена садржина бивала је вазда присутна када се примао престо. Исказао ју је, доцније, на врло непосредан начин, краљ Душан приликом крунисања. У говору на крунидбеном сабору он је изнео свој велики програм. Према писцу који је сабор описао Душан је, одговарајући архиепископу Данилу II на реч, исказао: *„Моли Госйода за мене, да ме уйврди у вољи свога разума, да не йресшуйим швојих божансшвених зайовесши, нийи да умањим шобом свешоиоложене ми добре вере Хрисшове, но да још* ***исйуним и окончам већим законима и савршенијим усшавима ушврђења и зайисе родишеља мојих и йрародишеља***...[89a] Сцене сабора у Ђурђевим Ступовима казују да су исте идеје живеле у Србији већ у Драгутиново време.

Поред композиција саборâ у Драгутиновој капели има само једна религиозна сцена, док су све остале слике посвећене појединачним фигурама. То је Света Тројица у виду Гостољубља Аврамовог, насликана у горњој зони јужног зида. Чини се да је она у вези са представама саборâ. Познато је, наиме, да је у обред крунисања византијских и српских владара улазило, као нарочито значајан тренутак, потписивање или читање „Вјерују" којим се јавно признавало православље и сведочило да ће се оно одржати у чистоти[90]. „Символ вере", Света Тројица у Драгутиновој капели, постављен је тачно испод саборâ, а својом усамљеношћу, као посебно изабрана религиозна сцена, требало је да подвуче јединство српске државе с православном црквом.

Ваља претпоставити и да је нека својеврсна идеја руководила краља Драгутина да своју капелу у Ђурђевим Ступовима претвори у меморијални споменик Дежевског сабора. Из живописа, који је радио неки способан одомаћени сликар грчког порекла, види се да је ктитор

---

[89] *С. Радојчић*, op. cit., 27—28. Занимљиво је да уз краља Драгутина није насликан његов други син Урошиц, иако је у то време он био, врло вероватно, дечак. Наиме, Драгутин је, само на годину-две после живописања капеле у Ђурђевим Ступовима удао кћер, Владислав је на фресци већ поодрастао дечак, а Урошиц је био сигурно рођен: cf. *М. Динић*, op. cit., 51—52, 65—66. Можда је намера била да се ту наслика само једини Драгутинов наследник.

[89a] *Архиейискоӣ Данило* II, Животи краљева и архиепископа српских, 165. Cf. *Н. Радојчић*, Обред крунисања босанскога краља Твртка I, Београд 1948, 70.

[90] О том питању из свечаности крунисања cf. *Н. Радојчић*, Обред крунисања босанскога краља Твртка I, 48, 60, 74, passim (где је старија литература); *М. Ћоровић-Љубинковић*, Претечина десница и друго крунисање Првовенчаног, Старинар, н. с., V—VI, Београд 1956, 108—109.

делом капеле у руци, краљица Кателина и између њих њихов син Владислав, будући наследник престола — како је веровао краљ Драгутин — да би свиту завршили краљ Милутин са женом Јеленом[89]. Сви владари куће Немањића, насликани у породичној свити, као најзначајнији чланови владарске куће, према схватању краља Драгутина, једини су могли бити представљени и у саборима како један другога наслеђују на престолу. Тако би иста идеја била заступљена и приликом сликања породичне „хоризонталне генеалошке лозе“ и приликом представљања устоличења на државним саборима. „Света лоза“ Немањића тако је, у време краља Драгутина, изражавала мисао о „богомдарованом престолу“ и континуитету власти. Њена садржина бивала је вазда присутна када се примао престо. Исказао ју је, доцније, на врло непосредан начин, краљ Душан приликом крунисања. У говору на крунидбеном сабору он је изнео свој велики програм. Према писцу који је сабор описао Душан је, одговарајући архиепископу Данилу II на реч, исказао: *„Моли Господа за мене, да ме утврди у вољи свога разума, да не преступим твојих божанствених заповести, нити да умањим тобом светоположене ми добре вере Христове, но да још испуним и окончам већим законима и савршенијим уставима утврђења и записе родитеља мојих и прародитеља...*[89a] Сцене сабора у Ђурђевим Ступовима казују да су исте идеје живеле у Србији већ у Драгутиново време.

Поред композиција саборâ у Драгутиновој капели има само једна религиозна сцена, док су све остале слике посвећене појединачним фигурама. То је Света Тројица у виду Гостољубља Аврамовог, насликана у горњој зони јужног зида. Чини се да је она у вези са представама саборâ. Познато је, наиме, да је у обред крунисања византијских и српских владара улазило, као нарочито значајан тренутак, потписивање или читање „Вјерују“ којим се јавно признавало православље и сведочило да ће се оно одржати у чистоти[90]. „Символ вере“, Света Тројица у Драгутиновој капели, постављен је тачно испод саборâ, а својом усамљеношћу, као посебно изабрана религиозна сцена, требало је да подвуче јединство српске државе с православном црквом.

Ваља претпоставити и да је нека својеврсна идеја руководила краља Драгутина да своју капелу у Ђурђевим Ступовима претвори у меморијални споменик Дежевског сабора. Из живописа, који је радио неки способан одомаћени сликар грчког порекла, види се да је ктитор

---

[89] *С. Радојчић*, op. cit., 27—28. Занимљиво је да уз краља Драгутина није насликан његов други син Урошиц, иако је у то време он био, врло вероватно, дечак. Наиме, Драгутин је, само на годину-две после живописања капеле у Ђурђевим Ступовима удао кћер, Владислав је на фресци већ поодрастао дечак, а Урошиц је био сигурно рођен: cf. *М. Динић*, op. cit., 51—52, 65—66. Можда је намера била да се ту наслика само једини Драгутинов наследник.

[89a] *Архиепископ Данило* II, Животи краљева и архиепископа српских, 165. Cf. *Н. Радојчић*, Обред крунисања босанскога краља Твртка I, Београд 1948, 70.

[90] О том питању из свечаности крунисања cf. *Н. Радојчић*, Обред крунисања босанскога краља Твртка I, 48, 60, 74, passim (где је старија литература); *М. Ћоровић-Љубинковић*, Претечина десница и друго крунисање Првовенчаног, Старинар, н. с., V—VI, Београд 1956, 108—109.

живо учествовао у стварању основне идеје о декорацији капеле. Јер, појаву медаљона с попрсјима светих врача — Кузмана, Дамјана и Пантелејмона — у зони изнад лика самог ктитора, а Кира и Јована врача у медаљонима на суседном, северном зиду, треба свакако протумачити као Драгутинову жељу да му ови светитељи, познати у хришћанској цркви као чувени лекари, непосредније помогну у тренутку када се налазио у тешким душевним тегобама и физичкој слабости после пада с коња, повреда и кајања што је збацио оца. Посебну оданост према свом прадеди, Симеону Немањи, Драгутин је показао не само чињеницом што је обновио и проширио његову задужбину, изабравши је за свој гроб, него што је у капели, испод сабора на коме Немања предаје престо сину Стефану, дао насликати два света столпника — Симеона стилита и Симеона чудотворца — имењаке родоначелника куће. Уз поменуте медаљоне са светим врачима, ликове Богородичиних родитеља у медаљонима на триумфалном луку, уз једну представу Алимпија столпника на северном зиду и два Христова „нерукотворена образа", то су, у исто време, и једини светачки ликови у капели. Сав остали живопис односи се на Немањиће. Можда је краљ Драгутин желео да непосредније обележи догађај на Дежевском сабору, укључујући га у већу целину циклуса преузимања и наслеђивања Немањићког престола, како би — а та се мисао за сада не може тачно сагледати — поузданије обезбедио, после Милутинове смрти, престо своме сину као што је то у споразуму било наведено. Да ли је то хтео постићи укључењем сина у свиту Немањића у доњој зони капеле или показујући у илустрацији Дежевског сабора извесне савладарске карактеристике свога положаја, тешко је рећи. Тек, државни сабори у Драгутиновој капели, представљају једну засебност у историјским композицијама Србије средњег века. Ниједан владар после Драгутина, као ни пре њега — колико се то данас може видети — није употребио слична иконографска решења у својим задужбинама.

У цркви Светог Ахилија у Ариљу, на северном зиду припрате, у горњој зони фресака, насликан је 1296. године Сабор св. Симеона Немање — „зборь свтаго симешна". На тој слици, у горњој половини, представљен је Стефан Немања (с҃ты Немани Симешнь краль) у владарској одећи — дивитисиону и лоросу украшеним бисерима, с круном на глави — како седи на великом дрвеном престолу с декоративним завршецима и благосиља десном руком док у левој држи акакију. Лево и десно од њега седи по један епископ, сваки на свом престолу без наслона, одевен у полиставрион с омофором, окренут Немањи, држећи у левој руци књигу, док десном или благосиља или је подиже у знак чуђења (?). У доњој половини слике су две скупине свештених лица одвојене једна од друге. Лева скупина — свети правовѣрници — има пет архијереја у полиставрионима и омофорима који држе у једној руци књиге, док десницама благосиљају. У десној скупини су дванаест црквених достојанственика одевених у беле фелоне, који на омофорима имају само по један крст што се обликом својих заобљено завршених кракова

одваја од изгледа крстова „правоверних". Они се у натпису називају „половѣрници"[91].

Посветивши пажњу овој историјској композицији извесни писци изнели су мишљење да је на слици у Ариљу приказан државни сабор Стефана Немање против богумила[92], док су други — утврдивши да се именом „полуверници" у Душановом *Законику* називају католици — закључили да је у питању Немањин сабор против латинске цркве[93]. Тешкоће у утврђивању теме овог сабора отпочињу већ код тумачења текста старог српског писца Стефана Првовенчаног, који говори о овом сабору. Он, наиме, каже да је Немања, сазвавши сабор у Расу, гонио јеретике, не наводећи одређеније о којим је јеретицима реч[94]. Већина савремених историчара је склона да Немањин сабор сматра одлучним догађајем у борби против богумилства.[95] Међутим, иако постоје заиста знатни разлози да се тако мисли — пре свега Немањина пријатељска политика према католичанству његове земље, која се може другим изворима потврдити[96] — ипак се мора прихватити да је српска црква, када је дала сликати тај сабор, мислила да је он одржан у знаку битке против католика, а не против богумила. Таквом закључивању о природи насликаног сабора у Ариљу доприноси не само већ поменути податак о „полуверницима" из Душановог *Законика* него и текстови једне средњевековне легенде о народима која је нађена у неколико српских рукописа Средњега века и епохе турског господства. Према тој ле-

[91] Још увек најбоље репродукције код *V. Petkovića*, La peinture serbe du Moyen âge, I, pl. 26 и *С. Радојчића*, op. cit., т. VIII. Ту на страни 32—33 и опис тога сабора. Најпотпуније читање натписа, уз опис, дао је *Н. Л. Окунев*, Арилье, Seminarium Kondakovianum, VIII, Praha 1930, 251.

[92] *М. Кашанин*, Немањин сабор на фресци у Ариљу, Политика 6. јан. 1931; *Н. Л. Окунев*, op. cit., 231; *В. Петковић*, Преглед црквених споменика кроз повесницу српског народа, Београд 1950, 6.

[93] *С. Радојчић*, Портрети српских владара у средњем веку, 33. Према њему и *С. Петковић*, Ариље, изд. „Југославија", Београд 1965, V.

[94] Списи светога Саве и Стефана Првовенчанога, 180—182. И у *Служби св. Симеону* коју је саставио св. Сава, говори се, само уопште, о Немањином прогону јереси: ibid., 144.

[95] Cf. *К. Јиречек*, Историја Срба, I, Београд 1952, 128—129; *Ф. Рачки*, Борба јужних Словена за државну неодвисност, Богомили и патарени, Београд 1931, 376—378; *D. Obolensky*, The Bogomils, A Study in Balkan Neo-Manichaeism, Cambridge 1948, 284; Историја народа Југославије, I, Београд 1953, 332; *Н. Радојчић*, Српски државни сабори у средњем веку, 65—67 (који је сабор описао, мисли да се сабор одржао због искорењивања богомилске јереси, али казује да је место из текста Стефана Првовенчанога много утицало на позније слике српских државних сабора у сликарству, где су — вели — приказани католици као јеретици, јер од Немање богомилска јерес више у Србији није постојала). Таквом закључивању о карактеру Немањиног сабора изразито су се успротивили: *В. Глушац*, Средњовековна „босанска црква", Прилози за књижевност, језик, историју и фолклор, IV, Београд 1924, 14; *J. Šidak*, Problem „bosanske crkve" u našoj historiografiji od Petrovića do Glušca, Rad JA., knj. 259, Zagreb 1937, 60—67; Id., „Crkva bosanska" i problem bogumilstva u Bosni, Zagreb 1940, 59—60. Ови писци мисле, сасвим оправдано, да код Стефана Првовенчанога нема довољно елемената за закључивање о природи Немањиног сабора, свакако недовољно да би се он могао прогласити сабором против богумила.

[96] *Ст. Станојевић*, Борба за самосталност католичке цркве у немањићској држави, Београд 1912, 62—72; *К. Јиречек*, op. cit., 158.

генди, која је изгледа настала у Самуиловом Царству почетком XI века, народи се деле на правоверне, полуверне и неверне. Хришћански народи су правоверни и полуверни и они су пореклом од Нојевих синова Сима, Хама и Јафета; правоверни су, божјом помоћу, рођени без додира Симових синова са женама, које су им, иначе, биле сестре, док су полуверници рођени као Јафетови потомци. Полуверних „језика", према тим текстовима, има дванаест. Међу њима су припадници хришћанских секти Истока — јаковити, Јермени итд. — а и европски народи католичке вере: Немци, Фрузи, Леси, Арбанаси, Хрвати итд[97]. Очигледно, „полуверници" са слике сабора у Ариљу могли би бити припадници латинске цркве или неки присталице источњачких секти, у сваком случају хришћани, о чему говори и крст на одећи свештеника на слици. Првих је у Србији било, зато би се сабор могао пре на њих односити, других није, сем ако Срби XII и XIII века нису богумиле сматрали „јаковитима" или „Јерменима".

Тако протумачена, ова композиција из Ариља, као историјски извор, захтева извесан опрез приликом процењивања природе Немањине борбе против јереси. Тај проблем је, истина, ван оквира ове студије, али је за историчаре од посебног значаја. Овде је само потребно нагласити да ариљска композиција Немањиног сабора представља касну реплику ове теме, чији је првобитни облик могао бити створен у време архиепископа Саве I највероватније у Студеници, одакле се Немањин култ ширио по Србији, као што је то случај са циклусом од четири сцене, направљеним у славу св. Симеона Немање, сачуваним у Студеници, Сопоћанима и Градцу. Сада, међутим, у Студеници, чији је живопис доживео измене у XVI веку, није остао насликан Немањин сабор против „полуверника". Врло је вероватно да је представљен међу Васељенским саборима у Сопоћанима насликаним између 1263. и 1268. године. Тачно изнад Првог Васељенског сабора, а испод бифоре на источном зиду нартекса, налази се једна слика сабора, сличног композиционог решења ариљској, са сачуваним остацима натписа у коме се помиње Немањино име. Треба нагласити да је у Сопоћанима, уз седам Васељенских сабора, насликан и овај осми, који би морао бити неки помесни синод или — ако је читање сачуваног дела натписа тачно — сâм Немањин сабор против јеретика[98]. У сваком случају настанак

[97] Текстови ове легенде, према различитим рукописима, штампани су више пута: *Н. Тихонравов*, Памятники отреченной русской литературы, II, Москва 1863, 446—447; P. Šafařík, Slovanské starožitnosti, II, v Praze 1863, 733; *Љ. Стојановић*, Неколико рукописа из бечке царске библиотеке, Гласник Српског ученог друштва, 63, Београд 1885, 61; *П. Сирку*, Подаци за историју старе српске књижевности, Летопис Матице српске 194, Нови Сад 1898, 142. О легенди и њеном пореклу, *Р. Грујић*, Легенда из времена цара Самуила о постанку народа, Гласник Скопског научног друштва, XIII, 1934, 198—199. Преглед издања са новим подацима код *Ђ. Сп. Радојичића*, Развојни лук старе српске књижевности, Нови Сад 1962, 80—82, где се закључује да је један део ове легенде под утицајем Физиолога.

[98] *В. Ј. Ђурић*, Сопоћани, Београд 1963, 43—44, 132. Натпис изнад сабора с Немањиним именом прочитао је сликар-конзерватор Светислав Мандић за време чишћења фресака у Сопоћанима. Сада се, без подизања скела, не може натпис у цркви видети. Сем тога, композиција је доста оштећена, али се ипак види да је сабор

иконографије Немањиног сабора у Ариљу треба тражити у споменицима прве половине XIII века, највероватније у Студеници. Истина, у разматрању карактера Немањине борбе против јеретика ваља водити рачуна о чињеници да је ариљска фреска направљена после Лионске уније, догађаја који је постепено у Србији, међу црквеним достојанственицима, стварао латинофобска расположења[99]. Могло се, према томе, десити да је ариљски сликар, по захтеву моравичког владике, у чијој је катедрали радио, поставио уз јеретике натпис „полуверници", а да је у оригиналној старијој слици уз њих био неки други епитет са друкчијим значењем.

У Ариљу су, свакако, учињене извесне измене у односу на старију варијанту ове теме. Наиме, Немања је ту насликан као српски краљ у одећи византијских и српских владара с краја XIII века и у натпису поред главе чак носи титулу краља. Ово одступање од историјске тачности смањује, природно, изворну вредност композиције.

Књижевни ослонац Немањином сабору против јеретика налази се у делу Стефана Првовенчаног, који описује његов живот. Немањин син, са пуно приповедачког смисла, износи појединости које су довеле до сабора. После обавештења које је добио од једног од *„православних његових војника"* да му се у држави укоренила јерес, Немања позива *„ни мало не каснивши, брзо свога . . . архијереја, званог Јевтимија, и чрнце са својим игуманима, и часне јереје, старешине и велможе своје, од мала до велика од њих . . . "* да би оптужио јерес *„да хулу наноси на светога духа и дели недељиво божанство, што говораше безумни Арије, пресецајући једносушну Тројицу, што прорекоше свети и богоносни оци: 'Ко ти, Спасе, раздра ризу?' ‚Арије', рече, 'безумни, који Тројицу пресече'. Тако и ови безумни иду за учењем његовим."* После сабора убијене су биле присталице те јереси, а некима је ударен белег, протерани су из земље, док су им књиге спаљене[100].

Књижевно поређење, које употребљава Стефан Првовенчани — Немањин сабор личи на Први васељенски синод, а јеретици на Арија — дословно су преузели и сликари. У Ариљу насупрот Немањином сабору, који је на северном зиду припрате, постављен је Први васељенски сабор са посебно истакнутим Христом раздране ризе и пораженим Аријем[101]. У Сопоћанима, непоуздано разрешени сабор, за који се чини да је Немањин, налази се тачно изнад Првог васељенског синода[102]. Значај Немањин као борца за чистоту вере тако је изванредно

компонован на исти начин као и онај у Ариљу: на средини седи владар на престолу, а у доњој половини су две скупине од по три архиереја представљене како стоје једна насупрот другој. Ми у тексту овог чланка остављамо извесну резерву у погледу теме овог сабора само зато што нисмо били у стању да проверимо натпис на фресци.

[99] О Лионском сабору и његовим одјецима *Г. Острогорски*, Историја Византије, Београд 1959, 430—434. Многи српски рукописи пуни су тешких речи за Михаила VIII Палеолога који је пристао на унију, а српски писци Теодосије и Данило II сматрају католичку веру за јерес. Треба нагласити да је Теодосије управо савременик живописања Ариља. О тим појавама код српских писаца као последици уније у Лиону, cf. *М. Васић*, Жича и Лазарица, Београд 1928, 93—94, 175—177, 182, passim.

[100] Списи светога Саве и Стевана Првовенчанога, 180—182.

[101] *Н. Л. Окунев*, Арилье, 230—231, 248.

[102] *В. Ј. Ђурић*, loc. cit.

истакнут, а то су управо желели његови синови Стефан Првовенчани у поменутом тексту и св. Сава у *Служби св. Симеону*, где се истиче да Немања *„просвећује лица верних, православном вером прогонећи таму јеретичку . . .“* и *„блистајући од Тројице разумном светлошћу, прогнавши таму неверовања; одржа цркви православну веру, веру као оклоп, крст као оружје, љубав као штит, реч Божју као мач . . .“*[103] Повинујући се за упечатљивим текстом Стефана Првовенчаног и за његовом широком метафором, сликари су овај Немањин сабор композиционо решили тачно онако како су то радили и са свих седам Васељенских сабора. Распоред фигура у Ариљу и Сопоћанима на Немањином сабору исти је као и суседним Васељенским синодима. Све наративне појединости текста су изостављене, а композиција је издигнута на ниво репрезентативног трибунала и, тако поједностављена, требало је да снажније прослави домаћег владара, уводећи га у ону скупину хришћанских царева што су се прославили у борби за чистоту праве вере.

На крстастом своду западног траверја у цркви Св. Димитрија у Пећкој Патријаршији насликана су још два српска државна сабора. Са северне стране је „·:·бгмьсьбрани сборь стго симеона Немане и внѹка его стго кра Ѹроша ·:·в·:га·:·“, а са јужне је Сабор св. Саве „прьваго архиепппа всеѥ срьбскыѥ“ земље. Остала два троугаона поља крстастог свода — источни и западни — запремају слике прва два Васељенска сабора. У врху свода, у медаљону насликао је попрсје младог Христа-Логоса који благосиља. И ту се, дакле, врши непосредно упоређивање српских сабора са васељенским синодима хришћанске цркве.

На сабору св. Симеона и краља Милутина представљена је символична инвеститура краља: св. Симеон Немања устоличава Милутина. Ранија мишљења о томе да је на слици приказан сабор Симеона Немање и краља Уроша I, заснована на тумачењу речи „унук“ из натписа, или да је илустрован сабор Немање и Стефана Дечанског, ослоњена на тумачење бројне вредности прочитаног слова којим је обележено који је Урош у питању, сада се могу исправити, јер се могло поуздано утврдити да у натпису стоји да је то сабор св. Симеона и краља Уроша II[104]. Ту,

[103] Списи светога Саве и Стевана Првовенчанога, 144.

[104] В. Р. Петковић је у својим радовима, кад би писао о овом пећком сабору, заступао мишљење да је у питању сабор св. Симеона Немање и краља Уроша I: Пећ, Народна енциклопедија српско-хрватско-словеначка, III, Београд 1928, 363; Преглед црквених споменика кроз повесницу српског народа, 250. *С. Радојчић*, Портрети српских владара у средњем веку, 46—47, најпотпуније је описао ову слику и успео да исчита већи део натписа изнад ње. Сабор је идентификовао као Сабор св. Симеона и Стефана Дечанског (cf. и Id., Старо српско сликарство, Београд 1966, 121—122). Читање натписа се иначе поклапа са нашим сем у првој и последњој речи, где постоје знатне разлике. Те речи су, без непосредног читања са скеле, биле услед оштећења заиста нејасне. Прву реч С. Радојчић није успео да прочита у целини, а у последњој је дошло до забуне у читању: наиме, слово Г из генитивног наставка „га“ протумачио је као словну вредност за бројку 3, па је због тога краљ идентификован као Дечански. Иначе, фреска није доживела измене у XVII веку, како се предпо-

на слици, под великим куполастим киворијем седи на окерном дрвеном престолу с наслоном, на левој страни, Немања у великосхимничкој одећи — пурпурној раси, маслинастом огртачу с плавим кукулом на глави и плавим аналавом — и, окренут краљу Милутину, који седи десно, указује на њега испруженом левом руком. У десној руци држи акакију или свитак. Краљ Милутин је постављен на престо, сличног облика Немањином, а обучен је у пурпурни дивитисион с окер лоросом украшеним бисерима и драгим камењем, с камелавкионом на глави. Он у десној руци држи жезло, а левом изгледа да придржава његов крај. То је просед човек, дуге браде, готово фронтално окренут према гледаоцу. Иза Немање стоји, живо гестикулишући, једна скупина од двадесетак монаха и великосхимника, а иза Милутина иста толика група властеле у пурпурним, плавим, црвеним и зеленим одећама богато украшеним разнобојним орнаментима. Први властелин иза краљевог престола држи високо уздигнут мач, одајући на тај начин почаст, што се као мотив често појављује на фрескама када се сликају владари на престолима; иначе је то обичај преузет из оновременог живота[104a].

Символика Милутинове инвеституре је сасвим очигледна: Симеон Немања, родоначелник и највећи светитељ „свете лозе" Немањића, посредује између Христа-Логоса и краља Милутина приликом Милутиновог свечаног устоличења. И сам епитет сабора из натписа — „богомсабрани" — казује много о природи овог српског симболичног сабора. Формулу овакве симболичне инвеституре Срби су преузели од Византинаца, где се често употребљавала. Навешћу само један карактеристичан пример, по идеји сличан пећком, иако је по облику другачији. У богато илустрованом Манасијевом летопису бугарске редакције из времена око средине XIV века — управо из доба приближног настанку фресака у цркви Св. Димитрија у Пећи — на минијатури са стране 91' свечана инвеститура цара Ивана Александра, коме анђео ставља круну на главу, врши се уз присуство пророка Давида, који држи свитак са текстом почетка XX псалма у којем је садржана похвала царске власти. Претпоставља се да је у грчком оригиналу Летописа на том месту била слика цара Манојла I Комнина[105]. Пећка слика сабора св. Симеона и краља Милутина наставља, у извесном смислу, циклус српских државних сабора са устоличењем владара куће Немањића из Драгутинове капеле у Ђурђевим Ступовима, само што је лишена „историчности" сабора из Ђурђевих Ступова.

Тешко је данас одгонетнути којим је текстом старе српске књижевности била надахнута симболичка инвеститура из Пећи. Његова

стављало. Податке по С. Радојчићу донели су *Ј. Ковачевић*, Средњовековна ношња балканских Словена, Београд 1953, 94 и *П. Мијовић*, Пећка Патријаршија, Београд 1960, 15.

[104a] Мач уз византијског цара, као знак владарске моћи, носи — према тзв. Кодину, — велики доместик или, у његовом одсуству, један од протостратора. Киворij, пак, над владарским престолом симболише небо. За обе ствари cf. *O. Treitinger*, Die oströmische Kaiser- und Reichsidee, Darmstadt 1956, 24, 56—57.

[105] I. Dujčev, Minijature Manasijevog letopisa, Sofija — Beograd 1965, sl. 33.

основна мисао, ипак, везана је изгледа за књижевна дела. У повељи краља Милутина о уљарском селишту, која се чува у манастиру Хиландару, налази се дугачак уводни део у коме краљ за све своје успехе захваљује покровитељству својих великих „прародитеља“ св. Симеона Немање и св. Саве, који су непрестано бдели над његовим отачаством, посредујући молитвама између њега и Господа[106]. Сматра се да је повеља фалсификат с краја XIV или с почетка XV века, мада би идеје у њој биле знатно старије[107]. Општа мисао овакве природе садржана је и у симболичној инвеституре у Пећи. У старим текстовима српских писаца XIII века о крунисањима владара она је ретко садржана, сем у опису постављања на престо Стефана Првовенчаног, који је донео Доментијан у свом *Живоѿу св. Симеона*. По његовим речима, када је Стефан сео на престо, Немања је изговорио, између осталог: *„А ѿи, сине мој љубими, буди благословен Богу вишњему који царује на бесконачне векове. И овај мој ѿресѿо нека је благословен од Госѿода Бога мога и од мене оца ѿвога ѿеби и деци ѿвојој, и ѿосле деце ѿвоје и целом семену ѿвоме до века“*[108]. Ако и није Доментијанов текст непосредно утицао на пећку слику „богомсабраног сабора“ — јер то је сада заиста немогуће утврдити — ипак се идеје ове врсте, које су се вероватно широко распространиле у високим дворским и црквеним круговима Србије, биле подлога за симболичну инвеституру краља Милутина на пећкој фресци[109].

Живопис у цркви Св. Димитрија у Пећкој Патријаршији настао је између 1337. и 1346. године, највероватније негде око 1345/46. го-

---

[106] *Љ. Сѿојановић*, Стари српски хрисовуљи, биографије, летописи, типици, поменици, записи и др., 18—23.

[107] *Ј. Радонић*, Пабирци, III. Библиографија и аутобиографија краља Милутина, Летопис Матице српске, књ. 183, Нови Сад 1895, 92—109; *Ђ. Сѿ. Радојичић*, Житије Стефана Уроша II Милутина у Римничком србљаку (1761), Историјски часопис, IX—X, Београд 1960, 98—99 (где је и сва старија литература о том питању). Историчари који су о овој повељи писали стално тврде да се она односи на селиште Уљаре. Међутим, из текста је јасно да је у питању не село тога имена, него селиште насељено пчеларима-уљарима.

[108] *Доменѿиан*, op. cit., 256.

[109] У првом свом раду о овом сабору *С. Радојчић* (Портрети српских владара . . . 47), иако није ни после свих трагања — како каже — нашао задовољавајуће објашњење за тему сабора у Пећи, веровао је да је у питању неко алегоријско значење. Помишљао је да ова слика стоји у вези с верском политиком архиепископа Никодима. У својој књизи „Старо српско сликарство“, 121—122, тврди да на сабору Немања предаје свитак (порука, савет, власт) Стефану Дечанском, а да цела слика представља изразе монашких схватања према којима се краљ Дечански приказује као извршилац монашких савета. Тиме се тумачење овог сабора знатно разликује од нашег. Ослањајући се на слике инвеститура у Ђурђевим Ступовима, посебно на сабор на коме Немања устоличава сина Стефана, можемо да тврдимо да је и у Пећи насликана инвеститура краља Милутина.

М. Кашанин, Српски средњевековни портрет, Уметност и уметници, Београд 1943, 38, сматра да је пећки сабор Немањин и Дечанскога, а да је насликан после крунисања Дечанског за краља и после његове победе над другим претендентима на престо како би се истакла легитимност његовог владарског достојанства.

дине[110]. На фресци сабора краљ Милутин се већ назива светим, јер је његов култ почео да се развија око 1324. године[111]. Која је била потреба или намера — остаје питање — да се у време краља Душана, у своду простора у коме се налази његов портрет уз младог сина Уроша, наслика символична инвеститура краља Милутина? Јер, заиста ваља предпоставити да су фреске символичног устоличења српских владара постојале и раније, само што се нису сачувале, као што је и касније, чак у XVI веку, дошло до копирања ове исте пећке „историјске" композиције[112]. Или је, можда, краљ Душан, који се тада спремао да измени

[110] На основу податка из Пећког летописа да је епископ Никодим саградио цркву Св. Димитрија у Пећкој Патријаршији (cf. *Љ. Стојановић*, op. cit., 97) обично се и живопис овог храма датује у време између 1317. и 1324. године: *V. Petković*, Un peintre serbe du XIV[e] siècle, Mélanges Charles Diehl, II, Paris 1930, 134; S. *Радојчић*, Портрети српских владара у средњем веку, 47; Id., Мајстори старог српског сликарства, Београд 1955, 35; Id., Старо српско сликарство, 121, 122. Међутим, док је изградња цркве Св. Димитрија заиста подухват архиепископа Никодима, дотле је живопис направљен према жељи архиепископа Јоаникија. Његов натпис с молитвеним речима налази се на фресци на којој св. Јоаникије, имењак архиепископов, клечи пред Богородицом, на фресци у зазиданој бифори на западном зиду храма (ѡ прѣсвета бце прими молбн рава своѥго архиѥппа ιѡаннкıа). Према овим изучавањима *Г. Суботић*, Црква св. Димитрија у Пећкој Патријаршији, изд. „Југославија", Београд 1964, X—XI, датовао је ово сликарство између 1338. и 1346. године. Фреску је радио један од двојице сликара што су сликали и остали живопис цркве. У прилог оваквом закључивању иде још једна чињеница. На јужном зиду западног травеја у доњој зони остале су насликане четири историјске личности: један непознати архијереј, владарски пар (отац и син-дечак) и св. Сава. Пошто уз портрете нису остали натписи с њиховим именима, они су били предмет нагађања: за В. Петковића то су архиепископ Никодим(?), Стефан Дечански(?) и Душан (La peinture serbe du Moyen âge, II, pl. LXXXVI; Преглед црквених споменика . . . , 250); за М. Кашанина то су патријарх Јефрем и Балшићи (Уметност и уметници, 50—51 и у неким другим радовима); они су то и за *П. Мијовића* (Пећка Патријаршија, 13—15). Јасно је, међутим, да су сви ови портрети из истог времена као и остало сликарство, рад истих руку. Према томе, ту могу бити насликани само архиепископ Јоаникије и краљ Душан са сином. Стари путници и истраживачи XIX века приметили су, јер су тада били још очувани делови натписа око глава портретисаних, да су владари са слике Душан и Урош: *Г. Јуришић*, Дечански првенац, Нови Сад 1852, 97; *М. С. Милојевић*, Путопис дела праве (старе) Србије, II, Београд 1872, 240. Пошто је на фресци Урош насликан као поодрастао дечак, а родио се 1337 године, очигледно је да је слика настала око године 1345—1346. Завршавала се вероватно око крунисања цара Душана и уздизања патријарха Јоаникија. Занимљиво је да су у време сликања портретисани били одсутни и сликар није знао како да направи њихова лица. Зато је у фрескотехници завршио све остало сем глава, које је оставио тада ненасликане. Тек ваљда пошто је добио њихове портрете или их је видео, сликар је у у секотехници завршио лица. Зато су боје с њих сада добрим делом отрвене (мање код Уроша а више код Јоаникија и Душана) тако да су се изгубиле обележја личних црта портретисаних.

[111] *Л. Павловић*, Култови лица код Срба и Македонаца, 92.

[112] Ова копија се налази у полукружном пољу uврх северног зида у северо-источном травеју спољашњег нартекса у Пећи. Изведена је за време патријарха Макарија 1561. године. Cf. *С. Петковић*, Зидно сликарство на подручју Пећке патријаршије 1557—1614, Нови Сад 1965, 163. Он носи натпис сьбѡр стагѡ и бгѡноснаго ѡца нашегѡ сүмеѡна срьбьскагѡ, пако је ту насликана символична инвеститура једног краља у истом распореду фигура и с истим учесницима као на сабору у цркви Св. Димитрија. Изостављањем имена владара као да се исказује традиција да су се у оваквом сабору могли наћи и сви други Немањићи, а не само краљ Милутин.

законе у земљи, хтео да узвиси престо једног од највећих законодаваца земље, краља Милутина? У Душановом *Законику*, на више места, и у његовим повељама, цар исказује знатно поштовање одредбама „светога краља" Милутина, уважавајући неке његове прописе и настављајући се на њих[113]. То своје изузетно поштовање према св. Симеону, св. Сави и св. краљу Милутину, Душан је још двапут исказао кроз сликарство. Наиме, на јужном зиду западног травеја храма у Белој Цркви Каранској, чији је живопис из времена око 1342. године, и на фрескама дечанског храма из око 1345, у зони стојећих фигура, насликани су једни уз друге: св. Симеон, св. Сава, св. Урош II и породица краља Душана[114]. Била је то, у ствари, једна скраћена „хоризонтална лоза" Немањића, сведена на највеће законодавце династије, која се, у виду сабора, јавља у Пећи са истим учесницима. Пећки сабори би, према томе, били само наставак и варијанта оне, знатно опширније, мисли која је већ била изражена кроз саборе у Ђурђевим Ступовима.

Ван овог занимљивог питања стоји иконографски проблем: зашто се свечана инвеститура краља Милутина налази у Пећи у скупини с Васељенским саборима и са сабором св. Саве? Одговор на то дају српски писци, нешто старији од живописа у Пећи, који казују о крунисањима српских владара. Примањем престола владар преузима обавезу да ће се не само старати о држави, него и да ће водити бригу о судбини цркве, а пре свега о чистоти вере[115]. И сам краљ Милутин — у хиландарској повељи о уљарском селишту — вели како је увидео да су благочестиви цареви и православни архијереји саборе окупљали и на саборима законе божје поштовали и друга правила светих отаца потврђивали[116]. То је био прави разлог због чега се, с пуно разумевања, одлучио сликар символичне инвеституре краља Милутина да је постави међу велике саборе васељене.

Исти идејни разлози довели су и до смештаја Сабора св. Саве у Пећи у круг са Васељенским синодима. Они изгледају, на први поглед, и знатно природнији: сабор првог српског архиепископа, у чијем је

[113] *С. Новаковић*, Законик Стефана Душана цара српског, Београд 1898, чл. 79, 123, 152, 153; Id., Законски споменици српских држава средњега века, Београд 1912, 422, 429, 430, 431, 432, 434, 653, 697, 703, 719.

[114] Cf. *М. Кашанин*, Бела Црква Каранска, Београд 1928, 49, 56—58. За датовање живописа у време око 1342. године: *Г. Бабић*, Портрет младог Уроша у Белој Цркви Каранској, Зограф, 2, Београд 1967, 17—19. *В. Петковић и Ђ. Бошковић*, Манастир Дечани, II, Београд 1941, 21, т. CXXXV—CXXXVII.

[115] По Теодосију св. Сава кад крунише на сабору краља Стефана Првовенчаног говори о оданости правој вери и борби против јереси (cf. *М. Ћоровић-Љубинковић*, op. cit., 108—109). Теодосије на другом месту помиње да је Немања на сабору, приликом предаје престола, упозорио присутне да сачувају веру у „*свету и једнобитну и нераздељиву Тројицу, чијим се крштењем просветисмо, непомешану с јересима*..." и да дају„ *сваку част божјим црквама и служиоцима у њима*..." (Старе биографије, 107). Према архиепископу Данилу II, краљ Драгутин је на сабору устоличења краља Милутина такође одржао говор у којем га је саветовао: „ ...*Од владике свога Христа никада се не уклањај* ..., *од истине не отступи*..., у *Господу ... све ово сачувај*". (*Архиепископ Данило II*, op. cit., 24). S. *Hafner*, op. cit., 96—103, навео је низ примера из биографија српских владара о њиховој бризи о подизању цркава, старању о свештенству и вери.

[116] *Љ. Стојановић*, op. cit., 18.

духу била организована читава српска црква, изједначује се својим одлукама с решењима најважнијих хришћанских сабора света. На слици у Пећи, св. Сава седи у средини, на врло декоративном престолу, обучен у свечани сакос. Он у десној руци држи крст, док је леву положио на књигу-јеванђеље што му лежи на крилу. Престо му је другачијег облика од владарског: његов високи наслон састављен је од три реда аркадица постављена један изнад другог. Лево од светог Саве седе три епископа на једном заједничком седишту без наслона. Они су одевени у фелоне с омофорима. Десно су друга тројица, на истоветном седишту, обучена у полиставрионе такође с омофорима. Сви живо гестикулишу као да су у разговору. Епископи смештени до св. Саве окренули су се сваки према својој групи. Иза престола, с обе стране, стоји по један паж српског архиепископа, огрнут плаштом с много орнамената и носи на глави белу, горе заобљену капу. Леви држи уздигнут мач с балчаком окренутим на горе, а десни велику запаљену свећу заденуту у велики свећњак[117]. Лево и десно, иза епископа, стоји по једна скупина властеле, гологлава, обучена у веома свечане и орнаментисане ношње. Њихово присуство на слици уверава да је ктитор желео да кроз сабор св. Саве представи не само црквени него и државни синод српске земље[118].

Тема овог јединственог сабора св. Саве у старом српском сликарству, може бити повезана са успостављањем самосталности српске цркве. Према Доментијану, Сава је, после повратка из Цариграда, одржао у Србији два сабора: један у Студеници, а други у Жичи. Студенички сабор је обавио пред *„преподобним чрнцима и . . . збором деце свога отачаства“*, али без епископа његове автокефалне цркве, јер они још нису били изабрани[119]. Сабор у Жичи, по опису Доментијана, управо одговара представи у Пећи. Пред игуманима, монасима, поповима, ђаконима и народом *„пошто се преосвећени обукао у богосветну подобу са новоосвећеним епископима, са поповима и ђаконима, и после почетка свете литургије . . . , санастолник апостолског седења и начелник свима* (св. Сава), *отвори богогласна уста своја*“ и отпоче дугу проповед *„о обновљењу свете истините вере и проклетству безбожних јеретика“*. Тада је Сава посебно подвукао важност свих васељенских сабора, задржавши пажњу слушалаца на одлукама сваког од њих[120]. Изгледа са-

[117] Српски архиепископ је у својој свечаној пратњи увек имао свећоносца. Тако је представљен св. Сава у свити Немањића на западном зиду припрате у Богородици Љевишкој, архиепископ Сава III на слици Божићне химне у трему под звоником у Жичи и, овде у Пећи, архиепископ Сава I. Обичај је преузет из Византије. И пред охридским архиепископом ношена је лампада, као што су на њу — према Кодину — имали право и цариградски патријарси (cf. *Снегаров*, История на Охридската архиепископия, I, София 1924, 157). *Теофилакт*, Житие на св. Климента Охридски, преведе от гръцки *Д. Т. Ласков*, София 1916, 19, говори да су „према обичају“ испред папе, када је дочекивао Ћирила и Методија у Риму, носили крст и запаљене свеће у свећњацима.

[118] О томе да се сабору, присуством властеле, даје државни карактер cf. *Н. Радојчић*, Српски државни сабори у средњем веку, 196 и даље, passim.

[119] *Доментиан*, op. cit., 123—126.

[120] Ibid., 127—134.

свим уверљиво — када се упореде описи и мисли Доментијана о овом сабору св. Саве са сликом у Пећи — да пећка фреска није настала без познавања Доментијановог текста из *Живота св. Саве*. На то, уз остало поменуто, потсећа и реченица из проповеди: *„Поклањамо се и целујемо свечани образ (слику) човечјег тела Бога Слова помазана божанственим, и бивша неизмењена, да овај који се помазао вером мисли да види телом тога Бога који се јавио и са људима поживео . . .*“[121] Управо, дакле, реч је о Христу Логосу, који се налази у медаљону изнад свих сабора у овој пећкој цркви[122].

Тако се сва четири сабора у своду западног травеја цркве Св. Димитрија у Пећкој Патријаршији повезују у једну целину: то су ликовни изрази идеје о борби за чистоту хришћанске вере. Оба државна сабора у Пећи највише се повезују са текстовима монаха Доментијана, које су сликари или поручиоци вероватно имали у рукама. Иначе, кадгод би желели да сликају домаће, државне и црквене саборе Срби су код својих богословски образованих писаца нашли довољно разлога да их укључе међу васељенске синоде, увеличавајући њихов значај за православље, а кроз њих славећи најугледније чланове лозе Немањића.

С уметничког становишта посебну важност има чињеница да су сви српски сабори сликарски решени по угледу на композиције васељенских синода. Сликарима су на ту идентичност указивали, посредно или непосредно, скоро сви српски писци XIII века. Од Стефана Првовенчаног који прави непосредна поређења, преко Доментијана и Теодосија, који ту мисао посредно изражавају, они су наводнли поручиоце и зографе на навику да српским саборима одузму извесне праве историјске појединости и да их саобразе познатој хришћанској схеми сабора, која се тако често налазила по многим црквама Србије, поготово на зидовима катедрала. За изглед српских сабора позног XIII и раног XIV века вероватно је пресудну улогу имало решење најстарије слике сабора, Немањиног збора против јереси, која је створена још можда у Студеници. Тако је и у сликама владарских инвеститура преовладала религиозна над лаичком мишљу.

И у Византији су представе васељенских сабора — иначе тесно повезаних с историјом византијске цркве — утицале на изглед мањих

[121] Ibid., 130. Код Теодосија (cf. Старе српске биографије, 191—193) не описује се жички сабор на исти начин. По њему, на сабору су председавала оба брата, Сава и Стефан, а тема је била припрема за крунисање Стефана Првовенчанога. Због тога Теодосијев текст није у подлози пећке слике. *С. Радојчић*, Старо српско сликарство, 122, износи мисао да се сабором св. Саве архиепископ Никодим послужио да би истакао висок положај црквеног поглавара над подручним епископима — што се, иначе, не може потврдити текстовима.

[122] Да је у Пећи насликан управо Христос Логос како благосиља саборе, сведоче ликовне паралеле овој слици што се налазе у византијском сликарству XIV века, где се Христос Логос слика као младић. Cf. *С. Радојчић*, Фреске Марковог манастира и Живот св. Василија Новог, Зборник радова Византолошког института, књ. 4, Београд 1956, 220—224, сл. 9.

и мање значајних византијских државних и црквених сабора. Већ је запажено да Сабор Јована Кантакузина у париском рукопису бр. 1242, представља догађај из 1351. године, а да је његова зависност од слика сабора васељене необично велика[123]. Сабор се односио на црквена питања положаја исихазма и, очигледно, сликар га је поредио с најважнијим догађајима из историје хришћанске цркве. У Византији се није сачувао велики број тих историјских државних сабора, нити постоје писани подаци о њиховом изгледу. Тешко је, због тога, доносити закључак о непосреднијем угледању сликара из Србије на византијска решења државних сабора приликом рада на српским саборима. Изгледа — с обзиром на поређења из српске књижевности — да су сликари у Србији сами стварали, саветујући се са својим образованим поручиоцима, слике државних сабора српске земље на традицијама учености која је остала забележена у текстовима о животима чланова светородне династије Немањића.

Обичај је био да се слике свих тих сабора поставе на зидове у близини улаза у цркву, управо тамо где су стављане и представе васељенских сабора. То је било место на коме се у Византији верник, улазећи у „велике цркве", суочавао и с текстовима одлука извесних црквених сабора, исписаним на каменим плочама[124]. Тако припремљен, с поштовањем за одредбе цркве, могао је ући у средину цркве, тај симбол „земаљског неба".[125]

(наставиће се)*

---

[123] *A. Grabar*, L'empereur dans l'art byzantin, 92.

[124] Саборске одлуке у Цариграду клесари су, током XII века, исклесавали у камену и оне су, у Св. Софији, биле изложене поред улаза. Cf. *Ф. Усйенский*, Богословское и философское движение в Византии XI и XII веков, Журнал Министерства Народного просвещения CCXXVII, 10, СПб. 1891, 311.

[125] Из овог разматрања српских сабора насликаних на фрескама, изостављен је сабор „краља Стефана" из манастира Матеиче, који се налази насликан, уз васељенске синоде, на северном зиду западног травеја. Запазио га је *В. Пейковић*, Преглед црквених споменика, 188. Он није могао бити на задовољавајући начин проучен, нити је, за сада, јасно на којег се краља Стефана односи. Врло је могуће да је опет у питању Сабор краља Милутина. Сасвим је очигледно да се и тај сабор пореди с васељенским саборима и да с њима има истоветну композициону схему.

* Le résumé en français fera suite à la continuation dans le numéro suivant.



9. — Градац, Доношење моштију св. Саве у Милешеву

Gradac, Arrivée du cortège portant les reliques de St. Sava au monastère de Mileševa

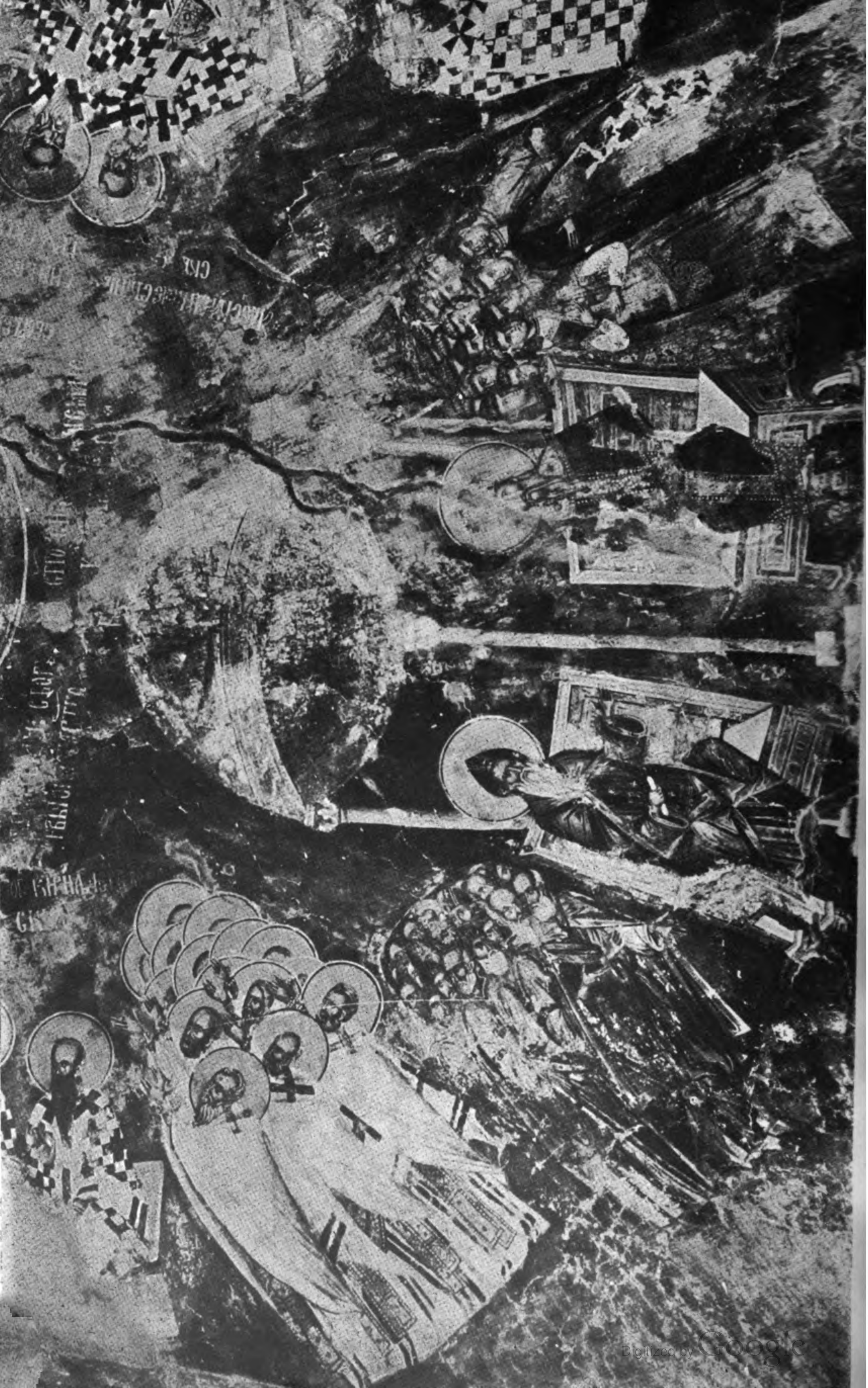


10. — **Ђурђеви Ступови, Капела краља Драгутина, Сабор у Дежеви**
Djurdjevi Stupovi, Chapelle du roi Dragutin, Concile à Deževi



11. — Ариље, Сабор св. Симеона Немање

Arilje, Concile de St. Syméon Nemanja







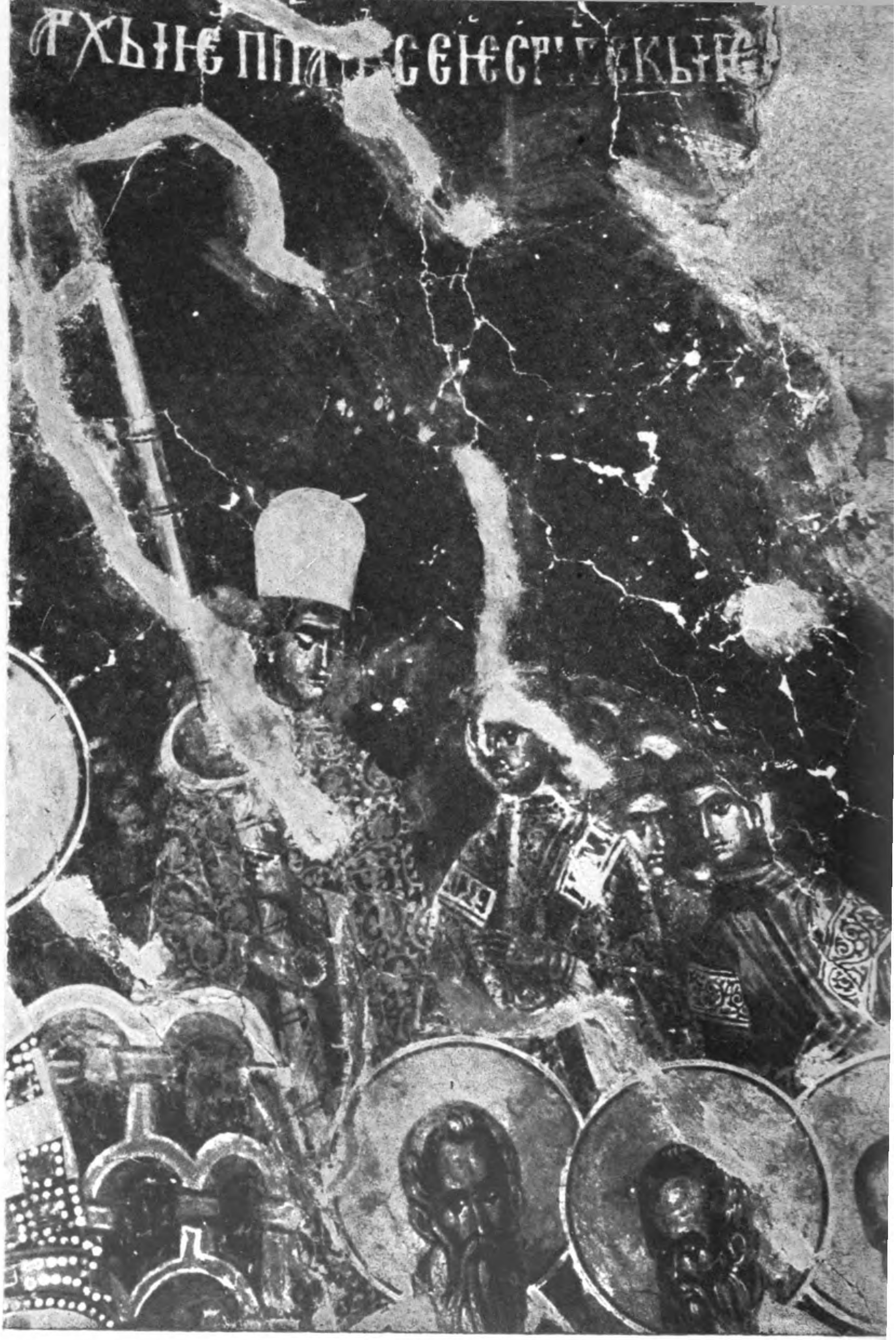
14. — Пећ, Црква св. Димитрија, Сабор св. Симеона Немање и краља Милутина, детаљ: св. Симеон Немања

Peć, Eglise de St. Démétrius, Concile de St. Syméon Nemanja et du roi Milutin, détail: St. Syméon Nemanja



15. — Пећ, Црква, св. Димитрија, Сабор св. Симеона Немање и краља Милутина, детаљ: властела

Peć, Eglise de St. Démétrius, Concile de St. Syméon Nemanja et du roi Milutin, détail: les nobles



16. — Пећ, Црква св. Димитрија, Сабор св. Саве, детаљ: свећоносац и властела
Peć, Église de St. Démétrius, Concile de St. Syméon Nemanja et du roi Milutin
détail: porteur de cierge, et les nobles

ГОРИЦА ВОЈНОВИЋ

ФОТОГРАМЕТРИЈСКО СНИМАЊЕ БОГОРОДИЧИНЕ ЦРКВЕ У СТУДЕНИЦИ

Богородичину цркву у Студеници подигао је велики жупан Стефан Немања између 1183—1191. године, док је спољна припрата накнадно призидана за време његовог унука Радослава. Богородичина црква један је од најлепших споменика српске средњевековне архитектуре, а њена декоративна пластика по лепоти мотива и прецизности израде представља ремек дело те врсте уметности. Цео храм споља (сем кубета) грађен је од блокова белог полираног радочелског мермера, а његови портали су раскошно обложени клесаним орнаментима. Нарочито је богат унутарашњи западни портал и олтарски прозор.

Пошто је Богородичина црква историјски споменик од изузетне уметничке и архитектонске вредности, за заштиту[1], истраживања[2] и проучавање овог споменика доста се улаже, па отуда и ово фотограметријско снимање и израда техничких планова фасада и портала са целокупном пластиком[3]. Снимање је извршено у сврху проучавања старих грађевинских конструкција, нарочито пропорција, облика и скулптуре. Уствари скулптура овде је декоративна допуна архитектуре и везана је за саму архитектуру, те се и она у исто време проучава. За ово проучавање потребни су веома детаљни и прецизни технички планови, те су планови фасада израђени у размери 1 : 50 а планови портала и трифоре на апсиди у размери 1 : 10.

[1] *В. Дамњановић*, Рестаурација и конзервација у манастиру Студеници, Музеји 2, Београд 1949,; *С. Ненадовић*, Конзерваторски проблеми у Студеници, Зборник заштите споменика културе, књ. IV св. 1, Београд, 1955, 271—286; *С. Ненадовић*, Студенички проблеми, Саопштење Завода за заштиту и научно проучавање споменика културе НРС, књ. III, Београд 1957.

[2] *С. Ненадовић*, Нови моменти у испитивању Богородичине цркве у Студеници, Гласник САН, књ. V, св. I, 1953., Београд.

[3] *В. Петковић*, Манастир Студеница, Београд 1924; *Ј. Максимовић*, Студије о студеничкој пластици, I. Иконографија, Зборник радова Византолошког института САН књ. 5, Београд 1958, 137—148; *Ј. Максимовић*, Студије о студеничкој пластици, II. Стил, Зборник радова Византолошког института САН књ. 6, Београд 1960, 95—109. Планови су рађени за потребе Југословенског института за заштиту споменика културе.

Могло би се рећи да је фотограметријско снимање фасада позната ствар, пошто оваквих радова има у свету[4] и код нас[5], али сваки објекат има своје специфичности и захтева посебне услове снимања и посебна решења. А уз то снимања се врше у различите сврхе, те се и планови фасада картирају у различитим размерама.

Што се тиче снимања портала, ово је прво фотограметријско снимање и израда планова портала у крупној размери у нашој земљи. Такође и прво фотограметријско снимање црквене архитектуре већег обима, односно значајног културно-историјског споменика са веома богатим скулптованим орнаментом.

*

* *

Фотограметријско снимање[6]. — Детаљна скица манастира Студенице у приближној размери 1:1000 дата је на слици 1, Богородичина

---

[4] Société française de photogrammétrie, Bulletin № 19 juillet 1965 — R. *Burkhardt,* Importance de la Photogrammétrie et de ses diverses méthodes pour l'exécution des relevés d'architecture (11—17); *H. Foramitti,* La photogrammétrie appliquée aux travaux courants de la conservation des monuments historiques (19—39); *J. Bernard,* La photogrammétrie au service des monuments historiques (41—48); *A. Schlumberger,* Relevés stéréophotogrammétriques de monuments historiques exécutés en France par une société privée (49—64); *T. Maruyasu — T. Oshima,* Quelques applications de la photogrammétrie au relevé précis des monuments et des trésors de la sculpture au Japon (65—72); *M. Carbonnell,* Le relevé photogrammétrique des ensembles architecturaux (91—120).

C. Böttcher, Terrstisch — photogrammetrische Aufnahme der Goldenen Pforte am Dom zu Freiberg, Vermessungstechnik № 9, Berlin 1963, 340—344. *M. Carbonnell,* Photogrammétrie et Architecture, Méthodes et réalisations françaises. Photogrammétrie, Bulletin trimestriel de la société Belge, mars 1966, 3—11.

[5] Фотограметријском методом снимана је западна фасада арсенала и лођа у Хвару; звоник у Мотовуну; Казалиште у Загребу; (необјављени радови), V. Petković, „Arena“ — Amfiteatar u Puli, Geodetski list br. 1—3 и br. 4—6, Zagreb 1965.

[6] Циљ терестричког фотограметријског снимања је добијање планова из фотографских снимака снимљеног објекта. Из једног фотограметријског снимка равног објекта, може се добити план тог објекта у једној пројекцији. Ширу примену има терестричка стереофотограметрија, помоћу које се на основу два фотографска снимка једног објекта могу урадити планови у две пројекције.

За добивање планова примењује се у терестричкој фотограметрији следећи поступак: Објекти се снимају фототеодолитом са крајева једне базе (дужина) тако, да се сними 60—100% заједничке површине. Обе перспективе дају за заједничку површину стереоскопски модел објекта. Базе се бирају тако да крајње тачке заузимају погодан положај према објекту и да буду приближно једнаких висина. Постављају се паралелно са равнима објеката који се снимају. Дужине базе зависе од удаљености објекта који се снима, од тражене тачности плана и од жижине даљине објектива фототеодолита.

Фототеодолит је комбинација фотограметријске камере и теодолита или фотограметријске камере и неког оптичког прибора. Теодолит или оптички прибор служи за оријентацију оптичке осе фотограметријске камере у односу на базу и хоризонталну раван. Оптичке осе фототеодолита са двеју тачака — станица могу бити за време снимања међусобно паралелне или кнвергентне, хоризонталне или нагнуте. Када су паралелне могу бити нормалне на базу, линију између станица, или закошене.

На раму касете фотограметријске камере налазе се марке у виду шиљака или крстића, које се за време снимања објеката пресликају на фотографски снимак. Спајањем наспрамних марака добива се координатни систем снимка. У овом систему

црква (1) и Радослављева припрата (2) налазе се у средишту манастирског круга. Из слике 1 види се да фасаде нису равне, Богородичина црква и Радослављева припрата су већим делом окружене манастирским конацима, црквом Св. Јоакима и Ане и црквом Св. Николе, воћњаком и дрвећем. Облик грађевина, конфигурација терена, зарашћеност и узиданост терена, размера планова, инструменат за снимање фототеодолит (Photheo 19/1318 Carl Zeiss Jena)[7], инструменат за реституцију (аутограф Wild A7)[8] и други разлози условили су величину, положај и број база за снимање.

снимка могу се́ мерити координате сваке тачке на снимку. Снимак добивен фотограметријском камером назива се фотограметријским снимком или фотограмом.

Објективи фотограметријских камера за терестричко снимање мале су светлосне јачине (1 : 12—1 : 25). Чврсти постав камере код терестричких фотограметријских снимака омогућују дугу експонажу и употребу ниско осетљивих фотослојева, а самим тим и добијање високо квалитетених фотограма.

На основу два фотограма једне те исте површине објекта, снимљене са крајева исте базе добива се путе́м стереоскопског утиска стереоскопски модел. Помоћу стереоскопског модела добива се картирањем план жељене размере снимљеног објекта. Картирање се може спровести на више начина, а који ће се начин применити, зависи углавном од врсте инструмената за фотограметријско картирање.

Најповољнија комбинација тачности и брзине израде плана је примена аутоматских пројекционих стереоинструмената. У пројекторе ових инструмената постављају се фотограми снимљеног објекта. Да би се могао формирати модел снимљеног објекта, потребно је да фотограми заузму одређене међусобне положаје, као и одређене положаје у пројекторима. Ово се постиже подесним поступком — оријентацијом фотограма.

Унутарњом оријентацијом фотограм се поставља у пројектор према свом пројекционом центру у онакав положај, какав је имао у фотограметријској камери у моменту експонирања, односно, у такав положај да се пројекцијом фотограма кроз пројекциони центар формира сноп светлосних зракова подударан снопу зракова, који је полазећи са објекта експонирао фотограм. У пројектор се фотограм ставља на подложну плочу, а центрише се на основу марака, пресликаних са рама касете. Удаљеност фоторгама од центра пројекције треба да је једнака жижиној даљини објектива фотокамере.

Релативном оријентацијом доводи се реконструисани сноп светлосних зракова једног фотограма у правилан однос са снопом зракова другог фотограма, у међусобни положај какав су имали приликом снимања. Ова оријентација доводи до пресека одговарајуће парове светлосних зракова, који тако формирају модел снимљеног објекта.

Апсолутном оријентацијом модел се хоризонтира, затим доводи у неку одређену размеру и изврши се транслација и ротација планшете, на којој треба картирати снимљени објект. Транслација и ротација планшете изврши се на основу оријентационих — контролних тачака, које се по свом положају нанесу на планшету.

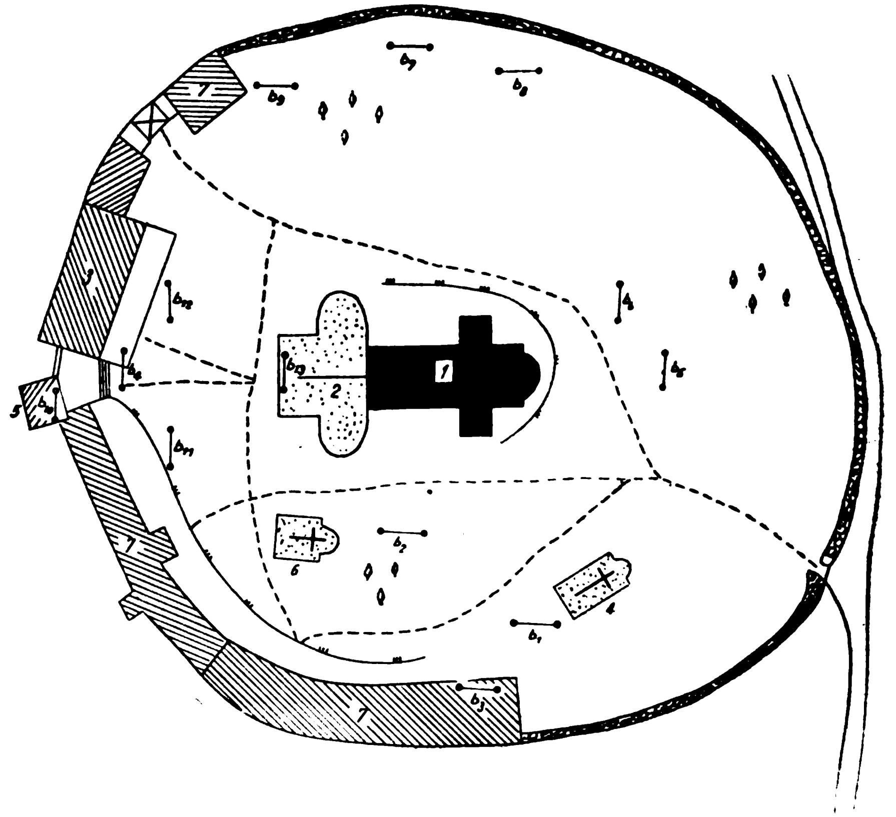
При пројектовању снимака прелази размера снимања ($M_s = 1 : m_s$) у размеру модела ($M_m = 1 : m_m$), о ова се преносним механизмом преводи у размеру картирања ($M_k = 1 : m_k$).

За визирање и мерење неке тачке у моделу служе мерне марке. Ове марке се налазе у оптичком систему инструмената, њихове ликове треба приликом визирања и мерења довести у коинциденцију с мереном тачком. Коинциденција се постиже стереоскопски, тј. приликом посматрања модела једновремено преко оба снимка, треба да се добије утисак да лик мерне марке додирује површину модела, а не да лебди над њим или да понире у њега.

Кретање марке по површини модела приликом картирања аутоматски исцртава оловка на планшети.

[7] *A. Buchholtz*, Photogrammetrie, Berlin, 1960, (80—83). *V. Donassy*, Adaptacija fototeodolita Photothеo 19/1318 Carl Zeiss — Jena za snimanje s vertikalnim formatom, Geodetski list broj 10—12, Zagreb, 1965.

[8] *B. Hallert*, Photogrammetry, New York, Toronto, London, 1960, (155—165); *М. Дражић*, Фотограметрија II, Београд, 1965, (56—62).



Сл. 1 — Детаљна скица манастира Студенице

1. Богородичина црква
2. Радослављева припрата
3. Трпезарија
4. Црква св. Николе
5. Кула
6. Краљева црква
7. Конаци
8. Воћњак

Fig. 1 — Croqis du détail du monastère Studenica

1. Eglise de Notre - Dame
2. Narthex de Radoslav
3. Réfectiore
4. Eglise de St. Nicolas
5. Tour
6. Eglise du roi
7. Hospices
8. Verger

Распоред база, тј. план снимања фасада, портала и трифоре приказан је на детаљној скици слика 1. Снимање фасада и портала извршено је са 28 станица, односно 14 база. Базе су на скици означене бројевима од 1 до 14 уз линију базе. Овим су обухваћене све фасаде, портали и трифора, сем јужне фасаде Радослављеве припрате која је била заклоњена великом крошњом липе и Краљевом црквом. При снимању источне фасаде Богородичине цркве није обухваћено кубе са базе b_5, с обзиром на кратко одстојање Y. Допунско снимање источне фасаде и јужне

фасаде Радослављеве припрате одложено је за касније кад се буде манастирско двориште уредило и воћњак преселио, што је предвиђено пројектом Завода за заштиту и научно проучавање споменика културе СР Србије.

Да би се могла извести апсолутна оријентација због ограниченог кретања елемената φ_1 и φ_2, односно нагињања камера код аутографа Wild A7 са којим је картирано, базе су постављене паралелно са пројекцијским равнима, тј. равнима на којима су пројектоване фасаде. Северна и јужна фасада су пројектоване на вертикални подужни пресек (пресек кроз главну осовину зграде) грађевина, а источна и западна фасада на вертикални попречни пресек грађевина. За вертикални попречни пресек за источну фасаду узет је пресек кроз северни и јужни вестибил Богородичине цркве, а за западну фасаду узет је пресек кроз северну и јужну капелу Радослављеве припрате.

Оптичке осе фототеодолита, односно оптичке осе фотограметријске камере биле су при снимању или нормалне на базу или конвергентне.

Одстојања (Y) и величине база (b) код снимања фасада су различита и њихов однос се креће од $\frac{b}{Y}=\frac{1}{9}$ до $\frac{1}{5,5}$. Разлози за њихов положај и величину већ су напред поменути. Тако је, на пример, b_3 постављена на први спрат манастирског конака и њену дужину је условио размак прозора, а база b_{10} је постављена на кров куле (5), слика 1, те су њену дужину условили облик и ширина крова.

Базе, обзиром да су кратке мерене су челичном пантљиком, (табела I).

ТАБЕЛА I

Редни број	База (b) у m.	Y max. у m.	размера		
			M_s	M_m	M_k
1.	6,450	39,00	1:200	1:100	1:50
2.	3,900	25,00	1:130	1:100	1:50
3.	4,752	42,00	1:200	1:100	1:50
4.	2,780	20,00	1:100	1:100	1:50
5.	3,400	30,00	1:150	1:100	1:50
6.	4,297	25,00	1:130	1:100	1:50
7.	8,020	48,00	1:240	1:150	1:50
8.	7,880	45,00	1:230	1:150	1:50
9.	4,943	39,00	1:200	1:100	1:50
10.	4,281	30,00	1:150	1:100	1:50
11.	2,780	24,00	1:120	1:100	1:50
12.	2,670	24,00	1:120	1:100	1:50
13.	2,585	10,00	1:50	1:40	1:10
14.	2,825	15,00	1:80	1:40	1:10
15.	3,400	30,00	1:150	1:60	1:10

Пре снимања на фасадама није вршена сигнализација оријентационих тачака, већ су оне идентификоване после снимања. Идентификација је била могућа с обзиром на начин градње Богородичине цркве и Радослављеве припрате. У уводу је наведено а и из слике 2 се види да је Богородичина црква изграђена од мермерних блокова правилног облика, те се приликом идентификације могао бирати по потреби и жељи распоред оријентационих тачака. Радослављева припрата грађена је од бигра, чије ивице нису оштре те су за оријентационе тачке коришћене ивице сокла и пресеци на прозорима и порталу.

За добијање плана трифоре размере 1:10 није вршено посебно снимање, већ је коришћено снимање целокупне источне фасаде, и то снимање са базе b_5.

Јужни портал сниман је са базе b_{14}, са намером да ово снимање послужи и за друге сврхе. Снимање западног портала Богородичине цркве биће овде посебно описано.

Координате оријентационих-контролних тачака добивене су за сваку фасаду у посебном локалном координатном систему. Координате су добивене мерењем одстојања — дужина и нивелањем тачака. За источну фасаду, због лучног облика трочлане апсиде дужина на калкану, добивена је посредно.

*

* *

Реституција. — Реституција је извршена на Wild-овом аутографу A7 - № 626. Оријентација фотограма је изведена исто као код случаја авионског снимања са нормалним и конвергентним оптичким осовинама камере, са разликом што су елементи релативне оријентације (b, $\varkappa$, φ и ω) у овом случају познати.

У поглављу о снимању изложено је, да су базе постављене паралелно са пројекцијским равнима да би се могла извести апсолутна оријентација, због ограничног кретања елемената φ_1 и φ_2. У овом случају није било потребе за извођењем апсолутне оријентације код свих стереопарова, сем код стереопарова, чије базе (слика 1 — b_3, b_4, b_9 и b_{13}) нису постављене строго паралелно са пројекцијским равнима. База b_3 налази се у просторији првог спрата конака, а за b_4, b_9 и b_{13} било је других непогодности за остварење строге паралелности.

Фасаде су пројектоване на одговарајуће вертикалне равни, а картиране су само у једној пројекцији. На фасадама Богородичине цркве картирани су портали, прозори, сви квадери, сва оштећења, сви украси и детаљи који су могли бити представљени у размери 1:50 (сл. 8). На северној и јужној фасади картирано је и кубе. На кубету су картирани сви важнији детаљи и сва оштећења, док су остали детаљи (камен, цигла и малтер који везује камен и циглу) картирани само местимично како би се приказао начин градње кубета, а задржао естетски изглед плана. (сл. 8).

На плановима фасада Радослављеве припрате, која је грађена од бигра, картирани су прозори, портали, сви детаљи, украси и оште-

ћења. Начин градње је приказан са местимичним картирањем цигле и малтера. (сл. 8 и сл. 9).

Приликом картирања западне фасаде појавио се на плану размак од 4 mm., између средњег дела фасаде и јужне капеле, као последица неуправности зидова грађевине тј. западне и јужне фасаде. Накнадним снимањем ортогоналном методом, констатована је њихова неуправност, која на одстојању од 6,75 m., даје апсцисну разлику од 20 cm., што у размери картирања 1:50 износи 4 mm. (сл. 9).

На источној фасади Богородичине цркве такође се појављује размак на плану од 0,4 mm, између источног калкана и северног вестибила. Овде је пиластер на северној фасади избачен за 2 cm, што на плану размере 1:50 износи 0,4 mm.

Трифора на апсиди картирана је на плану источне фасаде у размери 1:50, а због богатства детаља и изузетне естетске вредности орнамената којима обилује, картирана је у размери 1:10. (сл. 3 и сл. 10).

За картирање је коришћен стереопар сниман са базе b_8, са преносом аутограф — координатограф A:K - 1:6. Овај однос аутограф — координатограф 1:6 није најповољнији за картирање, јер се случајне грешке поентирања увећавају, мада за размеру картирања 1:10 немају практичног значаја. Картирана су сва оштећења, сви квадери, украси и детаљи са целокупном скулптуром која чини овај прозор најбогатијим од свих прозора у Студеници.

На јужном порталу је клесана декорација скромнија од оне са западног портала Богородичине цркве и од олтарског прозора, а уз то она је прилично оштећена атмосферским утицајима. Тај портал се састоји само од довратника и архиволте.

Портал је картиран на плану јужне фасаде у размери 1:50, а да би се представила целокупна пластика и приказали сви детаљи и оштећења, картиран је у размери плана 1:10. За картирање у размери 1:10 коришћен је стереопар са базе b_{14}, са преносом аутограф — кооридинатограф A : K = 1 : 4 (Табела I).

Једноставни северни портал Богородичине цркве и западни портал Радослављеве припрате, картирани су само у размери 1:50 тј. само на плановима фасада.

*

* *

Западни портал Богородичине цркве. — Западни портал (слика 4) представља највиши домет студеничке пластике по богатству облика и естетској вредности скулптуре. Ово је најлепши и најраскошније украшен улаз у старој српској архитектури[9]. Тај портал, између Радослављеве припрате и нартекса Богородичине цркве украшавала су два лава која су на леђима носила стубове, сада уништене. Капители тих стубова су истовремено и постоља за грифоне иза којих је високо богато орнаментисана архиволта портала. Тај лук, степенасто увучен уокви-

[9] *М. Шакота*, Студеница, Београд, 1965.

рује централну сцену на којој је приказана Богородица на престолу са Христом на крилу, а с десне и с леве стране те средишне фигуре је исклесан по један анђео. Лавови и грифони рађени су у пуној пластици, Богородичин кип у дубоком рељефу, детаљи архиволте клесани су у полурељефу, а уз то је нагнута цела композиција за 45°, док су детаљи на довратнику резани у плитком рељефу.

Снимање овог портала изведено је са једне базе (b_{18}) постављене паралелно западној фасади Богородичине цркве. Средње одстојање $Y \approx 10$ m, дужина базе $b_{18} = 2{,}585$ m. Однос $b/Y \approx 1/4$ условљен је скученим простором у цркви, где је смештена студеничка ризница. Снимано је при веома оскудној природној светлости. Експонажа је била дуга, за око 50 пута дужа него код снимања јужног портала и фасада.

План портала (сл. 11) израђен је у размери 1:10 на каширaном хамеру, висина портала износи око 7 m, а ширина преко 4 m. Цео портал са свим детаљима и оштећењима картиран је на аутографу Wild A7. Картирање скулптуре разликује се од картирања равних фасада, пошто је потребно поред облика и свих детаља које садржи скулптура приказати и карактер који је мајстор дао фигури. (сл. 7 и сл. 11).

*

* *

Показало се у току рада да картирање фасада и портала треба вршити не само на стереоинструментима I реда, већ и комбиновано са редресирањем равних детаља као онима што се јављају на јужном и западном порталу Богородичине цркве. Тим поступком се у тачности ништа не губи, а уштеда у времену је велика.

Планови за оваква снимања се раде на Syplex-у и др., а не на хамеру. Предност Syplex-а и сличних материјала над хамером је што не мењају димензије, једноставније се долази до копија планова и погоднији су за картирање редресираних детаља.

*

* *

Пресеци. — Досада је излагано само снимање и картирање фасада, портала и трифоре, а за потпун план овог храма потребно је поред наведених елемената дати основу и пресеке. Основа Богородичине цркве и Радослављеве припрате постоји[10], а може се добити и из фотограметријског снимања фасада. Пресеци грађевина и портала код нас се изводе само класичним методама снимања. А пошто је ово прво фотограметријско снимање црквене архитектуре код нас, јасно је да су и пресеци рађени само класичним методама.

Када су унутрашње стране портала једноставне, онда се пресек добива из истог фотограметријског снимања извршеног за израду плана

[10] *А. Дероко*, Монументална и декоративна архитектура у средњевековној Србији, Београд, 1963, (107).

портала или фасада. Примери једноставних портала као што је већ речено су: портал на северном вестибилу Богородичине цркве (сл. 8) и портал на западној фасади Радослављеве припрате. (сл. 9).

За добијање пресека западног и јужног портала, који се истичу скулптованим мотивима, не само на архиволтама већ и на довратницима, потребно је посебно фотограметријско снимање. Међутим, за сада не располажемо инструментима који су намењени за фотограметријско снимање у архитектури, као што су на пример, Zeiss—Aerotopograph 120. Ипак, снимање оваквих пресека може се извршити подесним поступцима и са фототеодолитима који нису конструисани за оваква снимања, као што је fototheo 19/1318 који је у овом случају употребљен.

Међутим, код снимања пресека портала јавља се један нови моменат; проблем блиског снимања. Фототеодолит има жижину даљину f = 190 mm, а простор за удаљење инструмента је ограничен. Из табеле I види се да је при снимању фасада и портала било најмање одстојање Y = 10 m, док се снимање пресека портала морало извршити са мањим одстојањем, кад су оптичке осе нормалне на базу снимања, а база паралелна са пројекцијском равни. Одстојање наравно зависи још и од дубине портала и приступа за снимање.

За одређивање најмањег одстојања (Y) са кога се може снимити (овим фототеодолитом), снимљена је нивелманска летва са три различита одстојања, и то:

$$Y_1 = 6{,}00 \text{ m} \qquad b_1 = 0{,}657 \text{ m}$$
$$Y_2 = 5{,}00 \text{ m} \qquad b_2 = 0{,}490 \text{ m}$$
$$Y_3 = 4{,}00 \text{ m} \qquad b_3 = 0{,}400 \text{ m}$$

Снимање је извршено са базама паралелним пројекцијским равнима и оптичким осовинама нормалним на базу. Да би се овакве мале базе оствариле, с обзиром на могућност оптичког прибора за визирање, коришћена је продужена база те је камера на станицама L и D оријентисана према тачки A. Тачке A, L и D налазе се на једној правој.

Подела летве на фотограмима са сва три одстојања пресликана је оштро. Стереомодели ових фотограма на аутографу A7 су различити: стереомодел фотограма са одстојања Y_1 је одличан, подела је оштра и поентирање маркице са увећањем окулара 8 x је потпуно сигурно. Стереомодел фотограма са одстојања Y_2 даје такође доста оштру поделу. При истим условима поентирање маркице је доста сигурно по положају, док је за висине сигурност мања. Стереомодел фотограма са одстојања Y_3 не даје оштру поделу и поентирање маркице је при наведеним условима несигурно. Због тога се намеће закључак да не треба снимати са одстојања краћег од 5 m, тј. $Y \geqq 5$ m, док при реституцији оваквих снимака треба радити са окуларима увећања 6 x или 8 x.

После описаног испитивања снимман је пресек јужног портала са одстојањем Y = 5 m, и базом b = 0,495 m. База је постављена паралелно са пројекцијском равни, за оријентацију камере коришћена је продужена база. Снимање је извршено са нормалним оптичким осама на базу.

Пресек западног портала Богородичине цркве сниман је само са једне станице, са два снимка, померањем статива и помицањем објектива за + 30 mm, и — 20 mm. Оптичка оса била је управна на пројекцијску раван, а одстојање Y = 4,53 m. Ови су фотограми направљени да се само прикаже клесана декорација на унутрашњој страни довратника и могућности примене фототеодолита Zeiss 19/1318. Фотограми нису оштри, пошто је одстојање (Y) мало, а у цркви је осветљење било слабо, јер је снимано при природној зимској светлости.

За фотограметријско снимање пресека портала са zeiss-овим фототеодолитом 19/1318 предлажемо следећа два поступака: 1 — снимање са хоризонталним форматом и 2 — снимање са вертикалним форматом. Код оба поступка постоје с обзиром на положај базе по два случаја.

1 — Снимање пресека са хоризонталним форматом.

а) — Снимати пресек са вертикалном базом, што се постиже померањем висине статива са фототеодолитом, при чему оптичке осе не морају бити управне на пројекцијску раван (случај косог снимања). Када оптичке осе нису управне на пројекцијску раван, може се одстојање (Y) повећати и станица удаљити од објекта, а да снимљени пресек не буде на ивици фотограма.

б) — Снимати пресек са продуженом хоризонталном базом и оптичким осама управним на базу или конвергентним. Ако су конвергентне осе може се повећати одстојање Y и снимати већа површина а детаљ неће пасти на ивицу фотограма.

2 — Снимање пресека са вертикалним форматом.

а) — Пресек треба снимати са хоризонталном и продуженом базом чиме се обухвата већа висина портала при истом одстојању (Y) него код хоризонталног формата фотограма.

б) — Пресек треба снимати са вертикалном базом и померањем објектива, чиме се постиже да снимљени пресек не буде на ивици фотограма а да се одстојање (Y) не повећа.

* * *

Оцена тачности. — Тачност аутографа A7 — № 626 и тачност поентирања маркице одређена је на плочама са угравираном мрежом квадрата и износи:

за положај

за леву камеру $m_x = \pm 4\mu$
$m_y = \pm 4\mu$
$m_p = \pm 6\mu$

за десну камеру $m_x = \pm 3,5\mu$
$m_y = \pm 5\mu$
$m_p = \pm 6\mu$

за висине

$$m_{h\,(h=1\,km)} = \pm 0,03\,m.$$

Одступање оријентационих тачака у свим стереопаровима и за обе размере картирања сведено је на минимум, тј.

$m_p = \pm 0{,}00$ mm, $m_h = \pm 0{,}01$ m.

Тачност планова изведена је из упоређења директно мерених дужина[11] и дужина са планова.

Упоређене су 123 дужине за размеру планова 1:50 (планови фасада). Средња квадратна грешка[12] изведена је из ових упоређења по познатој формули

$$m_d = \pm \sqrt{\frac{[\varepsilon\,\varepsilon]}{n}}$$

и износи:

$$m_d = \pm \sqrt{\frac{17{,}57}{123}} = \pm\ 0{,}38\ \text{cm}$$

$$m_d \approx 4\ \text{mm}.$$

Из упоређења 29 дужина за размеру планова 1:10 (планови портла и трифоре) добивена је средња квадратна грешка

$$m_d = \pm \sqrt{\frac{0{,}21}{29}} = \pm\ 0{,}09\ \text{cm}$$

$$m_d \approx \pm\ 1\ \text{mm}.$$

У табели II и III дат је преглед одступања из упоређења, из којих се види да максималне разлике не прелазе 2,5 m_d за размеру планова 1:50 и 2 m_d размере планова 1:10.

ТАБЕЛА II

Интервал од — до	Број одступања за размеру 1 : 50		
	+	—	Укупно
0	—	—	76
0 — 0,5 cm.	16	20	36
0,5 — 1,0 cm.	4	6	10
1,0 — 1,5 cm.	0	0	0
Σ	20	26	123

[11] За одређивање тачности планова фасада и протала користила сам и мерења арх. Милке Чанак-Медић, која ми је ставила на располагање теренске скице својих мерења.

Из публикације *С. Ненадовића*, Студенички проблеми, Београд, 1957, користила сам податке мерења портала дате у табели на стр. 21 ове публикације.

[12] *N. Čubranić*, Račun izjednačenja, Zagreb 1958, 30—32.

Из ове анализе може се закључити да се очитавањем дужина са планова размере 1:50 може добити тачност до на 1 cm, а очитавањем са планова размере 1:10 тачност до на 2 mm. Ова одступања налазе се у границама графичке тачности планова.

ТАБЕЛА III

Интервал од — до	Број одступања за размеру 1 : 10		
	+	—	Укупно
0	+	—	17
0 — 0,1 cm.	5	4	9
0,1 — 0,2 cm.	1	2	3
0,2 — 0,3 cm.	—	—	—
Σ	6	6	29

Морамо напоменути да средња квадратна грешка садржи низ грешака које потичу од теренских радова, од реституције па до очитавања дужина са планова.

GORICA VOJNOVIĆ

RELEVÉ PHOTOGRAMMÉTRIQUE DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME À STUDENICA

Résumé

On a choisi le procédé photogrammétrique pour l'élaboration du relevé technique de l'église de Notre-Dame à Studenica. Les relevés de la façade de l'église de Notre-Dame et du narthex de Radoslav ont été exécutés selon cette méthode. En même temps, on a relevé les portails et la fenêtre absidale de ce monument.

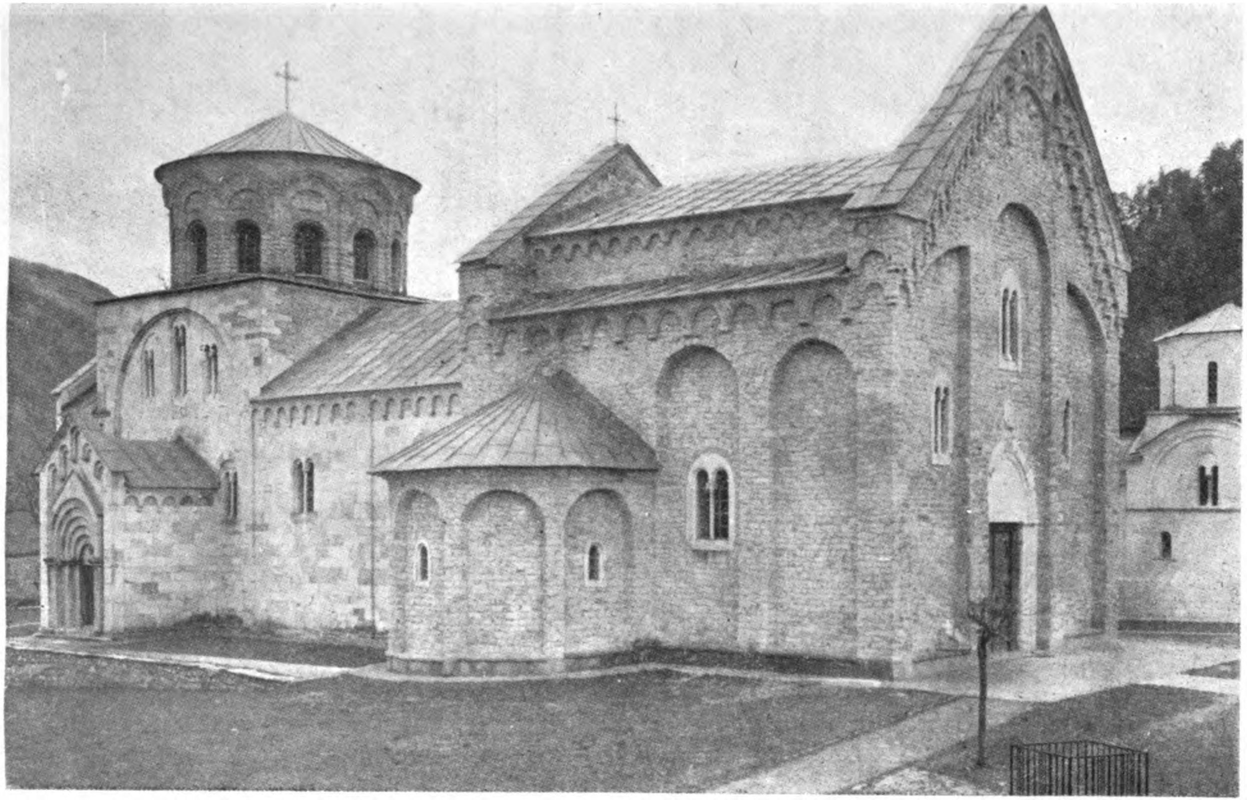
La prise de vue de l'église de Notre-Dame a été faite dans le but de procurer les plans indispensables à l'étude de l'architecture et notamment pour les proportions et l'ornement sculptural de ce monument. Les plans des façades ont été faits à l'échelle de 1:50, ceux des portails et de la fenêtre absidale à l'échelle de 1:10. Les prises de vue furent réalisées avec les axes optiques normaux et convergents du photothéodolite. Les bases des relevés furent faites parallèlement avec les plans de projection. Les façades nord et sud ont été projetées sur la section verticale longitudinale et les façades est et ouest sur la section verticale transversale du bâtiment.

Sur les façades de l'église de Notre-Dame, on a restitué les fenêtres, les portails, les ornements, les blocs de construction et les détérioriations

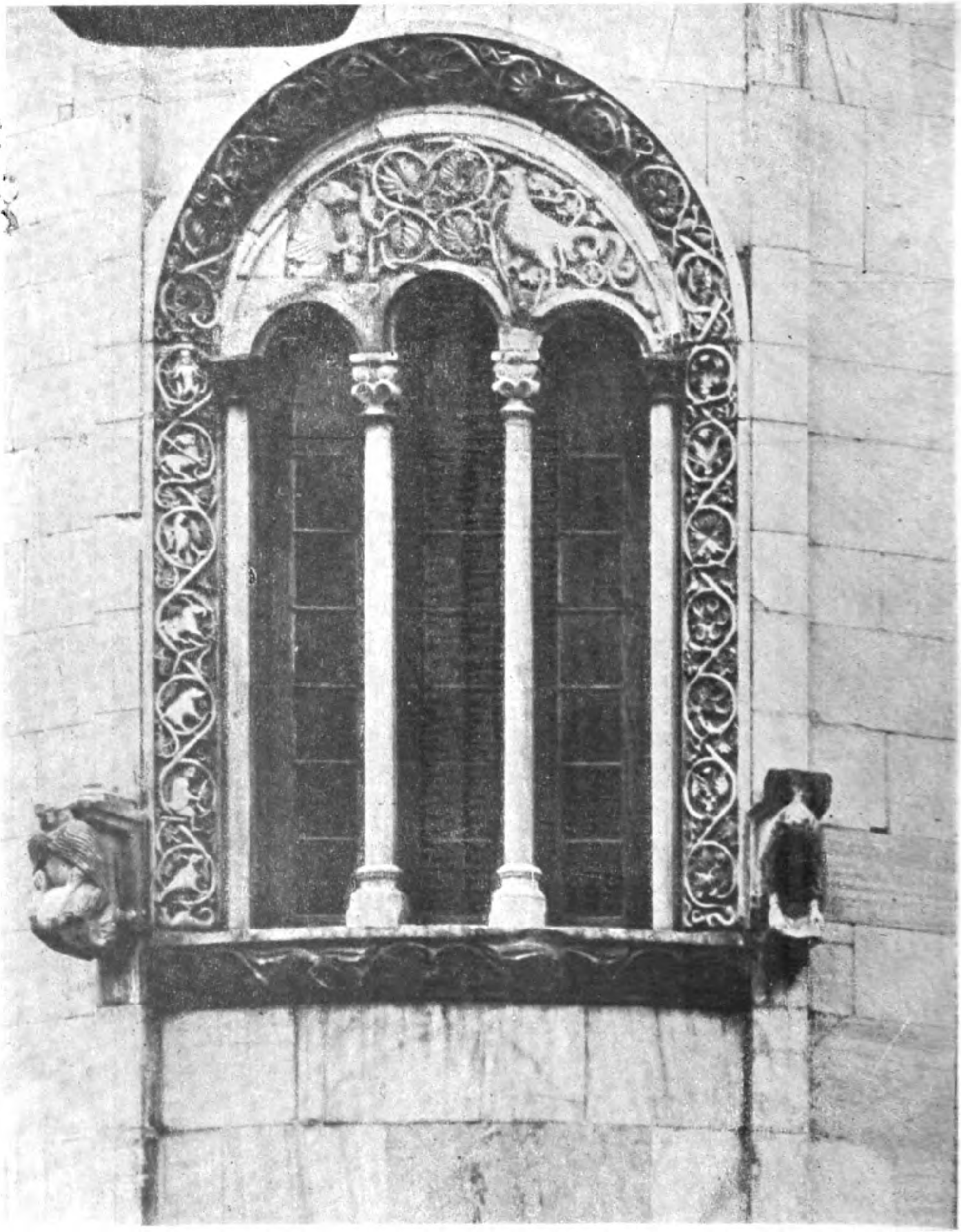
au complet. Sur les façades du narthex de Radoslav, on a aussi relevé les fenêtres, les portails, les ornements et les détérioriations sans exception. Pour démontrer la méthode de construction et sauvegarder l'apparence esthétique du plan on a, par endroit, restitué les briques.

Sur les plans des portails et de la façade absidale, on a restitué la sculpture entière ainsi que toutes les détérioriations. Sur celui de la façade occidentale, un écartement de 4 mm a paru entre la partie centrale de la façade et la chapelle méridionale, résultant du fait que les murs de la construction n'étaient pas perpendiculaires. Tous les plans ont été restitués en une projection.

La précision des plans a été obtenue par la comparaison des longueurs mesurées directement et celles prélevées des plans. Pour les longueurs prélevées des plans à l'échelle de 1:50, la précision était de ± 1 cm, tandis que pour celles des plans à l'échelle de 1:10 elle atteignait ± 2 cm. Ces divergences se trouvent toujours dans les limites de la précision graphique des plans.

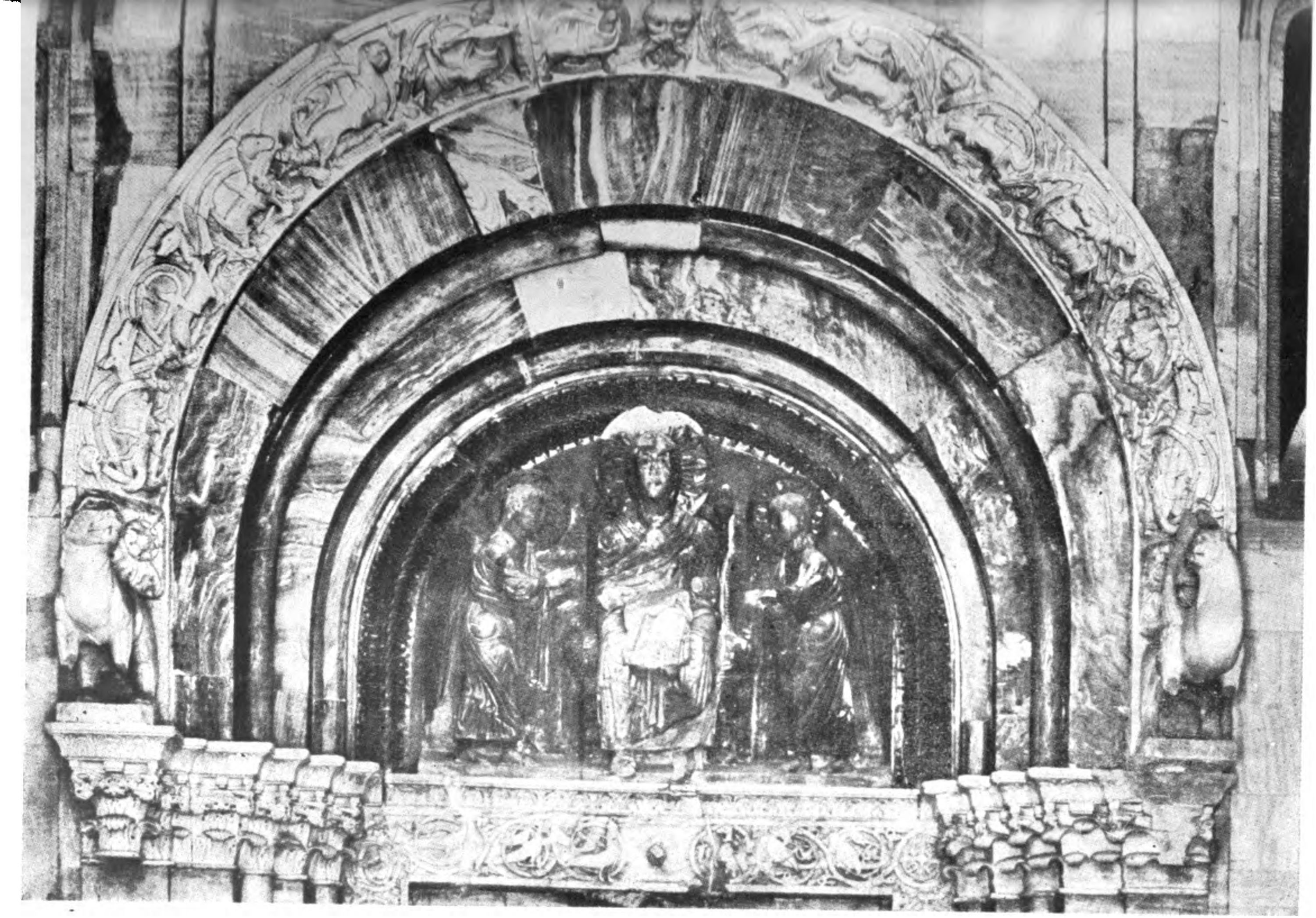


Сл. 2 — Богородичина црква и Радослављева припрата у Студеници
Fig. 2 — Eglise de Notre-Dame à Studenica

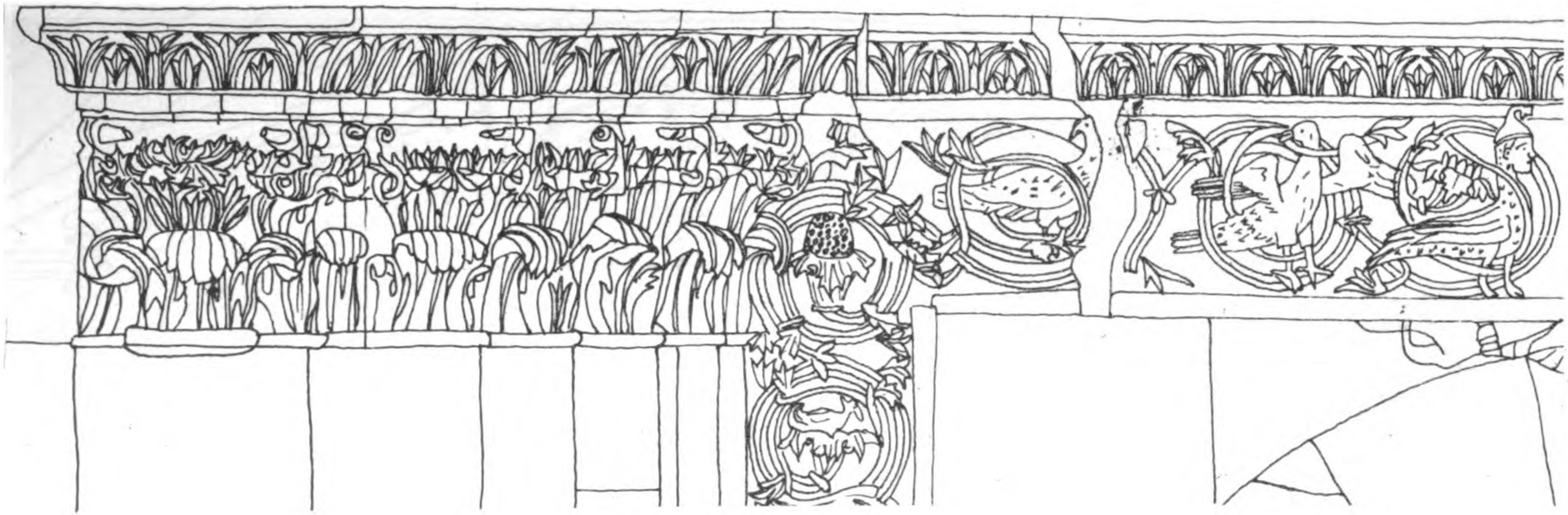


Сл. 3 — Олтарски прозор Богородичине цркве у Студеници

Fig. 3 — Fenêtre absidiale de l'église de Notre-Dame à Studenica

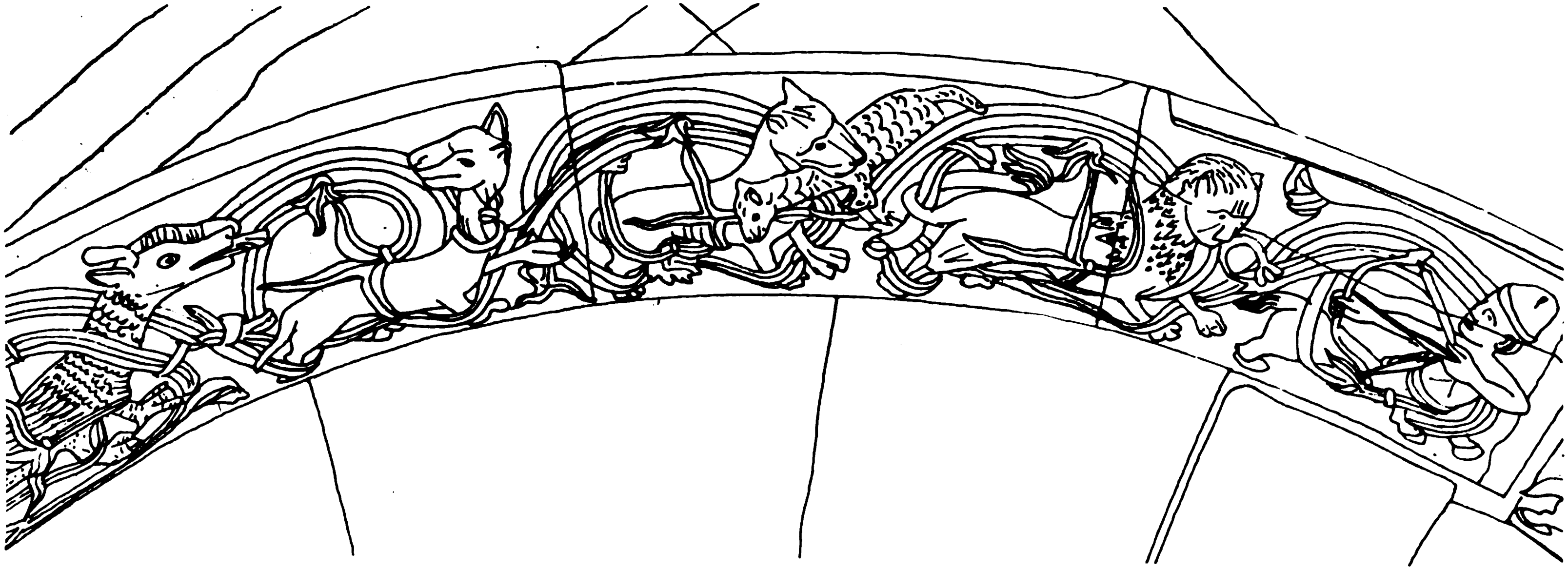


Сл. 4 — Западни портал Богородичине цркве у Студеници
Fig. 4 — Portail ouest de l'église de Notre-Dame à Studenica



Сл. 5 — Десна страна надвратника западног портала у Студеници — Размера 1 : 10

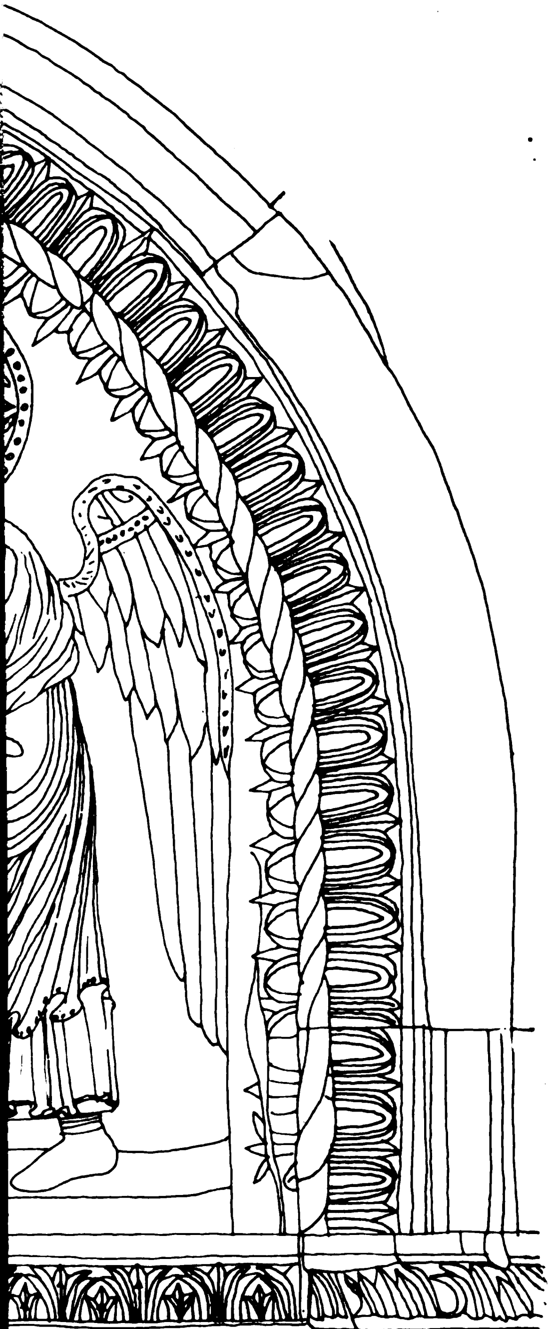
Fig. 5 — Côté droit du linteau du portail ouest à Studenica — Echelle 1 : 10



Сл. 6 — Део архиволте западног портала у Студеници — Размера 1 : 10

Fig. 6 — Partie de l'archivolte du portail ouest à Studenica — Echelle 1 : 10





Зборник радова Византолошког института, књ. X
Recueil des travaux de l'Institut d'Études byzantines, № X

JADRAN FERLUGA

JOHN SCYLITZES AND MICHAEL OF DEVOL

The study of Samuel's state, the risings in the Bulgarian theme and the history of the arch-bishopric of Ochrida have so far received considerable attention from historians. Every new source has immediately been utilised to add one more piece to the still unfinished mosaic of the history of these regions. Nevertheless there are still unsolved problems, and many events are still more or less shrouded in darkness. There is not much prospect of new material being discovered, though this is not impossible[1]; it is therefore useful to return from time to time to known and published sources so that these may be utilised to the fullest possible extent.

One of the basic sources for the history of the Byzantine Empire in the second half of the tenth and the first half of the eleventh century is undoubtedly the chronicle of John Scylitzes. Unfortunately there is still no critical edition of this chronicle, even on the basis of a single Scylitzes' manuscript, so that it is always necessary to use the compilation of George Cedrenus, which is practically a word for word copy of Scylitzes for this period. It is therefore useful to compare, as has often been done, not only the variants in the Bonn edition of Cedrenus but also variants from other manuscripts wherever these have been published[2].

Codex Vindob. hist. graec. LXXIV (hereafter referred to as „U") certainly belongs to those manuscripts of the chronicle of Scylitzes which are most important for the South Slaves. The manuscript tradition of Scylitzes has been studied by C. de Boor, whose work laid the foundations of further research and the eventual preparation of a critical edition of the chronicle itself. With regard to manuscript U he stated that it dates from the end of the thirteenth or the beginning of the fourteenth century, but that

[1] It happens now and again that a new source is discovered; in 1958 in Bitola a plate, belonging to the period of John Vladislav (1015—1018), was found but we still lack a critical edition. Cf. Византијски извори за историју народа Југославије, III, Београд 1967, p. 112, n. 111.

[2] Cf. C. de Boor, *Zu Johannes Skylitzes*, BZ XIII (1904), 356 sq.; C. de Boor, *Weiteres zur Chronik des Skylitzes*, BZ XIV (1905), 409 sq.; И. Успенский, Охридская рукопись Иоанна Куропалата Скилицы, ИРАИ 4/2 (1899), 1—8; B. Prokić, *Die Zusätze in der Handschrift des Johannes Skylitzes codex Vindobonensis hist. graecus LXXIV*, München 1906, 28—37 (hereafter referred to as Prokić, *Zusätze*).

the copyist had in front of him a manuscript from the beginning of the twelfth century; that the manuscript ends with the beginning of the reign of Isaac I Comnenus, that is in 1057, and that it is signed: ἐγράφη χειρὶ Μιχαὴλ σελασφόρου ἤτοι — lacuna — ἐτελιώθη μηνὸς ἀπριλλίου κδ' ἰνδ. ια' ἔτους ςχκγ' (= 6623). C. de Boor filled in this lacuna with the name Διαβόλεως i. e. Devol, in fact the name of a see dependent on the archbishopric of Ochrida, and on the basis of the indiction assigned the date 1118 to the manuscript and the signature[3].

C. de Boor also showed that manuscript U, of which the first four pages are missing, begins with the independent rule of Basil II in 976 and considers it very probable, in view of the fact that the additions and corrections refer almost exclusively to „Bulgarian history", that Michael of Devol added to Scylitzes' chronicle from his own personal knowledge; it therefore follows that Scylitzes did not abbreviate his source in the places referring to the history of the Slavs, that is those places where Michael of Devol later made additions. In C. de Boor's opinion Michael copied Scylitzes from the beginning of the independent rule of Basil II, because what interested him was the period of history beginning with the accession of the man who had conquered the „Old Bulgarian Empire", subdued the Bulgarian episcopate, handed it over to the Greeks and strengthened Greek influence there[4].

Prokić has published the additions and variants from manuscript U which relate to the history of the South Slavs, but he does not fully agree with De Boor in considering that many of the additions were already present in the sources used by Scylitzes[5]. H. Grégoire goes even further when he says: „... ces additions ne sont autres que de passages très precieux de Skylitzès, figurant dans les meilleurs manuscrits de sa chronique, et qui ont disparu des autres par la négligence des copistes"[6].

The additions and variants in manuscript U, when considered by themselves and apart from the rest of the manuscript, represent valuable material for the history of the second half of the tenth and the first half of the elventh century, because they provide a number of facts, items of information, correct forms of personal names and toponyms, etc. In this sense they have for the most part been made use of, though not always completely[7]. However, if many of these additions and variants are considered in the context of the whole chronicle, and if they are compared and connected with each other, it can be seen that they provide new solutions to certain problems and new interpretations of the text. In short, it is clear that at least the majority of the additions and variants were introduced according to a logical system which cannot have been a matter of chance. An attempt

[3] C. de Boor, *Zu Johannes Skylitzes*, BZ XIII (1904), 366—369.

[4] *Ibidem.*

[5] Prokić, *Zusätze*, 25—26.

[6] H. Grégoire, *Du nouveau sur l'histoire bulgaro-byzantine. Nicétas Pégonitès vainqueur du roi bulgare Jean Vladislav*, Byz. XII (1937), 290.

[7] Such is the case with the addition in manuscript U about the church of St. Achileios on the lake of Prespa; cf. J. Ferulga, *Vreme podizanja crkve sv. Ahileja na Prespi, Zbornik za likovne umetnosti, Matica srpska*, Novi Sad 2 (1966), 3—7.

will now be made to group them in such a way as to bring out their full significance and to show why they were introduced in the particular places where they appear.

First let us consider the relationship between the additions from manuscript U and the text of the chronicle in connection with the *dating of events*, since this provides very important evidence of the logical system by which the copyist introduced the additions. According to Scylitzes-Cedrenus, the rising of the Comitopuli and the flight from Constantinople of Boris and Romanus, the sons of the Bulgarian emperor Peter, took place after the death of the emperor John Tzimisces[8]. However, since the copyist of manuscript U knew that these two events occurred at different times, and since he realised that the text of the chronicle migth give rise to false conclusions, he added after the words: „And when it happened that the Emperor John died ..." (after which comes the entry relating to the flight of Boris and Romanus), the following: „and Sclerus rebelled ... and Basil set out for the fortresses of Thrace ..."[9] That is, first he gave the broad chronological framework, namely the rising of Bardas Sclerus between the summer of 976 and May 979, and then a more precise indication, namely the emperor's departure for Thrace in 978. It can be assumed as almost certain that Basil left for Thrace when the command of the imperial troops was taken over by the old and experienced general Bardas Phocas, who was in fact assembling the army in Thrace[10]; hence the flight of Boris and Romanus can also be assigned to the year 978. The procedure of the copyist of manuscript U can be seen even more clearly in the addition made to the date of Samuel's death, and the correction referring to the time of the accession to the throne of Gabriel Radomir[11]. After the battle of Belasica (1014) Samuel retired to Prilep and Prespa, unable to bear the picture of his blinded warrior host.[12] Michael of Devol adds that this happened on October 6th[13]. He made this addition because the battle of Belasica took place on July 29th, in the twelfth indiction, and because the entry does not indicate precisely when Samuel died. Since in addition to this Scylitzes-Cedrenus wrongly entered the month of Gabriel Radomir's accession as September 14th in the thirteenth indiction, the copyist of manuscript U simply corrected September to October, leaving the other elements of the date unchanged[14]. Thus it was not necessary for him to add the indiction to the addition he made referring to the date of Samuel's death, i. e. October 6th, since it was clear that this could only be in the thirteenth indiction.

If we bear in mind this procedure on the part of the copyist of manuscript U, then the additions and corrections which refer to the death of David and Aaron, Samuel's brothers, make it possible not only to determine more closely the dates when they died, but also the date of Samuel's inde-

[8] *Scylitzes-Cedrenus*, II, 434, 20—21 i 435, 7—8.
[9] *Ibidem*, 435, 7 and Prokić *Zusätze*, No. 2.
[10] *Scylitzes-Cedrenus*, II, 429, 6—19 and *Leo the Deacon*, ed. Bonn., 107, 3.
[11] Prokić, *Zusätze*, No. 21 and No. 23.
[12] *Scylitzes-Cedrenus*, II, 458.
[13] Prokić, *Zusätze*, No. 21.
[14] *Scylitzes-Cedrenus*, II, 459, 1 and Prokić, *Zusätze*, No. 23.

pendent rule. The addition stating that David was killed „immediately after the rebellion"[15] of the Comitopuli shows clearly and beyond all doubt that this happened in 976, and that the other brothers, Moses and Aaron, died later. Thus David died at the very beginning of the rebellion, Moses soon after that[16], while Aaron, according to Scylitzes-Cedrenus, died on „July 14th". In manuscript U „July" is simply corrected to „June"[17]. Since the entries relating to the death of Samuel's brothers follow one another, the copyist of manuscript U did not consider it necessary to add the indiction after correcting the month, since all three brothers died in the period between the outbreak of the rising and June 14th, that is during the same indiction, or up till June 976. After this the entry in Scylitzes-Cedrenus follows logically, because when it passes on to the activities of Samuel, who was already ruling alone, it connects the success of these activities with the Byzantine army's preoccupation with the rising of Bardas Sclerus (i.e. the summer of 976).

The additions which lead to more precise dating should include the one referring to the beginning of the rising of Petar Odeljan[18]. Since it is stated in Scylitzes-Cedrenus that Odeljan roused the people „who a short time before — πρὸ ὀλίγου — had been given over to slavery"[19] it was clear to the copyist of manuscript U that the words „a short time before" might lead to a misunderstanding, so he added in a convenient place that the rising broke out 21 years after the subjection of the Slavs[20].

Some *additions make the text clearer*. Let us cite some of the most striking examples of this group. Boris fled from Constantinople together with his brother Romanus, but he was killed on the frontier by an arrow shot by a „Bulgar" who thought that Boris was Romaios (i.e. Byzantine) because of the clothes he was wearing. This does not seem a very logical explanation, since it would be natural for both brothers to be dressed in the byzantine style. Michael of Devol clarifies the whole incident by adding that the „Bulgar" was deaf and could not hear the words Boris shouted to him[21]. It is interesting to note that the same story about this flight appears in Yahyā of Antioch and fully confirms the addition in manuscript U[22]. Two marriages took place in Samuel's family which were strangely similar. According to Scylitzes-Cedrenus, Ashot, prince of Taron, and Vladimir, prince of Dioclea, married Samuel's two daughters[23]. Michael

[15] *Scylitzes-Cedrenus*, II, 435, 13 and Prokić, *Zusätze*, No 6.

[16] *Scylitzes-Cedrenus*, II, 435, 15—16.

[17] *Scylitzes-Cedrenus*, II, 435, 19 and Prokić, *Zusätze*, No. 9. The correction, appears also in manuscript A, i. e. Vindob. hist. 35, XIV cent.

[18] Cf. M. Dinić, *Iz naše ranije prošlosti, II: Petar Deljan ili Petar Odeljan?, Prilozi za književnost, jezik, istoriju i folklor*, knj. XXX, sv. 3—4 (1964), 237—238.

[19] *Scylitzes-Cedrenus*, II, 527, 12.

[20] Prokić, *Zusätze*, No. 59.

[21] *Scylitzes-Cedrenus*, II, 435, 7—11, and Prokić, *Zusätze*, No, 3.

[22] *Yahya of Antioch*, ed. Rosen (russian transl.), 20—21.

[23] *Scylitzes-Cedrenus*, II, 451, 1—6, and 463, 4—6. For Vladimir's marriage see also *Letopis Popa Dukljanina*, ed. Šišić, 334—335. N. Adontz, *Samuel l'Arménien, roi des Bulgares*, Mémoires publiés par l'Academie Royale de Belgique. Classe des lettres et des sciences morales et politiques 39 (1938), 51—60, already pointed out some similarities between the two mariages but all his conclusion can not be accepted.

adds the names of the brides, so that we are told that Ashot's wife was called Miroslava[24] while Vladimir's was the daughter of Samuel's kinsman Theodorites, or perhaps Samuel's daughter Theodora[25]. In any case the additions in manuscript U show a difference in the origin of the wives of Ashot and Vladimir; and probably the addition relating to Vladimir's wife should be taken as it stands in manuscript U. According to Scylitzes-Cedrenus the siege of Vidin lasted for eight months, but no explanation is given as to why it lasted so long[26]. An addition in manuscript U provides the key to this problem, since the defenders showed considerable military experience and put up a skilful defence against the „Greek fire" by means of some vessel[27].

Similarly Scylitzes-Cedrenus includes among the events which took place before the end of the war the fact that John of Chaldia, formerly governor of Thessalonica, was set free from his imprisonment after 22 years[28]; but the chronicler had made no previous reference to his imprisonment. However in manuscript U there is a fairly detailed account of how this came about[29]. Manuscript U also clarifies certain relationships in Samuel's family and in that of his son Gabriel Radomir. Thus we learn that Samuel's wife was called Agatha, and that she was the daughter of Chrysilios, proteuon of Dyrrachium[30], while Gabriel Radomir had two wives, of whom the first was the daughter of the Hungarian king and the second the beautiful Irene of Larissa. Hence Irene was not Samuel's wife and the mother of Gabriel Radomir, as would appear to be the case from the Scylitzes-Cedrenus chronicle[31]. At the end of 1018 Basil II left Athens to travel to Constantinople but was a long time on the journey. The text of Scylitzes-Cedrenus does not suggest any reason for this; but according to an addition in manuscript U Basil was obliged to stay for some time in Thessalonica, since a plot had been discovered in which certain well-known archontes from Samuel's former state were involved[32].

Much can be learnt from certain *corrections in the text* which make the meaning of the chronicle much clearer. In his description of the rebellion of the inhabitants of Vodena, Scylitzes notes that, after the emperor had succeeded in suppressing the rebellion, he again returned — πάλιν...μετοικίσας — the inhabitants of Vodena to the district of Voleron, thus giving the impression that the inhabitants of this town had returned from Voleron in order to rebel against the Byzantine emperor. A correction in manuscript U throws considerable light on the whole affair simply by omitting the adverb „again", πάλιν. Now the incident can be quite logically explained, since it becomes

---

[24] Prokić, *Zusätze*, No. 14.

[25] Prokić, *Zusätze*, No 31; Prokić corrects Θεδωρίτου into Θεοδώρα, so that Vladimir's wife is almost always refered to as Kosara-Theodora, the name Kosara being given to her in *Letopis Popa Dukljanina*, ed. Šišić, 334—335. May be that a better edition of Skylitzes shall clear up this problem.

[26] *Scylitzes-Cedrenus*, II, 454, 19—21.

[27] Prokić, *Zusätze*, No. 17.

[28] *Scylitzes-Cedrenus*, II, 467, 13—17.

[29] Prokić, *Zusätze*, No, 19.

[30] *Ibidem*, No. 22.

[31] *Scylitzes-Cedrenus*, II, 458, 25—459, 1, and Prokić, *Zusätze*, No. 24 and 62.

[32] *Scylitzes-Cedrenus*, II, 475, 5—13 and Prokić, *Zusätze*, No. 55.

clear that the rebellion was instigated by those inhabitants of Vodena who had not been taken to Voleron the first time[33]. While Scylitzes-Cedrenus does not explain clearly how John Vladislav met his death in the fighting at Dyracchium, Michael's addition gives us a clear picture of the death of this ruler[34]. Manuscript U also contains corrections of and additions to toponyms. There is no doubt that the following forms from manuscript U are more correct: Belasica, Višegrad, Strumica, Struga, Koprinište[35]. Certain corrections in the description of the different parts of Samuel's state are no less significant: for example, that Ochrida is situated on two hills, not on one; this correction is not only appropriate, but shows the writer's excellent knowledge of that district[36]. Then in another place the name of Little Prespa is given so that there should be no confusion as to which of the two Prespa Lakes was the site of the new fortress built by Basil II before the end of the war[37]. The writer's good knowledge of conditions in the Ochrida archepiscopate is shown in the addition in which he says that Devol was formerly called Selasphoros[38], and the partial description of the course of the river Vardar, without reference to the etymology of the name of the river, which is childish but in keeping with the spirit of the times[39].

The corrections and additions to names also deserve attention. The name of John Vladislav, Gabriel Radomir's heir, is correctly given in Scylitzes-Cedrenus except in one place, where it is corrected in manuscript U[40]. The name of Gabriel Radomir appears in Scylitzes-Cedrenus either as Gabriel only, or Radomir only; moreover in some places it is given as Gabriel Romanus or Radomir Romanus. In those places in manuscript U where Samuel's heir is mentioned with two names, practically every time „Romanus“ is altered to either „Gabriel“ or „Radomir“, so that the correct form of the name of this ruler is given[41]. This group of corrections also includes the name of Deljan, or, as it is correctly given in manuscript U, Odeljan[42]. There can be no doubt that the name of the arch-bishop of Ochrida is correctly altered from David to John in manuscript U, since this is confirmed by other sources, and also in the charters granted to the Ochrida archepiscopate by Basil II and in a list of Bulgarian arch-bishops[43].

The most important addition relating to names is undoubtedly that which gives the names of Nicholas and Ripsimi, the father and mother of the Comitopuli; this is fully confirmed by the inscription on the tomb in

[33] Prokić, *Zusätze,* No, 26.

[34] *Scylitzes-Cedrenus,* II, 466, 22—467, 1 and Prokić, *Zusätze,* No 36. According to H. Grégoire, *Du nouveau sur l'histore bulgaro-byzantine. Nicétas Pégonitès vainqueur du roi bulgare Jean Vladislav,* Byz. XII (1937), 285, 289—290, Psellus confirms John Vladislav's death as described in manuscript U. To this group belong some other additions: Prokić, *Zusätze,* No 29, 44 and 49.

[35] Prokić, *Zusätze,* No. 20, 33, 37, 43, 50.

[36] *Ibidem,* No. 42.

[37] *Ibidem,* No. 47.

[38] *Ibidem,* No. 48.

[39] *Ibidem,* No. 18.

[40] *Ibidem,* No. 10.

[41] *Ibidem,* No. 11, 27 and 61, but No. 13 remains still difficult to exlpain.

[42] Prokić, *Zusätze,* No. 60 and 64 (see also note 18).

[43] Prokić, *Zusätze,* No. 32 and 38.

the village of German from the year 992-3[44]. Two more additions should be mentioned, which may be considered as a single whole, not only because they fill in lacunae in two places which are close to each other in the text, but because they give us the names of Vladislav's two sons who continued to the last to resist the Byzantine army on Mount Tomor. Their names were Alusian and Aaron[45]; the other addition gives the names of the three remaining brothers: Presijan, Trajan and Radomir[46].

Finally, certain comments must be made. We have taken as a basis the additions which were published by Prokić, just as he selected them from manuscript U, and which refer to the history of the South Slavs. Those referring to the period after 1057 have not been taken into consideration here. The additions are most numerous in connection with the first part of the text of Scylitzes, which deals with the beginning of the rising[47]; here there are 13. In the section dealing with the fighting from 1005 to the end of the war[48], there are as many as 38. The remaining additions and corrections appear here and there in the text, apparently inserted without reference to any special criterium, unless we except 6 additions and corrections in that part of the chronicle which describes the rebellion of Peter Odeljan. Thus out of a total of 66 additions, corrections and variants up to the year 1057, 51 are devoted to the beginning of the rising of the Comitopuli and the end of the war between Samuel and Basil II. Furthermore, judging by the additions published by Prokić, it can be asserted that the majority of the toponyms are to be found in the central part of Samuel's kingdom (Castoria, Prespa, Fair Oak Wood between Castoria nad Prespa, Kolidron not far from Berroea, Larissa, Strumica, Vodena, Štip, Višegrad not far from Bitola, Skopje, Struga, Pronište south-west of Lake Ochrida, Ochrida, Belgrade in Albania, Vasilida between Ochrid and Prespa, the river Vardar, the plain of Pelagonia, etc.). Serres, Thessalonica or Dyrrachium, places with which Samuel had connections of some kind, are exceptions.

The way in which the additions and corrections are made shows that they were inserted by someone who introduced new facts and better variants into the text with the aim of enriching it with reliable information and correct forms in those places where he was able to do this. It is quite unacceptable to suppose that some copyist systematically omitted parts of the original text of the chronicle, or systematically made mistakes in writing certain dates, for example, and that later Michael faithfully copied the original chronicle. The fact that Michael of Devol was the copyist of manuscript U is indicated not only by the signature of this manuscript, but also by the cultural background which is clearly revealed in the logical additions and corrections made in the text, and by the fact that almost always Slav personal names and toponyms, etc., are more correctly transcribed. His position as bishop of Devol under the jurisdiction of the arch-bishop of Ochrida explains

[44] *Ibidem*, No. 1.
[45] Prokić, *Zusätze*, No. 46.
[46] *Ibidem*, No. 49.
[47] *Scylitzes-Cedrenus*, II, 434, 23—437, 11.
[48] *Ibidem*, 457, 9—476, 24.

his knowledge of events which had taken place in that area some hundred years earlier, since he could have heard about them through oral traditions still preserved in his time: for example, events from ecclesiastical history, from the war between Samuel and Basil II, the relations between members of Samuel's family and his heirs, etc.

Probably not all the additions and corrections in manuscript U are from the pen of Michael of Devol, but the majority certainly are. This fact is very important, since most of our knowledge of this period is derived from sources written outside the area under consideration here.

Зборник радова Византолошког института, књ. X
Recueil des travaux de l'Institut d'Études byzantines, № X

B. FERJANČIĆ

RAPPORTS ENTRE GRECS ET LATINS APRÈS 1204

L'ensemble des événements inattendus et décisifs qui, en avril 1204, emportèrent dans un tourbillon le puissant empire de Byzance, avait en même temps amené à un état tout à fait nouveau et jusqu'alors invraisemblable pour le territoire byzantin. Dans les terres jadis impériales, les conquérants croisés avaient fondé une suite d'États plus ou moins puissants. Au cours des années tumultueuses à venir, ces États allaient lutter pour leur propre existence avec plus ou moins de succès. Parmi les problèmes les plus aigus et les plus importants auxquels les chevaliers latins furent confrontés dès le début, se trouvait aussi la question de leurs rapports avec les anciens sujets byzantins, pour la plupart des Grecs de religion orthodoxe. Certes, la question de l'attitude des „Romains" — sujets de l'empereur byzantin détrôné — envers les conquérants étrangers, avait déjà attiré l'attention des spécialistes de l'histoire du pouvoir latin dans le sud-est de la Péninsule Balkanique. Je crois, néanmoins, que dans les efforts fournis en vue d'élucider ces questions, un bon nombre de généralisations, sans qu'elles tiennent compte des conditions spécifiques pour chaque région, s'est fait voir.

Dans son ouvrage sur les débuts de l'histoire de l'Empire latin, aujourd'hui „classique", E. Gerland avait eu l'occasion d'exprimer à plusieurs reprises sa conviction que l'aristocratie byzantine avait commencé, au lendemain des événements d'avril 1204, une lutte contre les Latins en différents endroits du pays, tandis que les classes sociales populaires ne se joignirent, selon lui, que plus tard aux nouveaux maîtres[1]. D'autre part, il n'y a pas de doute que l'hypothèse ingénieuse et imprégnée de patriotisme du savant grec M. Dendias, estimant qu'aucune entente entre Grecs et Latins n'était vraiment possible après la prise de Constantinople en 1204 — toutes les classes de la population byzantine étant réunies par leur sentiment anti-latin et par la lutte pour la préservation de l'orthodoxie — doit être considérée aujourd'hui comme purement arbitraire[2]. En même temps allait apparaître la conception contraire,

---

[1] *E. Gerland*, Geschichte des lateinischen Kaiserreiches von Konstantinopel I, Homburg v. d. Höhe 1905, 41.

[2] *M. Dendias*, Sur les rapports entre les Grecs et les Francs en Orient après 1204, ΕΕΒΣ 23 (1953) 371—376. La possibilité d'une coopération était déjà niée par *В. Златарски* История на българската държава през средните векове III, Софија 1940, 214 sq. soulignant que les Latins ne montraient aucune compréhension pour le mode de vie et les coutumes des Grecs.

exprimée par plusieurs byzantinologues, selon laquelle l'aristocratie byzantine avait été justement celle qui accepta les conquérants et tenta de trouver un *modus vivendi* avec eux. En pactant avec les Latins, les seigneurs byzantins auraient eu, selon ces auteurs, l'intention de garder leurs terres et leurs privilèges[3]. Ou encore, cette politique de compromis avec les conquérants occidentaux est, dans certains ouvrages plus récents, attribuée aussi aux classes populaires byzantines[4].

En analysant les données des sources, malheureusement peu nombreuses, je tenterai, dans cette brève communication, de proposer une nouvelle interprétation des rapports gréco-latins établis immédiatement après la prise de Constantinople ou, plus précisément, pendant la période de stabilisation des conditions nouvellement survenues.

On estime généralement, dans les ouvrages historiques, que le premier empereur latin, Baudouin Ier, n'avait point fourni d'efforts en vue de trouver les voies d'une entente avec la population grecque et que par sa politique maladroite il n'avait fait que provoquer l'indisposition de tous les sujets de l'empire byzantin écroulé[5]. Toutefois, les informations provenant de certaines sources contemporaines démontrent, au contraire, que le premier souverain latin désirait une entente avec ceux des Grecs qui s'étaient montrés prêts à se joindre à lui.

Dans la description de la cérémonie du couronnement (ayant eu lieu le 16 mai 1204) Robert de Clari insiste tout particulièrement sur le fait que tous les Grecs, se trouvant à ce moment dans le palais impérial, saluèrent dans la personne de Baudouin le saint empereur sur le trône de Constantin[6]. Un autre témoignage sur les liens entre les Grecs et Baudouin Ier, ou plus exactement sur le désir des anciens sujets byzantins de se rapprocher du nouveau maître, se trouve dans la description du voyage de Baudouin à travers les villes thraces, où les moines et les prêtres l'accueillirent en habits de pompe, tandis que les Grecs l'acclamèrent en tant qu'empereur légitime[7]. Ces informations doivent etre acceptées sans aucun doute avec prudente réserve, vu qu'elles proviennent d'un auteur occidental, témoin oculaire d'événements qu'il avait certainement pu présenter sous une fausse et tendentieuse lumière. Toutefois, nous trouvons chez l'historien byzantin N.

---

[3] *А. Гуревич*, Фальсификация истории Латинской империи. Виз. врем. 5 (1952) 288 sq. qui compare les conditions dans les régions byzantines du XIIIe siècle avec celles de la France sous l'occupation. De même: *E. Francès*,, La féodatité et les villes byzantines au XIIIe et au XIVe siècles, Byzantinoslavica 16 (1955) 77 sq.; *Б. Горянов*, Религиозно-полемическая литература по вопросу об отношении к Латинянам в Византии XIII—XV вв., Виз. врем. 8 (1956) 135.

[4] *P. L'Huiller*, La nature des relations ecclésiastiques gréco-latines eprès la prise de Constantinople par les croisés, Akten des XI. Inter. Byzant. Kongress 1958, München 1960, 314. *E. Francès*, Sur la conquête de Constantinople par les Latins, Byzantinoslavica 15 (1954) 21—27 accuse la population de la capitale d'avoir entravé la lutte contre les Latins, permettant ainsi aux croisés de prendre la puissante forteresse de Constantinople.

[5] *J. Longnon*, L'Empire latin de Constantinople et la principauté de Morée, Paris 1949, 65.

[6] Robert de Clari, La conquête de Constantinople, traduit par *P. Charlot*, Paris 1939, 208.

[7] Ibid. 213.

Choniate un jugement favorable et inattendu sur la personne de Baudouin Ier, d'autant plus surprenant qu'il s'agit du premier empereur latin.

L'érudit humaniste byzantin dépeint Baudouin comme un homme plein de vertus, patient et bienveillant envers tous les sujets, toujours occupé par les affaires d'État et la prière[8]. Il ne faut pas non plus oublier que Théodore Vranas, fils du fameux commandant byzantin Alexis Vranas, s'était rallié à Baudouin Ier et qu'il était resté à son service. Son attitude avait été sans doute dictée, entre autre, par son mariage avec la Française Agnès, jeune veuve des empereurs Alexis II (1180—1183) et Andronic Ier Comnène (1183—1185)[9]. Enfin, au cours du voyage de Baudouin en Thrace, les habitants d'Andrinople lui proposèrent un accord sous condition qu'il les protégeât du dangereux souverain bulgare Kalojan. L'empereur latin donna satisfaction à leur désir et laissa en guise de protection Eustathe de Salabrique à la tête d'un détachement de 40 chevaliers et de 100 serviteurs[10].

Ces informations montrent indubitablement que Baudouin n'avait pas tout à fait négligé l'importante question politique des rapports avec les Grecs, ceci surtout en raison de l'attitude favorable de certains personnages dans la capitale et en Thrace, prêts à rejoindre ses rangs. Le premier empereur latin suspectait sans doute l'importance d'une entente étroite entre les conquérants latins et la population locale, ainsi que l'avantage que les deux parties auraient pu en tirer. Néanmoins, les événements qui allaient venir démontrèrent bientôt que Baudouin n'avait pas réssui dans sa tâche. Cet échec peut en partie s'expliquer par le manque de persévérance de l'empereur ou, à plus forte raison, par la situation spécifique dans laquelle il s'était trouvé.

Au cours de cette période initiale de la consolidation du nouvel État, défavorable à Baudouin était le fait que son adversaire principal fut justement Boniface de Montferrat, personnage ambitieux nourrissant de vastes plans politiques. Dans cette âpre lutte pour le pouvoir, Boniface de Montferrat avait plus de chances d'attirer de son côté la population grecque. En tout premier lieu, la famille des Montferrat avait dans un passé peu éloigné plus d'attaches avec le monde byzantin. Ainsi l'empereur Manuel Ier Comnène (1143—1180) avait fait épouser sa fille Marie à Rainier, fils du marquis Guillaume de Montferrat[11]. Par ailleurs, Boniface de Montferrat disposait d'un autre atout de poids, son épouse Marie, veuve de l'empereur

[8] N. Choniates ed. Bonn. 790. Cf. *Longnon*, o. c. 66 sq. N. Choniate dépeint tout autrement la personne de Boniface de Montferrat. Il me semble que les louanges à l'adresse de Baudouin exigeraient des connaissances plus amples sur le sort de Nicétas Choniate immédiatement après avril 1204. *Gy. Moravcsik,* Byzantinoturcica I, Berlin 1958, 445, dit simplement que l'auteur byzantin distingué avait quitté Constantinople après l'arrivée des Latins, pour se rendre à Nicée.

[9] Villehardouin, La conquête de Constantinople II, ed. E. Faral, Paris 1939, 214—216, par. 403.

[10] Ibid. II, 82, par. 273. Dans ses efforts de contenir Boniface de Montferrat. Baudouin était allé jusqu'à se présenter devant Salonique, où il fit un accord avec la population de la ville et s'engagea par une charte de ne pas troubler leurs coutumes.

[11] *F. Chalandon,* Jean II Comnène (1118—1143) et Manuel I Comnène (1143—1180), Paris 1912, 600; *P. Lamma,* Comneni e Stafer. Ricerche sui rapporti fra Bisanzio et l'occidente nel secolo XII, vol. II, Roma 1957, 302.

Isaac II (1185—1195), lui ayant amené par son mariage les enfants de ses premières noces.

Il est donc tout à fait compréhensible de voir — dans une lettre adressée au pape Innocent III (1204) — Baudouin accuser son dangereux adversaire de s'attacher partout l'élément grec, profitant de l'avantage que lui procurait en cette occasion le mariage avec l'ex-impératrice de Byzance et la présence de son beau-fils Manuel[12]. Ces accusations, sans doute bien fondées, témoignent que Baudouin I[er] était conscient que toute entente à une échelle plus large entre Boniface de Montferrat et les Grecs pouvait représenter pour lui une très grave menace. En parlant de la lutte menée entre Baudouin et le marquis italien pour la prise du pouvoir en Thrace, Villehardouin dit lui-même que les Grecs adhérait à Boniface de Monferrat surtout grâce à l'ex-impératrice Marie et à ses fils[13].

Boniface de Montferrat profita de l'avantage que lui donnait son mariage, dès ses premières tentatives pour prendre le pouvoir dans certaines villes thraces. C'est ainsi que tout en laissant savoir aux habitants d'Andrinople qu'il amenait avec lui l'ex-imtératrice de Byzance et ses fils, il demanda à la population de la ville de se joindre à lui. Pour toute réponse, le porte-parole des citadins lui rétorqua que les fils d'Isaac et de Marie devaient d'abord monter sur le trône de Constantinople et qu'alors seulement ils allaient les reconnaître en maîtres[14]. Néanmoins, l'audacieux et ambitieux marquis ne s'arrêta pas à de simples propositions mais enterprit aussi des démarches plus concrètes en vue d'attirer le plus grand nombre de Grecs dans ses rangs.

Nicétas Choniate illustre bien ses efforts quand il dit que Boniface de Montferrat promit aux Romains de rompre ses engagements envers les autres chevaliers latins et qu'en même temps il proclama empereur le jeune Manuel, fils de Marie et de l'empereur byzantin Isaac II Ange[15].

De telles manoeuvres politiques apportèrent bientôt leurs fruits, beaucoup de Grecs ayant adhérés en Thrace à Boniface de Montferrat. En outre, le distingué aristocrate byzantin Michel Ange, fondateur de l'État épirote, rejoignit de Constantinople la cour de Boniface de Montferrat établie à Salonique. Malheureusement, l'historien croisé Villehardouin — le seul qui parle de cet épisode — garde le silence sur le séjour de Michel Ange àSalonique[16]. Le descendant de la dynastie impériale des Anges disparut de Salonique dans des conditions qui restent inexpliquées, pour poser bientôt les fondements de son pouvoir en Epire[17].

---

[12] G. L. F. Tafel — G. M. Thomas, Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig I, Wien 1856, 503 sq. Cf. Gerland, o. c. 23.

[13] Villehardouin II, 88, par. 279.

[14] R. de Clari 215. sq. Il est curieux de constater que Villehardouin, bien qu'il parle de l'arrivée de Boniface de Montferrat devant Andrinople, ne connaît pas ce détail.

[15] N. Choniates ed. Bonn 792 sq. Sur les plans politiques de Boniface de Montferrat cf. *Б. Ферјанчић*, Почеци Солунске краљевине (1204—1209), Зборник радова Визант. института VIII, 2 (1964) 101—116.

[16] Villehardouin II, 109 sq., par 301. Cf. Longnon, o. c. 70.

[17] *D. Nicol*, The Despotate of Epiros, Oxford 1957, 12, suppose que Michel Ange accompagnait Boniface de Montferrat dans sa marche vers la Grèce centrale.

Le marquis italien n'utilisa pas son beau-fils Manuel à ses fins politiques seulement en Thrace, mais essaya aussi de s'attacher par son intermédiaire la population d'autres régions grecques qui lui avaient appartenues lors du partage des territoires conquis. Partant en campagne à travers la Grèce septentrionale et centrale en direction du golfe corinthien, Boniface de Montferrat crut bon d'emmener Manuel à ses côtés, donc celui là même qu'il avait proclamé empereur quelque temps auparavant. Cette démarche rusée apporta, ici aussi, des résultats immédiats, car selon les dires de Nicétas Choniate, beaucoup de Grecs de la Thessalie, parmi lesquels un bon nombre de gentilshommes, rejoignirent aussitôt le marquis italien. Il s'en va de soi que l'historien byzantin ressentit un profond mécontentement envers ces concitoyens qu'il qualifie de traîtres et les accuse d'avoir, par une telle attitude, aidé Boniface de Montferrat à conquérir les régions du nord et du centre de la Grèce.[18]

Toutefois, même si Boniface de Montferrat avait assez d'arguments pour se faire rallier l'élément grec — ce qui est démontré par ses succès du début — je crois qu'en coopérant avec toutes les couches de la population grecque il comptait à bref délai et s'assurait un but parfaitement défini — celui de se créer une position plus stable dans sa lutte contre Baudouin I^er^. Dès qu'il croyait l'avoir emporté dans une région ou dans une autre, le maître de Salonique ne s'intéressait plus, semble-t-il, à prolonger cette coopération avec les Grecs.

En hiver 1204—5, l'ex-empereur Alexis III Ange (1195—1203) et sa femme Euphrosine arrivèrent subitement à la cour de Boniface à Salonique. Bien qu'enrégistrant cet événement, Nicétas Choniate souligne, non sans une amère ironie, qu'Alexis III Ange avait vite fait échanger ses insignes impériales pour du pain et du vin. L'ex-empereur et sa femme furent envoyés séjourner dans la petite ville d'Almyra. Je crois, toutefois, que pour la politique à venir de Boniface par rapport aux Grecs son attitude envers plusieurs personnages de l'entourage de l'ex-empereur byzantin présente le plus haut intérêt. Nicétas Choniate écrit qu'Alexis III Ange avait dans sa suite plusieurs gentilshommes thraces désireux de se mettre au service du maître de Salonique, mais que celui-ci refusa leur offre. Renvoyés par Boniface de Montferrat, ces seigneurs de Thrace offrirent leurs services à Baudouin I^er^. S'étant heurtés au refus de l'empereur latin, ils se tournèrent vers l'empereur bulgare Kalojan[19]. Les résultats bien connus de cette alliance gréco-bulgare mirent en question l'existence même des États latins sur le territoire byzantin.

Il me semble en effet que tout ce qui a été dit plus haut démontre qu'au début de la nouvelle situation survenue sur le territoire byzantin, alors que la disposition des forces prenait forme parmi les conquérants, aucune coopération plus profonde ou plus durable entre les chevaliers latins et l'élément grec n'eut réellement lieu, soit qu'il s'agisse de l'aristocratie, soit des classes populaire byzantines. Notamment, les deux principaux facteurs

---

[18] N. Choniates, ed. Bonn. 795. D'après les infomrations de Nicétas Choniate, des guides Grecs avaient mené Boniface de Montferrat de la Macédoine en Thessalie.

[19] N. Choniates ed. Bonn. 808. Cf. *Златарски* o. c. 219—220.

pendant la période de stabilisation des nouvelles conditions, Baudouin Ier et Boniface de Montferrat, n'avaient pas compris, au lendemain de la débacle byzantine, que l'existence future de leurs États dépendait dans une large mesure de l'entente avec l'élément grec. Pour eux, la coopération avec les Grecs n'était qu'un moyen provisoire pour s'assurer le pouvoir dans une région donnée. Les conséquences catastrophiques d'une politique tellement étroite n'allaient pas se laisser attendre et elles faillirent causer la perte du pouvoir latin en Thrace et en Macédoine. Ce n'est qu'après la défaite d'Andrinople, en avril 1205, que l'attitude des puissants facteurs latins envers les Grecs connut un revirement. Le nouvel empereur latin, Henri Ier (1206—1216), fournit en effet de grands efforts pour effacer les erreurs politiques de ses prédécesseurs et de trouver un *modus vivendi* acceptable avec les Grecs. De son côté, le pape Innocent III, dans une série de lettres adressées au patriarche latin de Constantinople Thomas Morosini et à d'autres prélats latins, leur conseille de prendre une attitude conciliante envers les Grecs.

Зборник радова Византолошког института, кн. X
Recueil des travaux de l'Institut d'Études byzantines, № X

Љ. МАКСИМОВИЋ

ПОСЛЕДЊЕ ГОДИНЕ ПРОТОСТРАТОРА ТЕОДОРА СИНАДИНА

— просопографска белешка —

Чланови породице Синадин, родбински блиско повезане са Палеолозима, имали су истакнут друштвени положај и заузимали значајне политичке функције у Византији, нарочито у XIV веку. Али име ове породице учинио је познатим понајвише њен најзначајнији представник, чувени протостратор Теодор Комнин Дука Синадин Палеолог. Он је био истакнути војсковођа и као блиски сарадник Јована Кантакузина заузимао је пуних двадесет година (1321—1342) високе положаје у византијској администрацији. Као што је познато, Синадин је у грађанским ратовима између Андроника II и Андроника III, заједно са Кантакузином, енергично и врло успешно подржавао младога цара и после његовог доласка на престо није био заборављен. Његове способности влада је широко користила, поверавајући му често важне мисије у тренутно угроженим подручјима. Тако је Синадин заузимао положај команданта Месемврије, цариградског градоначелника, намесника Епира и солунског намесника баш у тренуцима када их је стицај околности стављао у жижу догађаја. Овај бурни и најзначајнији период његовог живота највише је и привлачио пажњу историчара, при чему су неки други моменти, нарочито из доба грађанског рата између Јована Кантакузина и породице Палеолог, неоправдано остајали у сенци[1]. Ова белешка представља покушај да се и са те стране употпуни постојећа слика о Синадиновом животу.

У тренутку када је Кантакузин, крајем 1341, отпочео своју мучну и дугу борбу за освајање цариградског престола, Теодор Синадин нала-

[1] Политичка делатност Теодора Синадина приказана је шире у: *Т. Флоринский*, Андроник Младший и Иоанн Кантакузин, Журнал Мин. Нар. Просв. 204 (1879) 87—143, 219—251; *П. Ников*, Кой е бил Синадин, чичата на царь Ив. Александра, Изв. на ист. дружество в София 3 (1911) 217—225, нарочито 224 сл.; *St. Binon*, A propos d'un prostagma inédit d'Andronic III Paléologue, B. Z. 38 (1938) 142 sq.; *P. Lemerle*, Philippes et la Macédoine Orientale, Paris 1945, 192 sq.; *idem*, Actes de Kutlumus, Paris 1945, Nr 14, Notes. Основни просогографски материјал доноси *A. Papadopulos*, Versuch einer Genealogie der Palaiologen, 1259—1453, Amsterdam 1962, Nr 13.

зио се на положају намесника Солуна. Кантакузин је свакако очекивао да ће његов дугогодишњи интимни сарадник из ове моћне позиције бити у стању да му много помогне у борби за највишу власт. Међутим, догађаји су узели другачији обрт и Синадин није узео учешће у новом грађанском рату, трећем по реду за његова живота.

У својим мемоарима Кантакузин веома кратко, али са израженим осећањем горчине, описује како су се многи оглушили о његов позив за помоћ у грађанском рату. Тако је и Синадин, по Кантакузину још увек намесник у Солуну, пребацио цару наблагодарност и вратио његовог изасланика необављеног посла[2]. Овакав поступак бившег верног саборца изгледа у великој мери немотивисан, а у сваком случају је недовољно објашњен, па је неопходно консултовати Нићифора Григору, чије је излагање у овом случају опширније и прецизније од Кантакузиновог.

Према Григори, Теодор Синадин је са знатним делом солунске аристократије (οἱ περὶ αὐτὸν ἅπαντες στρατιῶται) био принуђен да бежи из града пред бесом антикантакузиновског и антиаристократског покрета зилота, који се разбуктао почетком лета 1342. године[3]. Бегунац се склонио у јако утврђење Гинекокастрон, на око педесет километара од Солуна[4]. Ток догађаја показује да је у то време Синадин још увек уживао Кантакузиново поверење. Наиме, после великих неуспеха у Тракији (крајем 1341. и почетком 1342), Кантакузин је пожурио да се лично домогне Солуна, у време када је тим градом још увек управљао његов присталица Синадин. Али у међувремену је зилотски устанак пореметио овај узурпаторов план и он је у Гинекокастру сусрео већ пораженог Синадина[5]. Пут у Солун био је затворен и положај избеглица нагло је постао очајан. Без новца, са лоше снабдевеном војском, под растућим притиском непријатеља, у приликама општег расула и бежања из Гинекокастра, Кантакузину „. . . је преостао једино излаз на север"[6]. Јула 1342. Срби су га прихватили заједно са остацима његове војске.

Говорећи о понашању Теодора Синадина у Гинекокастру, Григора каже да је овај до тада лојални Кантакузинов присталица, спознавши сву страховиту беду и безизлазност његовог положаја, преврнуо вером (πρύμναν τε ἐκρούσατο καὶ τὴν γνώμην εὐθὺς μετέθετο) и подлегао Апокавковој пропаганди — „писмима која су давала обећања о богатству и почастима" — чекајући само згодну прилику да се пребаци у цариградски табор[7]. Друго је питање да ли се таква прилика и указала и била искоришћена, јер Григора то не каже изричито.

---

[2] Cant. III, 31: (Bonnae) II, 191, 19—24. Присуство великог друнгарија Јована Гаваласа, изасланика намесништва малолетног Јована V, у Солуну у лето 1341. (Cant. III, 19: II, 118. 19—119. 22) пада у време пре коначног раскида Кантакузина са странком Ане Савојске. Шта више, Гавалас је био у вези са Кантакузином, што показује да су у то време још владали стари и неизмењени односи између великог доместика и Теодора Синадина.

[3] Greg. XIII, 1: (Bonnae) II, 633. 22—634.7.

[4] Greg. XIII, 2: II, 634. 3—8. За Гинекокастрон в. *П. Н. Милюков*, Християнские древности Западной Македонии, Изв. Русск. Арх. Инст. в К/поле IV/1 (1899) 30—33.

[5] Greg., loc. cit., 16—19.

[6] *К. Јиречек*, Историја Срба, I, Београд 1952[2], 219.

[7] Greg., loc. cit., 634. 21—635. 11.

У науци одавно постоји једно усамљено тврђење да је Теодор Синадин у грађанском рату пришао странци Ане Савојске и Алексија Апокавка[8]. Закључак, рекао бих, изведен аутоматски из чињенице да се одрекао Кантакузина. Пада у очи, међутим, да и Кантакузин и Григора, увек пуни вести о Синадину[9], престају сасвим да га помињу после догађаја о којима је малочас било речи. Да се он ангажовао на било којој страни, то не би промакло бар једноме од ове двојице опширних извештача, поготову што они у својим политичким расположењима стоје на супротним странама. Али они ћуте, не бележећи чак ни његову смрт, о којој сасвим поуздано дознајемо из Душанове повеље манастиру Филотеју (април 1346)[10].

Могућа су, према томе, два решења: или је Синадин умро убрзо после догађаја из 1342, што тешко да би прећутала наша два извора, или се сасвим повукао са политичке сцене, те су последње године његовог живота и његова смрт прошли незапажено. Ово друго решење је, чини се, и прихватљивије.

Више од годину дана после догађаја у Гинекокастру протостратор Теодор Синадин поклонио је алипијском манастиру, од својих поседа у околини Јежове, једног парика и 800 модија земље (септембра 1343)[11].

---

[8] *Ников*, н. д. 225.

[9] Cant. I, 37, 38, 41, 42, 77, 459, 504, 509, 512; II, 77, 191.
Greg. I, 301, 408, 415, 432, 441, 446; II, 623, 626, 632, 633—635.

[10] *А. Соловјев — В. Мошин*, Грчке повеље српских владара, Београд 1936 (даље: Соловјев-Мошин), бр. 8, 87; (— Actes de Philothée, Actes de l'Athos VI, Виз. Врем. 20, Прил. (1913) Nr 9, 72 (даље: Acta Phil.)). Већ су *Lemerle*, Actes de Kutlumus, Nr 14, Notes и F. *Dölger*, Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges, München 1948 (даље: *Dölger*, Schatzk.), Nr 53, 49 узели овај датум као terminus ante quem за смрт Теодора Синадина, исправно идентификујући са њим протостратора Синадина који се наводи у повељи.

[11] Ed. *P. Lemerle*, Actes de Kutlumus, Nr 14. Лемерл је исправно закључио да потписани протостратор може да буде само Теодор Синадин. Уп. и *J. Bompaire*, Actes de Xéropotamou, Paris 1964, Nr 12 n. 5. Документ је датиран само индиктом (12) и Лемерл га ставља у 1328. или 1343. годину. Међутим, на 1343. наводи податак да је имање Алипиона код с. Јежеве опустело „ἀπὸ τῆς τῶν ὑπ[. . . .]τίων ἐφόδου" (l. 19). Јер, збивања у грађанском рату 1327/8, не пружају довољно основа за тако рано датирање: (а) поход Андроника III јануара 1328. линијом Сер — Зихна — Солун (cf. *Lemerle*, Philippes 193 sq.) не долази у обзир, јер је Синадин био царев блиски сарадник,а тон излагања у акту, међутим, није благонаклон приликом описа пустошења, као што ни термин ἔφοδος у овом случају не би био на месту; (б) српски одред под командом Хреље био је у овом рату сасвим пасиван и изгледа да се није макао даље од Сера (уп. *Јиречек*, н. д. 206). За 1343, напротив, говори више разлога, мада они не пружају само једно решење. Пре свега, могуће је да су манастирски поседи, незаштићени у отвореној равници Стримона, опустошени за турских гусарских упада на трачку и македонску обалу тридесетих година XIV века. Тада су опустела и многа од обале удаљена имања, уколико нису била заштићена неким планинским ланцем. За ове упаде уп. *Флоринский*, н. д. 127 сл.; *Г. Острогорски*, Две белешке о Душановим хрисовуљама светогорском манастиру Ивирону, Зборник Матице Српске 13/14 (1956)77 сл.; *исти*, Радоливо — село светогорског манастира Ивирона, Зборник рад. Виз. института 7 (1961) 71, 76. [Турски упад из 1343 (*Lemerle*, Philippes 197) не долази у обзир за разматрање, јер се прекасно одиграо да би ушао у овај документ]. Могуће је да је овде у питању и Душанов покрет ка Солону из 1341 (Cant. III, 12: II, 79 sq.), али је највероватније реч о Апокавковом нападу са мора на Христопољ, који се касније пренео и на околину Солуна (Cant. III, 49: II, 293. 15—22; Greg. XIII, 1: II, 634. 12—16; Actes de Chilandar, Actes de l'Athos V, Виз. Врем. 17, Прил.

Још касније, у једном одломку меникејског практика појављује се извесни Синадин као поседник у Серу[12]. Датирање овог практика дуго је задавало велике муке истраживачима, док коначно није утврђено да је настао између октобра 1345. и априла 1346. године[13]. У време његовог постанка Синадин је можда још увек био жив јер се, као што смо видели, спомиње као покојник тек априла 1346. године. И поред ове могућности, питање идентификовања Синадина из практика као протостратора Теодора Синадина остаје отворено и до данас је мало ко пошао тим путем[14]. Да би се до коначног решења овога питања уопште могло доћи, или чак и да би се оно макар наслутило, неопходно је да се испита да ли је Теодор Синадин био поседник у Серу, као и да ли је вероватно да је неки његов рођак у исто време могао да има у власништву извесна имања око овог града.

Слично другим познатијим византијским породицама, Синадини су располагали добрима расејаним на широком простору. Наравно, подаци који се могу искористити за једно овакво истраживање не односе се сви на једно те исто време. Стога је најчешће немогуће да се тачно утврди тренутно имовинско стање појединаца или једне породице, али зато, праћењем података у документима насталим током дужег раздобља, можемо с поуздањем означити подручје простирања њихових поседа. У случају Синадинâ, ово подручје је у првој половини XIV века било омеђено Сером, Зихном и Јежевом, али су они и у удаљеној Каламарији поседовали извесну имовину[15]. Два од ових поседа, у документима насталим до 1321, не спомињу се у вези са протостратором Теодором, али сви из каснијег времена припадали су њему, а један његовој кћери (тренутно остављамо по страни одломак меникејског практика).

(1911; даље: Acta Chil.), Nr 134, 11 sq.). И Григора овај напад назива ἔφοδος (loc. cit.). Да су у грађанском рату 1341/47. манастири доста претрпели в. *Соловјев-Мошин*, бр. 7, 74, 81; бр. 8, 3 сл. (— Acta Phil., Nr 9, 3 sq.); бр. 11, 16 f. [= *W. Regel*, χρυσόβουλλα καὶ γράμματα τῆς ἐν τῷ Ἁγίῳ Ὄρει Ἄθῳ ἱερᾶς καὶ σεβασμίας μονῆς τοῦ Βατοπεδίου, С. Петербург 1893, Nr 6, 15] (стварно стање) и бр. 12, 41, 48; бр. 13, 50 сл. (можда само реторичко-дипломатичке фразе). — Спомен цара, чијом милошћу Синадин држи јежовска имања (9 f. sq.) није сигуран елемент за датирање нашег акта.

[12] *Соловјев-Мошин*, бр. 42, 29, 101 (= *A. Guillou*, Les archives de Saint-Jean-Prodrôme sur le mont Ménécée, Paris 1955 (даље: *Guillou*, Prodrôme), Nr 35, 19, 67). Попис старијих издања и превода в. у примедбама издавача ових збирки.

[13] У Гијуовом издању детаљно је наведен историјат свих дотадашњих покушаја датирања у којима се предлагало време од 1329. до 1346. Овде усвојене датуме утврдили су *G. Ostrogorsky*, Alexios Raul, Grossdomestikos von Serbien, Festcshrift Percy Ernst Schramm, Wiesbaden 1964, 348 n. 35. (terminus post quem) и *Guillou*, Prodrôme 115 (terminus ante quem).

[14] Једино је *Dölger*, Schatzk, 146 (Bem.) извршио ову идентификацију у позитивном смислу. *Соловјев-Мошин* 525 и *M. Lascaris*, Les diplômes grecs des souvrains serbes, Rev. Int. des Et. Balk. 3 (1937) 7, иако то изричито не наглашавају, изгледа да сматрају да су у питању две особе.

[15] Један Синадин је око 1300. имао поседе у Каламарији (Actes de Xénophon, Actes de l'Athos I, Виз. Врем. 10, Прил. [1903; даље: Acta Xen.], Nr 2, 41 sqq.). Синадинов метох у близини Сера, који се јуна 1321. наводи у повељама Андроника II и (потврдној) Андроника III (*Guillou*, Prodrôme, Nr 9, 19; Nr 10, 21) могао би бити посед великог стратопедарха Јована Синадина, оца протостратора Теодора, који је умро између 1310. и 1328. Cf. *Binon*, o. c. 152. sq.

Јануара 1338, актом доместика тема Константина Макрина потврђено је монасима Ксенофона поседовање једног метоха на Стримону, близу τῶν Θερμῶν 'Υδάτων, који је био поклон протостратора Теодора Синадина[16]. За овај метох је речено да је био Синадинова баштина (ὁ δὲ μετόχιόν ἐστιν . . .εἰς λόγον γονικότητος. . .), а састојао се од млина, винограда и извесне количине земље (γῆν μερικὴν ἰδιοπεριόριστον)[17]. У широј околини Стримона налазили су се и остали Синадинови поседи. Село Јежова је око 1343, као што смо видели, један од центара њиховог груписања (само том једном приликом поклоњено је одатле 800 модија). Изгледа, међутим, да је код Зихне Синадин поседовао највише добара. Још 24. XII 1333. продао је хиландарском игуману Гервасију по цени од 300 перпера млин и 50 модија земље код Зихне, тачније у селу Кримна (τὰ Κρημνά) на Панаку, притоци Стримона[18]. Али то није све. После Синадинове смрти цар Душан је априла 1346. године у околини Зихне и споменутог села Кримне поклонио манастиру Филотеју убирање кефалеона у износу од шест перпера, нешто земље, право на риболов, виноград и водојаже, парике и присељенике метоха τοῦ Τζαΐνου, као и зевгаратикон од тих људи „ . . . и других који се тамо налазе и станују, као што је то (ταῦτα: тј. све што је горе наведено) држао љубазни ујак царства ми, покојни протостратор Синадин[19].

Породица Синадин имала је поседе и у непосредном суседству Сера. Једна особа са овим презименом, можда отац протостратора Теодора, спомиње се 1321. године као поседник у серској околини[20]. Много касније у чувеној Кантакузиновој повељи Ивирону од 14. јула 1351. наилазимо на кћер Παλαιολόγου τοῦ Συναδηνοῦ ἐκείνου, која је манастиру поклонила земљу називану Јаситовом (τοῦ Ἰασίτου), близу манастира Богослова код Сера (περὶ τὰς Σερράς)[21]. Врло је вероватно

---

[16] Acta Xen., Nr 11. Занимљиво је да се у с. Хандак на Стримону око 1333. појављује нека сељанка Синадина која се само по презимену наводи и у једном практику Зографа: Actes de Zographou, Actes de l'Athos IV, Виз. Врем. 13, Прил. (1906; даље: Acta Zogr.), Nr 29, 22.

[17] Acta Xen., Nr 11, 379—382.

[18] Acta Chil., Nr 123. Потврдна хрисовуља Андроника III (ib., Nr 124) била је сумњива издавачима, јер јој недостају речи логос и датум, а потпис им се није чинио Андрониковим. По садржини, међутим, ова повеља изгледа аутентична и стога се придружујем Лемерловом мишљењу да она и јесте таква (Actes de Kutlumus, Nr 14, Notes).

[19] *Соловјев-Мошин*, бр. 8, 75—87 (— Acta Phil., Nr 9, 62—72). За идентификацију Синадина уп. горе н. 10. — Соловјев и Мошин одломак: τὴν βάλταν μέχρι καὶ τῶν κρημνῶν ἕως τοῦ ποταμοῦ Πάνακος (бр. 8, 80 sl. = Acta Phil., Nr 9, 66 sq.) преводе са „бару све до извора реке Панака". Κρημνῶν очигледно се односи на село τὰ Κρημνά (cf. Acta Chil., Nr 123, 34) и ја преводим овако: „бару (sc. део баре) између (села) Кримне и реке Панака", при чему је бара највероватније позната баруштина коју Стримон чини јужно од Зихне и у коју се и улива Панак. Ту су сконцентрисана сва наведена имања и кефалија Зихне је први по реду чиновник коме се забрањује улазак на њих (lin. 106—111 = Acta Phil., 88—92). За хладне изворе који се спомињу код Цаиновог метоха (lin. 100 = Acta Phil., 83 sq.) такође се зна да су код Зихне. Убикација Цаиновог метоха код Сера, како то чине *Соловјев-Мошин* 525, сасвим је дакле без основа.

[20] Cf. supra n. 15.

[21] *M. I. Gedeon*, Πατριαρχικαὶ Ἐφημερίδες ἐκ τῆς ἡμετέρας ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας 1500—1912, I, Атина 1926, 47, 13—15. Гедеон је издао наративни део повеље

да је то била Теодора, кћер Синадина, јер од свих чланова његове породице тога времена, изгледа да је само он имао кћер[22]. Такође је само он 1351. могао бити назван „покојни Палеолог Синадин" јер, видећемо мало касније, његов млађи брат Јован тешко да је био спомињан на начин тако једноставан, а истовремено тако пун поштовања. Теодор је, дакле, могао да буде поседник у Серу и вероватно је то и био. У овом погледу, међутим, остаје отворено питање положаја његових рођака, о којима, на жалост, не знамо много.

Најближи рођак Теодора Синадина из његове генерације био је велики контоставл Јован Комнин Дука Палеолог Синадин, млађи брат протостратора. И то је отприлике све што се данас зна о овој, изгледа, сасвим безначајној личности[23]. Врло мало се зна и о Михаилу Синадину који је између 1330. и 1340. године живео у Солуну, одакле је водио преписку о теолошким питањима са Нићифором Григором и Николом Кавасилом[24]. У периоду између 1339. и 1353. године јавља се у актима серске митрополије Сергије Синадин, најпре протекдик, затим протекдик и διχαίω и, коначно, скевофилакс ове митрополије[25]. Од Сергија је нешто старији Никола Синадин који се први пут појављује 1327. године као логотет солунске митрополије и табуларије. Следеће године он је већ протекдик и могуће га је пратити све до 1339. када се спомиње као велики сакеларије солунске митрополије и ђакон[26]. Нешто каснијем времену, али можда истој генерацији, припада Јован Синадин који је 1357. и 1360. године био протонотар серске митрополије[27].

Сви наведени чланови породице Синадин савременици су протостратора Теодора и сви су они у поређењу са њим личности неупоредиво мањег значаја, за које не бисмо ни знали да у својству званичних

(pp. 44—49), а њен почетак и крај објавио је *F. Dölger*, Zu den Urkunden des Athosklosters Iberon, 'Ελληνικά 9 (1936) 212 f. (— Byzantinische Diplomatik, Ettal 1956, 179 f.). — Споменути Јасит јавља се 1346/7. као доброчинитељ Есфигмена (*Соловјев-Мошин*, бр. 14, 41 сл. (= Actes d'Esphigménou, Actes de l'Athos III, Виз. Врем. 12, Прил. (1906), Nr 12, 33 sq.), а њива коју је дао том приликом налазила се у близини метоха Лемина код села τοῦ 'Αχιανοῦ (исто, бр. 13, 16 сл.; ib., Nr 14, 13 sq.) које и данас постоји. Уп. *G. Theocharidis*, Κατεπανίκια τῆς Μακεδονίας, Солун 1954, 82 сл.

[22] *Cf. Papadopulos*, o. c., Nr. 14.

[23] Ibid., Nr 12.

[24] Correspondance de Nicéphore Grégoras, ed. R. Guilland, Paris 1927, 378. Он свакако није идентичан са Михаилом Астра Синадином који се јавља нешто касније. Cf. *M. Gudas*, Βυζαντιακὰ ἔγγραφα τῆς ἐν Ἄθῳ ἱερᾶς μονῆς τοῦ Βατοπεδίου, 'Επετ. 'Ετ. Βυζ. Σπ. 4 (1927) Nr 18 (окт. 1366); Acta Zogr., Nr 47, 17 (јули 1378). Велики стратопедарх Георгије Синадин Астра био је Михаилов отац и, пошто је 1366. споменут као покојник, вероватно је припадао генерацији протостратора Теодора (cf. *Gudas*, ed. cit., Nr 18, 5—7). О њему се иначе сасвим мало зна (cf. *Lemerle*, Actes de Kutlumus, Nr 14, Notes). Нема никаквих података о његовој евентуалној материјалној заинтересованости у долини Стримона.

[25] *Guillou*, Prodrôme, Nr 34, 63; *Lemerle*, Actes de Kutlumus, Nr 21, 26; Acta Chil., Nr 144, 66 sq.

[26] Acta Zogr., Nr 25, 128—133; Acta Chil., Nr 117, 177; Nr 126, 51—55; Nr 129, 75 sq. У једном акту из 1295. јавља се као сведок неки Никола Синадин (*Bompaire*, o. c., Nr 12, 5, 20) за кога Бомпер сматра да највероватније није идентичан са солунским црквеним функционером.

[27] Acta Zogr., Nr 39, 61sq.; Acta Chil., Nr 146, 93sq.

функционера нису учествовали као сведоци у оверавању извесног броја докумената. Изузев великог контоставла Јована сви су они црквени функционери. Ове две чињенице постају веома значајне када се има у виду на какав начин је Синадин споменут у већ више пута цитираном одломку меникејског практика, а како су у том практику наведене неке друге личности. Синадин је једноставно ὁ Συναδηνός[28]. Он није црквено лице, јер у практику све такве особе носе своје духовне титуле[29]. Једно једино световно лице има уз своје презиме титулу (велики логотет Теодор Метохит), али се помиње као покојник, па је јасно да је његов третман нешто другачији[30]. Остали световњаци наводе се само са презименом, а међу њима су неки члан чувене породице Малијасина[31], који је у своје време морао бити врло познат, али кога не могу да идентификујем, и — наш Синадин. Осим протостратора Теодора, овде би у питању, колико данас знамо, могао једино да буде његов млађи брат, велики контоставл Јован. Међутим, он је далеко мање позната личност и није вероватно да би био споменут на такав начин који је, поред код његовог славног брата, могао да унесе забуну. Истина, у повељама име чувеног протостратора наводи се по једном свечанијем поступку, обично са титулом, а и са епитетом: царев (Андроник III) περιπόθητος θεῖος[32]. Али чини ми се да баш у томе постоји једна суштинска разлика између повеља и практика. Потоњи су много скромнији приликом титулисања лица о којима говоре, јер су то чисто пословни списи који се свечаним тоновима служе у мањем обиму. С друге стране, и код историчара онога доба Теодор Синадин није ретко само — Синадин. Григора га чешће тако назива, а и Кантакузин је, изгледа, једном слично поступио[33].

Из материјала који је овде сакупљен, изгледа ми да произлази као врло вероватно да је Синадин из меникејског практика протостратор Теодор Синадин. Има, дакле, довољно индиција за претпоставку да се Синадин после разлаза са Кантакузином, у време када је царева ствар изгледала безнадежна, склонио из Гинекокастра на неко од својих облнжњих имања, можда чак и у Сер, и после две-три године повучености и умро, дочекавши успостављање српске власти у овим крајевима. Јер, толико дискутовани практик из Меникеја очигледно је настао у време када се манастир Св. Јована Претече, за који је састављен,

[28] Cf. supra n. 12.

[29] *Соловјев-Мошин*, бр. 42, 11 сл., 79, 85 сл. (= *Guillou*, Prodrôme, Nr 35, 8, 52, 56 sq.).

[30] Исто, 51 сл. (= ib., 34).

[31] Исто, 8 (= ib., 5).

[32] Acta Chil., Nr 124, 4 sq. Синадинова мајка Теодора била је кћер севастократора Константина, брата Михаила VIII (cf. *Papadopulos*, o. c., Nr 6, Nr 9). Стога је поступак Андроника III сасвим природан. Cf. *Binon*, o. c. 146—155; *L. Stiernon*, Notes de titulature et de prosopographie byzantines, Rev. des Et. byz. 21 (1963) 186 n. 37; *Ф. Баришић*, Два грчка натписа из Манастира и Струге, Зборник рад. Виз. инст. 8/2 (1964) 20 н. 13.

[33] Cant. II, 27: I, 468, 19. Можда је *Ников*, н. д. 223 у праву када тврди да је то Теодор Синадин. — Занимљиво је да се непознати Синадин у једној повељи спомиње као „неки Синадин" (Acta Xen., Nr. 2, 41 sq.). В. сада горе н. 15.

већ налазио заједно са својим оближњим имањима на територији српске државе. На исправност оваквог схватања о последњим годинама Синадиновог живота упућује у извесној мери и начин на који га цар Душан спомиње. Називајући га својим ујаком, што се лако објашњава Душановим притензијама на идеално сродство са династијом Палеолога и њој сродним византијским породицама[34], српски цар као да је имао и неки посебан разлог да тако поступи. Извесна лична повезаност или ближе познанство у време пред Синадинову смрт могли су лако да представљају такав разлог.

LJ. MAKSIMOVIĆ

THE LAST YEARS OF THE PROTOSTRATOR THEODORE SYNADENUS

— Prosopographic Notes —

Summary

The protostrator Theodore Synadenus fulfilled important state functions in the reign of Andronicus III, but after the death of this emperor he disappears from the historical scene in interesting circumstances. At the time when Cantacuzenus was beginning his struggle for the imperial throne in 1341, Synadenus was governor of Thessalonica. His support could have been of decisive importance, so Cantacuzenus, who had already been defeated in Thrace, set out for Thessalonica. The Zealot rising (in the summer of 1342) upset his calculations. Synadenus was obliged to leave the city and met Cantacuzenus as a refugee at the fortress of Gynekokastron. From Gregoras' eivdence, the only source containing a detailed description of the meeting, it appeats that during those hopeless days at Gynekokastron Synadenus decided to abandon Cantacuzenus, but that did not mean that he immediately passed over to the side of Anne of Savoy; it was rather a political withdrawal. This couclusion is supported by the fact that there is no farther mention of him in either Cantacuzenus or Gregoras, although he lived some three more years.

In April 1346, in a charter granted by the Serbian emperor Dušan to the monastery of Philotheou, Synadenus is referred to as „deceased“,

[34] Чак и под условом да није аутентична једна Душанова повеља у којој он назива Јована V ἀνεψιὸς τῆς βασιλείας μου (*Соловјев-Мошин*, бр. 9, 6 = Acta Zogr., Nr 37,5), познато је да овај са своје стране зове Душана θεῖος (Acta Chil., Nr 138, 7 sq.), а деспота Угљешу ἀνεψιός (ib., Nr 149, 1). Стога је *Ников*, н. д. 218 помало без потребе трагао за правим сродством Теодора Синадина са царем Душаном.

while in September 1343 he was still alive, according to a gift deed of him to the monastery of Alypiou, which can undoubtedly be assigned to that year (cf. n. 11). Furthermore, in a praktikon of the monastery of St. John Prodrome nearby Serres (October 1345 — April 1346), a Synadenus is mentioned, a landowner from the Serres region, who for two reasons can fairly certainly be identified with the protostrator Theodore. Previously Theodore Synadenus had possessed widely scattered estates in the Strymon valley, including the Serres region, whereas no such fact is known in connection with his numerous relatives. In addition, the manner in which this person is referred to in our document indicates that a layman, and a well-known one was in question. From that generation of the family of Synadeni this could only be Theodore, since all the others, with one insignificant exception (the great contostablos John), were clerics.

Finally, it is interesting to note that the emperor Dušan refers to Synadenus as his uncle, which can easily be explained by his claims to some sort of ideal kinship with the Palaeologian dynasty. However it would seem that the Serbian emperor had some special reason for behaving in this way. Some personal connection or closer acquaintance at the time before Synadenus' death would easily provide a reason for this.

There is, then, sufficient evidence for the suggestion that, after parting from Cantacuzenus, Synadenus left Gynekokastron and retired to one of his nearby estates, perhaps in Serres, and after living in seclusion for two or three years he died there. So he probably saw the new Serbian rule in those regions.

Зборник радова Византолошког института, књ. X
Recueil des travaux de l'Institut d'Études byzantines, № X

МОМЧИЛО СПРЕМИЋ

ХАРАЧ СОЛУНА У XV ВЕКУ

Ангорска битка донела је Византији, као и другим балканским земљама, ослобађање од плаћања турског трибута. Када је 1403. год., заједно с Млецима, Ђеновом и Родосом, Византија склопила уговор с господарем европске Турске Сулејманом I, цело царство ослобођено је турске вазалне зависности, па, према томе, и плаћања харача[1], на који се обавезало после Маричке битке, највероватније већ 1372. године[2]. Уговор из 1403. год. донео је византијском цару предах у исплати данка око две деценије, јер су одредбе тога уговора остале на снази не само у време Сулејмана I, већ и под Мехмедом I, а такође ни Муса за време своје кратке владавине, иако је заузео антивизантијски став

---

[1] *G. Thomas — R. Predelli*, Diplomatarium Veneto-Levantinum sive acta et diplomata res Venetas, Grecas atque Levantis, II, (1351—1454) Venetiis 1899, 290—293. Уп. *К. Јиречек*, Историја Срба, I, Београд 1952, 338; G. *Остророрски*, Историја Византије, Београд 1959, 516; *G. Ostrogorski*, Byzance, Etat tributaire de l'empire Turc, Зборник радова византолошког института 5 (1958); *R. Grousset*, L'empire du Levant. Histoire de la question d'Orient, Paris, 1949, 624.

[2] *G. Ostrogorski*, Byzance, Etat tributaire, 49—52; *Г. Остророрски*, Историја Византије, 502, 503. Да је византијски цар свакако током 1372. год. признао врховну турску власт показује чињеница да је он већ у пролеће 1373. год. пратио султана у једном походу у Малој Азији. *Г. Остророрски*, Историја Византије, 503. Хоспиталци са Родоса писали су већ 21. септембра 1374. год. да inter Grecos et Turchos quedam impia colligatio adversus fideles christi, ut dicitur, esse factam. *G. Dennis*, The Reign of Manuel II Palaeologus in Thessalonica, 1382—1387. Romae 1960, 35. Иначе, први податак који директно говори да Византија плаћа харач Турцима потиче из 1375. год. *G. Ostrogorski*, Byzance, Etat tributaire, 49, 50; *Г. Остророрски*, Серска област после Душанове смрти, Београд 1965, 145; *G. Dennis*, н. д. 37. Колика је била зависност Византије од турског цара већ крајем седамдесетих година XIV века показује и чињеница да је у борби за престо између Јована V и Андроника IV пресудна била султанова воља. *Г. Остророрски*, Историја Византије, 503—505; *G. Hertzberg*, Geschichte der Byzantiner und des Osmanischen Reiches, Berlin 1883, 500; *G. Denis*, н. д. 37, 41. Према Г. Острогорском, Серска област, 146, после битке на Марици у вазални положај од турског султана доспео је „и сам византијски василевс, нешто доцније и његови синови, владаоци над појединим деловима већ раскомаданог царства". За остала обавештења о Византији као турској вазалној држави од Маричке битке до доласка Мурата II на власт види већ цитирани рад G. Ostrogorskog, Byzance, Etat tributaire, 49—59.

и чак опсео Цариград, није приморао цара да поново плаћа трибут[3]. То је учинио тек Мурат II. Њему се цар Манојло II морао да обавеже, уговором од 24. фебруара 1424. год., на плаћање трибута, који је, према Дуки, износио 300.000 аспри[4].

Међутим, како показују неки изворни подаци настали у Италији, а они су до сада остали или незапажени или необјављени, неки делови Византијског царства примили су обавезу плаћања трибута и пре турско-византијског уговора из 1424. год. Тако Теодор Спандуђино у својој „Турској историји" прича да је Манојлов син Андроник Палеолог плаћао харач султану за Солун, којим је управљао пре него што га је 1423. год. предао Млечанима. Према Спандуђину, султан је опсео млетачки Солун јер му Република, откако је посела тај град, већ четири и по године, није плаћала харач, који је иначе раније, дакле пре млетачке управе, давао Андроник Палеолог (Sultan Amurath, provocato et chiamato da alcuni et iam maggiori della terra, se ne venne a campo a quella grandissima et famisissima città sotto specie di dimandar il tributo che li pagava Andronigo Paleologo che in quattro anni et mezzo che era stata possessa Salonichi dalli Signor Venetiani da quelli nissuno tributo ricevuto havea)[5].

Поменуто Спандуђиново причање, које се може узимати као истинито, али и не мора, потврђују, међутим, млетачки архивски документи. Када је 2. априла 1425. год. Сенат давао упутство Фантину Микиелу, генералном капетану мора, који је у важној мисији, углавном везаној за настојања Републике да добије од султана признање поседовања Солуна, полазио у Романију, подвлачено му је да је деспот Андроник, док је поседовао Солун, плаћао султану харач од 100.000 аспри годишње (dominus despotus dabat dicto turcho centum millia asprorum in anno). Сенат је чак додавао да је деспот, да би сакупио тај харач, убирао од сваке куће одређену количину новца (provideas cum rectoribus nostris quod faciant exigi ad portas pro qualibet mensura illud quod exigabatur tempore domini despoti similiter causa predicta). Шта више, млетачки документ показује да је деспот Андроник имао посебан уговор са султаном, па је Република покушавала да из тога уговора избаци члан који је предвиђао да Турцима у Солуну суди само

[3] Мехмед I се чак обавезао да даје 300.000 аспри цару Манојлу II, који је са своје стране примио обавезу да чува Мехмедовог брата Мустафу, претендента на турски престо. Cf. Ducas, p. 121, ed. Bonn. Насупрот њему Муса је тражио трибут од византијског цара. Cf. *Leunclavius*, Hostoriae Musulmanae Turcorum, de monumentis ipsorum exscriptae, libri XVIII, Francofurti 1591, 446.

[4] Ducas, 196; види такође 130, 138. Уп. *J. Hammer*, Geschichte des osmanischen Reiches, I, Pest 1827, 419; *R. Grousset*, н. д. 628; *G. Ostrogorski*, Byzance, Etat tributaire, 58; *F. Cerone*, La politica orientale di Alfonso di Aragona, Archivio storico per le provincie Napoletane 27 (1902) 16.

[5] Theodoro Spandugnino patritio Constantinopolitano, De la origine deli imperatori Ottomani, ordini de la corte, forma del guerreggiare loro, religione, rito et costumi de la natione, *C. Sathas*, Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au Moyen-Age, IX, Paris 1890, 149.

кадија[6]. У својим настојањима да добију од султана признање поседовања Солуна, Млечани су почели да нуде баш 100.000 аспри на име годишњег харача, јер је толико плаћао и деспот Андроник док је држао тај град[7].

Према томе, деспот Андроник плаћао је харач за Солун и пре византијско-турског уговора из 1424, шта више, пре 1423. године. Он је то чинио независно од цара Манојла II који чак у то време није био Портин харачар.

На питање када се деспот Андроник обавезао на плаћање харача султану не може се, нажалост, због недостатка изворних података, дати потпуно одређен одговор. Уосталом, ни за једну балканску земљу не може се тачно утврдити када је после Ангорске битке поново почела да плаћа харач султану. Како по свему изгледа, то је било много раније него што на први поглед изгледа, вероватно само неколико година после Бајазитовог пораза. Деспот Стефан Лазаревић средио је, изгледа, своје односе с Турцима већ 1404. год[8]., Балша III (1403—1421) је био током целе своје владавине турски трибутар[9], а разни албански господари, турски трибутари, одметнули су се од султана одмах после Ангорске битке, али су се, како показује млетачка архивска грађа, свега неколико година после те битке, сви под Сулејманом I, поново приклонили Порти[10]. И сама Млетачка република почела је да плаћа први пут трибут за своје поседе у Албанији и Грчкој баш непосредно после

[6] Archivio di Stato di Venezia, Senato Secreta, IX, 7; Archivio di Stato — Venezia, sezione di fotoriproduzione, riprod. No 222 del 9. maggio 1966. *N. Jorga,* Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV[e] siècle, I, Paris 1899, 393; *M. Sansovino,* Historia universale dell'origine, guerre et imperio de Turchi, Venetia 1654, 188. Користећи поменути архивски документ *N. Jorga*, Notes et exrtaits, I, 393, је погрешно закључио да је деспот Андроник добијао новац за харач од луке. Међутим, облик portas, како стоји у документу, не може се ни у ком случају односити на portus-луку, већ само на porta-врата тј. кућу. Иначе, доста млетачке грађе која показује настојања Републике да добије од Турака признање поседовања Солуна објавио је *K. Mertzios,* *Μνημεῖα Μακεδονικῆς Ἱστορίας*, Солун 1947, 30—100.

[7] Млетачке понуде попеле су се касније на 150.000 а на крају чак и на 300.000 аспри. О тим понудама, као и о дипломатским акцијама везаним за њих, види: *C. Sathas*, н. д. I, 163—165, 181, 184—185; *N. Jorga*, Notes et extraits, I, 363—365, 391—395, 417—418, 424—425, 480—481, 488; *F. Thiriet,* Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie, II, 1400—1430, Paris et La Haye 1959, 215, 226, 234, 236, 245, 254, 258; *K. Mertzios*, н. д. 30—100. Уп. Г. *Осшрогорски*, Историја Византије, 159; *N. Jorga,* Geschichte des osmanischen Reiches I, Gotha 1908, 401; *S. Romanin,* Storia documentata di Venezia, IV, Venezia 1885, 99, 233; *H. Kretschmayr*, Geschichte von Venedig, II, Gotha 1920, 273, О судбини деспота Андроника после предаје Солуна Млечанима види: *J. Tsaras,* La fin d'Andronic Paléologue dernier despote de Thessalonique, Revue des études sud-est europeénnes, т. III. No 3—4. (1965) 419—432.

[8] *С. Ћирковић*, Допуне и објашњења у *Сш. Новаковић*, Срби и Турци XIV и XV века, Београд 1960, 464.

[9] О томе сведоче многи метлачки документи објављени нарочито у *S. Ljubić*, Listine o odnošajih izmedju Južnoga Slavenstva i Mletačke republike, V—VI, Загреб 1875—1878, и *N. Jorga*, Notes et extraits, I.

[10] О томе је млетачка архивска грађа углавном објављена у *S. Ljubić*, Listine, V—VIII.

Ангорске битке[11], док је и цела, далеко на Западу, Босна плаћала харач султану већ од 1415. год.[12], а исту је обавезу некако у то време имао и прекодунавски влашки кнез[13]. Још се византијски цар последњи обавезао на поновно плаћање харача. Вероватно је разлог томе благонаклон став према цару и Сулејмана I и Мехмеда I.

Иначе, сама владавина Андроника Палеолога у Солуну, а она је почела бар формално 1408. а стварно, изгледа, тек 1415. год., врло је мало позната, чак, може се рећи, веома је тамна[14]. У одређивању почетка плаћања харача деспота ипак могу помоћи подаци који се односе на трибут неких села у Солунској области. Наиме, иако је Византијско царство уговором са Сулејманом I 1403. год. ослобођено плаћања харача то није значило аутоматски и ослобађање сељака давања турског данка. Из наредбе Манојла II од 29. септембра 1404. год. види се да су светогорски манастири и после Ангорске битке морали да наставе исплату 1/3 харача који су пре 1402. год. давали Турцима. Та трећина некадашњег трибута припадала је сада, са поседа у Солунској области Јовану VII, који је управљао Солуном пре деспота Андроника, а из осталих области византијској царској благајни[15]. Како је овај систем функционисао у Солунској области можда и после 1415, али још сигурно те године, када је манастир Дохијар морао да за село Амаријану, а и за остале своје поседе, даје харач византијским властима[16], може се тврдити да се деспот Андроник обавезао на плаћање данка Турцима после 1415. год., јер, доклегод је харач припадао византијским властима, он није могао истоврмено припадати и Турцима. Напротив, Турци су га добили тек онда када га се византијска царска или деспотска благајна морала одрећи. Можда почетак плаћања харача Солуна има неке везе с турском опсадом тога града 1416. године[17].

---

[11] Обимну млетачку архивску грађу која се односи на ово питање објавили су Š. Ljubić, N. Jorga, K. Sathas, R. Predeli, K. Mertzios и др.

[12] *J. Gelcich — L. Thallóczy,* Diplomatarium relationum reipublicae Ragusanae cum regno Hungariae, Budapest 1887, 250. Уп. *С. Ћирковић,* Историја средњовековне босанске државе, Београд 1964, 242; *С. Ћирковић,* Две године босанске историје (1414—1415), Историски гласник 3—4 (1953) 33; *F. Šišić,* Vojvoda Hrvoje Vukčić Hrvatinić i njegovo doba, Загреб 1902, 234; *J. Radonić,* Der Grossvojvode von Bosnien Sandalj Hranic-Kosača, Archiv für slavische Philologie 19 (1897) 431: *И. Божић,* Дубровник и Турска у XIV и XV веку, Београд 1952, 45.

[13] *Leunclavius,* n. d. 473. Уп. *M. Berza.* Haraciul Moldovei si Tarii Romîensti în sec. XV—XIX, Studii si materiale de sitorie medie 2 (1957) 27 нап. 1; Istoria Romîniei, II, Bucuresti 1962, 384.

[14] *Б. Ферјанчић,* Деспоти у Византији и јужнословенским земљама, Београд 1960, 99.

[15] *G. Ostrogorski,* Byzance, Etat tributaire, 54, 55. Како је остале 2/3 харача убирао сам манастир, положај сељака у погледу исплате трибута није се ништа изменио Ангорском битком, већ је само пре и после те битке данак припадао различитим господарима: Турцима у време Бајазита I, а после 1402. год. 1/3 византијском цару а 2/3 непосредном феудалном господару, *G. Ostrogorski,* Byzance, Etat tributaire, 58.

[16] *Ch. Ktenas,* Χρυσόβουλλοι λόγοι τῆς . . . μονῆς τοῦ Δοχειαρίου,, 'Επετηρὶς 'Εταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν 4 (1927) 307, 308. Up. *G. Ostrogorski,* Byzance, Etat tributaire, 57, 58.

[17] *Б. Ферјанчић,* н. д. 98. Иначе, те године, пошто су му Турци пустошили земљу, обавезао се на плаћање харача и господар Атике Антонио I Аћајуоли (1402——1435). K. Hopf, Geschichte Griechenlands vom Beginn des Mittelalters bis auf unsere Zeit, II, Leipzig 1867—1868, 76.

Сама појава да се Солун, дакле један део Византијског царства, обавезао на плаћање харача Турцима независно од цара у Цариграду, не мора да изненађује. Шта више, то је последица начина плаћања византијског харача крајем XIV века, дакле у време пре Ангорске битке. Наиме, византијски трибут није био јединствен још од осамдесетих година XIV века, а можда ни раније. Како је турски притисак у то време из године у годину био све већи, поједини делови већ оронулог царства, више зависни од султана него од цара, имали су свој посебан трибут. Тако је после турске провале на Пелопонез 1387/1388[18], деспот Теодор I (1383—1407) ишао, 1388. год., султану Мурату I, признао врховну турску власт и постао његов директан вазал, добивши формалним путем на управу Мореју, којом је од тога времена управљао у своје име[19]. Он се, без сумње, том приликом обавезао на плаћање трибута, па је Мореја од 1387/1388. год. почела да плаћа свој посебан данак.

Док је Андроник IV држао градове на Мраморном мору (1379—1385), више зависан од султана него од цара[20], турски притисак на Солун, којим је од 1382. до 1387. год. владао царев син Манојло, био је све већи. Долазак Манојла у Солун пада некако у исто време с ултиматумом којим су, бар како прича Кидон, Турци тражили трибут који је превазилазио могућност већ осиромашених Солуњана. Како преговори с Турцима нису довели ни до каквог резултата, други град царства пао је у руке Османлија већ 1387. год[21]. На основу Кидоновог причања, које једино помиње харач Солуна у време Манојлове владе, не може се поуздано рећи да ли је тај град имао свој посебан трибут или не. Солун је свакако већ тада имао посебан харач, тачно одређене величине; само, да ли је он био део целокупног византијског трибута или је директно предаван султану, тешко је тачно рећи. Ипак, изгледа мање вероватно да је Солун тада био директан султанов харачар јер је пао под турску власт већ 1387. год. а пре тога је био под опсадом, када вероватно исплата данка није ни вршена.

Да византијски харач није био јединствен већ крајем XIV века, показују сами цифарски подаци тога харача, који је 1379. године, како прича Халкокондил, износио 30.000 златника[22], али је после Нико-

[18] *K. Hopf,* Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues, Берлин 1873, 185 (Изводи из хронике Стефана Мања). Up. *R. Loenertz,* Pour l'histoire du Péloponèse au XIV siècle (1382—1404), Etudes byzantines 1 (1943) 155, 169; *K. Hopf,* Geschichte, II, 49.

[19] *R. Loenertz,* n. d. 169—170; *G. Ostrogorski,* Byzance, Etat tributaire, 53 нап. 7; *M. Silberschmidt,* Das orientalische Problem zur Zeit der Entstehung des türkischen Reiches nach venezianischen Quellen, Leipzig—Berlin 1923, 62. Млетачки подаци одређују положај Теодора I речима „e sottomesso el dicto dispoti al Turcho et cum el suo adjutorio". *D. Zakythinos,* Le despotat grec de Morée, I, Paris 1932, 133 нап. 4; *R. Loenertz,* н. д. 170 нап. 2.

[20] *Г. Острогорски* Историја Византије, 505.

[21] *G. Dennis,* н. д. 78, 79, 82, 84, 85, 128—130; *R. Loenertz,* Notes sur le règne de Manuel II à Thessalonique, 1381/1382—1387, Byz. Zeitschrift 50 (1957) 395, 396.

[22] L. Chalcocandylae, p. 58, ed. E. Darkò. Уп. *G. Ostrogorski,* Byzance, Etat tributaire, 49—52; *Г. Острогорски,* Историја Византије, 504 нап. 3. Код *Н. Јорге,* Geschichte, I, 253, погрешно 3.000 уместо 30.000. Према речима Кидона морало се толико новца плаћати Турцима да га је тешко било избројати. D. Cydonès, Correspondance, 59/бр. 25/, ed. *G. Cammelli.*

пољске битке (1396), како причају Нешри и Ашик паша Заде, био свега 10.000 дуката[23]. На први поглед ови подаци два турска хроничара изгледају неприхватљиви, јер је тешко примити могућност смањења византијског данка од ранијих 30.000 на 10.000, поготову после Бајазитовог тријумфа код Никопоља, дакле у време када је Византијско царство преживљавало своје најжалосније дане и било у потпуној зависности од моћног султана. Међутим, како се износ византијског харача који наводе Нешри и Ашик паша Заде односи свакако само на Цариград, пошто је Мореја одвојено плаћала свој данак, он ипак изгледа, ако не потпуно, а оно бар приближно тачан. Необично је значајно, међутим, да су сви остали бројчани подаци о висини трибута византијског цара из каснијег времена, или блиски или потпуно једнаки овоме од 10.000 дуката, а увек доста мањи од онога из 1379. год. Тако је трибут византијског василевса, према уговору из 1424. год. износио 300.000 аспри. Како је у то време 35—40 аспри одговарало једном дукату[24], овај харач, прерачунат по размери 40 аспри за један дукат, износио би 7.500 дуката, односно око 8.500, ако би се рачунало да једном дукату одговара 35 аспри[25]. Још су значајнији, међутим, подаци Бертрандона де ла Брокијера који подвлачи, 1432/1433 год., да је харач византијског цара 10.000 дуката, и посебно истиче да је тај трибут цар плаћао само за Цароград[26]. Према томе, данак Византије из 1424. год. и из каснијег времена, пошто се он односио само на престоницу, био је знатно мањи од онога после Маричке битке, када је износио 30.000 златника, мада ни тај данак из 1379. год. вероватно није обухватао цело Византијско царство[27]. Не види се ни неко повећање харача визан-

[23] *Г. Елезовић*, Огледало света или историја Мехмеда Нешрије, Београд 1957, 80; *F. Giese,* Türkische und abendländische Berichte zur Geschichte Sultan Bajesids I, Ephemerides Orientales 34 (1928) 9. J. Hammer, н. д., I, 247; *J. Zinkeisen,* Geschichte des osmanischen Reiches in Europa, I, Hamburg 1840, 340; *S. Romanin,* н. д., III, 344; *D. Zakythinos,* Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIII[e] au XV[e] siècle, Athènes 1948, 103; *G. Hertzberg,* н. д. 524.

[24] *F. Thiriet*, н. д. II, 93; Бертрандон де ла Брокијер, Путовање преко мора, Београд 1950, 123; Константин Михаиловић из Островице, Јаничарове успомене или турска хроника, Споменик САН 107 (1959) 69.

[25] Сматрајући да десет аспри одговара једном дукату *J. Zinkeisen*, н. д. I, 533, и *G. Hertzberg,* Geschichte Griechenlands seit dem Absterben des antiken Lebens bis zur Gegenwart, II, Gotha 1877, 477, погрешно су закључили да византијски харач, према Дукином податку, износи 30.000 дуката. Уп. *E. Stein,* Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte, Mitteilungen zur osmanischen Geschichte, II, 1923—1925, 15, нап. 2. Према Н. Јорги, Geschichte, I, 472, који је као противвредност дукату узимао 50 аспри, поменути византијски данак износио је 6.000 дуката. Само, код Н. Јорге је, свакако омашком, уместо 300.0000, како обавештава Дука, наведен данак Византије од 30.000 аспри.

[26] Бертрандон де ла Брокијер, н. д. 101, Уопште подаци Бертрандона де ла Брокијера о величини харача султанових вазала углавном су прихватљиви.

[27] Можда је Андроник IV почетком осамдесетих година XIV века, када је управљао градовима на Мраморном мору, давао харач директно султану. Уп. *Г. Острогорски,* Историја Византије, 505. Иначе он се обавезао Турцима на плаћање харача још 1376. год. када је предао Галипоље. *P. Charanis*, The Strife among the Palaeologi and the Ottoman Turks, 1370—1402, Byzantion, 16, 1 (1942—1943), 296. После смрти Андроника IV Селимвријом је владао, као верни турски вазал, Јован VII. *F. Dölger*, Johannes VII., Kaiser der Rhomäer, 1390—1408, Byz. Zeitschrift 31 (1931) 26.

тијског цара у XV веку. Исплата повећаног данка, без сумње, не би могла бити реализована, пошто је за крајње исцрпљено царство, сведено на престоницу, и исплата постојећег харача представљала велико новчано оптерећење. Да би се тај харач исплатио, као и у Солуну док је био под византијском влашћу, свакако су давани дохоци од јавних прихода и ударен посебан намет на становиштво[28].

Док се Солун обавезао на плаћање турског трибута пре 1424. год. за грчку Мореју тешко би то било рећи. Иначе, део Пелопонеза који нису држали Грци, тзв. „латинска" Мореја, којом је владао Центурион II Захарија (1404—1432), плаћала је Турцима харач у времену између Ангорске битке и 1424. год. Када је Венеција 1408. год. добила Патрас од архиепископа Стефана Захарије, она је морала да настави исплату 500 дуката харача за овај град и то преко кнеза Ахаје који је трибут Патраса сједињавао са харачем целе своје области (ut ipse princeps det et solvat ipsos denarios insimul cum residuo tributi quid dare teneatur omni anno dicto domino Turcho pro toto principatu)[29]. Како су Млечани истицали да је данак на тај начин исплаћиван и у време архиепископа Стефана, излази да је Центурион II био турски харачар и пре 1408. год. Вероватно је он убрзо после доласка на власт 1404. год. примио обавезу плаћања трибута за своје поседе. И уговор који су Млечани 1411. год. склопили с Мусом предвиђао је да харач Патраса буде исплаћиван преко ахајског кнеза[30]. Уствари, Центурион II Захарија остао је турски харачар све до своје смрти 1432. године. Но, иако је у погледу плаћања трибута била доста независна од Цариграда, иако је тзв. „латински" део Пелопонеза плаћао турски данак под Центурионом II Захаријом, чије су поседе један за другим заузимали Грци, иако је готово цело Балканско Полуострво до далеке Босне и прекодунавске Влашке било Турцима трибутарно, ипак изгледа да грчка Мореја није плаћала харач од Ангорске битке до 1424. године[31]. Иначе и од те године она је имала свој посебан трибут, који је, према млетачким хроникама 1424, а оне, нажалост, једине говоре о његовој висини, износио 100.000 цариградских перпера (perperi di Constantinopoli)[32]. Како већ Бертрандон

[28] Cydonès, н. д. 11 (бр. 5). О датуму овога писма види *G. Ostrogorski*, Byzance, Etat tributaire, 52 нап. 13. Податке овога писма потврђују млетачки архивски документи. Sen. Secreta, IX, 7. За време Манојла II мало се ковало златног новца а под Јованом VIII потпуно је престало ковање златника. *Г. Осшрогорски*, Историја Византије, 519, 520; *E. Stein*, н. д. 14. О финансијама Византијског царства друге половине XIV и прве половине XV века види *D. Zakythinos*, Crise, 97—105.

[29] Sen. Misti XLVIII, 60'; XLIX, 28; *N. Jorga*, Notes et extratis, I, 169. Кнез Ахаје био је изненађен млетачким преузимањем Патраса с обзиром да је овај град био обавезан на плаћање данка султану. Sathas, н. д. I, 28, 29.

[30] *N. Jorga*, Notes et extraits, I, 200, 201.

[31] Изгледа као да је *K. Hopf*, Geschichte Griechenlands, 83, сматрао да је грчка Мореја плаћала харач непосредно пре 1424. год. Говорећи о византијско-турском уговору из те године он помиње да су Византинци том приликом примили само обавезу да дају за Мореју „einen erheblichen Tribut".

[32] *L. Muratori*, Rerum italicarum scriptores, XXII, 975. Ови перпери су, како је показао *E. Stein*, н. д. 15, нап. 2, били велики сребрњаци, које је Византија употребљавала као платежно средство, с обзиром да није више ковала златнике. Иначе, једном дукату одговарала су три перпера, па би излазило да је харач Мореје био нео-

де ла Брокијер подвлачи 1432/1433. год. да је цар плаћао данак само за Цариград, излази да је Мореја наставила да плаћа свој посебан данак, који је, уосталом, давала и после пада Цариграда, од 1453. до 1460. године.

С обзиром на све напред изложено могло би се закључити следеће: не може се тврдити да цело Византијско царство није плаћало харач од Ангорске битке до 1424. год., јер је Солун, дакле један његов део, примио обавезу плаћања трибута пре 1423. год. Уосталом, цар се скоро последњи обавезао у XV веку на поновно плаћање данка Порти, доста касније од осталих балканских земаља, које су, готово све, већ деценију пре њега биле поново трибутарне Турцима. Осим тога, како су поједини делови оронулог царства, због великог турског притиска, постали директни султанови вазали, више зависни од њега него од цара, византијски харач временом је постао трибут Цариграда. Тако је и зато је и Солун, независно од цара, могао постати турски харачар, чак у време када цар то није био.

бично висок — око 33.000 дуката. Тешко би се могла прихватити висина тога харача, јер би било немогуће објаснити његова велика смањења, пошто су сви остали подаци о трибуту Мореје из каснијег времена, и то када је она цела била под грчком влашћу, приближно исте висине и износе обично око 10.000 дуката, дакле увек много мање од наведеног износа који помињу млетачке хронике, уосталом, прилично непоуздане када је реч о турско-византијском уговору из 1424. године. Према тим хроникама за трибут Мореје био је задужен сам цар Манојло II: E al Turco dee dare ogni anno esso Imperatore per la Morea Perperi 100.000 di Constantinopoli. Sicclè la Morea è fatta censuaria al Turco. Према тзв. Дрезденској хроници може се схватити да се поменутих 100.000 перпера не односи само на трибут Мореје — Et oltre aziò lo Turcho di dar alo imperador ogni anno perperi C^{m} di Chostantinopolli, *e* per la Morea, et che la Morea sia fatta zansoaria al Tturcho. Cf. *N. Jorga*, Notes et extraits, I, 360, нап. 1. Као што се види, према хроници је чак поменути трибут био дужан да даје султан византијском цару а не византијски цар султану као што је уствари било. Уосталом, још веће грешке доноси хроника Zancaruol'a, према којој се цар обавезао да даје султану, не помињући за које поседе, трибут од 100.000 дуката, које је раније плаћао Турцима принц Ахаје. *N. Jorga*, Notes et extraits, I, 360, нап. 1. За тадашњег принца Ахаје Центуриона II Захарију не може се ни претпоставити да је давао тако велики харач. Трибути највећих балканских земаља, и то у време Мехмеда II када су достизали свој највећи домет, једва да су досезали цифру упола мању од оне коју наведени млетачки податак сматра данком Центуриона II Захарије, који иначе није могао изаћи на крај са ширењем грчке државе на Пелопонезу и чија је моћ 1424. год. била доста ограничена. Уосталом, наведене млетачке хронике, говорећи о уговору између Манојла II и Мурата II 1424. год. наводе тобожње територијалне уступке султана цару. На немогућност тих уступака скренуо је пажњу још *N. Jorga*, Notes et extraits, I, 360, нап. 1.

MOMČILO SPREMIĆ

CAPITATION DE SALONIQUE AU XV^e SIECLE

Résumé

La bataille d'Angora a affranchi l'entier Empire Byzantin du payement de la capitation aux Turcs qui lui fut imposé après la bataille de la Maritza. L'empereur byzantin ne payait pas la capitation depuis la bataille d'Angora jusqu'à la conclusion du traité turco-byzantin du 24 février 1424. Cependant, comme le montrent certaines données originales provenant de l'Italie et qui sont restées jusqu'à présent inobservées ou inédites, Salonique, donc une partie de l'Empire Byzantin, avait pris l'engagement de payer la capitation aux Turcs même avant le traité turco-byzantin de l'année 1424. Ainsi, Théodore Spandugino, dans son „Histoire turque" raconte que le fils de l'empereur Manuel II, le despote Andronic Paléologue, payait au sultan la capitation pour Salonique qu'il avait gouvernée avant de la céder aux Vénitiens en 1423. La relation susmentionnée de Spandugino, qui peut, mais ne doit pas être considérée comme authentique, est cependant confirmée par les matériaux d'archives de Venise. Lorsque le 2 avril 1425 le Sénat donnait des instruction à Fantin Michiel, capitaine général de la mer, qui partait pour la Romanie, en une mission importante se rapportant principalement aux efforts que la République faisait en vue d'obtenir du sultan la reconnaissance de la possession de Salonique, on lui souligna que la despote Andronic, pendant qu'il était maître de Salonique, payait au sultan la capitation de 100.000 aspres par an (dominus despotus dabat dicto turcho centum millia asprorum in anno). Du reste, le despote Andronic avait conclu avec le sultan un traité particulier, et pour pouvoir payer cette capitation il percevait de chaque maison une quantité déterminée d'argent. On ne peut pas établir précisément la date où le despote Andronic s'était engagé à payer le tribut au sultan. Comme les autorités byzantines percevaient, en 1415 encore, 1/3 de la capitation qu'avant la bataille d'Angora on avait donnée aux Turcs, il s'ensuit que le despote Andronic était devenu tributaire turc après cette année.

Du reste, le tribut byzantin n'était pas uniforme vers la fin du XIV^e siècle, car à cette époque déjà, certaines parties de l'Empire délabré, à cause de la grande pression exercée par les Turcs, étaient devenues vassaux directs et tributaires du sultan, dépendant plus de lui que de l'empereur. Pour cette raison le fait que le despote Andronic s'était engagé à payer le tribut au sultan, indépendamment de l'empereur, même à l'époque où celui-ci n'était plus tributaire turc, ne doit pas étonner. Comme Salonique, donc une partie de l'empire byzantin, était devenue tributaire du sultan avant 1423 on ne peut pas affirmer que l'empire byzantin tout entier ne payait pas la capitation dans l'intervalle entre la bataille d'Angora et le traité turco-byzantin de l'année 1424.

Зборник радова Византолошког института, књ. X
Recueil des travaux de l'Institut d'Études byzantines, № X

МИРЈАНА ЖИВОЈИНОВИЋ

СУДСТВО У ГРЧКИМ ОБЛАСТИМА СРПСКОГ ЦАРСТВА

УВОД

У XIV веку, у време када се српска средњовековна држава проширила дубоко према југу, у њен састав ушли су и делови византијских области. Поред Тесалије и Епира са Етолијом и Акарнанијом на југу, читава Македонија до Месте, осим Солуна, укључујући и Свету Гору, нашла се у склопу Душанове државе. На тој пространој територији налазио се већи број византијских градова са потпуно изграђеном црквеном организацијом, епископијама и митрополијама. Међу њима најистакнутије и најзначајније место припадало је Серу. Он је, после Душановог освајања (24. септембра 1345), добио централно место у новоосвојеним крајевима. Касније, са распадом Душановог царства, Сер, као центар посебне државе, не само да је задржао свој изузетан положај, него га је, због политичке ситуације у суседним областима, још више учврстио и постао главни бедем пред турским навалама.

Поред црквеног судства Сера, који је био значајан не само као политички већ и као духовни центар, јер је имао ранг митрополије, овај рад узима у обзир и судство још неких духовних средишта, која, иако по својој важности заостају за Сером, ипак употпуњавају слику о црквеном судству, а посебно су од значаја за расветљавање Душанове политике у новоосвојеним крајевима. То су митрополије Зихне, Христопоља и Мелника, епископије Кесаропоља, Јежева и Јерисоа. Посебно место припада Светој Гори због њеног изузетног положаја у црквеном животу византијске државе.

Сер и серска област са споменутим градовима били су углавном предмет изучавања у склопу студија које су се односиле на шира подручја[1]. Од посебних расправа посвећених овом проблему изузетно место

[1] О томе в.: *Г. Острогорски*, Историја Византије, Београд (изд. Срп. књиж. задруга) 1959, 288, 375, 413, 481, 486—88, 490, 499, 502, 506; *К. Јиречек*, Историја Срба I, у српском прев. Ј. Радонића, Београд 1952², 4, 116, 188, 191, 201, 205, 206, 219, 220, 229, 230, 252, 273, 324, 330, 332, *К. Јиречек*, Историја Срба II, у срп. прев. и са допунама Ј. Радонића, 7, 9, 32, 36, 89, 104, 105, 231, 250, 319, 339. *P. Lemerle*, Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine, Paris 1945, 125,

заузима монографија проф. Г. Острогорског о серској области после Душанове смрти[2]. У њој се писац, посебно реконструишући прилике у Серу и серској области, осврнуо и на судство. Посебно о суду и његовом саставу у Серу и неким градовима Душанове државе писао је А. Соловјев[3]. Међутим, и поред тога што се у овим радовима судству посвећује много пажње, детаљним истраживањем расположивог материјала долази се до нових и веома значајних резултата, који битно мењају нека досадашња мишљења у вези са структуром и радом црквеног судства у поменутој области XIV века.

Изворни материјал, на чијој основи је вршено ово истраживање, обухвата документе који су настали у споменутим духовним центрима, а налазе се у збиркама појединих манастира, првенствено светогорских[4]. Судски документи, који говоре искључиво о грађанским споровима, од прворазредног су значаја за упознавање судства овог времена. Сачувано је свега осам таквих докумената из серске митрополије. Они су настали у периоду између 1348. и 1388. године, дакле временски су релативно удаљени један од другог. Спорови о којима они говоре решавани су пред духовно-световним серским судом.

Међутим, један од ових докумената, од фебруара 1369. године, указује да је у Серу, поред суда серске државе, за време деспота Угљеше постојао и лични владаочев суд[5]. Њега су сачињавали људи које је деспот сам по своме нахођењу позивао. Митрополит и његови функционери нису у њему узимали учешћа.

Бројнији судски документи сачувани су за суд светогорског протата. Они се могу пратити и раније, а нарочито су бројни током читавог XIV века.

128, 132, 133, 141, 145, 146, 163, 172, 176, 178, 180—86, 190—94, 196, 214—25, 233—35, 238, 239, 252—59, 262—67, 274. (цит. даље *Lemerle*, Philippes). *Флоринский*, Южные Славяне и Византия во второй четверти XIV века II, С. Петербург 1882, 86—140.

[2] *Г. Острогорски*, Серска област после Душанове смрти, Београд 1965, (цит. *Острогорски*, Серска област). Један историјско-археолошки прилог о Серу, његовој околини и манастиру св. Јована Продрома дао је *P. N. Papageorgiou*, Αἱ Σέρραι καὶ τὰ προάστεια, τὰ περὶ τὰς Σέρρας καὶ ἡ μονὴ Ἰωάννου τοῦ Προδρόμου, Byz. Zeitschrift 3 (1894) 225—329.

[3] *А. Соловјев*, Судије и суд по градовима Душанове државе, Гласник Скоп. Научног Друштва 7/8 (1930) 147—64 (цит. *Соловјев*, Судије и суд). Од истог аутора је и рад Греческие архонты в сербском царстве XIV века, Byzantinoslavica 2 (1930) 147—62 (цит. Греч. архонты). О суду у Серу в. такође *Т. Тарановски*, Историја српског права у Немањићкој држави III/IV, Београд 1935, 146—47.

[4] Коришћене су следеће збирке извора: Actes de Chilandar, Première partie: Actes grecs, publiés par L. Petit, Византийский Временник 17 (1911), Приложение, цит. Chil.; Actes d'Esphigménou, publiés par L. Petit et W. Regel, Виз. Врем. 12 (1906), Приложение, цит. Esph.; A. Guillou, Les archives de Saint-Jean-Prodrôme sur le mont Ménécée (Bibliothèque Byzantine, Document 3) Paris 1955, цит. Guillou; Actes de Kutlumus, ed. P. Lemerle (Archives de l'Athos II) Paris 1945, цит. Kutl.; *В. Мошин*, Акти из светогорских архива, Споменик 91 (1939) цит. *Мошин*, Акти; V. Mošin et A. Sovre, Supplementa ad acta graeca Chilandarii, Ljubljana 1948, цит. Mošin-Sovre, Supplementa; Actes du Pantocrator, publiés par L. Petit, Виз. Врем. 10 (1903), Приложение No 2.; Акты Русского на св. Афоне монстыря св. великомученика и целителя Пантелеймона, Киев, 1873., cit. Ross.; *А. Соловјев* и *В. Мошин*, Грчке повеље српских владара, Београд 1936., цит. *Соловјев-Мошин*; Actes de Zographou, Actes grecs publiés par W. Regel, E. Kurtz et B. Korablev, Виз. Врем. 13 (1907), Приложение, цит. Zogr.

[5] Zogr. 43 = *Соловјев-Мошин* бр. 36.

Највећи део ових докумената односи се на спорове око земље (маслињака, винограда), затим око рибњака и млинова. Спорни предмети били су такође и наследна имовина, мање црквице којима су располагали манастири итд. Документи који о томе говоре састављени су у облику мање или више детаљних записника, а писани су византијским судским стилом.

Да би слика о судству, посебно о судској процедури, била што јаснија, поред поменутих грчких докумената коришћени су и српски извори ове врсте из XIV века[6]. И они говоре о земљишним споровима, који су решавани поступком који је аналоган византијском.

Грчки судски документи, како је истакнуто, веома су оскудни. То, што су сви проистекли из Сера, није случајно с обзиром на углед и значај који је тај град стекао за време српске власти. Истовремено је то и разлог да су они ограничени само на другу половину XIV века. Због тога су у овом раду коришћени и приватноправни документи којима се располаже за прву половину XIV века. Они су настали у серској митрополији и осталим споменутим духовним центрима, а обухватају: даровнице, завештања и купопродајне уговоре. По својој форми, у потпуности одговарају приватним уговорима овога времена.

Међутим, док судски документи дају веома детаљан ток догађаја од настанка спора до доношења коначне пресуде, и док приватни уговори прецизно обавештавају о уговорним странама, имовини која се дарује, продаје или завештава, њеној вредности и сл., из ових аката се ништа не сазнаје о учешћу у раду савета и суда појединих како духовних тако и световних лица и о њиховим дужностима. Због тога су коришћени и други извори, на првом месту да би се стекла јасна слика о улози и положају у црквеној хијерархији појединих чланова митрополитовог, односно епископовог савета и суда. О томе говоре апостолска правила и канони појединих васељенских сабора, који, иако су настали много векова раније, остају на снази у своме непромењеном облику[7]. Али, иако су ова правила и канони били пуноважни, мора се узети у обзир да су и у црквеним установама током времена настајале извесне промене, које се могу приметити и у XIV веку. То се донекле види и у тумачењима канона које су дали у XII веку Теодор Валсамон и Јован Зонара. Поред ових, коришћени су и неки одговори Јована, епископа града Китре[8]. Узете су у обзир и неке одредбе царева Теодосија II и Јустинијана I. Веома значајан је и спис Псевдо-Кодина „О

[6] Ст. Новаковић, Законски споменици српских држава средњега века, Београд 1912., цит. Новаковић, Зак. спом.

[7] Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων I—V, Атина 1852—1859, ed. K. Rhalles-M. Potles, цит. Rhalles-Potles.

[8] Тумачења канона и остали материјал ове природе који се на њих односи налази се у цитираној Синтагми светих канона уз одговарајуће каноне. Поред ових коришћен је и посебан рад Т. Валсамона, Μελέτη, χάριν τῶν δύο ὀφφικίων, τοῦ τε χαρτοφύλακος καὶ τοῦ τε πρωτεκδίκου. J. P. Migne, Patrologiae cursus completus, Series Graeca posterior, 138, Paris 1865, 1033—1052, цит. Valsamon, Μελέτη.

чиновницима цариградског двора и чиновима велике цркве", који је написан у XIV веку[9].

Најзад, за XIV век, односно време када су се сви поменути градови налазили у склопу Душанове државе, не сме се заобићи најважнији правни споменик тога доба — Законик цара Душана[10]. Његови поједини чланови упућују на истоветност неких појава у области судства у Византији и Србији XIV века. То је од необичне важности без обзира да ли ће се претпоставити да је у новоосвојеним грчким градовима ступило на снагу српско законодавство или, што је много вероватније, да се оно ту образовало под утицајем византијских правних норми[11]. И обе рецензије Синтагмата Матије Властара, чије се неке одредбе односе на црквено судство и његову надлежност, појавиле су се такође у Србији Душановог времена[12].

САСТАВ СУДА МИТРОПОЛИЈА И ЕПИСКОПИЈА

Потписи на документима пружају мање више јасну слику о саставу суда појединих духовних центара. То су били скоро искључиво црквени судови. Они су решавали административна питања епископија и митрополија, питања брака и све што се односило на чисто црквене парнице и црквене људе уопште. Међутим, током XIII и XIV века ови судови су проширили свој делокруг обухватајући и решавање свих грађанских спорова. На тај начин потиснули су световне судове[1]. Суду је председавао митрополит, односно епископ. Чланови суда били су припадници црквеног клера, који су се обично потписивали по хијерархијски утврђеном редоследу.

Међутим, расположиви судски документи показују да је у Серу, после његовог доласка под српску власт, дошло до претварања митрополитовог суда у мешовити световно-духовни форум. Сигурно је да се у томе цар Душан угледао на Византију, где је постојање мешовитих судова било посебна карактеристика неких градова из времена Палеолога. Ова појава може се сматрати као последица нестајања строгог разграничења у надлежностима духовног и световног правосуђа. До тога је дошло због тога што је византијска црква, чувајући боље своје

[9] Codini Curopalatae, De officialibus palatii Cpolitani et de officiis magnae ecclesiae liber, ed. Bonn., цит. Codini.

[10] Законик цара Стефана Душана 1349 и 1354, издао и превео *Н. Радојчић*, Београд 1960.; Законик Стефана цара српскога 1349 и 1354, издао и објаснио *Ст. Новаковић*, Београд 1898.

[11] О ширењу византијског утицаја у српским областима в. *В. Мошин*, Византиски утицај у Србији у XIV веку, Југословенски Истор. Часопис 1—4 (1937) 147—60.

[12] Матије Властара Синтагмат, издао *Ст. Новаковић*, Београд 1907. О карактеру Синтагмата в. *С. Троицки*, Црквено-политичка идеологија Светосавске крмчије, Глас 212 (1953) 155—206.

[1] *Соловјев*, Судије и суд, 152; *K. E. Zachariä v. Lingenthal*, Geschichte des griechisch-römischen Rechtes, Берлин 1892, 388—89.

позиције од световне власти, преузела и неке прерогативе последње. У Серу је такав мешовит суд настао због изузетног положаја који је овај стекао у то време. Тај суд је представљао и суд серске државе. У њему су, поред митрополита и чланова црквеног клера, заседали и истакнути представници световне власти. Они су учествовали у суђењу, доношењу пресуде и потписивали су се после чланова митрополитовог клера, обично на полеђини докумената. Овакав састав суда је у складу са Душановим законодавством. Члан 176 Душановог Законика одређујући да „Градови сви по земљи царства ми да су на закону о свему како су били у ранијих царева", додаје „А за судове, што имају међу собом, да се суде пред владалцими градским и пред црквеним клиром; а који жупљанин тужи грађанина, да га тужи пред владалцем градским, и пред црквом и пред клиром по закону".

Тако се на најранијем познатом судском документу из Сера од октобра 1348. године, после чланова митрополитовог клера, на полеђини, налазе потписи световних лица[2]. Први од њих је Атанасије Скулисим „роб моћног и светог нашег господина и цара" (Ὁ δοῦλος τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου ἡμῶν αὐθέντου καὶ βασιλέως). Овом формулом обично су се потписивали представници световне власти. После њега потписао се етеријарх Јован Гаврас[3]. На жалост, следећи потписи нису у потпуности сачувани, али се може наслутити да су и то били угледни представници световне власти у Серу[4]. Из следећих докумената види се да су чланови суда скоро редовно били кефалија и бивши кефалија, што је сасвим разумљиво када се има у виду да су кефалије имали административну и судску власт у својој области[5].

У судском процесу из новембра 1360. године тако је учествовао Дука Нестонг[6]. Да је он био раније кефалија сазнаје се из документа који говоре о посланству цара Душана папи у Авињон јуна 1345. године[7]. Када је престао да буде кефалија Нестонг је задржао титулу

---

[2] Kutl. 21.

[3] Етеријарх је у Византији била функција везана за војну службу. Још у X веку Константин Порфирогенит спомиње да је велики етеријарх био начелник царске етерије — телесне гарде коју су сачињавали странци. За време Ласкариса и Палеолога етеријарх је командовао пребезима, одредима иностраних најамника. В. Codini, 36; Уп. *М. Андреева*, Очерки по культуре византийского двора в XIII в., Праг 1927, 40. Пахимер спомиње да је неки Василик био постављен за великога етеријарха, в. Georgii Pachymeris de Michaele et Andronico Palaeologis, ed. Bonn. I, 130, ред 10 (цит. Pachym.). Као на споменутом серском документу такође се и на даровном документу из фебруара 1313. године, после чланова митрополије Ена, на полеђини документа, први од тројице световних архоната потписао етеријарх Андроник: Kutl. 8.

[4] Из следећег потписа прочитана је само титула Καβαλλάριος која указује да се такође радило о неком угледном лицу. Исту титулу имао је Станиша, брат кефалије Јерисоа Георгија, који је познат из документа од октобра 1366. године: Chil. 151.

[5] О томе говори и повеља Андроника II граду Јањини из фебруара 1319. године. Између осталих повластица цар одређује да ће судску власт вршити „добри људи" изабрани међу грађанима, заједно са тамошњим кефалијом. *F. Miklosich et J. Müller*, Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana, ed. Vindob., V, 81. (цит. MM). Постојање кефалије као највишег представника локалне власти била је посебна карактеристична особина позновизантијске државе. В. *Острогорски*, Серска област, 92—95; *Тарановски*, Историја српског права, 138—39, 145 сл.

[6] Chil. 146.

[7] Theiner, Mon. hung. II, 8, cit. према *Соловјев*, Греч. архонты, 282, нап. 35.

великог папија са којом се и потписао на серском документу 1360. године. Он је припадао ученој грчкој локалној аристократији. Сам је написао хронику од стварања света до његовог времена[8]. Дуку Настонга вероватно је сменио на положају кефалије Димитрије Комнин Евдемонојоан. Тако се и потписао после Нестонга на истом документу из новембра 1360. године. И он је такође био из познате грчке аристократске породице[9].

Изгледа прилично поуздано да је после Евдомонојоана положај кефалије заузео Србин Радослав. Њега је Јиречек идентификовао са Радославом Повиком, братом логотета Ђурђа[10]. Његово грчко презиме Торник, као и то да се помиње као царичин зет, наводе на закључак да се он оженио Гркињом из истакнуте византијско-јерменске породице Торника. Веома је значајно да се дужност кефалије нашла у рукама угледног српског велможе. Он се и потписао словенски на оргиналу судског документа из августа 1365. године. На сачуваној копији његов потпис је преведен на грчки као ὁ κεφαλὰς Ῥαδοσθλάβος[11]. За разлику од осталих кефалија и бивших кефалија он се потписао одмах после митрополита.

На овом документу после потписа чланова суда налазе се и потписи двојице васељенских судија. Њихово присуство показује да је ова установа постојала у Серу. Пошто о њој нема помена на документу из новембра 1360. године, сигурно да ју је увео Угљеша у чијим рукама је већ била стварна власт у руковођењу серском државом, а који се, као и раније Душан, угледао на византијски двор и административне форме управљања.

Настанак установе васељенских судија у Византији био је последица судских реформи византијских царева, најпре неуспелог покушаја Андроника II из 1296., и касније реформе Андроника III из 1329. године, када је створена установа „васељенских судија Ромеја“ “(οἱ καθολικοὶ κριταὶ τῶν Ῥωμαίων). То је био колегијум од четири судије од којих је требало двојица да буду свештена лица. Они су имали највишу судску власт и њихове одлуке су биле пуноважне и неопозиве[12]. Као што су се током XIV века појавиле васељенске судије у Солуну, Трапезунтском Царству, на Лемносу и у Мореји, ни мало није необично да се они јављају и у Серу, као престоници серске државе.

Вршиоци ове највише судске дужности у Серу били су бивши кефалије, људи од раније упућени у судске и административне послове. Први од њих био је Орест, који се и потписао на поменутом документу

---

[8] То је знао још *Du Cange*, Glossarium graec., в. παπίας. Уп. *L. Petit*, Chil. II. О Дуки Нестонгу такође в. *Остророрски*, Серска област, 93; *Соловјев*, Судије и суд, 155; и Греч. архонты, 282.

[9] О њему в. *Осшророрски*, нав. дело, 87—90, 92, 93; *Соловјев*, Греч. архонты, 283.

[10] *Јиречек*, Историја Срба I, 245. То су прихватили *Осшророрски*, нав. дело, 93, и *Соловјев*, Судије и суд, 157.

[11] Esph. 18.

[12] О њима в. *P. Lemerle*, Le juge général des Grecs et la réforme judiciaire d'Andronic III, Mémorial L. Petit (1948) 294 сл; *L. Petit*, La réforme judiciaire d'Andronic Paléologue (1329), Echos d'Orient 9 (1906) 135 сл.; *Zachariä*, Geschichte, 385—89.

из августа 1365. године са титулом ὁ ἐπὶ τοῦ στρατοῦ. Он је био кефалија Сера пре Дуке Нестонга, тј. око 1350. године, о чему сведочи и кула у Серу коју је он подигао[13]. Други васељенски судија уз Ореста био је Димитрије Комнин Евдемонојоан, који је био кефалија још новембра 1360. године[14]. Обоје су узели учешћа у процесу из октобра 1366. године, коме је председавао сам деспот Угљеша[15].

У овом суђењу учествовало је још једно световно лице. То је био Никита Педијасим, који је био веома близак деспоту и уживао његово поверење. То се види још јасније из документа о процесу који је водио лични владаочев суд, а у коме је Никита Педијасим, као деспотов „отрок" извршилац судске пресуде[16]. Из аката о овим суђењима види се да је Угљеша називао Никиту Педијасима премудрим, дивним и мудрим човеком Ромеја[17]. Никита Педијасим је био припадник угледне византијске породице, чији су чланови, Јован из XIII и Теодор с почетка XIV века, били познати по својој културној активности[18].

Наведени документ од октобра 1366. године показује да је деспот Угљеша проширио састав серског суда, доводећи у њега истакнуте Светогорце[19]. Међу њима неки су били Срби који су у доба српске власти играли све већу улогу на Светој Гори. Тако су овом суђењу присуствовали: игуман Лавре св. Атанасија Јаков Приканас и представник Каракале јеромонах Григорије, који су били Грци; представник Ватопеда, монах Теодосије, и представник Руског манастира, старац Исаија, обојица Срби. Србин је био архимандрит Григорије, игуман Спилеотисе и митрополитов протосинкел. Природно да су у суду овако широког састава, у коме је главну улогу имао сам деспот Угљеша који је руководио процесом и донео одлуку, митрополит и његови достојан-

[13] Да је Орест био кефалија а не кастрофилакс Сера и да је имао само почасну титулу ὁ ἐπὶ τοῦ στρατοῦ, а да се није стварно бринуо за наоружање војске и сл. веома детаљно доказује *Г. Острогорски*, Серска област, 89—90, нап. 34, 35, 36. О Оресту в. и *Соловјев*, Судије и суд, 157 и Греч. архонты, 280—81.

[14] в. стр. 202.

[15] Chil. 151.

[16] Zogr. 43, ред 118—20. *Г. Острогорски* је веома лепо указао да израз о т р о к употребљен у овом тексту, нема његов првобитан смисао. „О т р о к је роб, свакако приватни слуга господарев, у датом случају судијин", како то каже *Т. Тарановски*, који нешто ниже додаје „И у то време када је извршни судски орган добио одређени јавноправни карактер, али је од њега остао од старог патримонијалног времена назив отрок", Историја српског права III/IV, 127. Као угледни аристократа и човек од посебног поверења, Педијасим се истовремено јавља и као деспотов отрок, што само још више наглашава блискост њиховог односа. Уп. *Острогорски*, Серска област, 86, нап. 21.

[17] Chil. 151, ред. 55; Zogr. 44, ред. 26.

[18] О Педијасиму в. *Острогорски*, нав. дело, 85—88, 101; *Соловјев*, Судије и суд, 159—60, и Греч. архонты, 283—84.

[19] То се види и из документа о суђењу које је извршио лични владаочев суд (в. стр. 198). У деспотовом синоду били су присутни од Светогораца: прот Србин Сава, после кога се ређају игумани Ватопеда кир Игнатије, Хиландара кир Јован, Ксенофонта кир Доротеј и Каракале кир Григорије. Међутим, поред хиландарског игумана, овај манастир су заступала још два лица: проигуман јеромонах Калист и башта хиландарског пирга Макарије. Присутни су били такође и карејски еклезијарх Дамијан (в. стр. 231—32), и монаси Теодосије и Григорије Опареша, обојица Срби.

ственици имали далеко мањи утицај него раније. Међутим, треба узети у обзир да је ситуација била изузетна за време деспота Угљеше који је самостално управљао државом. Промена је наступила одмах после његове смрти и пропасти његове државе, када се Сер нашао краткотрајно опет у склопу византијске државе, а затим постао саставни део турског царства[20].

Потписи на документу од августа 1375. године показују да је суд био састављен претежно од представника световне власти[21]. Међу њима последњи се потписао кастрофилакс Сера Димитрије Арета[22]. И остали достојанственици били су веома угледни. Међу њима је био и Алексије Асен, који је познат још из документа од августа 1365. године, када се потписао као „роб и сестрић свете наше деспине" (Јелене)[23].

Из турског времена сачуване су две судске пресуде. Оне показују да је опет кефалија, тада Турчин, био тај који је учествовао у вођењу процеса и доношењу пресуде. На документу од маја 1387. године пресуда је донета уз учешће „јуначког господина кир Браима", који је држао права кефалије серског[24]. У процесу вођеном маја 1388. године, субаша и кефалија Кутлубеј заседавао је у суду са двојицом представника световне власти и другим световним архонтима[25]. За разлику од раније споменутих кефалија, ова два Турчина се нису потписала на документима, а то нису учинили ни остали присутни световни достојанственици.

На основу изнесеног може се закључити да су од средине XIV века у судској делатности у Серу узимали учешћа увек исти представници световне власти у чију надлежност је спадало и правосуђе. Међутим, промене политичких прилика изазивале су и њихово смењивање. Природно да се то није дешавало одједампут са променом политичке власти. Тако да и за време српске власти још читав низ година, поред других угледних Грка, и носиоци дужности кефалија били су Грци; ипак се за време деспота Угљеше среће Србин, кефалија Радослав[26]. Исти процес смењивања представника власти дешавао се и после доласка Турака.

Митрополит, односно епископ, и његови достојанственици, како је споменуто, сачињавали су црквене судове, а у Серу после његовог

---

[20] О паду Сера под Турке в. *G. Ostrogorskij*, La prise de Serrès par les Turcs, Byzantion 35 (1965) 302—319.

[21] Kutl. 33.

[22] Кастрофилакс је био војни заповедник и чувар града, в. Codini, 271. Познат је још један кастрофилакс Сера из XIV века. Био је то Лав Азанит, други од двојице световних достојанственика који су се потписали као сведоци, после чланова митрополитовог клера, на даровном документу из јула 1339. године (*Guillou*, 34). Исто тако на продајном документу кесаропољске епископије из августа 1321. године, уз потписе чланова кесаропољског клера и представника митрополије Зихне, налази се и потпис представника световне власти Зихне — кастрофилакса Константина Ахираита (Chil. 69).

[23] Esph. 18.

[24] Esph. 21.

[25] Chil. 158.

[26] В. стр. 202.

доласка под Србе, заједно са представницима световне власти, суд серске државе. Поједини серски митрополити су познати тек из времена српске власти. Сви за које се зна били су Срби и потписивали су се словенски испред чланова свога клера.

Међу њима први је био Јаков. Познат је из докумената од октобра 1348. и 1353, јуна 1357, децембра 1359. и новембра 1360. године[27]. Он је био игуман Душанове задужбине, призренског манастира св. Арханђела, и његов лични пријатељ, кога је Душан и поставио за поглавара серске митрополије. Т. Флорински је у томе видео Душанову намеру да зближи Србе и Грке, тиме што је на чело грчког града довео игумана царског манастира[28]. Тачан датум Јаковљеве смрти, као и када је његов положај заузео Сава, није познат. Сава се помиње на актима из августа 1365. и октобра 1366. године[29]. Његово службовање пада у време велике акције деспота Угљеше на измирењу српске и византијске цркве, која се завршила признавањем надлежности цариградског патријарха[30]. Сасвим је неизвесно и време његовог повлачења са положаја митрополита[31]. Последњи познати серски митрополит из XIV века био је Теодосије. За њега се сазнаје из документа од августа 1375. године, дакле у време када је Сер поново већ био под византијском влашћу[32].

У осталим духовним центрима сви познати епископи и митрополити друге половине XIV века изгледа да су били Грци. Ови документи, иако малобројни, не потврђују мишљење да „митрополити цариградске патријаршије беху одасвуд протерани и на њихово место постављени српски епископи"[33]. Изгледа веома природно да Душан није спроводио свуда оно што је учинио у својој другој престоници — Серу. Да би створио српско-грчко царство, он је настојао, како то лепо објашњава В. Мошин, да што више грчких архијереја привуче на своју страну[34].

Тако је у Зихни био митрополит Софроније, који је оверио својим потписом на крају и полеђини документе из марта-априла 1355. године[35]. Следећи познати митрополити потписивали су се испред осталих чланова суда. Први је „понизни митрополит Зихне и ипертим Павле",

---

[27] Kutl. 21; Chil. 140, 146; Zogr. 39; Esph. 17.

[28] *Т. Флоринский*, Памятники законодательной деятельности Душана, царя Сербов и Греков, Киев 1888, 146. О Јакову в. *Осшрогорски*, Серска област, 104—5; *Сш. Сшанојевић*, Серский митрополит Иаков, Annales de l'Inst. Kondakov 10 (1938) 95. сл.

[29] Esph. 18; Chil. 151.

[30] В. Мошин и М. Пурковић су изнели претпоставку да се Сава због овог измирења морао повући са положаја митрополита на Свету Гору. Уп. *В. Мошин и М. Пуроковић*, Хиландарски игумани средњега века, Скопље 1940, 83 и *М. Пурковић*, Српски епископи и митрополити средњег века, Библиотека хришћанског дела 6 (1938) 47—8.

[31] О њему в. *Осшрогорски*, Серска област, 105.

[32] Kutl. 33., в. *Осшрогорски*, ibid.

[33] *Јиречек*, Историја Срба I, 222.

[34] *В. Мошин*, Св. патријарх Калист и Српска Црква, Гласник српске православне цркве 27 (1946) 196.

[35] Chil. 142, 143.

из новембра 1378. године[36], тј. из времена када се Зихна поново нашла под краткотрајном влашћу византијског царства. Следећи је из доба када се цела ова област нашла у рукама Турака. То је био „понизни митрополит Зихне и проедар Сера и који има права пречасног господина и деспота васељенског патријарха ипертим Матија“[37]. Он је председавао мешовитом црквено-световном суду у Серу новембра 1388. године. Јасно је да Сер није више имао свога митрополита.

У митрополији Мелника, јуна 1355. године, био је митрополит Кирил[38]. Позната су два митрополита Христопоља: Макарије, августа 1358., и Петар, августа 1374. године[39].

Кесаропољски епископи су се скоро редовно потписивали на крају или полеђини докумената. У другој деценији XIV века, а сигурно и дуже времена, био је епископ Мелетије. Познат је из докумената од фебруара 1320. и 1321, августа 1321. и априла 1329. године[40]. Вероватно да је после њега епископску столицу заузео Теолипт (децембра 1333)[41]. Када је Јеротије постао митрополит не може се прецизирати. За њега се зна из докумената од јуна 1357. и 1358. године[42]. Познат је још само кесаропољски епископ Гаврило из новембра 1378. године[43]. Из истог документа се сазнаје и за епископа Јежева и Стефанијана Теодосија. Двадесет година раније (фебруара 1358) епископ Јежева и Стефанијана био је Матија[44].

Сви ови документи, односно потписи који се налазе на њима показују да су митрополитов и епископов савет, који је истовремено био и суд дотичне митрополије или епископије, сачињавали најважнији и истовремено најугледнији црквени функционери. Они су били на челу читавог једног тела црквених службеника (ἄρχοντες ἐκκλησιαστικοί), који су при свакој епископији обављали различите црквене послове (ὀφφίκια ἐκκλησιαστικά). Према положају у црквеној хијерархији ови су се делили на први (десни хор — ὁ χορὸς δεξιός) и други (леви хор — ὁ χορὸς εὐώνυμος)

[36] Chil. 157.
[37] Chil. 158.
[38] Chil. 144.
[39] Pant. 3, 5.
[40] Chil. 53, 59; *Mošin-Sovre,* Supplementa, 4; Chil. 118.
[41] Chil. 123.
[42] Zogr. 39, 42. На првом документу (јуна 1357) епископ Јеротије се потписао после серског митрополита Јакова, а пре осталих достојанственика серске митрополије. То показује да је Кесаропољ постао суфраган серске митрополије. У документу се наводи да је епископ Кесаропоља дошао ,,пресветлом митрополиту Сера и ипертиму, господару и оцу моме“, а пресуду је донео Јаков уз заједнички пристанак Јеротија и часних црквених архоната серске митрополије. Кесаропољска епископија раније је била суфраган Филипа, и као таква последњи пут се спомиње у писму папе Иноћентија III (1198—1216) епископу тога града. Поменута промена односа наступила је између тога писма и 1357. године, и свакако је треба ставити у XIV век и довести у везу са порастом значаја Сера у то време. Шта више, поменути документ кесаропољске епископије из августа 1321. године (в. стр. 204 и нап. 22) указује да је Кесаропољ био, вероватно не за дуго, потчињен Зихни. Тиме се помера terminus post quem према средини XIV века за промену односа Кесаропоља према Серу. Уп. *Lemerle,* Philippes, 266.
[43] Chil. 157.
[44] Esph. 16.

ред. Док су функционери првог реда првенствено руководили централном управом епископије, функционери другог реда углавном су водили бригу о појединим мањим центрима, подчињеним дотичној епископији, и помагали су епископу приликом вршења литургије. Природно да се у томе не може повући строга граница и да су се њихове дужности веома често међусобно преплитале. Службеника првог реда било је петнаест и делили су се у три пентаде. У другом реду их је било нешто мање и број им се често мењао. Треба одмах напоменути да је ово једна општа шема достојанственика, тј. црквених функционера који су постојали само у већим црквеним центрима; не треба очекивати да су се они налазили при једној малој митрополији или епископији.

Функционери који су сачињавали епископов савет и суд били су чланови прве пентаде десног хора, тј. по своме положају били су највиши, а по својим дужностима најближи епископови помоћници[45]. Међутим, њихова дужност се није ограничавала само на обавезе одређене црквеним каталозима. Они су, поред тога, имали и друге дужности, међу којима се истиче помагање, материјално и саветом, свих чланова црквене заједнице који би им се за то обратили[46]. Као чланови суда они су узимали учешћа у испитивању спора, а затим су као саветодавно тело износили своје мишљење пред епископа[47].

Споменути црквени достојанственици који су по своме положају сачињавали епископов савет и суд, називали су се и часни или велики црквени архонти (ἐντιμότατοι, μεγάλοι ἐκκλησιαστικοὶ ἄρχοντες). То су били: економ, сакеларије, скевофилакс, хартофилакс, сакелије и, шести, правни заступник — протекдик или дикеј. Види се, наиме, да је прва пентада бројала шест а не пет чланова. То се десило у XII веку, када је члановима прве пентаде био придружен правни заступник, а да ова због тога није променила своје име. Иако би се очекивало да су овако важне положаје у црквеној хијерархији заузимали духовњаци, расположиви документи показују присуство изненађујуће великог броја лаика. Ова појава упућује на закључак да у овим духовним центрима није било довољно школованог свештенства, тако да су положаје за које се претпостављало одређено знање и стручна спрема попуњавали световњаци. Они се у документима познају по томе што у њиховом потпису уз ознаку имена и функције нема ознаке ђакон, свештеник и слично. Сваки од чланова прве пентаде имао је своју канцеларију, а уколико је за то постојала потреба, и једног или више хартулара (χαρτουλάριοι): на пример, хартуларе сакелија и скевофилакса (οἱ χαρτουλάριοι τῆς μεγάλης σακέλλης

---

[45] О њима в.: H. - *G. Beck*, Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich, München 1959, 98—120, (даље: *Beck*, Kirche); *Соловјев*, Судије и суд, 149—52; *Н. Скабаланович*, Византийское государство и церковь в XI в., Петроград 1884, 363—65; *Н. Милаш*, Достојанства у православној цркви по црквено-правним изворима до XIV вјека, Панчево 1879, (даље: *Милаш*, Достојанства); *Т. Барсов*, Константинопольский патријарх и его власть над русскою церковью, С. Петербург 1878, 235—366, (даље: *Барсов*,Константиноп. патриарх); *J. Zhishman*,Die Synoden und dieEpiskopal-Aemter in der morgenländischen Kirche, Wien 1867, (даље: *Zhishman*, Synoden).

[46] 41 can. св. апостола, ed. Rhalles-Potles II, 57.

[47] *Zhishman*, Synoden, 225.

καὶ τοῦ σκευοφυλακείου)[48]. Међутим, само чланови прве пентаде познати су како из судских, тако и из приватноправних докумената серске митрополије. На њима се налазе њихови потписи поређани по мање више устаљеном хијерархијском поретку. Упркос своје привидне сталности овај поредак фактички је доживљавао извесне промене током XIV века. Из приватноправних докумената осталих духовних центара види се да су у раду епископовог савета могли узимати учешћа и други чланови црквеног клера, чија је улога, свакако, била мања од улоге чланова прве пентаде. Међутим, значај неких од њих током времена је растао, тако да у XIV веку они узимају учешћа у епископовом савету управо због пораста значаја њихове дужности. Да би се стекла што јаснија и потпунија слика о свим тим функционерима и њиховим дужностима током XIV века осврнућемо се на њих следећи хијерархијску црквену лествицу појединих дужности.

Е к о н о м (ὁ οἰκονόμος), чији потпис се обично налази на документима одмах иза митрополитовог, имао је једну од најважнијих дужности — руковођење и располагање црквеном имовином[49]. Ово је обухватало бригу о приходима (εἴσοδοι, πρόσοδοι), увећању имовине (αὔξησις κτημάτων) и њеном одржавању (σύστασις). Он је подмиривао расходе (ἐξόδους) у које су спадале плате свештенства, неопходне црквене градње, као и помагање сиромашних, сирочади и побожних установа[50]. Веома рано усталила се пракса да економи подносе, најмање једампут или двапут годишње, извештај о имовном стању епископима и надлежжним државним властима[51].

У вези са поменутим дужностима потпис економа серске митрополије редовно се налази на купопродајним документима, које тада обично није оверавао и сам митрополит. Тако је продајни документ од децембра 1305. године „сведочећи потписао" (μαρτυρῶν ὑπέγραψα) економ Теодор, који је био лаик[52]. Следећи познати економ серске митрополије био је ђакон Манојло Куварас, који се на томе положају налазио скоро четрдесет година. Он се редовно потписивао као „понизни економ" (ὁ εὐτελὴς οἰκονόμος) на документима насталим између 1323. и 1360. године, који су како приватног тако и судског карактера[53]. Нема података о томе ко је обављао дужност економа после Манојла Кувараса. Тек на документу из маја 1388. године, када се Сер већ налазио под турском влашћу, потписао се као „велики" економ (ὁ μέγας οἰκονόμος) лаик Манојло Ризик[54]. Он је једини познати економ серске митрополи-

---

[48] Joann. Citr. ἀποκρ. 8, ed. Rhalles-Potles V, 410.

[49] О економу в. *Beck*, Kirche, 100, 107; *K. Ralli*, Περὶ τοῦ ἀξιώματος τοῦ οἰκονόμου, Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν 7(1932) 4—10. *Милаш*, Длостојанства, 130—31; *Барсов*, Константиноп. патриарх, 236—37; *Zhisman*, Synoden, 99—103.

[50] Valsamon, ad can. 10 Theophil. Alex., ed. Rhalles-Potles IV, 350.

[51] Ово је законом регулисао још Јустинијан I, уп. Codex Theodosianus I, 3, 41, ed. Th. Mommsen — P. M. Meyer, Berolini 1905. Такође в. проглас патријарха Алексија из јануара 1028. године, ed. Rhalles-Potles V, 26.

[52] Kutl. 7.

[53] Chil. 93, 98, 99, 105, 107, 108, 109, 140, 146; Guillou, 34; Kutl. 21; Zogr. 39.

[54] Chil. 158.

лије који је носио ову титулу, иначе уобичајену за економе великих цркава[55]. Према томе, од три позната економа серске митрополије XIV века два су била световна лица.

За остале црквене центре располаже се са далеко мање података. Тако се, на даровном документу христопољске митрополије од августа 1374. године, потписао велики економ, свештеник Михаило Сријагит[56]. И за митрополију Зихне познат је само један економ. Био је то свештеник Михајло Вувалас, који је маја 1362. године оверио споразум између логотета Зихне Димитрија Варде и монаха манастира Хиландара[57]. Овај акт, уз чланове прве пентаде, потписао је и сам поменути логотет. Митрополит у томе није узео учешћа. Из епископије Јежева познат је економ, свештеник Георгије, који се потписао фебруара 1358, потврђујући заједно са епископом и хартофилаксом даровање једног метоха манастиру Есфигмену[58].

Из наведених докумената се види да је економ имао широку надлежност по предметима имовине, који су обухваћени првенствено купопродајним уговорима. Он је могао самостално са члановима митрополитовог савета да их закључује, а да митрополит у томе није узимао учешћа. Са друге стране, купопродајни документи митрополије Зихне из октобра 1353. и марта-априла 1355. године показују да, када је склапању приватних купопродајних уговора присуствовао митрополит са својим саветом, економ није у томе учествовао[59]. Из тога се види да учешће обојице није било потребно. Тако из приватно-правних споразума кесаропољске епископије није познат ниједан економ, пошто су их оверавали сами кесаропољски епископи.

С а к е л а р и ј е (ὁ σακελλάριος) је други функционер прве пентаде који се обично потписивао после економа[60]. У већим црквеним средиштима и за њега је била уобичајена титула „велики“[61]. Он је био најважнији финансијски надзорник епископије, односно митрополије[62]. У томе смислу његову службу треба упоредити са истоименим звањем које је постојало међу високим царским чиновницима[63]. Валсамон

[55] Титулу в е л и к и стекли су економи цариградске и других великих цркава већ до IX века. В. *V. Grumel*, Les Régestes des Actes du Patriarcat de Constantinople, III бр. 869; уп. *Beck*, Kirche, 107.

[56] Pant. 5.

[57] Chil. 147.

[58] Esph. 16.

[59] Chil. 141, 142, 143.

[60] О сакеларију в.: *Beck*, Kirche, 108—9; *Соловјев*, Судије и суд, 150; *Милаш*, Достојанства, 131—32; *Барсов*, Константиноп. патриарх, 267—69; *Zhishman*, Synoden, 103—7.

[61] B. Codini, 122; *Zhisman*, Synoden, 105, нап. 5.

[62] Етимологија речи показује да је назив настао од речи σακέλλη, σακέλλιον, што значи каса, в. Joann. Citr. ἀποκρ. 8, ed. Rhalles-Potles V, 409: ὁ ἐπὶ τῆς μεγάλης σακέλλης, ἤγουν ὁ μέγας σακελλάριος.

[63] Царски сакеларије (ὁ βασιλικὸς σακελλάριος) био је најпре чувар царског сакелиона — трезора и вероватно у VIII веку постао највиши контролни службеник царских финансија. Уп. *F. Dölger*, Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung, besonders des 10. und 11. Jahrhunderts, Leipzig-Berlin 1927, 16—19; *J. B. Bury*, The Imperial Administrative System in the Ninth Century, with a Revised Text of the Kletorologion of Philotheos, London 1911, 84—6. Тако је познат за време Јустинијана II сакеларије Стефан. Уп. *Острогорски*, Историја Византије, 152.

каже да је био надлежан и за манастире и то првенствено мушке[64]. Вршио је надзор над радом игумана и економа, приходима и расходима, животом и понашањем монаха. О томе је два или три пута годишње извештавао свога епископа[65]. Поред тога штитио је права и привилегије манастира. Правосуђе је спадало у његову надлежност само утолико што је могао у име епископа, а у присуству игумана појединог манастира да изрекне мање канонске казне против калуђера[66].

Из ове разноврсне делатности сакеларија произилази да је његово присуство било готово неопходно у разноврсним пословима. Тако се на свим сачуваним серским, и приватно-правним и судским документима, налазе потписи сакеларија. Међу њима први познати је лаик Георгије Мурмурас. Његов потпис се налази на групи купопродајних уговора насталих између 1323. и 1326. године[67]. Сигурно је да је он овај положај заузимао дужи низ година. Из даровнице његове удовице, монахиње Ипомоне, сазнаје се да је умро пре јула 1339. године[68]. Ова даровница истовремено пружа веома занимљив податак о томе како су се одржавале и наслеђивале ове важне функције унутар појединих фамилија. Наиме, из ње се види да је Георгија Мурмураса на положају сакеларија наследио његов зет, свештеник Јован Модин, који се и потписао на овој даровници први, испред свих осталих чланова митрополије, дакле на месту веома неуобичајеном за сакеларија. Он је вршио ову дужност између 1339. и 1360. године[69]. Највероватније је да га је наследио неки Емануил, лаик, који се потписао на акту из августа 1365. године[70]. Већ следеће године дужност сакеларија обављао је опет лаик, Манојло Ризик, онај исти који се 1388. године налазио на положају економа[71]. Из тога произилази да промене власти које су следиле нису омеле напредовање овог високог функционера серске митрополије. Може се претпоставити да је на положају сакеларија њега сменио Теодор Докијан, опет световно лице, који је потписао и поново на полеђини оверио судски документ од августа 1375. године[72]. Он се на томе положају налазио још увек 1388. године о чему сведочи његов потпис[73]. И код носилаца ове дужности види се да је од познатих сакеларија серске митрополије током XIV века само један био духовно лице, док су остали били лаици.

То исто може да се каже и за сакеларија Зихне Гаврила Калодила, чији потпис се налази на документима од октобра 1353. и марта-априла 1355. године[74]. Малобројни документи осталих духовних цен-

---

[64] Valsamon, Μελέτη, 1040: ὁ τῶν μοναστηρίων διοικητής.

[65] Rhalles-Potles V, 535.

[66] Ibid.: Ὀφείλει καὶ τιμωρίαις κανονικαῖς καὶ ἐπιτιμίοις καθυποβάλλειν τὰς πταιούσας, παρουσίᾳ τοῦ ὑπ' αὐτὸν ἐκπροσωπεύοντος ἄρχοντος τῶν μοναστηρίων.

[67] Chil. 83, 98, 99, 107, 108, 109.

[68] Guilou, 34.

[69] Ibid.; Kutl. 48; Chil. 140, 146; Zogr. 39.

[70] Esph. 18.

[71] В. стр. 208.

[72] Kutl. 33.

[73] Chil. 158.

[74] В. нап. 59.

тара показују да су дужност сакеларија у њима обављала духовна лица. Тако је из документа митрополије Христопоља од августа 1374. године познат Георгије Кладит[75]. У кесаропољској епископији били су то свештеници Георгије Пасхал (1320) и Димитрије Халкуци (1329)[76]. И сакеларије епископије Јежева Никола, потписан на документу из новембра 1378. године, био је такође свештеник[77].

Скевофилакс (ὁ σκευοφύλαξ) или камилијарх потписивао се на трећем месту међу члановима прве пентаде[78]. Дефиниција: φυλάττων τὰ σκεύη показује да је био чувар црквеног посуђа, намештаја, литургијских одежди, накита, литургијских књига, драгоцених предмета и реликвија (τὰ κειμήλια)[79]. Ту је спадала и брига о украшавању, осветљавању, црквеном певању и правилном одржавању литургије. О свим тим стварима водио је тачну евиденцију у посебној књизи (βρεβίον) и два пута годишње подносио је извештај надлежном епископу. Као члан суда скевофилакс је заступао права свештеника, интервенисао је не само због дисциплинских прекршаја него и због предмета у вези са црквеном имовином[80].

Потписи скевофилакса налазе се прилично редовно на приватноправним, а понекад и на судским документима из поменутих духовних центара. Тако на групи аката која је настала између 1323. и 1326. године налази се потпис свештеника Јована Модина[81]. Он је сигурно био на положају скевофилакса серске митрополије до смрти Георгија Мурмураса, кога је наследио на положају сакеларија[82]. Документи показују да је положај скевофилакса у серској митрополији, отприлике између 1339. и 1349. године, држао Теодор Цемцеас, такође свештеник[83]. Вероватно да је њега сменио лаик Сергије Синадин који је потписан на тестаменту из октобра 1354. године[84]. Већ четири године касније његово место је заузео свештеник Никола Куварас, сигурно припадник исте породице као и економ, ђакон Манојло[85]. Познат је још само један скевофилакс серске митрополије из XIV века. Био је то лаик Теодор Астипалевс, који је током испитивања спора, августа 1365. године, био послат одлуком деспине Јелене на лице места да изврши истрагу. Он се и потписао међу осталим члановима суда[86].

---

[75] Pant. 5.

[76] Chil. 53, 118.

[77] Chil. 157.

[78] О њему в.: *Beck*, Kirche, 112; *K. Ralli*, Περὶ τοῦ ἀξιώματος τοῦ σκευοφύλακος, Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν 9(1934) 314—20; *Соловјев*, Судије и суд, 150; *Милаш*, Достојанства, 132; *Барсов*, Константиноп. патриарх, 269—70; *Zhishman*, Synoden, 107—9.

[79] Valsamon, Μελέτη, 1040.

[80] Codini, 130.

[81] Chil. 98, 99, 107, 108, 109.

[82] В. стр. 210.

[83] *Guillou*, 34; Kutl. 48. На документу из 1339. године, Guillou га је прочитао Теодул Цемцеас. Пошто је ово презиме веома ретко, мислимо да се ради о једном истом лицу — Теодору.

[84] Chil. 140.

[85] В. стр. 208.

[86] Esph. 18.

У митрополији Зихне познат је скевофилакс Лав Констомир, који је, као и скоро сви остали чланови прве пентаде ове митрополије средином XIV века, био световно лице. Интересанто је да се он приликом потписивања није придржавао уобичајеног редоследа. Тако се на документу од октобра 1353. године његов потпис налази после хартофилаксовог, а на акту из марта-априла 1355. испред сакеларијевог[87]. На томе положају он се налазио још увек 1362. године[88].

У кесаропољкој епископији на положају скевофилакса налазио се свештеник Димитрије Варсам, који се потписао на документима из 1320. и 1321. године[89]. У последњем случају он је једини био присутан од црквених архоната, тако да се и потписао на првом месту. Из документа од новембра 1378. године сазнаје се за скевофилакса Јежева свештеника Стамата[90].

Хартофилакс (ὁ χαρτοφύλαξ) који је, иако се налазио на четвртом месту црквене хијерархијске лествице, по обиму свога деловања, значају и утицају, био испред осталих чланова савета[91]. Чување архиве (χαρτοφυλακεῖον), како се види из етимолошког развоја речи, била је његова првобитна делатност[92]. Међутим, веома брзо у делокруг његове надлежности ушли су разноврсни послови епископије[93]. Он је обично састављао епископове одлуке, лично их потписивао и печатно (τὰς διαγνώσεις καλλιγραφεῖ, καὶ ὑπογραφαῖς οἰκείαις καὶ σφραγῖσι κατεμπεδοῖ), водећи при томе рачуна да буду у складу са црквеним законима[94]. Поред тога, он је примао исповести и давао опроштаје[95]. Издавао је дозволе за склапање бракова или их забрањивао (ἡ ἔνδοσις καὶ ἡ κώλυσις τῶν συναλλαγμάτων). Значај његовог положаја и утицаја показује и дужност давања мишљења о кандидатима који је требало да буду примљени у свештенички сталеж. Познато је да су ови морали да испуњавају за то одређене услове[96].

---

[87] Chil. 141, 143.

[88] Chil. 147.

[89] Chil. 53, 59, 69.

[90] Chil. 157.

[91] О њему в.: *Beck*, Kirche, 99, 109—11; *Соловјев*, Судије и суд, 150; *Милаш*, Достојанства, 132; *Барсов*, Константиноп. патриарх, 270—75; *Zhishman*, Synoden, 109—26.

[92] У тој архиви чувале су се црквене исправе (ἐκκλησιαστικὰ χαρτῷα δικαιώματα) у оригиналу (πρωτότυπα) или препису (ἴσα). Codini, 126: ἐκ τοῦ φυλάττειν μεμβράνας ἤτοι κωδίκια.

[93] Valsamon, Μελέτη, 1040: τοῦ χαρτοφύλακος ἡ ἐνέργεια πολυειδὴς καὶ πολυσχιδής εστι.

[94] Valsamon, 1041.

[95] Valsamon, ibid.

[96] Према канонима тражило се: одређени узраст, редовно прелажење од нижих ка вишим црквеним дужностима, чврстина у вери, одређена знања, способности и понашање. Уп. Valsamon, ad can. 9 Nic. II, ed. Rhalles-Potles II, 587. В. такође, *Ф. Гранић*, Новеларно законодавство цара Лава VI у ствари манастира и монаха, Год. Скоп. Фил. Фак. I (1930) 73—76; *Н. Суворов*, Объём дисциплинарного суда и юрисдикции церкви в период вселенских соборов, Ярославль 1884, 266—67.

Поред споменутих дужности, хартофилакс је имао значајну улогу и као заступник права епископије[97]. У томе својству он је морао, када је то било потребно, да изложи ова права на захтев савета. Када је суду председавао сам митрополит, хартофилакс, као члан суда, реферисао је о спорним предметима и износио је све што је могло утицати на њихово решење[98]. Његова дужност је била да позове странке на суд и да их испитује. Када је спор био чисто црквене природе он је могао и самостално, у име епископа, да изрекне пресуду, водећи при томе рачуна о мишљењу осталих чланова савета. Међутим, може се одмах споменути да је правни заступник епископије, о коме ће се посебно говорити, уздижући се у своме положају, тежио да преузме нека права и дужности хартофилакса. С обзиром на тако широк обим делатности и канцеларија хартофилакса била је велика[99].

У складу са наведеним дужностима и потписи хартофилакса налазе се на скоро свим документима серске митрополије. На групи купопродајних уговора од 1323—1326. године потписао се ђакон Теодор Ириник. Следећи познати хартофилакс који је потписао даровно писмо од јула 1339. године био је Никола Авалант, такође ђакон[100]. Он се на томе положају налазио још и октобра 1348. године, када је уз титулу хартофилакса имао и звање дикеофилакса[101]. У томе својству он се није потписао на своме уобичајеном месту међу члановима прве пентаде, него на полеђини документа испред представника световне власти. После њега познат је свештеник Георгије Привел, који се као хартофилакс потписао на документу из јуна 1357. и новембра 1360. године[102]. Једини познати лаик на положају хартофилакса серске митрополије био је неки Јован, чији се потпис налази на документу из августа 1365. године[103]. Већ следеће године њега је сменио ђакон Теодор Куварас, за кога је сигурно да је такође био припадник исте породице Куварас, као и Манојло и Никола[104]. Теодор је заузимао место хартофилакса сигурно преко двадесет година, јер се на томе положају налазио још увек 1388. године[105].

---

[97] Valsamon ad can. 9 Nic. II, ibid.: Χαρτοφύλαξ ἐνεργεῖ, δικαίῳ τοῦ κατὰ καιροὺς ἁγιωτάτου πατριάρχου, πάντα τὰ τούτῳ ἀνήκοντα, ὡς ἐπισκόπῳ. Codini, 129: Χαρτοφύλαξ ... ἔστι ἐπισκοπικῶν δικαίων φροντιστὴς καὶ οἱονεὶ δικαίῳ τῶν ἀνηκόντων τῷ πατριάρχῃ.

[98] Јануара 1383. године, у синодској одлуци патријарха Нила (1379—1388) каже се: παρήγαγεν εἰς τὸ μέσον ὁ τιμιώτατος μέγας χαρτοφύλαξ τὸ κατά τοῦ ἐπὶ τῶν κρίσεων. MM. II, 48.

[99] У већим црквама, најкасније од времена цара Алексија I Комнина, хартофилакс је имао две канцеларије, које су одговарале двема областима његове надлежности. За канцеларијске послове били су надлежни σεκρετικοί који су деловали у forum externum-у. Ἐπισκοπειανοί који су чинили forum internum, помагали су му у правним и осталим пословима. Уп. *Beck*, Kirche, 111; К. *Rhalli*, Περὶ τοῦ ἀξιώματος τῶν ἐπισκοπειανῶν, Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν 10 (1935) 408—9.

[100] Guillou, 34.

[101] Kutl. 21.

[102] Zogr. 39; Chil. 146.

[103] Esph. 18.

[104] Chil. 151.

[105] Chil. 158.

Из докумената кесаропољске епископије сазнаје се да је и у митрополији Зихне између 1321. и 1329. године, а вероватно и дуже, хартофилакс био ђакон Георгије Каломен[106]. Други познати хартофилакс Зихне био је лаик Јован Захарије. Он се на томе положају налазио између 1353. и 1378. године[107]. У митрополији Мелника познат је хартофилакс свештеник Георгије Полит, који је својим потписом на полеђини оверио документ од јуна 1355. године[108].

У документима кесаропољске епископије нема помена о хартофилаксу ове епископије, док се, како је споменуто, на њима налазе потписи хартофилакса Зихне. У епископији Јежева спомињу се хартофилакси: свештеник Михаило, фебруара 1358, и свештеник Јован, новембра 1378. године[109]. У Јерисоу сам хартофилакс јеромонах Герасим, документом из августа 1329. године, уступа нека земљишта манастиру Хиландару[110].

Сакелије (ὁ σακελλίου) који се понекад звао и мали сакеларије (ὁ σακελλάριος μικρός) за разлику од великог, налазио се на петом месту прве пентаде[111]. Слично последњем он се бринуо за женске манастире. Међутим, у вршењу ове дужности изгледа да су постојале извесне неодређености због недовољно јасне разграничености њихових надлежности. Стога је обављање дужности понекад зависило од околности. Сакелије је вршио надзор над епископским затвором, који се називао ἡ σακέλλη μικρά. У њему су била затварана духовна лица. Био је надлежан за парохијалне цркве (ὁ τῶν καθολικῶν ἐκκλησιῶν φροντιστής), као и за правилно одржавање службе божије. Такође старао се око црквене покретне имовине, и у том погледу његова дужност се пресецала са дужношћу скевофилакса. Он је имао удела и у давању црквене земље под закуп[112]. Најзад спомиње се и као чувар црквених докумената (ὁ σακέλλης ὀφείλει τὰ δικαιώματα τῶν κληρικῶν ἐκκλησιῶν)[113].

На купопродајним документима серске митрополије, насталим између 1323. и 1326. године, нема потписа сакелија. То се може објаснити поменутом чињеницом да се, због сродности дужности, дешавало да је једно лице обављало дужности обеју функција, што је обично био случај у мањим епископијама. Међутим, касније се сазнаје за учествовање сакелија у раду савета и суда серске митрополије. Тако се на документима из јула 1339. и октобра 1348. године потписао сакелије ђакон Михаило Калориз[114]. Октобра 1353. године сакелије је био свештеник Георгије Привел[115]. Он је напредовао на положај хартофилакса, а ње-

[106] Chil. 69, 118.
[107] Chil. 141, 142, 143, 147, 157.
[108] Chil. 144.
[109] Esph. 16; Chil. 157.
[110] Chil. 119.
[111] О њему в.: *Beck*, Kirche, 108—9; *Соловјев*, Судије и суд, 150—51; *Милаш*, Достојанства, 134; *Барсов*, Константиноп. патриарх, 275—76; *Zhishman*, Synoden, 126—28.
[112] Valsamon, Μελέτη, 1040, Codini, 123.
[113] Rhalles-Potles V, 137.
[114] Guillou, 34; Kutl. 21.
[115] Chil. 140.

гово место је преузео ђакон Јован Заварнас, који се и потписао на документима из јуна 1357. и новембра 1360. године[116]. На документу из 1365. године нема сакелијевог потписа. Једини познати лаик који је вршио дужност сакелија серске митрополије потписао се на документу од октобра 1366. године[117]. Био је то Теодор Меланхрин. Најзад, на документу из турског времена, од маја 1388. године, потписао се сакелије ђакон Теофан[118].

Поред серских, позната су још само два сакелија митрополије Зихне. Први од њих, Јован Каломен, иако лаик, вероватно је био припадник исте породице као и споменути хартофилакс Зихне ђакон Георгије Каломен. Овај сакелије, поред документа од октобра 1353, потписао се, после правног заступника (протекдика), на документима из марта-априла 1355. године[119]. Међутим, сакелије Манојло Мелитас, такође световњак, потписао се на документу од маја 1362. године на месту уобичајеном за сакелија, тј. после хартофилакса а испред протекдика[120].

Међу члановима митрополитовог савета, односно суда спомиње се и црквени заступник — протекдик или дикеј. Њему је према утврђеном хијерархијском поретку припадало шесто место међу члановима прве пентаде. Међутим, значај његове дужности имао је од самог почетка, како ће се то видети из даљег излагања, тенденцију пораста и успињања у хијерархијској црквеној лествици, тако да је у XIV веку почео превазилазити остале чланове прве пентаде. О томе сведоче и његови потписи који се понекад налазе испред потписа осталих чланова митрополитовог суда. Због свега тога потребно је осврнути се на историјски развитак установе правног заступништва од њених првих почетака до XIV века када је достигла тако високи степен у црквеној хијерархијској структури.

Црквено административно уређење организовано је, као што је познато, по узору на световну управу. Од ње је црква преузела и установу заступништва, која је од раније постојала у држави[121]. Ова је стекла посебну важност у другој половини IV века за владе цара Валентинијана I (364—375), када су се у свим муниципалним градовима Царства појавили дефенсори — defensores, ἔκδικοι τῶν πόλεων, чија је дужност била да штите грађане, посебно сиромашније слојеве (humiliores) од притиска и злоупотребе богатих, моћних (potentes) и државних чиновника. Премда је њихова функција била означена на првом месту као

[116] Zogr. 39; Chil. 146.
[117] Chil. 151.
[118] Chil. 158.
[119] Chil. 141, 142, 143.
[120] Chil. 147.
[121] У римској држави установа правног заступника се развила од говорника који је помагао одбрани оптуженог. У доба Царства заступници су били познати као адвокати. Они су сачињавали при сваком суду колегијум који је био потчињен одређеном магистрату, и иступали су у својству заступника у грађанским и кривичним поступцима. О томе в. *П. Прокошев*, Церковное судопроизводство в период вселенских соборов и влияние на него римско-византийского прецессуального права, Казань 1900, 98 сл.

заштитничка, они су имали и надлежност нижих судија за ситније преступе и улогу адвоката сиромашних пред вишим судовима[122].

Настанак црквене установе правног заступника (ἐκκλησιέκδικος) може се хронолошки ставити на почетак V века. У црквеним текстовима овог времена спомињу се световна лица као defensores ecclesiarum. Потреба за оснивањем посебне дужности екдика настала је као резултат сталног пораста броја лица која су се обраћала цркви тражећи њену заштиту[123]. Чланови картагинских сабора, како из 401, тако и из 407. године, тражили су од царева да одобре формирање установе екдика. Они су могли да се бирају међу адвокатима који су представљали странке пред судом[124]. Доиста, defensor ecclesiae био је уведен наредбом царева Аркадија, Хонорија и Теодосија од 15 новембра 407. године проконсулу Африке Порфирију[125]. Из ње води порекло институција у Средњем веку позната као црквено заступништво. Иако је њен назив аналоган оном defensor civitatis, ове две институције нису имале ништа заједничког. Звање defensor'а цркве означавало је њеног законског представника и заступника пред правосуђем[126].

У почетку се ова одредба односила само на афричке цркве. Међутим, на основу наредбе царева Хонорија и Теодосија од 26 јуна 409. године, упућене префекту преторија Јовију, може се закључити да су се све цркве Царства могле користити привилегијом најпре датом Африци, тј. да имају своје правне заступнике[127]. Због недостатка сачуваних извора не може се поуздано тврдити колико је ова одредба спровођена у пракси. Сигурно је да је установа defensores ecclesiarum, створена законом из 407. године, још увек постојала у време обнародовања Теодосијевог кодекса 15 фебруара 438. године, пошто су текстови који се на њу односе били тамо унесени. Изгледа, међутим, да се она после тога није дуго одржала. Од средине V века више се не спомињу законски правни заступници цркве који би били узети из тела адвоката. Отада је назив defensores ecclesiarum означавао црквене функционере а не више лица судског реда, који су независно од цркве имали судску власт на основу закона[128]. Новела цара Валентинијана III од 15 новембра 452. године о надлежности епископске јурисдикције, обнављајући забрану о постављању за свештенике или примању у манастир лица, како оних неслободних, тако и оних који се баве неким послом (занати, трговина, послови на добит и зараду) каже изричито: „defensores ecclesiarum

[122] *J. Ellul,* Histoire des institutions de l'antiquité, Paris 1961, 565; *E. Albertini,* L'Empire Romain, Paris 1936, 379; *J. B. Bury,* A History of the Later Roman Empire from the Death of Theodosius I to the Death of Justinian (395—565) I, London 1923, 60—1.

[123] *F. M. Martroy,* Saint Augustin et la compétence de la jurisdiction ecclésiastique au V^e^ siècle. Mémoires de la Société Nationale des Antiquaires de France II (1910) 13—14.

[124] Can. 86 Carth., Rhalles-Potles III, 514—15.

[125] Cod. Theodosianus II, 38 :. . . sed ab advocatis eorum arbitratu et iudicibus innotescant et sortiantur effectum.

[126] *F. Matroy,* Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France (1921) 242.

[127] Cod. Theodosianus II, 4, 7; XVI, 5, 47.

[128] *F. Martroy,* Les „defensores ecclesiae" aux V^e^ et VI^e^ siècles. Revue historique du droit français et étranger 2 (1923) 599.

није дозвољено постављати из поменутих градских служби“[129]. Дефенсори који се спомињу при крају V века били су само свештена лица, која су вршила одређене послове у црквеној администрацији и нису имали везе са defensores ecclesiarum — правницима, тј. световним лицима из почетка V века.

У законодавству цара Јустинијана I, који је веома ојачао и уздигао власт цркве[130], спомињу се и црквени заступници. Као чланови црквеног клера они су подчињени епископима[131]. Придружени економима, спомињу се као богољубиви црквени екдици (οἱ θεοφιλέστατοι ἐκκλησιέκδικοι)[132]. Они су имали одређене дужности[133]. Тако је протекдик у сагласности и по епископовом налогу заступао све оне који би затражили заштиту и помоћ цркве, било због насиља које су трпели од властодржаца, или што су неправедно били лишени слободе, или су већ доспели у тамницу или ропство[134]. Ова заштита се односила и на оне који су тражили ублажавање већ изречених казни. У надлежност протекдика спадало је да испита њихове преступе или кривице и у складу са тим да им осигура неугрожавано напуштање цркве као привременог прибежишта и безбедност. До XII века они нису могли да буду послати пред световни суд[135]. Валсамон каже да се надлежност протекдика у области правосуђа ограничавала на то да судски позове оптужена духовна лица, а уколико се после три пута поновљеног позива не би појавила, да изрекне пресуду[136]. И он је, поред тога, био надлежан за предмете чисто духовне природе.

Пошто су заузели положај службених лица при црквеним установама и пошто је тиме установа добила карактер сталне институције, служба заступника налази се забележена и у неким црквеним каталозима[137]. Код Алатијана он је први у трећој пентади[138]. Овакав несталан положај који је показивао тенденцију помицања на виши степен црквене хијерахијске лествице, имао је протекдик све до краја XII века.

Због све веће улоге и пораста његовог значаја патријарх Георгије Ксифилин (1193—1199) одредио је да протекдик постане шести члан

---

[129] Theodosiani Leges Novellae, 35, V, ed. Th. Mommsen—P. M. Meyer, Berolini 1905. Такође в. и *G. Ferrari*, Immunità ecclesiastiche nel diritto romano imperiale, Venezia 1939, 138—42.

[130] О томе в. *E. Stein*, Histoire du Bas Empire II. De la disparition de l'Empire d'Occident à la mort de Justinien (476—565), Paris-Bruxelles-Amsterdam 1949, 395—402.

[131] Corpus Juris Civilis III, Novellae, 138, 5, ed R. Schoell, Berolini, 1928; такође и Migne, P. L., 138, 1160.

[132] Novellae, 56, 1.

[133] На пример, правни заступник преузимао је обавезно или добровољно тумачење сагласности за ступање у брак (Novellae 74, 4, 1; 117, 4. уп. *Beck*, Kirche, 101). Тиме је задирао у надлежност хартофилакса. Њему је епископ поверавао да се брине о сирочади и удовицама (Can. 3 Chalced., ed. Rhalles-Potles II, 221).

[134] Zonaras ad can. 3 Chalced., ed Rhalles-Potles II, 222; Valsamon, Μελέτη, 1037.

[135] Valsamon ad can. 75 Carth., ed. Rhalles-Potles III, 496: ἑλκύσει δὲ καὶ εἰς τὸ κατ'αὐτὸν δικαστήριον πάντας τοὺς λεγομένους ἀδικεῖν τοὺς πρόσφυγας τῆς ἐκκλησίας, καὶ οὐκ ἀναγκασθήσεται αὐτοὺς εἰς πολιτικὸν δικαστήριον πέμπειν, ὡς γίνεται σήμερον.

[136] Valsamon, *Μελέτη*, ibid.

[137] Valsamon ad can. 31 Carth., ed. Rhalles-Potles III, 385.

[138] Codini, 116.

прве пентаде[139]. Колико је звање протекдика било угледно за време Михаила VIII Палеолога (1261—1282) показује Георгије Пахимер када каже о себи: „Присаједињен божијем клеру одликован је црквеним достојанством и до части протекдика стигао је, а на двору је почашћен (чином) дикеофилакса“[140]. На шестом месту протекдик се налази и код Кодина[141].

Веома рано појавила се у већим црквеним средиштима потреба за извесним бројем заступника. Тако их је у Цариграду 536. године било пет или шест. Међутим, већ је цар Ираклије одредио, новелом из 612. године, да број екдика цариградске цркве буде десет[142]. Исти број се налази и у прогласу патријарха Калиста I од децембра 1357. године[143]. Иако Валсамон каже да су само у цариградској цркви могли постојати поред протекдика и други екдици[144], они се јављају и при другим већим црквама. Ови екдици су под председништвом вишег црквеног заступника — протекдика, обављали послове за које су били надлежни[145]. Међутим, уколико у једном духовном центру није било таквих екдика, једини црквени заступник носио је назив протекдик или дикеј[146].

У XIV веку о деловању правног заступника сазнаје се само из повеља и то пре свега из њихових потписа. Из њих се види, више него код осталих чланова прве пентаде, да устаљеност и конзервативизам у редоследу и разграничењу појединих црквених достојанственика временом попуштају, и да се и у црквеној структури врши постепено прилагођавање новим приликама. Ни у митрополијама Сера и Зихне, ни у кесаропољској епископији, чији су протекдици познати, њихови потписи се не налазе редовно на месту прописаном црквеним каталозима.

Не само место потписа правног заступника, него и његови називи показују лабављење устаљених облика. У митрополијама су се употребљавали називи протекдик и дикеј[147]. Овај последњи се среће у црквеним установама тек од XIV века. Тако ће се видети из даљег излагања да је облик дикеј био познат и у серској митрополији. На Светој Гори једини назив за правног заступника био је дикеј (δικαίου, δικαίῳ), када се радило о грчком потпису, и дикеи, односно дикеистие када је у питању био Словен[148].

Уосталом и световне установе и лица имала су још пре црквених, своје дикеје. Тако се сазнаје из документа солунске митрополије од

[139] *Grumel*, Régestes, 1190.

[140] Pachym. I, 11, ред 4—6.

[141] Codini, 4.

[142] *J. et P. Zepos*, Jus graecoromanum III, Athenis 1931, 27 сл. (цит. *Zepos*, Jus).

[143] MM. V, 368—75.

[144] Valsamon, ad can. 75 Carth., ed. Rhalles-Potles III, 495.

[145] Codini, 130.

[146] MM. I, 17, 164; II, 37, 89, 159, 292, 443, 512.

[147] Такав је био кир Герондије у солунској митрополији, који се потписао испред скевофилакса и осталих чланова савета на купопродајном документу из августа 1373. године *Ch. Ktenas*, Χρυσόβουλλοι λόγοι τῆς ἐν Ἄθῳ ἱερᾶς βασιλικῆς, πατριαρχικῆς καὶ σταυροπηγιακῆς μονῆς τοῦ Δοχειαρίου, ΕΕΒΣ 4(1927 стр. 305.

[148] Интересантно је да на познатим документима сачуваним у оригиналу грчки потпис дикеја увек је у генитиву или дативу. Облик δικαῖος у номинативу јавља се једино на копијама.

децембра 1296. године да је актуарије Кавасилас имао свога дикеја[149]. Још раније, у уговору Михаила VIII Палеолога са Млечаним из 1265. године, спомиње се „баило или његов дикеј“ (μπαΐλου ἤ δικαίῳ αὐτοῦ)[150].

Поред два споменута назива за правног заступника документи серске митрополије и још неких духовних центара показују да су се употребљавали и други мање више описни изрази за људе који су се бавили правним пословима. Тако се наилази на израз правни старешина (ὁ δικαίῳ προιστάμενος), чувар права (ὁ δίκαια διέπων) и слично. Да су ови описни облици били само варијанте истог имена и звања за правног заступника потврђује поменути дикеј актуарија Димитрије Калоида[151]. Док се на полеђини овог продајног документа потписао као дикеј, у тексту документа стоји да се он бавио правним пословима поменутог актуарија (τοῦ τὰ δίκαια πάντα τοῦ εἰρημένου πανσεβάστου ἀκτουαρίου διενεργοῦντος).

Потписи правног заступника, у складу са његовом надлежношћу, налазе се и на приватно-правним документима и на судским одлукама. Тако се на купопродајном акту серске митрополије из октобра 1305. године потписао протекдик, свештеник Теодор Зерв[152]. Он и економ су једини од чланова прве пентаде присуствовали склапању овог споразума[153]. Међутим, испред економа, тј. први, потписао се протонотар серске митрополије, лаик Георгије Мурмурас, који је поред тога што је био вршилац дужности протонотара, био и ὁ τῶν μητροπόλεως δικαίων προϊστάμενος[154]. Нема разлога да се не закључи да је то онај исти Георгије Мурмурас који се спомиње на групи докумената из 1323—1326. године, као сакеларија[155]. Од 1305. године било је довољно времена да се уздигне на положај сакеларија. Мурмурас је умро пре јула 1339. године[156]. Из документа од октобра 1305. године јасно се види да је он био још једно правно лице у серској митрополији поред протекдика. То показује да се број предмета који су стизали пред митрополитов савет и суд у XIV веку повећао, тако да је био потребан још један помоћник уз главног правног заступника. Његов потпис показује да је он првенствено оверавао документе. Интересантно је, поред тога, споменути да га у тексту истог документа писар спомиње само као кир Мурмурас Георгија, на четвртом месту после протекдика Зерва.

Следећи познати протекдик ове митрополије био је опет свештеник — Теодор Цемцеас, који се потписао на већини купопродајних уговора насталих између 1323. и 1326. године[157]. На једном од ова че-

---

149 Chil. 12. Actuarius, према једном каталогу, био је надлежан да се брине за храну војске, а према другом, налазио се међу лекарима и водио је бригу о здрављу. Уп. Codini, 214, 217.

150 *Zepos,* Jus, 459—501.

151 В. нап. 149.

152 Kutl. 7.

153 За овог економа в. стр. 208.

154 *P. Lemerle* је на овом кутлумушком документу из 1305. његово име прочитао Мармарас.

155 В. стр. 210.

156 В. такође стр. 210.

157 Chil. 98, 99, 105, 107, 108.

тири документа, од септембра 1324. године, Теодор Цемцеас се потписао испред хартофилакса[158]. Ова нестабилност у месту његовог потписа указује на поменуто губљење строгости у црквеној хијерархији службеника. Он је касније напредовао на положај скевофилакса, како се сазнаје из докумената од 1339. и 1348. године[159].

Из једног приватно-правног документа од јануара 1336. године сазнаје се да се тада на положају протекдика налазио ђакон Михаило Калориз, који је истовремено обављао и дужност тавуларија[160]. Већ јула 1339. године он је напредовао на положај сакелија[161], док је његово место заузео лаик Сергије Синадин, који се на овом документу и потписао последњи од чланова митрополитовог клера[162]. Ову даровницу оверио је један други правник серске митрополије. Био је то Генадије Трапезунд, који се потписао као ὁ δίκαια διέπων, испред чланова прве пентаде, одмах после сакеларија, који је у овом документу, као зет даровательке, заузео посебно место. Сам Генадије Трапезунд, који је био световно лице, није познат из других извора. Споменути Сергије Синадин још увек се налазио на положају протекдика октобра 1348. године, када се потписао као протекдик и дикеј: ὁ πρωτέκδικος καὶ δικαίω τῆς ἁγιωτάτης μητροπόλεως Σερρῶν Σέργιος ὁ Συναδηνός[163].

Овом потпису мора се поклонити посебна пажња, пошто он најбоље показује да су протекдик и дикеј биле само две варијанте једне исте дужности правног заступника, чији носилац је био једно лице. Октобра 1353. године, Сергије Синадин је већ на положају скевофилакса, а место протекдика заузео је свештеник Никола Куварас, који је такође био члан познате породице Куварас[164]. И он се, као Сергије Синадин, а раније Теодор Цемцеас, нашао ускоро на положају скевофилакса (1357)[165].

Интересантно је обратити пажњу да у спору који је решавао само духовни суд серске митрополије и представника кесаропољске епископије, јуна 1357. године, правни заступник није учествовао[166]. На судском документу из новембра 1360. године, на уобичајеном месту после чланова прве пентаде, потписао се протекдик Димитрије Апелмене, који је, као и Сергије Синадин, био лаик[167].

Следећи познати правни заступник серске митрополије био је лаик Србин Никола Милец. Два документа говоре о судским процесима у којима је он учествовао. Први је препис судске одлуке из августа 1365. године, на коме је потпис Николе Милца преведен на грчки као: ὁ δικαῖος τῆς μητροπόλεως Νικόλαος Ἐλεήμων[168]. Друго је оригинал

[158] Chil. 99.
[159] В. стр. 211.
[160] Chil. 127.
[161] В. стр. 214.
[162] *Guillou* 34.
[163] Kutl. 21.
[164] Chil. 140.
[165] В. стр. 211.
[166] Zogr. 39.
[167] Chil. 146.
[168] Esph. 18.

пресуде од октобра следеће године, где се он потписао словенски као: дикеистіе митрополіе сѣрскіе Николаіе Мильць[169]. Из ова два документа јасно се види да је δικαῖος грчки превод за дикеистија, и пошто се ради о преводу налази се у номинативу[170]. Такође је од важности да се истакне да се Никола Милец потписивао испред чланова митрополитовог клера, тј. одмах после митрополита, односно угледних представника светогорских манастира. То показује пораст значаја и угледа правног заступника у то време, тако да је постао прво лице уз митрополита, његов главни помоћник. Утолико је значајнија чињеница да је Никола Милец био Србин, наиме једини Словен који је продро у затворено тело митрополитових функционера. Истовремено то показује да се процес продирања Словена у затворено тело митрополитског клера, иако полагано, ипак одвијао. Протекдик се спомиње још и на документу од маја 1388. године[171]. Међутим, пошто његов потпис није у потпуности прочитан, не може се сазнати ко је тада то био.

Из приватно-правних докумената митрополије Зихне сазнаје се за њеног протекдика лаика Јована Караницу, који се потписао испред сакелија на документима од марта—априла 1355. године[172]. Следећи, познати протекдик ове митрополије био је такође световњак, Димитрије Клир, потписан последњи од чланова митрополитовог савета на документу од 1362. године[173].

И у кесаропољској епископији позната су само два протекдика. Први је свештеник Константин Панеот, који се потписао са члановима епископовог клера на продајном документу из фебруара 1320, и који је споменут међу сведоцима, други после скевофилакса, на даровном документу од фебруара 1321. године[174]. Нешто доцније, протекдик ове епископије био је Теоток, такође свештеник, који се потписао испред осталих присутних сведока на продајном документу из исте 1321. године[175].

Дакле, из наведених потписа правних заступника споменутих духовних центара види се да су ту службу вршила и духовна и световна лица. Тако у серској митрополији њихов однос изгледа једнак, тј. од познатих правних заступника три су била световна лица и три духовна; међу овим последњим два су била свештеника и један ђакон. У Зихни су оба позната правна заступника била световна лица, а у кесаропољској епископији оба су била свештеници.

Поред правног заступника или дикеја о коме је до сада било говора, документи показују да је постојала још једна служба чији носилац се називао дикеофилакс (ὁ δικαιοφύλαξ). Етимолошки развој речи показује да се радило о чувару права (δικαίου φύλαξ), а изгледа од X века овај термин се

[169] Chil. 151.
[170] В. нап. 148.
[171] Chil. 158.
[172] Chil. 142, 143.
[173] Chil. 147.
[174] Chil. 53, 59.
[175] Mošin-Sovre, Supplementa, 4.

почео употребљавати као једна реч[176]. И дикеофилакс, као што је то био случај са протекдиком и дикејом, најпре се јавио у световним установама[177]. Да је дикеофилакс била дужност дворског правног заступника, аналогна дужности протекдика, најбоље показује сам Пахимер[178].

Дикеофилакс је касније продро и у клер и постао црквени функционер. За његову појаву у црквеној хијерархији од значаја је новела Михаила VIII Палеолога из 1270. године, којом је ὁ ἐπὶ τῶν δεήσεων патријарха, ђакон кир Теодор Скутариот, произведен за дикеофилакса цариградске цркве, и као такав имао се уврстити у прву пентаду десног хора после протекдика[179]. Међутим, како је прва пентада већ бројала шест чланова, да би се избегло њено даље ширење, звање дикеофилакса се убудуће присаједињавало једном од већ постојећих шест чланова прве пентаде[180]. Тада су носиоци дужности дикеофилакса били задужени одговарајућим пословима правне природе.

Потписи дикеофилакса показују да су они првенствено оверавали документе. Тако је у Серу познат из документа од октобра 1348. године ђакон Никола Авалант, који се као дикеофилакс и хартофилакс серске митрополије потписао први на полеђини, испред представника световне власти, док су се остали чланови митрополитвог суда, са протекдиком, дикејом Сергијем Синадином потписали одмах после митрополита[181]. Ово је једини познати дикеофилакс серске митрополије.

Да би општа слика о дикеофилаксу била јаснија и потпунија, могу се навести неки од дикеофилакса солунске митрополије. Један од њих био је ђакон Димитрије Каниск Кавасилас, који се потписао испред чланова митрополитовог савета на купопродајном документу од јануара 1327. године[182]. До јула 1328. године овај исти дикеофилакс напредовао је до положаја великог сакеларија[183]. И овога пута остали чланови митрополитовог клера потписали су се после Кавасиласа. Међу њима је последњи протекдик, ђакон Никола Синадин, који се касније, 1335. и 1339. године налазио на положају великог сакеларија[184]. И на

---

[176] . *Ch. Theodotou*, Τὸ ὀφφίκιον τοῦ Μ. Δικαιοφύλακος, ʻΟ Ποιμήν 15 (1950) 133—34.

[177] Из 1081. године познат је дикеофилакс Георгије. Уп. *Ch. Theodotou*, ibid., 134; Codini, 215. Из хрисовуље Алексија I Комнина из 1094. године сазнаје се за дикеофилакса, панипертима и ипертима Волерона, Струме и Солуна Ксира. Уп. Actes de Lavra, ed. G. Rouillard et P. Collomp (Archives de l'Athos I) Paris 1937, 48, ред 25—26.

[178] В. стр. 218.

[179] *F. Dölger*, Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches III, München—Berlin 1932, бр. 1972 и 1973; *Zepos*, Jus, 502—3; ὁ ἐπὶ τῶν δεήσεων према Кодину налазио се трећи у трећој пентади (Codini 141). Дужност му је била да по наредби епископа износи молбе оних који су се за то цркви обратили, пред световне власти, Up. *Beck*, Kirche, 118; *Соловјев*, Судије и суд, 152; *Милаш*, Достојанства, 137. Овај чиновник је постојао и у државном апарату. В. *J. B. Bury*, The Imperial Administrative System in the Ninth Century, with a Revised Text of the Kletorologion of Philotheos, London 1911, 77—8.

[180] *Beck*, Kirche, 115—16.

[181] Kutl. 21.

[182] Chil. 112.

[183] Chil. 117.

[184] Chil. 126, 129.

купопродајном документу од јуна 1374. године потписао се скевофилакс и дикеофилакс солунске митрополоје Георгије Пердик, и то на полеђини после прота Герасима, а пре великог хартофилакса[185]. Међутим, поред стварне дужности, чин дикеофилакса се понекад давао и као почасна титула[186].

Тако се из свега изнесеног може закључити да су протекдик и дикеј само два назива за једну исту дужност правног заступника. То указује да је неоправдано досадашње мишљење да се од протекдика у XIV веку, због нагомиланости правних послова, издвојио нови чин — дикеј, дикеистије или дикеофилакс, који је напредовао на више место у хијерархијској лествици митрополитовог клера[187].

Међутим, погрешна би била идентификација дикеја, односно дикеистија са дикеофилаксом, чије функције на први поглед изгледају веома сродне. Наведени потписи носилаца ових дужности показују да је њихова сродност била само толика што су се обе односиле на правне послове, али у њиховом обављању су постојале извесне нијансе. Дикеофилакс је, изгледа, првенствено оверавао и чувао документе настале у митрополитовој канцеларији. Тиме је он задирао у надлежност хартофилакса. Ово, као и чињеница да се звање дикеофилакса придодавало једном од већ постојећих чланова прве пентаде, потврђује констатацију о губљењу строго утврђених форми и разграничавању надлежности појединих функционера.

У исто време помицање места потписа правног заступника испред осталих чланова црквеног клера потврђује закључак о порасту његовог значаја и добијању у правним пословима главне улоге после митрополита, односно прота на Светој Гори. Томе у прилог иде и чињеница да се у доба српске власти и у серској митрополији и у светогорском протату, како ће се видети из даљег излагања, на положају правног заступника налазио Словен, вероватно Србин.

На крају, да би слика о митрополитовом и епископовом савету била потпунија, потребно је укратко се осврнути на још неке од чланова црквеног клера, који су, према документима XIV века, узимали учешћа у раду савета неких духовних центара. Међу њима значајно место припадало је протопрезвитеру или архипрезвитеру, првом достојанственику левог хора[188]. Његов назив је у средње и позно византијско доба све више замењиван називом протопоп (ὁ πρωτοπαπᾶς). Његова дужност, према црквеним каталозима, првенствено је везана за литургију. Осим тога, епископ га је могао опуномоћити за брачне послове задирући при томе у надлежност хартофилакса. Да је протопоп

---

[185] Chil. 155.

[186] На пример из кутлумушких докумената сазнаје се за дикеофилакса свештеника Данила Критопула који се у текстовима ових аката из 1369. и 1370. године спомиње одмах после митрополита Угровлахије (Kutl. 26, ред 28; 29, ред 32; 30, ред 67). И један васељенски судија, ђакон Георгије Клида, био је дикеофилакс. Он је потписао документ о судској пресуди од септембра 1334. године (Esph. 8).

[187] *Соловјев*, Судије и суд, 155.

[188] О њему в. Codini, 149—50; *Beck*, Kirche, 115; *Соловјев*, Судије и суд, 152; *Милаш*, Достојанства, 60—9; *Zhishman*, Synoden, 156—58.

био веома важан достојанственик показује и 7. члан Душановог законика, који каже: „И да постави Велика црква протопопа у свим градовима и трговима . . .“. Тако је протопоп био прилично редован члан савета кесаропољског епископа. На документу од априла 1329. године протопоп ове епископије, јереј Димитрије Валсамас, потписао се на полеђини одмах после самог епископа[189]. И протопоп митрополије Христопоља Георгије Анђел потписао се између економа и сакеларија на документу од августа 1374. године[190]. Маја 1378. године монаси Есфигменског манастира тужили су протопопа Христопоља кир Димитрија[191]. На наведеном документу христопољске митрополије од августа 1374. године последњи се потписао ὁ ἐπὶ τῶν δεήσεων Епискепт, који је био световњак[192].

Поред њих, из докумената се сазнаје да су и други мање угледни и значајни чланови епископије такође суделовали у раду њеног савета. Тако су у епископији Кесарополља познати читачи Никола (1320) и Нимфон Монохир (1329)[193]. Читач литургијских текстова могао је бити истовремено и тавуларије, као што су то били Теодор Логаријаст у серској митрополији (1323—26) и Манојло у Мелнику (1335)[194]. Затим се среће и потпис номика, који се, изгледа, такође бавио и правним стварима[195]. Тако је у митрополији Христопоља познат номик, свештеник Сгуропул (1378)[196]; у Кесарополју номик, свештеник Јован Парадисиот (1320, 1321)[197]; у Јерисоу номик, ђакон Михаило (1329)[198]. Уз ове могу се споменути и потписи: јеромнимона, свештеника Јована Фотина из Мелника (1355), декана, свештеника Јована из Кесарополља (1320), јереја Охлијарина, Јована Озлина и Андроника (1321) и јерођакона Георгија из исте епископије[199].

Веома је интересантно обратити пажњу и на писара (протонотара или тавуларија) ових докумената. Његов потпис се такође понекад налази међу потписницима аката судског карактера, или се помиње у тексту приватно-правних докумената. Иако он по своме положају није улазио у епископов савет и суд, због карактера свога посла, његово

---

[189] Chil. 118. Поред њега, познат је јеромонах Теодул, син протопрезвитера, који се потписао претпоследњи, тј. испред кесарупољског епископа, на документу из фебруара 1320. године (Chil. 53). Он се помиње и међу сведоцима на документу од фебруара 1321 (Chil. 59). Исте године, нешто доцније, потписник једног купопродајног документа био је син протопопа, јеромонах Теодот (*Mošin-Sovre*, Supplementa, 4). Он се потписао испред протекдика и још неких чланова клера ове епископије. По свему изгледа да се овде ради о једном лицу, тј. Теодулу или Теодоту, сину протопопа.

[190] Pant. 5.

[191] Esph. 21.

[192] За ὁ ἐπὶ τῶν δεήσεων в. нап. 179.

[193] Chil. 53, 118.

[194] Chil. 89, 93, 98, 99, 107, 108, 109, 144.

[195] Дужност номика била је везана за давање такта у музици и сл.; уп. *Beck*, Kirche, 114.

[196] Esph. 21.

[197] Chil. 53. 59;

[198] Chil. 119.

[199] Chil. 144, 53; о декану в. Codini, 159; *Mošin-Sovre*, Supplementa, 4; Chil. 69.

присуство је често било неопходно. И не само то, дужност писара је понекад означавала почетак каријере појединих високих црквених достојанственика. По хијерархијском положају у црквеном клеру протонатар је био први члан друге пентаде десног хора, дакле и тиме најближи епископовим саветницима.

Тако се протонотар серске митрополије, лаик Јован Синадин, потписао на судској одлуци из јуна 1357. године после чланова митрополитовог клера[200]. Његов потпис налази се такође на последњем месту на полеђини акта о пресуди из новембра 1360. године[201]. Сигурно да је он припадао истој породици као и лаик Сергије Синадин, који је био протекдик и дикеј, а касније скевофилакс ове митрополије[202]. Потпис тавуларија, лаика Теодора, налази се на судском документу од августа 1365. године, између потписа скевофилакса и хартофилакса[203]. Већ октобра следеће године документ истог карактера потписао је тавуларије, лаик Јован Авалант[204]. Вероватно је он био рођак поменутог ђакона хартофилакса, а касније и дикеофилакса Николе Аваланта[205]. Потпис раније наведеног тавуларија Јована налази се после потписа осталих чланова митрополитовог клера. Може се казати са довољно сигурности да је он саставио овај веома детаљан судски записник по упутству хартофилакса, ђакона Теодора Куварaса, чији се потпис, сем тога што се налази на своме уобичајеном месту међу члановима прве пентаде, јавља и на полеђини после представника световне власти, са ознаком „издат од хартофилакса" (ἐδέθη παρὰ τοῦ χαρτοφύλακος).

У судским записницима није била уобичајена пракса да се у тексту наведе ко их је писао. У споменутим документима то су били највероватније наведени писари, а састављање записника су чинили по упутству хартофилакса, или неког другог члана прве пентаде. Међутим, исто тако писар је могао бити и неки од функционера митрополије, тј. припадника прве пентаде, који су били и чланови суда. Онда је то обично било лице које је већ раније обављало дужност писара и, будући вешто томе послу, наставило да га врши и после, налазећи се на вишем положају у црквеној хијерархији. Можда је то био случај са сакеларијем серске митрополије лаиком Теодором Докијаном познатим из документа од августа 1375. године[206]. Његов потпис на полеђини тог документа индицирао би да је он био његов састављач и писар. Шта више, може се претпоставити да је то исти тавуларије, лаик Теодор из 1365. године. Исти је био случај и са лаиком Јованом Каломеном, који је, као протонотар митрополије Зихне, саставио купопродајни документ кесаропољске епископије априла 1329. године[207]. Касније, када је постао сакелије, он је и даље задржао функцију писара, као што се то види из

[200] Zogr. 39.
[201] Chil. 146.
[202] В. стр. 210, 211.
[203] Esph. 18.
[204] Chil. 151.
[205] В. стр. 213, 222.
[206] В. стр. 210.
[207] Chil. 118.

његовог потписа на купопродајним документима митрополије Зихне од октобра 1353. и марта—априла 1355. године[208]. И хартофилакс Зихне, ђакон Георгије Каломен, свакако рођак сакелија Јована, уз дужност хартофилакса обављао је и посао протонотара, како је то сам споменуо у своме потпису на купопродајном документу кесаропољске епископије од августа 1321. године[209].

На наведеном документу кесаропољске епископије од априла 1329. године налазе се и потписи протонотара ове епископије. Први од њих је монах Јаков Балас, који се потписао испред писара документа Јована Каломена, а други је лаик Атанасије, чији је потпис на полеђини после епископовог и протопоповог, а испред читачевог. Чињеница да су се два протонотара потписала на документу, а да при томе ниједан од њих није писао тај документ, показује да су они у овом случају играли улогу сведока. Истовремено то потврђује закључак да се епископов савет није могао строго ограничити на узак круг чланова прве пентаде, као што је то обично било у митрополији[210].

Из приватно-правних докумената серске митрополије види се да су понекад и писари учествовали у склапању купопродајних споразума, првенствено као сведоци. Што се тиче њиховог састављања, обично их је писао писар по упутству примикерија тавуларија. Тако је купопродајни документ из серске митрополије од децембра 1305. године писао тавуларије и читач ове митрополије Јован Фалакр по упутству (ἑρμηνευθέντος παρὰ . . .) примикирија тавуларија Теодора Калигопула[211]. Обојица су се потписала на овом документу после протонотара, економа и протекдика серске митрополије. Такође и купопродајни документ од маја 1323. године писао је поменути читач и тавуларије Теодор Логаријаст ἑρμηνευθέντος παρά „часног логотета и примикирија тавуларија", истог Теодора Калигопула, који је, како се јасно види из докумената, дуги низ година вршио ту дужност[212]. И читач и примикирије тавуларија митрополије Мелника Манојло, такође се потписао испред хартофилакса ове митрополије[213].

Иако малобројни, прегледани документи пружају могућност да се сагледа ко су биле личности које се јављају током XIV века као чланови судског тела поменутих духовних центара. Потписи неких од њих могу се понекад пратити током прилично дугог низа година. Као што смо видели, постојала је тенденција чувања положаја највиших црквених функција унутар појединих породица. Упознали смо лаика Георгија Мурмураса који се од протонотара и старешине права уздигао до положаја сакеларија. Када је он умро ту дужност је „наследио" његов зет Јован Модин. Такође је веома карактеристичан пример чланова поро-

[208] Chil. 141, 142, 143.

[209] Chil. 69.

[210] Тако се међу свештеницима кесаропољске епископије потписао и њен протонотар, лаик Никита, на купопродајном документу из 1321. године. *Mošin-Sovre*, Supplementa, 4.

[211] Kutl. 7.

[212] Chil. 89.

[213] В. стр. 224.

диде Куварас: економ Манојло налазио се на тој дужности за време царева Андроника II, Андроника III, Душана и царице Јелене; хартофилакс Теодор, који је на тај положај дошао за време Угљеше, држао га је још увек пет година после пада Сера у турске руке, а вероватно и после тога; најзад, јереј Никола био је за време Душана протекдик, а касније скевофилакс. Поред ових, видели смо да су и неки други функционери серске митрополије били чланови истих породица, и да су понекад преко десет година заузимали своје положаје (Авалант, Синадин, Ризик, Докијан и др.). Значајан је и број световних лица која су обављала важне функције у оквиру митрополитовог клера, тј. савета и суда.

Слична ситуација је била и у Зихни, где је скоро цела прва пентада била састављена од лаика. Иако је материјал крајње оскудан, ипак се и ту види дугогодишње држање неких положаја од стране истих лица. Тако је хартофилакс Јован Захарија био вршилац ове дужности најмање двадесетпет година (1353—1378).

Ове чињенице истовремено показују да је установа црквеног суда имала тенденцију да током XIV века, упркос свих политичких промена које су наступале, сачува у погледу састава суда свој стални карактер. Честе промене врховне власти нису значиле смењивање функционера и административног особља појединих црквених центара, свакако не тако брзо. Међутим, поред митрополита, који су од доласка Сера под српску власт били Срби, и пример правног заступника Николе Милца, кога је без сумње довео деспот Угљеша, показује да је ипак постепено морало доћи до попуштања устаљених традиција и продирања српског елемента у затворене грчке кругове.

САСТАВ СУДА СВЕТОГОРСКОГ ПРОТАТА

Светогорски савет, протат (πρωτᾶτον, πρωτεῖον, ἡ Μέση), за разлику од митрополитивог, сачињавала су природно само духовна лица. То су били представници појединих манастира и светогорског центра, лавре карејске (ἡ λαύρα τῶν Καρεῶν), на челу са протом. О њима се сазнаје пре свега из њихових потписа који се налазе на протатским документима. Овај савет имао је веома разноврстан делокруг рада. Најбројније су његове одлуке у вези са предајом ћелија, мањих манастирчића и земљишних поседа уопште на управу појединим манастирима и световним лицима[1]. Поред тога, њему су се обраћали поједини манастири с молбом и захтевом да пресуди спорове који су међу њима настајали и често веома дуго трајали. Тако је овај савет представљао и суд протата.

Документи светогорског протата показују да су политичке промене настале током XIV века имале свога одјека и на Светој Гори. Још у првој половини XIV века на челу светогорске управе налазили су се

[1] Уп. *Острогорски*, Серска област 11—12.

само Грци. Процесима из маја 1316, априла—августа 1322. и априла 1331. године, председавао је истакнути прота јеромонах Исак, који је овај положај заузимао скоро три деценије[2]. Са укључивањем Свете Горе у састав српске државе, на чело светогорске управе почели су долазити Срби. Први прот за кога се сигурно зна да је био Србин је јеромонах Антоније. Њега је на тај положај свакако довео цар Душан за време свога боравка на Светој Гори. Он је пресудио један спор из маја 1348. године и потписао се на њему словенски[3]. После његове краткотрајне управе, као и исто тако кратке управе Грка који су се после њега смењивали, најкасније децембра 1356. године положај прота заузео је Србин Доротеј, који је остао на челу светогорске управе најмање десет година. Тако је он председавао и процесу из новембра 1366. године[4]. Србин је био и његов наследник Сава. Он је руководио судом који се децембра 1370. године састао по налогу деспота Угљеше[5]. Ови проти који су председавали светогорском савету и суду, потписивали су се на донесеним одлукама испред осталих његових чланова.

Поред протовог потписа, на неким документима налазе се потписи и бивших прота (πρώην πρῶτος), који су задржавајући свој високи углед понекад још дуги низ година учествовали у раду протата. Такав је био Теодосије који се као бивши прот потписао одмах после прота на документима из децембра 1356, октобра 1364. и фебруара 1369. године[6], а на петом месту, после прота, игумана Велике лавре, Ивирског манастира и Ватопеда, на документима из априла 1363. и на трећем месту, после прота и проеклезијарха Велике лавре, на акту из новембра1366. године[7].

После протовог следили су потписи најугледнијих представника појединих манастира по мање више одређеном хиерархијском реду, који истовремено говори о угледу, величини и богатству појединих светогорских манастира. Није био тачно одређен број представника појединих манастира у протатовом савету и суду. Има докумената из којих се види да је могло бити присутно само пет представника манастира, док на другим њихов број се ближи четрдесет. Међутим, много више је таквих докумената где се број чланова протатовог суда креће између десет и двадесет. Најчешће су то били игумани који су заступали своје манастире. Међутим, исто тако, иако много ређе, уместо игумана долазили су и други угледни чланови манастирске обитељи, као бивши игуман (ὁ προηγούμενος), еклезијарх (ὁ ἐκκλησιάρχης), или неки други заслужан и поштован, обично старији члан братства. Међу њима посебно место припада манастирском правном заступнику — дикеју.

[2] *Мошин*, Акти 189; Chil. 77; Xér, 24. О њему в. *Darrouzès*, Liste des Prôtes de l'Athos. Le Millénaire du Mont Athos 963—1963, Etudes et Mélanges I, 423—36; *В. Мошин*, Светогорски протат, Старине 43 (1951) 90—91.

[3] Zogr. 38. О њему в. *Острогорски*, нав. дело, 108; *Darrouzès*, нав. дело, 427; *Мошин—Пурковић*, Хил. игумани, 62; *Мошин*, Светогорски протат 91.

[4] Chil. 152.

[5] Chil. 153. О протима Србима в. *Острогорски*, Серска област 108—9; *Darrouzès*, нав. дело, 430—31; *Мошин*, нав. дело, 91—2.

[6] Chil. 145, 148; Kutl. 25.

[7] Ross. 10; Chil. 152.

Поред представника појединих манастира, и функционери Кареје такође су узимали учешћа у раду светогорског савета и суда. Документи показују да је више њих могло истовремено учествовати у доношењу протатских одлука, за разлику од појединих манастира који су обично били заступљени само једним својим представником. Пошто се потписи ових Карејаца обично налазе између потписа представника појединих манастира, на први поглед изгледа да је зависило од случаја где ће се који од њих потписати. Међутим, пажљивијим посматрањем ових потписа може се уочити да је постојао одређен однос у редоследу између самих карејских функционера, на који се првенствено мора обратити пажња да би се закључило који је од њих био на вишем, односно нижем положају. У исто време, при томе се не сме тежити за утврђивањем строгог правила, јер управо током XIV века дешавале су се значајне промене у напредовању појединих функционера на више положаје у духовној хијерархијској лествици.

Тако се из ових докумената види да се правила црквених каталога нису увек поклапала са стварношћу тога времена. Потписи **великог економа** Свете Горе показују да је он почео заостајати по важности иза еклезијарха и правног заступника — дикеја, који су се током XIV века све више пењали. Само два велика економа Свете Горе потписали су се пре карејског еклезијарха, и то у другој деценији XIV века. То су били монах Герман Неакита 1313/14. и јеромонах Јоаким маја 1316. године[7a]. Као једини од карејских функционера потписали су се велики економи: грешни монах Теостирикт, последњи на документу из априла—августа 1322. и монах Матија, међу последњим на акту од децембра 1347. године[8]. После еклезијарха и дикеја, а истовремено и после свих чланова протата потписао се велики економ монах Теофил, децембра 1356. године[9]. И велики економ монах Никодим потписао се после два поменута представника Кареја на документу из фебруара 1369. године[10]. Он је истовремено био и игуман манастира Онуфрија, тако да се и потписао на месту које одговара овом манастиру. На истом документу, само нешто ниже, налази се и потпис бившег великог економа јеромонаха Јосифа, за кога расположиви материјал не пружа податке када је био вршилац ове дужности. Само као велики економ Никодим је познат још из три документа. Својим потписом на полеђини оверио је акт из новембра 1369, последњи се потписао на оном из децембра исте године и, најзад, на документу са истим датумом, на коме нема потписа протовог, Никодим се потписао на трећем месту, после карејског еклезијарха и представника Плака[11].

Позната су још само два велика економа Свете Горе из XIV века, који су се такође потписали после карејског еклезијарха. Били су то јеромонах Дамијан из јануара 1375. године и јеромонах Данило који

[7a] Kutl. 9; Esph. 7.

[8] Chil. 77, 136.

[9] Chil. 145.

[10] Kutl. 25.

[11] Kutl. 27, 28; Zogr. 45.

се потписао последњи на документу из јула 1377[12]. За јеромонаха Деодула као бившег великог економа сазнаје се из документа од августа 1395. године, док нема податка о томе када је био вршилац ове дужности[13].

Из наведених потписа великих економа Свете Горе види се да су ову дужност обављали једнако монаси као и јеромонаси. Чести потписи економа на крају или полеђини докумената наводе на закључак да је у његову надлежност понекад улазило и оверавање протатских одлука, али у њиховом доношењу он није имао исту улогу као дикеј и еклезијарх.

Еклезијарх Кареје (ὁ ἐκκλησιάρχης τῆς μεγάλης λαύρας τῶν Καρεῶν) често је, како је већ споменуто, узимао учешће у раду светогорског савета и суда, потписујући се најчешће испред великог економа и настојника — епитирита Свете Горе. Његови прилично бројни потписи показују да је он више од осталих карејских функционера био ангажован у доношењу протатских одлука. Шта више, понекад је и он једини од њих био присутан приликом заседања овог савета и суда. Са друге стране, документи на којима се налазе потписи еклезијарха и других службеника Кареје омогућују, како је већ споменуто, да се констатују промене које су током XIV века наступале у њиховом међусобном односу. Запажа се разлика у међусобном односу неких од карејских функционера у првим и последњим деценијама XIV века.

Тако постоје подаци, како се већ видело, за само два еклезијарха који су се потписали после великог економа. Били су то јеромонаси Јеротеј из 1313/14. и Нифон из маја 1316. године[14]. Својим потписима после осталих чланова протата, међу којима није било других карејских функционера, еклезијарси, поменути јеромонах Јеротеј и јеромонах Теодорит оверили су документе, први из августа 1312, други из септембра 1325. године[15]. Еклезијарх Теодорит потписао се такође последњи и једини од карејских функционера и на једном недатираном документу, који свакако припада, судећи према потписима, овом истом времену — трећој деценији XIV века[16]. И следећи познати еклезијарх, јеромонах Теофил, такође једини од Карејаца, потписао се на шестом месту после игумана великих манастира, на документу из децембра 1347. године, дакле у време када је место прота било упражњено[17].

Потписи познатих еклезијарха из друге половине XIV века показују тенденцију успињања његовог потписа, односно пораста значаја његове функције, не само испред осталих карејских функционера, него и у односу на остале чланове протата, тако да се крајем тога века његов потпис нашао одмах после протовог. Тако се еклезијарх јеромонах Нил на документу од јуна месеца 1353. године потписао одмах после

[12] Kutl. 31; *Mošin-Sovre,* Supplementa 9.

[13] *Mošin-Sovre,* нав. дело 10.

[14] Kutl. 9; *Мошин,* Акти 190.

[15] *Mošin-Sovre,* нав. дело, 3; Kutl. 12.

[16] Chil. 80.

[17] Chil. 135.

игумана Алипијског манастира и Кутлумуша[18]. Слично овоме еклезијарх Кареје, јеромонах Филогоније, чији потпис се налази на шестом месту, после протовог, бившег прота, и игумана Алипијског и Култлумушског и манастира св. Саве, потписао се први од карејских функционера на документу од децембра 1356. године[19]. После његовог су потписи духовњака Кареје, дикеја и великог економа.

Једини познати монах који се налазио на положају карејског еклезијарха био је Давид, који се потписао претпоследњи од чланова протата на документу из априла 1363. године[20]. Испред протовог дикеја потписао се само још један еклезијарх. Био је то јеромонах Кирил октобра 1364. године[21]. Он се још увек налазио на положају еклезијарха јануара 1366., из кога времена је сачуван протатски акт на коме се Кирил потписао одмах после прота[22]. Осим тога, на крају овог документа, последњи се потписао словенски протов „црковник" монах Јов. Појава овог Словена као протовог функционера је у непосредној вези са чињеницом да су се у то време на челу светогорске управе налазили проти Срби, што је условило све веће продирање словенског елемента на Свету Гору.

На положају еклезијарха, новембра споменуте 1366. године, налазио се јеромонах Дамијан, који се потписао после бројних представника великих и угледних манастира, али испред настојника Кареје[23]. Дамијан је почео да учествује у доношењу протатских одлука још пре него што је постао еклезијарх. Тако се он потписао последњи, као „најмањи међу јерођаконима" монах Дамијан, на два документа од априла 1363. године[24]. На првом, његов потпис се налази одмах после потписа карејског еклезијарха, а на другом после настојника Свете Горе. Да је јеромонах Дамијан био еклезијарх најмање још три године види се из четири сачувана документа са његовим потписом из 1369. године. Пада у очи чињеница да се на три документа његови потписи налазе редовно после потписа карејског дикеја, који се као и прот потписивао словенски. На првом документу од фебруара потписи дикеја и еклезијарха налазе се после протовог, бившег прота, игумана Алипијског манастира и проигумана Хиландара[25]. На следећем документу из новембра месеца њихови потписи су одмах после протовог[26]. Сличан је и редослед потписа на документу из децембра месеца, само што се потпис елкезијарха Дамијана налази после протовог, дикејевог и игумана Алипијског манастира[27]. На оба последња документа нешто ниже од поменутих потписа налази се и потпис бившег еклезијарха (πρώην ἐκκλησιάρχης) Кирила,

[18] *Mošin-Sovre*, нав. дело, 7.
[19] Chil. 145.
[20] Ross. 9.
[21] Chil. 148.
[22] Ross. 11.
[23] Chil. 152.
[24] Ross. 9, 10.
[25] Kutl. 25.
[26] Kutl. 27.
[27] Kutl. 28.

сигурно онога који је као еклезијарх познат 1364. и 1366. године[28]. Најзад, на четвртом од ових докумената, такође од децембра 1369. године, који нису потписали светогорски прот и његов дикеј, на првом месту налази се потпис еклезијарха Дамијана, а на последњем бившег еклезијарха Кирила[29]. Овај документ, поред осталих, потписала су још два карејска функционера — велики економ и настојник. Међутим, место потписа садашњег и бившег еклезијарха указује на њихов изузетан значај и улогу у односу на остале службенике Кареје. И сам јеромонах Дамијан спомиње се као бивши еклезијарх међу последњим потписницима документа од децембра 1370. године.[30] Да ли је приликом доношења ове судске одлуке био присутан и сам еклезијарх не може се поуздано казати, пошто су два потписа на овом документу остала непрочитана.

Из три документа од 1375. године сазнаје се да се тада на положају еклезијарха налазио опет јеромонах Кирил. Да ли је бивши еклезијарх Кирил поново био постављен на исти положај, или је то, што је много вероватније, било друго лице са истим именом, не може се сигурно утврдити. Из месеца јануара су два документа. На једном од њих, Кирил се потписао одмах после прота, а на другом, после прота и игумана Кутлумушког манастира[31]. Трећи документ од августа исте године је даровница манастиру Пантелејмону, коју су оверили само карејски функционери[32]. Међу њима први се потписао дикеј Свете Горе, затим споменути еклезијарх Кирил, па настојник садашњи и бивши.

Из краја XIV века позната су још четири еклезијарха. Сви они потписали су се одмах после прота. Међутим, треба истаћи да на овим документима нема потписа дикеја, који се, како се видело, почев од докумената из 1369. године потписивао редовно испред еклезијарха. Ови последњи еклезијарси из XIV века, потписници следећих докумената, били су: августа 1387. старац (ὁ παπᾶς) Теонас, јануара 1389. јеромонах Теодосије, који је био и игуман манастира Стефана, марта 1392. јеромонах Матеја и августа 1395. године јеромонах и духовњак Теодул[33].

Из наведених потписа карејских еклезијарха XIV века види се да је еклезијарх Кареје у то доба имао велику улогу и значај. Важност његове функције током времена била је у порасту. О томе сведочи пењање његовог потписа у хијерархијској лествици, тако да је, како се видело, последњих деценија XIV века достигао место одмах после протовог потписа. У складу с тиме је чињеница да су носиоци ове дужности били првенствено јеромонаси, и то обично старији и угледнији.

[28] в. стр. 231 нап. 21 и 22.

[29] Zogr. 45.

[30] Chil. 153.

[31] Chil. 156; Kutl. 31. На документу из манастира Кутлумуша име еклезијарха није прочитано, али пошто постоји хиландарски документ са истим датумом, поуздано се зна да је то био Кирил.

[32] Ross. 23.

[33] Kutl. 39; Chil. 159; Zogr, 51; *Mošin,-Sovre* Supplementa 10.

Еклезијарх као заступник појединих манастира веома је ретко узимао учешћа у раду светогорског протата. Еклезијарха у манастирима постављао је игуман са братством[34]. По важности своје службе он се налазио одмах после манастирског економа. Међутим, њега црквени каталози увек не спомињу. Према Кодину налазио се пети у осмој пентади[35]. Делокруг његовог рада био је веома разноврстан. Као протоканонарх бринуо се за правилно одржавање литургије, прописно извршавање канонских одредаба приликом тога, као и за строго придржавање текста онога типика који је уведен у појединoм манастиру или цркви. Као помоћник скевофилакса био је надлежан да се стара о посуђу потребном приликом вршења литургије, одржавању чистоће, осветлењу зграде, звоњењу и слично[36]. Према дефиницији која се налази у типику св. Христодула, главна дужност еклезијарха била је чување књига, манастирских повеља и новца, о чему је водио инвентар[37].

Иако су заступници манастира били, како је већ споменуто, првенствено њихови игумани, ипак из аката светогорског протата XIV века сазнаје се и за неколико еклезијарха који су се као представници својих манастира потписали на месту које одговара њиховом манастиру по хиерархијском редоследу потписа. Тако су познати бивши екелзијарх и еклезијах Велике лавре. Први јеромонах Јаков из документа од новембра 1366. и други, јеромонах Харитон из оног од децембра 1392. године[38]. Оба су се потписали одмах после прота, дакле на месту које је обично одговарало игуману овога манастира. На споменутом документу из 1366. године, који је по својој природи судског карактера, још два манастира била су заступљена својим еклезијарсима. Манастир Ивирон заступао је монах Јаков, а Хиландар монах Аверкије, који се потписао словенски. Још један Хиландарац чија је дужност одговарала еклезијарховој јавља се као заступник свога манастира. Био је то црквењак (ἐκκλησιαστικός) Дамијан. Ἐκκλησιαστικός изгледа да је превод његовог словенског потписа, што је уобичајена појава на копијама. Потпис Дамијана налази се на два документа. На првом, од јануара 1375, он се као монах потписао последњи, а већ две године доцније он се као јеромонах потписао испред економа Свете Горе[39]. Из XIV века познат је још само један еклезијарх који је заступао свој манастир. Био је то еклезијарх Есфигменског манастира јеромонах Калист из децембра 1370. године[40]. Ови малобројни потписи манастирских еклезијарха наводе на закључак да њихова улога није била ни приближно тако велика као еклезијарха Кареје. Могли су бити бирани и међу монасима и међу јеромонасима.

[34] *Ф. Гранић*, Одредбе Хиландарског типика Св. Саве о ступању у манастирску заједницу и о делокругу братског сабора, Гласник Скоп. Научног Друштва 15(1935) 58.

[35] Codini, 158.

[36] *Милаш*, Достојанства 139; *Zhishman*, Die Synoden 166—7.

[37] *Ф. Гранић*, Црквеноправне одредбе хилендарског типика Св. Саве о настојатељу и осталим манастирским функционерима, Богословље 10/2—3 (1935) 17—18.

[38] Chil, 152, 160.

[39] Chil. 156; *Mošin-Sovre*, Supplementa 9.

[40] Chil. 153.

Неопходно је овде осврнути се и на руководиоца правних послова, правног заступника како протовог тако и појединих манастира — њиховог д и к е ј а . Светогорски документи показују да он као дикеј није био познат на Светој Гори пре XIV века. О значају протовог или карејског дикеја сазнаје се на основу положаја његовог потписа у хијерархијској лествици карејских функционера, са једне, и чланова протатовог савета и суда уопште, са друге стране. Први познати карејски дикеј био је Доротеј, који се потписао као „грешни дикеј протов" (δικαίῳ τοῦ πρώτου) на документу из августа 1322. године на другом месту, после игумана Алипијског манастира, а пре представника Равдуха и игумана Кутлумуша[41]. Овај документ представља потврђивање већ раније донете одлуке од стране групе монаха, и пошто на њему нема протовог потписа, свакако да га је његов дикеј ту заменио. Дикеј лавре карејске (δικαίῳ τῆς ἱερᾶς λαύρας τῶν Καρεῶν) јеромонах Теодосије потписао се на оба документа од септембра 1329. и маја 1330. године, на петом месту, после прота, односно ктитора манастира Анапавса, представника манастира Велике лавре, Ивирског и Ватопеда[42]. После његовог следили су потписи присутних игумана осталих манастира. Приликом доношења ових одлука о сједињавању манастира Анапавса са Кутлумушким, осим поменутог дикеја, није био пристуан ниједан други функционер Кареје. Следећи познати дикеј Кареје био је јеромонах Макарије, који се потписао, као и сви предходни, на грчком језику, после представника најугледнијих манастира, као и еклезијарха и духовњака Кареје, на документу из децембра 1356. године[43]. Још један дикеј протов, монах Пахомије, такође се потписао после карејског еклезијарха на документу из октобра 1364. године[44].

Напредовање дикеја на место испред еклезијарха и осталих функционера запажа се у време када је на положају дикеја био јеромонах Макарије. Он се редовно потписивао словенски и према томе био Србин[45]. Његово службовање као дикеја било је за време прота Србина Саве[46]. Интересантно је обратити пажњу на место потписа овог дикеја у односу на остале чланове протата. Тако, док се на документу од фебруара 1369. године он потписао после прота, бившег прота, игумана Алипијског манастира и проигумана Хиландара, на актима из новембра и децембра исте године његов потпис је одмах после протовог[47]. На ова три документа Макарије се потписао као „Іеромонах и дикеи Кареиски". Последњи пут, према расположивом материјалу, Макарије се потписао на документу од децембра 1370. године као „дикеи протов", опет после представника најугледнијих манастира, а испред бившег еклезијарха[48].

---

[41] Chil. 79.
[42] Kutl. 15, 16.
[43] Chil. 145.
[44] Chil. 148.
[45] За овог Макарија не може се утврдити да ли је идентичан са оним из 1356. године. О томе в. *Осшрогорски*, Серска област 111, нап. 31.
[46] в. стр. 228.
[47] Kutl. 25, 27, 28.
[48] Chil. 153.

Познат је још само један дикеј из XIV века. Био је то монах Теодосије, који се потписао на документу из августа 1375. године као δικαῖος τοῦ 'Αγίου ῎Ορους испред других карејских функционера[49].

Из наведених потписа карејских, односно протових дикеја види се да су на тај положај били постављани једнако монаси као и јеромонаси. Такође се из њих сазнаје о напредовању правног заступника на све виши положај у хијерархијској лествици карејских функционера. Тако се и он, као и еклезијарх, током друге половине XIV века нашао на месту одмах после прота, као његов главни помоћник. Поред тога, учествовање једнога од њих у раду светогорског протата указује на кумулирање већег броја послова у једној дужности и губљење строге разграничености у неким од послова које су обављали дикеј и еклезијарх. Тај процес, који се такође запажа у митрополијама и епископијама, како је споменуто, природно да је дошао до изражаја и на Светој Гори[50].

О правним заступницима — дикејима појединих светогорских манастира такође се сазнаје на основу аката светогорског протата. Потписи манастирских дикеја показују да су они замењивали своје игумане у својству њихових правних заступника. Дикеји су као представници манастира присуствовали седницама протата и потписивали се на донетим одлукама на месту које је одговарало по хијерархијском редоследу потписа игуману дотичног манастира, који тада, природно, није био присутан.

Тако на документу из јуна 1314. године дикеј Ватопеда, монах Герасим, потписао се после игумана Велике лавре и представника Ивирона, а пре игумана Хиландара, Есфигмена, Каракале, Алипија, Дохијара, Ксенофонта итд.[51] Исти дикеј потписао се на другом акту из 1313/14. године као четврти на полеђини, после представника Ивирона и игумана Ксиропотама и Хиландара. На првој страни истога документа налази се потпис монаха Калиника, дикеја манастира Филотеја, на месту које по хијерархијском реду одговара овом манастиру[52]. Исто тако потписали су се још неки дикеји Филотејског манастира: маја 1316. јеромонах Матија[53], априла-августа 1322. јеромонах Герасим[54], новембра 1366. и децембра 1370. јеромонах Зосим[55] и августа 1405. године јеромонах Макарије[56]. Међу многобројним потписницима споменутог документа од маја 1316. године, налази се и словенски потпис дикеја Пантелејмонског манастира Макарија, на месту које одговара хијерархијском положају овога манастира. Као заступници својих манастира потписали

[49] Ross. 23.

[50] Ово кумулирање дужности, започето у XIV веку, продужило се и касније. Тако на документу из јануара 1430. године, одмах после прота потписао се еклезијарх и дикеј Велике лавре, јеромонах Исаија, Ross. 13.

[51] Xér. 17.

[52] Kutl. 9.

[53] *Мошин*, Акти, 190.

[54] Chil. 77.

[55] Chil. 152, 153.

[56] Kutl. 43.

су се и дикеј Кутлумушког манастира, јеромонах Карпос, априла 1363.[57], дикеј Дохијара, јеромонах чије име није прочитано, јула 1378[58]. и јеромонах Данило, дикеј Ксенофонтског манастира, децембра 1392. године[59]. Вероватно је дикеј Дохијара био и „најмањи међу монасима" старешина (προϊστάμενος) Јаков, који се потписао на документу из маја 1316. године[60]. Године 1322. προϊστάμενος исихастирије Равде био је јеромонах Матија[61].

Потписи наведених дикеја појединих манастира показују да су за манастирске дикеје постављани и јеромонаси и монаси, али је више првих. То је потпуно разумљиво када се узме у обзир важност ове функције у XIV веку. Улогу и значај манастирских дикеја потврђује и чињеница да, после самих игумана, заступници појединих манастира најчешће су били њихови дикеји.

Да би слика о карејским фунционерима који су прилично редовно учествовали у раду светогорског савета и суда била потпунија, потребно је осврнути се и на н а с т о ј н и к а Кареје или Свете Горе (ἐπιτηριτὴς τοῦ Ἁγίου Ὄρους) чији потписи се често налазе на протатским документима XIV века. Дужност епитирита била је везана за старање око манастирске дисциплине и сродне послове[62]. Носиоци ове дужности били су и игумани неких мањих манастира. Тако се на документу из 1313/14. године, испред великог економа и еклезијарха Кареје потписао Игњатије, игуман Авксентија и настојник[63]. Крај потписа остао је непрочитан, али се са сигурношћу може попунити са речима „Свете Горе". То потврђује и чињеница да се овај Игњатије спомиње у тексту једног документа од априла 1312. године, међу сведоцима, приликом разграничавања поседа два манастира[64]. Ту се наводи „у то време и сада настојник кир Игњатије, ексигуман манастира Авксентија"[65]. Аналогно овоме, следећи познати настојник Свете Горе, чији потпис се налази међу бројним потписима документа из маја 1316. године, после економа и еклезијарха Кареје, био је Теофан, игуман манастира Ихтиофага[66]. На документима из септембра 1329. и маја 1330. године, после дикеја, од карејских функционера потписао се настојник Свете Горе, као Θεόφιλος ὁ Πλακᾶς καὶ ἐπιτηριτὴς τοῦ Ἁγίου Ὄρους[67]. Изгледа да је то исто лице које се среће на документу од децембра 1347. године, када се потписао после карејског еклезијарха као „у монаштву

---

[57] Ross. 10.

[58] Kutl. 36.

[59] Chil. 160.

[60] *Мошин*, Акти, 189.

[61] Chil. 77.

[62] Уп. *Du Cange*, Glossarium graec., под ἐπιτηρητής.

[63] Kutl. 9.

[64] Ross. 8.

[65] Веома је интересантан израз ἐξιγούμενος, који сигурно означава бившег игумана, али се у документима скоро никада не среће. За бившег игумана редовно се употребљава термин προηγούμενος.

[66] Esph. 7.

[67] Kutl. 15. 16.

Теофил и настојник Плака“[68]. Из документа од јуна 1353. сазнаје се да је тадашњи настојник био Методије, игуман манастира Макри[69].

Од априла 1363. године сачувана су два документа са потписима настојника[70]. На првом од њих испред карејског еклезијарха потписао се Данило, монах и настојник; на следећем, он се потписао само као монах Данило, а после њега је потпис Јосифа, игумана манастира Псевдаки и настојника Свете Горе. Ако се обрати пажња на овај потпис: Ἰωσὴφ ὁ Ψευδάκος . . . ἐπιτηρητὴς τοῦ ʽΑγίου ῎Ορους, види се да је он по своме облику једнак поменутом потпису Теофила од Плака.

Следећи познати настојник Свете Горе, монах Јоаникије, дуже времена се налазио на овом положају. Први пут се спомиње на документима из јануара и новембра 1366. године[71]. Док се на првом од ова два акта његов потпис налази после протовог, еклезијарховог и Теофила од Плака, на другом је при крају документа. Занимљиво је да се истакне да се на оба споменута акта после њега потписао монах Јосиф, игуман манастира Псевдаки, који је, како смо видели, био настојник 1363. године. Монах Јоаникије се потписао и на све четири протатске одлуке из 1369. године (из фебруара, новембра и две из децембра)[72]. На свим овим документима његов потпис је по своме положају испод потписа осталих карејских функционера. И када је престао да буде вршилац дужности настојника, монах Јоаникије је продужио да присуствује седницама протата и да се потписује на његовим одлукама. Тако јануара 1375. године он се потписао на два документа, као бивши настојник и само као монах Јоаникије, оба пута испред тадашњег настојника Свете Горе Калиста[73]. Већ августа исте године редослед у потписима се изменио, наиме настојник Калист потписао се испред бившег настојника Јоаникија, а оба су после дикеја и еклезијарха Кареје[74]. На следећој протатској одлуци од јула 1377. године, монаси Јоаким и Калист потписали су се као бивши настојници одмах после прота и Теофила од Плака[75]. Мора се претпоставити да је Јоаким био вршилац дужности настојника после Калиста и пре средине 1377., пошто се из тестамента једног монаха од јуна 1377. године сазнаје да је тада епитирит био монах Јосиф, који се јавља међу сведоцима[76]. Бивши епитирит Јоаким потписао се и на протатској одлуци из августа 1387. године[77]. После његовог потписа прочитано је само име Калист, за кога се са више вероватноће може претпоставити да је то нови настојник, а не онај Калист који се као епитрирт последњи пут спомиње 1377. године. То потврђује и доку-

---

[68] Chil. 135.

[69] Mošin-Sovre, Supplementa 7.

[70] Ross. 9, 10.

[71] Ross. 11; Chil. 152. Треба обратити пажњу да се на документу од јануара месеца он потписао као јеромонах. То наводи на претпоставку да је монаху Јоаникију претходио на положају епитирита истоимени јеромонах, тј. да су то два лица.

[72] Kutl, 25, 27, 28; Zogr. 45.

[73] Kutl. 31; Chil. 156.

[74] Ross. 23.

[75] Mošin-Sovre, Supplementa 9.

[76] Kutl. 35.

[77] Kutl. 39.

менат од марта 1392. године, на коме се налази потпис Калиста, монаха и настојника[78]. После њега потписао се Јоаким Сервиот (ὁ Σερβιώτης) бивши настојник. Ако је то већ познати Јоаким, онда би ово био једини документ где се он потписао као Сервиот. Међутим, не сме се искључити претпоставка да је то било друго лице, које је у међувремену такође обављало дужност епитирита, пошто расположиви материјал не пружа могућност да се утврди, макар и приближно, време службовања појединих настојника. И најзад Калист, као бивши настојник, потписао се на документу из јуна 1398. године, а други после њега и истовремено последњи међу потписницима документа је јеромонах Теодул, тада вршилац дужности настојника[79]. Са њиме се завршава листа познатих светогорских настојника из XIV века. Да ли је јеромонах Теодул продужио своје службовање и у XV веку из докумената није познато. Први документ којим се располаже из тога века је од августа 1405. године, на коме се последњи потписао епитирит, монах Павле[80].

Наведени потписи настојника Свете Горе показују да су вршиоци ове дужности били првенствено монаси. Познат је само један јеромонах са краја XIV века. Такође се види да су то били и игумани мањих манастира. Тако су сви познати епитирити прве половине XIV века били и игумани неких малих манастира. Тада уз име није стајала уобичајена ознака која казује да ли је дотични игуман био монах или јеромонах. На пример, за игумана манастира Псевдаки који је био настојник Свете Горе 1363. године, сазнаје се да је био монах тек из његовог потписа из 1366. године, када више није био вршилац дужности настојника[81]. Уопште игумани ових манастира, пошто би престали да буду вршиоци дужности настојника, никада се више нису потписивали као бивши епитирити, него само као игумани. Међутим, место њиховог потписа тада је обично иза или испред новог настојника, дакле уобичајеном месту за бившег настојника. Такође, сви ови потписи показују да је епитирит као члан протатовог савета и суда био на нижем положају у хијерархијској лествици карејских функционера, и није показао, као еклезијарх и дикеј, тенденцију пењања према врху.

СУДСКА ПРОЦЕДУРА

На основу сачуваних судских записника, серског суда и суда светогорског протата, који веома детаљно износе ток парница, види се да се судски процес одвијао према устаљеном и већ уобичајеном поступку. У њему се могу издвојити следећи моменти: примање тужбе, вођење истраге и доношење и изрицање пресуде. Суду се прво обраћао тужилац, као лично заинтересована страна. Пошто би он изнео свој захтев,

[78] Zogr. 51.
[79] Kutl. 42.
[80] Kutl. 43.
[81] В. стр. 237.

одређивала се расправа, на којој су се појављивале обе странке. Из 89. члана Душановог законика сазнаје се да је позив за расправу потицао од тужиоца, а вршио се преко надлежних судских органа. Манастир, без обзира да ли је био тужилац или тужена страна, обично је заступао игуман са старијом манастирском браћом, са којима је и иначе решавао најважније манастирске послове, а нарочито питање земљопоседа[1]. Члан 35. Душановог законика одређује да игуман управља целом манастирском имовином. Пред судом он, или неки други представник манастира, јављао се као његов законски заступник.

Тако, новембра 1360. године, пред серским судом, манастир Хиландар заступао је његов игуман Доротеј са монасима[2]. Августа 1365. године манастире који су се спорили заступали су њихови игумани, и то манастир Кастамонита Константин, а Есфигменски монах Манасис[3]. И из документа од августа 1375. године сазнаје се да је, као заступник Алипијског манастира, тужбу поднео монах Игнатије, „послат од благочастивог игумана"[4]. У веома дугом и компликованом спору око млина код Хандака, који се водио између манастира Хиландара и Зографа, на последњу расправу, новембра 1378. године, стигла су три Хиландарца: игуман, свештеник кир Евтимије, јеромонах и духовњак кир Матија Блеак и монах кир Михаило Алванит; од монаха манастира Зографа били су присутни: игуман кир Калиник, свештеник Павле, монаси Константин Патрикије, Серапион, економ Јован Привист и други[5]. У спору од маја 1388. године Хиландар су заступали: часни духовњак, јеромонах Григорије, јеромонах Данило, монах Герондије и Дохијарац Иван; од монаха пирга Василијевог стигли су монаси Нифон, Никодим и други Никодим[6].

Исто тако у спору око рибњака у Комитиси суду светогорског протата обраћали су се заинтересовани манастири. Априла 1331. године то су били монаси Ксеропотамци, а маја 1348. монаси Зографског манастира[7].

Аналогно са наведеним судским процесима и у српским изворима сачувало се више докумената о земљишним споровима. Тада су се цркве и манастири обраћали владаочевом суду преко својих законских представника, такође, првенствено игумана[8]. Тако 6. септембра 1327. године

---

[1] *Тарановски*, Историја српског права III/IV, 17.

[2] Chil. 146. Доротеј је постао игуман пре маја 1355. године и био на томе положају све до 1360/1. Године 1361. помиње се хиландарски игуман Јован. В. *Новаковић*, Зак. спом. 437. О Доротеју уп. *Острогорски*, Серска област 110, нап. 27; *Мошин-Пурковић*, Хил. игумани 77—78.

[3] Esph. 18.

[4] Kutl. 33.

[5] Chil. 157.

[6] Chil. 158.

[7] Xér. 24; Zogr. 48.

[8] Овде треба имати у виду да су земљишне парнице биле у домену државног суда. Непосредни владаочев суд у парницама ове врсте „сматра се као најбоља гаранција неприкосновености црквене земљишне својине", истиче *Т. Тарановски*, нав. дело, 159. То је било у потпуном складу са Душановим законодавством. В. члан 78. Душановог законика. Поред тога, право цркве на земљу заснивало се на владарским

игуман Хиландара Гервасије са браћом „приде краљевству ми“ због спора око земље са селом Косорићима[9]. Из времена цара Душана има неколико веома интересантних повеља издатих поводом жалби хиландарског игумана Доротеја и хиландарских стараца на суседе који нису поштовали права хиландарских метоха. Већина тих парница решавана је пред царем на сабору, и то на сабору у Крупиштима из последње године Душанове владе, који је имао карактер суда. То није био иначе чест случај да се на сабору решавају спорови, иако је установа државних сабора у Србији била редовна пракса. Међутим, из докумената се јасно види да је сам цар лично решавао ове спорове, док је улога сабора у у томе нејасна. Сабор је само доприносио свечаном карактеру царевог суђења и доношења пресуде[10].

Тако, у повељи од 2. маја 1355. године, којом цар потврђује и даје Хиландару разна права и повластице, и у повељи од 17 маја исте године, којом потврђује Хиландару манастир св. Петра Коришког и друге земље и повластице, каже се: „ту изиде всечестни игуман светије Богородице Хиландарскије кир Доротеј, и старац пирга Кареискааго Јенофрије, и ини старци . . .“[11] И из повеље од 2. јула 1355. године, која је такође издата на сабору у Крупиштима, и из повеље од 8. јуна исте године, сазнаје се да је тужбу око земљишних поседа и граница поднео опет исти часни игуман хиландарски кир Доротеј са старцима[12].

Из једне судске пресуде, која се не односи на земљишни спор, него на спор око наследне имовине, такође се види да је тужбу поднела заинтересована страна. То је био велики примикирије Исарис, који се обратио серском суду, потражујући од Хиландараца неке ствари свога покојног зета[13]. Оптужена страна, монаси Хиландара стигли су на суд по позиву деспота Угљеше, који је председавао суду.

Веома је интересантан и документ од октобра 1348. године[14]. Из њега се дознаје да су се обе заинтересоване стране, тј. игуман Алипијског манастира са монасима и „архонтопули“ Сера, појавили за-

---

хрисовуљама, те је из тога произлазило да је владар био најмеродавнији да протумачи даровницу своју или својих предака. Уп. *Тарановски*, ibid. Као што је суд српског владара решавао многобројне земљишне спорове, аналогно тому, и суд серске митрополије, у време када је постао суд серске државе, решавао је парнице ове врсте. И суд светогорског протата, такође, био је надлежан за спорове ове врсте на Светој Гори.

[9] Новаковић, Зак. спом. 397—8; Гервасије је био веома способан и вешт игуман, који је Хиландаром управљао скоро двадесет година. За то време он је веома унапредио и увећао имовину манастира, и то нарочито између 1320—28. године, користећи грађански рат који се тада водио у Византији. Уп. *Мошин-Пурковић*, Хил. игумани 38.

[10] Уп. *Н. Радојчић*, Српски државни сабори у средњем веку, Београд (изд. Срп. краљ. академије) 1940, 141—42; *А. Соловјев*, Два прилога проучавању Душанове државе, Гласник Скоп. Научног Друштва 7/8 (1930) 31 сл.

[11] Новаковић, Зак. спом. 429; *Соловјев*, Два прилога, 26.

[12] *Соловјев*, нав. дело, 30; Новаковић, нав. дело, 428, I.

[13] Chil. 151. О Георгију Исарису в. *Острогорски*, Серска област 95—100. *Соловјев*, Греч. архонты 279—280.

[14] Kutl. 21.

једно пред серским судом да би, споразумно, законски потврдили већ постојеће стање.

Током расправе тужилац је подробније излагао своју тужбу, а оптужени своје приговоре и одбрану. Странке су своје усмено излагање поткрепљивале разним писменим доказним материјалом. Овај је био толико пуноважнији колико су наведени документи били старији. Ово су биле у првом реду званичне и приватне исправе. Међу званичним исправама предност су имале царске хрисовуље, простагме, даровнице и други слични документи. После њих по важности су долазиле исправе појединих угледних личности. Током самог процеса тужилац је први износио своје доказе, а тек после њега оптужени се бранио износећи своје аргументе, који су се супротстављали тужби.

Тако у спору из јуна 1314. године, Ксеропотамци су доказивали своје право на спорни млин исправом старом 230 година, тј. из 1085. године[15]. Приликом утврђивања права Алипијског манастира на њихове насељенике (προκαθημένους), отктобра 1348. године, поред писмених сведочанстава, поузданост и истинитост наведених чињеница доказивала се и старим исправама (διὰ παλαιγενῶν δικαιωμάτων). То су биле даровнице покојног деспота Калиста Палеолога[16] и покојног протостратора Синадина[17], царске простагме и друге различите исправе (τὰ βασιλικὰ προστάγματα καὶ ἄλλα διάφορα δικαιώματα). Исто тако према купопродајном документу митрополије Мелника од јуна 1355. године, неки Теодор Калохерет, утврђујући своје право власништва на имање које продаје, позива се на простагму цара Андроника III, повељу великог доместика Хреље и простагму цара Стефана Душана[18]. У спору око млина код Хандака, када је стигао пред протатов суд новембра 1366. године, обе заинтересоване стране су изнеле своје исправе о млину. Пресуда је донета у корист монаха манастира пирга Хрисовог само на основу показаних исправа и хрисовуља (κατὰ τὰ προηγησάμενα αὐτῇ δικαιώματα καὶ χρυσοβούλλια). Међу њима је најважнија била исправа покојног епарха Мономаха којом је обећао да ће после смрти завештати тај млин поменутом манастиру. То се потврдило и наведеним хрисовуљама[19].

У веома дугом и компликованом спору око отуђеног врта Алипијског манастира, августа 1375. године, монах Игњатије поднео је

---

[15] Xér. 17.

[16] Деспот Калист Пелеолог, према мишљењима F. Dölger-а и P. Lemerl-а, био је солунски деспот Константин, син Андроника II из његовог првог брака. В. Kutl. 21 нап.

[17] Протостратор Теодор Комнин Дука Синадин био је син великог стратопедарха Јована Комнина Дуке Синадина и Теодоре, нећаке Михаила VIII Палеолога; в. Kutl. 21, нап.

[18] Chil. 144. О Хрељи, тј. Рељи Охмућевићу, истакнутом велможи прве половине XIV века, в. *М. Динић*, Реља Охмућевић, Зборник радова Византолошког института 9 (1966) 95—118.

[19] Chil. 152.

пресуду (χρισιμόγραφον) васељенског судије Матаранга[20]. Овај је још 1341. године донео пресуду у корист поменутог манастира. Противна странка показала је питакион упућен διοικητῇ Глави[21], као и писмо црквених архоната према коме је врт припадао Коресију[22]. Међутим, споменуту одлуку (διάγνωσις) Главе, на коју су се више пута позивали, нису могли показати јер није постојала. Суд, коме је председавао митрополит Теодосије тражио је мишљење митрополита Солуна, његовог хартофилакса и протонотара палате св. Спаса, који су једногласно решили спор у корист манастира. У доношењу пресуде одлучујућу улогу имао је крисимограф васељенског судије Матаранга, који је имао потпуну снагу и необоривост као одлука највише судске установе, те је и по својој пуноважности био испред осталих. И у спору од маја 1388. године између манастира Хиландара и монаха хиландарског пирга Василијевог, монаси Хиландара позивали су се на старе хрисовуље царева Андроника II и његовог сина Михаила IX Палеологае[23].

На исту праксу изношења старих хрисовуља и исправа уопште, као доказног материјала, наилази се и у српским изворима. Тако у поменутим повељама од 2. и 17. маја и 2. јула 1355. године, Хиландарци, тј. кир Доротеј и старци „изнесоше хрисовуље прародитеља царства ми светога краља“, тј. Милутина[24]. Исто тако у хрисовуљи од 8. јуна 1355. године тражили су од суда да се пресуди онако како је „та земља црквена у хрисовуљи“[25]. И у спору о границама хиландарских имања у струмичкој области из 1376. године „заклеше се страшним заклетием в'си в едино, шчо пише у хрисовуљу“ цара Душана[26].

Од приватних исправа најчешће су изношене опоруке (τὰ διαθήκοα γράμματα) појединаца, којима су завештавали своју имовину манастирима. Тако је у споменутом спору из августа 1365. године заступник манастира Есфигмена, Манасис, изнео опоруку покојног Јована Кападока, којом је овај своје имање са спорним метохом завештао манастиру[27]. И у спору Хиландараца са великим примикиријем Исарисом, обе стране су се позивале на завештање покојника[28].

---

[20] Kutl. 33. Никола Матаранг је васељенски судија из 1329. године. Потписан је као последњи од васељенских судија на документу од септембра 1334 (Esph. 8). Помиње се фебруара 1340. године у једном синодалном акту (ММ. I, 195). Уп. *Осшрогорски*, Серска област 125; *Lemerle*, Juge général 302—10; Kutl. 33, нап.

[21] Kutl. 19.

[22] Διοικητής Глава је такође васељенски судија из 1329. године; потписник је документа из 1330. године (Zogr. 38), и акта од септембра 1334. године (Esph. 8). Као васељенски судија он се спомиње још у једном синодалном акту из 1336 или 1337. (ММ. I, 177). Већ следеће године он више није вршилац ове дужности, али је остао у царевој служби. Уп. *Lemerle*, Juge général 302—09.

[23] Chih. 158.

[24] Новаковић, Зак. спом. 429; *Соловјев*, Два прилога 26, 30.

[25] Новаковић, нав. дело, 428, I.

[26] А. Соловјев, Одабрани споменици српског права од XII до краја XIV века, Београд 1926, 169.

[27] В. нап. 3.

[28] В. нап. 13.

Да би хрисовуље и остале исправе могле служити као доказни материјал било је потребно да буду аутентичне[29]. С обзиром на то важност печатних писама (σιγιλλιώδη γράμματα), било приватног или званичног карактера, због њихове веродостојности била је веома велика. У земљишном спору од новембра 1360. године спомиње се „старо печатно писмо" (τὸ προσὸν αὐτοῖς παλαιγενὲς σιγιλλιῶδες γράμμα), на коме су исписана по реду сва манастирска имања и ствари[30].

Дешавало се веома често да су се заинтересоване стране служиле фалсификатима, да би доказале своје право на земљу или друге објекте који у ствари нису њима припадали. Када би противна страна или суд посумњали у аутентичност изнете исправе морали су доказати да је показана хрисовуља фалсификат. Међутим, понекад није требало посебног труда у томе доказивању, пошто се радило о веома грубом и очигледном фалсификату.

Тако у земљишном спору између Есфигменског и Кастамонитског манастира, заступници последњег изнели су, поред лажних исказа, и фалсификовани препис опоруке покојног Кападока, који је спорно имање завештао Есфигменском манастиру. Фалсификовани препис био је прављен на брзину, тако да се по мастилу потписа, које се разливало, видело да је недавно направљен[31]. И у парници између великог примикирија Исариса и Хиландараца, Исарис се послужио фалсификованим завештањем. Сами монаси, прегледавши га, приметили су, поред нетачних чињеница, и брисања мастила, уметање, разлику у рукопису, те су га као кривотворину поцепали[32]. У оба наведена случаја, после утврђивања фалсификата, предмет је изношен пред владара, тј. „моћној и светој нашој деспотици", царици Јелени 1365. и „пресветом нашем деспоту Угљеши" 1366. године. Овакав поступак био је у потпуном складу са 105. чланом Душановог закона, према коме се владару остављало право да донесе дефинитивну пресуду у датим споровима.

Од веома великог значаја у овим парницама, поред писменог доказног материјала, била је и самостална изјава клетвеника, веродостојних људи, најчешће суседа (οἱ ἀξιόπιστοι γειττονεύοντες) о спорном предмету. Они су под заклетвом (μετὰ βάρους ἐκκλησιαστικοῦ) саопштавали суду чињенице, које су знали из личног искуства, или причања других и традиције, и давали су своје уверење о истинитости исказа странке[33]. Њиховом исказу суд је морао безусловно веровати и стога је био од пресудног значаја.

Тако је приликом испитивања о спорном млину манастира Хиландара, јуна 1314. године, био присутан велики број стараца — становника те земље[34]. И у истрази вођеној априла—августа 1322. године

[29] Уп. *Тарановски*, Историја српског права 206—8.
[30] Chil. 146, ред 20—1.
[31] Esph, 18, ред 30—45.
[32] Chil. 151, ред 95—110.
[33] *Тарановски*, ibid.
[34] Xér. 17.

о спорном земљишту, пошто ниједан од заинтересованих манастира, ни Хиландар ни Есфигмен, нису имали писмених доказа, „веродостојни сведоци су са сигурношћу изнели оно што су знали да је истина" (ἡ μάρτυρας ἀξιοπίστους, μετ' ἀσφαλείας δεικνύντας ὅσον ἴσασι τἀληθές)[35]. Исто тако и маја 1348. године, монаси и старци, становници Комитисе, упитани о спорном рибњаку, „потврдили су са страхом божјим и једногласно" (ὡμολόγησαν μετὰ φόβου θεοῦ, καὶ σχεδὸν εἰπεῖν ὅτι πᾶσα ψυχὴ ζῶσα ...) да је овај рибњак манастира Зографа. Независно од њих једна старица од 85 година потврдила је да се не сећа Ксеропотамаца на томе рибњаку[36]. И марта 1358. године монаси манастира Зографа добили су право на суседни млин само на основу изјаве клетвеника, стараца из суседних места[37].

Клетвеници се срећу и у спору из новембра 1360. године када су представници суда стигли на само спорно место, да би испитали како су се током времена неправедно отуђиле њиве које су припадале хиландарском имању св. Николе Каменикијског у близини Сера[38]. Истрага је вршена негде доношењем и показивањем печатне повеље, а негде „ἀπὸ μαρτυρίας καὶ ὑποδείξεως τῶν γειττονευόντων περὶ αὐτὰ δὴ χωράφια"[39]. У спору око метоха покојног Кападока стигао је скевофилакс на место где је покојник живео и сазнао најпре од жене и синова покојникових, који су „једногласно и чисте савести посведочили" (μιᾷ φωνῇ γλώσσῃ, μετὰ καθαρᾶς συνειδήσεως διαμαρτύραντο) оно што се знало ἐκ μαρτυρίας, тј. да је покојни Кападок сопственом вољом и жељом оставио опоруком своје имање Есфигменском манастиру. Ово су потврдили и Константин Хаварон, Аваланд, Андроник, Георгије Михес, Димитрије Магидинд и многи други, „скоро сви становници земље"[40]. Дакле, то су били суседи, који су ту живећи од давнине знали ток догађаја из сопственог искуства или причања других. Њихов број није био одређен. Пошто се истрага вршила на лицу места, није се постављало питање путовања на суд, па је поузданост тврдње била већа уколико је њихов број био већи.

Међутим, из српских докумената се види да се сведоци на суду јављају у одређеном броју. Тако у наведеној парници манастира Хиландара са двојицом властеле од 6. септембра 1327. године, краљ је донео одлуку да странке „поведу 12 стариник жупљан, достоверних чловек, да се закуну страшним заклетијем, дошадше на међу да укажу куде је мега"[41]. И у хиландарским повељама од 2. и 17. маја 1355. и 1361. године, спомињу се „12 старац", добрих чловек, на основу чијих исказа су постављене границе између спорних страна[42]. Као сведоци, клетвеници се спомињу у повељи Стефана Уроша III из 1330. године, којом оснива Дечански манастир. У њој се каже да је краљ послао судију и двадесет-

[35] Chil. 77, ред 11—12.
[36] Zogr. 38, ред 39—40.
[37] Zogr. 41.
[38] Chil. 146.
[39] Ibid. ред 32—35.
[40] Esph. 18, ред 55—68.
[41] Новаковић, Зак. спом. 397.
[42] Новаковић, ibid, 430, I; Соловјев, Два прилога, 26; Новаковић, ibid. 437, II.

четири сведока „устесати мегје“[43]. Исто тако се и даровнице цара Стефана и краља Уроша из 1353. године манастиру св. Арханђела позивају на пресуду серског митрополита Јакова у вези одређивања граница црквених земаља[44]. Границе хиландарских имања у спору вођеном 1376. године биле су утврђене једино на основу исказа заклетих стараца[45].

Велики значај који се придавао исказу клетвеника имао је и законску подлогу. Члан 80. Душановог законика каже: „за међе сеоске да обоје, који траже, даду сведоке, он половину, а он половину, по закону; куда рекну сведоци, његово да је“.

Не само да су клетвеници давали исказ под заклетвом, ова се примењивала и приликом давања исказа тужиоца и туженога. Колику је снагу и важност имала заклетва најбоље показује чињеница да је тужени добијао за право и био ослобађан оптужбе уколико је исправно дао заклетву уз своје оправдање[46]. Тако у спору око земљишта Καλὸς Ῥύαξ из априла—августа 1322. године, поред исказа веродостојних стараца, у присуству скоро свих игумана, јеромонаха и духовњака на Светој Гори, три представника манастира Хиландара: часни кир Арсеније, кир Јоасаф и кир Теодул, заклињући се страшним заклетвама, и бацајући страховите клетве на себе ако лажу (τοὺς φρικωδεστάτους ὅρκους ὀμόσαντες καὶ τὰ δεινότατα ἑμαυτοῖς ἐπαρασάμενοι) посведочили су да је место њиховог манастира[47].

Веома интересантно давање заклетве спомиње се у продајном документу од априла 1329. године[48]. Према овом акту, Јован Мавријан, заједно са својом супругом и њеном мајком, споразумео се са монасима Хиландара о уступању трећег дела од старог поседа породице Модина. Јован Ватац, таст Јована Мавријана, будући упознат са овим споразумом, желео је да дође до новца који је био дат монасима на чување приликом склапања споразума. Стога је успео да му се направи лажна исправа, наводно издата уз пристанак монаха. Тада је отишао кесаропољском епископу „наваљујући на њега да би он то писмо потписао“. Пошто је епископ желео да најпре покаже исправу монасима, Ватац „часни и животворни крст, који је висио на прсима архијереја узевши, скинуо га је и заклео се у његову снагу да је она исправа истинита“. На то је епископ потписао исправу. Када се открило да је ова исправа лажна био је сазван сабор. Епископ је изрекао епитимију на онога ко је писао поменуту исправу. Међутим, Ватац се није усудио да је преда. Парничење Ватаца са монасима се продужило. Најзад он је признао истину пред кесаропољским епископом, хартофилаксом митрополије Зихне, протонотаром кесаропољске епископије и становницима тога места. Том приликом је и настао поменути документ.

Спор око млина код Хандака на крају је решен помоћу заклетве, у основи које се налазило схватање о божијем суду, пошто раније донете

[43] Новаковић, ibid. 646—7, III.
[44] Новаковић, ibid. 703, III.
[45] Соловјев, Одабрани споменици 169—71.
[46] *Тарановски*, нав. дело, 198—200.
[47] Chil. 77, ред 25—26.
[48] Chil. 118.

пресуде нису биле задовољавајуће. Монаси манастира Зографа изјавили су да ће свађе и размирице престати једино ако три представника манастира Хиландара у име целог братства δέξωνται βάρος ἀλύτου ἐπιτιμίου. На то су Хиландарци учинили приговор на захтев Зографићана износећи да ни монаси а још више јеромонаси и духовњаци не подлежу црквеној казни. Међутим, ради општег мира, они су пристали да то учине.[49] Сама свечаност скупа пред којим је положена заклетва указује на значај који јој је придаван. Суду је председавао митрополит Зихне Павле. После њега, као чланови суда, потписали су се: епископ Кесарополја Гаврило, јеромонах кесарополске епископије Дионисије, хартофилакс митрополије Зихне Захарије и, као представници епископије Јежева, свештеници сакеларије Никола, скевофилакс Стаматис и хартофилакс Јован. Поред чланова суда и представника спорних страна били су присутни и кефалија Хрисопоља Саракинопул, од Црне планине Беривој са братом, од Хандака Малеас и свештеник Михаило, Калојан Ромејски, затим економи Есфигмена кир Калиник и манастира Мармарија кир Касијан, као и многобројни представници околних земаља поименице наведени. Тада су три Хиландарца: бивши игуман кир Евтимије, јеромонах и духовњак кир Матија Блеак и монах кир Михаило Албанит дали изјаву да су спорни млин и њива манастира Хиландара, а не Зографа. Ово су они тврдили под претњом црквене казне одлучења, „која је тешка и велика" (ὅσον ἐστὶ βαρὺ καὶ μέγα), и која би се у случају давања лажног исказа односила не само на њих који су је дали, него на цело братство. После тога спор је решен у корист Хиландара.

На крају се може закључити да је суд могао по схвоме нахођењу да води цео процес, тј. да врши избор сведока, излагање доказног материјала, да тражи полагање заклетве и уопште да предузме све мере које су му се чиниле неопходне приликом вршења истраге[50]. Тако је судијама било дозвољено да на захтев једне од странака прихвате одлагање расправе и заказивање следеће. На пример, у спору од августа 1375. године, Коресијева странка је тражила три пута временско одлагање расправе, да би прибавила потребни доказни материјал. Суд јој је у томе излазио у сусрет[51]. На крају, када је судски поступак био завршен, уколико странке више нису имале ништа да изнесу и пошто је њихово излагање било употпуњено од стране чланова суда, доношена је коначна пресуда (αὐτοτελὴς ἀπόφασις). Она је била састављана писмено, потписивана од чланова суда и упућивана обема странкама.

[49] Chil. 157, ред 29—45.

[50] *Zachariä*. Geschichte 395.

[51] Kutl. 33.

MIRJANA B. ŽIVOJINOVIĆ

THE JUDICIAL SYSTEM IN THE GREEK TERRITORIES OF THE SERBIAN EMPIRE

Summary

In the large territory of the Byzantine Empire which became a part of the Serbian Empire of Emperor Stephen Dušan (1331—1355) were located a number of Byzantine cities with a complete ecclesiastical organization, episcopal seats and a metropolitan hierarchy. Among these cities Serres assumed the most important position, becoming the most significant seat after Dušan's acquisition of these territories. Later, after Dušan's Empire vanished, Serres, as the center of a separate state, continued to hold it own and even strengthened its position.

In this article, the author examines, besides the ecclesiastical judicial system in Serres, which was an important political as well as ecclesiastical center because of its metropolitan rank, the judicial system of several other religious centers in that area, such as the metropolitans of Zichna, Christopolis and Melnik, and the episcopies of Kaesaropolis, Ježevo and Jerissos. Mount Athos holds a special position because of its special place in the ecclesiastical life of the Byzantine Empire.

The religious centers mentioned above were the bases of legal power and were, almost without exception, ecclesiastical courts. These courts extended their prerogatives during the XIIIth and XIVth centuries, occasionally handling civil suits. The majority of the documents preserved are concerned with land property cases: olive-yards, vine-yards, mills and fisheries. Some law-suits were also concerned with inheritance problems, and questions of jurisdiction over small chapels, monastic serfs etc.

The metropolitan presided over the court in session. During the rule of Despot Uglješa, he introduced the practice of presiding himself. The courts in session included members of the clergy who signed all documents in accordance with established hierarchical procedure. At Mount Athos the protos presided over the Council and court in session. These two courts were composed of abbots, as the representatives of certain monasteries, by officers from Karyes: the ekklesiarches, the legal representative (dikaios) and the epiteretes (v. supra230—238).

The highest ranking officers in the metropolitan centers constituting the court were the following: the oikonomos, sakellarios, skeuophylax, chartophylax, sakellios and the legal representative — the protekdikos or dikaios. Their duties were regulated by ecclesiastical rules and provisions and were primarily concerned with the care and protection of the central episcopal administration. The oikonomos, therefore, whose signature was usually affixed below the metropolitan's, had one of the most important duties — the management and disposition of church property (v. supra 208—209). The signatures of the oikonomos of the metropolis of Serres,

as well as of the other above-mentioned ecclesiastical centers, were invariably on all documents relating to purchase, sale and donations. These documents were not necessarily signed by the metropolitan. The sakellarios was the most important official in charge of the finances of the metropolitan and episcopal seats, as well as having other duties (v. supra 209—211). The presence of the sakellarios was necessary in many transactions. Their signatures were affixed on private as well as judicial legal documents. The skeuophylax, who was in charge of the ecclesiastical furniture, liturgical books, precious objects, reliquies etc., regularly signed private legal documents and occasionally court documents (v. supra 211—212). The chartophylax, the fourth ranking in the church hierarchy, by the extent of his activities, importance and influence, was actually over all members of the council. He composed, signed and sealed episcopal decisions, heard confessions and granted absolution, and issued or withdrew marriage permits etc., (v. supra 212—214). He also had an important duty as legal representative of the bishophrics. Accordingly, the signature of the chartophylax can be found on almost all documents from the above-mentioned ecclesiastical centers. The duties of the sakellios frequently coincided with those of the skeuophylax, i.e. the sakellios was in charge of church movable property and renting the ecclesiastical lands. In certain cases he acted as an archivist of the church documents. His signatures show that he, with the members of the first pentade, participated in the deliberations of the metropolitan's council and court (v. supra 214—215).

Among these ecclesiastical officers a special function was that of protekdikos or dikaios. More information about his duties and prerogatives in the XIVth century can be drawn from the charters, especially from the signatures. On the basis of these documents we can see that protekdikos or dikaios were only two names for the function of legal representative (v. supra 215—220). In the metropolis one can find both names used, while on Mount Athos the term dikaios was used uniformly. The fact that the signature of the dikaios precedes that of other members of the metropolitan hierarchy, i.e. the rest of the members of the court at Mount Athos, shows the increase of influence of the dikaios in the XIVth century and his assumption of the major role in the metropolitan's and the Mount Athos protos' council. This conclusion is based upon the fact that during the period of Serbian rule in Serres and on Mount Athos the position of legal representative was in the hands of Serbs (v. supra 220—221).

Besides the legal representative (protekdikos or dikaios) it is evident that another function existed, i.e. the dikaiophylax. His signatures show that he was primarily concerned with the certification of documents. He, therefore, directly encroached on the prerogative of the chartophylax and other members of the first pentade. The title of dikaiophylax, therefore, although it could have been an independent function, could also be given to a member of the first pentade. This shows that because of the many legal obligations of the protekdikos a new title emerged — dikaios (dikeistije) or dikaiophylax. The dikaios thus had a high position in the hierarchy of the metropolitan clergy. The signatures of the functionaries indicate that they

were connected only in that both of them carried out legal functions. There were, however, definite differences in these functions.

The accumulation of functions in one person and the fact that the signatures for certain ecclesiastical functions are not found where ordinarily prescribed by the church regulations, show that the order and delimitation of the duties of certain ecclesiastical functions became less rigidly defined and tended to depend on the time and situation.

It is interesting to note that among the above-mentioned ecclesiastical functionaries there was a surprisingly high number of laymen. This leads to the conclusion that in these ecclesiastical centers there was not a substantial number of educated priests to fulfill the important functions in the ecclesiastical hierarchy for which specific knowledge was required. Some duties were, therefore, carried out by the laymen.

The signatures of the ecclesiastical functionaries examined show that these functions tended to stay in the hands of certain persons and families. It is possible to follow their rise from lower to higher positions in the ecclesiastical structure. For instance, diakon Manuel Koubaras occupied the position of the oikonomos of the metropolis of Serres for almost forty years (1323—1360) (v. supra). Diakon Theodore Koubaras, a member of the same family, was chartophylax of that metropolis for over twenty years (v. supra 213), and the priest Nicholas Koubaras was first protekdikos and afterwards skeuophylax in the same place (1353, 1357, v. supra 208). George Murmuras, who was first protonotarios and δικαίων προϊστάμενος in Serres (1305) became the sakellarios two decades later (1323—1326). His son-in-law, John Modinos (1339—1360), a priest, who succeeded him in that position, had earlier been skeuophylax (1323—1326, v. supra 210, 211). It is possible to follow the rise of Sergius Synadenos, first as a protekdikos (1339, 1348), and later as skeuophylax (1353), Theodore Tzemtzeas, protekdikos (1323—1326) and skeuophylax (1339—1348, v. supra 211, 219, 220), Manuel Rizikos, sakellarios (1366) and later oikonomos (1388, v. supra 208, 210) etc.

Зборник радова Византолошког института, књ. X
Recueil des travaux de l'Institut d'Études byzantines, № X

BOŽIDAR FERJANČIĆ

NOTES DE DIPLOMATIQUE BYZANTINE

A propos du cinquième tome des Régestes des diplômes impériaux[1]

La parution du cinquième tome des Régestes des diplômes des empereurs byzantins, dont la publication fut inaugurée, il y a plus de trente ans, par l'éminent byzantinologue F. Dölger, vient d'accomplir la création du manuel précieux pour tous ceux qui s'adonnent à l'étude de l'histoire de l'Empire d'Orient. Le titre même du dernier tome, qui comprend la période de 1341 à 1453, montre qu'à la rédaction de ce livre a pris une part active le jeune savant allemand P. Wirth. Par conséquent, il convient de considérer que c'est lui qui a terminé cette publication importante et qui est également responsable de sa rédaction définitive.

Il est tout à fait naturel que le tome final de régestes qui se rapporte au dernier siècle de l'Empire Byzantin touche une série de questions importantes de son histoire et en même temps suggère aussi quelques considérations relatives à ces questions. Nous tâcherons dans ce travail de poser quelques-unes de ces questions, partant en premier lieu des résultats exposés dans le tome final de la publication de F. Dölger. De l'autre côté, nous signalerons également certaines omissions plus importantes qu'on a laissé échapper dans ce travail difficile et plein de responsabilité.

Nous commencerons par ce qui est en fait le plus manifeste dès le premier contact avec cette publication — par la division des matériaux, celle-ci ayant été effectuée, bien entendu, suivant les années de règne des empereurs. Seulement, tandis que dans les volumes antérieurs cette tâche fut beaucoup plus facile à réaliser, la période mouvementée de l'histoire byzantine du XIV^e^ siècle, comblée d'une série d'usurpations du pouvoir impérial, posait devant l'auteur de nombreuses difficultés dans l'élimination desquelles il n'avait pas toujours des critères uniformes et identiques. C'est pourquoi les matériaux volumineux ne sont pas toujours bien ordonnés, ce qui rend parfois difficile au lecteur de s'y orienter. Ce manque d'uniformité dans la disposition des matériaux touche aussi à certaines

---

[1] F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, 5. Teil: Regesten von 1341—1453 unter verantwortlicher Mitarbeit von P. Wirth, München 1965.

questions importantes de l'histoire de la dernière époque de l'Empire Byzantin.

Ainsi, déjà la première période du long règne de Jean V Paléologue (1341—1391)[1a] a été divisée en une série de sections, à savoir: a) du 8 février 1347 au 21 novembre 1354 où régnait, à côté de Jean V Paléologue, comme empereur (Hauptkaiser) Jean VI Cantacuzène; b) à partir du printemps de l'année 1353 jusqu'à la fin de l'année 1357, où Matthieu Centacuzène fut également empereur; c) du mois de février au 21 novembre 1354 lorsque Jean V Paléologue avait pour corégnant Jean VI Cantacuzène; d) à partir de la fin de l'année 1357 jusqu'au mois de septembre 1373, alors que Jean V Paléologue était seul empereur (Alleinkaiser); e) à partir du mois de septembre 1373 jusqu'au mois de mai 1376 où Jean V Paléologue avait pour corégnant son fils Manuel; f) à partir du mois de mai 1376 jusqu'au 16 février 1391 où Jean V Paléologue régnait aussi avec son fils Manuel, mais avait en même temps des empereurs rivaux (Gegenkaiser): Andronic IV Paléologue du 1er mai 1376 jusqu'au 1er juillet 1379 et Jean VII Paléologue du 14 avril au 14 septembre 1390; ce dernier était, en outre, jusqu'au 22 septembre 1408 „Nebenkaiser". L'auteur se heurta, sans doute, à de grandes difficultés en essayant de faciliter l'orientation dans de nombreux matériaux du règne mi-séculaire de Jean V Paléologue, comblé d'événements et de changements mouvementés dans l'histoire byzantine. Il y eut, dans cette longue période de temps, particulièrement au cours des premières décennies, des années où le jeune empereur n'exerçait presque aucune influence sur la politique et les affaires d'Etat qui furent gérées par les gens de son entourage, ceux-ci profitant de cette occasion favorable pour refouler Jean V Paléologue entièrement dans l'arrière-plan. En entreprenant de résoudre ces problèmes, l'auteur n'avait pas de critères uniques et clairs.

Les premières années du règne purement formel de Jean V Paléologue, fils mineur d'Andronic III (1341—1347), sont marquées par le rôle important que jouait sa mère ambitieuse, l'impératrice Anne de Savoie, mentionnée dès le 5 septembre 1341 dans un traité conclu entre Byzance et les Génois, devant le nom de son fils, comme „excellentissima domina Anna in Christo Deo fidelis imperatrix et moderatrix Romeorum Paleologina"[2]. En vertu de cette donnée, E. Christophilopoulou conclut correctement que l'impératrice-mère régnait formellement et effectivement à Byzance comme „αὐτοκρατόρισσα 'Ρωμαίων" et que c'est pour cela qu'elle avait signé le traité avec les Génois. Anne de Savoie a continué, même après le couronnement de Jean V Paléologue (le 19 novembre 1341) à gouverner l'Etat; cela résulte, en premier lieu, du fait que sur 245 de 252 pièces de monnaie, conservées

[1a] Au commencement de cette grande section chronologique sont indiqués comme corégnants: Jean Cantacuzène (du 2 février 1347 au 21 novembre 1354) et son fils Matthieu (mai 1353 — fin de l'année 1357) et comme empereur rival (Gegenkaiser) Andronic IV Paléologue (du 12 août 1376 au 1er juillet 1379). Pour des raisons qui nous sont peu claires, on a omis de mentionner ici le fils cadet de Jean, Manuel, bien qu'il fût corégnant de son père à partir du mois de septembre 1373.

[2] G. Bertolotto, *Nuova serie di documenti sulle relazioni di Genova coll'impero bizantino,* Atti della Società Ligure di Storia Patria 28 (1898) 545—550; *Reg.* No. 2864. Parlant rétrospectivement de ce traité, Jean Cantacuzène lui-même met en relief le fait qu'il fut conclu par l'impératrice Anne de Savoie. Cf. Cant. III, ed. Bonn. 68.

de cette époque, le nom d'Anne de Savoie figure avant celui de son fils Jean[3]. F. Dölger est récemment arrivé aux mêmes conclusions en supposant qu'Anne de Savoie avait effectivement gouverné l'Empire dans l'intervalle de 1341 à 1347 au nom de son fils mineur, tandis que celui-ci ne faisait que signer les documents[4].

Le rôle important qu'Anne de Savoie a joué dans les événements après la mort d'Andronic III Paléologue se reflète aussi dans les arguments de Jean Cantacuzène lui-même, par lesquels il justifiait son acte de s'être fait proclamer empereur à Didymotique (le 26 octobre 1341): il fait la promesse de respecter les droits de l'empereur légitime Jean V Paléologue, mais il s'engage que le nom de l'impératrice-mère serait mentionné en première place, ensuite celui du jeune empereur et alors seulement ceux de Jean Cantacuzène et de son épouse Hélène[5]. Au mois de mars de l'année 1342, le gouvernement de Constantinople offrit à Etienne Douchan les villes à l'ouest de Christopolis, sous condition de lui remettre l'usurpateur Jean Cantacuzène; les sources narratives contemporaines soulignent que cette mission fut envoyée par l'impératrice Anne de Savoie[6]. Dans un but analogue fut envoyée une autre mission à l'empereur bulgare Jean Alexandre (en hiver 1343) que le gouvernement légal le Constantinople invitait à aider dans la lutte contre l'usurpateur; on y souligne aussi que cela fut fait par l'impératrice-mère[7]. Au printemps de l'année 1343, la mission de Constantinople se rend à Venise et on voit, d'après un rapport de la séance du Sénat, qu'elle fut envoyée par Anne de Savoie[8]. L'ecrivain contemporain, N. Grégoras met en relief le fait qu'Anne de Savoie avait envoyé, vers la fin de l'année 1344 ou au commencement de 1345, une mission à Didymotique pour entamer les négociations avec l'usurpateur Jean Cantacuzène[9]. Finalement, à la veille du terme de cette période mouvementée et importante, en automne de l'année 1346, l'impératrice Anne de Savoie envoie les émissaires à Balik, frère de Dobrotitza, en le priant de lui prêter secours dans la lutte contre l'usurpateur[10]. Ce rôle d'Anne de Savoie n'est pas visible des régestes, parfois très amples, ayant trait aux événements entre 1341 et 1347. Peut-être

---

[3] T. Bertelè, *Monete et sigilli di Anna di Savoia imperatrice di Bizancio,* Roma 1937, 67—69; E. Christophilopoulou, 'Εκλογή, ἀναγόρευσις καὶ στέψις τοῦ βυζαντινοῦ αὐτοκράτορος, Athènes 1956,191 sq.

[4] F. Dölger, *Zum Kaisertum der Anna von Savoyen,* Paraspora 1961, 210 sq.

[5] Cant. II, ed. Bonn. 166; Greg. II, ed. Bonn. 611. Cf. Dölger, *Zum Kaisertum der Anna* 210; G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates,* München 1963, 421.

[6] Cant. II, ed. Bonn. 306; Greg. II, ed. Bonn. 642; *Reg.* V, No. 2879. Dans tous les régestes qui se rapportent à la période avant 1346, on mentionne Etienne Douchan comme „Serbencar", bien qu'il ne portât alors que le titre de roi.

[7] Cant. II, ed. Bonn. 406; *Reg.* V, No. 2892.

[8] F. Thiriet, *Régestes des délibérations du sénat de Venise concernant la Romanie* I (1329—1399), Paris 1958, No. 155; *Reg.* V., No. 2888.

[9] Greg. III, ed. Bonn. 776; *Reg.* V. No. 2901. De cette même mission parle aussi Jean Cantacuzène (II, ed. Bonn. 444) pourtant sans mettre en relief qu'elle fut envoyée par l'impératrice mère. Le régeste ne fait pas ressortir cette différence dans les développements respectifs de deux historiens.

[10] Cant. II, ed. Bonn. 584; *Reg.* V, No. 2911. Dans le régeste on ne parle pas de l'issue heureuse de cette mission diplomatique, après quoi les frères de Balik, Theodore et Dobrotitza, vinrent à Constantinople.

serait-il mieux de séparer cette période où Anne de Savoie gouvernait effectivement l'Empire Byzantin, en une section spéciale[11].

Cependant, l'hypothèse de F. Dölger est incontestablement correcte: c'est qu'Anne de Savoie, en tant que femme, ne publiait ni ne signait les documents impériaux, mais que cela faisait tout de même son fils mineur Jean V Paléologue. Comme preuves, F. Dölger allègue neuf chrysobulles de cet empereur de la période entre 1341 et 1347[12]. Parmi les diplômes de ces années, le premier au point de vue chronologique est le document délivré aux pronoïaires de Serrès, confirmant certains revenus (novembre 1342). C'est un chrysoboullon sigillion (χρυσόβουλλον σιγίλλιον) avec le mot σιγίλλιον trois fois écrit à l'encre rouge dans le texte, mais seulement avec le ménologe à la fin, ce qui, d'ailleurs, correspond à cette espèce de documents de la chancellerie impériale[13]. Le premier document portant la signature de l'empereur Jean V Paléologue date du mois de décembre 1342; il s'agit d'un chrysobulle à la Lavra du Mont Athos, confirmant la possession des maisons et des propriétés dans la capitale[14]. Dans la période entre 1341 et 1347, le jeune empereur Jean V Paléologue promulgue aussi des prostagmata, comme par ex. au mois de septembre 1343, ordonnant

---

[11] L'influence d'Anne de Savoie se faisait sentir dans la capitale même lorsque la situation fut complètement changée par la transmission du pouvoir aux mains de Jean Cantacuzène. N. Grégoras (III, ed. Bonn. 155) dit que Jean V. Paléologue avec sa mère à publié, au mois de mai de l'année 1347, un acte par lequel il s'engageait à ne rien entreprendre contre la famille de Jean Cantacuzène et à respecter ses décisions comme décrets émanant de l'empereur.

[12] Dölger, *Zum Kaisertum der Anna* 220 sq. Il signale la circonstance que ces chrysobulles portent la même signature de l'empereur et que certains d'entre eux, chronologiquement les plus anciens, ont été authentiqués par la main du grand logothète Jean Raoul. Cf. F. Dölger, *Zur Unterfertigung byzantinischer Chrysobulloi Logoi,* München 1964, 8 sq. F. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges,* München 1948, No. 8 insiste beaucoup sur le fait que l'année 1347 marque une limite bien définie dans les types de signatures de Jean V Paléologue; les signatures de l'empereur avant cette année forment un ensemble.

[13] P. Lemerle, *Actes de Kutlumus,* Paris 1946, No. 20; Dölger, *Schatzk.* No. 16; *Reg.* V, No. 2883, Nous ne prenons pas en considération le prostagma du mois d'octobre 1342 à l'homme de l'empereur, Jean Margaritès, car son éditeur A. Guillou, *Les archives de Saint-Jean-Prodrôme sur le mont Ménécée,* Paris 1955, No. 36 considère qu'il appartient à Jean Cantacuzène. Cependant, dans *Reg.* V, No. 2882, on l'attribue tout de même à Jean V Paléologue, en faisant ressortir qu'il est difficile de présumer „dass Johannes Kantakuzenos zu dieser Zeit schon als Hauptkaiser urkundete". Il faut classer parmi les documents peu clair le prostagma daté du mois de mars de la XIV^{e} indict. (cf. F. Miklosich-J. Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi* I, Vindobonae 1860, 232 sq. — dans les notes suivantes cité comme M. M.) que l'on attribue égalemcnt à Jean V Paléologue. Cf. *Reg.* V, No. 2886.

[14] A. Eumorphopoulos Lauriotes, Χρυσόβουλλον Ἰωάννου Παλαιολόγου αὐτοκράτορος Ῥωμαίων ἀνέκδοτον, Νεολόγου Ἑβδομαδιαία Ἐπιθεώρισης 2 (1893) 200—204; *Reg.* V, No. 2885. La charte porte un sceau d'or avec une inscription éntrange „ΙΩ ΕΝ ΧΩ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡ Ο ΠΑΛΕΟΛΟΓΟΣ". Le jeune empereur a publié encore deux chrysobulles: au mois de mars 1343 à Manuel Mésopotamite (cf. L. Petit et B. Korablev, *Actes de Chilandar,* V V 17, 1911, No. 132; *Reg.* V, No. 2887) et au mois de novembre 1344 au straptopédarque Jean Choumnos, avec la signature qui se distingue par une certaine assurance des signatures antérieures de Jean Paléologue. Cf. W. Regel, *Actes de Philothée,* V V 20 (1913) No. 8; Dölger, *Schatzk.* No. 8; *Reg.* V, No. 2900.

au prôtos du Mont Athos de rendre au monastère de Chilandar la petite cellule de Scorpios[15].

Au mois de février 1347, il se produisit dans la capitale un changement extrêmement défavorable aux positions ultérieures de l'impératrice-mère, car la population avait ouvert les portes de la ville aux partisans de Jean Cantacuzène qui devint par là maître effectif de l'Empire. Les ambitions politiques réelles d'Anne de Savoie ont été détruites et elle fut obligée de céder le gouvernail de l'Etat à Jean Cantacuzène. Ces événements n'ont pas, pourtant, changé la situation du jeune Jean V Paléologue qui resta de nouveau à l'arrière-plan avec cette différence qu'il n'était plus devancé par sa mère Anne de Savoie, mais par Jean Cantacuzène. L'entière période du 8 février 1347 au 21 novembre 1354 est indiquée dans les régestes comme règne de Jean V Paléologue et de Jean VI Cantacuzène, ce dernier portant l'épithète d'empereur principal (Hauptkaiser). Cependant, les événements mêmes démontrent que cet intervalle ne forme pas tout de même un ensemble unique et que le jeune Jean V Paléologue ne demeura pas, pendant tout ce temps, uniquement leur observateur passif. Nous essayerons, en nous basant sur les documents, d'établir approximativement quand ces changements importants se sont produits.

Les preuves manifestes du rôle dominant de Jean VI Cantacuzène dans la politique d'Etat nous sont offertes par les documents du mois de septembre 1347, par lesquels on rend à l'archevêché de Kiev quelques évêchés. Tous ces diplômes ont été publiés au nom d'un empereur[16]. En outre, dans un acte synodal du mois de septembre 1364, on mentionne le chrysobulle „du saint empereur Cantacuzène", confirmant les droits des métropolites d'Alanie et de Sozopolis[17]. Le premier signe d'une certaine participation de Jean V Paléologue au pouvoir se trouve dans le traité que les Byzantins avait renouvelé, au mois de septembre 1349, avec la République de Venise; on y souligne au commencement même que le document a été publié au nom des empereurs Jean VI Cantacuzène et Jean V Paléologue. A la fin du traité figurent aussi leurs signatures[18]. Si nous examinons les signatures de ce document étrange et intéressant, dont nous reparlerons plus loin, nous nous rendrons compte du désir frappant de Jean V Paléologue d'imiter la signature de Jean VI Cantacuzène.[19] Donc, le traité byzantino-

[15] Petit, *Actes de Chil.* No. 133; *Reg.* V, No. 2893. Dans le régeste, on corrige la date du prostagma en le référent au mois de janvier 1344 et l'on considère qu'il a été adressé au prôtos Théophylacte. Cependant, J. Darrouzès, *Liste des prôtes de l'Athos,* Le millénaire du Mont Athos I, Chevetogne 1962, 423, 426 signale qu'à la tête de l'Athos à cette époque se trouvait Isaac (1312—1345) et de l'autre côté il ignore l'existence d'un prôtos Théophylacte au XIV[e] siècle.

[16] M. M. I, 261—266; *Reg.* V, No. 2925—2928. C'est ce même ton que respire aussi la lettre de Jean Cantacuzène au prince Démétrius Ljubart du mois de septembre 1347.

[17] M. M. I, 477 sq.; *Reg.* V, No. 2919.

[18] M. M. III, 114—120; *Reg.* V, No. 2952. F. Dölger, *Fascimiles byzantinischer Kaiserurkunden,* München 1931, No. 13, tab. VII donne la photographie de la fin du document avec les signatures des empereurs.

[19] Dölger, *Zum Kaisertum der Anna* 220 sq. constate que cette signature diffère des autres exemples de Jean Paléologue, mais il interprète d'une manière peu convaincante le désir du jeune empereur d'imiter la signature de Jean Cantacuzène, se référant à l'information de l'usurpateur lui-même (Cant. II, ed. Bonn. 614) que Jean V Paléologue avait promis de suivre en tout son beau-père, et cette décision s'étendit aussi sur les formes de la signature.

vénitien du mois de septembre 1349 démontre qu'en ce temps-là le jeune empereur Jean V Paléologue avait obtenu un rôle au moins symbolique dans le pouvoir. Mais, à ce qui semble, on en est resté là au début.

Le premier document de cette période, issu indubitablement de Jean V Paléologue[20], est le chrysobulle (janvier 1351) au grand adnumiaste Georges Katzarès, renfermant la confirmation de certaines possessions à Kalamaria, caractéristique par la rare formule plurielle „ἡ βασιλεία ἡμῶν", qui semble démontrer un certain dualisme du pouvoir entre Jean VI Cantacuzène et son beau-fils Jean V Paléologue[21]. Cette même impression est laissée aussi par le prostagma de Jean V Paléologue à Xéropotamou (mars 1351), par lequel sont réglés certains payements du monastère envers André Indanès: Xéropotamou est caractérisé comme un monastère „τῆς βασιλείας ἡμῶν", tandis qu' André Indanès, le grand papias Kabasilas et Sénachérim sont nommés „οἱ οἰκεῖοι τῆς βασιλείας ἡμῶν"[22]. Resté à Salonique après la répression du mouvement des zélotes, le jeune Jean V Paléologue cherche à trouver l'appui dans certains pays voisins afin de se débarrasser, avec leur aide, de son beau-père dangereux. Il n'y a aucun doute qu'Etienne Douchan, ennemi de Cantacuzène de vieille date, fût en ces moments l'allié naturel du jeune empereur, de sorte qu'en été 1351 ils conclurent avec succès les négociations sur la lutte en commun contre Jean VI Cantacuzène[23]. Résolu à récupérer à main armée les droits à l'autorité dans tout l'empire dont il a été privé, Jean V Paléologue considérait qu'à partir de ce moment même il était libre de l'engagement de tenir compte, en quoi que ce soit, de l'usurpateur Jean VI Cantacuzène. Une expression manifeste de cette nouvelle disposition d'esprit et de cette nouvelle attitude du jeune empereur est le chrysobulle au monastère de Chilandar (juillet 1351), par lequel on confirme toutes les possessions et tous les privilèges à ce monastère. Cependant, ce document est également important parce qu'il mentionne, pour la première fois d'une façon définie, le titre impérial d'Etienne Douchan dans un acte issu de la chancellerie impériale. On rencontre dans le texte seulement la forme du singulier „ἡ βασιλεία μου", ce qui, à notre avis, démontre que

---

[20] Nous laissons de côté le prostagma à Démétrius Kokalas, publiée au mois de décembre de la III[e] indict., document qu'on a daté différemment, en 1350 ou en 1365. Cf. *Reg.* V, No. 2966. La première année est de toute façon plus corretce, mais il nous semble pourtant que le prostagma fut publié par Jéan VII Catancuzène, car dans les documents les plus anciens de Jean V Paléologue, de la période du règne de son beau-père, la forme plurielle „ἡ βασιλεία ἡμῶν" apparaît partout, tandis qu'ici on trouve seulement „ἡ βασιλεία μου". Cf. Dölger, *Fascimiles* No. 51.

[21] Ch. Kténas, Χρυσόβουλλοι λόγοι τῆς ἐν ''Αθῳ ἱερᾶς καὶ Βασιλικῆς Πατρ. καὶ Σταυροπηγιακῆς Μονῆς τοῦ Δοχειαρίου, ΕΕΒΣ 4 (1927) 293—294; *Reg*, V, No. 2968. Sur l'importance et la teneur de ce document cf. G. Ostrogorsky, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles 1954, 127.

[22] Dölger, *Schatzk.* No. 19; J. Bompaire, *Actes de Xéropotamou. Editon diplomatique*, Paris 1964, No. 27; *Reg.* V, No. 2972. Bompaire, *Actes de Xérop.* 198 sq. considère prudemment que le prostagma avait été publié à Salonique, où Jean V Paléologue resta après la victoire de son beau-père, remportée sur les zélotes vers la fin de l'année 1350, tandis que, de l'autre côté, dans le texte „on pourrait très hypothétiquement distinguer deux autorités": ἡ βασιλεία ἡμῶν ce qui se rapporte à Jean VI Cantacuzène et à Jean V Paléologue, ainsi que ἡ βασιλεία μου de Jean V seul qui délivre à Salonique le prostagma à André Indanès.

[23] Cant. III, ed. Bonn. 207. Cf. K. Jireček, *Istorija Srba*, I, Beograd 1952, 231.

le chrysobulle avait été publié par Jean V Paléologue de manière indépendante[24]. Par la rupture complète des rapports entre les deux rivaux peut être expliqué aussi le fait que Jean V Paléologue avait signé ultérieurement la résolution du Synode de Constantinople (août 1351) contenant les accusations contre la doctrine de Barlaam de Calabre et de ses adeptes[25]. Nous croyons que tous ce qu'on vient d'exposer ci-dessus montre que, dans la période entre les années 1347 et 1354, Jean V Paléologue avait une certaine part au pouvoir qu'il s'acquérait graduellement. Au début, il était entièrement à l'ombre de son puissant beau-père Jean VI Cantacuzène, pour assumer plus tard, et particulièrement après avoir conclu l'alliance avec Etienne Douchan, certaines fonctions impériales. Nous considérons, tout de même, que la période du mois de février 1347 jusqu'au mois de novembre 1354 devrait être considérée comme celle du règne indépendant de Jean VI Cantacuzène, en faisant ressortir, à côté de certains régestes, qu'ils sont issus du jeune empereur Jean V Paléologue.

Dans le cadre du règne en commun de Jean VI Cantacuzène et de Jean V Paléologue est inséré aussi Matthieu Cantacuzène, pour lequel on indique qu'au printemps 1353 il fut proclamé empereur et au mois d'avril 1354 couronné. L'auteur s'en rapporte même au traité conclu entre Jean VI Cantacuzène et les Génois, le 6 mai 1352, à la fin d'une guerre violente et pénible; il n'est conservée que la traduction latine de ce document, signé par l'empereur Jean VI Cantacuzène et son fils Matthieu[26]. Cependant, au printemps 1352, Matthieu Cantacuzène n'était pas encore empereur et corégnant de son père et il semble tout à fait incroyable qu'il signât le traité avec une puissance étrangère. L'événement important de la proclamation de Matthieu Cantacuzène pour empereur est daté par l'auteur au printemps de l'année 1353. Toutefois, il ne corrobore cette assertion d'aucune preuve. Dans le livre documenté sur le couronnement des empereurs de Byzance, E. Christophilopoulou dit que Matthieu Cantacuzène fut proclamé empereur en 1353[27], bien que certains événements de cette année permettent aussi une datation plus précise. Le patriarche de Constantinople, Calliste (1350—1353; 1355—1363), était le principal adversaire de l'idée de proclamer Matthieu empereur et corégnant et il est naturel de penser que Jean VI Cantacuzène n'entreprit cet acte qu'après le changement survenu à la tête de l'église de Constantinople au mois de novembre 1353. En effet, l'évolution de Jean VI Cantacuzène lui-même montre que Matthieu ne fut proclamé empereur qu'après la destitution de Calliste de la dignité de chef de l'église

[24] Petit, *Actes de Chil.* No. 138; *Reg.* V, No. 2979. Sur l'importance de ce document cf. V. Mošin, *Akti iz svetogorskih arhiva,* Spomenik SAN 91, Beograd 1939, 247; M. Dinić, *Dušanova carska titula u očima savremenika,* Zbornik u čast proslave šeste stogodišnjice Dušanovog zakonika, Beograd 1951, 97 sl.; G. Ostrogorski, *Radolivo, selo svetogorskog manastira Ivirona,* ZRVI 7 (1961) 76.

[25] P. Lemerle, *Le tomos du Concile de 1351 et l'horismos de Matthieu Cantacuzène,* REB 9 (1952) 59; R. Loenertz, *Wann unterschrieb Johannes V. Palaiologos den Tomos von 1351,* BZ 47 (1954) 116.

[26] C. E. Zachariae von Lingenthal, *Jus Graeco-Romanum* III, 706—711; *Reg.* V, No. 2991. Le traité est mentionné par Jean Cantacuzène lui-même (III, ed. Bonn. 234) et par N. Grégoras (III, ed. Bonn. 145).

[27] Christophilopoulou, *o. c.* 196 sq.

et lorsque Philothée (1353—1355; 1363—1378) fut nommé patriarche[28]. Si Matthieu Cantacuzène était proclamé empereur après le mois de novembre 1353, il fut couronné officiellement au commencement de l'année 1354 et non seulement en avril—mai, comme le considère P. Wirth. Car au mois de février 1354 déjà, Matthieu Cantacuzène publia le horismos avec la confirmation de la décision que le Synode de Constantinople avait prise en 1351 contre Barlaam; c'est un document intéressant qui, ce qui n'est pas usuel, porte aussi la signature „Μαθαῖος ἐν Χριστῷ τῷ θεῷ πιστὸς βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ 'Ρωμαίων 'Ασάνης ὁ Καντακουζηνός“[29], donc Matthieu Cantacuzène était déjà empereur à cette époque-là[30].

En suivant la division des matériaux de la longue époque de Jean V Paléologue, nous avons observé que pour la période jusqu'à l'année 1376 est mentionné, en qualité de corégnant de Jean, uniquement son fils Manuel, tandis que le fils aîné, Andronic, est désigné comme empereur rival (Gegenkaiser), mais seulement à partir du mois de mai 1376[31]. Ceci est fondé sur l'hypothèse de F. Dölger que le premier fils de Jean V Paléologue ne fut pas proclamé officiellement corégnant de son père avant l'année 1376 et qu'il n'obtint pas le titre d'empereur[32]. Cependant, E. Christophilopoulou mit cela en doute, à bon droit, considérant qu'Andronic Paléologue était devenu corégnant de son père assez tôt, vers la fin de l'année 1353[33]. Parmi les engagements que Matthieu Cantacuzène avait pris au mois de décembre 1357 par le serment solennel sur la renonciation à la couronne impériale, Jean Cantacuzène affirme que son fils aîné avait retenu le rang immédiatement après Jean V Paléologue et avant les enfants de l'empereur „πλὴν 'Ανδρονίκου τοῦ νέου βασιλέως“, avec la promesse d'être bienveillant envers eux[34]. Nous connaissons aussi un acte synodal qui confirme les engagements de Matthieu Cantacuzène envers Jean V Paléologue et ses fils; en précisant qu'il avait promis de ne rien entreprendre contre l'empereur „ἀλλὰ δὴ καὶ τοῦ ἐρασμιωτάτου υἱοῦ αὐτοῦ τοῦ κρατίστου βασιλέως 'Ρωμαίων κῦρ 'Ανδρονίκου τοῦ Παλαιολόγου“[35]. Finalement, dans l'acte synodal du 17 août 1355 au sujet du mariage de la fille de l'empereur bulgare avec le fils de Jean V Paléologue, on dit que la princesse bulgare se mariait „τῷ κραταιῷ καὶ ἁγίῳ ἡμῶν αὐθέντῃ καὶ βασιλεῖ κῦρ 'Ανδρονίκῳ τῷ Παλαιολόγῳ“[36] Tout cela démontre

[28] Cant. III, ed. Bonn. 274 sq.

[29] Lemerle, *Le Tomos du Concile* 58 sq.

[30] Christophilopoulou, *o. c.* 196.

[31] *Reg.* V, p. 64.

[32] F. Dölger, *Johannes VII., Kaiser der Rhomäer 1390—1408,* BZ 31 (1931) 21, n. 2 qui cite, comme argument principal, la lettre d'Urbain V de l'année 1376 dans laquelle le pape nomme Andronic uniquement „primogenitus imperatoris Graecorum“. Cf. O. Halecki, *Un empereur de Byzance à Rome,* Varsovie 1930, 367. Bien qu'Andronic Paléologue ne fût pas officiellement couronné empereur, F. Dölger concède qu'en tant que fils aîné de Jean V il fut désingé pour héritier du trône.

[33] Christophilopoulou, *o. c.* 197 sq. Cf. G. Dennis, *The Reign of Manuel II Palaeologus in Thessalonica 1382—1387,* Romae 1961, 26, n. 1.

[34] Cant. III, ed. Bonn. 356 sq. Andronic Paléologue fut qualifié d'empereur à un autre endroit aussi. Cf. *Ibid.* III, 363.

[35] M. M. I, 448 sq.

[36] *Ibid.* 432 sq. Ce fait est signalé aussi par Christophilopoulou, *o. c.* 197.

qu' Andronic Paléologue était devenu corégnant de son père et empereur bien avant 1376, à quoi il avait droit en tant que fils aîné de Jean V.

La dernière section de l'époque longue et mouvementée de Jean V Paléologue constitue la période de 1390 au 16 février 1391, lorsque au vieil empereur on adjoignit Manuel Paléologue en qualité de corégnant et Jean VII Paléologue en qualité d'empereur rival (Gegenkaiser) du 14 avril au 14 septembre 1390 et en qualité de co-empereur (Nebenkaiser) du 14 septembre jusqu'à sa mort, le 22 septembre 1408. Cependant, si nous jetons, de l'autre côté, un regard sur la division de l'époque de l'empereur Manuel II Paléologue, nous verrons qu'on n'a indiqué, comme son corégnant, que Jean VIII Paléologue et cela pour la période après 1421. Les evénements de la fin du XIV^{e} et du commencement du XV^{e} siècles montrent clairement que Jean VII Paléologue occupait une place très en relief dans l'histoire byzantine, réalisant tous les droits que lui donnait le titre impérial. La première période de son activité indépendante comme souverain est très brève, elle n'a duré que du mois d'avril au mois de septembre 1390, lorsque Jean VII tenait Constantinople en son pouvoir. Ces mois appartiennent, en effet, au cadre chronologique du règne du vieil empereur Jean V Paléologue, tandis que le reste de l'activité de Jean VII Paléologue et sa participation aux événements passent à l'époque de Manuel II Paléologue et, par conséquent, c'est là qu'ils auraient dû trouver leur place. Cette seconde période de l'activité de Jean VII Paléologue, peut, en outre, être divisée en deux parties, à savoir: la première comprendrait le temps du séjour de Manuel II Paléologue en Occident, du mois de décembre 1399 au printemps de l'année 1403, lorsque Jean VII régnait à sa place comme empereur dans la capitale; pourtant, il ne nous reste que peu de documents authentiques se rapportant à cette époque. La seconde période, marquée par le séjour de Jean VII Paléologue à Salonique (1403—1408), représente incontestablement les années les plus importantes de son activité de souverain, lorsqu'il fut, comme E. Christophilopoulou met à juste titre en relief, a côté de son oncle Manuel II Paléologue, basileus et autocrator des Romains à droits égaux[37]. Ce qui est très important, c'est que de cette période du règne de Jean VII Paléologue à Salonique ont été conservés de nombreux documents, délivrés en premier lieu aux monastères du Mont Athos qui étaient sous son autorité. Ce sont aussi bien des chrysobulles que des prostagmata, donc des documents que seul l'empereur était autorisé à publier et, par conséquent, ces actes de la chancellerie de Salonique permettent de conclure qu'entre 1403 et 1408 Jean VII Paléologue gouvernait Salonique et ses environs en qualité d'autocrator et de basileus à plein droit. Pour cette raison, il aurait fallu consacrer à l'empereur Jean VII Paléologue une section spéciale qui embrasserait, outre le temps de son régne indépendant (1390), aussi la période de sa domination à Salonique (1403—1408).

---

[37] Christophilopoulou, *o. c.* 202. Dans le prostagma bref de Manuel II Paléologue à Démétrius Bouliotès, du 29 septembre 1404, on fait ressortir que même le Mont Athos devait appartenir aux deux empereurs, Manuel II et Jean VII qui régnait à Salonique. Cf. Arkadios Vatopédinos, Ἁγιορειτικὰ ἀνάλεκτα, Greg. Palamas 2 (1918) 449—452; *Reg.* V, No. 3301.

L'époque de l'empereur Manuel II Paléologue est comptée du 16 février 1391 au 21 juillet 1425, pourtant avec la mention qu'à partir du 19 janvier 1421 cet empereur régnait avec son fils Jean comme corégnant. Cependant, passant à l'époque de Jean VIII Paléologue, l'auteur la divise lui-même en deux parties, à savoir: du 1er octobre 1422 au 21 juillet 1425, lorsque Jean était corégnant (Mitkaiser) de son père et ensuite du 21 juillet 1425 au 31 octobre 1448 lorsqu'il gouvernait Byzance en empereur principal[38]. Malheureusement, on ne donne aucune preuve en faveur de cette chronologie (1er octobre 1422) du commencement du règne effectif de Jean VIII Paléologue et nous désirons, partant de ce fait, examiner plus attentivement la période depuis le couronnement de Jean en qualité de corégnant (19 janvier 1421)[39] jusqu'à la mort de son père Manuel II (21 juillet 1425), afin d'établir quelle et combien grande fut la part de Jean au pouvoir sur ce qui restait de l'Empire Byzantin.

Il existe, mentionnons le tout de suite, une preuve irréfutable que Jean Paléologue prenait en effet part au pouvoir même avant la mort de son père Manuel II. C'est le traité, conclu le 30 septembre 1423 à Constantinople avec la République de Venise. Conformément à la pratique usuelle dans les rapports entre Byzance et Venise aux XIVe et XVe siècles, on ne fit, cette fois aussi, que renouveler le texte des traités antérieurs en réitérant l'énumération des droits et privilèges dont jouissaient les marchands et les

---

[38] *Reg.* V, p. 80, 100. On supposait même auparavant que Manuel II Paléologue s'était retiré des affaires d'Etat, car certaines sources relatives à la première moitié du XVe siècle, font allusion à sa maladie dans les dernières années de sa vie. Cf. Ducas, Historia turco-bizantina 1341—1462, ed. V. Grecu, Bucarest 1958, 229; A. A. Vasiliev, *History of the Byzantine Empire 324—1453,* Madison 1952, 640, Christophilopoulou, *o. c.* 203 sq.; Ostrogorsky, *Geschichte* 463; St. Runciman, *The Fall of Constantinople,* Cambridge 1965, 15. Seul A. Papadopulos, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen 1259——1453,* Speyer 1938, No. 90 se tenait assez sur la réserve, mentionnant que Jean Paléologue était devenu, le 19 janvier 1421, le corégnant de son père, mais qu'il fut „im Jahre 1425 zum Kaiser gekrönt".

[39] Il est caractéristique que Jean Paléologue devint tard le corégnant de son père, dans les dernières années du règne de celui-ci. Ainsi G. Sphrantzès dit que Jean Paléologue fut couronné corégnant le 19 janvier dans l'église de Sainte-Sophie, sans pourtant préciser l'année. Cf. G. Sphrantzes (1401—1477) cum Pseudo-Phrantzes in appendice sive Macarii Melisseni chronicon (1258—1481), ed. V. Grecu, Bucurest 1966, 8, 250. L'année de cet événement important nous donne une Chronique brève qui cite que l'acte solennel du couronnement eut lieu dans la XIVe ind., en 6929, ainsi qu'une note courte, publiée par Sp. Lambros. Cf. Sp. Lambros — K. Amandos, Βραχέα χρονικά, Athènes, 1932, No. 29, 54; No. 47, 82; Sp. Lambros, 'Ενθυμησέων ἤτοι χρονικῶν σημειωμάτων συλλογὴ πρώτη, NE 7 (1908) 148 sq. Combinant ces brèves informations, F. Dölger, *Die Krönung Johannes VIII. zum Mitkaiser,* BZ 36 (1936) 318 sq. conclut que Jean Paléologue était devenu le corégnant de son père le 19 janvier 1421 et qu'il obtint par là, assez tard à la vérité, les droits qui lui appartenaient comme à un fils de l'empereur. Cf. Papadopulos, *Genealogie* No. 90. Cependant, Christophilopoulou, *o. c.* 203 attire l'attention sur un indice qui suggérerait que Jean Paléologue était devenu bien avant cette date le corégnant de son père. C'est la miniature représentant la famille des Paléologue dans le manuscrit envoyé en cadeau au couvent de Saint-Denis à Paris. Au-dessus de la tête du fils aîné de Manuel, Jean, se trouve le titre de basileus. Le peintre avait, sans doute, des idées très nettes sur les titres des membres de la famille impériale, car au-dessus de Manuel II il y a l'épithète d'autocrator, tandis que, de l'autre côté, il y a des différences entre les titres des fils cadets de l'empereur: Théodore porte la dignité de despote et Andronic n'a que l'épithète d' αὐθεντόπουλος.

sujets vénitiens dans le territoire byzantin. Pour nous, il est d'une extrême importance que le traité fut signé à l'encre rouge par Jean Paléologue, entièrement dans l'esprit des signatures solennelles des empereurs de Byzance: „Ἰωάννης ἐν Χριστῷ τῷ θεῷ πιστὸς βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων ὁ Παλαιολόγος“[40]. Cette participation active de Jean Paléologue au pouvoir semble être aussi enregistrée par certaines sources narratives qui le mentionnent à côté de son père Manuel II[41]. Ainsi, Jean Cananus, dans son intéressant écrit sur le siège de Constantinople par les Ottomans (en été 1422), dit que l'attaque avait commencé le 3 juillet, dans la 32-ième année du règne „τῶν βασιλέων Μανουὴλ τοῦ Παλαιολόγου καὶ τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ Ἰωάννου“[42]. De l'autre côté, l'auteur d'une Chronique brève, parlant de la paix entre des Byzantins et les Turcs du 22 février 1422, fait ressortir le fait que le sultan Amurat II avait conclu un accord „μετὰ τῶν αὐθέντων καὶ βασιλέων“[43].

La participation en commun au pouvoir de Manuel II Paléologue et de son fils Jean, qui se reflète dans les sources contemporaines, ne veut pas tout de même dire que le vieux Manuel II se fût entièrement retiré à l'arrière-plan. Son rôle dans le gouvernement de l'Empire devient compréhensible si l'on considère le cours des événements mêmes survenus à Byzance dans l'intervalle de l'année 1421 à l'année 1425. Confronté avec le danger turc manifeste, l'Empire Byzantin fait de grands efforts en vue d'intéresser les puissances occidentales influentes, en premier lieu la Curie de Rome, Venise et la Hongrie, à la lutte en commun contre les Ottomans. Pour entreprendre ces démarches diplomatiques aussi efficacement que possible, Jean Paléologue prit la décision de partir pour l'Occident afin de convaincre, en apparaissant en personne, les puissances occidentales qu'il était de leur intérêt de prêter assistance à l'Empire Byzantin menacé. Selon G. Sphrantzès, Jean Paléologue se dirigea le 14 novembre 1423 en Italie et en Hongrie, ayant accordé simultanément les signes de la dignité de despote à son frère cadet Constantin qu'il avait laissé pour le remplacer dans la capitale pendant son absence[44]. On considère généralement que Jean Paléologue avait séjourné en Italie et en Hongrie une année toute entière (du 14 novembre 1423 jusqu'au mois d'octobre 1424), essayant d'opérer un rapprochement entre ces deux puis-

---

[40] M. M. III, 163—173. Christophilopoulou, *o. c.* 203 sq. cite ce traité comme une preuve que déjà en 1423 Jean Paléologue dirigait effectivement les affaires d'Etat.

[41] A. Vogiazidès conclut la même chose en analysant les lignes du discours anonyme dédié aux empereurs Manuel II et Jean VIII Paléologues. Cf. Sp. Lambros, Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά III, Athènes 1926, XVIII (dans la suite des notes cité: Lambros, *P. P.*).

[42] J. Cananus, De Constantinopoli oppugnata, ed. I Bekker, Bonnae 1838, 458.

[43] Lambros-Amandos, *o. c.*, No. 1, 17. En outre, G. Sphrantzès dit simplement qu' après la mort de Manuel II Paléologue „διέβη τὰ βασιλικὰ σκῆπτρα καὶ πᾶσα ἡ τῆς βασιλείας ἐξουσία πρὸς Ἰωάννην τὸν υἱὸν αὐτοῦ“. Cf. Sphrantzes, ed. Grecu 262.

[44] Ibid. 16, 256. Il est intéressant d'observer que dans le Chronicon majus il est écrit que Jean Paléologue ne voyageait qu'en Hongrie. Cf. B. Ferjančić, *Despoti u Vizantiji i južnoslovenskim zemljama,* Beograd 1960, 116.

sances et de les intéresser à prêter secours à Byzance[45]. Pour cette raison, la question se pose de savoir qui a gouverné, dans l'entretemps, l'Etat byzantin et si vraiment tous les actes connus de cette période peuvent être attribués uniquement à Jean VIII Paléologue, comme on le fait dans le dernier tome des Régestes[46]. Nous sommes d'avis que les fonctions impériales dans la capitale étaient alors tout de même exercées par le vieux Manuel II Paléologue.

Au mois de décembre de l'année 1423, donc au moment où Jean VIII Paléologue se trouvait déjà à Venise, le sénat délibérait sur les réponses à donner aux émissaires byzantins envoyés par le „serenissimus dominus imperator Constantinopolis senior"[47]. De l'autre côté, dans la séance de ce même corps tenue le 17 avril 1424, il fut décidé d'intervenir, par l'intermédiaire d'un envoyé spécial „auprès du vieil empereur ou du despote qui remplace le jeune empereur"[48], comme suite à une attaque contre le citoyen vénitien Ettore Tagliapietri ainsi qu'à cause des pillages des possessions

[45] Malgré quelques données précises, le cours du voyage de Jean à travers l'Occident n'a pas été précisément décrit jusqu'à présent dans les ouvrages historiques. Ayant quitté la capitale byzantine, Jean Paléologue se mit en route pour Venise, de sorte que le Grand conseil, dans sa séance du 11 décembre 1423, accorda encore 100 sequins (on en a donné déjà 100 auparavant) pour les frais de la réception de Jean Paléologue qui arriva avait Venise le 15 décembre 1423. Cf. N. Jorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e^ siècle* I, Paris 1899, 349 sq., n. 2. Il paraît que le séjour de Jean Paléologue à Venise ne fut pas particulièrement agréable, car il resta sans argent et le Sénat lui prêta, le 15 janvier 1424, 1500 sequins, soulignant qu'il le faisait malgré les grandes dépenses que la République avait faites pour la défence de Salonique et des autres possessions en Orient. Pour l'argent emprunté, Jean Paléologue a laissé une quittance avec les signatures de deux témoins. Cf. *Ibid.* 351 sq. La visite de Jean Paléologue a causé de nombreux ennuis aux Vénitiens et ceux-ci décidèrent, le 9 janvier 1424, de lui payer au comptant les frais de son séjour, jusqu'à 8 sequins par jour au plus. Ils l'ont fait, car un assez grand nombre de gens demandaient des vivres se donnant pour membres de la suite de Jean. Cf. *Ibid.* 351. Jean Paléologue se hâtait de quitter Venise et il déclara au Sénat, le 17 janvier 1424, qu'il se préparait chaque jour à partir pour la Hongrie, mais qu'il différait son voyage attendant la réponse des Vénitiens à son offre de médiation dans les négociations avec le roi de Hongrie, Sigismond. Le Sénat s'excusait en alléguant que la réponse n'était pas encore venue à cause du retard de la mission du duc de Milan, mais il recommandait à Jean Paléologue de se mettre en route et les informations nécessaires lui seraient fournies au cours de son voyage. Cf. *Ibid.* 353 sq. Les documents ne montrent pas précisément la date du départ de Jean Paléologue de Venise, mais il est certain que l'empereur byzantin avait prolongé encore son séjour en Italie. Le Sénat de Venise s'adressa, le 23 mars 1424, à Jean Paléologue qui se trouvait à Lodi, près de Milan, lui donnant les instructions relatives à la médiation éventuelle dans les négociations entre la République et le roi de Hongrie. Cf. *Ibid.* 362 sq. Par ailleurs, il existe une lettre, écrite en latin et datée du 3 mai 1424, de Jean Paléologue au doge vénitien Francesco Foscari, qui montre sans ambiguïté que Jean Paléologue n'avait pas encore quitté l'Italie sur son chemin pour la Hongrie. Cf. Lambros, *P. P.* III, 353; *Reg.* V, No, 3417.

[46] *Reg.* V, p. 110—112.

[47] C. Sathas, *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen age* I, Paris 1880, 158—160. Dans *Reg.* V, No. 3396, 3408a on cite deux fois cette information: une fois comme un acte de Manuel II Paléologue et l'autre fois comme un acte de son fils Jean. VIII. On s'étonne également du fait que les Vénitiens répondaient au vieil empereur „obwohl er seit 1422 okt. 1 nicht mehr regiert".

[48] Jorga, *Notes* I, 365 sq. N. Jorga dit dans sa note que Manuel II Paléologue ne s'occupait plus de la politique d'Etat „bien qu'il intervînt quelquefois dans les relations de ses fils avec les Etats étrangers".

vénitiennes en Morée. Le Sénat vénitien prit le 16 juillet 1424 la résolution de se plaindre de nouveau à cause des dégâts infligés aux possessions vénitiennes de Morée et donne l'ordre au baile de Constantinople de s'adresser au vieil empereur „si erit in termine quod possitis sibi loqui“[49].

On sait que les Byzantins avaient conclu, le 22 février 1422, une nouvelle paix avec le sultan Amurat II auquel il cédèrent quelques forteresses au bord de la Mer Noire en s'engageant à lui payer un tribut annuel de 300.000 aspres. L'auteur consacre un ample régeste à cet accord important, en le situant dans la première période du règne de Jean VIII Paléologue, entre les années 1421 et 1425[50]. De l'exposition sommaire de Doucas et de Chalcocondylès on pourrait vraiment conclure que la paix fut signée par Jean VIII Paléologue, mais cela nous semble inacceptable vu qu'à cette époque le fils aîné de Manuel II se trouvaiat en Italie[51]. Un tableau plus complet et plus fidèle de ces événements nous est présenté par G. Sphrantzès, participant aux négociations avec Amurat II. Au mois de février 1422 fut envoyée à la cour du sultan une mission, composée de Lucas Notaras, Manuel Melanchrinos et Georges Sphrantzès. Il est intéressant d'observer que l'historien souligne qu'il avait pu, en cas de besoin, écrire „καὶ δι' ὀφειλτῶν εἰς τε τὸν ἅγιον βασιλέα καὶ εἰς τὸν υἱὸν αὐτοῦ τὸν βασιλέα“ qui se trouvait alors en Hongrie[52]. Ceci démontre, sans nul doute, que cet accord fut conclu plutôt par les émissaires du vieil empereur Manuel II Paléologue que par ceux de son fils Jean.

L'analyse des événements dans la période entre le mois de janvier 1421 et le mois de juillet 1425, lorsque Jean VIII Paléologue était corégnant de son père Manuel II, montre que le vieil empereur n'avait pas encore tout à fait renoncé à la participation à la politique d'Etat, en l'abandonnant à son fils aîné Jean. L'Empire Byzantin était formellement et effectivement gouverné par Manuel II Paléologue et son fils Jean et la participation du vieil empereur au pouvoir se manifesta surtout pendant le séjour prolongé de Jean en Italie et en Hongrie, entre novembre 1423 et octobre 1424. A une telle interprétation s'oppose à première vue le fait que Jean VIII Paléologue avait signé, le 30 septembre 1423, le traité renouvelé avec la République de Venise. Pourtant, il ne faut pas oublier que Manuel II Paléologue était alors âgé de plus de 70 ans et il y avait, sans doute, des moments où il ne pouvait pas entièrement s'acquitter des obligations que lui imposait la couronne impériale. Nous croyons qu'un tel moment de débilité avait eu lieu en septembre 1423, lorsqu'on renouvelait le traité avec les Vénitiens, de sorte que ce document fut signé par Jean Paléologue. Ceci démontre incontestablement que Jean Paléologue, en tant que corégnant de son père, était investi de droits très larges et qu'il prenait une part effective au gouvernement de l'Empire.

---

[49] Jorga, *Notes* I, 370 sq.

[50] *Reg.* V, No. 3414.

[51] Ducas, ed. Grecu 245; L. Chalcocondylae, Historiarum demonstrationes II, ed. E. Darkó, Budapest 1923, 141. Les puissances intéressées prirent bientôt connaissance de la paix et les Génois en informèrent les Vénitiens le 29 février 1424. Cf. Jorga, *Notes* I, 360.

[52] Sphrantzes, ed. Grecu 16, 256—258. Jean Paléologue se trouvait en effet en Italie à cette époque-là.

En abordant l'époque du dernier empereur de Byzance, l'auteur affirme au début que Constantin XI Paléologue fut reconnu empereur déjà le 31 octobre 1448, donc immédiatement après la mort de son frère Jean VIII, et qu'il fut couronné le 6 janvier 1449[53]. Désireux d'expliquer certains moments de ces événements importants de la derniére période de l'histoire byzantine, alors que Constantin XI assumait le pouvoir, nous nous adresserons aux rapports des écrivains byzantins contemporains. Il faut faire observer tout de suite que les récits de Doucas et de Chalcocondylès sur ces changements sont très généralisés et qu'il est difficile de comprendre clairement se qui se passait à Constantinople, en automne de l'année 1448[54]. Une description plus détaillée et plus substantielle de ces événements mouvementés nous a été laissée par G. Sphrantzès, qui de tous les écrivains de la basse époque byzantine était le plus proche de la maison des Paléologues et qui, par conséquent, pouvait observer et enregistrer de nombreux événements importants. Georges Sphrantzès dit que Jean VIII Paléologue mourut le 31 octobre 1448 et que le despote Thomas Paléologue avait appris la nouvelle du décès de l'empereur à Gallipolis, sur son chemin de la Morée à Constantinople, où il arriva le 13 novembre.

Il semble que l'état dans la capitale même était assez critique, car le despote Démétrius Paléologue, appuyé par ses partisans, montrait ouvertement ses ambitions visant à la couronne impériale. Pourtant, la population de Constantinople était mieux disposée envers son frère aîné Constantin, considérant que celui-ci lui était supérieur sous nombre d'aspects. Le despote Constantin avait à ses côtés aussi l'impératrice-mère, Hélène Dragaš, qui avait décidé, avec ses fils et les archontes, d'envoyer une mission au sultan Amurat II pour l'informer de l'intention d'élire Constantin Paléologue empereur. Cette mission importante fut confiée à G. Sphrantzès qui se mit en route le 6 décembre 1448. Ensuite, on envoya en Morée Alexis Philanthropénos Lascaris et Manuel Paléologue Iagris pour „καὶ βασιλέα πεποιήκασιν δεσπότην Κωνσταντῖνον", ce qu'ils firent à Misthra le 6 janvier 1449. Le nouvel empereur arriva à Constantinople le 12 mars 1449, accompagné de G. Sphrantzès[55]. On trouve aussi une version identique de ces événements dans quelques Chroniques brèves[56].

L'hypothèse de F. Dölger qu'un laïque — probablement un des émissaires qui étaient partis de Constantinople pour la Morée, couronna le dernier empereur byzantin le 6 janvier 1449, n'est pas très convaincante[57].

---

[53] *Reg.* V, p. 132.

[54] Ducas, ed. Grecu 279; Chalcocondyles II, ed. Darkó 141. La concision de ces rapports est conditionnée par le caractère spécifique des oeuvres de Ducas et de Chalcocondylès qui prêtent une attention princinale aux Ottomans, ce qui les distingue des autres représentants de l'historiographie byzantine.

[55] Sphrantzes, ed. Grecu 72, 348.

[56] Lambros-Amandos, *o. c.*, No. 9, 27—34; No. 29, 51—58.

[57] F. Dölger, BZ 38 (1938) 240. Runciman, *o. c.* 52 est d'avis que Constantin XI Paléologue fut couronné à Misthra par le métropolite local. Il y a bien longtemps qu'on s'est rendu compte que les données de certaines sources mettaient en doute que Constantin XI Paléologue fût jamais devenu empereur légal de Byzance. Ainsi, par ex., Doucas affirme que Jean VIII Paléologue était „ὕστατος βασιλεὺς χρηματίσας Ῥωμαίων" (cf. Ducas, ed. Grecu 279) et de l'autre côté, les Chroniques brèves insistent sur le fait que les Ottomans avaient pris Constantinople en 1453 au despote Constantin „ἀστέπτου ὄντος" ou bien que Constantin Paléologue avait régné pendant 5 ans sans être couronné. Cf. Lambros-Amandos, *o. c.*, No. 3, 5; No. 29, 29—30.

Les conjectures de O. Treitinger ne semblent pas probables non plus, à savoir, que dans la dernière époque de l'histoire byzantine le couronnement dans l'église n'était plus une partie obligatoire de la cérémonie et que Constantin XI Paléologue était, sans cet acte, l'empereur légitime des Romains, reconnu par tous ses sujets[58]. Nous croyons que la réception de la couronne des mains du patriarche de Constantinople resta jusqu'à la fin de l'histoire byzantine une partie intégrante de la cérémonie de l'élévation du nouvel empereur. En ce qui concerne Constantin XI Paléologue, il est correct de supposer que les émissaires l'avait proclamé empereur le 6 janvier 1449, tandis que le couronnement à l'église n'eut jamais lieu[59]. La première partie de la cérémonie était de toute façon suffisante pour que Constantin XI Paléologue fût reconnu pour l'unique et légitime empereur des Romains, et il publia, au mois de février 1449 à Misthra, le chrysobulle aux fils de Georges Gémiste Pléthon par lequel furent confirmées les possessions de Phanarion et de Brysis[60].

Nous ne nous proposons pas de discuter si et quand le dernier empereur de Byzance fut couronné à l'église, mais nous désirons expliquer quelques moments importants de ces jours où il assumait le pouvoir. La mort de Jean VIII Paléologue a de nouveau bouleversé les rapports dans la famille impériale, éveillant les vieilles ambitions de Démétrius Paléologue. Le désir du despote ambitieux de s'emparer de la couronne impériale n'est pas enregistré uniquement par G. Sphrantzès, mais il est noté également dans certaines Chroniques brèves[61]. La tentative de Démétrius Paléologue de se procurer le pouvoir impérial à l'aide de ses adhérents avait échoué, car les ambitions du despote s'étaient heurtées à la résistance de l'impératrice-mère Hélène Dragaš et de certains cercles influents de la capitale. Un grand obstacle aux ambitions de Démétrius Paléologue représentait indubitablement la circonstance que Constantin était son aîné et qu'il avait, de cette façon, un avantage formel sur le chemin vers l'autorité impériale.

Cependant, G. Sphrantzès, contemporain et participant aux événements, donne un détail important que les autres sources ignoraient et qui fut brièvement noté uniquement par N. Jorga[62]. Après avoir aplani les différends dans la famille impériale, Hélène Dragaš envoya le 6 décembre 1448, G. Sphrantzès en personne comme son émissaire à Amurat II pour informer le sultan de la décision d'élire empereur le despote Constantin Paléologue.

---

[58] O. Treitinger, BZ 39 (1939) 201 sq. L'auteur cite aussi comme preuve les titres du dernier empereur de Byzance.

[59] P. Charanis, *The Crown Modiolus Once More*, Byz. 13 (1938) 279 sq.; Christophilopoulou, *o. c.* 205 sq. L'ajournement de la cérémonie religieuse du couronnement s'explique par les conflits à l'union, mais E. Christophilopoulou considère que le terme στέφω dans la basse période byzantine ne comprenait plus le couronnement à l'église. Cependant, nous ne rencontrons ce terme que dans le Chronicon majus de G. Sphrantzès, tandis que le Chronicon minus dit que les envoyés de Constantinople ont fait le despote Constantin empereur: „βασιλέα πεποιήκασιν". Cf. Sphrantzes, ed. Grecu 72.

[60] S. Kougeas, Χρυσόβουλλον Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου πρωτόγραφον καὶ ἀνέκδοτον, δι'οὗ ἐπικυροῦνται δωρεαὶ εἰς τοὺς υἱοὺς τοῦ Γεμιστοῦ (1449), Ἑλληνικά 1 (1928) 373-375; Lambros *P. P.* IV, 19-22.

[61] Lambros-Amandos, *o. c.*, No. 9, 27—34. On y souligne que le despote Démétrius Paléologue „ἐργάστη ἵνα ἁρπάξῃ τὴν βασιλείαν".

[62] N. Jorga, *Geschichte des osmanischen Reiches* I, Gotha 1908, 453

G. Sphrantzès dit qu'Amurat II confirma (ἐπεκύρωσε) tout ce qu'on lui avait communiqué et qu'il le renvoya avec des dons[63]. L'attente de l'approbation du sultan concernant l'élection du nouvel empereur a aussi retardé la proclamation de Constantin Paléologue au rang d'autocrator des Romains. C'est seulement lorsque G. Sphrantzès eut apporté cette approbation que les émissaires, Alexis Philanthropénos Lascaris et Manuel Paléologue Iagris, partirent pour la Morée où ils proclamèrent, à Misthra, le 6 janvier 1449, Constantin Paléologue empereur des Romains.

On peut conclure de la description circonstanciée de G. Sphrantzès, qu'après la mort de Jean VIII Paléologue (31 octobre 1448) il survint, dans l'Empire Byzantin décrépi, un vrai interrègne qui a duré assez longtemps, jusqu'à la proclamation du despote Constantin Paléologue pour empereur à Misthra, le 6 janvier 1449. Dans ces journées graves l'impératrice Hélène Dragaš exerçait une influence décisive sur les événements. C'est pouquoi nous sommes d'avis que Constantin XI Paléologue ne commença à régner formellement et effectivement que le 6 janvier 1449, lorsqu'il fut proclamé empereur à Misthra et que, par conséquent, la mission qui, le 6 décembre 1448, partit pour la cour d'Amurat II n'entre pas dans les cadres chronologiques du règne de Constantin XI Paléologue, mais dans ceux de l'interrègne susmentionné[64].

*

* *

Les régestes des décrets impériaux de la période du dernier siècle de l'histoire de Byzance (1341—1453) se rapportent à un grand nombre de documents, issus de la chancellerie impériale, de sorte que leur examen peut contribuer à ce qu'on se rende compte de certaines étapes dans le développement de la diplomatique byzantine. Parmi les documents de la chacellerie impériale, les traités de l'Empire d'Orient avec les autres Etats constituent un groupe extrêmement important, bien que, mentionnons-le tout de suite, un nombre relativement petit de ces textes authentiques aient été conservés. Ce qui en reste entre presque exclusivement dans le cadre des rapports de l'Empire Byzantin avec les républiques maritimes italiennes, mais même ces exemplaires sont précieux pour la détermination de certaines caractéristiques des documents au moyen desquels le gouvernement de Constantinople maintenait les contacts avec les Etats étrangers[65].

Des premières années du règne de Jean V Paléologue, lorsque l'impératrice Anne de Savoie gérait les affaires de Byzance, nous avons deux traités intéressants, conclus avec les républiques maritimes les plus influentes, celles de Gênes et de Venise. Anne de Savoie a renouvelé le traité avec Gênes le 5 septembre 1341 déjà, en terminant par là les négociations que son mari

---

[63] Sphrantzes, ed. Grecu 72, 348.

[64] *Reg.* V, No. 3519. On peut dire la même chose du régeste suivant (No. 3520) qui se rapporte à la lettre du despote Constantin Paléologue au dux vénitien d'Héraclion.

[65] D'importantes conclusions sur cette espèce de documents furent présentées par F. Dölger, *Kodikellos des Christodulos in Palermo,* Arch. f. Urkf. 11 (1929) 10—16 (*Byz. Diplomatik,* Ettal 1956, 10—15).

Andronic III Paléologue avait commencées. Seul le texte latin de ce traité est conservé, mais il est important pour nous que la version grecque disparue n'avait pas à la fin la signature, mais seulement le ménologe[66], ce qui est tout à fait insolite pour les documents de ce genre. Cependant, ce n'est pas l'unique exemplaire de traité sans signature que Constantinople avait conclu dans cette période avec les Etats étrangers. Après de longs pourparlers avec l'envoyé du doge Pietro da Canali, le gouvernement de Constantinople conclu ou plutôt renouvela, le 25 mars 1342, le traité avec les Vénitiens, en donnant de nouveau de larges privilèges aux sujets vénitiens dans le commerce sur le territoire de l'Empire. Par sa teneur, ce traité s'insère, en effet, dans une série de traités analogues que le gouvernement de Constantinople concluait ou renouvelait au cours des XIV^{e} et XV^{e} siècles avec les républiques maritimes italiennes[67]. Il frappe immédiatement que ce document n'a pas de signature, mais à la fin du texte se trouve uniquement le ménologe. F. Dölger qui à publié en partie le texte, a fait beaucoup d'efforts pour deviner qui avait mis le ménologe à la fin de la version grecque, rejetant au début toute possibilité que cela avait été fait par le jeune Jean V Paléologue[68]. Dans ses travaux ultérieurs F. Dölger revient à cette question et considère d'abord que le ménologe fut tout de même placé par Jean V car, étant encore un enfant, il aurait trouvé plus facile de mettre le mois et l'indiction que de suivre la signature compliquée des empereurs byzantins[69]. Cependant, dans une note ajoutée plus tard, il présume que le ménologe fut placé sur ce traité byzantino-vénitien par le grand logothète Jean Raoul[70], personnage bien connu de nombreux documents de cette époque[71]. Dans la préface au dernier tome de régestes, F. Dölger trouve une nouvelle preuve que le traité fut signé par un tiers, selon toute probabilité par Jean Raoul: c'est la forme très inusitée „ἡ βασιλεία αὐτοῦ" que l'on emploie pour l'empereur byzantin.

Pourtant, le document datant du mois de mars 1342 possède quelques caractéristiques importantes que F. Dölger n'a pas remarquées et qui le rattachent au traité ultérieur entre Byzance et Venise de l'année 1349. Le traité du mois de mai 1342 est écrit sur parchemin de format élargi,

---

[66] *Reg.* V, No. 2864.

[67] Le texte grec fut publié dans M. M. III, 111—114. Cf. *Reg.* V, No. 2876.

[68] Dölger, *Fascimiles* №11. L'auteur présume même que cela fut fait par Anne de Savoie. Cependant, Dölger, *Reg.* V, p. VI s'occupa de nouveau de la question de la promulgation des chysobulles pendant la minorité de Jean V Paléologue et il nia que ces documents aient été signés par l'impératrice-mère ou Jean Cantacuzène. Lorsque cela était indispensable, le jeune Jean Paléologue signait les documents, comme par ex. les chrysobulles.

[69] Dölger, *Zur Unterfertigung* 6 sq.

[70] On voit des régestes de documents de cette époque que Jean Raoul n'était pas grand logothète au mois de mars 1342, car on le rencontre encore au mois de novembre 1342 et au mois de mai 1343 comme protosébaste (*Reg.* V, No. 2883, 2889). Jean Raoul apparaît pour la première fois revêtu de la dignité de grand logothète dans le chrysobulle d'octobre 1344. Cf. *Reg.* V, No. 2899.

[71] Dölger, *Zur Unterfertigung* 9 concède la possibilité que l'empereur autorisât, dans des circonstances exceptionnelles, telles par ex. une maladie, un haut foncionnaire à signer le chrysobulle par le ménologe, mais jamais à signer de plein nom. Cf. *Reg.* V, p. VI. Cependant, autant que nous sachions, on ne trouve dans les documents aucune confirmation de cette hypothèse.

57×62, correspondant de règle aux prostagmata et non pas aux documents solennels authentiqués par le sceau d'or et signés par l'empereur à l'encre rouge. En outre, il est facile de remarquer la différence dans la datation, car on donne à la fin du texte le 25 mars 1342, tandis que le ménologe de l'empereur porte le mois d'avril de la X^e^ indict. Parmi les témoins susmentionnés de l'empereur, il n'y a aucun à l'épithète οἰκεῖος, ce qui est d'usage lorsqu'il s'agit des grands seigneurs byzantins du XIV^e^ siècle[72]. L'observation de certains traits caractéristiques de ce document se rattache à l'analyse du nouveau traité byzantino-vénitien du 9 septembre 1349 qui prolonge, de façon usuelle, la validité des dispositions adoptées antérieurement. Cet acte a déjà attiré l'attention des chercheurs, car à la fin du texte grec se trouve les signatures de deux empereurs, de Jean VI Cantacuzène et de Jean V Paléologue[73]. Très caractéristique est la signature du jeune Jean V, écrite d'une main inexpérimentée, désirant imiter la signature de Jean VI Cantacuzène[74].

Il faut que nous revenions au traité byzantino-vénitien du mois de mars 1342 et à ses particularités. Nous avons vu que dans son texte on parle de l'empereur uniquement à la troisième personne, que la datation est faite selon le mode occidental et que les témoins byzantins sont mentionnés sans l'épithète usuelle οἰκεῖος. Pour cette raison, nous croyons que le texte intégral de ce traité, la version grecque aussi bien que la version latine, a été préparé à Venise et qu' alors ce document bilingue fut envoyé a Constantinople en vue d'un genre de légalisation de la part de Byzance. En faveur d'une telle procédure témoigne aussi la différence de date: le texte du traité porte la date du 25 mars et le ménologe de l'empereur celle d' avril de la X^e^ indiction. Il a en effet fallu qu'autant de temps s'écoulât pour que le texte préparé arrive de Venise à Constatinople.

Nous avons déjà fait ressortir que le traité du mois de septembre ressemble, par certaines caractéristiques, au document un peu antérieur (mars 1342); d'ailleurs, dans le texte même on mentionne aussi le traité que l'empereur Jean V Paléologue a récemment (πρὸ μικροῦ) conclu, également avec les Vénitiens[75]. Dans le traité de l'année 1349, ainsi que dans celui de l'année 1342, on parle de l'empereur byzantin toujours à la troisième personne et c'est seulement à cause des signatures de deux empereurs qu'on emploie la forme plurielle „ή βασιλεία αὐτῶν". Les deux traités sont datés uniquement d'après le mode occidental, à partir de la nasissance de Jésus-Christ

---

[72] Come témoins sont mentionnés: les oncles de l'empereur (θεῖοι) Constantin Asane, le grand stratopédarque Georges et Démétrius Parakoimômenos, puis le grand primicier Nicéphore Basilakès, le grand drongaire Georges Doucas Apokaukos, le grand archonte Jean Parasphondilos etc. Cf. M. M. III, 114.

[73] M. M. III, 114—120. Les signatures des empereurs correspondent aux modèles connus sur les documents impériaux du XIV^e^ et du XV^e^ siècle.

[74] La fin du texte avec les signatures a été publiée par Dölger, *Facsimiles* No. 13, qui a remarqué que cette signature de Jean V Paléologue différait tout-à-fait des autres exemples connus. Cf ci-dessus, p. 255, note 19.

[75] M. M. III, 115.

et non pas selon l'ère byzantine[76], bien que dans les traités entre Byzance et les Etats occidentaux apparaisse toujours l'une et l'autre forme de datation. Finalement, dans le traité de l'année 1349 les témoins sont également mentionnés non seulement sans l'épithète d' οἰκεῖος, mais aussi sans aucune indication de leur parenté avec l'empereur[77].

Comme ce traité offre de nombreuses analogies avec celui de l'année 1342, nous sommes d'avis qu'on a répété la même procédure aussi dans le second cas, c. à d. qu'on a préparé à Venise les textes grec et latin du traité et que le document a été ensuite expédié à Constantinople où il fut signé par Jean VI Cantacuzène et Jean V Paléologue.

Les exemples de traités que Byzance concluait ou renouvelait dans la période entre les années 1341 et 1453 avec les républiques maritimes italiennes constituent tout de même un groupe spécial de documents de la chancellerie impériale, possédant certaines caractéristiques assez insolites pour la diplomatique byzantine. Ce sont toujours des documents bilingues (en grec et en latin) qui, au commencement du texte, ont l'intitulé[78] " NN ἐν Χριστῷ τῷ θεῷ πιστὸς βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ 'Ρωμαίων ὁ Παλαιολόγος καὶ ἀεὶ αὔγουστος"[79]. En outre, dans les traités de cette période, l'empereur parle régulièrement de lui-même sous la forme plurielle „ἡ βασιλεία ἡμῶν", ce qui n'est pas très fréquent dans les diplômes byzantins et il apparaît ici, à l'exemple du terme occidental „imperium nostrum"[80]. Les éléments de la diplomatique occidentale peuvent être observés même dans la datation qui est toujours donnée de deux façons différentes, à savoir: selon l'ère byzantine et aussi selon le comput occidental[81]. A la fin du document, on

[76] Le traité porte la date du 9 septembre 1349, III[e] indict. Il est intéressant que l'indiction a été indiquée selon l'année 6858 byzantine, qui commence le 1[er] septembre 1349, et non selon l'année 1349 de notre ère à laquelle correspondrait la II[e] indiction.

[77] Cette dernière caractéristique est peut-être conditionnée par la circonstance que le traité fut signé par deux empereurs. Comme témoins du côté byzantin sont mentionnés: Thomas Paléologue, le prôtosébaste Calothète le mystikos Kinnamos, le grand interprète Nicolas Sigiros et l'interprète Alexis Lascaris. Cf. M. M. III, 119.

[78] Cet intitulé n'apparaît pas dans les traités antérieurs à l'année 1342, ce que montrent les exemples de l'époque d'Andronic II Paléologue — octobre 1324 (M. M. III, 100—105) ou du règne d'Andronic III Paléologue — novembre 1332. Cf. *Ibid.* 105—111.

[79] L'épithète d'auguste (αὔγουστος) apparaît pour la première fois dans un traité du 2 juin 1390, conclu entre Jean VII Paléologue et les Vénitiens. Cf. M. M. III, 135.

[80] Dans les traités antérieurs, par ex. de l'époque d'Andronic II ou d'Andronic III Paléologues, on rencontre encore uniquement la forme du singulier ἡ βασιλεία μου. Cf. M. M. III, 100—105, 105—111. Cependant, Dölger, *Der Kodikellos des Christodulos in Palermo* 1—3 est d'avis que la forme plurielle occidentale „ἡ βασιλεία ἡμῶν" pénètre de bonne heure dans les documents byzantins et cite comme un exemple le diplôme d'Alexis I[er] Comnène (environ 1109) qui nomme Christodoulos de Palerme prôtonobélissime. Cette formule occidentale apparaît aussi dans les documents par lesquels les empereurs byzantins autorisaient leurs envoyés à négocier avec les puissances étrangères. Ceci est visible du diplôme de Jean V Paléologue du mois d'octobre 1362. Cf. M. M. III, 129 sq.; Dölger, *Facsimiles* No. 12; *Reg.* V, No. 3089.

[81] Puisque, pour la période du 1[er] septembre au 31 décembre, il existe une différence de l'indiction entre le comput byzantin et le comput occidental, les copistes étaient obligés d'y faire aussi attention. On le voit dans le traité conclu le 31 octobre 1418. Cf. M. M. III, 162; *Reg.* V, No. 3373 où il est écrit que le traité avait été conclu le 30 octobre, bien qu'à la fin du texte on dise que c'était le dernier jour de ce mois. Les copistes ne tenaient pas toujours compte de cette différence d'indiction, comme on voit du traité du 30 septembre 1423. Cf. M. M. III, 172; *Reg.* V, No. 3408.

met habituellement en relief celui qui a écrit la version grecque et la version latine et ensuite on cite les témoins des deux parties, ce qu'on ne rencontre pas dans les diplômes byzantins. Ce sont les personnes de l'entourage immédiat de l'empereur, lorsqu'il s'agit des témoins du côté byzantin, ou de hauts fonctionnaires de la République, quand il s'agit des Vénitiens. Tous ces traités portaient régulièrement le sceau d'or (ἡμετέρα χρυσῇ βούλλῃ) ainsi que la signature solennelle de l'empereur à l'encre rouge (ἐρυθροῖς γράμμασιν) correspondant aux exemples connus des chrysobulles: „NN ἐν Χριστῷ τῷ θεῷ πιστὸς βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ 'Ρωμαίων ὁ Παλαιολόγος[82].

Cependant, les traités des empereurs byzantins avec les Etats maritime italiens ne son pas les seuls documents au moyen desquels le gouvernement de Constantinople était en contact avec les Etats occidentaux. Un certain nombre de lettres impériales, adressées aux Etats ou aux souverains voisins, montrent aussi le désistement de certaines normes de la diplomatique byzantine. Publiant la lettre de Manuel II Paléologue aux Siennois, du 22 septembre 1399, F. Dölger affirme décidément que les empereurs de Byzance s'adressaient aux souverains et aux Etats occidentaux en langue latin[83]. C'est en effet une lettre écrite en latin, sans traduction, mais avec un ménologe exécuté à l'encre rouge, pour lequelle F. Dölger souligne qu'il est absolument conforme aux changements survenus dans la datation des actes signés par le ménologe (1394), car il porte la date complète et non seulement le mois et l'indiction *(Datum Constantinopoli 1399 die XXII septembris*, μηνὶ σεπτεμβρίῳ ἰνδ. η'). Que cette version latine n'est que la traduction du texte original en grec de la lettre impériale, comme le démontre aussi la date, nous paraît une hypothèse plus vraisemblable. Le traducteur latin a d'abord mis le mode occidental de datation et ensuite reproduit fidèlement en lettres grecques le ménologe entier de l'empereur qui n'avait que l'indication du mois et de l'indiction. Par conséquent, nous doutons que la date de cette lettre s'insère si bien dans la nouvelle pratique de la chancellerie impériale, introduite en 1394 par l'ordre que les actes signés du ménologe doivent indiquer, outre le mois, aussi l'année à partir de la création du monde. Pourtant, les documents montrent que cette nouvelle méthode de datation, très précieuse pour une chronologie plus précise des prostagmata, ne fut pas, tout de même, strictement appliquée, et c'est ce qui est ici également le cas: la lettre grecque de Manuel II Paléologue aux Siennois

[82] Ce sont, par ordre chronologique, les traités suivants, conclus entre Byzance, et Venise: a) de Jean V Paléologue du 8 octobre 1357 (M. M. III, 121—126; *Reg.* V, No. 3070), ainsi que du 1[er] février 1370. Cf. G. M. Thomas — R. Predelli, *Diplomatarium Veneto-Levantinum, sive acta et diplomata res Venetas, Graecas atque Levantis illustrantia I*, Venezia 1899, No. 89, 151—156; *Reg.* V, No. 3217 où l'on met en relief que c'est le traité réitéré du 13 mars 1363, mais le texte de celui-ci manque dans les régestes; b) de Jean VII Paléologue du 2 juin 1390 (M. M. III, 135—144; *Reg.* V, No. 3192); c) de Manuel II Paléologue du 22 mai 1406 (M. M. III, 144—153; *Reg.* V, No. 3311) et du 31 octobre 1418 (M. M. III, 153—163; *Reg.* V, No. 3373); d) de Jean VIII Paléologue du 30 septembre 1423 (M. M. III, 163—173; *Reg.* V, No. 3408), du 26 mai 1431 (M. M. III, 177—186; *Reg.* V, No. 3433), du 19 septembre 1442 (M. M. III, 207—213; *Reg.* V, No. 3479) et du 21 avril 1448. Cf. Sp. Lambros, Συνθήκη μεταξὺ 'Ιωάννου Η' Παλαιολόγου καὶ Φραγκίσκου Φοσκάρη, ΝΕ 12 (1915) 153—170; *Reg.* V, No. 3516.

[83] Dölger, *Fascimiles* No. 54; *Reg*, V. No. 3275. Le texte intégral a été publié par Sp. Lambros, Σύμμικτα, ΝΕ 6 (1909) 102—104.

n'avait de la date que le mois et l'indiction[84], et on a fait ensuite la traduction en latin dans laquelle on introduisit le mode occidental de datation.

La lettre latine de Jean VIII Paléologue, du 3 mai 1424, adressée de Milan au doge de Venise Francesco Foscari est par ses caractéristiques tout à fait semblable; elle fut d'abord aussi datée selon le mode occidental en comptant de la naissance de Jésus-Christ et ensuite elle portait le ménologe de l'empereur avec l'indication du mois et de l'indiction[85]. Nous croyons, donc, que même dans ce cas-ci il s'agit de la traduction latine du texte original grec de la lettre de l'empereur, dans laquelle le traducteur avait introduit aussi le mode occidental de datation.

Ce procédé de traduction directe en langue latine des lettres grecques de la chancellerie impériale est très bien illustré par une lettre latine du dernier empereur de Byzance, du mois de mars 1451. Constantin XI Paléologue écrit au duc de Modène Borso d'Este en n'apposant que le ménologe, mais aussi le sceau[86]. Cependant, ce qui est le plus important pour nous, s'est la date de ce document: *Datum ex nostro palatio die 7 mensis apriliis 1451 ex Constantinopoli,* μηνὶ μαρτίῳ ἰνδ. ιδ'"[87]. Ainsi formulée, la date montre clairement qu'il y avait deux textes de la lettre de l'empereur: la première version, sans doute en grec, fut rédigée à la cour de Constantin, à Constantinople, au mois du mars 1451, comme le témoigne le ménologe, et l'autre, en latin, fut rédigée à Modène le 7 avril de la même année. La différence dans la datation désigne le temps qui était nécessaire à l'émissaire byzantin pour arriver, avec la lettre impériale, de Constantinople à Modène. Tout ce qu'on vient de dire montre que les empereurs byzantins ne s'adressaient pas aux souverains et aux Etats occidentaux uniquement en latin, sans que l'on en puisse nier certains cas, pourtant d'une époque antérieure[88]. Il reste, par contre, que les empereurs s'adressassaient plus souvent aux souverains étrangers par des lettres grecques et qu'on préparait ensuite dans la chancellerie du destinataire la traduction correspondante[89].

[84] Ce n'est pas un exemple isolé que, même après l'année 1394, une lettre impériale adressée aux souverains étrangers porte dans la date uniquement le mois et l'indiction. Jean VIII Paléologue adressa une lettre à Sarudji-bej avec la date: avril de la X[e] ind. Cf. P. Wittek, *Ein Brief des Kaisers Johannes VIII. an den osmanischen Wesir Sariga Pasha vom Jahre 1432,* Byz. 21 (1951) 323—331; F. Babinger-F. Dölger, *Ein Auslandsbrief des Kaisers Johannes VIII. vom Jahre 1447,* BZ 45 (1952) 21; *Reg.* V, No. 3513. Partant de l'indiction, F. Dölger se décida pour l'année 1447 et non pour 1432, sous l'impression que le ménologe dénote la main d'un malade, et on sait que Jean VIII Paléologue était malade après son retour de l'Italie.

[85] Lambros, *P. P.* III, 353; *Reg.* V, No. 3417. Il n'est pas clair pourquoi la lettre de Jean Paléologue au cardinal de Bononie, également adressée de Milan le 4 mai 1424, ne figure pas parmi les régestes. Cf. Lambros, *P. P.* III, 354.

[86] Sur le sceau v. Sp. Lambros, Σφραγῖδες τῶν τελευταίων Παλαιολόγων, NE 1 (1904) 417—420.

[87] Dölger, *Fascimiles* No. 58; Lambros, *P. P.* IV, 26—20; *Reg.* V, No. 3533.

[88]. Nous avons ainsi deux lettres d'Andronic II Paléologue en latin, à savoir: aux Génois du mois d'août et au roi français Charles IV du mois de mai 1327. L'un et l'autre documents sont signés par le ménologe. Cf. Dölger, *Fascimiles* No. 9 et 10.

[89] Cette procédure est illustrée par la lettre de Jean VIII Paléologue à Sarudji-bey, du mois d'avril 1447 (cf. Wittek, *o. c.* 323—331; Babinger-Dölger, *Ein Auslandsbrief* 21; *Reg.* V, No. 3513) conservée dans ses versions grecque et turque. F. Dölger présume correctement que la traduction turque a été faite à la cour du sultan et non simultanément avec l'original grec, rédigé dans la chancellerie impériale.

Parlant des influences de la diplomatique occidentale sur certains groupes de documents byzantins, il faut, de toute façon, mentionner les diplômes que les empereurs donnaient aux souverains et aux seigneurs féodaux au cours de leurs voyages en Occident, car dans ces documents on peut observer certaines déviations des normes de la chancellerie impériale. Au cours de l'année 1438—1439, l'empereur Jean VIII Paléologue séjournait dans les villes italiennes de Ferrare et de Florence, et nous possédons quelques intréressants diplômes grecs, donnés à la ville de Florence elle-même, ainsi qu'à quelques familles distinguées de cette cité[90]. Tout d' abord c'est le chrysobulle du mois d'août 1439 au Conseil des Neuf Florentins, document qui, par nombre de ses particularités, correspond aux actes analogues de la chancellerie impériale; seulement, tout à fait au commencement, il y a un intitulé insolite pour les chrysobulles byzantins[91]. Nous avons ensuite deux documents fort étranges de Jean VIII Paléologue du mois d'août 1439, donnés aux Florentins Giacomo Giovanni Paolo da Morelli[92] et Pancrazio Michaele Fedini[93]. A juger d'après les dénominations dans le texte même, ces documents mutuellement identiques sont en effet des prostagmata, bien qu'ils aient également certaines caractéristiques qui les distinguent de cette espèce d'actes impériaux. Au commencement du texte se trouve l'intitulé 'Ιωάννης ἐν Χριστῷ τῷ θεῷ πιστὸς βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ 'Ρωμαίων ὁ Παλαιολόγος καὶ ἀεὶ αὔγουστος", derrière lequel suit la préambule, identique à l'introduction au chrysobulle de Jean VIII Paléologue au Conseil des Neuf Florentins, aussi tout à fait insolite pour les prostagmata. A la fin, on donne d'abord l'année 6947 de l'ère byzantine et ensuite on ajoute la formule empruntée aux chrysobulles: „ἐν ᾧ καὶ τὸ ἡμέτερον εὐσεβὲς καὶ θεοπρόβλητον ὑπεσημήνατο κρατός", pour continuer „ἐπιθεθείσης καὶ τῆς ἡμετέρας συνή-

[90] Un ample régeste (No. 3486) est dédié à l'acte du 6 juillet 1439 par lequel fut officiellement proclamée l'union de Florence, mais on indique incorrectement le format du document comme étant de 80 × 69 cm.; Dölger, *Fascimiles,* No. 15 indique la forme élargie 64,5 × 77 cm. C'est un document bilingue: à gauche est le texte latin et à droite le texte grec, en fait la proclamation solennelle de l'union, faite par le pape Eugène IV; au-dessous du texte latin se trouve la rote pontificale ainsi que les signatures des évêques présents et, au-dessous du texte grec, la signature solennelle de l'empereur Jean VIII Paléologue et des membres de sa suite. Il est intéressant que la charte a deux sceaux, au-dessous du texte latin ainsi qu'au-dessous du texte grec. L'inscription sur le sceau grec est conçue en ces termes: „ΙΩ ΕΝ ΧΩ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ Ο ΠΑΛΑΙΟΛΟΓΟΣ". Cf. *Epistolae pontificiae ad Concilium Florentinum spectantes* II, ed. G. Hofmann, Rome 1944, No. 176, 68—76; Dölger, *Fascimiles* No. 15. Nous croyons que ce document représente la déclaration du pape Eugène IV relative à l'adhésion à l'union, datée uniquement à la façon occidentale et traduite en langue grecque. La déclaration solennelle de l'adhésion à l'union fut simultanément donnée par l'empereur byzantin, aussi en deux versions, grecque et latine, qui ont été signées par Jean VIII Paléologue et par Eugène IV avec leurs collaborateurs respectifs.

[91] M. M. III, 195—199; *Reg.* V, No. 3488. En ce même mois, Jean VIII Paléologue donna un chrysobulle aussi à la ville de Florence, acte qui sous tous ses aspects correspond aux diplômes impériaux authentiqués par le sceau d'or, excepté la longue préambule au commencement, rare dans les documents byzantins. Cf. M. M. III, 200—205; *Reg.* V, No. 3487 où l'on a sauté la disposition relative au choix du nouvel consul florentin à Constantinople.

[92] Sp. Lambros, Πρόσταγμα 'Ιωάννου Παλαιολόγου ὑπὲρ τοῦ Φλωρεντίνου 'Ιακώβου de Morellis, ΝΕ 4 (1907) 188—191; Dölger, *Fascimiles* No. 57; *Reg.* V, No. 3489.

[93] Sp. Lambros, 'Ιωάννου Παλαιολόγου πρόσταγμα ὑπὲρ τοῦ Φλωρεντίνου Παγκρατίου Μιχαὴλ Φεδίνη, ΝΕ 4 (1907) 299—302; *Reg.* V, No. 3490.

θους καὶ βασιλικῆς βούλλης μηνὶ αὐγούστου ἰνδ. β'". Ce sont les caractéristiques communes des deux documents. Nous ne prêterons notre attention qu'au premier, car le second, comme on le signale dans le régeste, n'est conservé que par une copie ultérieure.

Quant au diplôme donné à Giacomo da Morelli, il est naturel que son premier éditeur, Sp. Lambros, n'ait pas mis en doute son authenticité. Mais on est toutefois surpris de voir F. Dölger fermement convaincu qu'il s'agit d'un original gardé, comme on le signale dans le régeste, „in der Bibliothèque Nationale Paris, Cod. gr. suppl. 821"[94]. Cependant, ce prostagma, du moins dans la forme où il nous fut conservé, possède tant de caractéristiques tout à fait étrangères à cette espèce de documents que nous croyons qu'il n'est pas issu de la chancellerie impériale. Il s'agit d'une copie de l'acte authentique de l'empereur et peut-être même d'une compilation ultérieure. Sur le fac-similé des dernières lignes de ce diplôme publié par F. Dölger, on voit très bien le ménologe, exécuté en calligraphie; par la caractéristique de certaines lettres il ressemle, en effet, aux ménologes de Jean VIII Paléologue, mais par la façon dont il est exécuté, il se distingue entièrement des exemples analogues du XIV^{e} et du XV^{e} siècle. L'auteur ou le compilateur du diplôme avait devant lui le ménologe de l'empereur Jean VIII Paléologue, et il tâchait de l'imiter fidèlement.

Le tome final de régestes des diplômes impériaux offre de riches matériaux non seulement pour l'observation des influences occidentales sur les documents de la chancellerie impériale, mais aussi pour certaines conclusions plus générales sur la diplomatique byzantine des XIV^{e} et XV^{e} siècles. La période de 1341—1453 est très importante pour l'histoire de la chancellerie impériale, car elle comprend les étapes finales de son évolution lorsque de nombreuses normes que l'on ne rencontre pas dans les périodes antérieures se cristallisent.

Le riche fonds de diplômes inpériaux de ce temps (1341—1453) montre la disparition de certaines formes transitoires des documents authentiqués par le sceau d'or. Ainsi, par ex., le jeune empereur Jean V Paléologue nous a laissé le dernier exemple d' un χρυσόβουλλον σιγίλλιον cédant, au mois de novembre 1342, les revenus des propriétés à certains seigneurs féodaux aux environs de Serrès. C'est un intéressant diplôme de donation avec le mot σιγίλλιον écrit trois fois à l'encre rouge et le ménologe à la fin du texte[95]. Au même empereur est dû également le dernier exemplaire conservé d'un χρυσόβουλλος ὁρισμός, donné au mois de septembre 1356, par lequel on autorise le monastère de Vatopédi à posséder un navire de 700 modioi. Le mot ὁρισμός à l'accusatif et au nominatif apparait deux fois dans le texte, et l'acte se termine par la date complète du 8 septembre, de la X^{e} indiction et de l'anné 6805, suivie de la signature de l'empereur, identique aux exemples sur les chrysobulles[96].

---

[94] *Reg.* V, No. 3489.

[95] Lemerle, *Actes de Kutlumus* No. 20.; Dölger, *Schatzk.* No. 16 qui fait remarquer dans la note que c'est le dernier sigillion chrysoboullon. Sur la teneur du document cf. Ostrogorsky, *Féodalité* 124.

[96] W. Regel, Χρυσόβουλλα καὶ γράμματα τῆς ἐν τῷ 'Αγίῳ ῎Ορει ῎Αθῳ μονῆς τοῦ Βατοπεδίου, Πετρούπολις 1898, №. 7; *Reg.* V, №. 3060.

En suivant à travers ce dernier siècle du développement de la chancellerie impériale les diplômes authentiqués par le sceau d'or (chrysobulles), nous remarquons que leurs rédacteurs ne s'en tenaient pas toujours et sous tous les aspects aux normes prescrites. Même certaines normes anciennes qui étaient encore en vigueur, commencent à être modifées ou abandonnées. Citons quelques exemples.

Au mois de décembre 1349, Jean VI Cantacuzène publie un chrysobulle au monastère de Vatopédi qui renferme la confirmation d'une suite de propriétés et de privilèges, document que l'on ne connaît que par une copie ultérieure. Mais même du texte ainsi conservé on peut voir que dans le diplôme il manque le mot λόγος trois fois inscrit aux cas déterminés, bien qu'il possédât toutes les autres caractéristiques d'un chrysobulle[97]. Le caractère authentique du chrysobulle de Jean VI Cantacuzène ne peut pas être mis en doute, car sa teneur est confirmée par les décisions du diplôme ultérieur du patriarche de Constantinople, Isidore I[er], datant de l'année 1351. Des particularités fort importantes se voient aussi dans le chrysobulle de Jean V Paléologue, donné au mois de juin 1353 au monastère russe du Mont Athos, lequel, tout d'abord, fut écrit sur papier, matériau tout à fait insolite pour les diplômes à sceau d'or. Le chrysobulle n'est pas de format allongé, mais presque carré: 34,5 × 29 cm. Le mot λόγος apparaît la première fois au génitif et non à l'accusatif, tandis que le mot κράτος ne se trouve pas au commencement de la dernière ligne. Eenfin, on voit que c'est la même main qui avait signé le document et inséré le mot λόγος à l'encre rouge[98]. Bien que de longues discussions fussent menées au sujet de ce chrysobulle à cause de ses particularités précitées[99], nous sommes d'avis qu'il s'agit d'un acte authentique. Toutes les caractéristiques qui le distinguent des exemples analogues de la chancellerie impériale, peuvent être expliquées par la situation particulière du jeune empereur Jean V Paléologue dans ces années.

Comme illustration de l'abandon de certaines normes lors de la rédaction des chrysobulles, d'une grande importance est le diplôme de Manuel II Paléologue du mois d'août 1393, qui confirme au monastère du

---

[97] A. Vatopédinos, Γράμματα τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει μονῆς τῆς Θεοτόκου τῆς Ψυχοσωστρίας, BNJ 13 (1937) No. 3; *Reg.* V, No. 2956. Dans un ample régeste, on traduit de façon imprécise les termes particuliers. Le diplôme affranchit le métoque de Saint-Elie du tribut de 8 perpères „πρὸς τὸν ἀπὸ τῶν θεληματαρίων στρατιωτῶν τὸν Καταχαλών"; le terme stratiotes est traduit par „freiwillige Soldaten", bien qu'il soit connu que dans les documents datant de la basse époque byzantine ce terme désigne les pronoïaires. Cf. Ostrgorsky, *Féodalité* 83—85.

[98] *Акты русского на святом Афоне монастыря св. великомученика и целителя Пантелеймона*, изд. Ф. Терновский, Киев 1873, No. 21; Reg. V, No. 3011

[99] Partant de ces particularités, V. Mošin, *Akti iz svetogorskih arhiva,* Spomenik SAN 91, Beograd 1939, 248 sq. considère que de telles omissions ne peuvent pas être attribuées à la chancellerie impériale et que les moines du monastère de Saint-Pantéléimon avaient préparé le texte du diplôme qu'ils soumirent à Jean V Paléologue pour le signer. V. Mošin a exposé déjà avant, dans son article *К вопросу о составлении хрисовулов у Южных Славян и в Византии*, Юбилейный сборник русс. археол. общ., Београд 1936, 106—109 la théorie sur une telle origine de certains diplômes impériaux. Cependant, F. Dölger, *Zur Ausgabe von Athosurkunden von V. Mošin*, BZ 40 (9140) 320—322 rejette les arguments de V. Mošin et admet que le chrysobulle a été redigé dans la chancellerie de Jean V Paléologue.

Pantokratôr au Mont Athos les possessions dans l'île de Lemnos. Ce document possède toutes les caractéristiques d'un chrysobulle, avec l'unique différence que le mot final κράτος ne se trouve pas au commencement de la dernière ligne, mais quelque part au milieu de celle-ci. Le copiste, se rendant semble-t-il lui-même compte de l'inhabilité qui a donné lieu à la déviation de la pratique usuelle, combla l'espace qui lui restait jusqu'à la fin de la ligne par quelques croix[100]. Nous trouvons la même terminaison du texte dans un chrysobulle de Jean VII Paléologue (août 1408) qui autorise le monastère de Saint-Dionysos d'user du site du village abandonné de Mariskin à Kassandreia[101]. Par certaines de ses caractéristiques, le diplôme de Manuel II Paléologue du mois de juin 1406 se distingue lui aussi. C'est en effet une espèce de typikon pour les monastères du Mont Athos. Ce chrysobulle n'a pas de traces du sceau, et le mot λόγος dans le texte est deux fois écrit par la main du copiste à l'encre ordinaire. Finalement, il est d'une importance particulière pour nous que le mot final κράτος se trouve ici également quelque part au milieu de la dernière ligne, mais il n'y a point de signes comblant la fin de la ligne[102]. Les exemples cités ci-dessus montrent, donc, qu'on s'est graduellement départi de l'usage du mot final κράτος au commencement de la dernière ligne du texte du chrysobulle; ce changement se produit dans les premières décades du XV^{e} siècle, lorsque les diplômes sans cette caractéristique deviennent de plus en plus fréquents. Combien loin on est allé dans cette direction démontre sans aucune ambiguïté le dernier document à sceau d'or connu de la chancellerie impériale, diplôme de Constantin XI Paléologue pour Dubrovnik, du mois de juin 1451, un admirable exemple de chrysobulle original, mais dans lequel le mot κράτος justement termine la dernière ligne du texte. On se rend même clairement compte du désir du copiste d'atteindre ce but, car il étire en largeur les derniers mots du diplôme[103].

L'examen du second groupe de documents impériaux, de celui de décrets (prostagmata et horismoi), démontre aussi que l'activité de la chancellerie impériale ne fut pas du tout statique et que, par conséquent, les normes particulières ne se maintiennent pas toujours dans tous les documents. Dans les travaux relevant du domaine de la diplomatique byzantine, on cite souvent l'acte de l'empereur Manuel II Paléologue, datant de l'année 1394, qui introduit d'importantes innovations dans la datation des prostagmata: il ordonne que les prostagmata doivent contenir aussi l'année où le document fut délivré et non seulement le mois et l'indiction, comme on l'avait pratiqué jusque là[104]. Cependant, ce sont surtout les diplômes datant des premières décennies de la période entre 1341 et 1453 qui montrent que certaines innovations dans la datation des prostagmata ont été introduites bien avant ce temps. Ainsi, dans le prostagma de

---

[100] Dölger, *Schatzk.* No. 12; *Reg.* V, No. 3239.

[101] Dölger, *Schatzk.* No. 13; *Reg.* V, No. 3211.

[102] Ph. Meyer, *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster,* Leipzig 1894, 203—210; Dölger, *Fascimiles* No. 33; *Reg.* V, No. 3312.

[103] M. Marković, *Vizantiske povelje Dubrovačkog arhiva,* ZRVI 1 (1952). 239—244; *Reg.* V, No. 3537.

[104] M. M. II, 214 sq.; *Reg.* V, No. 3246. Cf. Dölger, *Schatzk.* 20 sq.

Jean V Paléologue, confirmant la possession d'un monastère de Constantinople à Lavra du Mont Athos, on signale qu'il fut publié „ἀπριλλίου ἐν τῇ εἰκοστῇ πρώτῃ ἰνδικτιῶνος ὀγδόης", c. à d. le 21 avril 1355[105]. Le même empereur rend par le prostagma du 11 juin 1362 au monastère de Vatopédi certaines possessions expropriées[106]. Au mois de juin 1374 Jean V Paléologue donne des instructions aux moines du Mont Athos et leur recommande d'exécuter tous les ordres du nouveau prôtos Gérasime, document qui, du moins dans la copie, a aussi l'indication du jour[107]. L'usurpateur Andronic IV Paléologue adresse, le 15 juillet 1378, un prostagma au grand primicier Jean en lui donnant ordre d'examiner de nouveau sur place le différend entre les monastères de Chilandar et de Zographou au sujet d'un moulin près de Chandax sur le Strymon. Ce document est également daté du 15 juillet de la I^ère^ indiction[108]. Finalement, le 3 juin 1382, Jean V Paléologue donne un prostagma au monastère de St. Dionysos au Mont Athos, en déterminant les impôts des possessions du monastère dans l'île de Lemnos[109].

Ces exemples concrets démontrent donc que les premières innovations dans la datation des prostagmata n'ont pas été introduites qu'en 1394, mais considérablement avant cette date, vers le milieu du XIV^e^ siècle. C'est alors que fut ordonné, pour y apporter plus de précision, que dans les documents il faut indiquer, outre le mois et l'indiction, aussi le jour du mois, tandis qu'en 1394 fut fait le deuxième pas en vue d'une datation plus précise des prostagmata: il fut ordonné que ces documents devaient être datés aussi par l'année de l'ère byzantine. Cependant, la détermination des moments de l'introduction des changements dans la datation des prostagmata ne veut pas dire que tous les actes de cette espèce publiés dans la seconde moitié du XIV^e^ siècle ou après l'année 1394 ont été datés selon les nouvelles règles. L'empereur de Salonique Jean VII Paléologue a confirmé par un prostagma certaines possessions données antérieurement aux monastère de Vatopédi; l'acte est daté du 1^er^ septembre et de la XIII^e^ ind. (1408), donc

---

105 Dölger, *Schatzk.* No. 55; *Reg.* V, No. 3040.

106 *Reg.* V, No. 3084. Le diplôme n'est pas publié; le régeste cite deux années, 1362 et 1377, se basant sur l'indiction. Nous sommes d'avis que seule la première année peut être prise en considération, car Jean V Paléologue se trouvait en 1377 en prison, détrôné par l'action de son fils ambitieux, Andronic; nous ne croyons pas que l'empereur ait pu publier des diplômes en prison ou en exil.

107 H. Hunger, *Kaiser Johannes V. Palaiologos und der Heilige Berg*, BZ 45 (1952) 358; *Reg.* V, No. 3140 où l'on n'a pas indiqué la datation complète, ni cité la dissertation de J. Darrouzès, *Liste des prôtes* 431. Il est interéssant que ce diplôme a la forme plurielle „ἡ βασιλεία ἡμῶν". Le diplôme que ce même empereur avait publié le 23 mai 1376, à l'occasion de la restauration de certaines localités dans l'île de Lemnos, cite des propriétés analogues. Cf. Hunger, *o. c.* 369 sq.; *Reg.* V, No. 3151, de même sans mettre en relief la datation d'une façon plus précise.

108 W. Regel, E. Kurtz, B. Korablev, *Actes de Zographou*, V V 13 (1907) No. 47; Dölger, *Fascimiles* No. 52; *Reg.* V, No. 3159. où il est cité de façon imprécise que le prostagma fut publié au mois de juillet 1378, bien que l'on sache le jour aussi.

109 Dölger, *Schatzk.* No. 21; *Reg.* V, No. 3175. De la même façon est daté le prostagma de Jean V Paléologue relatif à la nomination de l'évêque Grégoire à la dignité de métropolite de Lacédémone. Il est intéressant que le document a la forme plurielle ἡ βασιλεία ἡμῶν. Cf. V. Laurent, *Les droits de l'empereur en matière ecclésiastique*, REB 13 (1955) 19; *Reg.* V, No. 3176.

d'une façon qui correspondrait à l'état avant l'année 1394[110]. A l'occasion du décès d'Andronic Philanthropénos, qui était parti pour le Mont Athos pour entrer dans les ordres, Manuel II Paléologue donne un prostagma au monastère de Vatopédi, en statuant que ce monastère devait obtenir un tiers de la fortune du défunt[111]. Le prostagma est daté seulement du mois d'août et de la VIII[e] ind., de sorte qu'on ne peut pas dire avec certitude s'il fut publié en 1399 ou en 1414. Mais, en tout cas, sa datation correspond aux normes d'avant l'année 1394. On connaît une copie du prostagma de Jean VII Paléologue du 24 janvier 1407 qui donne au monastère de St. Paul le village dépeuplé de St. Paul près de Kassandreia, avec quinze „κατοίκητων φαμελίων ἐλευθέρων"; ce document est daté du 24 janvier de la XV[e] indiction[112]. Il résulte de ces exemples que même après l'année 1394 il y avait des documents datés non seulement selon l'usage de la deuxième moitié du XIV[e] siècle, mais aussi selon celui de l'époque précédente où l'on n'introduisait dans la date que le mois et l'indiction du ménologe.

Quoique de nombreux exemples montrent que la chancellerie impériale ne s'en tenait pas toujours rigidement et strictement aux normes prescrites de l'élaboration des actes, on observait tout de même pendant toute cette période, comme auparavant, la règle que le droit de publier et de signer csrtaines espèces des documents appartenait uniquement à l'empereur; de l'autre côté, on savait également quels types de diplômes pouvaient être publiés par des hauts dignitaires. Dans le dernier tome des régestes des diplômes impériaux, cette circonstance n'est pas toujours prise en considération et, par conséquent, on pourrait arriver à la conclusion erronée que même ici il y avait d'exceptions. Les droits strictement déterminés de l'empereur et des hauts dignitaires byzantins (despote, sébastokratôr et césar) de publier des types particuliers de diplômes ont été observés jusqu'à la fin de l'histoire de l'Empire.

En citant le contenu du chrysobulle de Jean VIII Paléologue (octobre 1428), par lequel il confirma à Georges Gémiste la possession du village de Brysis et de la bourgade de Phanarion, l'auteur dit que „der Bruder des K., der Despotes Theodoros (II) Palaiologos, hat Georgios Gemistos das Dorf Brysis bei Kastrion und das Städtchen Phanarion mit Umgebung

[110] Dölger, *Fascimiles* No. 55; *Reg.* V, No. 3204. Dans le document sont confirmées les possessions obtenues par le décret „τοῦ ἁγίου μου αὐθέντου καὶ βασιλέως τοῦ πατρός μου" que l'auteur considère comme se rapportant à Andronic IV Paléologue. Cependant, le père de Jean VII était défunt depuis longtemps déjà, ce qui n'est pas mis en relief dans le diplôme; nous croyons donc qu'il s'agit de l'empereur Manuel II Paléologue. L'auteur n'est pas conséquent dans cette interprétation erronée. Jean VII Paléologue donne en 1407 un chrysobulle à certains monastères du Mont Athos et il demande aux moines du monastère du Pantokratôr de célébrer la messe pour le repos de l'âme „τοῦ ἀοιδίμου καὶ μακαρίτου ἐκείνου τοῦ ἁγίου μου αὐθέντου καὶ βασιλέως τοῦ πατρὸς τῆς βασιλείας μου". Cf. Bompaire, *Actes de Xérop.* No. 28, 205—208. L'auteur (No. 3209) considère qu'il s'agit ici de l'empereur Manuel II Paléologue. Il est exact que dans certains cas Jean VII Paléologue appelait Manuel II son père, mais ici il s'agit certainement d'Andronic IV Paléologue, car le texte montre nettement qu'on y parle d'un défunt, tandis qu'en 1407 Manuel II était encore en vie.

[111] Dölger, *Schatzk.* No. 22; *Reg.* V, No. 3274.

[112] Dölger, *Schatzk.* No. 45/6 II; *Reg.* V, No. 3208. On dit de ce prostagma qu'il devait avoir „ἰσχὺν καὶ δύναμιν χρυσοβούλλου"

durch zwei Chrysobulle... erblich übertragen"[113]. L'auteur considère donc que le despote Théodore II Paléologue avait publié des chrysobulles, ce qui est absolument inacceptable. Pourtant, sans égard à cela, il a interprété ici d'une façon erronée les lignes du diplôme de Jean VIII Paléologue, où l'on souligne au début même que le frère de l'empereur, Théodore II Paléologue, avait donné un argyrobulle à Georges Gémiste Pléthon. Comme nous parlons d'argyrobulles, nous voudrions mentionner que P. Wirth n'est pas très certain si les empereurs publiaient ou non cette espèce de documents. Car il proclame un prétendu argyrobulle de Jean VIII Paléologue à Grégoire, higoumène du monastère de St. Jean Prodrome près de Sozopolis (1437), seulement suspecte en signalant qu'il était „wohl kaum kaiserlich, da die Herrscher von Kpl. keine Argyrobullen erliessen"[114]. Cependant, il s'agit incontestablement d'une contrefaçon manifeste, car les empereurs byzantins ne publiaient pas des diplômes authentiqués d'un sceau d'argent.

Quant aux despotes et à leurs droits diplomatiques, dans le dernier tome de régestes, on n'en reste pas uniquement à l'affirmation qu'ils publiaient des chrysobulles, mais cela s'étend aussi sur d'autres types de documents appartenant aux prérogatives fondamentales du pouvoir impérial. Ainsi, on affirme que le chrysobulle de Jean VII Paléologue au monastère de St. Dionysos (août 1408) fut mentionné dans les prostagmata du despote Andronic Paléologue datant des mois de mars et d'octobre 1417[115]. Afin de vérifier authentiquement ces assertions, nous avons examiné les diplômes susmentionnés du despote Andronic Paléologue et nous nous sommes assurés que ce n'étaient point des prostagmata, mais des horismoi usuels des despotes[116]. L'auteur cite un prostagma de Manuel II Paléologue qui fait don au monastère de Vatopédi du village désert de St. Paul, mais il met en relief le fait que ce prostagma était seulement mentionné dans un prostagma inédit du despote Andronic Paléologue sur lequel il n'avance pas de données plus précises[117]. Finalement, l'auteur nous parle d'un chrysobulle disparu de Manuel II Paléologue, mais mentionné dans le prostagma du césar Alexis Ange, datant probablement du mois de décembre 1399[118]. Le document du césar Alexis Ange du mois de décembre de la XII^{e} ind. n'est

[113] Le diplôme de Jean VIII Paléologue fut publié par Lambros, *P. P.* III, 331 sq.; *Reg.* V, No. 3423, où dans la bibliographie manque l'ouvrage d'Ostrogorsky, *Féodalité* 181—183, qui analyse en détail le contenu de ce chrysobulle.

[114] A. Sakkeliou, 'Ιωάννου Ε' καὶ 'Ιωάννου Ζ' Παλαιολόγων χρυσόβουλλον καὶ ἀργυρόβουλλον περὶ τῆς κατὰ τὴν Σωζόπολιν μονῆς τοῦ Προδρόμου, Δελτίον τῆς χριστ. καὶ ἐθνολ. ἑταιρείας 2 (1885) 616-619; *Reg.* V, No. 3473.

[115] *Reg.* V, No. 3211.

[116] F. Dölger, *Epikritisches zu den Facsimiles byzantinischer Kaiserurkunden,* Archiv für Urkf. 13 (1933) 67 (*Byz. Diplomatik* 99); Dölger, *Schatzk.* No. 30. Il est caractéristique que le diplôme du despote Andronic Paléologue du mois d'octobre 1417 est cité encore une fois dans *Reg.* V, No. 3344, mais qu' on l'appelle ici correctement horismos.

[117] *Reg.* V, No. 3368.

[118] *Ibid.* No. 3173a.

aucunement un prostagma, mais une lettre de donation (παραδοτικὸν γράμμα), commne est écrit clairement dans le texte même[119].

Nous avons déjà traité des diplômes des despotes byzantins et nous voudrions compléter à présent les conclusions faites à cette occasion par certains nouveaux résultats[120]. Nous avons établi antérieurement qu'il existait deux espèces principales de diplômes de despotes: d'un côté, les décrets (παρακέλευσις ou ὁρισμός) et de l'autre les diplômes de caractère plus solennel, authentiqués par un sceau d'argent (ἀργυρόβουλλος ὁρισμός) que les despotes signaient à l'encre rouge. Cependant, il paraît que même chez les diplômes de despotes on peut observer un processus analogue à celui qu'on avait déjà remarqué chez les documents de la chancellerie impériale; les types fondamentaux de documents commencent à se distinguer graduellement l'un de l'autre, incontestablement à l'exemple des diplômes impériaux. Comme un type déterminé de diplômes de despotes apparaissent, aux XIV[e] et XV[e] siècles, de simples décrets qu'on nomme παρακέλευσις ou ὁρισμός[121]. Quelques caractéristiques fondamentales montrent que ces actes de despotes devaient représenter la forme correspondant aux prostagmata: ce sont des diplômes brefs et simples, dont la datation ne contient que l'indication du mois et de l'indiction, avec une signature simple à l'encre rouge: ὁ δεσπότης. Il existe, en outre, encore un trait commun entre les décrets des despotes et les prostagmata. Nous avons vu qu'à partir du milieu du XIV[e] siècle et particulièrement après l'année 1394, se produisaient des changements dans la datation des prostagmata. On observe ces mêmes changements aussi parmi les décrets des despotes: ceux de la première moitié du XIV[e] siècle sont datés, d'une façon analogue à celle des prostagmata de cette même époque, uniquement par le mois et l'indiction, tandis que ceux datant du XV[e] siècle portent régulièrement l'indication de l'année, de même que les prostagmata après 1394. Les formes plus solennelles des diplômes de donation des despotes byzantins — les argyrobulles qui apparaissent au XV[e] siècle devaient représenter la forme analogue aux chrysobulles.

[119] V. Laurent, *Une nouvelle fondation monastique de Choumnos: La Nea Moni de Thessalonique,* REB 13 (1955) 129 sq. Sur ce document cf. aussi P. Lemerle, *Autour d'un prostagma inédit de Manuel II. L'aulé de sire Guy à Thessalonique,* Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati, Roma 1957, 271, où il est correctement caractérisé comme „paradotikon gramma".

[120] B. Ferjančić, *O despotskim poveljama,* ZRVI 4 (1956) 89—114.

[121] Parmi les membres de la famille impériale qui, dans la première moitié du XIV[e] siècle, gouvernèrent Salonique et les environs de la ville, apparaît aussi le despote Démétrius Paléologue (1322—1327), fils de l'empereur Andronic II. Il nous reste de Démétrius Paléologue quelques diplômes intéressants, délivrés pour la plupart au monastère de Chilandar et qui se nomment „παρακέλευσις τῆς βασιλείας μου". Cf. Petit, *Actes de Chil.* No. 76, 86 et 87; Dölger, *Schatzk.* No. 28; Ferjančić, *Despotske povelje* 95—97. Dans les dernières années de la domination byzantine, Salonique et ses environs étaient gouvernés par le despote Andronic, fils de l'empereur Manuel II Paléologue. Il nous reste de ce despote aussi plusieurs diplômes intéressants donnés aux monastères du Mont Athos et que l'on nomme „ὁρισμὸς τῆς βασιλείας μου". Cf. Ferjančić, *Despotske povelje* 104—106. Cependant, d'autres despotes du XV[e] siècle publient aussi des horismoi, comme par ex. Constantin Paléologue, au mois de mars 1440, pour Nicolas l'Hispanique et son frère Théodore (cf. Lambros, *P. P.* IV, 15 sq.), Démétrius Paléologue pour la Grande Lavra, au mois de décembre 1429 (cf. Dölger, *Schatzk.* No. 32) ou Thomas Paléologue pour Nicolas Aboris en 1450. Cf. M. M. III, 258; Lambros, *P. P.* IV, 231 sq.

On le voit par la dénomination ἀργυρόβουλλος ὁρισμός, trois fois inscrite dans les cas déterminés (accusatif, génitif et nominatif), par la formule finale ἐν ᾧ καὶ ἡ βασιλεία μου ὑπεσημήνατο, ainsi que par la signature solennelle à l'ancre rouge: „NN ἐν Χριστῷ τῷ θεῷ εὐσεβὴς δεσπότης Παλαιολόγος ὁ Πορφυρογέννητος".[122]

Les riches matériaux de décrets impériaux provenant de l'époque entre les années 1341 et 1453, qui consistent non seulement en documents, mais aussi en nombreuses données indirectes dans les autres sources, posaient devant l'auteur la tâche de résoudre une suite de questions compliquées et complexes. Ainsi, par exemple, dans certains cas il était difficile d'établir à quel souverain appartenaient les documents ou décrets en question. Les omissions qu'on y a faites, bien qu'elles ne soient pas toujours d'une importance décisive, témoignent tout de même de certaines imperfections de travail.

Un ample régeste est consacré au traité bien connu que les Byzantins et quelques autres puissances (Venise, Gênes, chevaliers de Rhodes et duc de Naxos) avaient conclu, le 3 juin 1403, avec le prétendant turc Soliman, mais le régeste ne l'attribue pas à Manuel II Paléologue, mais à son neveu Jean VII[123]. P. Wirth corrobore cette attribution par des preuves avancées dans un article spécial[124] s'en rapportant, tout d'abord, à une information du Chronicon minus de G. Sphrantzès, qui dit que Manuel II Paléologue était rentré à Constantinople de son voyage par les pays de l'Occident „εἰς τὰς ἀρχάς ... τοῦ ιβ' ἔτους"[125]. L'auteur affirme d'une façon catégorique que G. Sphrantzès ne comptait pas les années des empereurs suivant le temps de leur règne effectif, mais selon l'ère byzantine; qu'il ne commence pas le règne de Manuel II Paléologue par le 16 février 1391, date à laquelle cet empereur avait hérité le trône de son père Jean V, mais qu'il le fait seulement à partir du 1er septembre 1391. Pour cette raison P. Wirth considère que pour G. Sphrantzès la douzième année du règne de Manuel II avait comencé le 1er septembre 1403 et que c'est alors seulement que cet empereur fut rentré dans la capitale. Manuel II Paléologue n'a pas, donc, conclu le traité extrêmement favorable avec Soliman (3 juin 1403) par lequel l'Empire Byzantin fut non seulement affranchi d'obligations vassales envers le sultan, mais ce dernier lui restitua aussi certains territoires et villes. Ce fut fait par Jean VII Paléologue qui exerçait les fonctions impériales à Constantinople pendant le séjour de Manuel II en Occident.

Toute cette construction est basée sur l'hypothèse que G. Sphrantzès comptait les années des empereurs selon l'ère byzantine. Bien qu'on ait formulé jusqu'à présent des opinions tout à fait contradictoires

---

[122] Sur ces diplômes v. Ferjančić, *Despotske povelje* 103, 107.

[123] *Reg.* V, No. 3201. Cf. aussi: Dennis, *The Reign of Manuel* II 165; Lemerle, *Autour d'un prostagma* 277, n. 1.

[124] P. Wirth, *Zum Geschichtsbild Kaiser Johannes' VII. Palaiologos,* Byz. XXXV 2 (1965) 594—596.

[125] Sphrantzes, ed. Grecu 2. L'auteur se réfère aussi aux informations vénitiennes précisant que le commadant de la flotte reçut seulement le 5 mars 1403 l'ordre d'assurer la libre voie à l'empereur byzantin. Cf. Sathas I, 5.

au sujet de l'année dite impériale chez les auteurs byzantins[126], nous avons essayé de vérifier l'exactitude de cette hypothèse chez G. Sphrantzès lui-même. Immédiatement après avoir enregistré le retour de l'empereur Manuel II Paléologue dans la capitale, G. Sphrantzès met en relief le fait que le futur empereur byzantin Constantin fut né „τῷ ιγῳ ἔτει μηνὶ φευρουαρίου" [127], et puisqu'on sait avec certitude que Constantin naquit en 1404[128], il s'ensuit de là que G. Sphrantzès plaçait cet événement dans la XIII^e^ année du règne de Manuel II. Cet auteur compte donc l'époque de l'empereur Manuel II Paléologue à partir du 16 février 1391 et, par conséquent, la treizième année de son règne comprenait l'intervalle du 16 février 1403 au 15 février 1404. L'expression „εἰς τὰς ἀρχάς" a une signification très large et on peut présumer, par conséquent, que Manuel II Paléologue arriva dans la capitale, après son voyage en Occident, même vers la fin de mars ou au commencement d'avril 1403 [129]. Cela veut dire que le traité avec Soliman ne fut pas conclu par Jean VII Paléologue, mais bien par Manuel II, comme l'affirme aussi Doucas[130].

De l'époque de Manuel II Paléologue, l'auteur note aussi le horismos au monastère de Vatopédi, publié probablement peu avant le mois de décembre 1416, document qui n'est pas conservé, mais qu'on trouve mentionné, comme l'affrme le régeste, dans le diplôme du despote Jean Paléologue (décembre 1416)[131]. Nul doute que l'auteur présume qu'il s'agit de Jean Paléologue, fils et successeur de Manuel II. Étant donné que Jean Paléologue ne portait jamais les signes de dignité de despote, nous avons essayé de découvrir les sources de l'erreur de P. Wirth. Il utilise le diplôme de despote, qui mentionne en effet l'acte de Manuel II Paléologue, d'après l'édition non critique d'Arcadios de Vatopédi, dans laquelle une série de diplômes datant des premières années du XV^e^ siècle ont été attribués à un certain despote Jean; c'est une conséquence de la lecture fautive de ὁ comme abrévation pour 'Ιω. L'erreur de l'éditeur mentionné fut réitérée dans le régeste, bien que tous ces documents, et celui dont on parle ici également, portent la simple signature ὁ δεσπότης et, comme l'a

[126] F. Dölger, *Die Chronologie des grossen Feldzuges des Kaisers Johannes Tzimiskes gegen die Russen*, BZ 30 (1932) 274 sq.; Д. Анастасиевич, *Царский год в Византии*, Sem. Kond. 11 (1940) 147—200.

[127] Sphrantzes, ed. Grecu 2.

[128] Le même auteur dit que Constantin XI Paléologue, qui tomba le 29 mai 1453 en défendant Constantinople, vécut 49 ans, 3 mois et 20 jours. Cf. Sphrantzes, ed. Grecu 98; Papadopulos, *Genealogie* No. 90.

[129] Le Sénat de Venise discuta le 26 février 1403 la demande de l'empereur de Byzance de lui assurer les navires pour le voyage jusqu'à Modone, et le 5 mars déjà il donne l'ordre au commadant de la flote d'assurer le passage à Manuel II Paléologue. Cf. Sathas I, 5; *Reg.* V, No. 3294. De la durée du voyage parle une lettre de Manuel II Paléologue datée en Morée le 26 juin et que le Sénat vénitien discuta le 23 juillet 1415. Cf. Lambros, *P.P.* III, 127 sq.; *Reg. V*, No 3351.

[130] Ducas, ed. Grecu 111; Dölger, *Johannes VII* 33; A. Bakalopoulos, *Les limites de l'empire byzantin jusqu'à sa chute (1453)*, BZ 55 (1962) 59.

[131] Le diplôme est publié dans Greg. Palamas 2 (1918) 430. Cf. *Reg.* V, No. 3366.

prouvé d'une manière très convaincante F. Dölger lui-même, appartiennent au despote Andronic Paléologue[132].

Dans son analyse des documents de la chancellerie impériale, l'auteur fut souvent obligé de discuter leur authenticité. L'authenticité d'un diplôme peut parfois être mis en doute déjà en vertu de certaines caractéristiques extérieures, faciles à remarquer, mais il y a aussi de tels cas où une analyse plus approfondie est requise à cet effet. Il nous semble que l'auteur n'avait pas toujours de critères uniformes, et nous voudrions corroborer cette constatation aussi par quelques exemples concrets. Pendant son règne à Salonique, Jean VII Paléologue (1403—1408) a publié une série de diplômes aux monastères du Mont Athos. Par le chrysobulle datant du mois de juin 1405, il a confirmé certaines possessions au monastère de Saint-Paul qui lui furent données par l'homme de l'empereur (οἰκεῖος) Radoslav Sampias[133]. Bien que ce diplôme renferme certains éléments insolites, comme par ex. date écrite, à l'exception du mot ἔτους, à l'encre noire, ou bien le sceau avec le titre d'autocrator, il s'agit tout de même d'un document authentique, mentionné dans le horismos du despote Andronic Paléologue au monastère de Saint-Paul (septembre 1419)[134]. Après la mort de Radoslav Sampias, Jean VII Paléologue publia, au mois d'octobre 1406, un prostagma au monastère de Saint-Paul, par lequel il lui attribua la moitié des villages d'Abramitai et de Neochorion qui étaient restées du défunt[135]. Bien que ce document ne soit pas publié intégralement, on voit clairement qu'il ne mentionne point le chrysobulle, publié un peu plus tôt, du même empereur Jean VII Paléologue, mais seulement le diplôme de son père Andronic IV Paléologue. Pour cette raison, nous sommes d'avis que l'authenticité de ce prostagma n'est pas tout à fait certaine.

De la période du règne du Jean VII Paléologue à Salonique date aussi le chrysobulle (février 1407), donné à une série de monastères (Pantokratôr à Constantinople, Lavra, Vatopédi, Xéropotamou, St. Paul et Jean Prodrome à Salonique), qui détermine les conditions de leur participation au maintien du mur de défence restauré à Kassandreia. Comme l'auteur le fait justement ressortir, c'est l'unique cas connu ou un même chrysobulle fût donné le même jour à plusieurs monastères, mais il n'en sont conservées que les versions de Lavra[136], de Vatopédi[137] et de Xéropotamou[138]. Les

[132] Dölger, *Epikritisches* 62, n. 1 (*Byz. Diplomatik* 92, n. 31). S. Binon commet la même erreur (cf. S. Binon, *Les origines légendaires et l'histoire de Xéropotamou et de Saint Paul de l'Athos,* Louvain 1942, 292 sq.), considérant que Jean Paléologue, ainsi que ses frères cadets Théodore et Andronic, avaient la dignité du despote. Comme preuve, S. Binon cite l'acte de l'année 1420 qui mentionne, outre l'empereur Manuel II Paléologue, son fils le despote (cf. 'Εκκλησιαστικὴ 'Αλήθεια 25, 1895, 167), bien qu'il s'agisse évidemment du despote Andronic Paléologue qui gouvernait Salonique.

[133] Binon, *Les origines* 184—286; Dölger, *Fascimiles* No. 34; *Reg.* V, No. 3205, où le terme οἰκεῖος, ainsi que dans nombre d'autres cas, est traduit d'une façon imprécise par „der kaiser. beamte".

[134] Dölger, *Schatzk.* No. 31.

[135] Binon, *Les origines* 297; *Reg.* V, No. 3206.

[136] A. Lauriotes, Νεολόγου 'Εβδομαδιαία 'Επιθεώρησις 2 (1893) 341 sq.

[137] Regel, Χρυσ. Βατοπεδίου No. 13.

[138] Bompaire, *Actes de Xérop.* No. 28; *Reg,* V. 3209.

deux premiers exemplaires du chrysobulle sont tout à fait usuels pour cette espèce de documents, et l'auteur considère que l'un d'eux est l'original[139]. Le troisième exemplaire, celui des archives du monastère de Xéropotamou, ne porte pas à la fin la signature de l'empereur Jean VII Paléologue, mais seulement la note: „τὸ παρὸν ἴσον μεταγραφὲν εἰς βεβαίωσιν ὑπεγράφη καὶ μηνολογήματι: μηνὶ φεβρουαρίῳ ἰνδικτιῶνος ιε'". En commentant cet étrange document, F. Dölger affirme que la version de Xéropotamou est une „in Prostagmaform beglaubigte Kopie des Chrysobullos Logos des Kaisers Johannes VII"[140]. L'éditeur récent des actes de Xéropotamou, J. Bompaire, dit que cet exemplaire est „parfaitement authentique" et qu'il représente une copie authentique, issue de la chancellerie impériale et authentiquée par le ménologe, assez semblable aux autres exemples de ménologes de l'empereur Jean VII Paléologue[141]. Cependant, cette constatation est démentie par les autres exemplaires du chrysobulle. Car, si l'une des versions que l'on garde aux monastères de Lavra et de Vatopédi est l'original, l'autre est alors incontestablement une copie, qui porte tout de même la signature de Jean VII Paléologue. Comment peut-on alors présumer que l'exemplaire de Xéropotamou soit une copie authentique issue de la chancellerie impériale, si elle ne porte pas la signature de l'empereur mais seulement le ménologe. Il nous semble que dans les archives de Xéropotamou n'est conservée qu'une copie du chrysobulle de Jean VII Paléologue, sur laquelle une autre main a ajouté le ménologe, en imitant habilement l'écriture de l'empereur.

En dépouillant les matériaux étudiés, composés non seulement de documents authentiques, mais aussi de nombreuses données des sources narratives, nous avons noté quelques erreurs chronologiques qui sont, pour une bonne part, la conséquence du fait que la littérature correspodante n'a pas été consultée. Parmi les actes de Jean V Paléologue l'auteur mentionne un chrysobulle par lequel l'empereur „circa 1372" confère les signes de la dignité de despote à André Mousakis[142]. Nous sommes d'accord avec l'auteur que cette information est problématique, mais seulement si on la date à l'époque de Jean V Paléologue. Nous avons déjà auparavant supposé qu'André Mousakis obtint le titre de despote de l'empereur Andronic III Paléologue, car son nom se rattache aux événements des années 1336—1337[143].

De l'époque de ce même empereur, on mentionne un chrysobulle au monastère de Chilandar qui confirme la possession d'un moulin à eau sur le Strymon, vis-à-vis de Marmarion — document qui n'est pas conservé, mais que l'on trouve mentionné dans le prostagma de Jean V Paléologue (février 1358) relatif à la nouvelle donation du moulin au monastère

[139] Dölger, *Schatzk.*, p. 130 considérait que l'original était conservé au monastère de Vatopédi. Cependant, dans *Reg.* V, № 3209 on admet, avec plus grande réserve, que l'original est conservé dans Lavra ou dans Vatopédi.

[140] Dölger, *Schatzk.* 130.

[141] Bompaire, *Actes de Xérop.* 203 sq. considère que les copies étaient authentiquées par le ménologe impérial.

[142] C. Hopf. *Chroniques gréco-romanes*, Berlin 1873, 281., Cf. *Reg.* V, No. 3132. L'auteur date cette information en 1372, car la même chronique dit qu'André Mousakis avait vaincu le roi Vukašin.

[143] Ferjančić, *Despoti* 78 sq.

de Zographou. L'auteur considère que ce chrysobulle disparu appartient „zu den δικαιώματα, welche das Kloster vom K., nach dem Zusammenbruch der serbischen und dem unerwarteten Wideraufstieg der rhomäischen Macht erhalten hatte", donc qu'il date de l'intervalle entre 1355 et 1358[144]. Cependant, le chrysobulle disparu de Jean V Paléologue peut dater également de l'époque de la domination serbe sur le Mont Athos, donc d'avant l'année 1355, car ce ne serait pas l'unique cas où l'empereur byzantin confirmât les possessions aux monastères du Mont Athos qui se trouvaient en effet sous la domination serbe. L'hypothèse nous paraît d'autant plus probable qu'il s'agit justement du monastère serbe de Chilandar. Jean V Paléologue nous a laissé encore un prostagma qui confirmait, ensemble avec l'acte du patriarche Philothée (1364—1376) pour Kutlumus, les diplômes de donation „τοῦ βασιλέως Σερβίας κυροῦ Στεφάνου ἐκείνου καὶ τοῦ 'Ραδόχνα καὶ τοῦ δεσπότου τοῦ Οὔγκλεση". Nous apprenons tout cela de l'acte précieux du patriarche Nil du mois d'octobre 1386[145]. Notre auteur désire établir le temps de la publication du prostagma de Jean V, qui n'est pas conservé, et, partant du fait que Jean Uglješa y fut mentionné comme despote, conclut qu'il date de l'intervalle entre 1366 et 1371. Le maître de Serrès est devenu despote de toute façon avant l'année 1366 et, par conséquent, le *terminus post quem* certain de la publication du prostagma de Jean V Paléologue est l'année 1364, année où Philothée dévint patriarche de Constantinople, car son acte précède le diplôme de l'empereur.

Il faut également placer dans le cadre chronologique de l'époque de Jean V Paléologue les informations des historiens byzantins ultérieurs, G. Sphrantzès et L. Chalcocondylès, relatives à l'extrêmemement important traité byzantin avec le sultan Amurat I, par lequel l'empereur s'engageait à payer aux Ottomans un tribut annuel et à envoyer des troupes auxiliaires. L'auteur date ce traité en 1373[146], mais dans la bibliographie il omet de citer l'étitude de G. Ostrogorsky, qui a démontré que Jean V Paléologue avait séjourné en Asie Mineure au printemps de l'année 1373 déjà, en accomplissement de ses obligations de vassal envers le sultan turc[147]. Donc, cet important traité byzantin avec Amurat, par lequel Jean V Paléologue avait assumé de graves obligations envers les Turcs, put être conclu au commencement de l'année 1373 au plus tard ou même vers la fin de l'année précédente.

[144] Dölger, *Schatzk.* No. 41; *Reg.* V, No. 3035. Dans *Reg.* V, No 3134 sont mentionnées encore deux chrysobulles de Jean V Paléologue au monastère de St. Jean Prodrome près de Serrès. Ils ont été vus, à ce qu'on prétend, par J. Papageorgiou (BZ 3, 1895, 227). Sans entrer dans la question si la seule affirmation du savant grec suffit de croire en l'existence de ces diplômes, nous prêterons attention à la chronologie proposée. L'auteur dit que ces chrysobulles datent sans doute de l'époque après la mort d'Etienne Douchan (1355), bien qu'il nous paraisse plus probable qu'ils datent de la courte période de l'autorité byzantine renouvelée à Serrès de 1371 à 1383.

[145] Lemerle, *Actes de Kutlumus* No. 38.

[146] Sphrantzes, ed. Grecu 157—159; Chalcocondyles I, ed. Darkò 34; *Reg.* V, No. 3136.

[147] G. Ostrogorsky, *Byzance. Etat tributaire de l'Empire turc*, ZRVI 5 (1958) 49—58, partant en premier lieu de l'information de la Chronique brève (cf. Lambros-Amandos, *o. c.*, No. 47, 25 sq.) que la révolte d'Andronic IV Paléologue avait commencé à Constantinople le 6 mai 1373.

Aux rapports entre Byzantins et Turcs au commencement du XV^{e} siècle sont consacrés plusieurs régestes, partant de l'information de Doucas sur les négociations de Manuel II Paléologue avec Mahomet I^{er}, concernant la surveillance de Moustapha, frère du sultan, et de son compagnon Tsinète. Les prétendants ottomans apparurent à l'improviste à Salonique et Manuel II Paléologue donna immédiatement ordre à Démétrius Léontarios de les transporter en bateau à Constantinople, craignant le nouveau sultan qui menaçait d'attaquer Byzance s'il ne recevait pas de garanties que ces rivaux seraient bien gardés[148]. L'auteur date ces informations en automne 1416, adoptant la chronologie de N. Jorga[149]. Cependant, il ne prête aucune attention à cette circonstance importante que l'empereur Manuel II Paléologue ne s'adressse qu'à Démétrius Lascaris Léontarios, fonctionnaire byzantin distingué qui apparaît à Salonique entre 1408 et 1415. Par conséquent, à ce qu'il paraît, il s'agirait de la période où le fils de Manuel, le despote Andronic Paléologue, ne gouvernait pas encore effectivement à Salonique. Dans un article spécial, nous avons essayé de démontrer qu' Andronic Paléologue n'avait pris possession de l'apanage de Salonique qu'au mois de mars 1415[150] et que, par conséquent, l'information de Doucas, sur le recours de l'empereur à Démétrius Lascaris, doit être placée avant le printemps de l'année 1415.

Dans les matériaux datant de la période de Jean VIII Paléologue (1425—1448) on trouve aussi la lettre de l'empereur, expédiée par l'envoyé Andronic Paléologue Iagris au sultan mamelouk Barbay[151]. Ce document, connu uniquement de la lettre grecque de ce même sultan à l'empereur Jean VIII Paléologue, est daté, dans les régestes, à l'époque entre 1422 et 1428, donc comptant du moment où Jean VIII Paléologue devint corégnant de son père et assuma la gestion des affaires d'Etat[152]. Dans sa lettre écrite en grec, le sultan mamelouk nomme l'empereur byzantin autocrator (αὐτοκράτωρ) et met en relief l'amour et l'amitié que les parents de Jean lui avait témoignés. Si nous y ajoutons encore la circonstance que le sultan Barbay était venu au pouvoir en 1422, l'hypothèse que Jean VIII Paléologue avait envoyé cette lettre après la mort de son père et le commencement de son règne indépendant (21 juillet 1425) paraît plus vraisemblable.

D'après les informations de G. Sphrantzès, Jean VIII Paléologue envoya, aux mois de février-mars 1430, le grand stratopédarque Marc Iagris et le grand prôtosyncelle Makarios Macris à Venise et à Rome en vue de négocier la conclusion de l'union. A leur retour d'Italie, les envoyés s'arrêtèrent en Morée pour remettre, par l'ordre de l'empereur, à Thomas Paléologue les insignes de la dignité de despote[153]. Le régeste indique qu'aux

[148] Ducas, ed. Grecu 157—159; *Reg.* V, No. 3361—3363.

[149] Jorga, *Geschichte* I, 374.

[150] Cf. B. Ferjančić, *Despot Andronik Paleolog u Solunu,* Zbornik Filozofskog fakulteta, Beograd 1967.

[151] Д. Моравчик, *Греческая грамота мамлюкского султана византийскому императору*, B. B. 18 (1961) 105—115. La lettre est datée du mois de mars, et G. Moravcsik est d'avis qu'elle fut écrite entre 1425 et 1438.

[152] *Reg.* V, No. 3405.

[153] Sphrantzes, ed. Grecu 48, 300; *Reg.* V, No. 3427.

mois de février-mars 1430 Thomas Paléologue fut nommé despote par un horismos de l'empereur Jean VIII. Cependant, l'une et l'autre version de l'oeuvre historique de G. Sphrantzès disent que Thomas était devenu despote en août de l'année 1430, lorsque les envoyés byzantins rentraient de l'Italie par la Morée[154]. L'hypothèse que Jean VIII Paléologue avait publié un horismos à cette occasion, ne semble pas non plus vraisemblable. Il est exact que G. Sphrantzès met en relief que les envoyés avaient désigné Thomas Paléologue despote „ὁρισμῷ τοῦ βασιλέως"; pourtant nous croyons que l'historien de la maison des Paléologues avait en vue l'ordre au sens le plus large du terme et non pas un document déterminé de la chancellerie impériale. L'empereur Jean VIII Paléologue envoyait également à quelques autres souverains, par voie indirecte, les insignes de la dignité de despote. Ainsi, Doucas relate le voyage en Serbie de l'émissaire Georges Philanthropénos, portant à Georges Branković le titre de despote[155]. Suivant la chronologie de cet historien, l'auteur date cette mission en l'année 1436[156], bien que les données provenant d'autres sources démontrent que le souverain serbe avait reçu ce haut titre byzantin bien avant cette date, selon toute probabilité en 1429[157].

En plus des solutions chronologiques que nous ne pouvions pas approuver, nous signalerons quelques documents ou certaines informations des sources narratives byzantines qui nous semblet interprétées d'une façon erronée. De telles interprétations peuvent parfois égarer les lecteurs qui, dans la série précieuse de régestes des décrets impériaux, chercheraient un guide pour nombre de sections obscures de l'histoire byzantine. Consacrant un régeste au mariage de Marie, soeur de Jean V Paléologue, avec le Génois Francesco Gattilusio, auquel on avait donné l'île de Lesbos en dot, l'auteur dit que c'est à cette occasion, en tout cas avant le 17 juillet 1355, que fut publié aussi un chrysobulle à la distinguée famille italienne[158]. Cependant, l'auteur contemporain N. Grégoras, qui a enregistré cet événement, ne mentionne pas ce chrysobulle, de même que ne le font ni certains textes byzantins ultérieurs[159]. Il se peut qu'une de sources latines citées affirme que lors de la cérémonie matrimoniale fût délivré un diplôme authentiqué par le sceau d'or, mais alors il aurait fallu mettre en évidence cette circonstance précisément pour faire ressortir la différence entre les sources byzantines et

[154] Pour la chronologie correcte cf. Papadopoulos, *Genealogie* No. 98; Ferjančić, *Despoti* 120.

[155] Ducas, ed. Grecu 259.

[156] *Reg.* V, No. 3453. L'auteur (No. 3511) revient sur Georges Philantropénos (cf. Sphrantzes, ed. Grecu 70, 344; Ducas, ed. Grecu 259) qui en 1446 avait accompagné en Serbie la fille du despote Thomas Paléologue, Hélène, celle-ci étant en fait la fiancée de Lazare, fils de Georges Branković; en même temps Lazare reçut le titre de despote. De l'indication que la délégation a été envoyée „an den Fürsten Lazar von Serbien", on pourrait conclure que Lazare régnait en Serbie et non son père, le despote Georges Branković.

[157] Ferjančić, *Despoti* 189.

[158] *Reg.* V, No. 3043. Pour la personnalité de Marie Paléologue, il fallait citer Papadopulos, *Genealogie* No. 49.

[159] Greg. II, ed. Bonn. 554. Quant aux sources ultérieures, ce sont Ducas (ed. Grecu 73) et Critobule (ed. Grecu 195), ainsi qu'une brève note. Cf. Sp. Lambros, Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῷ ἐν Λέσβῳ δυναστευόντων Γατελούζων, NE 6 (1909) 39.

les sources occidentales. A l'époque de Jean V Paléologue se rapportent aussi les informations de L. Chalcocondylès, auteur appartenant à une période considérablement plus récente, sur la mission impériale, envoyée à l'émir turc Soliman en vue de conclure avec lui l'armistice et de le gagner en même temps pour une guerre contre les Serbes.[160] L'auteur accepte sans aucune réserve ces informations et les date „bald nach 1362 märz"[161]. Nous laisserons de côté la question de l'authenticité de cette donnée, notée uniquement dans une source considérablement plus récente, pour signaler la formulation inexacte du régeste. Ces négociations byzantino-turques ne peuvent pas être datées „peu de temps après le mois de mars 1362", car l'émir ottoman Soliman, en fait le fils aîné d'Orkhan, était mort quelques années auparavant[162]. Par conséquent, même si l'on accepte l'information de L. Chalcocondylès comme exacte, il faut présumer que l'historien du XV^e siècle mentionne Soliman par erreur et que la mission byzantine avait été en effet envoyé à Amurat I. A l'époque de Jean V Paléologue appartient également le chrysobulle falsifié, connu depuis longtemps, en faveur de Chilandar, daté de septembre 1365[163]. On allègue dans le régeste quelques arguments tout à fait justifiés démontrant l'inauthenticité de ce document, à savoir: la signature qui se trouve après un post-scriptum étrange, plein de fautes d'orthographe et de syntaxe, ainsi que le nom de la despine Irène, bien qu'il soit connu que l'épouse d'Etienne Douchan s'appelait Hélène et, comme religieuse, Elisabeth. Cependant, l'auteur ne souligne pas, tout de même, un des arguments essentiels contre l'authenticité de cet acte: la mention d'Etienne Douchan comme étant encore en vie (ὁ περιπόθητος θεῖος αὐτῆς κῦρ Στέφανος ὁ βασιλεὺς τῆς Σερβίας); il croit même qu'il s'agit d'Uroš, le dernier empereur serbe[164].

Le manque de sources narratives pour la seconde moitié du XIV^e siècle exige le renvoi aux documents, afin de pouvoir s'informer sur le cours

[160] Chalcocondyles I, Ed. Darko 23.

[161] *Reg.* V, No. 3082—3083.

[162] Cf. Jireček, *Istorija* I, 240 qui considère que Soliman mourut en 1356, tandis que S. Novaković, *Srbi i Turci XIV i XV veka*, Beograd 1960, 145 donne l'année 1358.

[163] Petit, *Actes de Chil.* No. 150.

[164] *Reg.* V, No. 3103. A l'histoire serbe se rapporte aussi le régeste (No. 3147) sur la mission de Jean V Paléologue à Prizren, avant le mois d'octobre 1375 „wegen der Erneuerung der Kirchengemeinschaft von Griechen und Serben". Le texte du Continuateur de Danilo (ed. Daničić 381 sq.) auquel se réfère l'auteur, ne montre pas qu'il s'agit d'une mission de Jean V Paléologue, mais il dit simplement qu'avec Isaïe partirent de Constantinople deux hommes „comme délégués du patriarche", qui ont célébré la messe, avec les prêtres serbes, dans l'église impériale. On ne mentionne donc pas d' envoyés de l'empereur byzantin et Jireček, *Istorija* I, 322 ne l'affirme point, bien que le régeste s'en rapporte à lui. Dans la bibliographie citée manque V. Mošin, *Житие старца Исаии игумена Русского монастыря на Афоне*, Сборник русс. археол. общ. III, Белград 1940, 125—167. En outre, on cite aussi dans les régestes l'acte de Manuel II Paléologue et de son épouse Hélène Dragaš au monastère de St. Jean Prodrome à Constantinople, lui faisant don des propriétés avec l'obligation de célébrer la messe pour le repos de l'âme du père de l'impératrice, Constantin. Cf. M. M. II, 260; *Reg.* V, No. 3257. Dans le régeste, on appelle Constantin Dragaš despote, bien qu'il soit cité dans le diplôme comme αὐθέντης, ce qui est la traduction grecque du titre „gospodin" que l'on rencontre souvent dans les documents serbes. Cf. G. Ostrogorski, *Gospodin Konstantin Dragaš*, Zbornik Filozofskog fakulteta VII—1, Beograd 1963, 287—295.

des événements. Vers la fin de l'année 1371, Jean V Paléologue nomme son fils Manuel seigneur de l'apanage de Salonique, sur quoi nous informe l'introduction à un chrysobulle, due à la plume de l'orateur célèbre Démétrius Cydonès[165]. Bien qu'à ce document intéressant fût dédié un long régeste, son contenu est reproduit d'une façon imprécise. Car l'auteur dit d'abord que Manuel II fut nommé „zum Herren von Makedonien und Thessalien" et un peu plus loin il affirme que, pendant le voyage de Jean V Paléologue en Italie (1370—1371), „sei Manuel als Schützer Makedoniens und Thessaliens zurückgeblieben"[166]. Il reproduit ici littéralement, sans explications nécessaires, le texte de l'orateur savant Démétrius Cydonès, de sorte qu'on peut même penser que l'appanage de Salonique s'étendait aussi sur la Thessalie. Pour éviter tout malentendu, il fallait mettre en relief le fait que les auteurs byzantins du XIV^e^ et du XV^e^ siècle archaïsaient la notion géographique de Thessalie, en la rattachant régulièrement à la possession de Salonique[167]. Ainsi, par exemple, Doucas dit que Jean VII Paléologue, assumant l'administration de Salonique en 1403, devint l'empereur „πάσης Θετταλίας" et, de l'autre côté, il signale qu'Andronic Paléologue était devenu despote de la Thessalie toute entière[168].

Un ample régeste parle de l'accord conclu entre l'empereur Jean V Paléoogue et son fils Manuel, d'un côté, et Andronic IV Paléologue et Jean VII, de l'autre. Ce dénouement de la crise politique interne de l'Empire fut enregistré par un acte du Synode de Constantinople, du mois de mai 1381, et considérablement plus tard par l'historien Doucas[169]. Seulement, il nous semble que l'auteur reproduit inexactement le contenu de ces données. Il distingue les points suivants: on reconnait à Andronic IV et à Jean VII leurs anciens droits de succession au trône; à cette occasion, Andronic IV obtient plusieurs villes au bord de la Mer de Marmara et de la Mer Noire, tandis que Manuel Paléologue devient seigneur de Salonique et est aussi couronné empereur[170]. Examinant les sources se rapportant à cet événement, nous avons établi que dans celles-ci, à l'exception de Doucas, d'une époque considérablement plus récente, il n'y a aucune mention de Manuel Paléologue et encore moins de son apanage de Salonique[171]. Doucas est le seul à dire que Jean V Paléologue „τὸν δὲ Μανουὴλ στέφει ταινίοις καὶ βασι-

[165] C. E. Zachariae von Lingenthal, *Prooemien zu Chrysobullen von Demetrios Kydones,* Sitz. Ber. d. Preuss. Akad. d. Wissensch., Berlin II (1888) 1412 ff.

[166] *Reg.* V, No. 3130.

[167] *Bakalopoulos,* Limites 61, considère que la dénomination de Thessalie se rapporte à la Macédoine.

[168] Ducas, ed. Grecu 113, 175. Le même historien (p. 133) mentionne que le nouveau sultan Mahomet I avait permis aux Byzantins de garder „τὰ τοῦ Εὐξείνου Πόντου κάστρα καὶ τὰ πρὸς Θετταλίαν χωρία καὶ κάστρα καὶ τὰ τῆς Προποντίδος ἅπαντα". Les villages et villes „vers la Thessalie" sont enregistrés dans le régeste (No. 3334) par „das despotat von Thessalonike".

[169] M. M. II, 26; Ducas, ed. Grecu 73. Cet accord est, en outre, mentionné dans deux lettres de Démétrius Cydonès. Cf. Démétrius Cydonès, Correspondance, publiée par R. J. Loenertz, Città del Vaticano 1960, No. 198, 219, R. J. Loenertz, *Fragment d'une lettre de Jean V Paléologue à la Commune de Gênes 1387—1391,* BZ 51 (1958) 37 sq. date le traité au mois de novembre 1382.

[170] *Reg.* V, No. 3171.

[171] Dennis, *The Reign of Manuel II* 199 sq. l'a déjà remarqué.

λέα ἀναγορεύει", ce que P. Wirth laisse sans commentaires, bien qu'on sache que Manuel II Paléologue était devenu corégnant de son père déjà au mois de septembre 1373[172]. Dans le régeste relatif à l'acte célèbre de l'empereur Jean V Paléologue sur l'adhésion à l'union (18 octobre 1369), on souligne que le grand domestique Démétrius Paléologue, Manuel Ange, ὁ ἐπὶ τοῦ κανικλείου Andronic Paléologue, le grand hétériarque Alexis Lascaris, le chevalier Michel Strongylos et Philippe Cycandylès y sont „als zeugen bennant"[173]. Cependant, ni le texte latin ni le texte grec de ce document intéressant ne citent de témoins, ce qui autrement serait presque normal, lorsqu'il s'agit d'un accord conclu entre l'empereur de Byzance et une puissance occidentale[174].

Certains régestes, à notre avis interprétés inexactement, se rapportent à l'époque du fils de Jean, Manuel II Paléologue. Vers la fin de l'année 1416, une mission byzantine se rend à Venise. Nous en sommes informés par le procès-verbal de la séance du Sénat du 12 janvier 1417[175]. L'auteur résume les résultats de la mission de façon suivante: l'empereur invite les Vénitiens à envoyer deux délégués pour les négociations relatives à l'alliance et à la guerre contre les Ottomans, mais il prie, en même temps, que l'on garde le secret au sujet de la formation de cette ligue; Manuel II promet que les seigneurs de la Morée, de Corfou et de Negroponte prendront part à la défense d'Hexamilion[176]. La réponse vénitienne semble démontrer que la teneur de la lettre byzantine était un peu différente; on n'y parle pas des envoyés qui seraient entrés dans la capitale byzantine, mais de la flotte pour la guerre contre les Ottomans, ainsi que de la part que les puissances chrétiennes prendraient à l'équipement des navires.

Simultanément à cette tentative, Manuel II Paléologue faisait, de l'autre côté, de grands efforts afin de tranquilliser les Turcs par des concessions. Les changements sur le trône ottoman représentaient des moments favorables pour un tel essai. Immédiatement après l'arrivée d'Amurat II au pouvoir (1421), le gouvernement de Constantinople envoya des émissaires à la cour du sultan, car G. Sphrantzès dit qu'au mois de juin 1422 Amurat II amena devant Constantinople les envoyés byzantins Démétrius Cantacuzène, Matthieu Lascaris et le grammatikos Ange Philomatès, qui se trouvaient dans la prison turque[177]. L'auteur donne un ample régeste relatif à cette mission envoyée à la cour ottomane, mais il considère de façon erronée que Doucas parle de ce même événement, avec l'unique différence qu'il dit que l'envoyé byzantin fut Théodore Corax de Philadelphie[178]. Cependant, Doucas, qui relate cette épisode avec force détails, souligne que cet envoyé se rendit au sultan lorsque celui-ci se trouvait déjà sous les murs

[172] Cf. Dölger, *Johannes VII*, 25, n. 4; Christophilopoulou, *o. c.* 199 sq.

[173] *Reg.* V, No. 3122.

[174] Sp. Lambros, Αὐτοκρατόρων τοῦ Βυζαντίου χρυσόβουλλα καὶ χρυσᾶ γράμματα ἀναφερόμενα εἰς τὴν ἕνωσιν τῶν ἐκκλησιῶν, NE 11 (1914) No. 10

[175] Jorga, *Notes* IV, 573, sq.; Thiriet, *Régestes II*, No. 1635.

[176] *Reg.* V, No. 3367.

[177] Sphrantzes, ed. Grecu 14.

[178] *Reg.* V, No. 3390.

de Constantinople[179], alors que nous avons vu qu'Amurat II amena devant Constantinople les envoyés byzantins qui avaient été fait prisonniers auparavant. Pour cette raison, nous sommes d'avis que G. Sphrantzès et Doucas décrivent deux différentes missions du gouvernement de Constantinople au sultan Amurat II.

Les tentatives du gouvernement de Constantinople de s'accommoder avec Amurat II ont tout de même porté fruit, de sorte que la paix fut conclue le 22 février 1424. Cet événement important est noté dans nombre de sources[180] et on lui a aussi consacré un long régeste dans lequel on cite que les Byzantins avaient alors abandonné les villes maritimes, à l'execption de Mesemvria, de Derkos et de quelques sites de moindre importance, mais qu'ils ont gardé Zeitoun et certaines autres localités aux bords du Strymon; l'empereur s'était engagé, en outre, de payer au sultan un tribut annuel de 300.000 aspres[181]. Ces détails fort précieux sur les conditions du traité se trouvent uniquement chez Doucas, tandis que les rapports des autres auteurs byzantins sont tout à fait sommaires, ce qu' il fallait mettre en relief. On peut faire une constatation analogue au sujet des informations relatives au traité conclu entre Constantin XI Paléologue et le sultan Mahomet II (après le 2 février 1451). De cet événement nous informent deux régestes dans lequels on résume que les envoyés byzantins rappelaient à Mahomet II l'amitié entre son père et Jean VIII Paléologue, auquel le sultan payait 300.000 aspres par an pour la surveillance du prince Orkhan[182]. Ces données sont exposées en détail uniquement chez Dukas, tandis que les autres historiens de la dernière époque de Byzance, L. Chalcocondylès et Critobule, parlent de cette paix de manière tout à fait généralisée[183]. Il a fallu, de toute façon, tenir compte de cette circonstance et séparer le rapport de Doucas de ceux des autres auteurs. Cependant, Doucas continue sa relation sur les envoyés byzantins exigeant que la somme convenue pour la surveillance d'Orkhan fût doublée, menaçant le sultan que l'empereur, dans le cas contraire, relâcherait son rival[184]. Doucas n'y fait que continuer la description des négociations entamées, n'ayant pas en vue une nouvelle mission byzantine au sultan Mahomet II, contrairement à P. Wirth qui consacre un régeste particulier à ces lignes de Dukas[185].

Certaines inexactitudes ont échappé aussi dans les régestes qui parlent des rapports entre l'Empire Byzantin de la dernière période de son existence et les Etats d'Occident. Ainsi, on cite que vers le mois de mars 1444 arriva à Dubrovnik (Raguse) Georges Dishypatos, envoyé de Jean VIII Paléologue, qui continua son voyage pour la Hongrie en vue d'informer le roi Ladislas

[179] Ducas, ed. Grecu 229—233.

[180] Lambros-Amandos, *o. c.*, No. 1, 17, Sphrantzes, ed. Grecu 16, 256; Chalcocondyles II, ed. Darkó 17; Ducas, ed. Grecu 245; Lambros, *P. P.* III, 178.

[181] *Reg.* V, No. 3414. Dans la bibliographie citée manquent: Ostrogorsky, *Byzance, État tributaire* 49 et Bakalopoulos, *Limites* 62.

[182] *Reg.* V, No. 3530.

[183] Ducas, ed. Grecu 289; Chalcocondyles II, ed. Darkò 142; Critobuli Imbriotae de rebus per annos 1451—1467 a Mechemete gestis, ed. V. Grecu, Bucarest 1963, 43.

[184] Ducas, ed. Grecu 293.

[185] *Reg.* V, No. 3531.

des négociations du despote Georges Branković avec les Turcs[186]. Cependant, dans le procès-verbal de la séance du Sénat ragusain du 2 avril 1444, dont le régeste fut publié par B. Krekić, on parle du moine Georges, envoyé de „domini Dragas Paleologi", ce qui indique qu'il était messager du despote Constantin Paléologue et non pas de l'empereur byzantin. Le jour suivant déjà, le sénat discutait, en effet, avec des envoyés de l'empereur Jean VIII Paléologue, lesquels passaient par Dubrovnik[187]. Les procès-verbaux du Sénat vénitien du 14 février 1452 montrent qu'en ce temps séjournait à Venise la mission de Constantin XI Paléologue, laquelle, vu les préparatifs turcs, signalait la situation grave de la capitale byzantine et exigeait que les Vénitiers lui portassent secours[188]. Bien qu'il s'agisse d'une seule mission byzantine, il nous semble que l'auteur en a fait deux par erreur, en datant la première vers la fin de l'année 1451 et la deuxième avant le 14 février 1452[189].

S'étant trouvé confronté à un nombre énorme de documents, l'auteur n'était pas suffisamment exhaustif dans les divers régestes, de sorte qu'ils ne sont pas toujours un indicateur sûr qui fournirait une orientation dans les événements importants de l'histoire byzantine du XIV^e^ et du XV^e^ siècle. Ainsi, il consacre quelques notes au mariage d'Andronic Paléologue avec Karatza, fille de l'empereur bulgare Jean Alexandre, et il corrige exactement la chronologie antérieure de ce mariage[190], bien que prenant pour point de départ uniquement le décret synodal du 17 août 1355[191]. Il aurait fallu toutefois souligner que d'informations concernant le mariage du fils aîné de Jean V Paléologue se trouvent aussi dans les sources narratives, en premier lieu chez l'auteur contemporain N. Grégoras et également chez L. Chalcocondyls, d'une époque considérablement plus récente[192]. L'empereur Jean V Paléologue a envoyé, entre 1370 et 1390, un pittakion au métropolite de Trébizonde en le priant de prêter son assistance à la Lavra du Mont Athos qui avait beaucoup souffert de l'ennemi[193]. Le régeste indique seulement que le monastère avait souffert des Serbes, alors que le pittakion mentionne également les Turcs[194].

En automne de l'année 1394, Manuel II Paléologue envoie ses emmissaires à Venise et cela, comme on l'a fait ressortir dans le régeste; „wegen des Kreuzzugs und der Getreideversorgung Kpls"[195]. Le document de l'empereur byzantin n'est pas conservé, mais les actes du Sénat vénitien montrent que Manuel II Paléologue ne demandait pas seulement l'expédition de 1500 modioi de blé pour l'alimentation de la capitale, mais aussi

[186] *Reg.* No. 3505; B. Krekić, *Dubrovnik (Raguse) et le Levant au Moyen Age,* Paris 1961, No. 1041.
[187] Krekić, No 1042.
[188] Thiriet, *Régestes* III, No. 2881.
[189] *Reg.* V, No. 3539, 3541.
[190] Papadopoulos, *Genealogie* No. 52
[191] M. M. I, 432; *Reg.* V, No. 3045—3047.
[192] Gregoras III, ed. Bonn 557; Chalcocondyles I, ed. Darkò 34.
[193] H. Hunger, *Kaiser Johannes V. Palaiologos und der Heilige Berg.* BZ 45 (1952) 375 sq.
[194] *Reg.* V, No. 3225.
[195] *Ibid.* No. 3248.

la permission de se retirer, en cas de danger extrême et urgent, sur l'un des vaisseaux vénitiens à Constantinople[196]. Ce même empereur, Manuel II Paléologue, adressa le 8 octobre 1406 un prostagma à ses hommes Georges Ianoupès, Antoine Kalothétos et Tarchaniote Stadiatès, au sujet de certaines possessions que le monastère russe avait dans l'île de Lemnos[197]. Résumant le contenu de ce document, le régeste dit que „die eltern der Kaiserin und die eltern des kais. vetters despoten Stefan haben den K. gebeten" d'attribuer au monastère des possessions à Lemnos; en vertu de cela, on pourrait mettre en doute l'authenticité de l'acte impérial, car les personnages susmentionnés — le père de l'impératcice, Constantin Dragaš, ainsi que les parents du despote Etienne Lazarević, — étaient morts avant 1406[198]. Cependant, dans le texte du document même il n'y a aucune erreur, car il y est dit que l'impératrice Hélène et le despote Etienne Lazarević avaient prié Manuel II d'accorder au monastère russe trois zeugars de terre dans l'île de Lemnos et que déjà leurs parents avaient pourvu aux besoins de cette sainte communauté. Par là sont éliminés les fondaments des malentendus éventuels.

Au printemps de l'année 1412, Manuel II Paléologue envoya ses émissaires au prétendant turc Mahomet à Brousse. Dans le régeste on résume la tâche de la mission de façon suivante: „er solle (id est Mahomet) sich nach Kpl. begeben; Manuel werde sich auf seine seite stellen; verliere er den kampf (gegen Musa), so werde ihn der Kaiser in seiner hauptstdadt aufnehmen"[199]. Dans les lignes de Doucas, principale source pour cet événement, il y a quelques détails qu'il aurait fallu citer, car ils ont importants pour le jugement sur les rapports entre Byzance et les Turcs. Manuel II Paléologue avait promis à Mahomet refuge à Constantinople au cas où il serait vaincu par Moussa et d'où, autant de fois qu'il voudrait, il recommencerait la lutte jusqu'à la victoire finale[200]. L'empereur offrait, donc, au prétendant turc la capitale byzantine comme base pour la lutte contre Moussa. Le même historien parle aussi de la mission byzantine (Lachanas Paléologue et Théologos Corax) qui était partie au mois de juin 1421 pour Brousse afin de saluer le nouveau sultan Amurat II[201]. On note dans le régeste que les envoyés avaient invité Amurat II à rester fidèle à la politique amicale de son père envers Byzance et en même temps lui avaient rappelé que l'empereur Manuel II était le tuteur de deux fils cadets de Mahomet[202]. Il faut continuer à suivre l'exposé de Doucas qui dit que Manuel II Paléologue

---

196 S. Ljubić, *Listine o odnošajih između južnoga Slavenstva i mletačke republike* IV, Zagreb 1885, 338; Thiriet, *Régestes* I, No. 868.

197 Акты русского на святом Афоне монастыря св. великомученика и целителя Пантелеймона, изд. Ф. Терновский, Киев 1873, No. 24.

198 *Reg.* V, No. 3314.

199 Ibid. No. 3331.

200 Ducas, ed. Grecu 203.

201 Ibid. 173.

202 *Reg.* V, No. 3388. Sur la personnalité de l'envoyé byzantin Lachanas Paléologue il fallait citer Papadopoulos, *Genealogie* No. 169, L'auteur cite (No. 3524) l'information contenue dans une brève note (cf. Lambros, *P. P.* IV, 91) sur la paix que Constatin XI Paléologue avait conclue, le 25 mars 1449, avec Amurat II. Cependant, la note souligne que cette mission allait non seulement au nom de l'empereur, mais aussi au nom des frères de Constantin, les despotes Démétrius et Thomas; elle dit, en outre, que l'envoyé byzantin était Andronic Jagris.

avait menacé le nouveau sultan, si celui-ci ne poursuivait la politique amicale envers Constantinople, de donner à ses frères la possibilité de devenir maîtres des provinces européennes (Macédoine, Chersonèse et Thrace) apprès quoi ils se dirigeraient aussi vers l'Orient.

En étudiant des riches matériaux originaux, les régestes ne citent pas parfois certaines recherches importantes qui analysent les actes de la chancellerie impériale en question. Ainsi, dans l'ample régeste sur le chrysobulle de Jean VI Cantacuzène (octobre 1349) qui accorde à Démétrius Deblitzinos les revenus de certaines possessions[203], il manque parmi la littérature citée, l'analyse de ce document contenue dans le livre de G. Ostrogorsky[204]. Parmi les régestes qui se raportent au temps suivant de près la mort d'Etienne Douchan, il y en a qui traitent de l'information de Jean Cantacuzène et des Chroniques brèves relative à l'arrivé du patriarche de Constantinople Calliste à Serrès[205]. De la littérature se rapportant à cet événement, on cite l'oeuvre désuète de V. Parisot, tandis que manquent les travaux de Jireček et de V. Mošin[206]. Traitant de la rencontre connue de Bajazet I^{er} avec ses vassaux chrétiens à Serrès, P. Wirth date cet événement „vers 1393"[207], mais il s'en rapporte uniquement à une annotation du livre de M. Lascaris où il n'y a, en effet, rien sur la chronologie[208]. Cependant, certains auteurs, comme par ex. D. Zakythinos et R.-J. Loenertz, ont prêté une assez grande attention à la chronologie de la rencontre de Serrès[209], et piusqu'il s'agit aussi d'Hélène Dragaš, le travail de D. Anastasijević y fait également défaut[210].

En nombre de cas nous ne disposons pas de documents et de décrets de la chancellerie impériale, mais nous en prenons conaissance uniquement grâce aux données que fournissent les sources narratives. Il nous semble que l'auteur ne procédait pas toujours avec une précaution suffisante au traite-

---

[203] Dölger, *Schatzk.* No. 10; *Reg.* V, No. 2954.

[204] Ostrogorsky, *Féodalité* 126 sq. La même chose se rapporte au régeste No. 3321 sur le prostagma de l'empereur Manuel II Paléologue de décembre 1408 (cf. Mošin, *Akti* 165—167), extrêmement important pour le problème de la propriété foncière à Byzance vers la fin du XIV^{e} et au commencement du XV^{e} siècle. Il y manque aussi Ostrogorsky, *Féodalité*, 63—68, qui prête assez d'attention à ce prostagma et aux données ques celui-ci fournit. Un ample régeste (No. 3521) est consacré au chrysobulle de Constantin XI Paléologue (le 2 février 1449) aux fils de Georges Gémistos Pléthon (cf. Lambros, *P. P.* IV, 19 sq.), mais on ne cite pas l'analyse détaillée d'Ostrogorsky, *Féodalité* 161—164. Dans le régeste (No. 3344) sur le prostagma de Manuel II Paléologue du 20 décembre 1414 (cf. Dölger, *Schatzk.* No. 23) n'est pas citée l'étude de G. Ostrogorsky, *Elefteri. Prilog istoriji seljaštva u Vizantiji*, Zbornik Filozofskog fakulteta I, Beograd 1949, 45—62. On note aussi (No. 2912) l'information de Jean Cantacuzène (II, ed. Bonn. 591) relative à la mission envoyée à l'émir de Lydie, Saroukhan (1346), mais dans la bibliographie on ne cite pas P. Lemerle, *L'Emirat d'Aydin. Byzance et l'Occident. Recherches sur la geste d'Umur Pacha*, Paris 1957, 222.

[205] Cant. III, ed. Bonn 360 sq.; Lambros-Amandos, *o. c.*, No. 47, 23; *Reg.* V, No. 3096.

[206] Jireček, *Istorija* I, 245; V. Mošin, *Sv. patrijarh Kalist i srpska crkva*, Glasnik srpske pravoslavne crkve 9 (1946) 192—206.

[207] *Reg.* V, No. 3237.

[208] Cf. F. Dölger, BZ 27 (1927) 133.

[209] D. Zakythinos, *Le despotat Grec de Morée* I, Paris 1932, 153 sq.; R.-J. Loenertz, *Pour l'histoire du Péloponnèse au XIV^{e} siècle (1382—1404)*, Etudes byzantines 1 (1943) 173 sq.

[210] D. Anastasijević, *Jedina vizantiska carica Srpkinja*, Beograd 1939.

ment de ces données. Il suit les événements à partir du mois de juin 1341, donc du début d'une époque mouvementée de l'histoire byzantine sur laquelle nous sommes informés par deux contemporains, Jean Cantacuzène et N. Grégoras. Cependant, dans les régestes on ne tient pas toujours suffisamment compte de la différence dans la description des événements chez ces deux historiens, bien que cela puisse être un élément important pour établir l'authenticité de leurs relations. Selon l'analyse de l'auteur, Jean V Paléologue renouvela, en été 1351, les rapports avec Etienne Douchan et par l'intermèdiaire d'une mission spéciale il conclut avec lui une alliance pour la lutte contre Jean VI Cantacuzène[211]. Il est étonnant de voir accepter ces informations sans aucune réserve, bien qu'elles n'apparaissent que chez Jean Cantacuzène, tandis qu'elles manquent dans l'oeuvre de l'autre auteur contemporain, N. Grégoras. Dans certains cas, l'auteur tient compte de ces circonstances. Ainsi, par exemple, il met en doute l'authenticité de la donnée de Jean VI Cantacuzène relative aux négociations avec Etienne Douchan (décembre 1350) au cours desquelles il était question de céder à Cantacuzène l'Acarnanie, la Thessalie, la ville de Servia et, à partir de là, le territoire entier jusqu'à la mer, ainsi que les villes de Verroia, Vodéna, Gynaikokastron et Bigdonia, tandis que l'empereur serbe garderait pour lui Zichna, Serrès, Mélénik, Stroumitza, Kastoria et tout le reste[212]. Se conformant à certaines opinions antérieures[213], l'auteur met ces informations en doute. Seulement, il aurait fallu souligner que les négociations avaient été en effet entamées, mais qu'Etienne Douchan n'a pas consenti aux conditions aussi défavorables que celles citées par Jean Cantacuzène.

L'auteur se tient sur la réserve aussi au sujet des informations de Jean Cantacuzène relatives à la mission envoyée à Soliman, fils d'Orkhan, au commencement de l'année 1354, auquel on avait offert 10.000 perpères pour l'évacuation de la forteresse de Tsympé. L'auteur prend pour point de départ la circonstance que cette version n'a été conservée que par Jean Cantacuzène et qu'elle „darf als tendenziös im sinne der verteidigung der politik des Kantak. bezweifelt werden"[214]. Cependant, de l'autre côte, il fait entièrement foi aux informations de Cantacuzène sur l'accord conclu avec le jeune empereur Jean V Paléologue à Constantinople, au mois de novembre 1354, selon lequel il était prévu que les deux concurrents régneraient en commun, mais en réservant tout de même la priorité à Jean Cantacuzène. On y promettait une amnistie pour les partisans des deux parties et Jean V Paléologue s'engagea à ne rien entreprendre contre Matthieu Cantacuzène qui continuerait à gouverner à Andrinople[215]. Il faut observer une sage réserve relative à ces nouvelles, d'autant plus que la relation de N. Grégoras

---

[211] Cant. III, ed. Bonn. 204 sq.; *Reg.* V, No. 2944—2978.

[212] Cant. III, ed. Bonn. 155 sq.; *Reg.* V, No. 2967.

[213] T. Флоринский, *Андроник Младший и Иоанн Кантакузин*, ЖМНП 205 (1879) 21—23; Jireček, *Istorija* I, 230.

[214] Cant. III, ed. Bonn. 277—279; *Reg.* V, No. 3019. L'auteur doute seulement qu'à cette occasion eût lieu un accord, car il enregistre de nouveau (No. 3022) l'information de Jean Cantacuzène (III, ed. Bonn. 279 sq.) sur les négociations avec Orkhan; il ne doute donc pas de son authenticité, bien qu'on ne la trouve pas chez N. Grégoras.

[215] Cant. III, ed. Bonn 291; *Reg.* V, No. 3032.

de ces événements est tout à fait sommaire[216]. Dans les journées qui ont immédiatement précédé le changement de pouvoir à Constantinople, Jean Cantacuzène se trouva dans une situation difficile et délicate, de sorte que nous doutons qu'il fût capable d'imposer des conditions aussi difficiles à Jean V Paléologue. De l'autre côté, l'auteur met en doute l'exactitude des informations de N. Grégoras relatives à la mission que Jean VI Cantacuzène avait envoyée, en été de l'année 1352, au jeune empereur Jean V Paléologue, l'invitant à passer de Salonique à Constantinople. Jean Cantacuzène était même prêt à céder tout le pouvoir à son rival, en restant lui-même dans la capitale, ou bien à se retirer dans la vie privée à Selymbria[217]. Cependant, ce doute ne nous paraît pas justifié une fois que l'on a attaché foi aux nouvelles de N. Grégoras dans bien d'autres cas.

Dans les régestes se rapportant à la période mouvementée de 1341 à 1354, il y a d'exemples où l'auteur ne s'est pas rendu suffisamment compte des différences dans l'exposé des deux historiens contemporains. Il cite des données sur les négociations entre Jean V Paléologue et Etienne Douchan (en été 1352) pour la lutte contre Jean Cantacuzène et il affirme que le jeune empereur était prêt à se marier avec la soeur de l'impératrice serbe Hélène, mais c'est à seulement la version de N. Grégoras.[218] Jean Cantacuzène, par contre, dit qu'Etienne Douchan exigeait de Jean V Paléologue de lui envoyer en otage son frère, le despote Michel[219], mais le régeste ne prête pas attention à cette différence, importante pour l'estimation de l'authenticité de l'exposé des deux auteurs. Au printemps de l'année 1352, l'impératrice Irène Cantacuzène se rendit à Didymotique en vue d'essayer de résoudre le différend entre Jean V Paléologue et Matthieu Cantacuzène. L'une et l'autre de nos sources parlent de cette tentative, mais Jean Cantacuzène affirme qu'outre Irène Cantacuzène, membres de la mission étaient le métropolite d'Héraclée Mitrophane, l'évêque de Mélénik et Jean Philos, tandis que N. Grégoras ne mentionne, à côté de l'impératrice, que Manuel Ange qui était καθολικὸς κριτής[220]. Il a fallu également noter ici la différence qui apparaît dans les relations des deux historiens contemporains.

Parmi les riches matériaux originaux relatifs à la première moitié du XV^e siècle, l' auteur a rencontré les données de l'historien de la famille des Paléologues, G. Sphrantzès, dont l'oeuvre historique a été conservée en deux

---

[216] Gregoras III, ed. Bonn. 243. Cf. Lj. Maksimović, *Politička uloga Jovana Kantakuzina posle abdikacije,* ZRVI 9 (1966) 119—193.

[217] Gregoras III, ed. Bonn 149, 170; *Reg.* V, No. 2994, supposant „dass Greg. eine erklärung des Kantak. aufgebauscht habe, die sich auf die zeit nach dem ablauf der zehnjährigen vormundschaft aus dem vertrag vom febr. 1347 bezog".

[218] Gregoras III, ed. Bonn. 148; *Reg.* V, No. 2992—2993.

[219] Cant. III, ed. Bonn. 246. Le même auteur (III, ed. Bonn. 311 sq.) parle des négociations entre Jean V Paléologue et Matthieu Cantacuzène sur la remise des villes de Thrace qui devraient lui être compensées par les possessions en Morée, celles que tenait son frère cadet, le despote Manuel. Jusqu'à la réalisation de cet échange, Matthieu Cantacuzène tiendrait en sa possession l'île de Lemnos et recevrait aussi la „τοπικὴ πρόσοδος" de Constantinople, d'un montant de 10.000 sequins. Bien que ces informations ne se trouvent que chez Jean Cantacuzène, l'auteur les accepte comme authentiques (No. 3028—3039) et les date au printemps de l'année 1355.

[220] Cant. III, ed. Bonn. 239; Gregoras III, ed. Bonn. 152; *Reg.* V, No. 2989.

versions, à savoir: l'une intitulée Chronicon minus et l'autre, Chronicon majus. De ces deux rédactions de l'écrit de Sphrantzès, la première est plus authentique, quoique considérablement plus sommaire. En enregistrant les informations de G. Sphrantzès sur les documents et décrets de la chancellerie impériale, P. Wirth semble perdre de vue la diférence, tant de fois mise en relief, de l'authenticité de l'exposé de ces deux versions. Ainsi, par exemple, il parle de la mission qui, en hiver 1420-21, se rendit à la cour de Mahomet I, composée de Démétrius Léontarios, Isaac Asan et le prôtostratôr Manuel Cantacuzène[221]. Si nous suivions les énoncés de faits dans les régestes, nous pourrions conclure que cette information ne fut conservée que chez Pseudo-Phrantzès, mais elle apparaît également dans le Chronicon minus, donc dans la version plus authentique de cette chronique[222]. Deux régestes sont consacrés aux missions byzantines au sultan Amurat II, et l'on y note que ce fut Manuel Melanchrénos qui alla d'abord à la cour ottomane et ensuite, avec lui, Lucas Notaras ainsi que Georges Sphrantzès; l'auteur date l'une et l'autre de ces deux missions au temps précédant le 22 février 1424[223]. Il n'y cite comme source de l'information que le Chronicon majus, bien que la version plus authentique de l'écrit de Sphrantzès parlât aussi de ces événements[224]. Nous n'avons cité que quelques exemples de négligence envers les différentes versions de l'écrit historique de G. Sphrantzès, mais les régestes suivants abondent également en exemples analogues[225].

En concluant nos remarques, nous désirons souligner que nous ne nous proposions que d'exposer certaines observations relatives à des questions relevant pour la plupart du domaine de la diplomatique byzantine. Nous avons pris pour point de départ les matériaux traités dans le dernier tome de régestes des diplômes impériaux. Nous avons, en outre, prêté attention à certaines omissions qui avaient échappé lors de la rédaction de cette importante publication. Il va de soi qu'il n'était ici question que d'un nombre réduit de problèmes de l'histoire byzantine de la dernière époque et que de nombreuses autres questions, d'importance égale, n'ont pas été mentionnées. Leur traitement dépasserait le cadre de ce travail.

---

[221] *Reg.* V, No. 3384.

[222] Sphrantzes, ed. Grecu 10. On peut dire la même chose de la délégation (No. 3385) qui allait au printemps de l'année 1421. Cf. Sphrantzes, ed. Grecu 10.

[223] *Reg.* V, No. 3412, 3413.

[224] Sphrantzes, ed. Grecu 16. Même lorsqu'il enregistre la paix du 22 février 1424 (No. 3414), l'auteur ne cite comme source que le Pseudo-Phrantzès, bien que le même événement soit traité également dans le Chronicon minus. Cf. Sphrantzes, ed. Grecu 16.

[225] *Reg.* V, No. 3427, 3475, 3511, 3536, 3543.